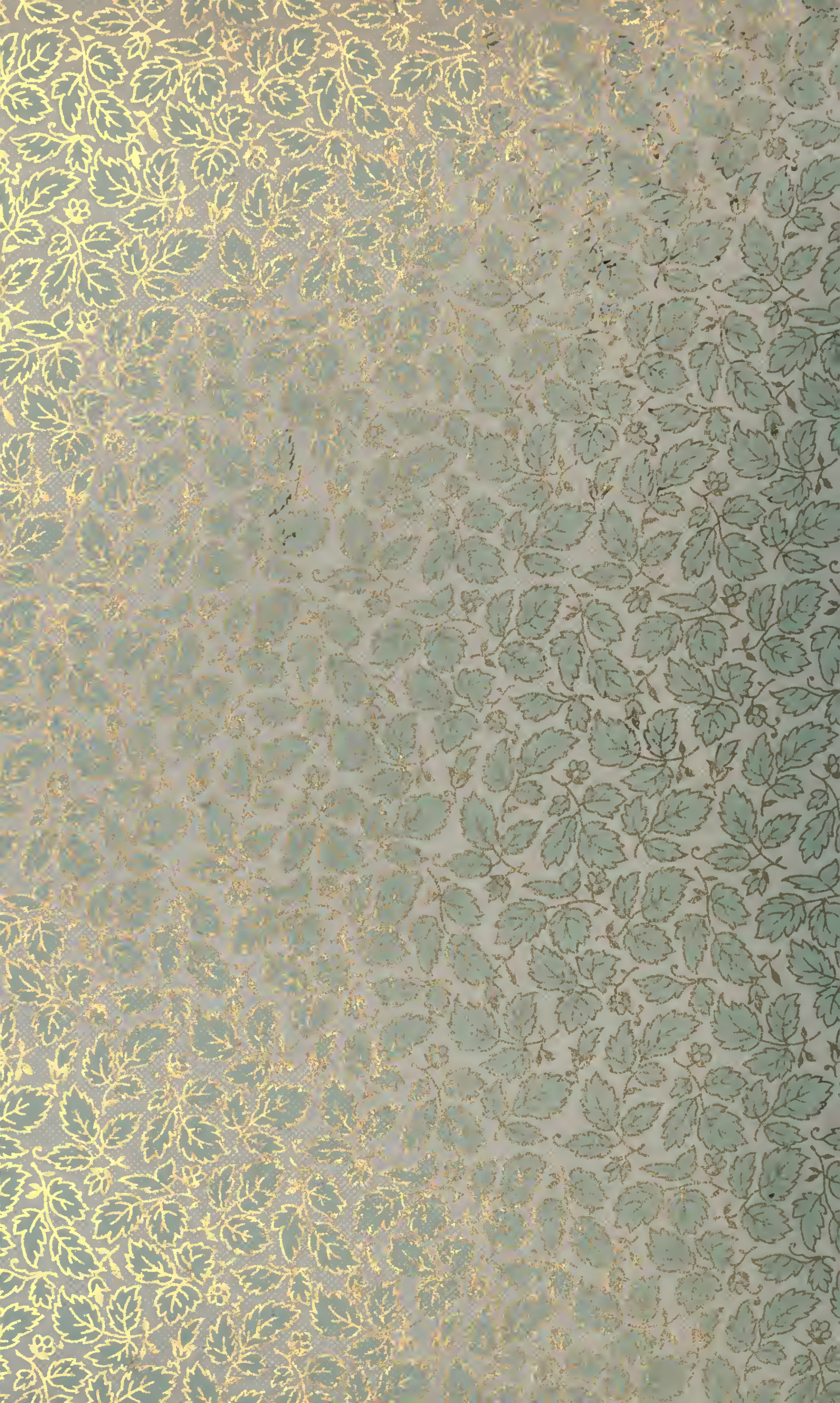




LE LAI DE L'OMBRE

PUBLIÉ PAR

JOSEPH BÉDIER



LE

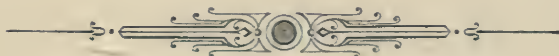
LAI DE L'OMBRE

PUBLIÉ

PAR

JOSEPH BÉDIER

(Extrait de l'*Index lectionum quæ in Universitate Friburgensi per menses æstivos anni MDCCCXC habebuntur.*)



FRIBOURG

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL

259, rue de Morat, 259

—

1890


LIBRARY
FEB 4 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

INTRODUCTION

Un chevalier aime une dame, qui ne l'aime pas. Un jour qu'ils sont tous deux assis devant le château de la jeune femme, sur la margelle d'un puits, elle exige qu'il reprenne un anneau qu'il lui a donné. Longtemps, il résiste et supplie ; mais quand il a enfin compris que ses prières resteront vaines, il cède : « Soit ; rendez-le moi. » Il prend l'anneau et le regarde doucement : « Merci, dit-il, l'or n'en est pas noirci, pour avoir été à votre main. » Elle sourit, croyant qu'il va le remettre à son doigt. Mais il fait alors chose de grand sens, qui lui tourna ensuite à joie. Il s'est accoudé sur le puits, et voit dans l'eau belle et claire l'ombre de sa dame : « Sachez, fait-il, que je ne garderai pas cet anneau ; mais ma douce amie l'aura, celle que j'aime le mieux après vous. » — « Dieu ! dit-elle, toute surprise ; nous sommes seuls ici ; où l'aurez-vous si tôt trouvée ? » — Là, voyez la, votre belle ombre qui l'attend. » Il prend l'annelet et le tend vers l'ombre : « Tenez, ma douce amie ; puisque ma dame ne le veut point, vous le prendrez bien sans refus. » A la chute de l'anneau, l'eau s'est un peu troublée, et quand l'ombre *se desfist :* « Voiés, fait-il, dame, or l'a pris. » Et elle, subitement touchée et coquette encore, lui offre à son tour son propre anneau : « Beau doux ami, tenez, je vous le donne comme votre amie ; peut-être ne l'aimerez-vous pas moins que le vôtre, bien qu'il soit moins beau. »

Cette minuscule légende d'amour méritait d'être contée en cinquante vers, et notre lai en a près de mille : tant le poète s'est attardé sur la route. A vrai dire, il a conservé sa brièveté nécessaire à la petite scène que nous venons de redire d'après lui ; il a su conter légèrement, non sans charme, moitié souriant, moitié attendri comme son héroïne elle-même, cette historiette où la tendresse, sincère encore, se fait un peu trop spirituelle ; il a su maintenir son

récit sur la limite indécise et charmante où le sentiment devient sentimentalité. Mais il ne se hâte point d'arriver à cette scène finale; il la prépare longuement, lentement, avec amour, et ses petits vers faciles et monotones se succèdent par centaines. Nous pouvons, lecteurs modernes, tourner les pages avec impatience et courir au dénoûment ; mais il est manifeste que c'est à ces minutieux préparatifs que le trouvère tenait le plus, et les grandes dames et les grands seigneurs, moins pressés que nous, devant lesquels il récita son poème, durent y prendre un plaisir extrême : à ce titre ces longueurs mêmes nous doivent intéresser.

Le poète s'est plu d'abord, par quelques détails extérieurs, à nous faire sentir l'aristocratique élégance du monde où se meuvent ses personnages. Il s'est plu à nous montrer de jeunes chevaliers, plaisamment vêtus pour l'été, à nous décrire leurs manteaux de soie fourrés d'hermine et d'écureuil, et leurs couronnes de pervenches, à nous faire entrer après eux dans la *salle* parée d'un château seigneurial, où monte l'odeur des fleurs et des herbes qui jonchent le sol : une jeune dame les y reçoit, les prend en riant par la main, et son *chainse* blanc, délié, traîne après elle « sur les joncs menus ». Mais le poète n'a voulu donner à ces descriptions de costume et de milieu qu'une importance très secondaire. Il faut lui savoir gré de nous avoir épargné la description attendue, inévitable dans les poèmes de ce genre, de la beauté, invariablement blonde, de ses héros ; il a évité le portrait banal de la jeune dame, qu'on voit partout reparaître, toujours la même, plus blanche que neige en février ou que fleur d'épine, plus vermeille que rose, les yeux vairs comme des yeux de faucon et qui « frémissent » comme l'étoile, la nuit, dans la fontaine, les dents rangées trois par trois, le front poli où sont « emmurées » des veines azurées [1]. Il a évité aussi, et nous lui en devons quelque reconnaissance, la description du paysage mièvre et banal, mille fois reproduit dans la littérature du Moyen-Age, cette matinée de renouveau, qui est à peu près la seule expression du sentiment de la nature dans nos vieux poèmes. Si notre poète a négligé ces circonstances extérieures, c'est que tout son effort a porté sur l'observation interne de ses personnages ; il a prétendu décrire, dans leur minutie, la succession et le conflit

[1] Ces traits sont partout. Cf. notamment Adam de la Halle, *Jeu de la feuillée ;* Jubinal, *Nouv. Recueil,* II, 235 ; F. Michel, *Jongleurs et Trouvères,* 119, etc.

de leurs sentiments ; et cela, le plus gravement du monde. Il a pris très au sérieux son héros et son héroïne, et veut que nous les prenions de même. Il ignore, quand il les fait parler, l'ironie secrète du poète d'Aucassin et Nicolette, et le demi-sourire d'Adam de la Halle, quand il anime son petit monde de bergers et de bergères. Il veut au contraire remplir en conscience sa tâche de psychologue : il étudie ses personnages par des portraits minutieux, par des monologues et des dialogues qu'il leur prête : de-la sorte, son poème, témoin exact de conceptions chères à ses contemporains, prend la valeur d'un document.

Ces portraits, ces monologues, ces dialogues décèlent à première vue, à près d'un siècle de distance, l'influence toute puissante de Chrétien de Troyes et de la cour brillante de Marie de Champagne [1]. Et d'abord, les portraits. Ils n'ont rien d'individuel et sont moins des portraits que des *caractères*. Le personnage d'exception est rare dans la littérature du Moyen-Age, où les héros de roman plaisent en proportion qu'ils sont plus ou moins conformes à des types conventionnels, très généraux. Ils n'offrent guère de nuances, et, comme le dit naïvement Hubn le Roi [2],

Molt diverse est la partëure,
D'une part clere, d'autre obscure :
N'a point d'obscur en la clarté,
N'a point de cler en l'obscurté.

Tels sont les personnages de notre lai : ils nous présentent le *type* de la *dame,* le *type* de l'*ami,* et ces types sont la création de Chrétien de Troyes. C'est ainsi que notre chevalier est preux et courtois, large, débonnaire à l'hôtel, hardi au tournoi ; bref, il ressemble fort à Monseigneur Gauvain (v. 60), et c'est, comme on sait, le devoir strict de tout chevalier de roman de ressembler à Monseigneur Gauvain. Le poète ajoute que personne ne le trouverait

Ne trop emparlé ne trop cointe.

De son temps, soit ; aujourd'hui, c'est précisément ce double reproche qu'on serait tenté de lui adresser : il parle trop, et il est

[1] Voir G. Paris, *Romania*, t. XII, p. 516, ss.
[2] Le Vair Palefroi, v. 669 ss. Recueil de fabliaux d'A. de Montaiglon et de G. Raynaud, t. I, III.

trop *cointe,* c'est-à-dire trop élégant, trop petit-maître. Puisque notre lai n'admet que les données de la vie réelle, on se figure fort bien notre chevalier vivant en vérité dans l'une des cours du temps, habile aux échecs et à l'*escremie,* excellent fauconnier, courant les tournois, adroit à composer, à l'imitation des troubadours, des chansons d'amour maniérées. Il nous prouve que ces « chambres des dames », que Joinville et le bon comte de Soissons regrettaient si fort à la Mansourah, avaient leurs précieux comme l'hôtel de Rambouillet, leurs marquis comme le petit lever du roi, leurs muscadins comme les salons du Directoire. Si au contraire nous le transportons dans le monde chimérique des romans de la Table Ronde, il a toutes les qualités requises, comme Cligés, comme Mériadeuc, pour défendre les demoiselles persécutées, pour combattre les géants et déjouer les ruses des nains discourtois : il saurait, comme Gauvain, franchir le « pont evage » qui passe sous l'eau, et comme Lancelot, le pont d'acier fourbi et affilé comme une lame ; il se coucherait sur le « lit périlleux », il entreprendrait la quête de « l'épée aux renges estranges », il monterait sur les barques magiques qui, sans pilote, entraînent les héros aux pays de sortilège ; comme le Chevalier aux deux épées, il pénètrerait dans la « gaste chapelle » ; il saurait, comme le Bel Inconnu, tenter l'aventure du fier baiser. Il est une vérité essentielle qu'a ignorée le moyen-âge, et c'est ce qui condamne sa poésie lyrique et ses romans à une irrémédiable faiblesse : c'est que, tout au moins en matière littéraire, il n'y a de psychologie que de l'individu.

Construit sur le modèle des héros de Chrétien de Troyes, notre chevalier analyse comme eux ses sentiments en des monologues que le poète entend. Et la dame fait de même. Le chevalier ira-t-il voir celle qu'il aime, ou bien n'ira-t-il pas ? La dame rendra-t-elle au chevalier son anneau, ou non ? Le chevalier le reprendra-t-il, ou s'il ne le reprendra pas ? Ce sont autant d'occasions de monologues intimes. On sait que ce procédé du monologue est, pour ainsi dire, *de style* dans les romans de Chrétien, et l'on ne saurait nier qu'il ne soit commode, logique, ni que les œuvres de Chrétien et de ses imitateurs ne nous offrent, grâce aux monologues, les premiers modèles du roman d'observation. Par malheur, ces analyses sont trop simples, ces conflits trop tranchés. Le procédé invariable consiste pour le personnage à abstraire de sa situation spéciale tout ce qu'elle a de particulier, d'original, à la ramener à un cas aussi général

que possible. Avec la manie de généraliser propre à son temps, il distingue vite dans son cœur deux ou trois passions universelles, la crainte, par exemple, et la hardiesse; il les compare, les mesure, les oppose, les pèse, et se décide par un aphorisme : mieux vaut être hardi que couard; donc il agit en conséquence. Et bientôt ce sont réellement des êtres de raison, Hardiesse et Couardise, qui discutent en lui par syllogismes en forme; c'est ainsi que, déjà dans les poèmes qui, comme le lai de l'ombre, ignorent, ou à peu près' ces personnages abstraits, on voit sortir du monologue primitif le dialogue allégorique. Or ce fut sans doute un malheur pour notre poésie nationale que le triomphe du genre allégorique. Il naît à une époque où l'attention accordée aux choses de l'amour dans une société extrêmement polie aurait dû, semble-t-il, donner le goût et le pouvoir des analyses psychologiques. Mais l'allégorie, qui prétend, par des classifications de vertus, de vices, de sentiments, porter quelque clarté dans l'étude des choses de l'âme, est la négation même de toute psychologie. Quand nous savons qu'un amant est excité à aimer par Simplesse et Pitié, qu'il en est détourné par Faux Semblant et Fausseté, nous voyons quelles ficelles tirent une marionnette en des sens différents; nous ne voyons plus, dans ses divers combats intimes, le cœur vivant d'un homme.

Mais ce sont les dialogues qui tiennent le plus de place dans le lai de l'ombre ; le poète a manifestement apporté tout son art à les composer ; son public dut s'y reconnaître, et nous y pouvons entendre le langage réel de la conversation mondaine d'il y a six cent cinquante années. Pourquoi cette extrême importance attribuée aux propos des deux amants ? Elle s'explique par la conception très particulière de l'amour spéciale à l'époque. En effet ce n'est point par un brusque revirement, par un caprice soudain que la dame accorde son amour; le poète n'a pas voulu qu'elle cédât tout d'un coup; c'est peu à peu, par un travail insensible, qu'elle est gagnée; le don de l'anneau à l'ombre n'est que le dernier épisode d'une longue lutte, la dernière victoire d'une lente conquête. Or par quel mérite le chevalier a-t-il ainsi triomphé ? Quelle est son excellence et sa vertu propre ? L'a-t-il patiemment aimée ? S'est-il dévoué pour elle ? Non, il a seulement bien parlé. Or, comme l'a si finement montré M. G. Paris dans un article déjà cité, il est un axiome fondamental que la poésie provençale, l'imitation d'Ovide, l'influence des cours des Plantagenets et de la comtesse Marie de Champagne, les œuvres

de Chrétien de Troyes et d'André le Chapelain ont imposé aux esprits du Moyen-Age, à savoir que l'amour est un art. Il se gagne par l'observance d'un code d'amour rigoureux et formaliste; il se perd par l'infraction à l'une seule de ses prescriptions. Il fallait persuader aux auditeurs que le héros du lai entendait cet art : de là, les longues conversations du poème. Elles sont précisément l'application stricte de ces règles; on pourrait marquer, dans chacun des propos du chevalier, le souci de l'une d'entre elles, et les auditeurs devaient les reconnaître au passage. Un seul propos discourtois, une seule dissonance, et c'en était fait de l'entreprise de l'amant. Mais il sait par cœur son code de courtoisie, il l'applique à propos; et parvenus à la scène où la dame accorde enfin son amour, chacun des nobles seigneurs qui écoutèrent notre lai dut l'approuver; le chevalier a parlé courtoisement, cela suffit.

Notre petit conte n'est pas de ceux qui se transmettent à travers les littératures populaires; nous n'en connaissons point d'autre version, et, malgré son titre de *lai,* nous n'avons pas à supposer qu'il ait rien de commun avec les contes celtiques. Il n'y a pas à revenir sur l'historique du mot et du genre donné par M. G. Paris[1]; je me borne à une brève remarque. M. G. Paris dit fort bien : « Des poètes français et normands, qui, comme Marie de France, savaient le breton, eurent l'idée de raconter, dans la forme habituelle des narrations rimées, le sujet des lais les plus célèbres. Il se forma alors un genre de poésie particulier, qui fit donner le nom de lai à des compositions analogues, où les Bretons n'étaient pour rien. Parfois les auteurs de ces compositions prétendirent les avoir tirées de véritables lais; l'auteur du lai de l'Epervier essaie encore de donner le change ». On peut insister sur cette idée et marquer que les poètes ne s'efforcèrent pas longtemps de donner le change : ce nom de *lai,* donné d'abord par une sorte de subterfuge littéraire à des contes non bretons, cesse très vite d'éveiller l'idée d'une tradition celtique quelconque; il devient bientôt le nom légitime de contes que les auditeurs savaient parfaitement ne rien devoir aux harpeurs de Bretagne. Pour prendre une date extrême, il est bien certain que, quand au XIVe siècle Jean de Condé intitule l'un de ses poèmes le *lai du Lévrier,* un autre, le *lai du Blanc Chevalier,* il ne songe guère à Marie de France. Pour distinguer les

[1] *Romania*, VII, p. 1; VIII, p. 29, XIV, p. 606, et l'*Histoire Littéraire*, t.XXX, p. 8.

nombreuses variétés de leurs poèmes narratifs, les trouvères durent recourir à une terminologie compliquée. Les mots *dit, ditié* n'avaient pas de contenu bien déterminé; c'étaient des termes génériques, qui s'appliquaient à des œuvres d'ordre très différent. Le nom de *roman* convenait seulement à des poèmes de longue haleine; celui de *fabliau* était quelque peu sali pour avoir été attribué à nombre de poèmes grossiers; le mot *lai* désigna donc des romans moins longs et des fabliaux plus aristocratiques. Déjà au commencement du XIII[e] siècle, il n'éveille plus l'idée de conte celtique, et c'est pourquoi les trouvères peuvent légitimement donner ce titre à des poèmes tels que le *Lai d'Aristote,* le *Lai d'Amours,* le *Lai de l'Oiselet,* et au *Lai du Conseil,* si semblable au nôtre.

L'auteur. — Notre poète s'appelait *Jehan Renart* (v. 953), et c'est tout ce que nous savons de lui. Amaury Duval, dans un article de l'*Histoire Littéraire* [1], se croit mieux renseigné. Il donne une analyse, inexacte d'ailleurs, du poème, et attribue à son auteur deux autres œuvres, le *lai d'Ignaures* et la première partie du *Chevalier au Cygne.* Mais il est obligé, pour la circonstance, de l'appeler *Jehan Renaut.* Or les quatre manuscrits qui donnent le nom du poète (ABCE) écrivent très distinctement Jehan Renart. D'autre part le nom de Renaut est assuré par la rime dans le *lai d'Ignaures* (Renaus : vassaus). Il n'y a donc pas lieu de comparer la langue de ces divers poèmes et de discuter une identification qui ne repose sur aucun fondement.

Date du poème. — A quelle époque le Lai de l'Ombre a-t-il été composé? Une allusion aux prisons de Salahadin (v. 251) semblerait devoir le dater. Mais le style, les rimes, la confusion surtout de *s* et de *z* ne permettent pas de faire remonter notre texte au delà des premières années du XIII[e] siècle. De plus, il est fait, au vers 21, une allusion au roman encore inédit de l'*Escoufle,* qui passe pour appartenir au XIII[e] siècle. Si l'on songe d'ailleurs à la célébrité durable du nom de Salahadin, à cette popularité dont Boccace et Lessing nous sont garants, rien de plus vraisemblable que de voir simplement dans la mention de Salahadin une manière d'expression proverbiale. Le soudan du Caire est nommé dans des

[1] T. XVIII, p. 773-779.

textes bien postérieurs à sa mort : voyez par exemple le *Contrasto* de Cielo d'Alcamo. Le Lai de l'Ombre est donc du XIII[e] siècle : mais n'est-il point possible d'en déterminer plus exactement la date ? Voici une hypothèse plausible [1] : les compagnons du chevalier lui disent (v. 243) que, si sa dame savait comme il s'est mal comporté à son égard, il lui vaudrait mieux estre pris « als Turs, et menés en *chaaire* (ABF), *a cauuaire* (C), *en chaïere* (D), *en chaere* (E) ». Ce mot me paraît être un nom propre, et ce nom propre, le Caire. La forme trisyllabique du mot, justifiée par l'arabe Masr el-Qâhirah, attestée par l'allemand moderne Kairo (en trois syllabes), est aussi la plus usitée au moyen-âge. Les publications de la Société de l'Orient Latin indiquent les formes *Caire, Kahairez, Cahaire,* et les formes en *Ch* ne sont pas rares. De Wailly a tort de changer (Joinville § 518) *le Chaare* du ms. A en *Caire ;* il devait mettre *Cahaire.* Or, puisque c'est bien certainement du Caire qu'il s'agit, s'il est une date de notre histoire où l'on parla en France de croisés prisonniers au Caire, ce fut lors de la défaite essuyée au mois de novembre 1239, près de Gaza, par les comtes de Bar et de Montfort. Les nombreux prisonniers faits par le Soudan furent envoyés au Caire, où ils furent l'objet d'une réception triomphale et dérisoire [2]. L'un d'eux, Philippe de Nanteuil, que Joinville appelle toujours « le bon chevalier », était un poète, dont nous avons conservé une chanson qu'il adressa, de sa prison du Caire, aux croisés restés en Syrie [3]. Ce désastre fit une profonde impression : Joinville, qui vint en Egypte dix ans après, en parle encore souvent. Une autre chanson fut faite à Acre pour exciter à la délivrance des prisonniers. On y lit [4] :

[1] Je ne la présenterais pas avec autant d'assurance, si elle n'avait été confirmée et précisée par une lettre que mon maître, M. G. Paris, a bien voulu m'écrire à ce sujet : dans les circonstances présentes, je lui en suis doublement reconnaissant. — A la dernière heure, je reçois encore cette indication de M. G. Paris, qui confirme mon hypothèse : « M. P. Meyer m'a montré un passage de l'*Escoufle*, d'où il résulte avec certitude que le poème a été composé peu après la mort de Louis VIII, entre 1230 et 1240. Comme l'allusion de l'*Ombre* se rapporte sûrement à ce poème, la date du lai doit bien être d'environ 1250. »

[2] Voyez *Hist. des Crois.*, t. II, p. 545 ss.; et Wallon, *Hist. de Saint-Louis*, t. I, p. 101 ; il faut remarquer que le maître de l'Egypte, de 1240 à 1250, fut Saleh-Ayoub, neveu de Salahadin.

[3] *Hist. Litt.*, t. XXIII, art. Philippe de Nanteuil, p. 669-679.

[4] Ibidem, p. 677.

Li pueples de France prie,
Seignour prisonier, pour vous.
Or en penst li Fis Marie !

C'est à cette époque où le peuple de France priait pour les prisonniers du Caire que notre lai a dû être composé, ou quelques années plus tard.

Le dialecte du poème. — Quelle est la patrie de ce Jehan Renart ? Où notre lai a-t-il été composé ? Voici les conjectures que l'étude des rimes et de la mesure des vers nous permet de proposer :

1° Les rimes *Deus : deus* (806, 832), *gengleus : deus* (162), *angoisseus : seus* (4), *eus : escureus* (280) attestent la prononciation *eus* pour e ouvert + us, o fermé + us, o fermé + s, o fermé + ls, e fermé + ls, o ouvert + ls. Une autre série de rimes en *us* associe e ouvert + l mouillée + s, o ouvert + l mouillée + s, e fermé + l mouillée + s : *melius : oculos* (198, 404), *vermiculos : melius* (284), *vermiculos : oculos* (482).

2° Notre texte confond à la rime *oi* provenant de e long, i bref, et *oi* provenant de au + I : *chois : Perchois* (58), *voie : monjoie* (223), etc.

3° La triphtongue *iée* aux participes passés des verbes soumis à la loi de Bartsch ne rime jamais avec *ie*. Cf. *treciée : dreciée* (300), *lessiée : plessiée* (594), et au contraire *mie : amie* (452, 754, 804, 886, 930, 938), *mie :* mie (836). Le ms. picard C donne au vers 970 *amie : lie;* mais ce passage n'appartient pas au texte original.

4° S, Z sont confondus à la rime : *partis : pensis* (584), *pris (prehensus) : pris (pretium)* 902, *samis : mis* (304), etc.

5° Des rimes comme *dison : non* sont connues de Rutebeuf (cf. Jordan [1], p. 65).

6° Le changement de *ai* en *e* est attesté par les rimes *estre : naistre* (20, 620), *estre : maistre* (950, 112), *vair : iver* (96), etc.

7° *mains = minus : mains = manus* (604) se rencontre dans le *Livre des Métiers* et dans le *Livre du Conseil* (v. Rœhr [2], p. 37).

[1] Jordan, *Metrik und Sprache Rutebeufs*, diss. de Gœttingen, 1888.
[2] Rœhr. *Der Vokalismus des Francischen*, diss. de Halle, 1888.

8° La rime du vers 552, *pleure : seure* peut étonner, si l'on se place au point de vue du français moderne. Mais cf. G. Paris, Romania, VII, p. 2.

L'ensemble de ces traits linguistiques convient au dialecte de l'Ile de France. Voici, par contre, une série de formes qui ne sont pas de ce domaine; mais les unes sont attestées plus ou moins souvent dans des textes franciens; les autres sont employées par le poète concurremment avec des formes franciennes : d'où l'on peut induire que le poète a voulu écrire le dialecte de l'Ile de France, mais qu'il ne le parlait pas purement.

1° Il semble bien que l'auteur n'a point confondu a nasal + cons., e nasal + cons. Les rimes nombreuses *sens : siens* (194, 376, 614, 914), *sen : sien* (876) attestent qu'il a conservé distincte la prononciation de e nasal. Mais la rime du vers 282 *blanche : venche* (= *vinca*) prouve qu'il connaissait aussi la confusion des deux sons.

2° Nous relevons aussi dans notre lai les rimes *seïr :* resjoïr (728), *cheïr :* oïr : (548); elles sont picardes (v. Tobler, *li dis dou vrai aniel,* XXIV). Mais elles sont en contradiction avec les rimes *seoir :* voloir (328), *veoir :* avoir (234); Rutebeuf offre des exemples de cette promiscuité. Il en est de même des formes picardes *mi :* ami (368, 631), auprès de *moi :* doi, fréquemment attesté; ce double emploi est encore un des traits de la langue de Rutebeuf (cf. Jordan, p. 40). Les formes *no, vo* (522, 577, 579, 785, 786, etc.) ainsi que les formes verbales comme *trovissiés* (69), *gabissiés* (471), appartiennent au domaine du Nord-Est; appartiennent encore à la conjugaison picarde les formes *messiece* (697), *meche* (780).

3° La paire de rimes *tece : simplece* se trouve dans des textes franciens [1].

4° *Sons* = *sumus* (431) se trouve, dit Suchier [2], sur un territoire qui s'étend de la Flandre à la Champagne; cf. Bartsch, *Romanzen und Pastourellen,* II, 24, 58, et 4, 42.

5° *Cuisse : angoisse* (774) n'est pas une rime du Centre de la France. On dit *coisse* dans plusieurs régions de l'Ouest et de

[1] G. Paris, *Lai de l'Oiselet,* p. 70, note.
[2] *Grundriss,* p. 611.

l'Est. Mais *oi* avec o ouvert = *ui* est attesté par *hui : cestui* (18), *ambedui : lui : anui,* etc.

6° *Roiame : dame* (238) se trouve dans des textes de l'Est (v. Suchier, *Aucassin,* 63). On lit pourtant aussi dans le *Livre des Métiers* la forme *roiame* (Rœhr, p. 39).

7° *Merveille* : *travaille* (558) est une rime messine [1]; la prononciation est *ei* (v. W. Meyer, *Grammaire,* § 86). Dans des textes parisiens comme le *Livre des Métiers* et le *Livre du Conseil,* on rencontre des formes en *e* du verbe travailler, mais seulement à la protonique (Rœhr, p. 21 ; cf. Suchier, *Reimpredigt,* XXVII).

Pour conclure, je crois que le *Lai de l'Ombre* a été écrit en français du Centre par un poète qui parlait un dialecte de l'Est, que nous ne pouvons déterminer avec précision. On pourrait chercher sa patrie aux confins des parlers lorrains, wallons, picards, non loin sans doute de « cele marche de l'Empiere de Loheraigne et d'Alemagne » où il a placé l'action de son poème. En conséquence, je me crois autorisé à remettre en *francien* tout ce qui s'y prête dans le texte traditionnel.

Classification des manuscrits. — Six manuscrits, à ma connaissance, nous ont transmis le lai de l'*Ombre*. Je désigne chacun d'eux par l'une des six premières lettres de l'alphabet, ainsi qu'il suit :

A = Ms. B. N. f. fr. 837, f° 40 r° — f° 44 v° ; c'est le texte qu'a imprimé F. Michel, *Lais inédits des XIIe et XIIIe siècles,* Paris, 1836 ; ce ms. est, en général, moins fautif que les autres.

B = Ms. B. N. f. fr. 1593, f° 157 r° — f° 162 v° ; F. Michel a relevé en appendice à son édition les principales variantes de B ; ces deux manuscrits ont été souvent décrits et étudiés.

C = Ms. B. N. f. fr. 12603, f° 249 v° — f° 255 r°. W. Foerster l'a décrit dans le *Jahrbuch für romanische und englische Sprache,* t. XIII, 283-95 ; Cf. aussi la préface de son édition du *Chevalier as deus espées,* Halle, 1877.

D = Ms. B. N. f. fr. 19152 (anc. S. Germain 1239), f° 85 v° — f° 89 r°.

E = Ms. B. N. f. fr., nouv. acquis. 1104, f° 54 v° — 61 v°. C'est le ms. décrit par G. Paris, *Romania,* VIII, 29 (cf. Romania, VII, 1 et 407).

F = Ms. B. N. f. fr. 14971, f° 49 v° — f° 55 v°. Il a été copié et publié par A. Jubinal, *Lettres à M. le comte de Salvandy sur quelques uns des mss. de la B. R. de La Haye,* Paris, 1846, p. 154. Jubinal y a reconnu l'original d'une copie moderne, conservée à la Bibliothèque de La Haye

[1] Cf. *Guerre de Metz,* éd. Bonnardot et Bouteillier, str. 29, 93, 192 et 224.

(T. 320, anc. 774) et exécutée, au commencement de notre siècle, par le bibliophile belge Gérard, qui copia les mss. qu'il craignait de voir disparaître de la Belgique pendant l'occupation française. Comme l'édition de Jubinal est manifestement faite sur le ms. de Paris, j'ai cru devoir m'informer si la copie de Gérard est également conforme à ce ms., ou si, par hasard, elle ne représenterait pas une autre tradition. J'ai donc adressé au directeur de la Bibliothèque royale de La Haye, M. Campbell, la copie des vingt premiers vers du ms. de Paris 14971, qu'il a bien voulu comparer avec le ms. de Gérard. Il ressort de cette collation que les deux textes sont identiques, et que notre ms. F est bien l'original du ms. de La Haye. Que M. Campbell veuille bien recevoir ici tous mes remerciements pour sa grande bienveillance.

Nos six manuscrits appartiennent au XIII[e] siècle. Les plus récents sont le ms. E (fin du XIII[e] siècle) et le ms. C, qui, au jugement de MM. L. Delisle et Fœrster, pourrait n'avoir été copié que dans les premières années du XIV[e] siècle.

Ces six manuscrits me paraissent se grouper trois à trois en deux familles : ABC, DEF.

1° Leçons fautives de ABC contre DEF

Voici les passages qui nous paraissent devoir entraîner le groupement de A, B, C en une seule famille :

v. 510 ss. Dans DEF, la dame termine par ces vers l'une de ses dures réponses aux avances du chevalier :

« Por ce, c'est oiseuse proiere ;
Si vos pri que vos en sofrés. » (D que vos m'en laissiez).

Et le chevalier réplique :

— « Ha ! dame, fait il, mort m'avés !
Gardés nel dites mais por rien... etc...

ABC disent :

« Por ce, c'est oiseuse proiere. »
— « Ha ! dame, fait il, mort m'avés ;
Se vos de moi merci n'avés,
Gardés, etc...

Le vers « se vos de moi merci n'avés » est de remplissage ; et si notre poète n'évite pas les chevilles, du moins il ne fait jamais rimer un mot avec lui-même. ABC présentent donc ici une faute commune.

v. 558 ss. Voici, en présence l'un de l'autre, en négligeant les menues variantes, les deux textes d'ABC et de DEF :

Avuec ce penser la traveille
Raisons, qui d'autre part l'opose
Qu'ele se gart de faire chose
Dont ele se repente au loin.

ABC	DEF
. . . .	A celui qui ert en grant soin
. . . .	Del penser ou ele ert entrée
. . . .	A molt bele voie monstrée
. . . .	D'une grant cortoisie faire
Amors qui en tant maint besoin	Amors, qui en tant maint afaire
A esté voiseuse et soutils,	A esté voiseuse et soutis.

Entrues qu'ele estoit, la gentis
El penser la ou ele estoit,
Il trait erranment de son doit — son anel.

La phrase de DEF est correcte, un peu compliquée, élégante pourtant. Dans ABC, *Amors* est sujet d'un verbe que l'on cherche en vain. Il est vrai qu'on pourrait corriger ainsi ABC, bien que les six mss. donnent *en tant* en deux mots :

Amors, qui entent maint besoin,
A esté voiseuse et soutis.

v. 572-3. Le chevalier passe son anneau au doigt de la dame, et le poète veut nous expliquer comment elle ne s'en aperçoit point :

ABC disent :

De ce fist il un molt grant sen ;
Si ert sorprise del penser,
Que ains ne li lut a penser
De l'anel qu'ele avoit al doit.

Le second de ces vers est insignifiant, si tant est qu'il soit intelligible. DEF donnent la vraie leçon :

...Fist il un greignor sen,
Qu'il li desrompi son penser.

En effet le chevalier se lève aussitôt, prend subitement congé, contre toute attente, de manière à distraire sa dame, à *rompre son penser*, à l'empêcher de remarquer l'anneau qu'elle a au doigt.

v. 608. ABC : N'onques si ne s'esvanui ; la leçon de DEF « n'onques mais si ne s'esbahi » est évidemment la bonne.

v. 793. DEF : « Volés ore vers moi mesprendre ? » Ce vers est meilleur que les leçons de AB et de C.

2° Leçons fautives de DEF contre ABC.

Dans les passages suivants, D, E, F sont à leur tour réunis par la communauté de l'erreur :

v. 27. ABC : Et mieus vient a un home avoir
Eür que avoir ne amis. DE que parenz ne amis.
(F manque).

Les vers suivants (*amis* muert et on est tot mis — Fors de l'*avoir*), qui développent le proverbe, prouvent que DE sont ici fautifs.

v. 274. ABC : Il ont le premier baile outré ; DEF un nouvel baile. Aux vers immédiatement précédents nos chevaliers sont en rase campagne, et il n'est point parlé d'une première enceinte fortifiée (baile) franchie ; le texte de ABC est donc préférable.

v. 431. ABC : Dames, qui sons mal percevans. DF donnent, avec des variantes de détail, un texte inintelligible. Cf. l'appareil critique.

v. 583. Por quoi il se depart ainsic (D), issis (E), ensi (F). La rime *pensis* prouve qu'il faut lire avec ABC : Por qu'il s'en est ainsi partis.

v. 677. DEF : La dame qui en grant destrece
Estoit et sor li deffendant [D envers lui].

Il faut évidemment préférer ABC : estoit sur son cors deffendant.

3° Leçons où les groupes ABC, DEF se forment sans qu'il soit possible de décider de quel côté est la faute.

En un bon nombre de cas encore, ces deux groupes se forment et s'opposent l'un à l'autre, par des leçons entre lesquelles il est difficile de se décider, et des différences de détail qui achèvent de donner aux mss. de chaque groupe un air de parenté. Voici le type de ces passages :

v. 626 ss.

ABC : Or dira qu'il est mes amis ;	DEF : Or dira qu'il est mes amis :
Dira il voir ? sui je s'amie ?	Ce fera mon ; je n'en dout mie.
Nenil, car ce seroit folie.	Dira il voir ? sui je s'amie ?
Certes por noient le diroit !	Nenil, por noient le diroit.

Je donne seulement, pour abréger, le numéro des vers où ABC s'oppose ainsi à DEF, en renvoyant le lecteur à l'appareil critique : v. 21, 36, 92, 95, 147, 175, 202, 334, 336, 522 (ABC justicier, DE ostagier, F estanchier), 549, 555, 594, 606-7, 613, 671, 632, 694, 877, 835, 991

4° Dans l'intérieur du groupe ABC, il importe de marquer une subdivision, A et B étant très prochement apparentés.

Cette ressemblance est si intime et si constante qu'une leçon commune à A et à B n'a guère, pour la constitution du texte, plus de valeur qu'une leçon isolée dans un seul manuscrit.

v. 280-3. AB suppriment trois vers donnés par CDEF et abrègent ainsi la description du costume du chevalier. — v. 591. AB font dire sottement à la dame délaissée par le chevalier : J'aurais cru qu'un an passé auprès de moi lui eût été « mains cors d'un jor. » C'est bien entendu du contraire qu'elle est persuadée.

v. 712. AB : Si dui compagnon n'ont nul asme
De l'oster ne lui font anui. — Ces vers n'ont pas de sens.

v. 690. AB : S'il le velt prendre... La dame veut dire précisément le contraire : ... S'il nel veut (CDEF).

Voir, pour plus ample confirmation de cette étroite parenté, les vers 15-6, 25, 31, 34, 45, 46, 75, 93, 115, 119, 128, 171, 195, 197, 209, 220, 230, 233, 245, 248-9, 263-4, 309, 336, 339, 403, 413, 416, 426, 427, 450, 453, 478, 487, 507, 543, 610-1, 623, 647, 696, 722, 752, 777, 850, 881, 890.

5° De même, dans l'intérieur du groupe DEF, DF sont plus prochement apparentés.

Cette parenté est loin d'être aussi étroite que celle de AB ; F *refait* le texte, non sans habileté, mais dans un style plus moderne que celui de l'original commun de nos manuscrits. Le passage décisif est le suivant :

v. 133-145. Ces douze vers manquent également à D et à F.

Cf. les vers 64, 81-2, 209, 273, 410-1, 506, 683, 688, 758, 824, 950.

6° Contre-épreuve.

Nous avons cru devoir diviser nos mss. en deux familles, parce qu'en une trentaine de passages une leçon ABC s'oppose à une leçon DEF. Cinq fois au moins ABC a tort, cinq fois au moins DEF a tort ; dans une vingtaine de cas, le choix reste douteux.

Mais, si ces preuves positives paraissaient insuffisantes, nous pourrions recourir à une démonstration complémentaire, indirecte, mais efficace.

Nous nous sommes en effet arrêté au groupement ABC contre DEF; mais trente et une autres combinaisons, outre celle-là, étaient théoriquement possibles. Or, si notre classification est fausse, il est certain que l'un quelconque de ces nombreux groupements se produira; si au contraire elle est exacte, il est digne de remarque que jamais deux mss. ne pourront s'opposer aux quatre autres, ni trois mss. aux trois autres. Un groupe quelconque CE ne pourra, en effet, jamais se former contre ABDF, ni pour donner la bonne leçon : car alors ABDF auraient une faute en commun et formeraient une famille; ni pour en donner une mauvaise : car alors CE auraient une faute en commun, et formeraient une famille. Il nous reste donc à montrer qu'aucune des autres combinaisons possibles ne se présente jamais; qu'aux cas où l'une d'elles se présente, nous avons simplement affaire à une suggestion fortuite qui s'est imposée à l'esprit de copistes étrangers les uns aux autres. Voici l'énumération de ces groupes irrationnels :

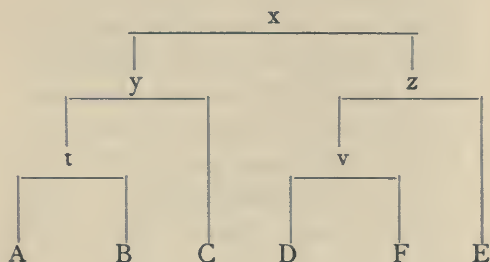
a) *Groupes ternaires.* Ces groupes sont impossibles *a priori;* et de fait les groupes ACD, ACE, ACF, BCD, BCE, BCF ne se forment jamais, sauf au vers 753 (voir la note sous ce vers). Seuls se forment parfois des groupes ABD, ABE, ABF, où l'on remarquera qu'entrent à la fois A et B : or nous avons vu que ces deux mss. sont si proches parents que leurs leçons communes peuvent être considérées comme appartenant à un seul copiste, et nous n'avons, en réalité, affaire qu'à des groupes binaires t D, t E, t F.

En un seul passage, nous rencontrons une difficulté de quelque importance : au vers 270, le chevalier et ses compagnons, qui viennent de décider qu'ils feront visite au château, piquent leurs chevaux, « criant : as dames, chevalier ! » C'est le texte de CDF. ABE disent : « criant : as armes, chevalier ! » Il est certain que cette dernière leçon est mauvaise : car nos chevaliers ne sont point dans le dessein de prendre le château d'assaut, ni de se servir de leurs armes, si tant est qu'ils soient armés; mais on peut admettre que deux copistes indépendants (t, E), aient fait la même faute pour avoir l'un et l'autre mal compris l'intention plaisante du poète, et substitué le cri ordinaire : « aux armes ! » à sa parodie « aux dames ! » — Toutes les autres rencontres des mss. sont si insignifiantes et et si aisément explicables que nous nous bornons à les indiquer, sans les discuter : v. 158, ABF mesaamé, CDE desaamé; 238, ABF joie, CDE voie; 474, ABF gentis dame, CDE douce d.; 383-4, ABF de bras et de mains, de cors, CDE de cors et de mains, de bras; 422, ACF en avés, CDE i avés.

b) *Groupes binaires.* Les groupes AD, AE, AF, BD, BE, BF ne se forment jamais (sauf deux fois BD, v. 43, par une rencontre insignifiante,

et au v. 35, voir les notes ; mais ici le texte n'est pas assuré, et on comprend que des copistes indépendants n'aient pas compris ce passage difficile). Ce phénomène s'explique par le fait plusieurs fois remarqué que A ne se sépare presque jamais de B. Les variantes des autres groupes binaires sont tellement minuscules qu'il sera suffisant de les noter sans discussion : CD *contre* ABEF : 74, CD Dame ne pucele : Pucele ne dame ; 84, estoit : estout ; 676, en grant destrece : a grant ; 677, ist de la sale maintenant : descendant ; 697, dessiece : messiece. CE *contre* ABDF : 232, CE biauté : bonté ; 733, donastes : lessastes ; 832, lequel de ces jeus : lequel de ces deus ; CF *contre* ABDE : 194, trop peu de sens : un mains des siens, 221, ochoison : raison ; 238, dit qu'en roiame : dit bien qu'el r. ; 268, tornerent : guenchissent ; 311 ; 399, fait il, por pitié : merci, por pitié ; 770, retenir : tenir.

Ces preuves, tant négatives que positives, nous permettent, semble-t-il bien, d'exprimer par la figure suivante la filiation des manuscrits :



En terminant cette introduction, je remercie vivement MM. A. Jeanroy et E. Rabiet qui m'ont aidé dans l'explication de plusieurs passages difficiles. Je remercie très particulièrement M. E. Muret, qui a lu mon travail en manuscrit. Si cette petite édition, que sa destination spéciale m'a forcé à préparer bien rapidement, reste insuffisante, ce ne sera point la faute du remarquable talent philologique de M. Muret, ni de son zèle amical.



LE LAI DE L'OMBRE

Ne me vuel pas desaüser
De bien dire, ainçois vuel user
Mon sens a el que estre oiseus :
Je ne vuel pas resembler ceus
Qui sont garçon por tot destruire ;
Car, puisque j'ai le sens d'estruire
Aucun bien en dit ou en fait,
Vilains est qui ses gas en fait,
Se ma cortoisie s'aeuvre
A faire aucune plesant euvre
Ou il n'ait ramposne ne lait.
Fous est qui por parole lait
Bien a dire, por qu'il le sache ;
Et s'aucuns fous sa langue en sache
Par derriere, tot ce li doit ;
Car nient plus que je puis cest doit
Faire ausi lonc comme cestui,
Ne cuit je que on pëust hui
Faire un felon de bone aire estre,

V. 1, Le prologue manque dans F, qui ne commence qu'avec le vers 53. A Je me, B...eme, C Je ne; 2, BE ainz wel, C ains vorrai ; 3, DE en el, B qu'a, D qu'en; 5, E qui sont oiseus; 6, DE Mais puisque; D le sen d'escire ; 7, C c'om dit ou on fait; D E et en f; 8, B Foux est cil qui ces; 9, E quant ma; C descuevre; 11, CE il n'a; B parole de l.; D cointise ne l.; 12, A por ramposne, D qui sa parole; 13, B puisqu'il; 14, AB s'aucuns fel; 15, AB par droiture, C et par derrer tolt chou qu'il doit; 16, C com je, D Noient plus ; 17, D aussi grant; 18, D que l'en pooist.

Et mieus vient de bone eure naistre
Qu'estre des bons, c'est dit piece a.
Par Guillaume qui despieça
L'escofle et arst, un a un membre,
Si com li contes nos remembre,
Puet on prover que je di voir,
Que mieus vient a un home avoir
Eür que avoir ne amis :
Amis muert, et on est tost mis
Fors de l'avoir, qui bien nel garde
Et qui a fol le met en garde ;
Mais cil qui tot le gaste et use
Et après sa folie encuse
Qu'il l'a despendu sans mesure,
Se d'iluec avant amesure
Ses sens sa folie et son lait,
Et mesaventure le lait,
Eürs le ra tost mis en pris.
Et por ce l'ai je si empris
Que je vuel mon sens emploier
A bien dire et a soploier
A la hautece de l'eslit.
Molt par me torne a grant delit

20, CD Et *manque;* 21, AB de bons, C deboins, D ge di picca; 23, E un et un m.; 24, E si com cis; 25, AB Poez savoir, C *intervertit* 25 *et* 26, et puet prouver; D puet l'en p. et tot por voir; 26, C Car, DE Que mieus valt; 27, B Sens que; C Eür c'avoirs; DE que parenz ne a.; 28, C et s'est on, D s'amis muert tost a l'en mis; 30, A Ou qui; 31, AB Mes celui qui le gaste; C Mes cil qui tout g. et tout use; D Mais celui qui tot g.; 32, E et *manque;* 33, BD qu'il a; 34, AB d'iluec apres; AB s'amesure, C se mesure, D prent mesure; 35, A Si lait la folie qu'a fait; BD son sens, C et fait sens et folie i lait; E ses sens sa folie entrelet; 36, ABC l'i lait; 37, B Sens, C Iche l'aura; D Si en veil retraire beax dis; 38, D et *manque,* E ai cest lai; 39, E desploier; 41, C de mon dit, D d'un eslit; 43, B sa v. m'a; D sa v. m'a eslit A fere ce qui m'enbelit; E la v. m'est.

v. 20-21. Je crois qu'il faut comprendre : il vaut mieux avoir de la chance qu'être né de parents nobles ou riches. Cf. vers 26-7.

v. 22. Sur le *Roman de l'Escoufle,* voir Reinhold Kœhler, *Germania,* t. XVII, p. 62 ss. M. Michelant en prépare une édition pour la *Société des Anciens Textes Français.*

v. 35. Je comprends ainsi ces deux vers qui ont embarrassé tous nos copistes : « Si par la suite sa sagesse tempère sa folie et ses fautes. » Le vers *son sens sa folie et son lait* est en effet donné par deux mss. B, D, qui ne sont certainement pas de la même famille.

v. 41. l'eslit = le sujet choisi ?

Quant ma volenté est eslite
A faire ce qui me delite,
D'une aventure metre en rime.
On dit : qui bien nage bien rime.
Qui de haute mer vient a rive,
Qui a port de bien dire arive,
Plus l'en prisent et roi et conte.
Or orrés par tens en cest conte
Que dirai, s'aucuns ne m'encombre :
Et je fais ci le Lai de l'Ombre.
Je di que uns chevaliers iere
En cele marche de l'Empiere
De Loheraigne et d'Alemagne ;
Je ne cuit pas c'uns teus en magne
De Chaalons jusqu'en Perchois,
Qui si ait totes a son chois
Bones teches come cil ot.
De maintes resemble au fil Lot,

45, AB Une a. a mettre ; 46, ABD l'en d. AB nage et bien r. 48 C et au pont de, E Fous est se a la mer estrive ; 49 CE Mieus l'emp. D Plus le p. ; 50, A par tens en monte, E Or escoutez en icest c. ; 51, A s'anuis ne ; B *intervertit* Que j'ai fait de cest lai de l'o. Or dirai s'aucuns ; CD se nus ; E Que ferai ; 52, A En cest lai que je faz ; D En ce dit que j'ai fait ; E Je dirai cy du lay ; 53, B Ez vous c'uns bons, C En se dist c'uns c. D Ge vos di, E Cy dit que uns ; F Jadis uns frans ; 54 A De cele m. d'Engletere ; 55 C ou d'A ; 56 C que teuls i m. ; D certes c'uns ; E c'om teus en F que nulz teulz m ; 57 B des Ch. ; C jusqu'en Artois.

58 ss. D ne cuit je pas qu'il en ait trois, Si preu, si saige, si cortois, Ne qui si aient a un chois E qui ëust toutes a ; 60, A De maintes en tret ; B *omet ce vers ;* C *intervertit et change :* Mes je ne sai mie son non Molt par estoit de grant renon. D Et de maintes en resamblot, F Comparer le vueil au fill Lot.

v. 46-49. On dit : pour bien naviguer, il faut bien ramer. Celui qui vient de la haute mer à la rive, celui qui arrive au port du bien dire, les rois et les comtes les en prisent davantage. *L'en prisent : le* se rapporte à l'idée.

v. 52. Ce prologue traînant, émaillé de proverbes à la Sancho Pança, a beaucoup d'analogues. Pour les idées exprimées, comparer particulièrement le prologue du *Lai d'Aristote,* qui est d'ailleurs infiniment plus élégant (Montaiglon et Raynaud, *Fabliaux,* V), et celui du *Vilain au buffet,* ibidem, III, LXXX.

v. 55. Cette région frontière, province de l'Empire, qui comprend la Lorraine et l'Allemagne (au sens géographique d'*Alamania*).

v. 60. *Gauvain, fils de Lot.* Sur Loth, roi de Lothian, v. *Hist. Litt.,* t. XXX, p. 30. G. Paris a réuni (ibid.) les plus anciens témoignages sur les prouesses de Gauvain, devenu le type des chevaliers accomplis. Voir notamment un texte du *Brut* de Wace.

Gauvain, si come nos dison.
Mais je n'oï onques son non,
Ne je ne sai se point en ot.
Proece et cortoisie l'ot
Eslit a estre siens demaine;
De la despense qu'il demaine
Se merveillent tuit si acointe;
Ne trop emparlé ne trop cointe
Nel trovissiés por sa proece.
Il n'iere pas de grant richece,
Mais il se sot mout bien avoir :
Bien sot prendre en un lieu l'avoir
Et metre la ou point n'en ot.
Dame ne pucele n'en ot
Parler, qui durement nel prist,
N'onques a nule ne s'en prist,
Bien a certes, qu'il n'en fust bien ;
Car il estoit sor tote rien
Et frans et dous et debonaire.
Quant que chascuns en vousist faire
En pëust faire entor ostel ;
Mais, as armes, autre que tel
Le trovast on, que je ne di :
Estout et ireus et hardi,

61, B mon seignour Gauvain ce dit on, D lison ; 62, A mes nus n'oï, B mais ains ne pou, D mais ge ne soi ; 63, C Mais je ne sai s'il non ot, D ne ne sai s'onques ; 64, D hennor et largece et sens ot, F Largesce et honnour et sens l'ot ; 65, B son, C en son ; 66, C de la pensée ; 67, A s'esm. F s'en merv. ; 68, F *Jubinal imprime à tort* emporté *qui n'est ni dans le ms. de Paris ni dans celui de La Haye* ; 69, DF nel trovast nus ; C ne de richece ; 70, A Il n'ert mie de grant, B Il n'ert pas de trop g. D Il n'avoit mie g. F Il n'ert pas de trop grant ; 71, B se set molt bel, E se savoit bien ; 72, C sot metre ; 74, ABE Pucele ne dame ; 75, AB qui molt ne l'aint et prist, C parler durement ne l'emprist ; 76, BCD Onques, F *porte contrairement au texte de Jubinal* « s'emprist » ; 77, D A certes non, E a certes que il ; 78, F Tant par estoit ; 79, D et preuz et dolz ; 80, C en voloit, D Et chacuns pooit de lui faire Quanque voloit, F que chascuns pooit d. l. fere Quanqu'il vosist entour *(et non* en tout, *Jubinal)*, C en son ostel ; 83, AC Le trovissiez, E plus que ne di ; 84, B Vaillant i estoit ; CD Estoit et irous.

v. 81. *entor ostel* et *as armes* s'opposent en vieux français comme en latin *domi militiæque* (cf. vers 418). « On le trouverait aux armes autre que tel que je dis. » Cf. Bruit as chans et joie a l'ostel, Jubinal, *N. Rec.*, t. I, p. 338.

Quant il avoit l'eaume en son chief.
Bien sot un renc de chief en chief
Cherchier por une joste faire.
A ce ot torné son afaire
Li chevaliers dont je vos di,
Qu'il vousist que chascun lundi
Qu'il estoit, que il en fust deus.
Onques chevalier ne fist Deus
Si preu d'armes come il estoit.
Ce n'iert mie cil qui vestoit
Sa robe d'esté en yver.
Plus donoit il et gris et vair
C'uns autres de dis tans d'avoir,
Et tos jors vout o lui avoir
Set compagnons o cinq au mains ;
Ne ja rien ne tenist as mains,
S'on le vousist, qu'on ne l'ëust.
Deduit d'oiseaus, quant li lëust,
Ama, que je ne mespris mie.
Il sot d'eschiés et d'escremie
Et d'autres geus plus que Tristans.
Mout ot bon mai un bien lonc tans
Et mout se fist amer as gens.

85, C Quant il ot l'iaume lacheé, D Puisquil ot le heaume el, F le hiaume el ; 86, D el ranc ; 88, D Quar en ce ot mis ; 89, DF que je ; 90, CFIl vausist, D si volsist ; 91, F Qu'il ert d'armes, A qu'il en fussent ; 92, ABC N'onques chevaliers ne fu teus ; 93, AB si peneus, F si jolis ; 94, AB Ce n'est mie, C che nert pas chieus, D Ce n'iert pas celui, E Ce n'estoit pas cil ; 95, ABC a yver ; F en l'yver ; 96, D vestoit il ; 97, B c'uns autres dix ; 98, AB veut, C Tous jours vaut avoec li ; E voloit il avoir, F ades vault entour lui ; 99, CF ou sis ; D sis comp.

100, D qu'il tenist ; 101, AB que on n'e. ; C s'en nel v. c'on n'eust, D si le volsist qu'il ne l'e., F que nulz v., qu'il ne l'e. ; 102, A quant lui pleust, D le deduit d'o quant lui plut ; 103, DE despris ; 104, D Molt sot, F et sot ; 106, CF et molt lonc tans, D un poi de tant ; 108, D quar il estoit, BDE et biaus et genz ; 109, C frans et larges, C *intervertit 109, 110 ;* F frans et courtois ; 110, AB si ert, C il ert, E et si estoit ; 111, B Et ce, D puet bien ; 112, E qui est et d ; 113 E *intervertit* 113 *et* 114 ; Que ele en velt estre.

v. 87. *cherchier un renc.* cf. Godefroy sous *cherchier ;* cf. aussi, comme plus explicite, une pièce lyrique attribuée à Huon d'Oisi par les deux mss. qui l'ont conservée, et p. p. Dinaux, *Trouv. Cambrésiens,* p. 113. L'explication de cette manœuvre des tournois est assez clairement donnée par un passage du *Bachelier d'armes* (Jubinal, *Nouv. Rec.*, I, p. 336.)

Il iert de cors et de bras gens,
Et frans et legiers et isneaus,
Et s'iert encor plus preus que beaus :
Tot ce doit bien chevaliers estre.
Amors, qui se fait dame et maistre
De ceus dont ele est al deseure,
En ce bon point li corut seure,
Qu'ele en vout avoir le trëu
Del grant deduit qu'il ot ëu
De mainte dame en son eage,
N'onques servise ne homage
Ne li fist, entrues qu'il li lut.
Por ce qu'il ne se reconut
A son home n'a son baillieu,
Se li fist en tans et en lieu
Sentir son pooir et sa force.
Onques Tristans, qui fu a force
Tondus come fous por Isot,
N'ot le tiers d'ahan que cil ot,
De ci qu'il en ot sa pais faite.
Ele li a saiete traite
Parmi le cors jusqu'al penon.
La grant beauté et le dous non
D'une dame li mist el cuer.

114, D et en... cort; 115, AB Ele E et si v.; 116, D d'un grant, F des granz A qu'il a ëu; 118, AB ne ainc; 119, AB ne l'en f. C de treues q. F d'entrues; 120, C que ne secourut; 122, B se il fist; 124, E C'onques; 125, A comme sot; 126, AB com cil F le quart; 127, C de si qu'il ot D dusque tant F jusques il ot sa paie f.; 128, AB li ot B trete saiette C amours li; 130, C le grant non; 131, C qui mist en D li maint.

v. 111. Ce portrait idéal du chevalier a souvent été tracé, avec des traits semblables à ceux du lai, par les poètes du moyen-âge. Comparez spécialement le joli poème du *Bachelier d'armes* (Jubinal, *Nouv. Rec.*, t. I, p. 327). Le jeune chevalier doit être, comme est le nôtre, « frans de cuer et jolis de cors, debonaire comme l'oiseaus dontés et apris, douz et humles et poi parliers »; il doit honorer toutes les femmes en souvenir de la Vierge, et « pour ce que tous [de] femmes viennent »; il doit prendre le frein aux dents dès qu'il s'agit de chevalerie ; il doit être large de ses biens au profit des pauvres chevaliers et des ménestrels, etc.

v. 124. *a force,* avec des ciseaux.

v. 125. *Sur les folies de Tristan,* v. l'article de M. Lutoslawski, *Romania,* t. XV, p. 511.

Or li convient a geter puer
Totes les autres por cesti.
De maintes en avoit parti
Son cuer, que nule n'en amoit ;
Mais or set il sans dote et voit
Qu'il li convient tot metre ensemble
Por celi servir qui li semble
Li rubis de totes beautés,
Li sens, la deboneretés.
La grant douçors de son cler vis
Li est, ce li est bien avis,
Devant ses ieus et jor et nuit.
N'est joie qui ne li anuit
Fors seus li pensers a cesti.
De tant li a bon plait basti
Amors, qui le conoissoit bien,
C'onques nule si plesant rien
Qui fame fust n'avoit vëue.
Ce dist, et s'en trait sa vëue
A garant que il dit verté.
« Ahi ! fait il, tante averté
Ai fait de moi et tant dangier !
Or veut Deus par ceste vengier
Celes qui m'ont seules amé.
Certes mar ai desaasmé
Ceus qui d'amors erent sorpris ;
Or m'a Amors en tel point mis
Qu'ele veut que son pooir sache.
Onques vilains cui barbiers sache
Les dens ne fu si angoisseus. »
Ce pense et dit quant il est seus ;

132, AB li convint ; EF Or li estuet a ; F estuet il g. ; D tot giter ; 133, C celi, D celui, E cestui. *Les vers 134-145 manquent à D et à F.* 134, CE s'en estoit partis (E parti) ; 135, C ses cuers ; 138, E ceste ; 140, C li deb. 141, E biauté ; 144, AB Il n'est j. ne, C Il n'est riens qui ; 145, E fors que C a celi ; 146, F li ot ; 147, DF la connoissoit ; 148, AB N'onques E Onques D N'onques ne vi ; 149, D comme ele estoit ; 150, D si en ; 151, C A tesmoing, AB qu'il a dit verité DE qu'il a dit verté, E verité ; 152, F *Jubinal lit à tort* ami AB tant adversité, C tant kierté ; 153, E J'ai fet ; 155, F seules m'ont ; 156, AB mesaesmé, F mesaamé ; 157, D Ceus qui erent d'a. E F et cil qui d'a. ert ; 158, EF pris ; D Or l'a Amors ; 159, F Que je comperrai mon outrage ; 160, D Onques cui barbiers arrache.

v. 152. J'ai été si avare de mon amour...

Ne ja, son vuel, ne fesist el;
N'onques mais hom en si cruel
Point ne fu come Amors l'a mis.
« Las ! fait il, se je sui amis,
Que sera ce, se n'est amie ?
Ce ne sai je, ne ne voi mie
Coment je puisse vivre un jor.
Deduis d'errer ne de sejor
Ne me puet mon mal alaschier.
Or n'i a fors del tenir chier
Ceus qui la vont o ele maint :
Car, por ce faire, ont ëu maint
De lor dame joie et solas.
Car m'ëust ceste fait un las
De ses deus bras entor mon col !
Tote nuit songe que l'acol
Et qu'ele m'estraint et embrace.
Li esveilliers me desembrace
En ce qui plus me delitast.
Lors quier par mon lit et atast
Son bel cors qui m'art et esprent.
Mais, las ! qui ne trueve ne prent !
C'est avenu moi et maint autre,
Mainte fois : or ne puet estre autre.
Aler o envoier m'estuet
Proier, quant autre estre ne puet,
Qu'ele ait de moi merci en fin,
Et que, por Deu, ains que je fin,
Qu'ele ait pitié de ma destrece,

164, CDE Onques AB mais en si tres c., C mais entre si, D nus hom ; 165, B Point *manque;* 166, C se j'estoie ; 167, C se n'ert, ABF n'est m'a. ; 168, D ne voi ge ne ne sai ; F Je ne sai, je ne le voi ; 170, F Deduit d'armes ; 171, ABC mon cuer, AB solacier, F alegier ; 172, ABC de tenir ; 174, D por son afaire ont ; 175, ABC de lor amor ; 176, BF C'or, CD ele fait ; 177, B dolz bras, F biaus bras ; DE le col ; 180, B li resveilliers ; 181, F et si tast ; 182, F son gent ; 184, F Hai ! qui ne *(Jubinal a mal lu),* B que treuve ; 186, C maintes ; D molt de fois, C si ; F mais ne ; 187-188 *manquent dans B;* AD puis qu'autre ; 189, D qu'ele est pitié ; 191, E Ele me ; 191-192 *Ces deux vers manquent dans ABF;* D qu'ele ait proier ; 194, C Ele averoit trop peu de sens ; F Qu'elle auroit bien perdu son sens ; 195, AB perisse, F morusse ; 196, C que je le visse, D de mon cuer, F Bien croi que en son cuer deusse Pitié trouver par ses douz iex.

Et que, par sa grant gentillece,
Qu'ele me gart et vie et sens.
Ele i auroit un mains des siens
S'ele sofroit que je morisse.
S'est bien drois que de son cuer isse
Pitiés, et douçors de ses ieus.
Mais je cuit qu'il me vendroit mieus
Li alers que se j'i envoi.
On dit : « N'i a tel come soi, »
Ne nus n'iroit si volentiers.
On dit piece a que li mestiers
Aprent l'home et la grant sofraite.
Puis que j'i ai raison atraite,
Il n'i a se de l'aler non
Dire qu'ele a en sa prison
Mon cuer, qui de gré s'i est mis :
Ja devant qu'il ait non amis
N'en quiert eschaper por destrece.
Gentillece, pitiés, largece
La devroit a ce esmovoir. »
Il s'est atornés por movoir,
Soi tiers de compagnons sans plus.
Ne sai que vos desisse plus :
Il monte, et vallet jusqu'a sis ;
Il chevauche liés et pensis
En son penser et en sa voie.
Ses compagnons oste et desvoie
De la voie de son penser,
Qu'il ne se puissent apenser
De la raison de son voiage.

197, AB Doucors et pitiez ; 198, AB me venist, F m'i vaudroit, E Si cuit bien qui me ; 199, B que se j'e ; C Aler que se j'e ; D li alers ou que j'e ; 200, AB L'en d. ; 202, ABC, Pieca qu'on dit ; 204, BC, ge ai, E parole atrete ; 205, E se d'aler ; 207, E qui *manque ;* 209, BDE quier, C N'en ert escapés ; DF departir por ; AB por tristesce ; 210, F et pitiez et ce Que je l'aim m'i doit bien valoir ; 211, D devroit pitié esmouvoir ; 212, D Il est ; 214, C vos en die, D que g'en deisse ; 215, C Il montent ; 216, CF Et chevauche ; 217, C Celant son p. ; DE A son p. et a ; F A ses amours et a ; 218, F S'envoisëure oste et desvoie Ses compaignons de son penser ; 220, AB, Qu'il ne s'en ; 221, AB En la ; CF de l'ochoison ; D a la raison.

Il dit qu'il chevauche a grant rage,
Celant son penser et sa voie,
Tant qu'il vinrent a la monjoie
Du chastel o cele manoit.
Fait li sire qui les menoit :
« Veés com cist chasteaus siet bien ! »
Il nel disoit pas tant por rien
Qui montast as fossés n'as murs,
Com por savoir se ses eürs
L'avoit encor si haut monté
Qu'il parlassent de la beauté
De la dame qu'il va veoir.
Font cil : « Vos en devés avoir
Grant honte ; car mal avés fait,
Qui ainçois nos avés retrait
Le chastel, que la bele dame
Dont chascuns dit bien qu'el roiame
N'a si cortoise ne si bele.
Or tot coi ! font il ; car se ele
Savoit com vos avés mespris,
Il vos venroit mieus estre pris
As Turs et menés el Chaaire ! »

222, D Or dit, F Dient ; 223, AB Celant son penser soz sa joie ; F et sa joie ; C En son penser et en sa voie ; D Celant son penser sor sa voie ; 226, A quis i ; B qui i ; 227, C *ajoute* Et com illueques avient bien. Il nel disoit pas tant pour chou Ne qu'il acontast aichou Affossés n'as murs qui i fust ; 229, A Qu'il montrast ; BE qu'il m. ; 230, AB Mes por, C fors por, D Tant com il fait por ses eürs, F que por ; 231, A L'auroit, C L'ëust AB si amonté ; 232, F que parlassent, *Jubinal a mal lu.* CE bonté ; 233, AB qu'il aloit ; D a la dame ; 234, ABC Font il ; E vous devriez. 235, F *ajoute* : Grant honte en ce ramentevoir Chevalier qui tant cuide avoir Bones teches et si bien fait ; D l'avez fet ; 236, F que vous avez avant r. ; 238, CF dit qu'en un roiaume ; 240, C Et sachiez bien, font il, se ele ; D Or tost certes, font il, que ele ; F Or sachiez bien de voir, se ele ; 242, D entrepris ; 243, C a cauuaire ; D en chaiere, E en chaere.

v. 223. Le texte de ABF offre une nuance de pensée plus fine : Celant son penser sos sa joie (F, et sa j.). J'adopte pourtant le texte de CDE : il est manifeste que le poete s'amuse à ramener pour la troisième fois les mots *penser*, *voie*, et ce retour de mots associés est *de style* dans nombre de poèmes.

v. 243. Les textes que j'ai vus disent tous *le* Caire. On peut admettre peut-être *en* Chaaire par analogie avec *en* Babiloine (*Geste des Chiprois*, éd. G Raynaud, p. 111, 165, 181, 200, etc..., Barbazan et Méon, IV, p. 326, *En Babiloine la cité*). Mais nous pouvons lire dans nos manuscrits *eu* chaaire, et écrire *el*.

Il dist en sosriant : « Hé ! taire !
Or, seignor, or, tot belement !
Menés me un poi mains durement,
Car je n'i ai mort deservie.
Il n'en est nus dont j'aie envie,
Des chasteaus, se de cestui non ;
Je voudroie estre en la prison
Salehadin cinq ans ou sis,
Par si que il fust miens, assis
Si come est, s'en fusse sëurs,
Et quant qu'il a dedans ses murs. »
Font cil : « S'en seriés trop sire ! »
Il n'entendent pas a ce dire
Le sofisme qu'il lor fesoit :
Li bons chevaliers nel disoit
Se por oïr non qu'il diroient.
Il lor demande s'il l'iroient
Veoir. — « Que feriens nos donques ? »
Font il ; « chevaliers ne doit onques
Trespasser n'en chemin n'en voie
Bele dame, qu'il ne la voie ».
Fait cil : « Je m'en tien bien a vos,

244, C Il prist, F Fit il ; A hecaire, B hezcaire, C adaire, D arriere, E aere, F aaire ; 245, AB Seignor, por Dieu, or b. ; D Or seignor trestot ; F Biaux seignor, or tout b. ; 246, D moi un poi d. ; E me un mains d. ; 247, DF Que je ; 248, AB Il n'est citez ; F Qu'il n'en est nus ; 249, AB Ne chastiaus, CE de ch. ; B ce d'estui ; 250, D Quar füsse je or, E Je vorroie estre en ; 252, On ne sait s'il faut lire dans les mss. *miens* ou *mieus*, sauf dans C qui écrit *mieus* et D *miens ;* F icis ; 253, F Comme il est et quant qu'il y a Qu'entre les quatre portes a ; E qu'en fusse s. 255, A Si en seriez, C Si esteriez, E vos seriez, F Vous averiez, font il, tort, sire ; 256, BC Il n'entendoit, D Il n'entendirent pas a dire E a son dire ; 258, F que li bons chevaliers disoit Et pour savoir que il diroient ; C Ki lor disoit ; 259, E oïr mon qu'il ; 261, D *ajoute :* Veoir la dame de la maison Qui de biauté a tel renon. A Que feriemes ; C et que feriens, E que feromes nos, F et que ferons nous ; 263-4, AB ne chemin ne voie Ou bele dame ait qu'il nel voie, CF ne chemin ne voie ; 265, AB il, C Il dist, D Font cil, F fet il, a vous.

v. 246. Cf. encore l'hémistiche du *Misanthrope :* « Prenez-le un peu moins haut. »

v. 255. *S'en seriez trop sire.* Cf. Jubinal, *Nouv. Rec.,* t. I, p. 238 :

Se j'avoie l'amor que j'ai pris a mon chois,
J'en seroie plus sire qu'a estre quens de Blois.

Et si le lo et vuel que nos
I alon, quant raisons l'aporte.
Atant guenchissent vers la porte
Chascuns la teste du destrier,
Criant : « As dames, chevalier ! »
A tel voiage tel tençon !
Sor frein s'en vont a esperon,
Tant qu'il vinrent en la ferté ;
Il ont le premier baile outré,
Clos de fossés et de palis.
Li sire avoit devant son pis
Torné son mantel en chantel,
Et sorcot d'hermine trop bel
De soie en graine et d'escureus ;
Autretel avoit chascuns d'eus,
Et chemise ridée et blanche,
Et chapel de fleurs et de venche,
Et esperons a or vermeus.
Je ne sai que il fussent mieus

266, DE Et je (E si) le vueil et lo que nos, F Je lo donques et v.; 267, D se raisons ne l'a.; 268, C tornent devers, F tornerent; 269, AB le regne; 270, ABE as armes. 271, AB A tel vois et a tel, C A tel voiage tel jouvent, D 271 *et* 272 *manquent*, F tel chanson; 272, C s'en voit esperonnant, F Poignant s'en; 273, AB a la f., D Tant qu'il sont el chastel entré, F Au chastel et sont ens entré; 274, DEF un nouvel b.; 276, AB son vis, CF devant lui mis; 277, C Son escut tourné en, F Son mantel torné; 278, AB herminé, DE molt bel, F Et son surcot fres et novel. *Les vers* 280-3 *manquent dans* AB; 279, C bien goutez, D graine et chascuns d'els; 280 ss., F D'escarlate et de vairs entiers, Molt vestoit tous jours volentiers Chemise deliie et blanche; 280, C Et por veoir s'a voir chascuns d'iaus, D Avoit bon mantel d'escureus; 281, C Chemise r. molt b.; 282, D un chapel de flor inde et blanche, F Chapelet ot de flour de venche; 283, C dorés; 284, C que je fuisse, D qu'il i fussent, E comment fussent, F comment il fust.

v. 271. Ce vers doit sans doute être compris comme une réflexion du poète : cette *tençon* (cette discussion) est bien digne de ce voyage.

v. 274. *Baile* : sur le sens technique du mot, cf. W. Borsdorf, *die Burg in Claris und Laris*, diss. de Berlin, 1890, p. 23.

v. 283. La forme *vermieus* que semblerait exiger la rime *mieus*, est douteuse. On pourrait pourtant l'admettre peut-être comme une sorte de compromis entre la forme francienne et celle du dialecte du poète, qui prononçait peut-être *vermiaus* comme en Champagne. Adoptant *vermeus*, il faudrait peut-être mettre *meus*, qui serait une forme dialectale. Mais la rime fréquente *siens : sens, sien : sen* prouve que notre poète n'a pas toujours rimé richement.

Plesamment vestu por l'esté.
Il ne sont nul lieu aresté
Jusqu'al perron devant la sale.
Chascuns valés encontre avale
As estriers, par fine raison ;
Li seneschaus de la maison
Les vit descendre en mi la cort :
D'une loge o il ert s'en cort
Dire a la dame la novele,
Que cil la vient veoir que ele
Conoissoit bien par oïr dire.
N'en devint pas vermeille d'ire
La dame, ains en ot grant merveille.
Desor une coute vermeille
Avoit errant esté treciée.
Elle s'est en estant dreciée,
La dame de trés grant beauté;
Ses puceles li ont geté
Au col un mantel de samis.
Avuec la grant beauté qu'a mis
Nature en li en son encontre,
Que qu'ele veut aler encontre,
Cil se hastent tant de venir
Qu'ainçois qu'ele pëust issir
De la chambre, i sont cil entré.
Al semblant que lor a monstré
Li est il bel de lor venue;
De tant poi comme ele est venue
Encontre eus, s'en font il mout lié.

285, C por esté; 287, D pignon; 288, F Il n'i a vallet qui ne sale; 289, AB estres, D destriers; 291, C ens en la court; 293, E Dire sa dame, F a sa; 294, C venoit; 295, F *Jubinal omet* bien; 296, F El ne fu pas vermeille, CD Ne dev.; 297, ABC Ainz li vint a, F de ce (*Jubinal* ci) n'iert mie de m.; 299, AB lues droit, C lues este redrechie, E esté tantost trecie; 301, F *ajoute* N'iert pas loye a la coronne; Uns chapiaux de fleurs acorone La dame de...; 303, DE samit; 304, D la beauté que j'ai dit, E c'ot mis; 305, E si com l'en conte, F ot sens encontre; 306, C Entrestant qu'ele aloit, DE volt; 307, B rehaitent, A del, F du venir; 308, DE peust venir; 309, AB Fors de la c. i sont e., CE sont il F de la sale; 310, C qui lor, D qu'il lor; 311, C molt bel, F fu molt bel, E de sa venue; 312, AB iert, F est issue; 313, DE se font, F en sont.

Un chainse blanc et delié
Ot vestu la preus, la cortoise,
Qui traïnoit plus d'une toise
Après li, sor les jons menus :
« Sire, bien soiés vos venus,
Et vo compagnon ambedui ! »
Fait cele, qui bon jor ait hui,
Qu'ele est bien digne de l'avoir.
Si compagnon li distrent voir :
Or n'iert pas dame a trespasser.
Sa beautés les fait trespenser
Tos trois en lor salus rendant.
Ele prent par la main, riant,
Le seignor, sel maine seoir :
Or ot auques de son voloir
Quant delés li se fu assis.
Si compaignon sont bien apris :
Assis sont (ne li firent cuivre)
Sor un cofre ferré de cuivre,
Avuec deus seues damoiseles.
Que qu'il se deduisent a eles
En demandant plusors afaires,
Lor bons sire ne pensoit guaires
A eus, ains bée a son afaire;
Mais la gentis, la debonaire

314, D grant et d.; 316, A près d'une, B mieus d'u.; 319, C vostre c. trestuit; 320, C fait elle, E dit cele; 321, C Car bien est, F Qu'il est; 322, D compaignon redient, F li dient; 323, AF que n'e., E qu'el n'e., BDE n'est; 324, B respenser, C respasser, D nes pensser; 325, B en lor sans tandant. AF lor salu; 326, C Lors les p. par les mains, D errant; 327, C li sires sel, D et le fait s., F mena; 328, EF Or a; 329, BDF delés lui; 331, B queure, C Arriere vont, AB ne lor firent, C ne li fissent, F ne li font pas; 332, C s'asiet de coivre, D couvert de c.; 333, C Avoec aus de ses d., D deus gentix, E ses deus d., F deus sages; 334, B quoi que, AB delitent, C delitoient, F çou qu'il entendirent a e.; 335, C et demandent, D entendent a, F a demander; 336, ABC Li chevaliers, AB n'i p.; F n'entendi g.; 337, D Encore bée., ABE pense a; 338, F. La gentix dame.

v. 331. *Faire cuivre* — être importun. Sur le mot plutôt picard *cuivroier*, cf. l'article de Scheler, *Chroniq. de Froissart*, éd. Kerwyn, t. XIX, p. 116, et sur le mot *cuivre*, Foerster, *Li Chevaliers as deus espées*, note du vers 4905, et *Liter. Centralblatt*, 1876, N° 1, col. 22.

Li set bien rendre par parole
Raison de quant qu'il l'aparole,
Qu'ele ert mout cortoise et mout sage.
Cil li met adès el visage
Ses ieus por mirer sa beauté.
Mout les a bien pris a verté
Ses cuers, qui tos est en li mis,
Que, de quant qu'il li ont promis,
Li tesmoignent il ore bien
Qu'il ne li ont menti de rien :
Mout lui plaist ses vis et sa chiere.
« Bele trés douce amie chiere,
Fait il, por qui force de cuer
Me fait guerpir et geter puer
De totes autres mon penser,
Je vos sui venus presenter
Quant que je ai, force et pooir.
Si en puisse gié joie avoir,
Qu'il n'est riens nule que j'aim tant
Come vos, se Deus repentant
Me lait venir a sa merci ;
Et por ce sui je venus ci
Que je vuel que vos le sachiés,
Et que gentillece et pitiés
Vos en pregne, qu'il est mestiers ;
Car qui en feroit as mostiers
Oroison, si feroit il bien,
Por ceus qui n'entendent a rien
S'a estre non leal ami. »
— « Ha ! sire, por l'ame de mi,
Fait ele, c'avés ore dit ? »

339, AB par escole ; 340, C de chou qu'il ; 341, E estoit molt c. et sage, F Quar elle est ; 343, F Il li tient adès ; 344, F bien les a p. a grant verté ; 345, C *intervertit les vers* 345-6, E qui s'est ; 346, B qui, C que *manque,* E ot promis, F quar de ; 347, C tesmoignoit ore molt, F Lor tesmoigne il ore ; 350, ABF douce dame ; 351, F *omet ce vers et le suivant,* CD fet cil ; 355, F Tout mon service et ; 356, F Quar si Dieux me doinst j. ; 357, D riens que je aim autant, F Il n'est nulle que j'a. autant ; 358, D por repentant, F vrai r. ; 359, D a bone fin venir ; 360, A Que por ; 361, B *omet les vers* 361-4 ; 362, B Vir se gentillece, A Que gentelises et, D Que gentillece et p. ; 364, DF au moustier ; 367, C Fors a estre l. ; 369, D por q'avez ce dit.

— « Se Deus me lait veoir lundi,
Dame, fait il, je vos di voir;
Vos tote seule avés pooir
Sor moi plus que fame qui vive. »
La colors li croist et avive
De ce qu'il dit qu'il est tos siens.
Après a dit par mout grant sens :
« Certes, sire, je ne croi mie
Que si preudom soit sans amie
Que vos estes : nus nel croiroit;
Vostre pris en abesseroit,
Et vos en vaudriés mout mains.
Si beaus hom de cors et de mains
De bras et de tote autre rien,
Vos me sauriés ja mout bien
Par parole par l'ueil atraire
La penne, et ce que ne vuel faire
A entendre par verité. »

370, D *manque*, F Foi que je doi Saint Esperit, E Molt me mervell dont si fet dit; 371, fait il se Diex m'aist, F je dit tout v.; 373, CD dame; 374, AE l'en croist; 375, C que il ert siens, F A cest mot qu'il dist qu'il; 376, C li dist, E Puis li a dit, F fet ele après, DE par molt beau sens; 378, E biaus hom soit; 381, F et vos; 382, ABF de bras et de mains; 383, ABF de cors, F et de cors et de t. rien; 384, C saveriez; 385, B et par l'atrere, C et par œil trere, D et par l'ueil traire, E par mi l'ueil, F Une plume trere par l'ueil; 386, AB et ce que ne v., C a che que je voeil f., D et ce que je v., E et ce c'on ne doit fere, F Et ce cuidier que je mains vueil; 387, ABCD A entendre par verité, E fere a entendre par verté, F Fere entendant.

v. 370. Cf. v. 90. La rime est singulière : E a un texte altéré, F a mis une banalité à la place d'un vers qu'il ne comprenait pas. Peut-être faudrait-il ne pas accepter ce vers dans le texte et le remplacer par une ligne de points. Tel quel, ce vers paraît signifier : Que Dieu ne me laisse pas vivre jusqu'à lundi, si je ne vous dis pas vrai.

v. 384-387. Ces vers sont difficiles et l'étaient déjà pour nos copistes. Qu'est-ce que *traire par l'œil la penne?* On ne saurait lire *peine* ni comprendre *attirer de la peine par vos œillades*. Deux mss. (EF) remplacent *la penne* par *la plume*. Ils entendaient sans doute *lancer dans l'œil la flèche (du dieu d'amour)*, et c'était un contre-sens. Je crois certain que le mot *penne* est ici l'une des formes nombreuses (v. Godefroy, s. v.) du mot *panne* = pièce d'étoffe. Le sens est donné par les vers suivants du *Valet qui d'aise a malaise se met*, Raynaud, *Fabl.*, II, v. 179-180 :

Or oiiés de la bone femme
Qui devant l'ueil li trait le pane.

= qui lui met un voile devant les yeux. Peut-être est-il permis de voir l'origine de cette expression métaphorique dans le conte populaire où une femme fait évader son

Bien l'a en son venir hurté
Par parole et desfait son conte,
Si com cil qui m'aprist le conte
Le m'a fait por voir entendant.
Il se sueffre a mener tendant,
Qu'il n'estoit riens que tant amast;
S'une autre le mesaesmast,
Il s'en sëust bien revengier;
Mais il est si en son dangier
Qu'il ne l'ose de rien desdire.
Puis li recommença a dire :
« Ha ! dame, merci, por pitié !
Vostre amors m'a fait sans faintié
Descovrir les maus que je sent.
Mout mal s'i acorde et asent
Vostre parole a vos beaus ieus,
Qui m'acueillirent orains mieus,
Al venir, et plus plesanment.
Et sachiés bien certainement
Que cortoisie fu qu'il firent :
Car trés l'eure qu'il primes virent,
N'en virent il nul, c'est la some,

388, F de parole; 392, D Il se cuevre mener.; 393, B Il n'estoit, C car il n'est riens qu'il, D que n'estoit; 394, DE s'uns autre; 395, CD molt bien vengier; 396, D tant en, EF ert si; 397, DE osoit; 398, DE ainz li, F lors li; 399, CF dame fet il por; 400, C me fait sans fantisse, F Fine amours me fait; 401, F le mal; 402, C s'acorde, F Malement s'acorde; 403, AB et vos, C dous iex; 404, AB jehui m.; 406, EF Or s., C Et bien s.; 407, D Que molt grant c. firent, EF Ce fu c. qu'il; 408, AB des lors que, C Certes l'eure qui premiers, F quar puis; 409, A N'en virent ce ert, B ne virent nul, C Moi n'en virent nul, D N'en virent il, F [:] regarderent (entre crochets sont indiquées les lacunes du ms. F).

amant en mettant une pièce d'étoffe devant les yeux du mari. Ce conte extrêmement répandu, que Jean de Condé a mis en vers au moyen-âge (le *dit du Pliçon*) se trouve déjà dans Aristophane, *Les Fêtes de Cérès*, v. 498, ss. — Je comprends donc : Beau comme vous êtes, vous sauriez fort bien, par vos paroles, me mettre un voile devant les yeux et faire entendre ce que je ne veux pas. — L'expression *faire a entendre* qui a aussi embarrassé nos scribes est très correcte. (Voir Tobler, *Vermischte Beitræge zur franzœsischen Grammatik*, p. 37, *Musage me fais a entendre*. — Par contre, rien de moins assuré que le texte que j'ai adopté pour le vers 385. Voir les variantes.

v. 388. *Bien l'a en son venir hurté*. Expression empruntée à la langue des tournois.

Qui si se vousist a vostre home
Tenir, com je vuel sans faintise.
Douce dame, par gentelise,
Car le vos plaise a essaier !
Retenés moi a chevalier,
Et, quant vos plaira, a ami ;
Et ainçois un an et demi
M'aurés vos fait si preu et tel
Et as armes et a l'ostel,
Et tant aurés bien en moi mis
Que li nons c'on apele amis,
Se Deu plaist, ne m'iert ja veés. »
— « Li cuidiers que vos i avés, »
Fait ele après, « vos fait grant bien !
Je n'entendoie au regart rien
Se cortoisie non et sens ;
Mais vos l'avés en autre sens
Noté folement : si m'en poise.
Se je ne fusse si cortoise,
Il m'en pesast ja mout vers vos ;
Por c'est fole chose de nos,
Dames, qui sons mal percevans :
Quant cortoisie et beaus semblans
Nos maine a cortoisie faire,
Lors cuident tot lor autre afaire
Cil sospirant avoir trové.
Par vos l'ai je bien esprové,

410, DF si se tenist ; 411, F Comme je fais et, D Si comme ge faz sanz f. ; 412, A vo gent., B n'a gent. ; 413, AB otroier ; C Reteneme a vo. ; 416, AB Ainz que past, DE Quar anç., F [et ainç]ois ; 417, C et preu, F [M'aurez] vos fet ; 419, C arés vos en moi tant, E Et tant de bien en mon cors, F aurés en moi tant b. ; 421, D me sera donez ; 422, ABF en avés ; 423, E ele, vos en f. ; 426, AB assens ; 427, AB comme fols, C Tourné fol. ; 429, C peseroit, E ja durement, E *ajoute :* Mes il avient assez sovent — Quant aucune dame vaillant — Fet aucun chevalier semblant — De cortoisie et d'ennor fere — F je m'en corçaisse ja. ; 430, D molt est f. ; 431, B sont, D Dame si mal aparcevans, F dames, et moult mal p. ; 432, D Quar quant amors et bel senblant, F Quar quant parole ; 433, B les maine ; 434, C Lors i cuident un autre, D Dont quid., F Errant cuident tout l'autre afaire ; 435, C Cil souspriant ; 436, C bien entendu.

v. 428. Si je *n'avais été* si courtoise (lors de votre arrivée.)

Qu'ensi l'avés vos entendu.
Mieus vos venist avoir tendu
La fors une rois as colons :
Car se li ans estoit si lons
Et li demis com troi entier,
Ne sauriés tant esploitier,
Por rien que vos sëussiés faire,
Que je fusse si debonaire
Envers vos com j'estoie orains.
Li hom se doit bien garder, ains
Qu'il se lot, de qui il le fait. »
Or ne set cil, n'en dit n'en fait,
Qu'il puist faire ne devenir :
— « A mains ne puis je pas venir,
Dame, fait il, que j'ai esté.
Pitié et debonereté
A il en vos, je n'en dot mie ;
N'onques ne failli a amie
Nus, en la fin, qui bien amast.
Si me sui mis en mer sans mast
Por noier aussi com Tristans.
Coment que j'aie esté lonc tans
Sire de ma volenté faire,
A ce ai torné mon afaire
Que, se je n'ai merci anuit,
Jamais ne cuit que il m'anuit
Nule, quant j'istrai de cesti.

437, AB Ausi, C *manque,* E Tout ainsi l'avez, F Vous avez en tel leu tendu, Certes, si comme nous cuidons Que si li ans, etc... ; 439, D ou as biches ou as, E la hors ; 440, EF que se ; 441, C contre troi, F que troi ; 442, AB ne sauriez vous, C ne saveriez tant, F ne porriez vous esp. ; 443, F pëussiez ; 444, E ausi d. ; 445, AB je fui, D Vers vous comme, F g'estoie huimains ; 446, F On se d. moult bien g. ; 447, C K'il saiche de, E qu'il se vant de chose qu'il n'ait, F C'on se vit a qui ; 448, A en dit, B set il, D set en dit ne, F Or ne voit cil en ; 450, ABE Au mains, CDF ne doi je, AB faillir ; 452, C ne d., F ou d. ; 453, AB n'en doutez mie ; 455, F En la fin n. ; 456, CF Je me ; 457, C Par voir ausi ; 458, D combien que ; 460, C A el ai ; 461, F Se vous n'en prent ; 462, C *passe ce vers,* D ne quit jamais qu'ele m'aist, E que m'i anuit, F qu'il m'en anuit.

v. 463. A quoi se rapporte *nule? Afaire* est masculin ; *nule dame* n'aurait pas de sens. Il faut, je crois, traduire par *rien,* au sens négatif moderne ; cf. *tele,* v. 467, et l'italien *nulla.* — *Cesti,* au sens neutre, comme *nule.*

Itel plait m'a mes cuers basti,
Qui en vos s'est mis sans congié. »
En fesant un petit ris : « — Gié,
Fait ele, ains mais tele n'oï !
Or puet bien demorer ensi,
Puis que je voi que n'est a gas :
Encore, par saint Nicolas,
Cuidoie que vos gabissiés. »
— « En non Deu; neis se vos fussiés
Une povre garce esgarée,
Bele douce dame honorée,
Ne m'en sëusse j'entremetre. »
Riens qu'il puist dire ne prometre
Ne li puet a ce rien valoir
Que il ja joie doie avoir
De li : si ne set que il face.
Li vermeüs li monte en la face
Et les larmes del cuer as ieus,
Si que li blans et li vermeus
L'en moille contreval le vis.
Or est il bien la dame avis,
Ne li fausse pas de covent
Ses cuers; ains set bien que sovent
L'en sovient il aillors qu'iluec.
Certes, s'or en plorast avuec,
La dame mout fesist grant bien.

464, C mes cuers me b., D m'a amors b. ; 465, BC est mis ; 466, AB Un petit en f. ris, D un petit congie, E petit ditié, C *ajoute :* Dont je ai molt men cuer blechié — En faissant un petit risset — Molt plaisant et molt netelet — Et molt avenamment li sist — Dont mes cuers molt s'en esjoïst ; 467, C Certes fait cele ains n'oi, F onques mais tel ; 468, F Il puet bien remanoir ; 469, AB c'est a gas, C che est a gas, D ce est gas, E puisque voi que n'est pas a, F quant j'oi que ça n est pas a ; 470, D cuidoige ; 471, D encor que vos vos gab., C que me g. ; 472, A Dieu, dame, se, B ne se vos f., C Dieu fait il, se, D En non nes, E Certes dame, se, F En non Dieu n'ai ; 473, C fole g. ; 474, ABF gentil d. ; 475, A ja ent ; 476, A pust, C qui puist, E que qu'il p. ; 477, E A ce ne li p., F Ne li puet aidier ne v. ; 478, AB que il puisse ja, C que ja en doie j., E qu'il en doie ja, F A enterine j. ; 479, C de li se ne, D s'il ne, F Por ce qu'il ne, AB qu'il en fasce ; 480, D li cort a ; 483, C Li mouille tout aval, D l'en cole, E li m. ; 485, F faille ; 486, A set bien, *Michel,* fet ; 487, AB L'en semont il, E s'ele plorast ; 488, AB la dame molt li fesist b., C molt plesist, D molt par fesist.

Ele ne cuidast ja por rien
Qu'il dëust estre si destrois :
« Sire, fait ele, n'est pas drois,
Por Deu, que j'aim ne vos ne home :
Que j'ai mon seignor, mon prodome,
Qui mout me sert bien et honore. »
— « Ha ! dame, fait il, a bone ore !
Par foi, ce doit il estre liés ;
Mais se gentillece et pitiés
Vos prenoit de moi, et franchise,
Ja nus qui d'amors chant ne lise
Ne vos en tendroit a pior,
Ains feriés al siecle honor.
Se vos me voliés amer,
A une voie d'outremer
En porriés l'aumosne aatir.
Or me faites de vos partir. »
— « Sire, fait ele, c'iert plus lait :
Mes cuers ne me sueffre ne lait
Acorder en nule maniere.

490, D Qu'ele ne cuidast, F pour nulle r. ; 491, C que s'il deust iestre d. ; 492, C dist ele, E il n'est ; 493, D que je ainge vos ne autre, E que je aime vos ne autre h., F certes, que ; 494, AB et preud., C Car j'ai, D J'aime mon, EF molt preud. ; 495, F qui forment ; 496, D se dieu me sequeure ; 497, C molt en doit estre, E de ce doit il e. molt l., F certes ce doit ; 498, A Se gentilises et, B Se gentilleses et, E et gentillece ; 499, C en franchiz, F vous prendroit ; 500, C cante et list ; 501, D au peor, F 498-501, *le dernier mot de chaque vers est effacé ;* 502, AB en feriez, E en feroit, F ainz feriez a [*lacune*] ; 503, C me daingniez ; 505, C l'emporiez, D en porrez ; 506, D Or me ferez, F Vous me ferez ; 507, AB c'estroit lait, C s'iert molt l., E c'est plus, F Ce dist la dame, c'iert ; 508, E ne m'i s., F ne m'i veult ne ne l.

v. 500. La première des règles d'amour d'André le Chapelain est ainsi formulée : *Causa conjugii ab amore non est excusatio recta.* C'est aussi l'étrange morale du perroquet de la nouvelle provençale :

« Papagay, be vuelh sapiatz
Qu'ieu am del mon lo pus aibit. »
— « E vos cal, dona ? » — « Mo marit. »
— « Jes del marit non es razos
Que sia del tot poderos..., etc...

Cf. le jugement de la comtesse de Champagne (*Romania,* XII, p. 524).

v. 505. Vous pourriez comparer l'aumône de votre amour (par les mérites que cette charité vous vaudrait) à un pèlerinage outre la mer.

Por ce, c'est oiseuse proiere ;
Si vos pri que vos en sofrés. »
— « Ha ! dame, fait il, mort m'avés !
Gardés nel dites mais por rien,
Mais faites cortoisie et bien :
Retenés moi par un joel,
O par ceinture o par anel ;
O vos, retenés un des miens.
Et je vos creant qu'il n'iert riens
Que chevaliers face por dame,
Se j'en devoie perdre l'ame,
Si m'aït Deus, que ge ne face.
Vo vair ueil et vo clere face
Me puent de poi ostagier.
Je ai tot sos vostre dangier
Quant que je ai, force et pooir. »
— « Sire, je ne vuel pas avoir
Fait ele, le los sans le preu ;
Bien sai c'on vos tient a mout preu,
Et c'est piece a chose sëue.
Bien seroie ore decëue,

510, D Por ce est; 511, ABC *manquent,* D que vos m'en laissiez; 512, C dit il, D hai, fet il, m. m'auriez, ABC *ajoutent :* Se vous de moi merci n'avez; 513, E gardez nu fetes, F Pour Dieu ne; 517, AE recevez, F en prendez; 518, DEF qu'il n'ert biens, C n'est r., D quar il ert cortoisie et biens; 519, F doie por; 520, D m'ame, F Faire se j'en devoie l'ame; 521, C Douche dame que, D Enz en la fin, F Perdre en fin que je ne le f.; 522, C douch œl, DE Vostre doz vis vo, F Vostre clers vis et vo; 523, AB Me puet de molt poi justicier, C Ne porront por poi justicier, D Ne me puet de poi ostagier, E ne puent de pou ostagier, F Me pourroit pour peu estanchier; 524, C Car je suis sous, D Je me met tot en, E Ge sui toz en, F Qúe vous avez tout sans; 525, B j'en ai, F j'ai, et cors et avoir; 526, BC je nel, F n'en; 527, C dit elle, E Fet la dame; 528-530, *Les deux ou trois premiers mots de chaque vers manquent dans* F; 530, CD Molt seroie.

v. 511. Je vous prie donc de n'en plus parler désormais. — *Se soufrir = se taire.* Cf. Joinville, *extr. de G. Paris,* 555 : N'onques n'en peumes nul arester delés nous, dont j'en nomeroie bien, desqueus *je me souferrai :* car mort sont; mais de mon seignor Guion Mauvoisin ne *me souferrrai mie.* Cf. Littré, s. v. Dans notre vers, *soufrir* est aussi pronominal, et *vos* est le régime.

v. 523. Ce vers n'est pas clair, et les variantes le sont moins encore. Peut-être faut-il comprendre : Vos beaux yeux, votre claire face me peuvent retenir en otage, en échange d'un bien petit don : le moindre joyau suffirait.

Se je vos metoie en la voie
De m'amor et je n'i avoie
Le cuer : ce seroit vilonie.
Il est une grant cortoisie
D'issir fors de blasme, qui puet. »
— « Dire tot el vos en estuet,
Dame, fait il, por moi garir.
Se vos me lessiés morir
Sans estre amés, ce seroit tece,
Se cil beaus vis pleins de simplece
Estoit omecides de moi ;
Il en convient prendre conroi
Prochain, en aucune maniere.
Dame de beauté et maniere
De tos biens, por Deu, gardés i ! »
Cil bel mot plesant et poli
La font en un penser chëir,
D'endroit ce qu'ele veut oïr
Sa requeste, et s'en ot pitié.
Car ne tient a point de faintié
Les sospirs, les larmes qu'il pleure ;
Ains dit que force li cort seure
D'amors, qui tot ce li fait faire,
Ne que jamais si debonaire
Ami n'aura, se n'a cestui.
Mais ce que onques mais fors hui
N'en parla, li vient a merveille.
Avuec ce penser la traveille

531, AB s'or, D a la voie; 532, C je n'avoie; 534, C Il fait une; 535, E d'issir hors; 537-8, F Ah! dame tout el vous estuet Dire fet il, p.; 538, D m'i lessiez; 539, C amis che sera, D Pour estre amez; 540, F vo dous vis; 542, C Vous en c.; 543, AB De moi en aucune; 544, F et lumiere, C en maniere; 545, D penssez i; 546, C Cil biel plaisant œil, F Cil douz mot; 547, C me font, D en un endroit; 548, D de ce qu'ele, F ce que ne v.; 549, ABC et *manque,* F et s'en a; 550, C Car n'i entent point, D car nel, E El ne le tient mie a, F tient mie de f.; 551, C As souspirs n'as l.; 552, D et dit, F Lors dit; 554, D jamais nul si; 555, DEF s'el na; 556, C mais ne hui, F mais que hui; 557, D l'en v., E lui vient, ABC vint; 558, ABE le, CD se.

v. 542. Il convient que vous y avisiez prochainement.

Raisons, qui d'autre part l'opose
Qu'ele se gart de faire chose
Dont ele se repente al loin.
A celui qui ert en grant soin
Del penser o ele ert entrée,
A mout bele voie monstrée
D'une grant cortoisie faire
Amors, qui en tant maint afaire
A esté voiseuse et soutis.
Entrues qu'ele estoit, la gentis,
El penser la o ele estoit,
Il trait erranment de son doit
Son anel, si li mist el sien.
De ce fist il un greignor sen
Qu'il li desrompi son penser,
Que ains ne li lut a penser
De l'anel qu'ele avoit al doit.
A ce qu'ele mains se gardoit :
« Dame, fait il, a vo congié,
Sachiés que mes pooirs et gié
Est tos en vo comandement. »
Il se part de li erranment
Et si compagnon ambedui ;
Nus ne set l'ochoison, fors lui,
Por qu'il s'en est ainsi partis.
Il est sospirans et pensis ;

559, D amors qui; *Les vers 562-5 manquent dans* ABC ; 562, DE de celui, E est en ; 564, F a trop ; 565, D de molt grant ; 566, AB tant maint besoing, C mal besoing ; 567, AB esté sages et, C d'estre viseus et, D A esté cortoise et ; 568, E Entrues que est, F En ce qu'ele estoit ; 569, AB El penser la ou, C El penser de la u, DE El grant penser ou, F El penser ou elle entendoit ; 570, AB Si tret, C Il atrait l'aniel, DE et il tret err., F Tret cil ; 571, CE l'a mis el, C Esraument si, F un anel ; 572, AB un molt grant sen, C que molt grant bien, D apres a fet ausi grant, E Puis fist après ; 573, ABC Si ert sousprise del penser F qu'il li rompi lues ; 574, B que nis ne, CD Onques ne li lust, F qu'il ne li lëust ; 575, AB qu'ele ot en son ; 576, B que qu'elle mains, E A ce qu'ele ne se g., F Et quant elle ; 577, C Dame dist il, F ma douce dame a vo ; 578, D mon penser et ge, F Se dist il : Or m'en irai gié Ma douce dame a vo congié Et tout a vo ; 580, C Lors se, D si s'en, E Cil se ; 581-2, F ainz n'y fist plus d'arestoison, Nulz fors lui ne set l'achoison, E la raison fors lui ; 583, C Por quoi en est, DE Porquoi il s'en depart, D ainsic, E issis F Porquoi il s'en aloit ensi ; 584, E Il fu.

Venus a son cheval, s'i monte.
Fait cele a cui le plus en monte
De lui remetre en sa leece :
« Iroit s'en il a certes ? qu'est ce ?
Ce ne fist onques chevaliers !
Je cuidasse c'uns ans entiers
Li fust assés mains lons d'un jor,
Mais qu'il fust o moi a sejor,
Et il m'a ja si tost lessiée !...
Ahi ! s'or me fusse plessiée
Vers lui de parole o de fait !
Por les faus semblans qu'il m'a fait
Doit l'en mais tot le mont mescroire !
Qui por plorer le vousist croire
Ne por faire ses faus sospirs,
Si me conseut li Sains Espirs,
Por ice n'i perdist il rien.
Nus ne guilast ore si bien
Ne si bel, c'est ore del mains. »
Atant envoie vers ses mains
Un regart, si choisi l'anel.
Tos li sans jusqu'el doit manel
Et jusqu'el pié li esfui,
N'onques mais si ne s'esbahi
Ne n'ot de rien si grant merveille.

585, DE Venuz est al cheval ; 586, A Et cele, B A cele, C dist cele a cui plus en amonte ; 588, C Ira s'en il ; 590, CF Je cuidoie cis ans ; 591, AB mains cors ; 592, C Puis que, F Por que, F lés moi ; 594, AB se m'i f., C se me f. ; 595, A de fez, D envers lui en dit ne en, F en parole ou en ; 596, BCE par les, D faus soupirs, A qu'il m'a fez ; 597, C on doit mais, EF doit on mais ; 598, F Certes qui or le ; 599, DE et por, F Pour plourer ne faire s. ; 600, AB conseut sainz esperis, CD espris ; 601, A ice hui, C ne perd., DE ja por ce, F Pour ce ne perdist il ja ; 602, D onques nul jor ne fu si bien, C n'en gilla ; 605, C si coist ; 606, B menouel, BC jusqu'en d., D el cervel ; 607, D et jusques as piés, EF de son pié, C li est fui, B est eluis, EF li esvanoi ; 608, AB n'onques si ne s'esvanui, C ne onques ne s'esvanui, D onques. 609, B ne de rien n'ot.

v. 585. *Si* peut être aussi bien le pronon que la conjonction, *se monter a cheval* étant une expression attestée en vieux français.

v. 600. *Espirs* est le substantif verbal de *espirer*, cf. *Romania*, VII, 464.

La face qu'ele avoit vermeille
L'en devint trestote empalie.
« Qu'est ce, fait ele, Deus aïe !
Ne voi je l'anel qui fu siens ?
De tant sui je bien en mon sens
Que je vi orains en son doit
Cestui ? Ce fis mon ! Et que doit ?
Et por coi l'a il el mien mis ?
Ja n'est il mie mes amis,
Et si pens je qu'il le cuide estre.
Or est il, par Deu ! plus que maistre
De ceste art, ne sai qui l'aprist.
Deus ! coment fu ce qu'il me prist ?
A ce que je fui si sorprise
Que je ne m'en sui garde prise
De l'anel qu'il m'a el doit mis.
Or dira qu'il est mes amis :
Ce fera mon, je n'en dot mie ;
Dira il voir ? sui je s'amie ?
Nenil, por noient le diroit !
Ains li manderai orendroit
Que il viegne parler a mi
S'il veut que jel tiegne a ami :
Si li dirai qu'il le repregne.
Je ne cuit pas qu'il en mespregne
Vers moi, s'il ne veut que jel hace. »

610, AB li devint v. ; 611, AB Puis devint, C li devint la faice toute e. ; 612, D ele seinte marie ; 613, D j'avoie l'anel, E je voi ci, F voi je dont ; 614, C fuisse bien ; 615, ABF que jel vi, D huimain en : 616, ABC Ce fis mon fet ele, E ele orendroit ; 617, C et *manque*, F ne pour quoi ; 618, D dont n'est ; 619, C et si pense, F Si cuit je bien ; 620, C par foi, F Moult a esté a sage mestre ; 621, F Et si ne sai je qui ; 622, AB Et comment vint ce, B mesprist, C Dieus com fuisse ensi qu'il li mist, E est ce qu'il me mist, F Mais comment ; 623, AB si prise, E si soutise ; 624, B *manque*. 626, E que c'est mes ; 527, ABC Dira il voir sui je s'amie, F Ensi dira je n'en ; 628, ABC Nenil car (C ke) ce seroit folie ; 629, ABC Certes por noient, F Mais por n. voir ; 630, C li couvera, D ainz le, F *omet ce vers et le suivant* ; 631, CE que le ; 634, C que il m.

v. 623. Je comprends ainsi : « Comment a-t-il fait pour me prendre de la sorte ? *Réponse* : Sans doute il a profité du moment où j'étais si surprise que, etc... »

Atant comande qu'on li face
Venir un valet tot monté.
Ses puceles l'ont tant hasté
Qu'il i est venus tos montés :
« Amis, fait ele, or tost hurtés !
Poignés après le chevalier ;
Dites li, si com il a chier
M'amor, qu'il ne voist en avant,
Mais viegne arrière maintenant
Parler a moi d'un sien afaire. »
— « Dame, fait il, je cuit bien faire
Vostre volenté jusqu'en son. »
Atant s'en part a esperon
Après le chevalier poignant,
Cui amors aloit destreignant
De cele qui l'envoie querre.
En mains d'une lieue de terre
L'a il ataint et retorné.
Sachiés qu'il se tient a buer né
De ce qu'on l'avoit remandé ;
Mais n'a pas au mès demandé
Por quoi on remandé l'avoit.
Li aneaus qu'ele avoit el doit
Iert l'achoison del remander ;
Ce li fist son oirre amender,
Que tart li est qu'il la revoie.
Li escuiers s'est en la voie

636, F Elle comm. ; 638, D tost hasté ; 639, C que chius est, F que cil est ; 640, C dist ele or tost montés, D Vallet, f. ele, tost alez, F Frere ; 641, F après ce ; 644, F tout errant ; 645 EF, d'un sien afaire ; 646, C dist il bien le quit ; 647, AB Vostre message, D Vostre voloir de chief en ; 648, F s'en torne ; 649, C le ch. errant ; 650, A Que, BDF Qui ; 651, AB Por celi ; 652, C Et qui le destraint molt et serre Li escuiers pararamanie [*sic, lire* par aramie], Dedens une heure et demie L'a il ataint, etc..., F A mains d'une ; 653, E l'a cil ; 654, C qu'or se, F a bon né [*Jubinal lit mal*] ; 655, C de chou que le remanda, D de cele qu'il l'ot ; 656, DE Il n'a pas, E le mès ; 657, BC demandé, C Por coi on l'avoit demandé, *et ajoute :* Tost le saura par verité, F s'il set pourquoi le redemandoit ; 658, B ou doit avoit ; 659, D de redemander, C *ajoute :* Plus li grevoit que riens qui soit, C'ert l'ochoisons ; 660, CD Ce li fait, C aprester ; 661, ABC Car tart, D qu'il li est tart, E qu'il tarde cele qu'il le, F qu'il li est moult tart ; 662, BC est en.

Del retor a li acointiés.
Hé ! Deus, com il en par fu liés,
Del retorner, se por ce non
Qu'il estoit en grant sospeçon
Qu'on ne li vousist l'anel rendre !
Il dit qu'il s'iroit ainçois rendre
A Cisteaus, qu'il le represist.
« Ne cuit pas qu'ele mespresist,
Fait il, envers moi, de tel uevre. »
La joie del retor li cuevre
Le penser dont il iert en dote.
Il est venus, a tant de rote
Comme il ot, vers la forterece.
La dame, qui, en grant destrece,
Estoit sor son cors deffendant,
Ist de la sale, descendant
Pas por pas aval le degré.
Porpenseement et de gré
Vient en la cort por li deduire.
L'anelet voit en son doit luire,
Qu'ele veut rendre al chevalier :
« S'il m'en fait ja point de dangier,
Fait ele, et il nel veut reprendre,
Por ce ne l'irai je pas prendre
Par ses beaus cheveus, se je puis ;

663, ACD de lui ; 664, E il fust ore liez, F Il ne fut onques mais si l. ; 665, C Del retour se por iche, F De voiage ; 666, F est en moultg ; 667, C de l'aniel qu'il le represist, D Qu'ele li veille, E Qu'el ne li veille, F Que nel remant pour ; 668, B avant r., F mes il dist qu'il s'iroit ains, AB dist. *Ce vers et le suivant manquent dans* C, AB repreïst ; 670, C entrepresist, F qu'ele en m. ; 671, ABC Envers moi, fet il, CDE de cele o., F Fet il vers moi d'une t. ; 673, C la pensée dont il se, AB est en ; 674, E *manque* ; 675, C Com il est, D quanqu'il pot envers la fortrece ; 676, CD a grant ; 677, D envers lui deffendant, EF et sor li deffendant ; 678, CD maintenant, F en desc. ; 679, CD les degrez, F *Jubinal lit à tort* pas a pas ; 680, F apensement, CD de grez ; 681, ABC Vint, C soi ded., E por moi d., F ala... por d. ; 682, AB En son doit vit, C L'anel vit en ; 683, DF qu'ele doit r. ; 684, C se il m'en f. point ; 686, E ne li leré je.

v. 668. La différence de sens (*se rendre a Cisteaus = y entrer comme moine*), autorise cette rime.

Ains le menrai je sor ce puis,
Si parlerai iluec a lui.
S'il nel veut prendre sans anui,
J'en romprai mout tost la parole.
Coment ? Je n'iere pas si fole
Que je le giete en mi la voie...
Ou dont ? En tel lieu qu'on nel voie ;
Ce iert el puis, n'est pas mençonge.
Ja puis n'en iert ne que d'un songe
Chose dite, qui me messiece.
Dont n'ai je ore esté grant piece
O mon seignor sans vilonie,
Se cist, par sa chevalerie,
O par sospirer devant mi,
Veut ja que jel tiegne a ami
A cest premerain parlement ?
Il l'auroit ainçois durement
Deservi, se jel devoie estre ! »
Atant est cil entrés en l'estre,
Qui de tot ce ne se prent garde ;
Il voit celi qu'il mout esgarde
Volentiers aler par la cort.
Il descent lues et vers li cort,
Si com chevaliers fait vers dame.
Si dui compagnon ne nule ame

688, DF l'en merrai ; 690, AB S'il le vuet p., F Et s'il nel prent ; 691, AB romperai ci, A Je romp. ; C Jou emprenderai ja ; D ja n'en repenrai, F Tost l'en repenrai sa ; 692, F ne ja de ce n'iere ; 693, C je li meche en mi, F que jete puer ; 694, AB Mes en tel l., C Ne en tel l. ou on le ; 695, C ou dont el puch, D Ert ce el, F Droit en cel ; 696, C plus n'en iert nes, D puis ne m'en ; 697, CD dessiece ; 698, D Enaige, F dont mar aurai ; 699, F [la première syllabe de ce vers et du suivant manquent] longuement sans druerie ; 704, BCE Il auroit, D il i aura ainz, F autrement ; 705, DF s'il le devoit estre, D que il le doie ; 708, A que molt, BC qui molt l'esg, E qui molt esg, F qui il esg ; 710, D lors et, F contre lui c. ; 711, F chevalier font ; 712-3, AB n'ont nul asme De l'oster, C Si comp. ne nule autre.

v. 698. N'est-ce pas en vain que j'ai vécu si longtemps avec mon mari sans aucune vilenie, si.....

v. 705. *Se jel devoie estre : son amie,* qut n'est pas exprimé, mais qui est dans l'idée. Ce texte est plus autorisé que la variante : *s'il le devoit estre.*

De l'ostel ne li font anui.
Fait il : « Bone aventure ait hui
Ma dame, a cui je sui et iere ! »
Ne l'a ore en autre maniere
Ferue del poing lés l'oïe :
Ele a hui mainte chose oïe
Qui mout li toche près del cuer :
« Sire, fait ele, alons la fuer
Seoir sor ce puis por deduire. »
Or n'est il riens qui li puist nuire,
Ce dist, puis que l'aqueut si bel.
Bien cuide avoir par son anel
Conquise s'amor et sa grace :
Il n'est encor preu en la nace,
Por quoi il se doie esjoïr ;
Ains qu'il pëust lés li sëir,
Ot il chose qui li desplaist.
« Sire, fait ele, s'il vos plaist,
Dites moi, la vostre merci,
C'est vostre anel que je voi ci ?
Por coi le me lessastes ore ? »
— « Douce dame, » fait il, « encore
Quant m'en irai, si l'aurés vos.
Je vos dirai tot a estros,

713, F De laiens ne; 714, AB A foi, bonne, C che dist; 716, C m'a ore, F l'ai hui en; 718, F tante chose; 719, C qui moult li touche poi au, DF qui molt poi li touchent au c.; 720, ABC dist ele, D ça f.; 721, F lés ce; 722, AB Il n'est chose qui; 723, D ce dist ele puis que l'a.; 724, E or cuide bien par; F Tout cuide; 725, E Avoir et s'amor et, F Recouvré s'a.; 726, C Mais il n'en est pas bien aisse, D Mais n'est, E preu en la trace, F Mais il n'est pas encore a ce; 727, B doit, C Por qu'il se doie resj.; D por quoi se doie esj., E doive, F Qu'il se doie esjoïr ensi; 728, C Puis qu'il pot, F qu'il a moult poi sis delez li; 729, C N'ot il cose, F Quant il oy tout autre plait; 730, C dist elle, D Dame fait il et com vos plaist; 731, D Dirai le vos vostre, F Quar me dites par vo merci; 732, E que je tien ci; 733, CE donastes, F le lessastes vos; 734, F En mon doit Si ferai encore; 735, C quant je m'en irai l'averez, F Se dieu plaist quant je m'en irai; 736, C Je le vos doins, D gel vous dorrai, E si vous dirai, ABCE ce sachiez vos, F Dame fet il si vous dirai.

v. 726. Il n'y a encore rien d'attrapé (*proprement,* il n'y a encore aucun profit), dans la nasse.

v. 736. *Tot a estros, en toute sincérité.* Le texte de ABCE semble plus autorisé ; mais il fait rimer le mot *vos* avec lui-même. On comprend que la cheville *ce sachiés vos* soit venue sous la plume de deux copistes indépendants, celui de y et celui de E.

Si nel tenés pas a faintié :
De tant vaut il mieus la moitié
Qu'il a en vostre doit esté.
S'il vos plesoit, en cest esté
Le sauroient mi anemi,
Se vos m'aviés a ami
Reçu, et je vos a amie. »
— « En non Deu, ce n'i a il mie,
Fait ele, ainçois i a tot el.
Ja puis n'istrai de cest ostel,
Si m'aït Deus, se morte non,
Que vos aurés ne cri ne non
De m'amor, por rien que je voie.
Vos n'en estes preu en la voie,
Ains en estes mout forvoiés.
Tenés, je vuel que vos l'aiés,
Vostre anel, que je n'en ruis mie.
Ja mar me tendrés a amie
Por garde que j'en aie faite. »
Or se despoire, or se deshaite
Cil qui cuidoit avoir tot pris :
« Mains en vaudroit, fait il, mes pris
Se c'est a certes que je oi ;
Onques mais nule joie n'oi
Que si tost me tornast a ire ! »
— « Coment donques, fait ele, sire,
Avés i vos anui ne honte
De moi, a cui noient ne monte

737, C Sel ne t. pas a faintise, D nel tenez a point de f., F Mais nel ; 738, B mieus de la ; 742, C Que vos m'avez a vostre, D se vos me tenez a ; 743, D Et je vous avoie a ; 744, D ce ne vueil ge mie ; 745, C ainz l'averai tot, D Sire fist ele ainz i a ; 746, D n'istrez ; 747, F Ce sachiez bien se ; 748, C qu'en ayez l'otroi ne ; 749, B que g'i voie, E que j'en voie ; 750, C estes mie, E estes pas ; 752, AB que vous aiez ; 753, CDE je n'en vuel mie ; 754, AB m'en ; 757, D toz pris ; 758, C vos pris, D Mielz en vaudroit, fait il, mon, E Fet il mains en, F Moult en vaudroit ja mieus mes ; 759, CE que je voi ; 761, A qui, F tost ne ; 762, F Comment fet elle biaus douz ; 763, AB Avez i donc, D Avez en vos, F vous n'i avez.

v. 753. *Que je n'en ruis mie.* Dans ce passage, nous admettons qu'il se forme un groupe CDE fautif contre ABF. On peut concevoir que trois copistes aient substitué le mot *vuel* au mot plus rare *ruis*.

Vers vos d'amor ne de lignage ?
Je ne fas mie grant outrage
Se je vos vuel vostre anel rendre.
Il le vos convient a reprendre ;
Car je n'ai droit al retenir,
Puis que je ne vos vuel tenir
A ami : car je mesferoie. »
— « Deus ! fait il, se je me feroie
D'un coutel trés par mi la coisse,
Ne me feroie tel angoisse
Come ces paroles me font !
Mal fait qui destruit et confont
Ce dont il puet estre al deseure !
Trop me cort force d'amors seure
Por vos, et met en grant destrece.
Chose n'est qui a ce me mece
Nule del mont, que jel repregne.
Ja puis, a foi ! Deus ne me pregne
A bone fin, que jel prendrai !
Mais vos l'aurés, et si lerai
Mon cuer avuec en vo servise,
N'il n'est riens qui a vo devise
Vos serve si bien ne si bel
Come entre mon cuer et l'anel. »
Fait ele : — « N'en parlés vos onques :

765, C d'amours vers vous, F A vous d'avoir ne ; 766, C mie grant hontaige, 768, DE Il n'i a voir fors del ; 770, CF Puis que ne vos vueil retenir ; D des que je nel vueil deservir ; 771, D Quar bien sai que je, F A ami je en ; 773, B trés *manque*, AB les cuisses : anguisses ; 774, C ne soufferoie je tant d'a., F ne me feroit il ; 775, C Ci font ; 777, AB Chose dont l'on est, DE on puet ; 778, A trop m'i, C Force d'amors me c. trop, F Trop durment me q. Amors ; 779, D por voir m'estuet en ; 780, B mette, C Car n'est cose qui vous conteche, D Ja mar baerait en destrece, EF ne ja mar baerez a ce ; 781, C que je nel saiche ains que je prengne, D nule de moi, F Pour rien du mont que je le pregne ; 782, ABC Ja Dieus a foi puis, F J'aim mieux que male mort me ; 783, CD quant gel, F Au jour que je le reprendrai ; 784, AB et si aurai, C et vous donrai, E et si vos lerai, DF et je ; 785, C a vo, D mon cuer avez vous deservise ; 786, D si n'est, EF qu'il n'est ; 787, CDF et si bel ; 789, C Elle dist n'en p. vous donques, F Elle li dist n'en p. onques.

v. 788. *Come entre mon cuer et l'anel* Cf *Tobler, Vermischte Beitræge zur franzœsischen Grammatik,* p. 224.

Car vos en perdriés adonques
M'acointance et m'aseürté,
Se vos contre ma volenté
Voliés ore vers moi mesprendre.
Il le vos convient a reprendre. »
— « Non fait ! » — « Si fait ! La n'a que dire,
O vos estes mout plus que sire,
Se vostre anuis a ce m'esforce
Que vos le me vueilliés a force
Mal gré mien faire retenir.
Tenés, ja mais nel quier tenir. »
— « Si ferés ! » — « Je non ferai voir !
Volés le me vos faire avoir
A force ? » — « Naje, douce amie ;
Bien sai tel pooir n'ai je mie.
Ce poise moi, si m'aït Deus !
Ja puis vilonie ne deus
Ne m'avendroit, c'est ma creance,
Se vos en un poi d'esperance
Me metés por reconforter. »
— « Vos porriés aussi bien hurter
A cel perron le vostre chief,
Que vos en venissiés a chief.
Si lo que vos le repregniés. »
— « Il semble que vos m'apregniés

790, ABCF en perderiez ; 791, A ma feauté, B seulté, D m'afinité, F m'amistié ; 792, EF outre ma ; 793, AB me voliez fere a vos entendre, C me faisiés ja vo anel prendre, E Me volez fere a vos mesprendre, F Volez donques vers moi m. ; 795, C chi n'a, D n'i a, F fait n'a que ; 796, F Dont seriez vous ; 797, C vos aniaus, B m'en force ; 798, CE par forche, D laissiez a f. ; 799, B maugré mi, D ne malgré mon cuer ret ; 800, F Dame jamais nel q. ; 801, D Ha si ferez non f. ; 802, F Volez le vous moi f. ; 803, AB bele amie, D voir amie, E nenil voir, F Sor mon pois naie ; 804, C que tel pooir n'ai mie, D la force n'avez mie, E ce pooir, F En non Dieu ce n'i a il mie ; 806, F *Jubinal passe ce vers ;* 807, D ne m'avenrra ; 809, EF pour conforter ; 810, B porrez, D poez, E ausi bien poriez h. ; 812, B que *manque,* CE *Le vers manque,* D qu'or en venriez, F Qu'en peüssiez venir ; 813, C *manque,* D si vueil, F Si vous lo que le r. ; 814, E Il m'est vis que, F *substitue ces vers :* Ha dame mais vous estaigniez La dolour qui m'esprent et art.

v. 796. *Mout plus que sire.* Je crois qu'il faut comprendre : Vous vous arrogez plus de droits encore qu'un mari.

Fait il, a chanter de Bernart.
Je me leroie ains une hart
Lacier el col, quel represisse ;
Ne sai que je vos en fesisse
Lonc plait : al reprendre n'a rien. »
— « Sire, fait ele, or voi je bien
Que ce vos fait faire enresdie,
Quant parole que je vos die
Ne vos puet al prendre mener.
Or vos vuel je aconjurer :
Par la grant foi que me devés
Vos pri que vos le reprenés,
Si chier com vos avés m'amor. »
Or n'i a il en ceste error
Tor qu'un seul : qu'il ne li conviegne
A reprendre, o qu'ele nel tiegne
A desleal et a gengleus.
— Deus ! fait il, liquels de ces deus
M'est or partis li mains mauvais ?
Or sai je bien, se je li lais,
Qu'ele dira je ne l'aim mie.
Qui tant estraint crouste que mie

815, C Dist elle, E de renart; 816, CDF Ainz me lairoie a une hart; 817, A Poncier, C Pendre mon col, DE que gel preisse, F rompre le col ; 818, C que plus vous en desisse, F pour quoi je vous feisse ; 819, D qu'au r., F qu'el r. ; 821, B enresderie ; 822, C Car p., E que por p. que je d. : 823, C amener ; 824, A vos *manque*, C Premiers vos vœil ac., D Mais or vos v. ge conjurer, F or en vous v. je conjurer ; 825, D que sor la foi, AB par cele loi, F la grant foi que vous ; 826, D vos pri ge que vos le prenez, EF Et proier, E que le rep., F que vos le prenez ; 827-8, *manquent dans* F ; 828, D en Dieu enmor, E en Dieu amor ; 829, B qui ne li, C tout qu'un, F Or n'i a plus qu'il ne c. ; 830, D reprendre que qu'il en aviegne, F Reprendre ou qu'ele ne le t. ; 831, C et anieus, D S'il le retient il est gengleus ; 832, CE ces jeus ; 833, E Partiz mes or li, F Partis m'est ores mains ; 834, CDF le lais ; 835, C que n'en aim mie, DE Ele dira ; 836, D qui plus.

v. 828. *Que vos le reprenés. Reprenés* est à l'impératif par anacoluthe. Cf. *Vermischte Beitræge*, p. 25.

v. 829-31. *Tor = voie, moyen.* « Il ne voyent *tour* ne voye pour quoy il pëussent conquerre. » (Froissart, cité par La Curne). *Qu'il ne li conviegne a reprendre : Ne* est ici explétif ; je crois qu'il faut admettre que la phrase est lourdement affectée et comprendre : Il n'a le choix qu'entre deux alternatives : ne pas reprendre l'anneau (et passer pour déloyal), ou bien (le reprendre et) ne pas passer pour déloyal.

En saut, ce par est trop destraint.
Cil sairemens m'a si estraint
Que li lessiers ne m'i est preus;
Ainçois cuit je que li miens preus
Et m'onors i soit al reprendre,
Se je ne vuel de mout mesprendre
Vers ma gentil dame honorée,
Qui s'amor m'a aconjurée
Et la grant foi que je li doi.
Quant je l'aurai mis en mon doi,
Si iert il siens, la o il iert.
Se je fas ce qu'ele me quiert,
Je n'i puis avoir s'onor non.
N'est mie amis qui jusqu'en son
Ne fait la volonté s'amie,
Et sachiés que cil n'aime mie
Qui rien qu'il puist en laist a faire.
Je doi atorner mon afaire
Del tot a son comandement.
Car il ne doit estre autrement
S'a la seue volonté non. »
Il nel noma pas par son nom,
Quant il dist : « Dame, jel prendrai,
Par covent que je en ferai
Après la vostre volonté
La moie, encore ait il esté

837, AB ensaut. ce est par grant destroit, C Ensault certes [?] trop est destrois, D Ensaut ce par est trop destraint, E En saut ce par est trop estraint, F En saut ce qui est plus estroit; 838, AB m'a si destroit, C m'est si destrois, D est trop estraint, E m'a si ataint; 840, C cuide que, F *Jubinal donne un texte inexact; le ms. porte :* Ainçois voi bien que mes grant; 841, C et mes pourfis soit, D m'ennor si, F si est; 842, D vueil auques, F vueil forment; 843, ABC douce dame; 844, C Qui de s'a. m'a conjurée, D qui si forment m'a conjuré, F m'i a conjurée; 845, D et sor la foi; 846, F La ou il est ens en mon doi; 847, ABC si sera il s. ou il (C qu'il) ert, D s'ert il siens ja u il n'en ert, F S'iert siens l'aniaus; 848, D qu'el me requiert; 849, B je ne; 850, AB N'est pas sages, F N'est mie amis; 851, E au voloir de; 852, C Molt est cil de mauvaise vie; F Sachiez ou il ne l'aime mie; 853, F La ou point en remaint a; 854, C amis doit a. son, D Si doi la doner mon af., E Si doi, F cest af.; 855. E en son; 856, F Que ne doit pas; 857, C s'a la sainte v.; 858, AB Il nel nomma, C Il neu nouma, D Ne l'apela, E Il na nouma, F Ne la nomma pas; 859, C Ains a dit, E je prendrai; 860, C couvenant que j'en, DE par un covent, D que ge dirai.

En ce doit que je voi si bel. »
— « Et je vos rent donques l'anel,
Par covent que vos l'en faciés. »
N'iert enviesis ne esfaciés
Li sens del gentil chevalier.
Tos esprendans de cuer entier,
Le prist tot porpenseement ;
Si le regarde doucement,
Al reprendre dist grans mercis.
« Por ce n'est pas li ors nercis,
Fait il, s'il vient de ce bel doit ! »
Cele s'en sosrit, qui cuidoit
Qu'il le dëust remetre el sien :
Ains fist après un greignor sen,
Dont mout grant joie li vint puis.
Il s'est acotés sor le puis,
Qui n'estoit que toise et demie
Parfons ; si ne meschoisi mie
En l'eve qui ert bele et clere
L'ombre de la dame qui ere
La riens el mont que plus amot.
« Sachiés, fait il, tot a un mot,
Que je n'en reporterai mie,
Ains l'avera ma douce amie,
La riens que j'aim plus après vos. »
— « Deus ! fait ele, ci n'a que nos ;
O l'aurés vos si tost trovée ? »

863, ABC en cel ; 864, D donques vos renge vostre, F Tenez et je vous rench l'a ; 865, C vous en ; 866, A envicsis, B enviesiez, C N'estoit muisis ne enfachies, D n'est pas devers moi empiriez, E envielliz, F N'estoit e. n'esf. ; 867, D *intervertit ce vers et le suivant,* E vaillant, F L'aniaux du courtois ; 868, D Toz espris et cuer et entier, E Tot en prenant, F Moult joians et ; 870, C si l'esgarda molt d. ; D si le demande ; F [Si] le regarda ; 871, F et dist ; 873, C dit il, ABC cel ; 874, F Celi sousrit qui bien ; 875, C Ke il le remesist ; 876, AB Mais il fist ainz un moult grant sen, C mais il a fait un moult grant bien, E Mes il fist un plus, F Mais il a fait un autre ; 877, ABC Qu'a grant joie li torna puis ; 878, F Il est ; 879, A pas toise, D qui n'avoit ; 880, D Parfont ; 881, AB L'aigue qui (en *manque*) ; C *intervertit ce vers et le suivant,* qui est b., E de l'eaue qui ; 882, C L'ombre a la dame qui bele ert ; 883, AB que mieus, E que plus, CDF qu'il plus : 884, F Fet il lues droit ; 885 A Que je n'en reprenderai m., BC ne le retenrai, F Je ne l'en ; 886, C l'aura ma trés douce, D ma dame m'amie, E ja ma douce ; 887, DE mieus; E emprés vous ; 888, B l'avez.

— « En nom Deu, ja vos ert monstrée
La preus, la gentis qui l'aura. »
— « O est » ? — « En nom Deu, vés la la :
Vostre bel ombre, qui l'atent. »
L'anelet prent et vers li tent :
— « Tenés, fait il, ma douce amie ;
Puis que ma dame n'en veut mie,
Vos le prendrés bien sans meslée. »
L'eve s'est un petit troblée
Au cheoir que li aneaus fist,
Et quant li ombres se desfist,
« Veés, fait il, dame : or l'a pris.
Mout en est amendés mes pris,
Quant ce qui de vos est l'en porte.
Quar n'ëust il ne huis ne porte
La jus ! Si s'en vendroit par ci,
Por dire la seue merci
De l'onor que faite m'en a. »
Hé ! Deus, si bien i asena
A cele cortoisie faire !
Onques mais riens de son afaire
Ne fu a la dame plesans.
Tos raverdis et esprenans
Li a geté ses ieus es siens.
Mout vient a home de grant sens,
Qui fait cortoisie al besoin.
« Orains ert de m'amor si loin
Cist hom, et ore en est si près !
Onques mais, devant ne après,
N'avint, puis qu'Adam morst la pome,
Si bele cortoisie a home.

890, AB Par mon chief, F Moult par tant ; 892, F Par mon chief ; 893, D Vit le ; 894, C l'aniel li rue et il le prent, D et il li t., E L'anel a pris et si li, F Il prent l'anelet, si li ; 895, F Prendez ce fet il bele a. ; 897, BC prendez ; 900, F s'en deffist ; 901, DEF Vez dame fet il ; 902, C vos pris ; 904, A Quar n'ëust il ore huis ; 907, C qu'ele faite m'a ; 908, C com bien E Si buer, F tant bon ; 910, C N'onques ; 912, C embrasés et alumans, D revestuz et aprenans, F Entalentis ; 913, B li a ces iaux ; 915, A qu'il, D et dit la dame par besoing ; 916, C estoit cius hom, F Fet ele orainz iert cis si l. ; 917, C qui orendroit estoit si priès, D et orendroit, F De m'amor, or en est ; 918, D orains ne, F C'onques ; 919, B manja la.

Ne sai coment il l'en membra,
Quant por m'amor a mon ombre a
Geté son anel ens el puis.
Or ne li doi je ne ne puis
Plus veer le don de m'amor.
Ne sai por quoi je li demor :
Onques hom si bien ne si bel
Ne conquist amor par anel,
Ne mieus ne doit avoir amie. »
Sachiés qu'ele n'en bleça mie
Quant ele dist : « Beaus dous amis,
Tot ont mon cuer el vostre mis
Cil dous mot et cil plesant fait,
Et li dons que vos avés fait
A mon ombre, en l'onor de moi.
Or metés le mien en vo doi ;
Tenés, jel vos doing come amie ;
Je cuit vos ne l'amerés mie
Mains del vostre, encor soit il pire ».
— « De l'onor, fait il, de l'Empire
Ne me fesist on pas si lié ! »
Mout se sont andui envoisié
Sor le puis de tant come il purent ;
Des besiers dont il s'entrepurent
Vait chascun la douçor al cuer ;
Lor bel ueil ne getent pas puer
Lor part, ce est ore del mains ;

921, D il avenra ; 922, D l'amor ; 923, F en ce ; 924, C Comment donques veer li puis, F *donne ce vers comme* ABDE, *bien que Jubinal l'ait omis ;* 925, C le don ne l'otroi, D Devaer le don ; 927, C N'onques ; 928, D dame par ; 929, AB dut, F ne si bien doie avoir, D nus ne d. avoir mielz ; 930, BC ne, F qu'el nel b. ; 932, C Tout ai en vous le mien cuer mis, D Tout ont vostre cuer el mien mis, C Tout vostre cuer ont el mien ; 933, AB et li, F Cil plesant mot et cil bien fait ; 934, D dels ; 936, D metez le m. en vostre, F or tenez metez en vo doi ; 937, E je vos, F Le mien jel ; 938, C Je cuide vous nel hairez mie, D Je croi ; 940, B *manque*, F De toute l'onor ; 941, C ne me fesist nus hom, D ne me feisse pas, F Je cuit nel feist on si lié ; 942, F molt sont puis andoi ; 944, C de baisier car faire le dorent, D des b. tant com il lor plorent ; 945, C A chascuns le don cuer a cuer ; 946, C Lor biaus ieus, D lor amor ne, F n'ont pas jeté ; 947, C lor partie, F lor part del deduit c'est du.

De tel geu com l'en fait des mains
Estoit ele dame et il maistre,
Fors de celui qui ne puet estre :
De celui lor convendra bien.
N'i convient mais beer de rien
Jehan Renart a lor afaire ;
S'il a nule autre chose a faire,
Bien puet son penser metre aillors :
Car puis que lor sens et amors
Ont mis andeus lor cuers ensemble,
Del geu qui remaint, ce me semble,
Vendront il bien a chief andui.
Et or m'en tas atant meshui.
Ici fenist li Lais de l'Ombre.
Contés, vos qui savés de nombre.

Explicit.

948, C de teus gieus, F de cel ; 949, C et cil, D dame et maistre ; 950, DF mais du gieu qui or ; 951, DE dont il lor c. moult bien, F des autres lor [... *lacune*] ; 952, CF ja (E mes) penser de, CD n'en convient, D parler, F n'en convient [... *lacune, de même qu'aux deux vers suivants où on lit :* Ci le laira... Se... *Puis* F *ajoute :* Je puis bien cest lai ci fenir — Ci les lais andeus convenir ; 953, D Mais aut chascuns a son afaire ; 954, D se il a autre ; 955, F Si me trai mon penser aillours ; 956, AB Puis que lor sens et lor amors ; 957, AB Et qu'il ont mis lor cuers ensamble, F a mis lors cuers andeus ; 958, F au geu ; 959, F Verront il ; 960, F *termine par ce vers :* Or le lairai a tant meshui, D *supprime* 960 *et termine ainsi :* Ne covient pas ci a parler J'en voil ci mon conte finer ; 960-962 *donnés par* ABE *seulement ;* 960, E S'en tet. C *termine par ces méchants vers :*

Car puis orent il moult boin tans,
Et moult s'entramérent tous tans.
Ne vaurai plus lonc conte faire,
Jehans Renars, a lor afaire.
Si a nule autre chose a faire,
Il le fera sans nul contraire ;
Bien puet son penser metre aillors.
Contez, vous ki savez millors,
Car de cestui plus ne dirai.
Quant lieus en ert, s'en parlerai
De la boine vie k'il orent.
Quant boin lor fu et il lor plorent,
En grant joie et en grant deduit
Furent souvent et jor et nuit.
Et les tournois souvent antoit,
Et l'ounour de tous en avoit.
Bien le savoit sa douche amie,
Ki moult en ert joians et lie :
Car il estoit plaisans et dous,
Et se faisoit amer a tous.

ERRATA

Page 10, ligne 6 : *als,* lire *as ;* p. 15, l. 7 et 23, lire *mout ;* p. 19. l. 11, lire *qu'en un roiame ;* vers 42, lire *mout ;* v. 99 et v. 303, lire *al ;* v. 298, lire *cote ;* v. 694, lire *O dont*.



Die germanischen comparative auf -ŌZ-

Eine sprachwissenschaftliche untersuchung

von

WILHELM STREITBERG.

Die germanischen comparative auf -ŌZ-

Eine sprachwissenschaftliche untersuchung

von

WILHELM STREITBERG

(Sonderabdruck aus dem *Index lectionum quæ in universitate Friburgensi per menses æstivos anni MDCCCXC habebuntur.*)



FRIBOURG (Suisse)

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL

259, rue de Morat, 259

—

1890

Die germanischen comparative

auf -ŌZ-.



I.

Zwei arten der comparativbildung bestehen im germanischen. In dem einen falle erscheint als stammbildendes suffix im comparativ *-iʒ-*, im superlativ *-isto-*; im andern tritt dort *-ōʒ-*, hier *-ōsto-* an.

Die deutung der ersten suffixform bereitet keine schwierigkeiten: wir erkennen in ihr die tiefstufe des indogermanischen steigerungssuffixes *-jes-* wider, welche — ursprünglich nur in bestimmten casus berechtigt — im sonderleben des germanischen durch verallgemeinerung im ganzen paradigma zur alleinherrschaft gelangt ist. Eine genaue parallele zu diesem vorgang bietet das slavische: nur durch sein *j* unterscheidet sich das abg. *-jĭs-* von dem germanischen *-iʒ-*. Die erklärung dieses überschüssigen *j* hat zwei momente zu berücksichtigen. Einmal ist der einfluss in betracht zu ziehen, den die ursprünglich mit *j* anlautenden, im slavischen ja auch einmal vorhandenen hochstufen des steigerungssuffixes, also idg. *-jōs-* *-jos-* *-jes-*, auf die formen ausüben mussten, deren suffix *-is-* des *j* entbehrte. Ausserdem aber darf in bestimmten fællen die entstehung des *j* auf einen rein lautlichen process zurückgeführt werden. Bei den *ē*-adverbien musste sich nämlich eo ipso vor *-ĭs*-ein *j* als übergangslaut entwickeln, so lange der silbische charakter des suffixes gewahrt blieb, vgl. Paul-Braunes beiträge 14,195 f. Die vermutung Mahlows, lange vocale s. 46, dass germanisch *-iʒ-* und slavisch *-jĭs-* gleicherweise auf idg. *-jes-* zurückgehen, hat sich demnach nicht bewahrheitet und ist ihrer lautlichen schwierigkeiten halber gegenwärtig wol allgemein aufgegeben.

Weit weniger durchsichtig ist die form und somit auch die geschichte des zweiten germanischen comparativsuffixes *-ōȝ-*. Ein ihm unmittelbar entsprechendes stammbildendes element fehlt in der idg. comparation gänzlich; es ist also einzelsprachliche neubildung und muss als solche begriffen werden. Die aufgabe der forschung ist es demnach, auf dem wege der analyse und combination zu einer altertümlicheren gestalt des suffixes zu gelangen, zu einer form, die durchsichtig in ihrem aufbau, sich zu der idg. urform des steigerungssuffixes in beziehung bringen lässt.

In diesem sinne hat man verschiedene versuche gemacht. Zu einer zeit, als der gedanke an die consequenz des lautwandels noch ferner lag, schien der erklärung kein ernsthaftes hindernis entgegen zu stehen. Man durfte sich damit begnügen in dem *ō* des germanischen das contractionsproduct eines vorgermanischen *-aja-* zu sehen, ohne darüber sich zu beunruhigen, ob die germanische lautgeschichte die annahme eines solchen entwickelungsprocesses durch parallelen stütze oder nicht.

In ein neues stadium trat die frage mit G. MAHLOW. Es ist das verdienst dieses gelehrten in seiner schrift über die langen vocale die bis dahin verbreitete, aber durchaus unhaltbare ansicht von der entstehung des *-ōȝ-* durch eine neue theorie verdrängt zu haben, der es zwar niemals ganz an widerspruch gefehlt hat, — man vergleiche z. b. JOHANSSON, de derivatis verbis contractis linguæ græcæ, s. 182. — die aber nichts desto weniger noch heute als die herrschende bezeichnet werden muss.

Die operationsbasis MAHLOWS bildet das slavische. Hier existiert nämlich neben der steigerungsform, die vermittelst *-jĭs-* direct aus der wurzel gebildet wird, noch eine zweite comparativkategorie, welche das suffix an einen stamm auf *ē* anfügt, z. b. comparativ *-novē-jĭs-* : positiv *novŭ* « neu ». In dem stamme auf *ē* erkennt MAHLOW mit recht einen adverbial gebrauchten casus und vergleicht deshalb das princip dieser bildungsweise mit dem der griechischen steigerungsformen von adverbien wie *παλαί-τερος* : *πάλαι*, *ἀνω-τέρω* *ἄνω*. Er irrte jedoch, wenn er in dem slavischen *ē* einen idg. diphthong suchte, da die behandlung der gutturale vor diesem *ē* idg. monophthong erweist. Man sieht deshalb jetzt in dem adverbiell gebrauchten casus auf *ē* einen instrumental, wie ja WIEDEMANN in seinen beiträgen zur abg. conjugation in dem *ē* des imperfectstammes gleichfalls das suffix eines instrumentals entdeckt hat.

In gleicher weise nun, schliesst MAHLOW weiter, sind die germanischen comparative auf *-ōȥ-* durch die anfügung des steigerungssuffixes *-iȥ-* an ein adverbium auf *ō* entstanden. Wir erhalten daher im comparativ **-ō-iȥ-*, im superlativ **-ō-isto-*. Hieraus entstand einsilbiges **-ōiȥ-*, **-ōisto-*, deren *ōi* nach einem urgermanischen lautgesetze zu *ō* contrahiert worden sei, so dass wir auf diesem wege schliesslich zu den überlieferten formen auf *-ōȥ-*, *-ōsto-* gelangen. Das *ō* des german. instrumentals verhält sich zu dem *ē* des slavischen genau ebenso wie das *ō* der griechischen pluralgenitive zu dem *ē* der gotischen, d. h. der unterschied in der vocalqualität beruht auf uralter idg. accentverschiedenheit; vgl. BRUGMANN, grundriss der vgl. gramm. II, 410.

Es lässt sich nicht leugnen, dass die hypothese MAHLOWS beim ersten anblick einen ungemein bestechenden eindruck macht. Der beifall, den sie gefunden, ist daher wol begreiflich. So sagt — um ein beispiel zu nennen — JOHANNES SCHMIDT im jahre 1881 : « Für die jüngere comparativbildung auf got. *-ōȥa* ist nur von MAHLOW eine lautlich haltbare erklärung aufgestellt worden... Der parallelismus von *nēhw : nēhwis = sniumundō : sniumundōs* ist vollständig (zeitschrift für vergl. sprachforschung 26, 390). » Und noch 8 jahre später macht KLUGE sich diese worte zu eigen, indem er sie ohne jeden commentar auf seite 401 des ersten bandes des grundrisses d. german. philol. reproduciert.

Dennoch, glaube ich, ist MAHLOWS erklærung nicht haltbar.

II.

1. Die vorgetragene auffassung der germanischen comparative auf *-ōȥ-* steht und fällt mit dem « lautgesetze », dass in der zeit der germanischen urgemeinschaft *ōi* zu *ō* geworden sei. Das ganze beweismaterial, auf grund dessen MAHLOW dieses lautgesetz aufstellt, bilden drei kategorien, wenn wir von dem fälschlich hierhergezogenen adverbium ahd. *fruo* und dem verfehlten erklärungsversuch des präteritums got *fullnōda* (ao. s. 62) absehn.

Die erste derselben, die comparative auf *-ōȥ-* selber, müssen wir von vorneherein ausscheiden. Sie wäre nur in dem einzigen falle als beweismittel zu verwerten, dass eine andere

erklärung als die MAHLOWS überhaupt vollkommen undenkbar wäre. So lange jedoch die möglichkeit verschiedener deutung vorhanden ist, so lange kann sie nicht als zeuge zu gunsten des behaupteten lautgesetzes dienen. Wer sie dennoch dazu verwenden wollte, setzt sich dem vorwurf eines zirkelschlusses aus, indem sein ganzer beweis in der behauptung besteht : « die erklärung der comparative auf *-ōz-* verlangt, dass *ōi* zu *ō* wird » und « *ōi* wird zu *ō*, weil es die erklärung der comparative auf *-ōz-* verlangt ».

Nicht besser ist es um die beweiskraft der zweiten kategorie, nämlich der verba auf *-ōn*, bestellt. Von ihr gilt ganz dasselbe, was von den comparativen auf *-ōz-* zu sagen war : sie sind als zeugen unbrauchbar, so lange sie mehrfache deutung zulassen. Dies ist aber tatsächlich der fall; denn es lässt sich nicht absehn, warum wir gezwungen sein sollten, ein got. *salbō, salbōs* um jeden preis auf vorhistorisches **salbōjō, *salbōjizi* u. s. w. zurückzuführen, es also einem litauischen *pasakoju*, abg. *dělajetŭ* gleichzusetzen; warum es nicht vielmehr ebensowol erlaubt sein sollte, die genannten formen aus einem athematischen paradigma herzuleiten, sie also mit litauischem *kybau, kybome, kyboti* zu vergleichen. Diese letztere zusammenstellung gewinnt noch durch den umstand erhöhte wahrscheinlichkeit, dass wir z. b. auf ags. boden das paradigma der verba auf *-ōjō, -ōjizi* unversehrt erhalten haben. Warum sollten nun beide flexionstypen nicht im urgermanischen ebensogut neben einander bestanden haben wie im litauischen ?

Lit. *pasakoju :* ags. *sealfie* = lit. *kybau :* got. *salbō.*

So lange also ein stringenter gegenbeweis gegen diese gleichung nicht erbracht ist, — und es dürfte kaum möglich sein ihn je zu erbringen — so lange wird man gut daran tun auch auf diese stütze für den beweis des übergangs von *ōi* zu *ō* verzicht zu leisten.

Die dritte und letzte gruppe des beweismaterials bilden die verbalabstracta auf *-ōni-*. MAHLOW nimmt als basis für ihre bildung den präsensstamm der abgeleiteten verba auf *-ōn* an (ao. 44) und KŒGEL, beiträge 9,523 sowie mit geringer abweichung, BRUGMANN, grundriss II, 271 folgen ihm hierin. Nach dieser ansicht geht also ein got. verbalsubstantiv *mitōns* auf **mitōiniz*, und weiterhin auf **mitō-ji-ni-z* zurück, so gut wie *þulains* nach ihr auf **þulēiniz, *þulē-ji-ni-z* beruht. Wäre diese auffassung richtig, so wäre durch *mitōns* u. s. w. der beweis für den behaupteten lautwandel vollgültig erbracht. Dem ist jedoch nicht so. Den verbalabstracten auf *-ni-*

sowol wie ihren genossen auf *-ti-* liegt nicht der præsensstamm zu grunde, sondern jener verbalstamm, von dem die apræsentischen tempora gebildet werden, den man in der slavischen grammatik den zweiten oder infinitivstamm zu nennen pflegt. Genau ebenso, wie im slavischen die verbalabstracta auf *-ti-*, die zu abgeleiteten verben gehören, obwol sie als infinitive in engster beziehung zum verbum stehen, nicht das dem præsensstamme eigene *-je-* aufweisen, haben die germanischen verbalabstracta auf *-ni-* überhaupt kein præsenssuffix in ihrem wortkörper gehabt. Man vergleiche die proportion :

Abg. inf. *dēla-ti* : præs. *dela-je-tŭ* ⎫ = got. *salbons* aus **salbō-ni-ʒ* :
Abg. inf. *cēlē-ti* : præs. *cēlē-je-tŭ* ⎭ germ. **salbō-ji-ði*.

In dieser auffassung lasse man sich nicht durch die abstracta auf *-aini-* beirren, denn das *ai* derselben ist eine übertragung, die mit notwendigkeit eintreten musste, sobald das ursprünglich nur gewissen präsenspersonen eigene *ai* auch in das præteritum und das participium præt. eingedrungen war, somit als tempusstamm der verba dritter classe nicht mehr *ē* sondern *ai* empfunden ward.

salbos : *libais* = *salboda* : *l i b a i d a*.
salboda : *salbons* = *libaida* : *l i b a i n s*.

Das ursprüngliche lehren die griech. nomina wie οἴκησις sowie das got. *fahēþs*, das durch seine isolierung dem systemzwang entzogen ward. Denn es existierte im gotischen kein verbum **fahan* nach der dritten classe mehr, wie dies im ahd. der fall ist, vgl. *fagēn*, sondern nur *faginōn*.

Gegen diese auffassung könnte man versucht sein eine bildung von offenbar altertümlichem charakter wie got. *armaio* geltend zu machen, indem man sie aus **armai+en-* herleitet und als urform **armē+j+en-* annimmt. Abgesehen aber von der seltsamkeit einer solchen grundform haben wir es hier gar nicht mit einem *en-* sondern mit einem *jen*-stamme zu tun, der vollkommen auf gleicher linie steht mit *gariudjo* « scham ». Dies hat schon Kluge, stammbildungslehre § 114 richtig erkannt. Die basis **armē-* in **armē+jen-* entspricht aber genau der in **fahē+þi-*. Wer nun glaubt, dass *ēj* vor vocal im gotischen zu *ai* geworden sei, kann unschwer von **armējōn* zu *armaio* gelangen. Wer aber die richtigkeit eines solchen lautgesetzes bestreitet, wie ich es tue, der wird von der im urgermanischen ja auch vorhandenen tiefstufenform ausgehen müssen. Dieselbe war *-jin-* bezw. *-jn-* nach vocal. Wir erhalten so **armējin-* **armēin-*, das lautgesetzlich zu **armain-* werden

musste, analog *habais* aus **habēizi*. Eine übertragung des *ai* in alle casus lag unter dem einflusse des nebenstehenden verbums *arma, armaida* nahe; *ai* drang also auch in die hochstufencasus ein und erhielt sich dort, als die hochstufe des suffixes sich durch das ganze paradigma hindurch verbreitete.

Natürlich sind auch die verbalabstracta auf *-īni-*, die den schwachen *jan*-verbis entsprechen nicht aus älterem *-iji+ni-* vorgerm. **-eje-ni-* oder **-ej-eni-* herzuleiten; ein præsensstamm darf in ihnen nicht gesucht werden. Zur erklärung dieses *ī* bieten sich, soviel ich sehe, im ganzen drei möglichkeiten, die samt und sonders jedoch von dem « zweiten » stamme auf *-i* ausgehn, wie er im præteritum deutlich hervortritt z. b. *haili-da*.

E r s t e n s nämlich können wir die länge des *i* als analogiebildung auffassen, veranlasst durch den einfluss der parallelen abstracta auf *-ōni-* und **-ēni-* (vgl. *faheþs)*. Als grundform wäre in diesem falle **-ĭni-* anzusetzen: also *hauheins* mit *ī* statt *ĭ* nach *salbōns*.

Oder z w e i t e n s können wir mit Brugmann, grundriss II, 271 von der suffixform *-eni-* ausgehn. Dann wære als grundform **-jeni-* aufzustellen, neben der nach Sievers' gesetz *-ijeni-* vorhanden sein muss. Beide verhalten sich zu einander wie *harjis* aus **χarjeso : hairdeis* aus **χirdijeso*. Der einfluss des nebenstehenden *-ōni-* **-ēni-* liess dann die letztere form zur alleinherrschaft gelangen.

D r i t t e n s endlich kann die länge de *i* mit derjenigen des *i* im infinitivstamm baltisch-slavischer denominativa auf abg. *-iti,* lit. *-yti* in verbindung gebracht werden, vgl. abg. *chvaliti* « loben », *ljubiti* « lieben »; lit. *laikyti* « halten » usw. Auch das *ī* der lateinischen vierten conjugation ist hierherzustellen z. b. *audī-tus*, das sich nicht aus *je* erklären lässt, vgl. beiträge 14,201; Brugmann, griechische gramm [2]. s. 90 anm. Sup. *audī-tum* = abg. *chvalī-tŭ.*

Welchen der drei wege man einzuschlagen habe, ist für unsere zwecke gleichgültig; genug, dass keiner derselben zu einem præsensstamme führt. So gut wie die genannten verbalsubstantive auf *-ni-* sind auch die als infinitive verwanten auf *-ono-* von hause aus unabhängig vom præsensstamme. So hat der infiniv *salbōn,* wie man auch über die flexion des præsens denken mag, niemals ein *je*-suffix besessen. Auch das *j* von *hailjan* ist nichts weniger als præsenssuffix, sondern identisch mit dem *i* des « zweiten » stammes: *salbōda* : *hailida* = **salbō-ono-* : **haili-ono-* (vgl. abg. part. *chvaljenŭ*). Man vergleiche abg. inf. *dēlati, cēlēti,* die gegenüber dem præsens

dēla-je-tŭ, cēlē-je-tŭ den stamm der apræsentischen tempora aufweisen z. b. 1. sing. aor. *dēla-chŭ, cēlē-chŭ.* Wenn nun in den infinitiv primärer verba, deren præsensstamm *-je-* enthielt, das suffix eingedrungen ist, so muss dies als eine neubildung angesehn werden, veranlasst durch die *j*-haltigen infinitive der abgeleiteten verba wie *hailjan.* Das ursprüngliche verhältnis hat auch hier das slavische noch erhalten, vgl. infinitiv abg. *mlēti* aus **melti* « mahlen » gegenüber præs. *meljetŭ;* ferner inf. *brati* aus **borti* « kämpfen » aber præs. *borjetŭ.* Neubildungen sind selbstverständlich auch die infinitive von der form asächs. *tholoian,* ags. *sealfian* zu den præsentien auf *-ōjō.* Sie lehren am deutlichsten die ursprünglichkeit des gotischen *salbōn* usw.

Ich hoffe, es wird aus dem gesagten hervorgehn, dass auch die verbalabstracta auf *-ōni-* nicht zum beweise des Mahlow'schen lautgesetzes verwendet werden können, und zwar deshalb nicht, weil sie niemals ein *ōi* in ihrem wortkörper gehabt haben.

Nun hat man aber den übergang von *ōi* zu *ō* noch auf einem indirecten wege wahrscheinlich zu machen gesucht. Parallel næmlich der urgermanischen entwickelung des anteconsonantischen *ōi* zu *ō* soll nach J. Schmidt und andern forschern der gleichfalls urgermanische übergang des anteconsonantischen *ōu* zu *ō* sein, vgl. zeitschr. f. vgl. sprachforschung 26,1 ff.; die vollständige, ziemlich umfangreiche litteratur über diese frage ist zusammengestellt bei Noreen, urgermansk judlära s. 19. Die beispiele, welche zum beweise verwant werden, sind durchgängig von derselben beschaffenheit; es genügt daher, die sichersten und klarsten fälle herauszugreifen. So sollen also für das behauptete lautgesetz sprechen : ags. *tōl* « werkzeug » : got. *taujan, tawida.* — got. *flōdus* « flut » : anord. *fley,* vgl. abg. *pluti* und *plaviti.* — anord. *nōr* « schiff » : aind. *nāush.* — ahd. *kuo :* aind. *gāush.* — ahd. *guomo* « gaumen » : ahd. *goumo* ua. — Selbstverständlich gehören hierher auch die fälle, in denen *ōu* vor *j* gestanden haben und gleichfalls in urgermanischen zeit zu *ō* geworden sein soll. Warum Brugmann, grundriss I, 160 anm. das gesetz nur auf diesen letzten fall beschränken will, ist nicht recht ersichtlich. Denn wie die bereits angeführten beispiele zeigen, haben wir eine anzahl sicherer fälle in denen germanisches *ō* einem *ōu* oder *āu* verschiedner idg. sprachen auch vor andern consonanten als *j* tatsächlich entspricht. Für *ō* aus *ōu* vor *j* sind die beiden sichersten fälle got. *stojan* ahd. *stuouuan* : ahd. *stouuan,* vgl. abg.

2

staviti. — got. gen. *tojis,* anord. inf. *tœja,* norw.-lapp. *duœgje,* schwed.-lapp. *tuoje* (siehe ags. *tōl* von derselben wurzel): got. *taujan, tawida.* — Dass in diesen fällen — soweit sie wirklich als vollkommen gesichert gelten können — einmal ein übergang von *ōu* zu *ō* stattgefunden habe, lässt sich in der tat nicht bestreiten; wol aber, dass dieser übergang in die periode der germanischen urzeit falle. Der process ist vielmehr bedeutend älter und gehört bereits der urindogermanischen epoche an. Ihn dem sonderleben irgend einer idg. sprache zuweisen zu wollen, sei es nun der germanischen oder irgend einer andern, das würde nichts anders heissen als den zusammenhang zu vernichten, in dem dieser vorgang mit gleichen und ähnlichen erscheinungen steht, die in den verschiedensten idg. dialekten erkennbar sind, ohne dass wir einzelsprachliche lautgesetze zu ihrer erklärung heranziehen könnten. Ich vermag deshalb in dem *ō* des got. *flōdus,* des ags. *tōl,* des anord. *nōr* ebensowenig das product specifisch germanischer entwickelung zu sehen, als ich in dem *ō* aus *ōi,* das in griech. *πῶμα,* lat. *pōtus,* lit. *pûta*, aind. *pātum* auftritt, — alles wörter, die von der wurzel *pōi* gebildet sind, — die wirkung ausschliesslich griechischer, lateinischer, litauischer, indischer lautgesetze erblicken kann. Aind. *dyām* und lat. *dies, diem* haben durch dasselbe gesetz ihr *u* eingebüsst, durch das ahd. *kuo,* anord. *nōr* das ihrige verloren haben.

Diese datierung anzunehmen fordern die entdeckungen, welche J. Schmidt selbst — nur kurze zeit nach jenem aufsatze — in bezug auf die schicksale von idg. *ēi ōi āi* vor gewissen consonanten gemacht hat, vgl. zeitschrift 27, 305. 369 ff., an die sich die forschungen von W. Schulze ebd. 420 ff., speciell 427 ff. sowie Meringer, ebd. 28,217 ff. und zeitschrift f. österr. gymnasien 39,132 ff. angeschlossen haben.

Wie nahe die verlegung des lautprocesses in die zeit der idg. urgemeinschaft liegt, beweisen vor anderm drei stellen in J. Schmidts mehrerwähntem aufsatze. So heisst es ao. s. 5 in bezug auf got. *af-mauiþs,* ahd. *muoan* anord. *mōþr* usw. : « Uebrigens ist zu bemerken, dass die aussergotischen worte nicht notwendig ein *v* verloren haben müssen, vgl. russ. *majatĭ* « ermüden, » gr. *μῶλος,* lat. *môles* Pott, etymol. forsch. III² 995 ff. Die stufe I erscheint in lit. *mau-da* « sorge, mühe » *apmaudyja* « es bereitet verdruss » (Fick III, 225). » Und ähnlich s. 10 betreffs got. *snau* anord. *snūa* ahd. *snuor* usw. : « Wie bei nro. 4 [d. i. *muoan.*] ist aber möglich

dass das *ō* der genannten worte nicht aus *ōv* entstanden ist, sondern urspr. *ā* ? vertritt, vgl. air. *snāthe* « filium », lett. *snāju snāt* « locker zusammendrehen. » Und endlich s. 9 : « Lit. *gōmurys* « gaumen, rachen », lett. *gāmurs* « luftröhre » ist entweder eine alte entlehnung aus dem germanischen oder klingt nur zufällig an *gōma guomo* an... »

Mit recht bemerkt zu der letzten stelle W. Schulze, ao. s. 429 : « ...nach unserer auffassung kœnnen *guomo* und *gōmurys* urverwant sein und auf ein schon idg. beseitigtes **gāum-* zurückgehn. » Ganz dieselben worte könnte man auch auf die beiden voraufgehenden stellen anwenden : der umstand, dass auch bei ihnen aussergermanische formen ohne *u* belegt sind, nötigt uns in keiner weise, diese von den germanischen formen zu trennen, vorausgesetzt natürlich, dass keine andern hindernisse der combination entgegen stehen.

Warum übrigens an der zuerst citierten stelle das got. participium *afmauiþs* so scharf den andern wörtern gegenübergestellt wird und ihm durch die bemerkung : « dass die aussergotischen formen nicht notwendig *v* verloren haben müssen » ausdrücklich *v* vindiciert wird, ist nicht recht ersichtlich. Das got. *au* an sich kann doch nicht wol der grund sein, denn sonst müssten auch etwa *Trauadai* u. ä. « notwendig » *v* verloren haben.

Wie aber verhält es sich nun mit dem idg. schwund von *i* und *u* hinter langem vocal ? Welches waren seine bedingungen ? Bis ins einzelne lässt sich das ursprüngliche verhältnis nicht mehr reconstruieren, soviel aber dürfte gegen Meringer, ao., feststehen, dass es zu weit gehen hiesse, wollte man die lautgesetzlichkeit uridg. langer diphthonge vor consonanz vollkommen in abrede stellen. Dass ein solches vorgehn nicht zum ziele führt, zeigen am klarsten die widersprüche, in die sich der genannte gelehrte bei dem versuche sein princip stricte durchzuführen verwickelt. Als wahrscheinlich dürfte vielmehr folgendes zu gelten haben :

1. Der zweite component langer *i*- und *u*-diphthonge schwand im in- und auslaute vor bestimmten einzelconsonanten. Am sichersten ist bis jetzt schwund vor *m* erwiesen. Lautgesetzlich sind also einerseits πᾶμα wurzel *pōi*; *guomo, gomurys* : wurzel *gāu*, anderseits acc. *rēm* : wurzel *rēi*, *diēm* : wurzel *djēu*.

2. Durch übertragung stellte sich der monophthong auch vor solchen consonanten ein, vor denen der langdiphthong lautgesetzlich

berechtigt war. Umgekehrt ward langdiphthong dort wider eingeführt, wo lautgesetzlich nur monophthong stehen sollte. Auch hier kommen in- und auslaut in betracht. Wichtig sind vor allem die ableitungen, die eine aus gewissen formen fälschlich erschlossene monophthongische wurzel zu grunde legen.

Nach dem lautgesetzlichen *pibāmi* ward also ein *pibāsi* gebildet, obwol langdiphthong vor *s* unanstössig ist, vgl. aind. *dyāush*. Siehe Brugmann, grundriss II, 454 anm. 3. Umgekehrt entstand etwa *nāumi* « ich preise » für altes **nāmi* nach der 2. person *nāushi*, usw.

3. Meringer, ao. s. 139 anm. hat die ansprechende vermutung geäussert, dass der wechsel von monophthong und langdiphthong in auslautender, mit einem einzigen consonanten schliessender silbe auf satzphonetischen differenzen beruhe. Der langdiphthong werde vor vocalischem anlaut des folgenden wortes erhalten, er werde dagegen zum monophthong vor consonantisch beginnenden worten und im absoluten auslaut. Regelmässig wäre also etwa *Diēs pə̥tēr* gegenüber *Diēus n̥suros*.

Mit andern worten: Der lange diphthong bleibt erhalten in offener silbe, er wird zum monophthong in geschlossener silbe.

Dasselbe gesetz muss aber auch im wortinlaute bestanden haben, denn zusammenstossende laute im satzinnern werden nicht anders behandelt als im wortinnern, vgl. Bartholomæ, zeitschr. f. vgl. sprachf. 29,516. So wird also auch im wortinnern in offener silbe langdiphthong, in geschlossener dagegen monophthong lautgesetzlich bestanden haben. Diese erkenntnis aber gewährt uns den schlüssel zum verständnis derjenigen worte, in denen monophthong anstatt des langdiphthongs vor einem consonanten erscheint, welcher an sich voraufgehenden langdiphthong nicht alterieren würde. Da aber in den meisten deklinationsclassen, nämlich bei den consonantischen, den *je-* und *u̯e-*, den *ei-* und *eu*-stämmen, im paradigma sonantisch uud consonantisch anlautende suffixformen mit einander wechselten, demnach die wurzelsilbe abwechselnd bald offen, bald geschlossen war, bald langdiphthong, bald monophthong lautgesetzlich aufweisen musste, so wird eine ausgleichung des paradigmas nach einer der beiden seiten hin begreiflich. Und zwar konnte entweder der langdiphthong auch in solche casus eindringen, in denen er lautgesetzlich nicht berechtigt war, oder der monophthong konnte sein gebiet, die geschlossene silbe, überschreiten und sich auch in der offenen festsetzen.

Selbstverständlich ist, dass sich für solche vermutungen, wie die eben vorgetragenen, ein stricter beweis nicht führen lässt. Ein solcher ist überall da unmöglich, wo es sich um uridg. sandhigesetze handelt — aus leicht begreiflichen gründen. Dennoch entbehren auch solche « unbeweisbare » hypothesen nicht der berechtigung, da sie uns ermöglichen die zerstreuten einzelerscheinungen unter einheitlichem gesichtspunkte zusammenzufassen. Mehr können und wollen sie nicht.

Nach dem gesagten dürfte es nicht zweifelhaft sein, dass die fälle, in denen *ō*-formen von *u̯*-haltigen wurzeln im germanischen vorliegen, älter sind als das sonderleben dieser sprache; dass die ursache für jene *ō* aus *ōu* in einem urindogermanischen, nicht aber in einem urgermanischen lautgesetze zu suchen ist.

Gleicher herkunft wie die germanischen *ō* sind übrigens meiner ansicht nach die nicht eben häufig belegten *ů* der litauischen *eu̯*-reihe. In ihnen vertreter von *au* zu sehen bietet manche schwierigkeiten; noch weniger aber kann die erklärung befriedigen, die Mahlow, lange vocale s. 83 gegeben hat. Sie gehen vielmehr auf ursprüngliches *ōu* zurück, aus dem schon in uridg. zeit *ō* geworden ist. Wie lit. *pûta* als basis **pōi* hat, so liegt denn lit. *dûbē* « höhle » ursprüngliches **dhōu* zu grunde. Es verhält sich aber :

dûbē : gōmurys = wz. **dhōu* : wz. **ghāu.*

Der lange vocal in lit. *szlûta* « besen » verdankt demselben gesetze seine entstehung wie jener in ags. *tōl.* Auch vor *j* erscheint im litauischen *ů*, ganz wie im germanischen *ō* : an. inf. *tœja* : got. præt. *tawida* = lit. præs. *szlůju* « fege » : præt. *szlawiau.* Ferner findet man das verhältnis von anord. *tœja* : got. *taujan* aufs genaueste widergespiegelt in lit. *gůsti : gausti* « jammern »; lit. *kůpti : kaupti* « häufeln ».

Was endlich lit. *ůgis, ůglis* « schössling » angeht, vgl. J. Schmidt, zeitschrift 26, 9, so wird man auf das *ů* desselben kaum grösseres gewicht legen dürfen, da es nur bei Nesselmann belegt ist, s. Leskien, ablaut der wurzelsilben im litauischen s. 314 und 378 ff. Sollte es wirklich *ů* = idg *ō* haben, so muss das verhältnis von *ůgis : auga* « wachstum » dasselbe sein wie das von griech. *οὖς* dor. *ὦς* altattisch *ΟΣ* aus idg **ōusos* : lat. *auris,* d. h. es müsste ein ablaut von *ōu : ău* vorliegen, vgl. Mahlow, lange vocale s. 160. Huebschmann, vocalsystem s. 159 § 238. Doch scheint es mir nicht berech-

tigt, bei so unsicherer grundlage derartige schlüsse zu wagen; erst müsste das wort auch im lettischen mit *ů* belegt sein.

Ich habe im vorhergehenden die fälle, wo *ōu* einmal vor *j* gestanden hat, vollkommen jenen gleichgestellt, wo es vor andern consonanten seinen platz gehabt hatte. Manche gelehrte, wie erwähnt, haben beide fälle gänzlich trennen wollen und nur vor *j* urgermanischen übergang von *ōu* zu *ō* angenommen. Wie mir scheint, mit unrecht. Einmal is das verhältnis von got. *stoja* : lit. *szlůju* doch vollkommen identisch mit jenem von ags. *tōl* : lit. *szlůta* und muss folglich mit demselben maassstabe gemessen werden; dann aber wenn wir trotzdem an dem urgerm. übergange von *ōu* zu *ō* vor *j* festhalten wollen, würden wir auf die grössten, kaum zu übersteigenden schwierigkeiten stossen. Es ist das verdienst Pauls, beiträge 7,153 ff. nachdrücklich auf sie hingewiesen zu haben. Welches ist aber überhaupt der grund, der zur aufstellung eines urgerm. **stōu-jō* bezw. **stō-u̯iō* geführt hat? Ich vermag mir keinen andern vorzustellen als die rücksicht auf die slavischen verba wie *staviti*.

Aber was beweisen dieselben? Meines erachtens gar nichts. Entweder: man setzt *stojan* vollständig dem abg. *staviti* gleich, dann steht ausser der ersten pers. sing. und der dritten pers. plur., die ursprünglich auf **-jn̥ti* geendet haben muss (vgl. beiträge 14,230), *ōu* überall vor vocal, muss also wie heterosyllabisches *ō-u̯* behandelt werden. Oder: man nimmt für *stojan* eine vom slavischen abweichende flexion an, verweist es also in die *je-jo-* classe, dann raubt man sich selber den boden unter den füssen. Denn wie will man eine feste basis für seine schlussfolgerungen gewinnen, wenn man von vorneherein einen fundamentalen unterschied zwischen beiden bildungen constatiert?

Ich glaube, man darf bei dem dargelegten stande der dinge behaupten, dass der übergang von *ōu* zu *ō* vor consonanz in urgermanischer zeit bis jetzt ebensowenig bewiesen oder auch nur wahrcheinlich gemacht ist als der von *ōi* zu *ō*. Die für beide lautübergänge herangezogenen beispiele beweisen nicht, was sie sollen. Entweder nämlich haben sie die genannten langdiphthonge überhaupt nicht besessen oder, wo dies doch der fall ist, sind dieselben schon in vorgermanischer zeit monophthongiert worden.

2. Es fragt sich also: Können wir nicht von anderer seite her

aufschluss über die behandlung des urgermanischen langdiphthongs *ōi* erhalten? Bevor ich jedoch zur beantwortung dieser frage übergehn kann, scheint es geboten einem principiellen einwande zu begegnen.

Ich habe nämlich soeben von dem « langdiphthong *ōi* » gesprochen. Nun setzt aber die hypothese Mahlows ursprüngliche zweisilbigkeit also *ōji* (mit *j* als übergangslaut) voraus. Man könnte deshalb einwenden, der entwickelungsgang des vom indogermanischen ererbten, also primären langdiphthongs *ōi* sei ein anderer gewesen als derjenige des aus zweisilbigem *ōji* reducierten, also secundären *ōi* der comparative.

Darauf lässt sich erwidern : 1. Der unterschied von *ōi* und *ōji* ist von hause aus nur ein sehr geringer gewesen. Man vergleiche hierüber die worte Osthoffs, zur geschichte d. perfects s. 233, durch die er erklären will, warum er in der schreibung SVBOCAVV d. i. *subocavu* neben SVBOCAV den versuch zur darstellung eines langdiphthongs sieht : « In einem langen *āu̯* verbinden sich die beiden einzellaute für das gehör nicht so eng zu einem sogenannten « diphthonge » wie in einem *ău̯* sondern treten mehr gegeneinander in ihrer einzelqualität hervor, sodass man sonantisches *u* statt eines consonantischen und zwei silben statt einer einzigen zu vernehmen glauben kann. Die schrift mag sich in solchem falle gelegentlich dann wol durch die darstellung *āvu* helfen. Sie tut es, ebenso wie bei den Umbrern bei den Oskern in tribarakavum... neben *censāum*... Die aussprache dieser infinitivendung war, dünkt mich, kaum eine andere als einsilbiges *āu̯m.* » Zur stütze seiner ansicht beruft er sich dann ao. s. 610 auf Blass, aussprache d. griechischen 2. aufl. s. 38 [= 3. aufl. s. 43], wo es heisst : « Nun sind diese halbdiphthonge [d. h. ωι ηι ōι] sämtlich unbequem zu sprechen, weil die bestandteile nicht zu rechter einheit zusammengehen. »

2. In nichthaupttoniger, consonantisch schliessender silbe — und um solche handelt es sich in unserm falle — musste zweisilbiges *ōji* schon sehr frühe einsilbig werden und mit primärem *ōi* zusammenfallen, vorausgesetzt, dass nicht durch den systemzwang, welchen nebenstehende, engverbundene formen von gleicher urspünglicher silbenzahl, die keiner reduction ausgesetzt waren, auf es ausübten, seine zweisilbigkeit garantiert war. So ist nicht anzunehmen, dass bei den verben auf *ō-jō* in der 2. und 3. pers. sing. idc. einsilbiger langdiphthong sich einstellte, während die 1. pers. sing. und plur. sowie die 3. pers. plur. zweisilbiges suffix

bewahrten. Das lehren die north. formen dieser verba, vgl. die endungen 1. *-iga* 2. *-igas*, *-iges* 3. *-agið*; plur. *-ageð -egeð -egað* s. SIEVERS, ags. gramm.[2] s. 197 anm. 2.

3. Später als im inlaut vor consonanz erfolgte im auslaut die reduction langer diphthonge. Es beruht dies auf dem übergewicht, das die pausaformen erlangen. Im griechischen können wir deutlich zwei perioden wahrnehmen, die sich auch in der behandlung der langdiphthonge unterscheiden:

1. periode: Inlautende langdiphthonge werden zu kurzdiphthongen. z. b. *Ζεύς* aus **djēus,* opt. aor. 1. pl. *γνοῖμεν* aus *gnōimen,* gen. sg. part. aor. *γνόντος* aus **gnō-ntos.* Auslautende bleiben unverändert.

2. periode: Auslautende langdiphthonge werden zu monophthongen durch den schwund des zweiten componenten: *ἵπποι* wird *ἵππῳ* d. i. *hippō.*

Auch fürs germanische lässt sich nachweisen, dass die reduction auslautender langdiphthonge bedeutend jünger ist als die der inlautenden. Diese ist im wesentlichen zweifellos urgermanisch, jene aber einzeldialektisch, wie sich weiter unten zeigen wird. Ihre entwickelung lehrt nun, dass sich — im gegensatz zum griechischen — das princip der kürzung auf germanischem boden bis in die zeit des dialektischen sonderlebens intact erhalten hat. Eine späturgermanische periode, in der eine andere reductionsmethode, die monophthongierung, geherrscht hätte, ist unbekannt.

4. Nichthaupttoniges secundäres *ēi* wird ebenso behandelt wie nichthaupttoniges primäres *ēi* des inlautes.

5. Haupttoniges secundäres *ōi* entwickelt sich wie haupttoniges primäres *ōi.*

Auf grund dieser erwägungen dürfen wir für die behandlung des inlautenden secundären *ōi* ausserhalb der haupttonsilbe soviel voraussetzen, dass sie unmöglich in diametralem gegensatz zu den angeführten tatsachen stehen kann. Erklärungen mehrdeutiger formen, die um der blossen deutung willen, ohne sich auf tatsachen stützen zu können, genötigt sind solche fundamentalen gegensätze und widersprüche anzunehmen, sind nicht zu billigen, da sie vollkommen in der luft schweben, mit lautgesetzen operieren, die *ad hoc* aufgestellt sind.

Ein lehrreiches beispiel für die tatsache, dass angenommene abweichungen von dem kürzungsgesetz in sprachen und perioden,

die es sonst überall durchführen, eben nichts anderes sind als scheinbare ausnahmen, die, durch einen irrtum in der formanalyse hervorgerufen, sofort bei richtiger erklärung verschwinden, bietet die geschichte der auffassung des lateinischen dativ sing. von masculinen *o*-stämmen. Sein *ō* ist nicht schlechthin der vertreter von auslautendem *ōi*, sondern entweder eine urindogermanische sandhiform zu *ōi*, also :

populoi : populo = aind. *sunāu : sunā*

Vgl. W. Schulze, zeitschrift f. vergl. sprachforschung 27,422 und J. Schmidt, festgruss an Böhtlingk s. 102; oder es ist die uritalische antevocalische sandhiform zu dem urit. anteconsonantischen *oi*, vgl. Stolz, lat. gramm.[2] § 13,7.

Ich habe bisher angenommen, dass die reduction inlautender langdiphthonge bereits in urgermanischer zeit erfolgt sei. Stricte beweisen lässt sich diese datierung freilich nicht, obschon keine tatsache gegen sie spricht. Jedenfalls aber ist soviel sicher, dass sie älter ist als die reduction auslautender langdiphthonge, und dass die übereinstimmung der germanischen dialekte in der behandlung inlautender *ē*-diphthonge im gegensatz zu ihrem auseinandergehn in der behandlung der auslautenden darauf hinweist, dass — wenn auch der völlige abschluss der reduction nicht mehr in die urgermanische periode fallen sollte — mindestens der wesentliche teil des reductionsprocesses gemeingermanisch gewesen sein muss.

Ich wende mich nun zur betrachtung der einzelnen langdiphthonge und ihrer entwickelung im germanischen, wobei ich mich begnüge, auf bekanntes durch angabe eines einzigen belegs kurz hinzuweisen.

A. ē-Diphthonge.

I. Im inlaute. Sämtliche inlautenden *ē*-diphthonge unterliegen dem gesetze der kürzung in allen germanischen dialekten. Das resultat ist, wie Osthoff, zur geschichte des perfects s. 84 zuerst erkannt hat, für alle dialekte dasselbe und zwar

a. In haupttoniger (wurzel-)silbe wird *ē* in seiner qualität erhalten, also zu *ĕ* gekürzt.

b. In nichthaupttoniger (flexions-)silbe ändert sich die qualität des *ē*, es wird gemeingermanisch zu *ă*.

Diese verschiedenheit der behandlung des *ē* je nach seiner stellung innerhalb oder ausserhalb der haupttonsilbe beweist, dass es in seiner qualität von der betonung abhängig, in stärker betonter silbe also geschlossener, in schwächer betonter aber offener war.

a. Haupttonige *ē*-Diphthonge. 1. *ēn, ēm :* got. *winds,* ahd. *wint* aus idg. **vē-nto-s* von der starren wurzel *vē;* got. *mimz* gegenüber lat. *membrum* aus idg. **mēmso-* « fleisch » – 2. *ēr :* got. *fairzna,* ahd. *fersana,* anord. *fyrsn.* Die beiden ersten worte beruhen auf idg. **pērsnā*, das letzte auf idg. **pērsnis.* — 3. *ēi :* Ein beispiel ist mir nicht bekannt; nach der analogie der übrigen fälle müssen wir *ĕi,* später *ī* erwarten. – 4. *ēu :* urnord. **TiuR,* ahd. *Zio.* Beide formen reflectieren idg. **diēu*s. Es verhält sich gen. sing. ahd. *Zios :* ags. *Tīwes* = lat. *Jovis :* **Diovi*s. Der schwund des consonantischen *j* in der nordischen und ahd. form erklärt sich aus einem speziellen lautgesetz.

Mit Bremer, Paul-Braunes beiträge 11,41 die beweiskraft des beispiels in zweifel zu ziehen und übertragung der tiefstufe in den nominativ zu vermuten, entbehrt der ausreichenden begründung. Erstlich liegt im nominativ keiner idg. sprache tiefstufenbildung, also wurzelform **diu̯-* vor. Woher Bremers wurzelstufe **dīu̯-* im namen des himmels(gottes) kommen soll, ist nicht erfindlich ; jedenfalls ist sie nur um der ags. form willen aufgestellt. Zweitens wäre die annahme einer so singulären nominativform, wie sie Bremer will, für das germanische nur dann berechtigt, wenn irgend ein lautliches hindernis die gleichsetzung des germanischen nominativs mit dem idg. **diēus* bedenklich machte. Dem ist jedoch nicht so.

b. Nichthaupttonige *ē*-Diphthonge. Inder flexion der gotischen verba dritter classe sind deutlich zwei schichten zu unterscheiden, nämlich *α*.) eine athematische und *β*.) eine thematische.

I. Unmittelbar auf *α*.) beruhen : 1.) 3. pers. plur. idc. iperat. medio-pass. z. b. idc. *haband* — ich wähle dies wort nur, weil es in Braunes grammatiken paradigma ist, ohne jedoch durch meine wahl behaupten zu wollen, dass es ursprünglich nicht einem andern flexionstypus angehört habe — aus älterem **χaβē-nđi.* — 2.) der ganze optativ z. b. *habais, habai* aus **χaβēiz*, **χaβēiđ,* mit verallgemeinerung der pluralstufe des optativsuffixes, wie bei *wileis, wili* usw. Im ahd. entspricht regulärer weise *habēs, habe* usw. wodurch dargetan wird, was auch a priori vorauszusetzen ist, dass

die reduction von inlautendem *ēi* zu *ai* ausserhalb der haupttonsilbe vor die zeit der einzelsprachen fällt. Auch die optativform des nordischen spricht hierfür. — 3.) part. præs. got. *habands* aus **χaβē-nδ-s*.

II. Mittelbar auf *a*.) gehen zurück : 1.) die 1. pers. plur. idc. got. *habam*. Ihre urspüngliche form ist **χaβē-miz* gewesen. Hieraus hätte auf rein lautgesetzlichem wege nur **habēm* entstehen können; aber da sich in den andern verbalclassen 1. plur. wie 1. sing. præs. beziehentlich ihres suffixvocales zur 3. plur. stellen im gegensatz zur 1. und 2. sing. und 2. plur. so ward hier in die 1. plur. das der 3. plur. eigene, auf lautgesetzlichem wege entstandene *a* eingeführt. Hiermit war natürlich auch die umgestaltung der 1. sing. bedingt; man vergleiche :

nasjand : nasjam : nasja
nimand : nimam : nima } = *haband : habam : haba*

2.) Der infinitiv got. *haban*. Wie erwähnt, hat im urgermanischen selbst bei den verben auf *-ējō* und *-ōjō* kein *je*-suffix im infinitiv bestanden. Es lässt sich deshalb nicht entscheiden, ob der infinitiv der athematischen oder der classe auf *-ējō* angehört : aber auf alle fälle hat er im urgermanischen **χaβēnon* lauten müssen, woraus got. **habēn* entstanden wäre. Da aber der infinitiv in engster beziehung zum part. præs. steht, so ward er auch hier jenem angeglichen :

nasjands : nasjan
nimands : niman } = *habands : haban*

So erklärt sich also die eigentümliche gestalt, welche den besprochenen formen der gotischen schw. verba dritter classe eigen ist, vollkommen ungezwungen aus der annahme urgermanischer athematischer flexion, während Mahlow und seine nachfolger trotz der voraussetzung zahlreicher, zum teile höchst bedenklicher analogischen umbildungen keine befriedigende erklärung derselben zu geben vermochten. Diese athematische flexion bildet ein seitenstück zu derjenigen der lit. verba wie *kybome*. Ob diese athematische flexion der *ē*-verba idg. erbgut oder einzelsprachliche neubildung, wie griech. *φίλημι*, sei, ist für unsern zweck irrelevant : für ihn genügt es, die existenz dieser flexionsweise im urgermanischen nachgewiesen zu haben.

β.) Der thematischen flexion gehören an 2. 3. pers. sing. idc. 2. plur. idc. ipv. : got. *habais, habaiþ*. Sie haben secundären

ē-diphthong gehabt, gleichviel, ob man sie mit Mahlow als reflexe alter *je*-formen ansieht, oder was mit rücksicht auf die genesis der übrigen præsensformen wahrscheinlicher ist, sie mit Bremer durch anfügung der endungen *-izi -iði* an den stamm auf *-ē* entstanden denkt. Das resultat ist das gleiche, nämlich ursprünglich zweisilbiges *ēji,* das unter dem drucke der übrigen formen sehr früh einsilbig werden musste. Der so entstandene secundäre langdiphthong ist, wie die got. formen lehren, nicht anders behandelt worden als der primäre der nichthaupttonigen flexionssilben.

Betrachten wir das ahd. paradigma mit seinem durchgeführten *ē,* so lässt sich allerdings die möglichkeit dieses *ē* auf älteres *ai* zurückzuführen nicht leugnen. Es fragt sich aber, ob diese möglichkeit die einzig vorhandene ist, ob nicht eine zweite neben ihr besteht, die einen höheren grad von wahrscheinlichkeit beanspruchen darf. Hält man sich nämlich vor augen, auf welche weise das *ai* des gotischen zu stande gekommen ist, wie es sich nur in den personen des præsens erhalten hat, in denen es seiner herkunft gemäss berechtigt war, — denn die einzige übertragung ins præteritum erklärt sich durch die engen beziehungen zwischen der suffixform der betr. præsenspersonen und dem stammbildenden vocal des schw. præteritums — so wird eine allgemeine durchführung des *ai* durch das ganze præsens, welche so seltsame formen verursacht wie 1. pl. **habaimēs,* 3. pl. **habaind,* inf. **habain,* part. **habaindēr,* nicht eben sehr wahrscheinlich.

Es fragt sich aber: müssen wir überhaupt das ahd. *ē* dieser verba notwendigerweise auf älteres *ai* zurückführen? Ich glaube kaum, dass wir hierzu gezwungen sind. Sievers, beiträge 9,560 anm. hat zuerst erkannt, « dass gedecktes germanisches *ē* in endsilben westgermanisch nie zu *ā* geworden, » sondern als *ē* erhalten ist. Er hat diese erkenntnis zur deutung der endung *-mēs* der 1. pers. plur. sowie des nominativausgangs *-ēr* der pronominalflexion und endlich des *-ēs* der 2. pers. sing. præt., wie es sich in dem bekannten isidorischen *chiminnerōdēs* findet, zu verwerten gesucht und diesen suffixen idg. *ē* zugewiesen, vgl. auch Kluge, grundriss I, 363. Ebensowol aber können wir in dem *ē* der schwachen verba dritter classe den vertreter von urgermanisch-indogermanischem *ē* sehen. Dasselbe ist ebenfalls nicht « tieftonig » gewesen, mögen wir es nun auf älteres *ē* oder *ai* zurückführen; vgl. Kluge, grundriss I, 342: « Kein vocal, welcher anomale wandlungen erfahren hat,

kann tieftonig gewesen sein, z. b. nicht das *ē-ō* in ahd. *salbōta habēta* oder in *liobōro.* » Der parallelismus in der behandlung des urgerm. *ō* spricht ebenfalls zu gunsten dieser auffassung : Innerhalb der haupttonsilbe wird es über *oa, ua* zu *uo,* in tonloser silbe bleibt es, abgesehn von volksetymologischen umbildungen.

Dafür dass urgerm. *ē* ausserhalb der haupttonsilbe im westgermanischen sich erhielt, lassen sich auch die ags. eigennamen auf *-fred* anführen, wie z. b. *Aelfred,* mag man ihr *e* als länge oder als kürze auffassen, vgl. Sievers, beiträge 9,200; ags. gramm.[2] § 57 anm. 2 sowie ten Brink, Anglia, 5, 3. Natürlich kann hier nicht von « übergang » des *ā* zu *ē,* sondern nur von bewahrung des ursprünglichen *ē* die rede sein. Wegen der eigennamen auf *-flæd.* vgl. Kluge, grundriss I, 342 b : « Als tieftonig haben alle nichthaupttonsilben zu gelten, welche die vocalentwickelung der haupttonsilben zeigen (ahd. *oheim, arbeit* usw.) »

Für das nordische gelten die gleichen regeln wie für das westgermanische; es ist deshalb lautlich nicht möglich, die participia westnord. *trūat, hafat* usw. lateinischen formen wie *delētus* in bezug auf den stammauslautenden vocal gleichzusetzen.

Steht also, soviel ich sehe, der auffassung des ahd. *ē* der verba dritter classe als urgerm. *ē* kein hindernis entgegen, so gewinnen wir die möglichkeit das ahd. *habēm habēs habēt* direct auf ein urgerm. **χaβemi *χaβēʒi *χaβēði* zurückführen zu können. In der dritten person pluralis usw. ist die kürzung wider beseitigt und das paradigma ist conform dem der *ō*-verba gestaltet. Selbstverständlich ist hiermit nicht geleugnet, dass in einzelnen fällen das *ē* dieser verba auf älteres *ai* zurückgehen könne wie dies z. b. bei *bibēm* = idg. **bhibhaimi* der fall ist; *ai* wie *ē* fielen eben in tonloser silbe genau so zusammen wie *au* und *ō*.

Bei den *ō*-verben ist ja auch im gotischen die restitutierung der länge erfolgt; wol deshalb, weil durch die kürzung zusammenfall einzelner formen mit denen der *ē*-verba erfolgte, während die mehrzahl der formen scharf geschieden blieb. Warum beide paradigmen entgegengesetzte wege in ihren ausgleichungen einschlugen, lässt sich nicht mehr bestimmen; doch ist diese verschiedenheit nicht befremdlicher als etwa jene, die zwischen den ausgleichungen : *wēg*, *wēges* einer- und : *gott, gottes* anderseits besteht.

Ob sich für das hochdeutsche verba auf *-ējō, -ōjō* neben denen auf *-ēmi, -ōmi* erweisen lassen, ist fraglich. Die von Kœgel, bei-

träge 9,504 ff. angeführten formen gehören samt und sonders dem optativ an. Es ist deshalb nicht unwahrscheinlich, dass sie durch anfügung der gewöhnlichen optativendung an den stamm auf *-ō-* und *-ē-* entstanden, demnach als neubildungen zu betrachten sind.

Herrschend ist der typus *-ōjō* dagegen im ags., dessen ganzes paradigma auf ihm beruht. Namentlich das north. zeichnet sich durch hohe altertümlichkeit aus. Die 2. 3. pers. sing. indc. z. b. *sealfast sealfað* gehen so gut auf *-ais -aið* zurück wie *hafast hafað*; vgl. den abweichenden suffixvocal des superlativs, der in der regel durch *o* nicht *a* widergegeben wird. Der laut scheint also ein verschiedener gewesen zu sein. Das einsilbigwerden des suffixes der beiden personen erfolgte natürlich gleichzeitig mit der reduction, die in den andern personen stattfand. Den schlüssel gewähren die früher schon angeführten north. formen.

Die ags. *ē*-verba endlich gehören weder dem typus *-ējō* noch dem typus *-ēmi* sondern einem dritten an, über welchen Sievers, beiträge 8, 90 ff. und Bremer ebd. 11, 46 ff. zu vergleichen ist.

Näher auf die verschiedenen kategorien der *ē*- und *ō*-verba einzugehen, liegt ausserhalb der grenzen meiner aufgabe; mir kam es nur darauf an, an dem beispiel der gotischen flexion der schw. verba dritter classe zu zeigen, dass im urgermanischen ein athematisches paradigma derselben bestanden haben muss. Wie dasselbe zu stande gekommen, ob auf dieselbe weise wie etwa griech. *φίλημι* durch einführung des zweiten stammes in das præsens unter anlehnung an alte athematische verba von *ē*-wurzeln, über die Bremer, beiträge 11, 262 ff. gehandelt hat, ob auf anderm wege, ist für mich irrelevant. Jedenfalls aber haben neben diesem noch andere typen bestanden, die scharf von einander getrennt bleiben müssen; für alle auf ein einziges urgermanisches grundschema zurückzugehen, lässt sich ohne gewaltsamkeit nicht durchführen.

II. ē-Diphthonge im auslaut. Auch im auslaut tritt in allen germanischen dialekten kürzung des ersten componenten ein; aber wir haben es hier nicht mehr mit einem urgermanischen, sondern mit einem einzelsprachlichen processe zu tun. Dies lehrt:

1.) Die verschiedene behandlung auslautender *ē*-diphthonge in den einzelnen dialekten. Zwei gruppen sind erkennbar:

a.) Das ostgermanische kürzt *ē* in diphthongischer verbindung zu *a;* dieser process entspricht jenem, der einfaches auslautendes *ē* zu *a* wandelt.

β.) Nord- und westgermanisch wahren im gegensatz zum gotischen die qualität des *ē* in auslautenden diphthongen bei der kürzung; es wird also zu *e*. Auch diese behandlung steht in voller übereinstimmung mit der entwickelung des nichtdiphthongischen auslautenden *ē*, das bei seiner kürzung seine qualität bewahrt.

2.) Die tatsache, dass in einem germanischen dialekte, nämlich im gotischen, die entwickelung des urgermanisch auslautenden *-ai* von der des urgerm. auslautenden *-ōi* abweicht; dieses wird zu *ai*, jenes mit alleiniger ausnahme der einsilbigen worte zu *a*, vgl. MAHLOW, lange vocale s. 94 ff.; J. SCHMIDT, zeitschr. f. vergl. sprachforschung 26, 42 ff.; siehe auch BARTHOLOMÆ, studien zur idg. sprachgeschichte I, 61. Wenn SIEVERS, grundriss d. germ. philol. I, 403 im anschluss an HANSSEN, zeitschrift 27, 612 ff. vermutet, nur gestossenes urgerm. *-ai* sei in *-a* übergegangen, geschleiftes dagegen als *-ai* erhalten, so scheint mir dies durchaus im widerspruch mit den tatsachen zu stehn; denn der von ihm angeführte dativ-locativ *daga* müsste nach ausweis des griechischen geschleifte betonung und somit erhaltenes *-ai* aufweisen vgl. *οἴκοι*, dessen acut auf langes also geschleiftes *-οῖ* hinweist, das wir auch in *οὐδαμοῖ Ἰσθμοῖ* usw. antreffen.

Die tatsache aber, dass im gotischen *-ōi* anderes behandelt wird als *-ai* beweist, dass lang- und kurzdiphthong in vorgotischer zeit noch nicht zusammengefallen sind, da sonst getrennte entwickelung unmöglich wäre.

Dadurch, dass die forscher, welche den auslautenden langdiphthongen des germanischen ihre aufmerksamkeit zuwanten, die kürzung derselben bereits in die urgermanische zeit verlegten, ist die erkenntnis ihrer geschichte gehemmt worden. Denn die unrichtige datierung hat zur folge gehabt, dass sie die auf dem boden einer einzigen mundart gewonnenen resultate anstandslos als gemeingültige betrachteten, demnach auf andere mundarten zu übertragen nicht zögerten. So nimmt MAHLOW, lange vocale s. 54, vom gotischen ausgehend, auf grund des dativ-locativ *sunau a* als urgermanisches kürzungsproduct von *-ē-* in diphthongischer verbindung an. BREMER, beiträge 11, 41 dagegen wählt das nordische zum ausgangspunkt und schliesst wegen des urnordischen locativs *kuni-mu[n]diu* auf dem brakteaten von Tjurkö *eu* sei das ergebnis der urgermanischen reduktion von *-ēu*. Beide sind gleicherweise im recht und im unrecht; im recht, insofern ihre resultate für die betreffenden dialekte zutreffen; im unrecht, insofern sie ihre resultate verallgemeinern.

Die beispiele für auslautende *ē*-diphthonge sind nun folgende: 1. *ēr* : *α.*) gotisch. *-ar*, vgl. *fadar*, *β.*) west- und nordgermanisch *-er*, vgl. ahd. *fater* runisch *faþir* (Rök), anord. *faþir*. Diese kürzung hat schon Mahlow, ao. s. 26, 60 erkannt. Der parallelismus, der bei dieser auffassung mit dem übrigen *ē*-diphthongen des auslautes besteht, beweist die richtigkeit seiner erklärung. Bremers einwände auf s. 31 anm. und s. 39 der beiträge sind nicht recht verständlich. Denn wenn es auch nicht möglich ist got. *þar* anord. *þar* ags. *þar* sowie got. *hwar* anord. *hvar* ags. *hwar* auf älteres **þēr* bezw. **χwēr* zurückzuführen, — wogegen, von anderm abgesehn, schon das verhältnis *a* : *e* in den endungen von got. *fadar* : ahd. *fater* anord. *faþir* spricht — ihnen vielmehr eine ganz andere stammform, nämlich idg. **to-* **qo-* zu grunde liegen muss, warum sollte deshalb die annahme einer kürzung des auslautenden *-ēr* für got. *fadar* ahd. *fater* unmöglich sein? Beide fälle haben ja nach Bremer selbst nicht das geringste mit einander zu schaffen. Auch Kluges, wol im anschluss an Paul, beiträge 4,419 unternommener versuch, die ahd. nominativform aus einem idg. accusativ. **paterm* herzuleiten (vgl. grundriss I, 385), muss als misglückt betrachtet werden, da er für das *-ar* der gotischen form nicht anwendbar ist, beide formen aber zusammen gehören.

Uberhaupt fehlt ein ausreichender grund für Kluges construction; denn die kürze des *e* in ahd. *fater*, welche sie offenbar veranlasst hat, ist regulär und frei von einwand. Dass sich *ē* in *-mēs* länger erhielt als in **faðēr* beruht darauf, dass es nicht in diphthongischer verbindung steht, und das *-ēr* im nominativ singular der pronominaldeclination erklärt sich als übertragung von dem einsilbigen betonten **þēr*, dessen länge geschützt war, vgl. Sievers, beiträge 2, 123 und Kluge, grundriss I, 392. Im übrigen ist das gekürzte *ē* vor *r* wie das ursprüngliche kurze *e* vor *r* behandelt worden: es ist als *e* erhalten geblieben, vgl. Kluge, ao. 354. Siehe run. *after* auf dem stein von Tune, anord. *aptr* (adverb.) = *faþir* ohne umlaut; dagegen nom. plur. *feþr*. = nom. plur. *negl*. Ahd. *fater* = ahd. *after*; dagegen *elina* : ὠλένη. Wahrscheinlich hat sich *ē* vor *r* länger ungekürzt erhalten als vor *i u*. Vgl. ags. (betontes) *þær* as. *thār* ahd. *dār*, während *ēu ōu* in einsilbigen worten unerhört ist. Dieser unterschied beruht auf der geringern klangfülle des *r* gegenüber, consonantischem *i u*.

2. und 3. *ēi* und *ēu* werden *α.*) im gotischen zu *-ai* bzw. *-au*

β.) im west- und nordgermanischen *ei* bezw. *eu*. Ein vollkommen sicheres beispiel gewähren uns die singularlocative der *ei*- und *eu*-stämme, die im idg. auf *-ēi* bezw. *-ēu* endeten. Man vergleiche : g. *fadar* : ahd. *fater*, an. *faþir* = g. *anstai* : ahd. *ensti*, an. *fundi*
= g. *sunau* : ahd. *suniu*, urn. **suniu*.

Hierzu ist folgendes zu bemerken : *a.)* Dass der locativ sing. der *ei*- und *eu*-stämme im indogermanischen regulärer weise auf *-ēi* bezw. *-ēu* ausging, neben welchen die sandhiform *-ē* stand, ist durch die forschungen Mahlows, lange vocale s. 54, J. Schmidts, zeitschr. f. vergl. sprachforschung 27,287 ff. und Meringers, zeitschr. f. österr. gymnasien 39,132 ff. erwiesen. Nicht erwiesen ist jedoch die behauptung des letztern gelehrten, dass in der genannten form neben *-ēi* und *-ēu* bezw. *-ē* auch mit abweichender vocalstufe *-ōi* und *-ōu* bezw. *-ō* vorkommen könne. Tatsächlich ist eine solche form nirgends belegt. Lat. *noctū* abg. *synu* können anstandslos auf formen mit altem *-ēu* zurückgeführt werden, das nach den lautgesetzen jener sprachen erst zu *ĕu* gekürzt, dann zu *ou* gewandelt und schliesslich zu *ū* monophthongiert werden musste; vgl. fürs abg. Leskien, handbuch d. abg. sprache s. 12. Das gleiche gilt für das gotische :

**patēr* : *fadar* = **anstēi* : *anstai*
= **sunēu* : *sunau*.

Diese zurückführung der dativ-locativformen der genannten sprachen auf *-ēu* ist nicht nur möglich, sondern notwendig, vgl. Mahlow, ao. s. 54. Ganz unhaltbar ist es natürlich got. *anstai* aus **anstēi*, dagegen *sunau* aus **sunōu* herzuleiten, was auch schon geschehen ist. Ueberhaupt entbehrt die hypothese des locativischen *-ōi* und *-ōu* nicht nur jedes tatsächlichen anhaltes, sondern sie ist auch, rein als aprioristische annahme betrachtet, principiell in hohem grade bedenklich. Denn die erkenntnis, dass in gewissen casus bestimmter nominalstamm-classen *e* und *o*, *ē* und *ō* wechseln konnten, darf nicht dazu verführen, in allen casus aller stammclassen beliebig *o*- und *e*-laut mit einander tauschen zu lassen. Der locativ der *ei*- und *eu*-stämme sowie aller consonantischen stämme ist nun, worauf alle tatsachen hinweisen, ausschliesslich der casus der *e*-stufe; wir haben daher kein recht, willkürlich *o*-stufe in formen zu suchen, deren lautliche gestalt mehrdeutig ist.

b.) Behält man den fundamentalen unterschied im auge, der zwischen dem gotischen einer- und dem westgermanisch-nordischen

anderseits in der behandlung des einfachen *ē* besteht, so befremdet die gleichsetzung der gotischen formen mit jenen der beiden andern dialekte nicht im geringsten. Im gegenteil, befremdlich und in hohem grade auffallend wäre es, wenn das kürzungsproduct von *ē* in diphthongischer verbindung vollständig von dem des einfachen *ē* verschieden wäre; denn war einmal ein tonloses *ē* zu einem geschlossenen laute geworden, so ist es klar, dass dies gesetz den laut in jeder stellung, sowol als monophthong wie in diphthongen betroffen haben muss. Das secundäre *ei* ward zu *ī* und fiel so mit alterm *-ĕi* und *-ī* zusammen analog dem zusammenfall von *-ōi* mit altem *-oi* und *-ē*. Ebenso musste in der endung *-ēu* das gekürzte *ē* vor *u* zu *i* werden. Im nordischen ist *kuni-mu*[*n*]*diu* auf dem brakteaten von Tjurkö belegt, hieraus wird *-i* vgl. anord. *syni;* der umlaut ist regulär. Die vertreter der alten locative auf *-ēi* haben wir in den nur spärlich belegten dativen auf *-i -e* von *ei*-stämmen zu sehen wie z. b. *fundi;* vgl. Noreen, anord. gramm. I, 121 anm. 2. und grundriss d. germ. philol. I, 493 nro. 3. Wenn *fundi* gegenüber *syni* des *i*-umlautes entbehrt, so beruht dieser unterschied auf der bekannten tatsache, dass in einem teile der nordischen *ei*-stämme der *i*-umlaut überall beseitigt, in einem andern überall durchgeführt ist. Der dativ-locativ *fundi* ist also nicht anders zu beurteilen als der nominativ *fundr* « begegnung ». Schliesslich sei nochmals auf die oben erwähnte tatsache hingewiesen, dass die — einzeldialektische — kürzung des *ē* vor *i* und *u* älter ist als vor *r*.

c.) Nach den obigen ausführungen dürfte feststehn, dass die dativ-locativformen der *ei*- und *eu*-stämme, wie sie uns in den verschiedenen germanischen dialekten entgegentreten, sich ausnahmslos und ohne lautlichen hindernisse direct aus den regulären idg. grundformen auf *-ēi* bezw. *-ēu* herleiten lassen. Wir sind also nicht gezwungen zur erklärung der west- und nordgermanischen formen zu den secundären, seltenen, immer analogischer neubildung ihr dasein verdankenden nebenformen auf *-eji -iji* bezw. *-eu̯i* unsere zuflucht zu nehmen. Wenn J. Schmidt ao. s. 303 für ahd. *ensti* eine grundform nach art des kyprischen *πτόλiji* angesetzt hat, so ist dies nur deshalb geschehen, weil die ahd. form lautlich mit der gotischen unvereinbar schien. Dass dies jedoch nicht der fall ist, hoffe ich dargetan zu haben; die nötigung zur annahme solcher neubildungen, die den auffallenden parallelismus zwischen den gotischen formen einer- den westgermanisch-nordischen anderseits

völlig zerstören würde, fällt somit fort. Auf die bedenklichkeit, solche neubildungen in weiterm umfang vorauszusetzen, hat ja J. Schmidt selber in dem genannten aufsatze mehr als einmal hingewiesen.

d.) Kluges grundtypen urgermanisch **anstaji* und **sunawi,* deren endungen indogermanisch -**oji* und -**oui* repræsentieren und in den got. dativen *anstai* bezw. *sunau* reflectiert werden sollen, sind unformen.

B. ō-Diphthonge.

Vorausgeschickt sei, dass *ō* in diphthongischer verbindung überall gekürzt und infolge dessen mit dem germanischen vertreter des indogermanischen kurzen *o* überall zusammengefallen ist. Qualitätsdifferenzen je nach seiner stellung innerhalb oder ausserhalb der haupttonsilbe, wie wir sie bei *ē* angetroffen haben, treten bei *ō* nirgends zu tage.

I. Im inlaute. Nur in haupttoniger silbe erscheinende primäre und secundäre *ō*-diphthonge sind mit sicherheit nachzuweisen :

a. Primære ō-diphthonge. 1: *ōn, ōm :* Nur für letzteres ist mir ein beispiel bekannt, nämlich got. *ams* aus idg. **ōmso-*, dessen langer *ō*-vocal noch in dem griech. *ὦμος* erscheint. — 2. Für *ōr* fehlt ein beispiel. — 3. *ōu :* anord. *naust* « schiffsstation » aus idg. **nāu-sta-*. Eine — überhaupt nicht belegte — mittelstufe idg. *nău-* dürfen wir für das nordische wort so wenig aufstellen wie für griech. *ναυσί* usw. Es verhält sich :

anord. nom. sing. *nōr : nau-st* = lat. *dies :* griech. *Ζεύς*.

Im übrigen ist das wort nicht das einzige beispiel für german. *au* aus älterem *ōu*. Eine kategorie, die mit sicherheit hierher zu stellen ist, repræsentiert das præteritum sing. der consonantisch auslautenden *ōu*-wurzeln, und sonstiger nicht der *eu*-reihe von haus aus zugehörigen wurzeln. Hierher sind vor allen dingen jene verba zu stellen, die im præsens ursprüngliches *ū* haben. Es verhält sich *ū : ōu* = *ī : ōi,* vgl. W. Schulze, zeitschrift f. vgl. sprachforschung 27,420 ff., speciell 428.

**sūkō* (air. *sūgim*) : præt. **(se)soūke* = *πίνω : πέπω-κα* aus **πεπωι*

Selbstverständlich ist das *ū* vor consonanz bei *ōu*-wurzeln nicht anders zu beurteilen als das *ū* vor vocal, es verhält sich also

urg. **sūkō : sōuki* = urg. **snūō : *snōu̯i*

Auf urgerm. **snūō* weist anord. inf. *snūa*, während das got. *sniwan* schon um seiner lautlichen form willen neubildung sein muss. Das got. præt. *snau* dagegen ist, wie sich weiter unten zeigen wird, die fortsetzung von urgermanischem **snōu̯i*.

Ferner haben *ōu* im præteritum gehabt, die verba der zweiten germanischen ablautsreihe, die nicht auf *eu*- sondern auf *au*-wurzeln beruhen, vgl. ahd. *sliuzu, slōz*. Das præsentische *sliuzu* ist ebensowol neubildung wie das gotische præsens *sniwa;* denn wie lat. *claudo* lehrt, war die wurzel idg. *(*s*)*klaud;* vgl. ausserdem noch *clāvis*. Das præteritum zu dem præsens germ. **s*(*k*)*lautō* muss **s*(*k*)*lōuti* gelautet haben, vgl. anord. inf. *deyja*, præt. *dō*, das, wie sich gleich zeigen wird, die lautgesetzliche fortsetzung von urnordischem **dōu̯i* ist. Also :

urgerm. **slautō* bezw. **slūtō : *slōuti* = **daujō : *dōu̯i*.

Indem *ōu* vor consonant gekürzt werden musste ergab sich lautgesetzlich *sauk, slaut,* das præteritum fiel also mit demjenigen von verben der *eu*-reihe zusammen, und dieser zusammenfall veranlasste solche neubildungen im præsens wie ahd. *sliuzu*, anord. infin. *sjūga*.

Diese behandlung des anteconsonantischen haupttonigen *ōu* im germanischen beweist aufs deutlichste, dass wörter wie ags. *tōl* ahd. *snuor, guomo* ihr *u̯* nicht erst im germanischen verloren haben können, sondern das *ō* bereits als indogermanisches erbgut empfangen haben müssen; man vergleiche übrigens, was W. Schulze über das letztgenannte wort sagt, ao. s. 429.

4. *ōi :* got. *aiws* aus urgerm. **ōiu̯oz*, uridg. stamm **āi-u̯o-*, daneben, wol die ursprünglichste bildungsweise repræsentierend, **āi-u̯es-* und **āi-u̯en-*. Das *αι* in dem griech. *αἰ-ών*, das *æ* in dem lat. *æ-vum* sind einzelsprachliche kürzungsproducte des idg. *āi*, nicht aber vertreter einer tiefstufe mit idg. *ai*-, wie von manchen gelehrten angenommen wird. Letztere ansicht wird durch die aind. formen widerlegt, denn der aind. *us*-stamm *āyus*- vgl. Lanman, Noun-Inflection in the Veda s. 569, ist nichts anders als verallgemeinerung der tiefstufe *-us-* von dem suffixe *-u̯es-*. Er lehrt also, dass *āy*- auch in der tiefstufe berechtigt war, eine schwächung von *āy* zu **ay* nicht stattfand. Auf das gleiche resultat führt der umstand,

dass der *u̯en*-stamm idg. *āi-u̯en-* im indischen in die *u*-declination übergegangen ist. Dieser übergang ward durch die suffixform *-un-* veranlasst, vgl. Osthoff, forschungen II, 24 f., Brugmann, morphologische untersuchungen II, 189 f. Wenn nun formen wie *āyunā* in der wurzelsilbe langes *a* besitzen, so beweist dies, dass *ā* in alter zeit durch das ganze paradigma des *u̯en*-stammes ging, *āi-* also starr war.

got. *aiws :* anord. *naust* = griech. *αἰών : ναυσί* = aind. *āyuna : naushu*. Vgl. auch Brugmann, grundriss II, 340 § 116.

b. Secundære ō-diphthonge. Secundäres *ōi*, das aus älterem *ōji* hervorgegangen ist, findet sich in zwei fällen innerhalb der haupttonsilbe. Es wird behandelt wie primäres *ōi*. — 1. Es steht in den comparativen got. *maiza* usw. sowie anord. *fleiri*. Secundärer diphthong muss hier zu grunde liegen. Im urgermanischen hat noch volle suffixabstufung bestanden, wie die adverbial gebrauchten nom.-acc. sing. neutr. auf *-jos* beweisen, vgl. z. b. got. *hauhis airis*, Mahlow ao. s. 45. War dies aber der fall, so musste durch den systemzwang, welchen die hochstufigen suffixformen ausübten, auch dem tiefstufigen *-iz-* silbischer charakter selbst nach vocal gewahrt bleiben. Zudem erhielten ja die comparative, die von consonantisch auslautender wurzel gebildet waren, eine suffixform *-iz-* im sprachgefühl lebendig. Es scheint mir daher ausgeschlossen zu sein, dass man für die ältere zeit des urgermanischen in lebendigen comparativen consonantisches *i* in der tiefstufe des suffixes annehmen darf. Selbstverständlich musste sich alsdann *j* als übergangslaut vor *i* einstellen, sodass wir zu der tiefstufenform *-jis-* gelangen. Man vergleiche nur, wie lange sich *-ji-* silbisch erhielt in den verben auf *-ōjō*. Die north. formen der 2. 3. pers. sing. auf *-igas -iges, -agiđ -aiđ* sind die besten zeugen für die macht des systemzwangs. Auch die erhaltung des aslav. *-jĭs-* nach *ě* kann man geltend machen, da sie nur möglich war unter dem drucke der comparative, die von consonantisch schliessender wurzel gebildet wurden, ihr *-is-* bezw. *-jis-* also intact erhalten mussten.

Was nun die stufe des wurzelvocals anlangt, so ist urgerman. *ē* von vorneherein ausgeschlossen, vgl. Osthoff, beiträge 13,444. Durchaus unglaublich erscheinen mir auch die von dem genannten gelehrten vermuteten wurzelformen **mə *plə*, als basis der germanischen comparative. Bei der wurzel *plē-plō* ist die stufe *plə* im iranischen belegt, vgl. avest. *fraesh'tō ;* bei wurzel *mē-mō*

schwebt ein solcher ansatz völlig in der luft; die wurzel muss überhaupt gar nicht abstufend, sondern kann ebensowol « starr » gewesen sein wie wurzel *vē-vō.*

Nehmen wir aber auch die existenz von **mə* neben **plə* an, was folgt daraus? Der comparativ hat allerdings ursprünglich einmal wechselnden accent, also auch wol verschiedene wurzelstufe in den einzelnen casus gehabt, tatsächlich aber herrscht im comparativ die hochstufenform, vgl. Brugmann, grundriss II, 400. Tiefstufe ist dagegen dem superlativ eigen. Das ursprüngliche verhältnis repræsentiert also z. b. ahd. *suoʒ-iro* : got. *sut-ista,* avest. compar. *frāyāo* : superl. *fraēsh'tō* = idg. **plē-jōs : *plə-istos.* Dies reguläre verhältnis ist jedoch durch ausgleichung gestört worden : regel ist, dass der comparativ den superlativ beeinflusst, seine hochstufe auf ihn überträgt, wie dies z. b. fast ausnahmslos im indischen der fall ist, vgl. Whitney, ind. gramm. § 467 ff. Als beispiel möge dienen ahd. *suoʒiro : suoʒisto* gegenüber dem got. superlativ *sutista;* ferner griech. *πλείων : πλεῖστος* gegenüber avest. superl. *fraēsh'tō.* Ganz selten dagegen ist umgekehrte ausgleichung, also übertragung der tiefstufe aus dem superlativ in den comparativ wie z. b. gr. *τάχιον* statt *θᾶσσον : τάχιστα.* Angleichung des comparativs an den superlativ werden wir also unter diesen umständen nur in dem falle annehmen dürfen, dass gründe lautlicher art uns nötigen. Ein solcher anlass liegt aber in den beiden germanischen formen nicht vor.

Die german. comparative got. *maiza*, anord. *fleiri* können in der wurzel nicht *ē*-, wol aber *ō*-stufe gehabt haben; wir müssen *ō*-stufe für sie annehmen, da uns eine andere möglichkeit methodischer erklärung nicht bleibt. Auf *ō*-stufe weisen uns zudem die entsprechenden irischen und latein. comparative hin. Man vergleiche air. *māo* aus idg. **mōjōs* sowie lat. *plūs* aus **plōis, *plōjis,* vgl. Danielsson, Paulis altitalische studien IV, 164; Johansson, de derivatis verbis contractis s. 177; Brugmann, grundriss, II, 407 anm. 2. Dass nämlich lat. *plūs* auf **plējos* zurückgehen könne, dürfte lautlich nicht zu rechtfertigen sein; denn *ū* ist wol aus altem *-ēu* entstanden, nicht aber aus altem *ēo.* In *plūs* haben wir vielmehr ein altes adverbium auf *-is* zu erkennen wie lat. *magis,* got. *wairs* aus **u̯irs-iʒ,* griech. *πρεις-* = lat. *prīs-* usw., vgl. Brugmann, grundriss II, 402 nro. 4. Das *ō* in **plōis* ward gekürzt und der neuentstandene kurzdiphthong wie idg. *oi* behandelt. *Plures* usw.

ist wahrscheinlich neubildung zu *plus*. Die e-stufe der wurzel haben wir vielleicht in *plisima* und *pleores* vorliegen, deren letzteres aus **pleoses* modernisiert sein müsste, vgl. Stolz, lat. gramm.[2] § 92. Das alte **pleōses* ist durch die neubildung *plures* zu *plus* verdrängt worden. Es verhält sich :

lat. *plē-nus : plūs* = got. *mē-rs : mais.*

2. Ein zweites beispiel von hohem werte für den übergang des secundären *ōi* in den kurzdiphthong *ai* gewährt die im mittelfränkischen dialekt überlieferte bildung der 2. und 3. person. sing. præs. von urgerm. **dōmi* « ich tue »; sie lauten *deis*(*t*) *deit:* inf. *duen*. Sowiel steht von vorneherein fest, dass die formen nicht das resultat einer association an *steis*(*t*) *steit; geis*(*t*) *geit* sein können, da ein tertium comparationis durchaus mangelt. Sie können ferner auch nicht auf einer ganz andern præsensflexion der wurzel *dhē-dhō* beruhen, da es sonst geradezu unbegreiflich wäre, warum diese nur in den beiden genannten personen erhalten, sonst aber spurlos verschwunden sein sollte.

Es bleibt demnach keine andere möglichkeit der erklärung als die annahme der überführung des athematischen **dōsi* **dōþi* in die thematische conjugation, bewirkt durch die anfügung der dieser eigenen endungen, german. *-*iʒ*(*i*) *-*ið*(*i*). Hieraus musste ursprünglich zweisilbiges **dōjiʒ* **dōjið* hervorgehn, deren *j* nichts anders als den notwendig sich einstellenden übergangslaut bezeichnet. Durch reduction entstand einsilbiges secundäres *ōi,* das gekürzt und mit ursprünglichem *ọi* gleichbehandelt ward. So gelangen wir auf geradem wege zu den mittelfränk. formen *deis deit*.

Dass wirklich die neigung bestand, die genannten personen des athematischen **dōmi* durch anfügung der endungen -*is* -*it* in die thematische conjugation überzuführen, beweisen die einer spätern periode angehörigen, aber auf demselben princip beruhenden formen wie *tōis* (Cass) *tōit* (R), *tuoit* (M), das Otfridische *duis duit* neben *duas duat* u. a.

Einen andern vocal als *ō* diesen mfr. formen zu grunde zu legen, demnach idg. *ē* in ihnen suchen zu wollen, wie dies Wilmanns, zeitschrift f. deutsches altertum 33,425 anm. 2 getan hat, ist in keiner weise zu rechtfertigen. Es liegt nicht der geringste anhaltspunkt vor, der uns erlaubte idg. *ē* im germanischen præsens der wurzel idg. **dhē-dhō* anzunehmen. Einmal nötigen uns die mfr. formen dazu mit nichten ; zum andern aber ist es principiell

anstössig, in der præsensflexion *ō* und *ē* willkürlich mit einander wechseln zu lassen. Was BREMER, beiträge 11,271 in dieser beziehung bemerkt hat, entbehrt jeden tatsächlichen untergrundes.

Im übrigen ist die flexion des germanischen præsens wesentlich von der des griechischen verschieden, nicht bloss in bezug auf die stufe des wurzelvocals. Während nämlich diese redupliciert war, entbehrte jene der reduplication. Dass der reduplicationssilbe im præsens *i*-vocal eigen war, steht fest, vgl. HOFFMANN, præsens s. 94. Das aind. *dadhāmi* verdankt sein *a* analogischer umbildung. Ferner steht fest, dass reduplicationssilben, welche *i*-vocal enthielten, im germanischen niemals fortgefallen sind. Zur evidenz beweisen dies ahd. *bi-bēm* aus idg. **bhi-bhaimi, ʒittarōm* aus urgerm. **ti-trō-mi, sestōm* (falls es nicht aus dem lateinischen von Notker entlehnt ist) = griech. ἵστημι lat. *si-sto* aus idg. **si-sthā-mi ;* s. KLUGE, zeitschr. f. vgl sprachforschung 26,85 und beiträge 8,342. Endlich spricht für erhaltung der reduplication mit *i* auch das præteritum ahd. *teta* ags. *dide* zu *tuom* selber; es hat die reduplication urgerm. *di-* gehabt, vgl. BEZZENBERGER, zeitschrift f. deutsche philol. 5,475. Lautlich unmöglich ist die abweichende erklärung dieser form von COLLITZ, american journ. f. philol. 9,42 f. siehe J. SCHMIDT, pluralbildungen der neutra s. 114 anm. 2.

Aus diesen tatsachen geht hervor, dass das germ. præsens **dōmi* weder in bezug auf die stufe des wurzelvocals noch überhaupt in der ganzen art der præsensbildung mit dem griech. τίθημι zu vergleichen ist; dass **dōmi *dōsi* usw.. vielmehr die alleinigen urgerm. præsensformen sind, auf die auch mfr. *deis deit* zurückgeführt werden müssen, und wie aus dem obigen ersichtlich, auch anstandslos zurückgeführt werden können.

In NICHTHAUPTTONIGER SILBE ist *ai* aus secundärem *ōi*, älterem *ōji* nicht mit voller sicherheit zu belegen. Wahrscheinlich jedoch gehören hierher die 2. und 3. person sing. der ags. verba auf *-ōjō*. Es hindert nichts ihr *-ast -að* ebensowol auf älteres *-*aiʒ *-aið* zurückzuführen wie das *-ast -að* in den gleichen personen der schwachen verba dritter classe. Selbstverständlich kann diese reduction erst im sonderleben des ags. stattgefunden haben und muss gleichzeitig mit der absorption des *ō* in den übrigen personen stattgefunden haben. Eine ältere schicht repræsentieren die schon mehrfach erwähnten north. bildungen *-i(g)as -iges ; -agið aið.*

II. ō-Diphthonge im auslaute. Auch hier haben wir zu scheiden zwischen haupttoniger und nichthaupttoniger silbe. Im ersten falle sind alsdann weiterhin zu trennen primäre und secundäre ō-diphthonge.

a. In haupttoniger silbe. Von primären auslautenden ō-diphthongen, die zugleich den hauptton tragen, ist mir nur ein einziger fall bekannt; derselbe ist jedoch wegen seiner durchsichtigkeit und seiner isolierung von grösster bedeutung. Ich meine anord. *tvau,* den neutralen nominativ der zweizahl. Derselbe muss dem idg. nom. masc. **du̯ōu* aind. *dvāu* entsprechen, eine andere möglichkeit ist nicht vorhanden. Neben ihm steht die idg. sandhiform **du̯ō* lat. *duō* in westnordisch *tottogo* 20 d. i. *tō-tugu* vgl. griech. *δώ-δεκα* vgl. Noreen, grundriss d. germ. philol. I, s. 506 § 195, 2. Woher es kommt, dass die idg. masculinform zum neutrum geworden ist, während das idg. neutrum **du̯ai* aind. *dvē* zum masculinum ward, vgl. got. *twai* anord. *tvei-r,* ist deutlich zu erkennen : da der nominativ pluralis der pronomina auf urgermanisch *-ai* endigte, so lag eine association an jene auf der hand und musste notwendig eintreten. Das isolierte **du̯ōu,* das seines gleichen im masculinum nicht hatte, übernahm an seiner statt die vertretung des neutralen nominativs.

Die tatsache nun, dass anord. *tvau* der rechtmässige nachkomme des idg. **du̯ōu* ist, lehrt uns, dass urgermanisches *ōu* weder zu *ō* vor consonanz, noch zu *ū* (got. *au*) vor vocal geworden ist. Entweder nämlich stand urgerm. **tu̯ōu* vor consonantisch anlautender silbe bezw. in pausa, was auf dasselbe hinausläuft, da auch so die silbe geschlossen, das *u̯* tautosyllabisch war; oder es folgte ihm ein vocalisch beginnendes wort, so dass *u̯* heterosyllabisch ward : in keinem der beiden fälle hätte es nach J. Schmidts, theorie sein *-ōu* zu *-au* verkürzen können, sondern es hätte im erstern falle *ō,* im letztern *ū* (got. *au*) entstehen müssen, vgl. zeitschrift f. vgl. sprachforschung 26, 14 f. Es wäre also bei dem bestehen der Schmidt'schen lautgesetze überhaupt nicht möglich anord. *tvau* mit. idg. **du̯ōu* zu vereinigen.

Ausserdem aber beweist anord. *tvau,* dass im nordischen kein lautgesetz besteht, das auslautendes *au* zu *ō* wandelt, wie Osthoff, morphologische untersuchungen IV, 316 auf grund des præteritums *spjō* vermutet hat. Das *ō* desselben verdankt vielmehr einer ganz andern ursache seine entstehung.

Es beruht nämlich auf secundär infolge der nordischen auslautgesetze tautosyllabisch gewordenem und an den wortschluss getretenem *-ōu*. Die 1. und die 3. pers. sing. perf. endeten auf einen vocal, diese auf *-e*, jene auf *a*; vgl. οἶδα : οἶδε. Weder *deyja*, *geyja* noch *spýja* sind *eu*-wurzeln, sie haben daher im singular des perfects urgerm. *-ōu̯-* gehabt.

hefja : deyja = **hōfi* : **gōu̯i*.

Der auslautende vocal der beiden personen musste schwinden; dass aber die apokope desselben kein urgermanischer sondern ein speciell nordischer vorgang war, steht trotz Kluges gegenteiliger ansicht (vgl. grundriss d. germ. philol. I, 360) fest, vgl. Brugmann, grundriss I, 514 § 659,1 anm. Auch schon die doppelheit *tvau : dō* widerlegt die annahme urgermanischer apokope der auslautenden *e, a*. Kluge ao. verfällt nämlich in den fehler alle apokopierungen, die der periode voraufgehn, aus welcher die uns erhaltenen runeninschriften stammen, einfach als « urgermanisch » zu bezeichnen. Schwand nun in urnordischer zeit zu einer periode, da die auslautenden langdiphthonge schon der reduction unterlagen, der kurze vocal in der endung von **hōfi* **gōu̯i*, so musste das *u̯* des letztern wortes tautosyllabisch werden und in den auslaut treten. Es entstand also **gōu̯*. Dieses secundär in den auslaut getretene *u̯* musste nach nordischem lautgesetze schwinden, vgl. Noreen, anord. gramm. I. § 223; grundriss d. germ. philol. I, 465 § 82,2 c. Wir erhalten also lautgesetzlich *dō : deyja, gō : geyja, spjō : spýja*. Letzteres verblieb in der *eu*-reihe, da sein præsens zu derselben stimmte; die beiden andern aber traten zur 6. verbalclasse über, da sie *a* im præsens besassen. Natürlich ward alsdann der plural nach dem singular umgebildet. In der zweiten person sing. wäre *au* aus *ōu* vor consonanz das reguläre gewesen; es erlag dem einfluss der beiden andern singularpersonen.

Dass der übergang des secundären auslautenden *ōu* in *ō* ein specifisch nordischer — zudem in ziemlich späte zeit fallender — vorgang ist, lehrt die behandlung dieser *ōu* im gotischen. Wir haben hier das verbum *sniwan snau*, dem im nordischen inf. *snūa* entspricht. Da, wie schon erwähnt, *sniwan* aus lautlichen gründen als neubildung anzusehen ist, so haben wir, mit rücksicht auf das nordische, eine ältere gotische flexion præs. 1. sg. **snaua* : præt. *snau* anzusetzen, welche der von anord. *spý : spjō* analog ist. Das præteritum got. *snau* muss so gut langen vocal gehabt haben wie das

præteritum anord. *spjō*. Der unterschied zwischen beiden formen ist nur der, dass im gotischen das secundär auslautende *ōu̯* zu *au* gekürzt ward, während es im nordischen in *ō* übergehen musste. So bilden *spȳja* und *snúa* zugleich einen beweis dafür, dass im præteritum von *sucan* usw. einst langdiphthong gestanden hat.

Es ergibt sich also, wenn ich mir gestatten darf, die ergebnisse der untersuchung über die behandlung des urgerm. *ōu* kurz zusammenzufassen, folgendes als resultat:

1.) Urgerman. *ōu* ward zu *au* vor consonanz; wo *ō* statt *ōu* auftritt, haben wir das walten eines vorgermanischen lautgesetzes zu erkennen.

2.) *ōu̯* vor vocal ist nicht im urgermanischen zu *ū* geworden, wie anord. *gō* nebst gefährten beweist; das auf germanischem boden in *ōu*-wurzeln auftretende *ū* ist vielmehr mit W. Schulze als ablaut zu *ōu* zu fassen, der parallel jenem von *ī : ōi* ist. Es erscheint nicht nur vor sonant sondern auch vor consonant. Sein vertreter vor vocal ist im got. *au*, vgl. Sievers, beiträge 6,566. Siehe auch Wrede, sprache der Wandalen s. 99.

b. ō-diphthonge in nichthaupttoniger silbe. 1. Da bei den verwantschaftsnamen ausgleichungen in bezug auf die färbung des suffixvocales stattgefunden haben, lässt sich die geschichte des auslautenden *-ōr* nicht mit sicherheit für die germanischen dialekte ermitteln. — 2. *-ōi*: es kann auf idg. *āi* und *ōi* zurückgehen.

α.) idg. *āi*: got. *gibai*. Die nebenstehende sandhiform ohne *i* repræsentiert ahd. *gebu*, vgl. J. Schmidt, festgruss an Böhtlingk s. 102. Es verhält sich:

got. *gibai*: ahd. *gebu* = lat. *mensæ*: *Matutā*.

β.) idg. *ōi*. Nicht mit absoluter sicherheit zu belegen. Im gotischen wäre *seinaigairns* hierherzuziehen, falls Mahlows deutung des *seinai*- als dat. sing. neutr. richtig ist, vgl. lange vocale s. 100. Das ahd. *tage* kann anstandslos auf **dhoghōi* zurückgeführt werden, doch kann auch ein locativ. sing. auf idg. *-oi* in ihm stecken. Kaum aber, wegen der nordischen dativform ein dativ auf *-ē*, der sandhiform zu *-ēi*, vgl. Schmidt ao.

3. *ōu*: got. *ahtau*, ein alter dual, vgl. Meringer, zeitschrift f. vgl. sprachforschung 28,132. Ahd. *ahto*, anord. *ātta* sind in bezug auf die endung mit der got. form identisch. Ihr *-o* bezw. *-a* ist die regelrechte fortsetzung des nichthaupttonigen auslautenden *-au*, urgerm. *-ōu*.

Ich stehe am ende meiner untersuchung über die schicksale der primären wie secundären germanischen langdiphthonge. Ich hoffe, sie hat bewiesen, dass das kürzungsgesetz nicht nur in urgermanischer zeit sondern bis in das leben der einzeldialekte bestanden und primäre wie secundäre langdiphthonge gleicherweise betroffen hat. Eine alt-urgermanische periode, die jedes *ōi* und *ōu,* gleichviel welcher herkunft, vor consonanz zu *ō* werden lässt, wie Mahlow vermutet hat, kann daher nicht bestanden haben.

Brugmann, grundriss II, 234 anm. 5 hat versucht die Mahlow'sche theorie zu retten. Da er im gegensatz zu Mahlow kürzung primärer langdiphthonge vor consonanz annimmt, so muss er den übergang des secundären *ōi* zu *ō* in eine spätere, gleichfalls aber noch urgermanische periode verlegen, geleitet von dem grundsatze, dass « andre zeiten andre lautgesetze » haben. Aber da sich im verlaufe der untersuchung gezeigt hat, dass das kürzungsgesetz noch tief in die einzeldialektische zeit hineinragt, so bleibt für Brugmanns « späturgermanische monophthongierungsperiode » kein raum mehr übrig. Sie kann also nicht bestanden haben.

Wir dürfen sagen : hätte die germanische sprache comparative auf *-ōiȝ-* besessen, analog jenen slavischen auf *-ē-jĭs-,* so hätte aus *-ōiȝ-* nichts anderes werden können als *-aiȝ-*, gleichviel in welche epoche der germanischen urzeit man die reduction des secundären langdiphthongs verlegen will.

3. Bevor ich dazu übergehe einen neuen erklärungsversuch zu wagen, bedürfen noch einige punkte von geringerer bedeutung einer kurzen erwähnung.

Ich habe oben die worte J. Schmidts citiert : « Der parallelismus von *nēhw : nēhwis* = *sniumundō : sniumundōs* ist vollständig. » Die richtigkeit dieses satzes für die sprachperiode, der die gotische bibelübersetzung angehört, ist unbestreitbar ; übertragen wir jedoch die gleichung an der hand der Mahlow'schen theorien in das urgermanische, so erscheint der parallelismus weniger vollständig ; denn wir erhalten alsdann :

**nēχwon : *nēχwjoȝ* = **sneumundōt : *sneumundōiȝ.*

Trotzdem die deutung der got. adverbien auf *ō* (und *ē*) als ablative, die Mahlow, lange vocale 57 f. 130 ff. versucht hat, noch neuerdings zustimmung gefunden hat (vgl. J. Schmidt, « festgruss » s. 102), so ist sie doch tatsächlich in nicht viel höherm grade

« zweifellos » als OSTHOFFS bekannter versuch, singularaccusative von femininen *ā*-stämmen in ihnen zu sehen, vgl. zeitschrift f. vergl. sprachwissenschaft 23,90 ff. und Morpholog. untersuchungen II, 271 ff. Von lautlicher seite betrachtet unterliegt sie vielmehr den begründetesten zweifeln, denn wir wissen, dass auslautender dental voraufgehende länge im germanischen nicht zu schützen vermag. Es muss deshalb unbedingt an der ansicht festgehalten werden, dass in urgermanischer zeit ein nasal hinter *ō, ē* gestanden hat.

Welche casusform haben wir nun in den rätselhaften bildungen mit dem auslautenden nasal zu sehn? OSTHOFFS deutung bietet zwar einen nasalen auslaut, aber dies ist auch der einzige punkt, der an der ganzen hypothese haltbar sein dürfte : in allem übrigen bietet sie sowol in lautlicher hinsicht als auch in bezug auf die bedeutung nicht minder aber auch von principiellem standpunkte aus hindernisse, die für mich absolut unübersteigbare sind. Ich glaube, die einfachste lösung ist, in den adverbien wie got. *galeikō sinteinō sniumundō; swarē simlē þandē* usw. singularinstrumentale auf *-ō -ē* zu sehen, die vermehrt sind um die bekannte, in der declination eine so bedeutende rolle spielende partikel *-am,* über welche LESKIEN, berichte d. sächs. ges. d. wissenschft. phil.-hist. cl. 1884 band 36, 94-105 gehandelt hat. Ich werde in dieser ansicht um so mehr bestärkt, als ich nachträglich sehe, dass auch BREMER, beiträge 11,37 diese auffassung gehabt, leider sie jedoch sofort mit andern, mir unannehmbaren hypothesen verquickt hat.

Von seiten der bedeutung steht kein hindernis dieser auffassung entgegen; vgl. WHITNEY, ind. gramm. § 1112 MIKLOSICH, slav. gramm. IV, 157 nro. 12. Ebensowenig bietet die form schwierigkeiten: urgermanisch *-ōm* = got. *-ō,* anord. *-a,* ahd. as. *-o,* ags. *e.* Wie KLUGE, grundriss d. german. philol. I, 401 § 59 c es möglich machen will, das ahd. *-o* dieser adverbien auf idg. *-ēd* zurückzuführen, ist mir rätselhaft; nicht minder dunkel bleiben auch die gründe, die ihn bewogen haben den ahd. genetiv pluralis auf *-o* von urgermanischem *-ēm* herzuleiten.

Den instrumentalen auf *-ōm* stehen solche auf *-ēm* gegenüber, die uns in den gotischen adverbien auf *-ē* erhalten sind.

Die partikel *-am* beim instrumentalis sing. treffen wir ausserhalb des germanischen sprachgebiets sehr wahrscheinlich im litauischen wider, vgl. LESKIEN, ao. s. 99. Ausserdem dürfen wir, gestützt auf die germanischen formen, auch die slavischen adverbien auf *-y*

wenigstens zum teile reclamieren. An sich ist bekanntlich die form doppeldeutig, da ja auch der instrumental des plurals in adverbieller verwendung erscheint. Auf lateinischem boden sind hierherzuziehen die instrumentale *dum, tum, num* u. a, vgl. Mahlow, lange vocale s. 65, 86.

Bis hierher ist die erklärung einfach und frei von bedenken. Nun erhebt sich aber die frage : wie verhalten sich zu diesen instrumentalen die comparativischen adverbien auf *-ō,* welche die richtung « *von-her* » bezeichenen? Welcher casus liegt uns vor in got. *aftarō* ὄπισθεν, *aljaþrō* ἀλλαχόθεν, *allaþrō* παντόθεν, *dalaþrō* κάτω, *fairraþrō* ἀπὸ μακρόθεν, *hwaþrō* πόθεν, *innaþrō* ἔσωθεν, *iupaþrō* ἄνωθεν ἄνω, *jainþrō* ἐκεῖθεν, *þaþro* ἐντεῦθεν, ἔπειτα, *utaþro* ἔξωθεν,?

Der sinn aller dieser bildungen ist, wie ich rückhaltlos Mahlow zugeben muss, ein ausgesprochen ablativischer. Niemand würde zögern ablative in ihnen zu erblicken, wenn nicht das *ō* schwierigkeiten machte, da es sich nun einmal nicht auf urgerm. *-ōt* zurückführen lässt. Wir stehen also vor einem dilemma : die bedeutung verlangt, die form verbietet ablativische herkunft anzunehmen.

Ich glaube, diese schwierigkeit lässt sich durch eine einfache annahme lösen. Halten wir an dem ablativischen ursprung von *fairraþrō* usw. fest — was man meiner ansicht nach tún muss — so sind wir zugleich gezwungen zu der annahme, dass das *-ō* dieser adverbien nicht auf lautgesetzlichem wege sich erklären lässt, sondern einer association seine entstehung verdankt. Wie aber ist diese zu stande gekommen? Die antwort ergibt sich von selber, wenn man den ursprünglichen tatbestand sich vergegenwärtigt.

Vor dem wirken der urgermanischen auslautgesetze standen sich gegenüber adverbiell verwendete ablative auf urgerm. *-ōt* und instrumentale auf *-ōm,* beide von adjectiven gebildet. Nach der wirksamkeit der ältesten auslautgesetze entstand dort *-ō,* hier aber über *-ōn* ein *ǭ,* also auf der einer seite n a s a l i e r t e s, auf der andern n i c h t n a s a l i e r t e s *ō.*

Die formale ähnlichkeit beider adverbialclassen war also nicht gering. Noch grösser aber war die bedeutungsverwantschaft der beiden. Denn wie bekannt bezeichnen die ablativadverbien bei weitem nicht immer klar und bestimmt die richtung « *von-her* », namentlich dann nicht, wenn es sich nicht um rein locale verhältnisse handelt. Ein blick auf die indischen adverbien, die auf dem ablativ beruhen, beweist dieses. War aber häufig die bedeutung

beider kategorien nicht scharf geschieden, so war es möglich, von einem adjectiv sowol ein adverbium auf *-ō* als auch ein solches mit nasaliertem *ō* zu bilden. Doppelbildungen dieser art aber mussten zur vermischung beider classen führen, so dass auch in solchen fällen ein adverbium, auf nasaliertes *-ō* ausgehend, zur verwendung kommen konnte, wo die deutlich ausgeprägte richtung « *von-her* » ein solches mit nicht-nasaliertem *-ō* ursprünglich erfordert hätte. Man konnte also dazu kommen, neben dem alten und statt des alten **ferraþrō* ein gleichbedeutendes adverbium* *ferraþrǭ* zu bilden.

Durch diese übertragung der nasalierung auf endungen, denen sie von hause aus fremd war, ward natürlich auch zugleich der auslautende lange vocal vor reduction geschützt; denn die — einzeldialektische — kürzung vermochte nur nicht nasalierte längen des auslautes zu treffen.

Sehen wir also in den adverbien auf *-ō,* denen ablativische bedeutung innewohnt, contaminationsbildungen aus alten ablativen und instrumentalen, so vermeiden wir die schwierigkeiten, welche die bisherigen erklärungen zurückliessen und werden nicht minder der form als der bedeutung gerecht.

III.

Mehr und mehr hat sich in den letzten jahren die überzeugung bahn gebrochen, dass man zur erklärung paradigmatischer neubildungen der indogermanischen einzelsprachen in weiterem umfange als bisher dem gedanken rechnung tragen müsse, dass das neugeschaffene paradigma von einer oder mehreren formen des alten seinen ausgang genommen habe. Manche bildungen, die mittels der compositionstheorie zu deuten man früher sich vergeblich abmühte, sind so dem verständnisse zugänglich gemacht worden. Um beispiele anzutreffen braucht man das gebiet des germanischen nicht zu verlassen. Ich erinnere nur an Behaghels auffassung des germanischen *t*-præteritums, welche sich an J. Wackernagels scharfsinnige deutung des griechischen passivaoristes auf *-θην* anschliesst, vgl. zeitschrift f. vergl. sprachforschung 30,313. Hier wie dort ist der ausgangspunkt für die neubildung die 2. person singularis des medialen præteritums, welche im indogermanischen auf *-thēs* endigte. Die identität von germ. **wuldēs* und aind. *vṛthās* ist evident.

Verwanter natur ist der versuch JOHANSSONS das rätselhafte *-ēd-* im dual und plural der gotischen schwachen præterita zu erklären, vgl. zeitschrift 30,547 ff. Er knüpft an die aind. dualendungen *-āthē -ātē* an, und wenn es ihm auch noch nicht gelungen ist sämtliche schwierigkeiten zu überwinden, so ist mir doch nicht zweifelhaft, dass der von ihm eingeschlagene weg principiell der richtige ist.

Eben dieses verallgemeinerungsprincip — wie ich es im gegensatze zur compositionstheorie nennen möchte — scheint mir auch eine erklärung der germanischen comparative auf *-ōʒ-* zu ermöglichen. Ich will versuchen, meine auffassung mit möglichster kürze und übersichtlichkeit im folgenden darzulegen.

Es besteht kein zweifel darüber, dass wir für die älteste zeit der germanischen urgemeinschaft noch regelmässige vocalabstufung für dass comparativsuffix in den verschiedenen casus annehmen müssen, und dass in dieser periode die überführung der comparative in die *en*-flexion noch nicht stattgefunden haben kann. Beides beweisen die später ausschliesslich als adverbia verwanten nominative-accusative singularis der neutra. Wir sind also berechtigt, für jene epoche ein paradigma anzusetzen, das im wesentlichen folgende form gehabt hat :

nom. **niu-jōʒ* neutr. **niu-joʒ*
acc. **niu-jōʒ-m̥*
loc. **niu-jiʒ-i*
dat. **niu-jiʒ-ai*
ist. **niu-jiʒ-ō*
gen. **niu-jiʒ-oʒ* usw.

Hierzu ist folgendes zu bemerken : 1. Die mittelstufe *-joʒ-* spielt im paradigma weiter keine rolle ; sie wird also unberücksichtigt bleiben können. — 2. Der locativ sing. hat in idg. zeit *e*-stufe des suffixes gehabt ; germ. *-jiʒ-* entspricht also hier indogermanischem *-jes-*, vgl. BRUGMANN, grundriss II, 402 nro. 3. — 3. Die stammform der casus mit tiefstufigem suffixe war ursprünglich **ne-u̯is-* ; sie hatte also heterosyllabisches *u̯* und entbehrte des *j*. Die verschiedenheit der silbentrennung z. b. nom. **niu-jōʒ*, loc. **niu-jiʒ-i* gegenüber istr. **ni-u̯iʒ-ō* musste hier wie anderswo bald ausgeglichen werden, indem — nicht ohne beeinflussung von seiten des locativs, welcher *-jiʒ-* aufwies — das *j* auch in die übrigen casus eingeführt ward. Man erinnere sich des gleichen vorgangs im slavischen. Ausserdem

musste sich *j* vor *-iʒ-* in allen comparativen, die von vocalisch auslautenden wurzeln gebildet waren, notwendigerweise als übergangslaut einstellen, so lange der silbische charakter des tiefstufigen suffixes gewahrt blieb. Ihn aber garantierten die nebenstehenden casus mit hochstufigem suffixe. Wie mächtig aber ein solcher systemzwang war, lehren am besten die schon mehrfach erwähnten north. formen der 2. 3. person sing. der verba auf *-ōjō.*

So standen hier wie überhaupt bei den comparativen, die von vocalisch auslautender wurzel gebildet waren, zwei casusgruppen einander gegenüber. Die eine besass ein suffix von der form *-jōʒ-*, die andere ein solches von der gestalt *-jiʒ-*. Die möglichkeit, dass das bisherige einheitliche paradigma in zwei vollkommen getrennte auseinanderfalle, deren eines die hoch-, das andere aber die tiefstufe des suffixes durch alle casus durchführe, war somit gegeben.

Noch mehr aber. Beide casusgruppen stimmten bei allen comparativen vocalisch auslautender wurzeln in dem anlaut des suffixes, dem *j,* überein. Das gefühl des sprechenden musste nun mit notwendigkeit dazu führen, dieses sämtlichen casus gemeinsame element zum « stamme » zu ziehen d. h. zu jener lautgruppe, welche das ganze paradigma hindurch constant erhalten bleibt. Den gegensatz zum « stamme » in diesem sinne bildet die « endung » als das im paradigma veränderliche, je nach den einzelnen casus wechselnde. Man analysierte — natürlich vollkommen unbewusst — **niuj-ōʒ : *niuj-iʒ- ; *mōj-ōʒ : *mōj-iʒ.*

Man vergleiche, was Paul, beiträge 4,413 anm. über diesen psychologischen process sagt : « Das was der sprachwissenschaftlich nicht gebildete mensch als stamm oder suffix fühlt, ist sehr verschieden von dem, was eine analyse der formen der ursprache als solche ergibt. Ihm ist, soweit überhaupt etwas davon in seinem bewusstsein ist, der stamm das in der flexion bleibende, das suffix das veränderliche. »

Ueberhaupt ist es eine bekannte tatsache, für die es namentlich auf slavischem sprachboden nicht an beispielen fehlt, dass die im sprachgefühl als « stamm » figurierende constante lautgruppe consonantisch schliesst, also **mōj-iʒ-* wie etwa nom. sg. **dag-oʒ* analysiert zu werden pflegt. Vgl. ausserdem Thurneysen, herkunft und bildung der lat. verba auf *io* s. 45.

Was nun diejenigen comparative anlangt, welche von consonantisch auslautenden wurzeln gebildet sind, so lässt sich die

tatsache jetzt nicht mehr bestreiten, dass im germanischen die tiefstufe des steigerungssuffixes kein *j* von der hochstufe bezogen hat. Das germanische steht also in diesem punkte in scharfem gegensatze zum slavischen; hier heisst es **ljut-jĭs-* usw., während dort nur **bat-iz-* nicht aber **bat-jiz-* existiert.

So haben wir im germanischen auf der einen seite **niuj-iz-*, **mōj-iz-* und, ihnen völlig conform, **bat-iz-*. Auf der andern seite dagegen finden sich zwar **niuj-ōz-*, **mōj-ōz-*; ihnen aber steht gegenüber — von consonantisch auslautender wurzel gebildet — **bat-jōz-*.

Bedenkt man nun, dass der comparativ im indogermanischen direct aus der wurzel gebildet werden musste, und dass dieses princip noch in den ältern perioden des einzelsprachlichen lebens in kaum geschwächter kraft bestand, wie uns z. b. das indische aufs deutlichste zeigt, so wird man bei der grossen anzahl vocalisch auslautender wurzeln die zahl und bedeutung der von ihnen gebildeten comparative nicht zu gering anschlagen dürfen. Der einfluss also, den sie auszuüben im stande waren, kann kein unbedeutender gewesen sein.

Man darf daher mit gutem rechte von ihnen bei der erklärung der compative auf *-ōz-* ausgehen und die annahme aufstellen, dass das nebeneinander von **bat-iz-* und **niuj-iz-* usw. die neubildung von **bat-ōz-* neben **niuj-ōz-* veranlasste.

**niuj-iz-*, **mōj-iz-* : **bat-iz-* = **niuj-ōz-*, **mōj-ōz-* : **bat-ōz-*

Mitgewirkt zum zustandekommen dieser neubildung haben jedenfalls auch *es*-stämme, denen comparativische bedeutung von hause aus eigen war, vgl. z. b. lat. *minus, secus* ua. Siehe Johansson, de derivatis verbis contractis s. 182 anm. 4.

Nachdem nun die formen auf *-ōz-* neben jenen auf *-iz-* entstanden waren, sind im ersten stadium der entwickelung aller wahrscheinlichkeit nach beide bildungen von derselben basis möglich gewesen. Ein zweiter schritt führte zur verteilung: und hierdurch erst sind beide formen nebeneinander lebensfähig geworden. Es stellte sich nämlich eine engere beziehung des comparativs zum positiv ein und die wirkungssphären der beiden comparativkategorien wurden in der weise gegen einander abgegrenzt, dass *i*-haltiger comparativ in der regel zu *i*-haltigem positiv, *i*-loser comparativ stets zu *i*-losem positiv gebildet ward. Also etwa:

**niujo-* : **armo-* = **niujiz-* : **armōz-*

Genau ebenso aber verhalten sich die denominativen verba

auf *-jan* einer- und auf *-ōn* (*-ēn*) anderseits zu den nominalstämmen, die als basen ihnen zu grunde liegen. Es ist daher nicht zu viel behauptet, dass dieses alte verhältnis von nominalstamm und verbum bei der schaffung des neuen zwischen nominalstamm und comparativ wirksam gewesen ist. Hat doch schon Th. Jacobi in seinen beiträgen zur deutschen grammatik auf den eben berührten parallelismus aufmerksam gemacht.

Die vorgeschlagene erklärung lässt auch begreiflich erscheinen, warum die comparative auf *-iʒ-* auch von andern als *i*-haltigen stämmen gebildet werden können, während die comparative auf *-ōʒ-* auf die *o*-stämme beschränkt sind; denn jene repræstentieren im wesentlichen altes erbgut, diese aber sind eine neubildung, deren ganze lebensfähigkeit auf der engen association mit einer bestimmten stammclasse beruht. Mahlows erklärung gibt in dieser frage keinen aufschluss: denn nicht minder als die *o*-stämme haben die stämme auf *-i-* und *-jo-* instrumentale auf *-ō-* aufzuweisen: warum begegnen wir trotzdem niemals einem comparativ auf **-jōiʒ-*, **-jōʒ-*?

Der superlativ auf *-ōsto-* ist als neubildung zu betrachten.

Freiburg, Januar 1890.



INDEX LECTIONUM

QUÆ IN

UNIVERSITATE FRIBURGENSI

PER MENSES HIEMALES ANNI MDCCCXC-XCI

INDE A DIE XV. OCTOBRIS HABEBUNTUR

PRÆMITTITUR:

Guilelmi Effmann commentatio cui inscribitur: Heiligkreuz und Pfalzel. Beitræge zur Baugeschichte Triers.



FRIBURGI HELVETIORUM

TYPIS CONSOCIATIONIS SANCTI PAULI

—

1890

Heiligkreuz und Pfalzel

Beiträge zur Baugeschichte Triers

von

W. Effmann

Ante Romam Treviris stetit annis mille trecentis,

so verkündet die stolze Inschrift am « Rothen Hause » auf dem Markte zu Trier. Keinerlei Funde, sagt dagegen Hettner, geben einen Anhalt für die Annahme, dass schon in vorrömischer Zeit an Stelle des heutigen Trier eine Niederlassung bestanden habe, alle Wahrscheinlichkeit spricht vielmehr dafür, dass Trier erst unter Kaiser Augustus, wie Mommsen will [1], oder gar erst unter Kaiser Claudius, wie Schiller meint [2], also um die Mitte des 1. Jahrhunderts n. Chr. gegründet worden ist. In den nächsten zwei Jahrhunderten liess noch nichts es ahnen, dass aus dieser Gründung eine der glänzendsten Römerstädte erwachsen würde, eine Stadt, die neben Arles und Nimes von dem antiken Leben und der antiken Cultur noch heute ein Bild gewährt, wie es selbst in Italien nur wenige Orte zu geben vermögen. Der mächtige Aufschwung Triers datirt aus jener Zeit, als es unter Diocletian zur Hauptstadt von ganz Gallien erhoben wurde und die Kaiser — Maximian, Constantius, Constantin und seine Söhne, Valentinian, Gratian, Maximius, — hier residirten [3]. Gründung der Stadt Trier

Aus der ersten Periode der Stadt ist, abgesehen vielleicht von den Pfeilern der *Moselbrücke,* nichts erhalten [4], doch ist Hettner Rœmische Bauwerke in und bei Trier

[1] Mommsen, Rœmische Geschichte, V. 90.
[2] Schiller, Geschichte der rœmischen Kaiserzeit. I. 327 und 414.
[3] Hettner, « Das rœmische Trier », Monatsschrift für die Geschichte Westdeutschlands von Pick, VI. Jahrg., Trier 1880. S. 343 ff.
[4] Schmidt, Baudenkmale der rœmischen Periode und des Mittelalters in Trier und seiner Umgegend. V. Lieferung. Trier 1845, S. 75 ff., Tafel 4. Hettner a. a. O. S. 345.

wohl geneigt, die Erbauung des im Südosten der Stadt gelegenen Amphitheaters wegen seiner überaus sorgfältigen Ausführung noch in den Zeitraum der ersten zwei Jahrhunderte zu verlegen [1]. Fast alle anderen Bauwerke werden, wenn auch meist mit Unrecht, zu Kaiser Constantin in Beziehung gesetzt. Namentlich gilt dies von den gewaltigen, malerisch-schönen Ruinen, welche, in der Südostecke der Stadtmauer belegen, lange und hartnäckig für Theile einer Thermenanlage gehalten wurden [2], jetzt aber allgemein als die Reste des römischen *Kaiserpalastes* anerkannt sind [3], dessen Erbauung mit Grund in die Zeit der ersten in Trier residirenden Kaiser, also in die beiden letzten Jahrzehnte des 3. Jahrhunderts gesetzt wird [4].

Von Kaiser Constantin, der 306—312 in Trier residirte, wird berichtet, dass er das Forum umgeändert, einen Circus maximus und Basiliken errichtet habe. Von dem *Circus maximus* weiss man auch nicht die Stelle mehr, wo er gestanden : von den Basiliken aber steht noch jetzt eine aufrecht in jener *Basilika,* die nach Jahrhunderte langer Vernachlässigung unter dem kunstsinnigen König Friedrich Wilhelm IV. von Preussen in den Jahren 1845—1855 in thunlichst engem Anschlusse an den alten Bestand wieder hergestellt worden ist und seitdem der evangelischen Gemeinde von Trier als Kirche dient [5].

[1] Hettner a. a. O. S. 346. Schmidt a. a. O. V. S. 67, Tafel 5.

[2] Aber noch in der Mitte des XIII. Jahrhunderts galt dieser Bau als ehemaliges Palatium. Vgl. Thomas Cantimpratensis (geb. v. Chantimpré, in Brabant), Bonum universale de apibus lib. II. cap. 52 : « In urbe Germanie Treuerensi, tocius Europe antiquissima civitate structura quedam mirabilis erat, *que Helene Constantini matris palacium dicebatur*. Hec ne ab inimicis preoccuparetur in periculum civitatis, a nonnullis civibus est destructa usw. » (Thomas war Dominicaner und lebte længere Zeit um 1240 in Trier. Er erzæhlt die Zerstœrung als Augenzeuge.)

[3] Steininger, Die Ruinen am Altthor zu Trier, gewœhnlich die rœmischen Bæder genannt, Trier 1835. Schmidt a. a. O. V Seite 16, Tafel 2 und 3. Hettner a. a. O. S. 348 ff.

[4] Gœrres, Welche rœmische Imperatoren haben længere oder kürzere Zeit zu Trier residirt ? Pick's Monatsschrift III. S. 217 ff.

[5] Hettner, a. a. O. S. 351 ff. Schmidt, a. a. O. V. 1845. S. 51 ff. Taf. 4 gibt den Zustand des Bauwerkes vor der Restauration. Die Festschrift : Die Basilika in Trier, deren Geschichte und Einweihung zur evangelischen Kirche Trier 1857, gibt Grundriss und Ansicht nach der Wiederherstellung. Vgl. Ladner im Jahresbericht der Gesellschaft für nützliche Forschungen, Trier 1861/62, S. 73 ff. Die abwei-

Auch der *Dom* von Trier ist in seinem Kern römisch: über seinen Character und seine Bauzeit hat eine Einigung der Ansichten indes bisher noch nicht erzielt werden können. Die alte Ueberlieferung, wonach der Dom das Haus der Kaiserin Helena, Constantin's Mutter, gewesen und von dieser dem Bischofe *Agritius* zur Kirche übergeben worden sei [1], hat einen argen Stoss erlitten durch die Untersuchungen von Wilmowsky, welcher auf einen Münzfund gestützt sich dahin entschied, dass in dem Bau eine grosse, glänzende, unter Kaiser Gratian (367—383) erbaute und etwa 50 Jahre später zu einer Kirche umgestaltete Gerichtshalle zu erblicken sei [2]. Diese Datirung hat für längere Zeit eine fast allgemeine Annahme gefunden, nicht so seine Ansicht über die ursprüngliche Zweckbestimmung des Gebäudes. So sprach sich Hettner schon im Jahre 1880 dahin aus, dass der Bau sofort als christliche Kirche errichtet worden sei [3] und wenige Jahre später liess er auch die Entstehungszeit unter Gratian zu Gunsten einer etwas älteren (unter Constantin II., 337—340) fallen [4]. Während anderseits Essenwein in dem Domkern eine christliche Grabkirche erblicken will [5], hat neuerdings Beissel sich wieder auf den Standpunkt der alten Ueberlieferung gestellt [6].

Unbestritten ist dagegen jetzt die Bestimmung des in seinen Hauptheilen im vorigen Jahrzehnt theilweise freigelegten Gebäudes in der Vorstadt St. Barbara als eine grossartige *Thermenanlage*, die

chenden Ansichten über den Character des Bauwerkes finden sich zusammengestellt bei Kraus, Die christliche Kunst in ihren frühesten Anfængen. Leipzig 1872, S. 188, 189.

[1] Quod usque hodie demonstrat domus ejus (*scilicet : Helenæ*), facta ecclesiæ pars maxima, in honore beati Petri apostolorum principis in sedem episcopalem metropolis dicata. Altmanni vita s. Helenæ. nr 9. (Verf. c. 860.)

[2] Wilmowsky, Der Dom zu Trier in seinen drei Hauptperioden, Trier 1874. Rœmische Periode. Taf. I-XI.

[3] Hettner a. a. O. S. 354.

[4] Hettner im Correspondenzblatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, XIV Jahrg. N°. 9. S. 89. Vgl. ferner: Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande, Heft LXXII. S. 177.

[5] Essenwein im « Handbuch der Architektur », die Baustile III. I., S. 58.

[6] Beissel, Geschichte der Trierer Kirchen I. Trier 1887, S. 67 ff.

muthmasslich unter Constantin II. erbaut ist. Leider sind von diesem Bauwerke, welches noch im 17. Jahrhundert als hochragende Ruine dastand, nur noch die Fundamente und geringe Theile des aufgehenden Mauerwerkes erhalten [1]. Fast vollständig aufrecht und Dank der Kirche, in welche sie von Erzbischof Poppo umgewandelt wurde, im Wesentlichen wohl erhalten steht noch jetzt das befestigte Stadtthor von Trier, die *Porta nigra,* der mächtigste Römerbau der Stadt und zugleich der grossartigste Denkstein, den sich römische Kultur auf deutschem Boden gesetzt hat [2].

Verschwindend gering sind dagegen die Reste, welche sich von den *rœmischen Privathaeusern* der Stadt Trier erhalten haben; sie reichen nicht einmal aus, um uns von ihrer Grundrissgestaltung ein Bild entwerfen zu können. Eine Reihe von farbenprächtigen Mosaikfussböden, die jetzt zum Theil zerstört, aber durch den Sammeleifer Wilmowsky's wenigstens in Abbildungen noch erhalten sind [3], bekunden indes, dass auch auf dem Gebiete des Privatbaues ein Luxus entfaltet wurde, der gleichen Schritt hielt mit der Pracht der öffentlichen Gebäude.

Ein günstigeres Geschick hat über den *Villenanlagen* gewaltet, deren Reste sich zahlreich in weitem Umkreise um Trier erhalten haben [4]: moselaufwärts, moselabwärts, rechts der Mosel, links der Mosel, bis in die Eifel und in den Hunsrück hinein erstreckten sich die Villen der reichen Römer, und die Pracht ihrer Ausstattung bezeugen noch jetzt u. a. die herrlichen Mosaikböden von Nennig [5], Fliessem [6], Schweich, Wiltingen, Niederaltingen [7]; es zeugen dafür nicht minder

[1] Hettner, Die rœmischen Thermen in St. Barbara bei Trier. Situationsplan von Seyffarth. Westdeutsche Zeitschrift. I. Jahrg. 1882. S. 59 ff. Hettner, Das rœmische Trier S. 355.

[2] Schmidt a. a. O. V. S. 79, Tafel 6 u. 7. Hettner, Das rœmische Trier S. 356 ff.

[3] Jüngst vortrefflich verœffentlicht von der Gesellschaft für nützliche Forschungen in Trier durch Hettner, Rœmische Mosaiken in Trier und dessen Umgebung. Trier 1888.

[4] Wilmowsky, Die rœmischen Moselvillen, Trier 1870. Litteraturangabe bei Hettner, das rœmische Trier, S. 368, Note 1 und 2.

[5] Wilmowsky, Die rœmische Villa zu Nennig und ihr Mosaik. Bonn 1864/65.

[6] Schmidt a. a. O. IV. Die Jagdvilla zu Fliessem, Trier 1843.

[7] Abgebildet bei Wilmowsky — Hettner a. a. O. Taf. 1, 2, 8.

die reichen Schätze, welche im Provinzialmuseum zu Trier aufbewahrt werden, deren Zahl durch neue Funde sich von Tag zu Tag vermehrt.

Von römischen *Grabdenkmaelern*, die sich in Resten noch mannigfach erhalten haben, besitzt Trier in der weltbekannten Säule des benachbarten Igel ein noch wohlerhaltenes, in seiner Art einzig dastehendes Werk [1].

Steht Trier mit diesen Bauten aus der Römerzeit in Deutschland auch einzig da, so lassen sich ihm nördlich der Alpen doch noch andere Städte an die Seite stellen, welche, wie Arles und Nimes, sich ebenfalls eine reiche Zahl von Römerbauten erhalten haben. Was aber Trier vor fast allen Römerstädten auszeichnet, ist der Umstand, dass es auch aus allen späteren Stylperioden bedeutungsvolle Reste in sich birgt.

Frænkische Baureste

Am spärlichsten sind die Spuren der Bauthätigkeit aus der zweiten Hälfte des ersten Jahrtausends: eine natürliche Folge der politischen Geschicke der Stadt. Schon im Beginne des 5. Jahrhunderts stellten die andringenden Franken die römische Herrschaft ernstlich in Frage, und um die Mitte desselben machten sie ihr dauernd ein Ende und begruben unter den Trümmern der römischen Gewalt auch die bereits ganz christliche Cultur. Die christlichen Grabsteine verschwinden mit einem Male völlig in Trier; in Lyon ist der Grabstein des damaligen Bischofs Jamblichus gefunden worden, wo dieser fern von seinem Sitze gestorben ist [2] « Der Rückschlag in der Kultur, in den Bevölkerungsverhältnissen, muss ein rapider gewesen sein, denn während am Rhein und in Frankreich den Funden aus römischer Zeit in grosser Menge die der fränkischen folgen, sind wir in unserer Gegend dieser Zeugnisse einer fränkischen Bewohnerschaft fast vollkommen bar [3]. »

[1] Hettner, Das rœmische Trier, S. 366 ff.; Schmidt a. a. O. gibt Lief. V Taf. 8 die Ansicht dieser Sæule von allen vier Seiten. Reste æhnlicher Monumente im Museum zu Trier.

[2] Hettner, Das rœmische Trier, S. 369; Friedrich, Kirchengeschichte Deutschlands (II 171-174) stellt indes die Beweiskraft dieser Inschrift in Bezug auf Trier mit guten Gründen sehr in Frage.

[3] Hettner, Das rœmische Trier, S. 369.

Als Nicetius, den der König Theodorich I. im Jahre 527 (oder 525) zur Uebernahme des bischöflichen Stuhles von Trier bestimmt hatte, in seine Domkirche einzog, standen nur noch ihre Umfassungswände aufrecht, die mächtigen Vierungssäulen und mit ihnen der ganze Innenbau lagen zu Boden. Nicetius ging sofort daran, den Dom aus seinen Trümmern auf's Neue erstehen zu lassen. Von seinem Wiederherstellungsbau stecken noch jetzt die Rundsäulen mit ihren reich behandelten Akanthus-Kapitellen in den mächtigen Vierungspfeilern, noch jetzt sieht man an den Wänden die Pilasterkapitelle und erkennt, wie in den mächtigen Bogen das fränkische Mauerwerk sich anfügt an das Werk der Römer; noch jetzt sind, wenn auch verdeckt durch die Umgestaltungen der spätern Jahrhunderte, Reste der Wandmalereien und Fussböden erhalten, womit Nicetius die Kathedrale schmückte [1].

Romanische Bauwerke

Aus den folgenden vier Jahrhunderten hat sich dagegen nichts erhalten, nichts von dem, was die grossen und mächtigen Stifte von Eucharius-Mathias, von Maximin [2] und Paulin gebaut haben. Ob die Normannen, welche im Jahre 882 in Trier einfielen, oder die stets umgestaltende Zeit daran die Schuld tragen, wissen wir nicht; thatsächlich aber besitzen wir ausser den Römerbauten, den fränkischen Theilen am Dom und dem inschriftlich [3] auf das Jahr 958 datirten Marktkreuz mit Palmetten-Kapitell [4] nichts mehr, was sich noch in das erste Jahrtausend eingliedern liesse. Um so bedeutungsvoller aber wird die Stellung Trier's wieder mit dem Anfang des neuen Jahrtausends. Damals als Hildesheim in dem Bischof Bernward, Paderborn in dem Bischof Meinwerk Männer besassen, welche die Kunst in neue Bahnen lenkten, sass zu Trier

[1] Wilmowsky, Der Dom in Trier, Frænkische Periode, S. 37 ff. Taf. I-VII.

[2] Von St. Maximin gibt Sauerland im *Pastor bonus,* Trier 1889, S. 310, in seinem Aufsatze, « Bau und Grundriss der Trierer Maximinkirche vor 950 Jahren » eine Reconstruction der Bauten des 10. Jahrhunderts auf Grund der schriftlichen Ueberlieferung.

[3] Gœrz, Mittelrheinische Regesten, I. N° 969.

[4] aus'm Weerth, Kunstdenkmæler des christlichen Mittelalters in den Rheinlanden, I Bildnerei, Taf. LVI, 6.

Poppo auf dem erzbischöflichen Stuhl, ein Mann, mit dessen Bauthätigkeit auch zu Trier eine neue Epoche beginnt in der Entwicklung der romanischen Kunst. Sein Werk, dessen Vollendung er indes nicht erleben sollte, ist der *Westbau des Domes,* durch welchen dieser um ein Drittel verlängert und mit einer Westapside und zwei von Rundthürmen flankirten Westthürmen versehen wurde [1]. Fast alle Perioden der mittelalterlichen Kunst sind von dieser Zeit an in hervorragender Weise in Trier vertreten. Der frühromanischen Kunstepoche gehören an die geringen Reste der (gewöhnlich *propugnacula* genannten) befestigten Adelshäuser mit ihrem an die römische Technik sich anschliessenden Wechsel von Bruch- und Ziegelstein [2]. Von kirchlichen Bauten fallen in diese Zeit die Reste der *Irminenkirche* [3]. Aus der Blüthezeit der romanischen Kunst hat sich in der (spät-gothisch überwölbten und später äusserlich vielfach veränderten) *Mathiaskirche* ein ausgezeichnetes Denkmal erhalten [4]. Der spätromanischen Zeit gehören *Kreuzgang mit Kloster von St. Mathias* [5], der interessante Chorbau der *Simeonskirche an der Porta nigra* [6], eine *Kapelle auf der Nordseite des Domes* [7] und namentlich der *Ostchor und die ganze Ueberwœlbung des Domes* an [8].

Gothische Bauwerke

Auch in der Gothik eröffnet Trier auf deutschem Boden den Reigen. Meist frühgothisch ist der herrliche *Kreuzgang des Domes ;*

[1] Schmidt a. a. O. Lieferung II ; Wilmowsky, Der Dom zu Trier, Romanische Periode. Taf. I-IV. S. 48. ff.

[2] Dohme, Geschichte der deutschen Baukunst, Berlin 1887, S. 109. Kugler, Kleine Schriften II. Stuttgart 1854, S. 184. Schmidt a. a. O. II, S. 15. Mangelhaft abgebildet bei Quednow, Beschreibung der Alterthümer von Trier, 1820 II, S. 13, Taf. II.

[3] Kugler a. a. O. S. 184.

[4] Schmidt a. a. O. Lief. II.

[5] Schmidt a. a. O. Lief. II.

[6] Schmidt a. a. O. Lief. V.

[7] Ueber diese Kapelle wird in einem der næchsten Hefte von Schnütgens Zeitschrift für christliche Kunst ein eigener Aufsatz von mir erscheinen ; auch die bislang viel zu wenig beachteten Ueberreste der Irminenkirche werde ich demnæchst an anderem Orte ausführlicher behandeln.

[8] Schmidt a. a. O. Lief. II. Wilmowsky, Der Dom zu Trier. Rincklake, Ueber den Dom von Trier, Centralblatt der Bauverwaltung, VI 1886. S. 28.

von hervorragendster Bedeutung aber ist die nach dem Vorbilde der Kirche von St. Yved in Braine bei Soissons in den Jahren 1227-1244 errichtete *Liebfrauenkirche*, das älteste deutsche Bauwerk entschieden gothischen Styles [1]. Demselben Style gehört die *Marienkapelle* im Kloster St. Eucharius-Mathias an, welche von Abt Jacob († 1250) gebaut und von Erzbischof Arnold II. (1242-1259) eingeweiht worden ist. Von ihr ist nur noch die Süd- und die Westwand erhalten. Den entwickelten gothischen Stil zeigt das schöne aus dem 14. Jahrhundert stammende Westportal der Dreifaltigkeitskirche [2].

Spætgothische u. neuere Bauwerke

Die Spätgothik ist ebenfalls durch Trierer Kirchen vertreten, vor allem durch *St. Gangolf* mit seinem mächtig wirkenden Thurme, und ebensowohl die verschiedenen Stylarten der späteren Kunst bis auf unsere Tage herab.

Bedenken wir, dass es daneben auch an romanischen und gothischen Privathäusern [3] in der Stadt nicht fehlt, so können wir uns ungefähr ihren Reichthum an den verschiedenartigsten Bauwerken vorstellen. Ja man kann ruhig behaupten, dass es keine Stadt der Welt gibt, die ein so interessantes und dabei so mannigfaltiges, alle Perioden von der Römerherrschaft bis zur Jetztzeit wiederspiegelndes Bild von der Entwickelung der Baukunst gewährt, wie gerade Trier. Und dieser einzigartige kunsthistorische Charakter der Stadt hat denn auch die Forscher zu den eifrigsten und gründlichsten Untersuchungen angespornt, und man kann mit Recht behaupten, dass die Arbeit der Gelehrten der Bedeutung des Gegenstandes angemessen ist. Aber noch immer birgt dieser viel und erfolgreich durchforschte Boden Schätze, welche, wie ich durch die folgenden Untersuchungen darzuthun hoffe, einer ernsten Weiterarbeit lohnende Ausbeute gewähren und einer Hebung ebenso würdig, wie bedürftig sind.

[1] Schmidt a. a. O. Lief. I. Bock, Die Liebfrauenkirche zu Trier, Rheinlands Baudenkmale des Mittelalters. I. Serie. Kœln und Neuss.
[2] Schmidt a. a. O. Lief. III S. 22, Taf. 5.
[3] Schmidt a. a. O. Lief. III S. 19 und 21. Taf. 4.

Pfalzel und Heiligkreuz bei Trier

Zwei Denkmale sind es, die hier einer Würdigung unterzogen werden sollen: die Kapelle von Heiligkreuz innerhalb der jetzigen Bannmeile von Trier und die Stiftskirche von Pfalzel, dem alten Sitze der Trierer Kurfürsten, der etwa eine Stunde von der Stadt entfernt belegen ist.

Von keinem dieser Bauwerke sind bislang zeichnerisch festgelegte Aufnahmen vorhanden, und fast ebenso dürftig ist die litterarische Behandlung, welche sie bis jetzt gefunden haben. Heiligkreuz wird nur in lokalgeschichtlichen Werken und auch dort nur flüchtig erwähnt; in den Büchern der Kunstgeschichte hat sein Name auch das bescheidenste Plätzchen noch nicht gefunden. Pfalzel ist in dieser Hinsicht zwar etwas günstiger gestellt, aber was darüber gesagt ist, ist zu wenig, um diesem Bau auch nur in etwa gerecht zu werden. Und doch sind Heiligkreuz und Pfalzel — in der Baugestaltung ganz und gar von einander abweichende Werke — Bauten bedeutsamer Art. In *Heiligkreuz* besitzen wir ein bald nach der Mitte des 11. Jahrhunderts entstandenes Bauwerk. Der Rang-Stellung, welche schon allein die Entstehung in dieser Frühzeit ihm sichert, entspricht seine bauliche Bedeutung: die Kapelle von Heiligkreuz ist eine der ältesten der reinen Kreuzform folgenden und noch bestehenden Kirchen in Deutschland, sie ist gewölbt und mit einem Vierungsthurm versehen. Dieser Vierungsthurm ist über einer viereckigen Grundform in das Achteck überführt und zeigt eine das Kirchen-Innere selbständig beleuchtende Anordnung. Während Heiligkreuz dasteht als ein Werk aus einem Guss, welches nur einmal eine Zuthat erhalten hat, die aber den ursprünglichen Kern nicht zu verdunkeln vermag, haben dagegen an der Kirche von *Pfalzel,* ähnlich wie am Dom von Trier, fast alle Zeiten gearbeitet. In ihrem ursprünglichen Kern wahrscheinlich ein römischer Profanbau, in fränkischer Zeit zu einem Gotteshause umgestaltet, umgebaut im 11., gewölbt im 13. Jahrhundert, spiegeln sich in ihr alle Phasen des Trierer Dombaues wieder, mit dem sie auch darin Aehn-

lichkeit hat, dass die gothische Kunst wie die späteren Stylarten ihre Spuren daran zurückgelassen haben. Wie am Dom von Trier so hat auch an der Stiftskirche von Pfalzel das 11. Jahrhundert die durchgreifendsten Aenderungen vorgenommen: dieselbe Zeit, in welcher auch Heiligkreuz erstand. Diese chronologische Gemeinsamkeit ist es auch, welche in Verbindung mit den zwischen beiden Bauten und dem Dom von Trier bestehenden Vergleichspunkten es rechtfertigt, hier Heiligkreuz und Pfalzel in einen einheitlichen Rahmen zusammenzufassen.

Wenn dabei Heiligkreuz an die erste Stelle gerückt ist, obgleich dem Pfalzeler Kernbau der Altersvorrang unbestreitbar gebührt, so ist hierfür nicht allein bestimmend gewesen, dass auch Pfalzel der Hauptsache nach seine jetzige Gestaltung in derselben Zeit wie Heiligkreuz erhalten hat, sondern namentlich auch, dass bei Pfalzel die Zuthaten und Umgestaltungen der späteren Jahrhunderte, die bei Heiligkreuz nur flüchtig gestreift zu werden brauchen, eine eingehendere Würdigung erheischen.



Heiligkreuz

Kreuzfœrmige Bauten

Zu den Centralbauten rechnet man ausser den wirklichen Centralanlagen auch alle jene Gebäude, bei welchen einem runden oder quadratischen Kern den Hauptaxen entsprechend vier Nischen vorgelegt sind. « Wenn diese Form », so sagen Dehio-Bezold, « von heidnisch-antiken Grundmotiven ausgeht, so wird doch die symbolische Beziehung auf das Kreuz des Erlösers Anlass zur weiteren Ausbildung : Verlängerung der Kreuzarme gegenüber den antiken Vorbildern und selbständiges Vortreten derselben nach Aussen. Es ist die Form, welche in der frühchristlichen Litteratur im vorzugsweisen Sinne als *kreuzfœrmig* bezeichnet wird [1]. »

Die Kreuzform, deren Vorkommen im antiken Profanbau durch drei Räume in der Villa Hadriana bezeugt wird [2], hat im Alterthum namentlich bei Grabmälern vielfache Verbreitung gefunden ; « antike Grabkammern » sagt Rahn : « bestehen sehr häufig aus einem quadratischen Raum, dem sich rechteckige Nischen in Kreuzform anlegen. Diese Kreuzform erscheint sowohl im Inneren an Rundbauten, als innerhalb quadratischer Anlagen [3]. » Beispiele der ersteren Art gewähren das Grabmal der Priscilla und viele andere Mausoleen an der Via Appia; kreuzförmigen Innenbau in Verbindung mit quadratischem Aussenbau zeigen einige von de Vogué mitgetheilte Denkmäler aus Central-Syrien, ein Grabmal bei Souma in Algier und eine Grabkammer vor der Porta Pia bei Rom [4].

[1] Dehio und von Bezold, Die kirchliche Baukunst des Abendlandes. Stuttgart 1884. S. 43.

[2] Grundriss bei Dehio-Bezold a. a. O. Taf. XII, Fig. 1.

[3] Rahn, Ueber den Ursprung und die Entwicklung des christlichen Central- und Kuppelbaues. Leipzig 1866. S. 169.

[4] Rahn a. a. O. S. 170.

Die Kreuzform dieser antiken Grabmonumente besass alle Eigenschaften, um auch in dem Gräberbau der Christen Verwendung zu finden. Desshalb das häufige Vorkommen kreuzförmiger Grabkammern in den Katakomben: eine Gestaltung, welche bei polygonalem Aussenbau auch das Untergeschoss des Grabmals des Theodorich zu Ravenna zeigt.

Den kreuzförmigen Grundriss, der nicht nur bei Grabanlagen sondern auch schon früh zu andern Zwecken Verwendung fand, zeigen die Kapelle des erzbischöflichen Palastes zu Ravenna und die Kapelle Sta. Zenone bei Sta. Prassede zu Rom [1], beide mit äusserem rechteckigen Grundriss; die Kapelle von S. Ippolito bei S. Lorenzo in Mailand [2], eine Kapelle neben dem lateranischen Baptisterium [3], S. Tiburtio bei Rom [4] und eine Reihe anderer, welche ehemals auf der Nord- und Westseite der alten Peterskirche zu Rom standen [5].

Die erste im Innern und Aeusseren die griechische Kreuzform zeigende Kirche war die von Kaiser Constantin, und zwar wiederum als Begräbnissstätte (für sich und seine Familie) erbaute grossartige Apostelkirche zu Constantinopel, über deren sonstige Beschaffenheit indess nichts Näheres bekannt ist.

Nach übereinstimmender und der Wahrscheinlichkeit nicht entbehrender Annahme hat dieser constantinische Bau Nachahmung gefunden bei der Kirche S. Nazario grande zu Mailand, welche vom hl. Ambrosius 382 in Kreuzform erbaut [6], ursprünglich auch den Aposteln geweiht war, und erst als 396 die von Ambrosius aufgefundenen Reliquien des hl. Nazarius in sie überführt worden waren, den Titel dieses Heiligen erhielt.

In dem gegenwärtigen Baubestande dieser Kirche ist nichts erhalten, was über das 11. Jahrhundert hinausgeht, in ihrer Grundform aber zeigt sie, wie dies von Hübsch nachgewiesen ist, die Merkmale der ursprünglichen Anlage [7].

[1] Grundriss bei Dehio-Bezold a. a. O. Taf. 12, Fig. 2, 3 und Taf. 16, Fig. 1,

[2] Grundriss bei Dehio-Bezold a. a. O. Seite 44, Taf. 14, Fig. 3.

[3] Dehio-Bezold a. a. O. Seite 44, Taf. 7, Fig. 3.

[4] Abgebildet bei Graf, Opus francigenum. Stuttgart 1878, Taf. VII, Fig. 8.

[5] Grundriss bei Dehio-Bezold a. a. O. Seite 44, Taf. 18.

[6] — *honestissimam basilicam ad modum crucis. Monum. Germ.* SS. VIII. p. 40.

[7] Hübsch, Die altchristlichen Kirchen nach den Baudenkmælern und ælteren Beschreibungen. 1862. Taf. XLI. 97, 98.

Dafür hat sich aber eine andere Kirche, welche als ein verkleinertes Abbild jener beiden Kirchen betrachtet werden darf, in unsere Zeit herübergerettet : die von der Kaiserin Galla Placidia kurz vor ihrem Tode, wahrscheinlich im Jahre 449 erbaute kleine Kirche *S. Nazario e Celso zu Ravenna.* Die Kapelle war von der Kaiserin zum Begräbniss für sich, ihren Gemahl und ihren Sohn bestimmt; weist dieselbe somit als kaiserliche Grabstätte auf das konstantinische Vorbild der Apostelkirche hin, so bekundet andererseits ihre Widmung den Zusammenhang mit der Mailändischen Nazariuskirche. Nach Westen hin stand die Kapelle in Verbindung mit einer grössern (jetzt nicht mehr bestehenden) von derselben Galla Placidia, und zwar ebenfalls in der Kreuzform erbauten Kirche, der *Kirche zum heiligen Kreuz,* in welcher Graf die erste Kirche von Kreuzform erkennen will, welche dem hl. Kreuze gewidmet wurde, ohne dass jedoch ein Anhalt zu der Annahme eines symbolischen Zusammenhanges zwischen Form und Widmung geboten wäre [1].

Diese Kirchen sind es, auf deren Einfluss Graf eine Reihe von Bauten zurückführt, welche im 5. und 6. Jahrhundert in Gallien erbaut worden sind und für die er mit grösserer oder geringerer Sicherheit die kreuzförmige Anlage in Anspruch nimmt. Er rechnet hierher die von Chlodwig nach seinem Uebertritt zum Christenthum erbaute Apostelkirche zu Paris, in welcher er und seine Gemahlin begraben wurden; die von Bischof Aurelius um 548 errichtete, durch den König Childebert mit einer Kreuzpartikel beschenkte, dem hl. Kreuz geweihte Kirche zu Arles; die von Childebert erbaute und um 558 vollendete hl. Kreuz- und Vincentius-Basilika zu Paris und endlich die etwa 20 Jahre später durch Chilperich errichtete Medarduskirche zu Soissons, deren der Echternacher Anlage ähnelnde Krypta noch jetzt erhalten ist [2].

Diesen Kreuzkirchen fehlen nur die (niedriger gehaltenen), Seitenschiffe, um zur vollständigen romanischen kreuzförmigen Basilika auszuwachsen : eine Entwicklung, die von Graf behauptet, von Dehio-Bezold aber mit Grund bestritten wird [3].

Abweichend von den kleinen Dreikonchen-Kapellen über Coemeterien, welche namentlich als Friedhofskapellen bis in's

[1] Graf a. a. O. S. 64.
[2] Graf a. a. O. S. 66 ff.
[3] Dehio-Bezold a. a. O. S. 166.

11. Jahrhundert und noch darüber hinaus weite Verbreitung gefunden haben [1], war die reine Kreuzanlage im Mittelalter weniger beliebt. Wir begegnen ihr in der Krypta der 815—817 erbauten Einhardbasilika zu Steinbach [2], wie in der der ersten Hälfte des 11. Jahrhunderts zugeschriebenen St. Margarethen-Kapelle zu Epfig bei Barr [3]. Ein vollständig der Kreuzform folgender Bau war u. A. die angeblich im Jahre 979 erbaute und nach einem Brande von 1783 zerstörte St. Maternus-Kirche zu St. Mathias bei Trier, wovon eine alte im Grundriss und Ansicht bestehende Zeichnung sich erhalten hat, die bei Schmidt mitgetheilt ist [4].

Im Wesentlichen wohlerhalten aber steht in *Heiligkreuz* noch jetzt ein Bauwerk aufrecht, welches, wenn auch verdunkelt durch die baulichen Massnahmen der späteren Jahrhunderte, doch noch deutlich genug ein Gepräge zeigt, welches unmittelbar anklingt an die Grabkapelle der Galla Placidia zu Ravenna. Es erscheint deshalb angemessen, der Darstellung der Kapelle von Heiligkreuz eine kurze Beschreibung des ravennatischen Bauwerkes voranzuschicken.

Grabkapelle der Galla Placidia *(Nazario e Celso)* zu Ravenna

Die unter Fig. 1 in einer perspectivischen Ansicht dargestellte Grabkapelle der Galla Placidia hat, wie der Grundriss, Fig. 3, zeigt, nur ganz geringe Abmessungen; sie hat eine lichte Länge von 12,30^{m}, das Querhaus misst 9,86^{m}. Die Kreuzarme, von denen der westliche die drei andern etwas an Länge übertrifft, sind mit Halbtonnen überwölbt, die Wandungen des Vierungsraumes sind über den Gurtbogen so weit hochgeführt, dass sie dem Inneren eine besondere centrale Beleuchtung zuführen; der so gebildete Vierungsthurm findet seinen oberen Abschluss in einer auf vorgekragten Bögen aufsetzenden böhmischen Kappe (Längenschnitt Fig. 2).

Dieser Vierungsthurm bildet eine besondere Eigenthümlichkeit; es ist hier zum erstenmal, dass auf der Durchschneidung von Langschiff und Querschiff ein Thurm hochgeführt ist: die Grabkapelle der Galla Placidia besitzt somit das erste bekannte Beispiel eines

[1] Aufzæhlung bei Dehio-Bezold a. a. O. S. 58.

[2] Adamy, Die Einhardbasilika zu Steinbach im Odenwald, 1885, Taf. 2.

[3] Kraus, Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen I. S. 53 ff. Adler, Frühromanische Baukunst im Elsass, 1879, S. 2.

[4] Schmidt a. a. O. Lief. II, S. 131 ff. Aufzæhlung weiterer jetzt nicht mehr bestehender Kreuzkirchen, bei Adler a. a. O. S. 2.

Vierungsthurmes, und zwar in einer Anordnung der Decke, die eine selbständige Beleuchtung des Vierungsraumes ermöglicht. Wird hier der Thurm in seiner viereckigen Grundform bis oben durchgeführt, so ist ebenfalls noch aus altchristlicher Zeit ein Vierungsthurm erhalten, der sich wie bei dem ravennatischen Bau auf



Fig. 1. Grabkapelle der Galla Placidia zu Ravenna.
(S. Nazario e Celso.)

ebenfalls viereckiger Grundform erhebt, aber von ihm darin abweicht, dass der Thurmaufbau vermittels Trompen in das Achteck übergeleitet und statt mit einem böhmischen Gewölbe mit einer achtseitigen Kuppel geschlossen ist. Es ist dies das Baptisterium südlich neben St. Giustina zu Padua [1].

Die Vierungsthürme, welche sich mit dem Langhausbau der Basilika verbinden, haben namentlich in der romanischen Baukunst vielfache Verwendung gefunden: das früheste Beispiel scheint

[1] Dehio-Bezold a. a. O. S. 45. Zeichnungen sind nicht beigegeben; auch fehlt eine næhere Datirung.

in den im Jahre 1063 begonnenen Dom von Pisa zu liegen [1]. Bei den Centralbauten, wo sie als Hauptbestandtheile die ganze Anlage beherrschen, sind sie niemals ausser Uebung gekommen; es sei z. B. nur erinnert an die Aachener Palastkapelle und ihre vielen Nachahmungen.

Im Gegensatz hierzu steht das seltene Vorkommen von Vierungsthürmen bei den im Grundriss der reinen Kreuzform folgenden Anlagen; eine Erscheinung, die allerdings Hand in Hand geht mit der Seltenheit solcher kreuzförmigen Anlagen überhaupt. ‚Während Dreikonchenanlagen mit höhergeführtem und mit selbständiger Lichtzuführung ausgestattetem Centralthurm noch sehr spät auftreten — so z. B. bei St. Georg in Regensburg [2] — ist in Deutschland kein Beispiel einer erhaltenen Kreuzanlage bekannt, wie wir sie in Verbindung mit einem Centralthurm aus der altchristlichen Epoche in den Bauten von Ravenna und Padua noch jetzt besitzen.

Heiligkreuz

Dass aber in der Kapelle von Heiligkreuz noch ein derartiges mit Gewölben und Vierungsthurm versehenes Bauwerk vorhanden ist, dafür soll hier der Nachweis erbracht werden.

Da diese Kapelle mit in den Mythus von der Erbauung einer Heiligkreuzkirche in Trier durch die Kaiserin Helena hineingezogen ist, und die darüber veröffentlichten Ansichten ebenso verwirrt wie verwirrend sind, erscheint es mir nothwendig, zunächst die Quellennachrichten hier einer erneuerten Prüfung zu unterziehen. Der Grund für die Unklarheit der Ansichten liegt darin, dass man zwei ganz verschiedene Kirchen identificiert hat.

Geschichtl. Nachrichten

In der ältesten Recension (c. 1100) der Gesta Trevirorum [3] werden zwei Trierer Kirchen auf Helena zurückgeführt: der Dom und eine Basilika S. Crucis. « *Eo tempore* », heisst es über diese, « *iussu beatae Helenae ecclesia maximi ornatus et structurae in honorem S. Crucis est aedificata in modum etiam crucis* ». Der Schreiber hat hier offenbar ein grosses römisches Bauwerk im Auge, das im Innern Kreuzform hatte. Dieselbe Quelle meldet dann ferner, von dem früheren Bisthumsprätendenten Adelbert,

[1] Aufzæhlung bei Rahn a. a. O. S. 138.

[2] Grundriss und Durchschnitt bei Dehio-Bezold a. a. O. Taf. 206, Fig. 5, 6.

[3] *Mon. Germ.* VIII 152. Uebrigens sind bereits in der *Vita s. Helenae* von Altmann (850—880) die beiden Bauten deutlich zu unterscheiden. Vgl. den Text bei Sauerland, Trierer Geschichtsquellen des 11. Jahrhunderts, S. 162.

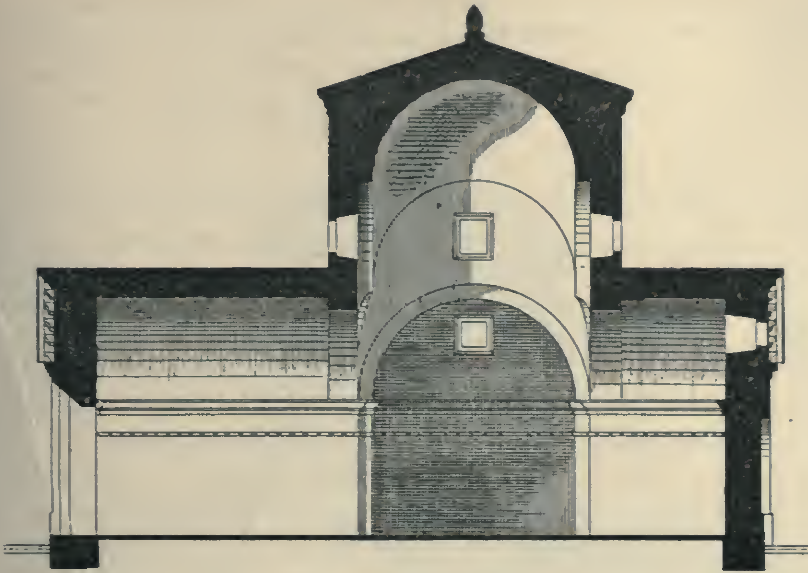
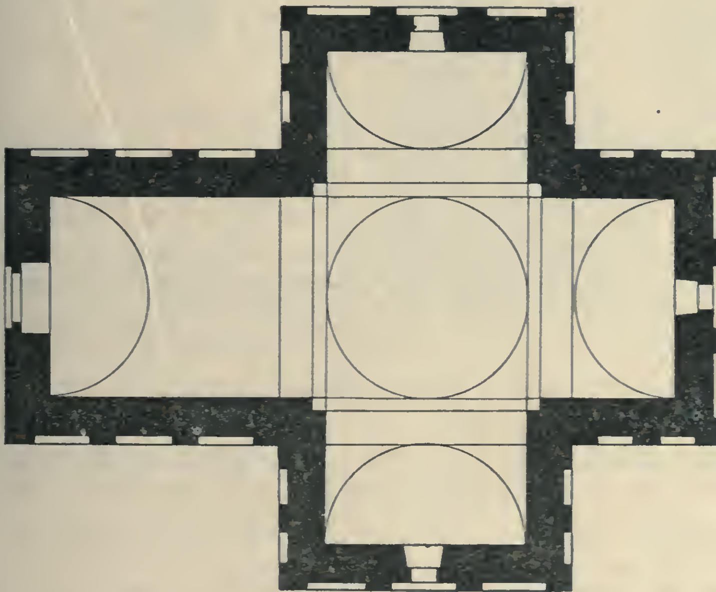


Fig. 2. Længenschnitt.



1 : 150·

100 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 m

Fig. 3. Grundriss der Grabkapelle der Galla Placidia zu Ravenna.

der den beiden von Heinrich II. ernannten Erzbischöfen Megingaud und Poppo lange mit Erfolg wiederstand, dass er c. 1015 « *castellum Treberis* quondam *in honore S. Crucis constructum possidebat* [1] », dass aber Erzbischof Poppo dieses seiner bischöflichen Pfalz sehr nahe gelegene *castellum* durch List eroberte und zerstörte. Noch an einer dritten Stelle [2] wird dieser Kirche gedacht, wo von Bischof Milo († 757) erzählt wird, dass unter ihm die Kirchengüter arg in Zerrüttung geraten seien, und in Folge dessen noch heute, das ist um das Jahr 1100 viele alte Kirchen, « *vix unum presbiterum possunt sustentare, sicut sunt . . . ecclesia in honore sancte Crucis iussu b. Helenae condita* ».

Hieraus folgt nun : das mächtige Gebäude war römischen Ursprunges, wurde der Helena zugeschrieben, lag in der Nähe der bischöfl. Pfalz, konnte dem Adelbert als Burg dienen, und wurde von Poppo grossentheils zerstört bis auf den als Kreuzkirche bezeichneten Theil, an dem c. 1100 nur ein Priester ein beneficium besass. Diese Angaben passen auf die südöstlichen Reste der Kaiserpfalz, und auf diese passt ebenso die (freilich angezweifelte) Urkunde der Aebtissin Irmina (704), worin diese dem Kloster Echternach einen Weinberg « *infra muros* (d. h. *innerhalb* der alten römischen Stadtmauer) *Treveris civitatis ad crucem* » schenkt [3].

Mit den vorstehenden Angaben stimmt auch Thomas von Chantimpré überein, der als Augenzeuge die nachstehende, um das Jahr 1240 geschehene Thatsache meldet : « *In urbe Germaniae Treverensi, totius Europae antiquissima civitate,* structura quædam mirabilis erat, quæ Helenæ Constantini matris palatium *dicebatur. Haec ne ab inimicis praeoccuparetur in periculum civitatis, a nonnullis civibus est destructa. In cujus latere aquilonari oratorium parvum inventum est, in quo altare ex alabastro candidissimum erat, et in latere dextro sepulchrum* [4] ».

Es ist somit zweifellos, dass man noch um die Mitte des 13. Jahrhunderts den Bau richtig als römische Kaiserpfalz betrachtete, ihn aber in leichtbegreiflichem Irrthume der Helena zuschrieb.

[1] *Mon. Germ.* VIII 172 cap. 31.

[2] Ebendort VIII 162 cap. 24.

[3] *Mon. Germ. Diplom.* I 176. Beyer, Mittelrheinisches Urkundenbuch II 1. Der Weinberg grenzte mit einer Seite an die « *via publica* ». *Mon. Germ. Script.* XXIII 52 f.

[4] *Bonum universale de apibus* II. cap. 52.

Bei jener um 1240 geschehenen Zerstörung der Pfalz wird auch wohl die alte Basilika in der Südostecke soweit zerstört



Fig. 4. Kapelle von Heiligkreuz im ursprünglichen Zustande.

worden sein, dass sie fortan zum Gottesdienste unbrauchbar war; wenigstens wird sie später nicht mehr erwähnt [1].

Mit der in römischer Zeit erbauten und um 1240 zerstörten

[1] Als man spæter die Ruinen wieder in die Stadtmauern hineinzog, machte man sie zur Thorburg (Alteport), wobei ein altes rœmisches Fenster als Thor diente (Ladner im Jahresbericht der Gesellschaft für nützliche Forschungen 1859/60 S. 54 ff). Erzbischof Johann II. erbaute in den Trümmern 1470 wieder eine Kirche in hon. s. Trinitatis.

Basilica S. Crucis steht nun aber die Heiligkreuzkapelle, von der wir hier handeln wollen, in keinerlei Beziehung [1].

Diese capella s. Crucis bildet gegenwärtig eine Filiale von St. Mathias. Schon die älteste Recension der Gesta Trevirorum erwähnt sie und gibt an, dass Dompropst Arnulf (der sich ungefähr von 1050-1090 in Trier nachweisen lässt) sie gebaut habe [2]. In einer c. 1152 ausgestellten Urkunde [3] wird sie nicht ecclesia, sondern capella genannt, ein Beweis, dass die Dimensionen geringe waren.

Hiermit ist nun freilich nicht mehr bewiesen, als dass man um 1100 zwei Kreuzkirchen in Trier besass, von denen die, welche uns hier beschäftigt, nach 1050 völlig neu erbaut wurde und in keiner Beziehung zu der alten Kreuzbasilika steht. Es erübrigt also noch darzuthun, dass das jetzige Bauwerk von Heiligkreuz noch das ursprüngliche ist, und zwar ist das um so mehr nöthig, als dasselbe bis jetzt allgemein für ein durchaus einheitliches Werk der Renaissance angesehen worden ist. Dieser Beweis ist natürlich nur aus dem Bauwerke selbst zu erbringen.

Bau-beschreibung

Die unter Fig. 4—6 in perspectivischer Ansicht, Grundriss und Schnitt dargestellte Kapelle hat eine innere Länge von $10{,}30^{m}$, das Querhaus eine solche von $9{,}86^{m}$; die Breite stimmt in allen Räumen überein und beträgt 4^{m}. Wie in Ravenna so übertrifft auch hier der Westarm die drei anderen unter sich gleich langen Arme, allerdings so wenig, dass die Gestaltung sich in höherem Masse als in Ravenna der des griechischen Kreuzes nähert. Der Umstand, dass die Querarme mit Halbtonnen überwölbt sind, die Vierung hochgeführt und mit besonderer Beleuchtung versehen ist, vervollständigt die Uebereinstimmung mit Ravenna [4]. In einem

[1] Auf eine eingehendere Begründung dieser Ansicht muss hier um so mehr verzichtet werden, als sie für die Beurtheilung unseres Bauwerkes wenigstens unwesentlich ist. Ich beschrænke mich deshalb darauf, die beiden Hauptwerke, in denen eine andere Auffassung vorgetragen wird, hier einfach zu nennen: *de Lorenzi*, Beitraege zur Geschichte sæmmtlicher Pfarreien der Diœcese I, S. 48 f. (und aber nur in bedingter Weise) Beissel a. a. O., Seite 164.

[2] *Ecclesiam in honore s. Crucis* iuxta Albam portam sitam *constituit. Mon. Germ. VIII 198 cap. 26.*

[3] *Ratificamus, quod venerabilis praepositus et archidiaconus Arnolfus inter cetera, quae ad capellam s. Crucis ante Albam portam delegavit...* Beyer, Mittelrheinische Urkundenbuch. I 615 Vgl. die Urk. von 1180, ebendort II 138.

[4] In der St. Margarethen-Kapelle zu Epfig sind die Kreuzarme ebenfalls mit Tonnen überwœlbt, auch ein Vierungsthurm ist dort vorhanden, der aber dem Kirchen-Innern eine selbstændige Beleuchtung nicht zuführt. Adler, a. a. O. S. 2. Kraus, Elsass-Lothringen a. a. O, S. 53, ff.

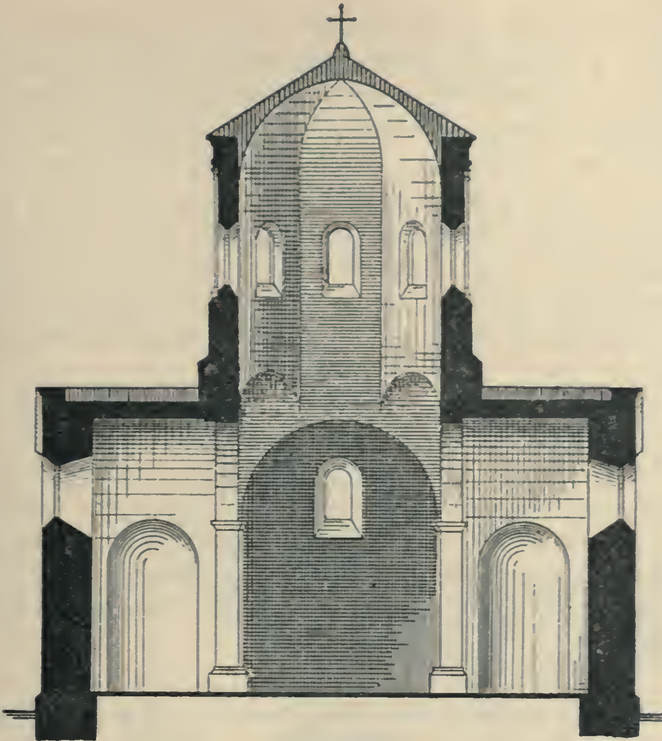
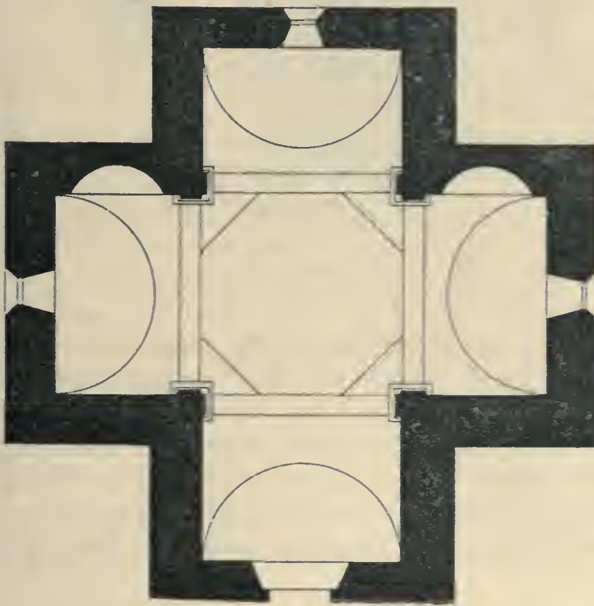


Fig. 5. Querschnitt



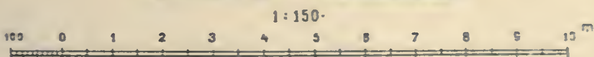


Fig. 6. Grundriss der Kapelle von Heiligkreuz.

Punkte aber weichen beide Bauwerke von einander ab; während in Ravenna der Mittelraum in seiner viereckigen Grundform hochgeführt ist, ist der Aufbau bei Heiligkreuz in das Achteck überführt worden; Heiligkreuz stimmt somit in dieser von Ravenna abweichenden Anordnung überein mit dem Baptisterium von Padua. Die Ueberleitung in das Achteck wird, wie Fig. 5 erkennen lässt, durch Bogen bewirkt, welche in die Ecken eingespannt sind und sich in paraboloidischen Gewölben fortsetzen. Die Achteckseiten sind sämmtlich mit Fenstern versehen, die dem kuppelförmig geschlossenen Thurm eine reichliche Beleuchtung zuführen.

Im Laufe der Zeit sind der Kapelle eine Reihe von Anbauten zugefügt worden, welche in Verbindung mit den Umänderungen, denen der alte Bau unterzogen worden ist, den ursprünglichen Kern in hohem Masse verdunkelt haben. Allerdings geht diese Verdunkelung doch nicht so weit, um es erklärlich erscheinen zu lassen, dass der nach vielen Seiten hin so interessante Bau bis jetzt in den Büchern der Kunstgeschichte noch keinerlei Erwähnung gefunden hat.

Wenn auch bestimmte Nachrichten über die baulichen Massnahmen der späteren Zeit fehlen, wird man doch nicht irren, wenn man dieselben dem 17. Jahrhundert zuweist. Dieser Zeit gehören namentlich die beiden Nebenaltäre der Kapelle an, von denen der eine gemäss inschriftlicher Datirung im Jahre 1622 durch den Domvikar Anton Wiltz, der andere im Jahre 1686 durch den Domvikar Nik. Zier gestiftet worden ist.

Die vorgenommenen Aenderungen, welche dem Bau sein jetziges, in Fig. 7 zur Darstellung gebrachtes Gepräge aufgedrückt haben, mögen zum Theil dem Anfang, zum Theil dem Ende des 17. Jahrhunderts angehören. Sie bestehen in einer Verlängerung des Westarmes, in dem Anbau einer Sakristei und eines kapellenartigen Raumes im Osten. Im Aeussern gegen die frühere Ostwand um 3,70^{m} vortretend hat der letztere die gleiche Breite wie die Kreuzflügel, aber eine viel geringere Höhe. Sowohl dieser Anbau, wie die in den Winkel zwischen Ost- und Nordarm eingeschobene Sakristei haben auf die Innenwirkung keinen oder wenigstens keinen wesentlichen Einfluss geübt. Der östliche Erweiterungsbau steht mit der Kapelle, von welcher aus er durch zwei in der Ostmauer derselben angebrachte Thüren

zugänglich ist, nur in loser Verbindung. Im Innern hat dieser durch zwei Kreuzgewölbe überdeckte Raum eine ganz selbständige Ausbildung erhalten. Seine Anlage scheint im Zusammenhang zu stehen mit einer an seiner südlichen Schmalseite ange-



Fig. 7. Kapelle von Heiligkreuz im gegenwærtigen Zustande.

brachten Grablegungsgruppe, deren Anordnung hinter einer Arkaden-Architektur darauf hinweist, dass sie mit dem Erweiterungsbau planeinheitlich entstanden ist.

Der westliche Verlängerungsbau ist dagegen mit dem alten Gebäude auf das engste verbunden. Die ursprüngliche westliche Abschlussmauer ist beseitigt und an ihre Stelle auf mässig starken Wandvorlagen ein Gurtbogen getreten. Bei gleicher innerer Breite

mit dem älteren Theil des Kreuzflügels ist er ebenso wie dieser mit einem Tonnengewölbe überspannt, welches aber nicht wie die ursprünglichen Gewölbe in Stein, sondern in Holz hergestellt ist. Dass Innere des Gebäudes macht so einen ganz einheitlichen Eindruck, der auch durch die in den Giebelwänden der Querarme wohl gleichzeitig angebrachten gekuppelten Fenster nur wenig beeinträchtigt wird.

Wenn die Veränderungen, welche die Kapelle damals erlitten hat, sich im Aeusseren mehr bemerkbar machen, so liegt auch dies weniger an den Anbauten selbst, als an dem Kuppeldache des Vierungsthurmes; dasselbe beeinträchtigt in hohem Grade den alterthümlichen Charakter des Bauwerkes.

Es bedarf nach diesen Bemerkungen bezüglich der in den Figuren 4 — 6 vorgenommenen Reconstruction des ursprünglichen Zustandes, soweit er durch die spätern Aenderungen in Wegfall gekommen ist, nur einer kurzen Begründung. Die Anbauten des 17. Jahrhunderts heben sich von dem alten Bestande so scharf ab, dass nach dieser Richtung ein Zweifel nicht obwalten kann. In der Westwand ist übereinstimmend mit dem jetzigen Eingange eine mittlere Eingangsthüre angeordnet worden : ob dieselbe wie in dem Erweiterungsbau rundbogig geschlossen, oder wie hier angenommen worden, mit geradem Sturze überdeckt war, muss dahin gestellt bleiben. Ueber dieser Thür, und ebenso an den Giebeln der anderen Kreuzflügel ist in der Reconstruction ein Rundbogenfenster angebracht, weil die Anlage der jetzt vorhandenen gekuppelten Fenster nur dann einen Zweck gehabt haben kann, wenn sie, um mehr Licht zu schaffen, an Stelle eines einzelnen Fensters getreten sind. Hierfür und ebenso für die angenommene Höhenlage hat ausserdem ein noch jetzt in der Ostwand, über dem Dach des Anbaues sich zeigendes Fenster als Anhalt gedient, welches seine jetzige Kreisform wohl erst erhalten hat, als bei Aufführung des mehrerwähnten östlichen Erweiterungsbaues der untere rechteckige Theil des Fensters wegen der Dachanlage in Wegfall kommen musste. Wegen des Putzes, der die Mauer auch im Aeussern deckt, lässt sich nicht erkennen, ob vielleicht sonst noch Fenster vorhanden gewesen sind; indess ist dieser Punkt auch von keinem sonderlichen Belange. In dem Vierungsthurm ist die alte Fensteranordnung noch vorhanden, dagegen ist die Holzkuppel welche gegenwärtig den Thurm deckt, wohl gleichzeitig

mit dem hölzernen Gewölbe im Westanbau entstanden. Da durch das Kuppelgewölbe die Innenflächen des Thurmen oben verdeckt sind, lässt sich nicht untersuchen, welcher Art die frühere Decke gewesen ist. Vielleicht war es eine einfache Flachdecke, vielleicht hat aber auch ehedem das Dach selbst die Decke gebildet. Es ist sogar nicht einmal ausgeschlossen, dass die Kuppel von vornherein mit einem dem jetzigen ähnlichen Gewölbe ausgestattet war, und ist deshalb die Form derselben, welche sich der ganzen Thurmgestaltung ungezwungen einfügt, in der Reconstruction beibehalten worden. Das Gewölbe muss dann freilich von Anfang an aus einer Holzconstruction bestanden haben, da die nur 0,47^{m} starken Hochmauern des Thurmes die Möglichkeit einer ursprünglichen Ueberwölbung in Stein ausschliessen.

Die Darstellung der Dächer weicht dagegen von dem bestehenden Zustande ab, am erheblichsten bei dem Thurme mit seiner geschweiften Kuppelhaube und deren laternenartigem Aufbau [1]. An Stelle derselben ist ein einfaches Zeltdach ergänzt worden. Die übrigen Dächer ragen gegenwärtig mit ihrer Firstlinie bis an den obern Thurmabsatz. Auf dem Dachboden ist aber noch die alte Putzleiste sichtbar, welche darthut, dass die Dächer ehedem eine bedeutend flachere, auf Metalldeckung hinweisende Neigung gehabt haben. Dieselben sind darnach in der Zeichnung wiederhergestellt worden. Die den Uebergang aus dem Viereck in das Achteck vermittelnden Zwickel treten auf den Ecken bienenkorbartig hervor. Aus dem Umstand, dass dieselben nicht verputzt sind, während das übrige nach Aussen gekehrte Mauerwerk oberhalb der Kalkleiste verputzt ist, habe ich gefolgert, dass diese Zwickel-Gewölbe im Aeusseren nicht sichtbar gewesen sind, sondern mit besondern kleinen Dächern versehen waren, wie dies auf der perspectivischen Ansicht Fig. 4 dargestellt ist.

An profilirtem Detail weist der Bau im Inneren die Basen und Kapitelle der Vierungspfeiler, im Aeusseren die ebenfalls mit Basis und Kapitell ausgestatteten Thurmpilaster und die Architravkonsolen auf. Die Details des Inneren sind unter Fig. 8 in der Ansicht und in den Fig. 9 und 10 in grösserem Massstabe im Profil zur Darstellung gebracht und deshalb einer besondern Beschreibung nicht mehr bedürftig. Nur möchte darauf besonders

[1] Die Kuppel hat eine Hœhe von 3,90^{m}. Die Laterne eine solche von 2,70^{m}

aufmerksam zu machen sein, dass bei der Basis der Vierungspfeiler das Profil in den Ecken nicht kröpft, wie dies beim Kapitell der Fall ist.

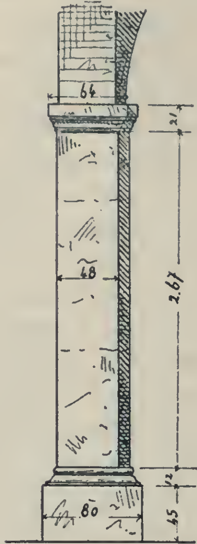


Fig. 8. Ansicht der Vierungspfeiler.
(Massstab 1:60)

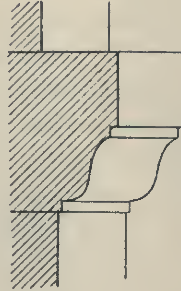


Fig. 9. Profil des Kapitells



Fig. 10. Profil der Basis der Vierungspfeiler.

1:10·



Die Aussenarchitektur der Thurmwandungen ist unter Fig. 11 in der Ansicht, unter Fig. 12 und 13 in den Details zur Darstellung gebracht. Man erkennt daraus, dass jede Achteckseite auf den Ecken mit Pilastern besetzt ist, deren Sockel auf einem Mauervorsprung aufsitzt und deren Kapitell einen zwischen den Pilastern durch Consolen getragenen Architrav aufnimmt.

Die Profile der Vierungsfpeiler im Inneren bewegen sich vollständig in dem Rahmen des 11. Jahrhunderts ohne deshalb

besonders charakteristisch zu sein. Dies ist mehr der Fall mit den Details der Architektur am Thurme. Für diese finden sich Analogien an bekannten Bauten, an den Münstern von Aachen und von Essen, sowie am Dom von Trier.

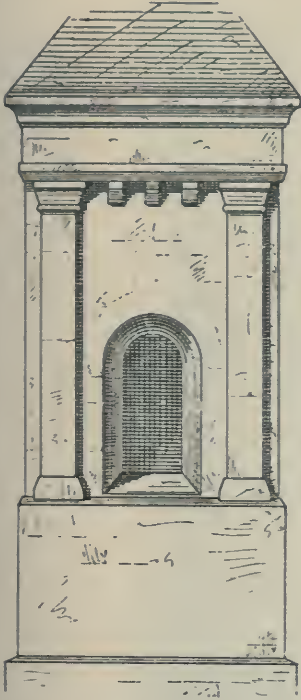


Fig. 11. Ansicht einer Thurmseite [1].

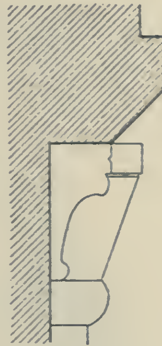


Fig. 12.
Profil des Kapitells

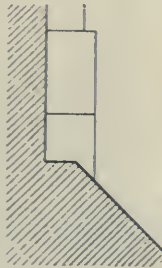
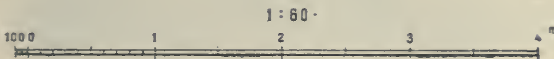


Fig. 13.
Profil der Basis
der Thurmpilaster.
(Massstab 1:10)



Aachen [2] und Essen zeigen an den Achteckseiten ihrer Hochbauten dieselbe Pilaster-Architektur wie Heiligkreuz. « Die Pilaster in Aachen », so sagen nun allerdings Dehio-Bezold, « sind richtige Strebepfeiler ; ein Kranzgesims tragen sie nicht und haben sie nicht

[1] Die Darstellung des Hauptgesimses beruht auf Reconstruction. Das jetzige aus Holz bestehende Hauptgesims gehœrt mit dem Kuppeldach dem 17. Jahrhundert an.

[2] Rhoen, Die Kapelle der karolingischen Pfalz in Aachen, 1887, Bl. 1 und 2.

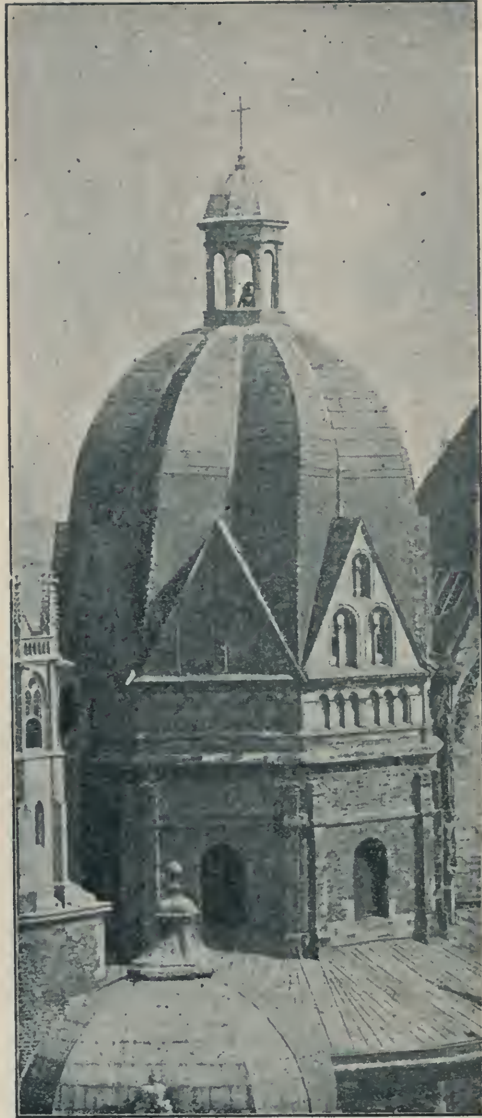


Fig. 14. Kuppel des Münsters zu Aachen.

getragen [1] », dieselben können hier aber zum Vergleich herangezogen werden, weil sie, wie die Ansicht Fig. 14 erkennen lässt,

[1] Dehio-Bezold a. a. O. S. 134.

ebenso wie in Heiligkreuz seitlich neben den Ecken angeordnet sind. Dagegen handelt es sich bei dem Essener Bau, der in dem



Fig. 15. Westthurm der Münsterkirche zu Essen.

betreffenden Thurmgeschosse eines inneren Gewölbes entbehrt, um Pilaster, die lediglich einem dekorativen Zwecke zu dienen bestimmt sind. In Essen [1] ist auch der Architrav vollständig er-

[1] Humann, Die æltesten Bautheile der Münsterkirche zu Essen. Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande, 81 Heft. Mit Abbildungen.

v. Quast, Die Münsterkirche in Essen. Zeitschrift für christliche Archæologie und Kunst. I. 1856. S. 2 ff.

halten ; die Pilasterstellung zeigt, wie die Abbildung Fig. 15 darthut, in ihrer Anordnung die grösste Uebereinstimmung mit Heiligkreuz. Nur in einem Punkte weicht das architektonische Gepräge an beiden Orten eine von einander ab, in der Anbringung des Consolen-Gesimses, welches in Heiligkreuz vorhanden ist, in Essen aber fehlt. Will man ersteres als eine Abweichung von der sich in dem Essener Bau noch schärfer aussprechenden Antike ansehen, so führt dies dazu, Heiligkreuz eine spätere Entstehung als Essen zuzuschreiben. « Der Westbau von Essen »



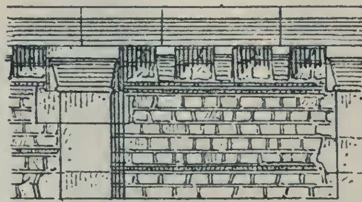


Fig. 16. Durchschnitt, Fig. 17. Ansicht
der Pilasterkapitelle und der Gesimse am Untergeschoss der Rundthürme am Dome zu Trier.

so fasst Humann die Ergebnisse seiner diesem Bau gewidmeten Untersuchungen zusammen, « ist zweifellos in der zweiten Hälfte des 10. (oder höchstens im Anfange des 11. Jahrhunderts) errichtet [1] ». Einen weiteren Anhalt bietet das Untergeschoss der beidenRundthürme an der Westfaçade des Domes von Trier. Dort sind dieselben Pilaster wie am Thurme von Heiligkreuz angebracht und zwar mit geradem, zwischen den Pilastern ebenfalls von drei Consolen gestützten Gesims. Zwar weichen die Basen der Pilaster von Heiligkreuz, welche vorn unprofilirt und seitlich mit Platte und Schmiege versehen sind, von den als ganz einfache Sockel gebildeten Pilasterbasen am Trierer Dom etwas ab ; vollständig übereinstimmend aber sind an beiden Bauten die aus Rundstab, Schräge, Plättchen und Platte gebildeten Kapitelle und die Consolen (vgl. Figur 16 und 17).

[1] Humann, Der Westbau der Münsterkirche zu Essen. Correspondenzblatt des Gesammtvereins der deutschen Geschichts- und Alterthumsvereine. 32. Jahrgang 1884. Die antikisirende Anordnug von Pilastern und geradem Gesims ohne Bogenfries findet sich u. A. noch an St. Castor in Coblenz und an den Untergeschossen der Ostthürme am Dome zu Mainz.

Das Gesims, welches von den Pilastern und den Consolen getragen wird, besteht an beiden Orten aus Schmiege und Platte; hier wie dort zeigt es die Eigenthümlichkeit, dass es mit seiner Unterkante zurücktritt gegen die Vorderseite der Kapitellplatte: alles Momente, welche dafür sprechen, dass Heiligkreuz gleichzeitig mit dem Untergeschoss dieser Rundthürme, ausgeführt worden ist. Da nun bezüglich der Detailbildung zwischen den Untergeschossen der Trierer Westthürme und Heiligkreuz die engste Verwandtschaft herrscht, jene aber auf Grund der schriftlichen Ueberlieferung [1] sowohl wie auf Grund der baulichen Merkmale zwischen 1047/66 anzusetzen sind, so ist damit auch die Bauzeit von Heiligkreuz bestimmt.

[1] Wie der ganze Character des im strengen Verbande aufgeführten Mauerwerkes, so bekunden auch die schriftlichen Ueberlieferungen, dass die Thürme planeinheitlich mit der Westfaçade entstanden sind. In der ælltesten Recension der Gesta Trev. (cap. 31. Mon. Germ. VIII. 173-174) wird kurz erzæhlt: *Hic Poppo ecclesiam sancti Petri jam collapsam reparavit et in honore S. Martini* (Fehler: *corr. Materni*) *translatis in eam partim reliquiis, dedicavit turrimque ibidem construxit.* In dem *Additamentum et Continuatio Prima* zur *Gesta Trevirorum,* welche bald nach 1132 geschrieben ist, wird (cap. 7. Mon. Germ. VIII 180-181) ausführlich erzæhlt über die Reparatur des Rœmerbaues vom Dom, über Poppo's Plan einer westlichen Verlængerung, über die nothwendig gewordene gewaltige Tiefe der Ausschachtung für die Fundamente *(tantam fundamenti jussit fieri profunditatem, quantam nunc* (d. i. 1132!) *vides terrae supereminentem*). Ueber die Ausführung wird berichtet, dass der Bischof, als der Bau *jam ad hastae longitudinem super terram,* das ist also etwa 4^{m} hoch, aufgeführt, auf der Baustelle einen Sonnenstich bekommen und daran gestorben sei († 16. Juni 1047). Da die Uebertragung der Reliquien des h. Maternus am 21. Oct. des Jahres 1036 oder 1037 stattgefunden und sich die Domweihe daran geschlossen hat, so ist also die Reparatur des Rœmerbaues fertig gewesen, und der Beginn des Westbaues fællt in die letzten 10 Jahre Poppo's. Wenn die æltere Recension I der Gesta dasjenige, was die mehr als 100 Jahre jüngere *Continuatio Prima* weitlæufig über die Fundamentirung und die Lanzenhœhe sagt, kurz in die Worte zusammenfasst, *turrimque ibidem construxit,* so ist das ein deutlicher Beweis dafür, dass Poppo die Westthurmanlage begonnen und bis über die Erde gebracht hat. Von Poppo's næchstem Nachfolger Eberhard (1047-1066) erzæhlt dann die ælteste Recension wieder ganz kurz: *turrim a Poppone inceptam perfecit* (cap. 32. S. 174). Die *Continuatio Prima* schweigt ganz über diese Thætigkeit Eberhards. Von der Dombauthætigkeit des Erzbischofs Udo (1066-78) erzæhlt die erste Recension nichts, dagegen die *Continuatio* I^{a} (cap. 9. S. 183) folgendes: *Hic opera a decessoribus suis incepta, scilicet monasterii s. Petri amplificationem perfecit.* Hœchst wahrscheinlich ist darunter die Fertigstellung der Nord- und Südwand, also der Anschluss des Neubaues an den alten Rœmerbau zu verstehen. Aus diesen Daten ergibt sich, dass nichts dazu nœthigt, die Untergeschosse der Rundthürme, welche die mit Heiligkreuz fast vollstændig übereinstimmende Pilaster- und Gesims-Anordnung zeigen, schon vor Poppo's Tod anzusetzen, dass es im Gegentheil viel wahrscheinlicher ist, dieses Werk mit der ausdrücklich bezeugten Weiterführung und Vollendung der Westthurmanlage dem Erzbischof Eberhard (1047-1066) zuzuweisen.

Ergebnisse

Wie man sieht, die Untersuchung des Bauwerkes führt ebenso wie die schriftlich überlieferten Nachrichten in die Zeit des Propstes Arnulf. Es steht darnach fest, dass wir in unserer Kapelle Heiligkreuz den zur Zeit des Propstes Arnulf ausgeführten Bau noch jetzt vor uns haben, also ein Werk, das bestimmt der Zeit von 1050-1090, und wahrscheinlich der Zeit von 1050-1066 angehört.

Damit tritt nun die Kapelle von Heiligkreuz in die kleine Reihe der frühromanischen Baudenkmale Deutschlands ein. Sie gehört dort

zu den ältesten der reinen Kreuzform folgenden noch erhaltenen Anlagen, sie gehört ferner

zu den ältesten Gewölbebauten, und ebenso

zu den ältesten mit Vierungsthurm versehenen Bauten.

Der Vierungsthurm zeigt die Ueberführung aus dem Viereck in das Achteck und in seinem Aufbau die Anordnung einer selbständigen Beleuchtung des Kirchen-Innern.

Die Kapelle von Heiligkreuz zählt deshalb zu den werthvollsten Denkmälern der frühromanischen Baukunst in Deutschland.



Pfalzel

Jn der von Balderich einem Zeitgenossen Albero's (1131-1151) verfassten Aufzeichnung wird Pfalzel als *Julii Cæsaris castrum* bezeichnet [1]. Aus der Römerzeit sind uns über dieses noch im 12. Jahrhundert aufrecht stehende Bauwerk geschichtliche Nachrichten nicht erhalten, dieselben setzen erst in viel späterer Zeit ein, und sind hauptsächlich veranlasst durch die Einrichtung eines Nonnenklosters in Pfalzel, werfen dabei aber doch auch einiges Licht auf die frühere Zeit. Geschichtl. Nachrichten

Auf der Stadtbibliothek in Trier ist in einer Copie ein im Original aus dem 11. Jahrhundert stammender Bericht erhalten, der ausführliche Angaben über die zu Irmina und Adula, angeblichen Töchtern Dagoberts, in innigster Beziehung stehenden Klöster Oeren und Pfalzel gibt [2]. Erstere war lange Zeit Aebtissin in Oeren und brachte das Kloster zu hoher Blüthe, Pfalzel wurde von Adula wenn nicht gegründet so doch reichlich dotirt. In diesem Berichte heisst es : *Adela* [3] *autem in villa Palciolum dicta, quam a Pippino concampio adquisivit, monasterium fecit, ubi et ipsa virginum Christi, quas illic coadunavit, abbatissa usque ad finem vitæ suæ fuit* [4].

Die älteste Recension der *Gesta Trevirorum* (c. 1100) schreibt dagegen die Gründung des Klosters dem Trierer Erzbischof Modoald (c. 622-640) zu : *Item aliam in palacio antiquo in suburbio*

[1] Mon. Germ. VIII 251 : *Eapropter Palatiolum, Julii Cæsaris castrum, juxta civitatem situm, eo tempore situ et vetustate dirutum et inhabitabile, multis sumptibus restruxit.*

In der nicht viel ælteren Aufzeichnung über Poppo, Mon. Germ. VIII, 176, heisst es *aula palatii.*

[2] Cod. 1341 (Standnr. 86). Saec XII, fol. 204—218. Derselbe liegt in einer kritisch bearbeiteten Ausgabe in den Mon. Germ. Bd. XIV, Seite 98—106, vor.

[3] Die Formen Adela, Adula und Addula wechseln.

[4] Mon. Germ. XIV, S. 104.

sito congregationem constituit, quibus matrem Basilissam præfecit[1]. Statt der beiden letzten Worte hat die zweite Recension der Gesta: *Similiter Dagoberti regis filiam nomine Adelam præfecit.*

In den um das Jahr 1000 compilirten Annales Laubienses[2] wird als eine der Schwestern Modoalds die Itta, angebliche Gemahlin Pippins von Landen bezeichnet; darnach wäre Modoald der Schwager des letzteren gewesen. Indes ist diese Angabe ebensowenig glaubwürdig[3], wie die der ältesten Recension der Gesta. Waitz vermuthet mit Recht, dass der Verfasser die Gründung von Pfalzel und Horreum (St. Irminenkloster) auf Modoald zurückgeführt habe, um die erzbischöfliche Gewalt über die beiden Klöster als schon in der Stiftung begründet darzustellen.

Interessant aber ist die Angabe insofern, als auch sie die Gründung *in palatio antiquo* geschehen lässt, also auf ein hohes Alter des Gebäudes hinweist.

In Bezug auf die erste Aebtissin des Klosters Pfalzel hat wohl sicher die jüngere Recension der Gesta das Richtige; der Verfasser hat sich höchst wahrscheinlich auf das Testament der Adula gestützt[4]. Der Inhalt der Urkunde ist folgender: Die Aebtissin Adula, Tochter des verstorbenen Königs Dagobert dotirt *sub die Kal. April. anno 12. regni Theoderici regis* das der hl. Maria, den Aposteln Petrus und Paulus und den übrigen Heiligen geweihte Benediktiner-Nonnenkloster, welches sie in ihrem von dem Hausmeier Pippin eingetauschtem Dorfe Palatiolum schon vor längerer Zeit (dudum) errichtet und der Leitung und dem Schutze des Bischofs von Trier unterstellt hat, mit dem Dorfe Pfalzel samt Zubehör, mit dem Dorfe Scriptinæ an der Maas im Maasgau mit Ausnahme von 40 Morgen, die sie schon früher ihrem Sohne Alberich geschenkt hatte; mit den Dörfern Botbergis und Bestanc im Gildegau, welche sie ihrer Schwester Regentrudis abgekauft und die diese gegenüber der Plektrudis als ein gesetzliches Erbtheil ihres Vaters erhalten hatte, und mit anderen Dörfern an der Maas und im Bedgau.

[1] Mon. Germ. VIII 160.
[2] Mon. Germ. IV 11 *ad annum* 647.
[3] Vgl. Bonnel, Anfænge des karolingischen Hauses, S. 68.
[4] Gedruckt bei Brower, *Annales Trevirenses* I 357, Mabillon, *Annales Benedict.* IV 499, Hontheim, *Hist. dipl. Trev.* I 88, Mon. Germ. *Diplomata* I 177 und noch besser ebenda *Scriptores* XIV 105.

Wichtig für uns ist zunächst, dass hiernach Pfalzel aus dem Besitze des Majordomus Pippin in den der Adula gelangt ist, also bis dahin zum Hausgute der Pippiniden gehört hatte. Dass dieselben im Trierer Land bedeutende Besitzungen hatten, ist eine anderweitig verbürgte Thatsache; später dotirten sie ja auch massenhaft die Klöster Echternach und Prüm [1].

Die Aechtheit des Testamentes ist nun aber vielfach bestritten worden. Schon Rettberg [2] sprach leise Zweifel daran aus; Friedrich [3] erklärte es dann für echt, während Pertz [4] es wieder unter die Fälschungen verwies. Nachdem dann Görz [5] mit guten Gründen wieder die Aechtheit vertheidigt hat, tritt neuerdings Hauck [6] wieder für das Gegentheil in die Schranken. Auf die Seite von Görz stellt sich Sauerland; auch er hält das Testament (abgesehen von unwesentlichen Textcorruptelen und etwaigen kleinen Interpolationen) für ächt, weicht aber darin von ihm ab, dass er nicht das Datirungsjahr 690 annimmt, also es nicht in die Regierungszeit Theoderichs III. sondern Theoderichs IV (721—737) verlegt und dabei, wie schon frühere Forscher, 732 als Datirungsjahr gewinnt [7].

Zu dieser Annahme passt auch die Nachricht, welche Liudger in seiner *Vita Gregorii* über den Besuch des hl. Bonifatius bei der Adula in Pfalzel 722 oder 723 mittheilt [8]. Er erzählt dort, wie jener in Pfalzel den 14—15 jährigen Gregorius bei seiner Gross-

[1] Historisch interessant ist auch die Meldung der Urkunde von dem Erbschaftsstreite zwischen Plektrude (der Gemahlin Pippins von Heristal) und der Regentrude, da sie die Abkunft jener von den Merowingern, also die Verwandtschaft zwischen Merowingern und Karolingern beweist.

[2] Rettberg, Kirchengeschichte Deutschlands, I 477.

[3] Friedrich, Kirchengeschichte Deutschlands, II 222.

[4] Mon. Germ. Diplomata I. 177.

[5] Gœrz, Mittelrheinische Regesten, I. Nr. 105, S. 47 f.

[6] Hauck. Kirchengeschichte Deutschlands, I 278.

[7] « Der einzige Grund », schreibt mir Sauerland, « welchen Hauck gegen diese Einstellung anführt, dass næmlich in diesem Jahre von dem Majordomus Pippin nicht als lebend die Rede sein kann, ist nach meiner Ansicht ganz unzutreffend. Denn in dem betreffenden Satze des Testamentes: *Palatiolum..., quod nos ipsum Pippino majore domus concampsimus et ...dudum proprio monasterio construximus* ist aus dem Fehlen des *quondam* bei Pippino kein Schluss berechtigt, dass die Urkunde Pippin noch als lebend voraussetze. Wie leicht konnte das Wort auch schon bei der Abfassung der Urkunde vergessen werden und wie leicht kann es andernfalls bei der augenscheinlich schlechten Textüberlieferung durch Abschrift verloren gegangen sein! » Vgl. auch Steininger, Trevirer unter der Herrschaft der Franken, S. 46.

[8] *Liudgeri vita Gregorii,* Mon. Germ. XV. 63-79.

mutter Adula angetroffen und für den geistlichen Stand gewonnen habe. Gregorius wurde später Bischof von Utrecht und als Leiter der Domschule der Lehrer Liudgers; dieser ist also ein gut unterrichteter Zeuge. Das Testament lässt es nun unentschieden, ob Adula eine Tochter Dagoberts I. (622—638) oder Dagoberts II. (673—678) gewesen; nimmt man ersteres an, so muss sie beim Besuche des hl. Bonifaz 90—100 Jahre alt gewesen sein, und doch noch einen 14—15 jährigen Enkel gehabt haben, was höchst unwahrscheinlich ist. War sie aber eine Tochter Dagoberts II. so kann sie erst nach 675 geboren sein, also nicht schon 690 als Mutter Alberichs und Aebtissin testiren. Das Testament passt also einzig in das Jahr 732, und damit sind wir im Hinblicke auf das *dudum contruximus* genöthigt, die Gründung des Klosters und die Bauthätigkeit der Adula in den Anfang des 8. Jahrhunderts zu verlegen.

Ueber die Geschichte des Klosters bis zur Aufhebung durch Poppo (1016—1042) sind wir schlecht unterrichtet; selbst die Namen der Aebtissinnen sind uns nur zum kleinsten Theile überliefert [1]. Hier möge nur der Rothildis gedacht werden, die in einer Urkunde vom Jahre 989 vorkommt [2], deren Grabstein bis 1870 in der Wand des Kreuzganges zu Pfalzel sich befand und jetzt im Provinzial-Museum zu Trier aufbewahrt wird [3]. Die Inschrift lehrt, dass die Nonnen zu ihrer Zeit, wahrscheinlich schon unter ihrer Vorgängerin, die strenge Ordensregel aufgegeben und die freiere Lebensweise der Canonissinnen angenommen hatten [4]. Die Lockerung der Zucht hatte zur Folge, dass Poppo — angeblich im Jahre 1027 — den Convent auflöste und das Kloster mit Canonikern (*clericos religiosos*) besetzte [5].

[1] Kraus, in den Bonner Jahrbüchern des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande, Heft XLII, Seite 122. ff.

[2] Beyer, Mittelrheinisches Urkundenbuch. Coblenz 1860 I Seite 317. Gœrz, Regesten der Erzbischœfe von Trier von Hetti bis Johann II, 814-1503. Trier 1861. S. 327.

[3] Mon. Germ. XIV 106, und Kraus, a. a. O. S. 137, Note 34. Das in Vorbereitung begriffene Werk von Kraus über die altchristlichen und frühmittelalterlichen Inschriften der Rheinlande wird eine Abbildung dieses interessanten Grabsteines bringen.

[4] Vgl. Mon. Germ. XIV 106.

[5] *Gesta Trev.* in Mon. Germ. VIII 176. In einer Urkunde des Erzbischofs Eberhard von Trier vom Jahr 1052 übertrægt derselbe an den Grafen Walram von Arlo als *Precarien* mehrere « *villas nostras, immo ecclesie nostre* » darunter « *Palenzela* (was nur Pfalzel sein kann) *excepta congregatione s. Dei genitricis Marie in eadem villa servienti* », (Beyer, a. a. O. I S. 293) ein Zeichen, dass bereits der grœsste Theil des Dorfes — wohl bei der Vertreibung der Nonnen — bischœflicher Besitz geworden war.

Nach Finck [1] bestand die *Congregatio Clericorum* aus 8 Canonikern, 4 Vikaren, einem Ludirector und einem Chorisocius.

Im 12. Jahrhundert gelangte Pfalzel zu grossem aber schnell vorübergehendem Glanze. Der mächtige und prachtliebende Erzbischof Albero (1131—1152) gerieth mit dem Trierer Stadtgrafen Ludwig in Streit und verlegte in Folge dessen seinen Sitz nach Pfalzel, wo er an der Stelle der in Trümmern liegenden römischen Pfalz eine neue feste Burg erbaute, welche er jedoch schon nach drei Jahren wieder verliess, um in seine alte Trierer Pfalz zurückzukehren [2]. Die neue Burg aber erprobte schon bald ihre Festigkeit, denn bei der Fehde Alberos mit dem Grafen Heinrich von Namur, drang dieser (c. 1146) in Pfalzel ein, steckte die Kirche in Brand, konnte aber die Burg nicht nehmen [3]. Während der Umstand, dass die erzbischöfliche Hofhaltung nach Pfalzel verlegt wurde, unter den Erzbischofen Arnold II. (1244—59) und Heinrich (1260—86) sicherlich den Anlass zu der damals vorgenommenen umfassenden Erneuerung der Burg gegeben hat [4], stehen die Bauarbeiten, welche, wie der Baubestand bekundet, in der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts an der Kirche vorgenommen worden sind, aller Wahrscheinlichkeit nach in Verbindung mit der Verwüstung, welche die Kirche durch den Brand im Jahre 1146 erlitten hatte. Denn sonst lässt sich der Verfall, in welchem sich die Kirche zu Anfang des 13. Jahrhunderts befand, kaum erklären. Derselbe wird aber zweifellos bekundet durch zwei Erlasse des Erzbischofs Theodorich II. vom Jahre 1223 und 1229, mittels deren der Erzbischof zugleich für Abhülfe Sorge trug, indem er mit Rücksicht auf die schlechte Vermögenslage des Stiftes verord-

[1] Finck (der von 1850-69 Pfarrer in Pfalzel war), Chronik der Pfarrei Pfalzel, 1856. Manuscript im Pfarrarchive zu Pfalzel, Seite 104 ff. : « Da die gemeinschaftliche Lebensweise der Canoniker nach der Regel Chrodegangs zur Zeit der Gründung des Stiftes bereits aufgehœrt hatte, so bewohnte jeder Canonikus ein besonderes Stiftshaus, bezog jæhrlich eine Præbende und durfte auch eigenes Vermœgen besitzen und verwalten... Alle Stiftshæuser lagen in der Næhe der Stiftskirche und bildeten nebst einigen Hæusern in Biewer und der Gemeinde Eitelsbach eine Pfarrei, die durch einen Stiftsvikar verwaltet wurde ».

[2] Gesta Alberonis in Mon. Germ. VIII S. 251.

[3] « *Comes Palaciolum invasit, et ignem in ecclesiam s. Mariae injicens, munitionem quoque archiepiscopi cremare sperabat* ». Mon. Germ. VIII 254.

[4] Mon. Germ., XXIV, 410, 455, 460.

nete, dass die Einkünfte jeder vakanten Präbende unmittelbar nach dem Gnadenjahr noch ein Jahr lang zur Reparatur der baufälligen Kirche und zur reicheren Ausstattung derselben verwendet werden sollten [1]. Die folgenden Nachrichten melden nur noch von Zerstörungen. Eine solche erlitt Pfalzel, als es im Jahre 1552 durch Markgraf Albrecht von Brandenburg auf seinem Kriegszug gegen den Erzbischof Johann IV eingenommen und in Brand gesetzt wurde [2]. Ob die Kirche hierbei in Mitleidenschaft gezogen wurde, ist nicht bekannt. Sicher war das der Fall, als im Jahre 1689 die Franzosen, welche schon im Jahre 1673/74 die Befestigungswerke von Pfalzel zerstört hatten, auf's neue unter Ludwig XIV. die Rheinlande überfielen, und auch Pfalzel in Brand steckten [3]. Von Seite der Franzosen erfolgte

[1] Gœrz a. a. O. S. 35. Beyer, a. a. O. Band III. N° 216, S. 180 : *Quod cum ecclesia B. Mariæ in Palatiolo ruinam in ædificiis et defectum intolerabilem pateretur in ornamentis, nec haberet sublevantem, statuimus de prælatorum Trevirensium consilio ad capituli Palatiolensis petitionem, ut quælibet præbenda proximo anno post annum, qui ex gratia cedit defuncto, ad ecclesiae cedat reparationem, ut saltem ruinis aliquando restitutis emendatiora tandem habeantur ecclesiae ornamenta.* Gœrz a. a. O. S. 339. Beyer, a. a. O. Band 3, gibt N° 377, S. 302 den Wortlaut der Urkunde v. 1229. Derselbe ist im Wesentlichen gleichlautend mit der Urkunde von 1223, enthaelt aber folgenden Zusatz : *Si quis vero patrum ejusdem ecclesiae praebendam suo sponte reliquerit ad aliam ecclesiam vel religionem se transferendo stipendium istius ecclesiae praebenda relicta duobus annis ad praefatae ecclesiae cedet aedificia et ornamenta.* Auf die ungünstige Vermœgenslage des Stiftes weist auch der Wortlaut der Urkunden von 1212 und 1217 hin, mittels welcher die Pfarreien Ittel und Kochem dem Stifte incorporirt wurden (Beyer III, S. 318 und 73).

[2] Wyttenbach et Müller, *Gesta Trevirorum, tom. III,* S. 13 : (1552, *Albertus Marchio Brandenburgensis). In Palatiolo praesidium paucorum militum, quos archiepiscopus in tam subitanea perturbatione ex arce Ehrenbreitstein eo destinaverat resistere non potuit. Flammis ergo circumquaque clarescentibus* (Albert hatte die drei Klœster zwischen Trier u. Pfalzel, S. Maximin, S. Paulin u. S. Maria ad litus Mosellæ anzünden lassen) *territi, de muris praecipites acti fugerunt, et oppidum vacuum cum castro in cineres et favillum abiit.* Eben dort auf Seite 13 eine Anmerkung *a*, entnommen aus einem Codex von Eberhardsklausen : Dailbergerus (ein Hauptmann Albrechts von Brandenburg) 3. Sept. *Palatiolum invadens, magna reperta ibi commeatum et rerum necessariarum copia, omnia convehi in urbem* (Trier, wo Albrecht am 25. August eingerückt war) *et importari jussit.* Der Wiederaufbau des Schlosses und wohl auch des Stædtchens und Stiftes muss sich schon bald vollzogen haben, denn 1568 im Sommer hatte der Trier belagernde Erzbischof Jacob III. in Pfalzel sein Hauptquartier und wohnte dort længere Zeit. Vgl. Wyttenbach et Müller, *Gesta Trevirorum, tom. III* S. 30 und ebendort Additamenta, S. 10.

[3] Wyttenbach et Müller, *III* 122 : im Jahre 1673 — Anfang 1674 : *Palatiolum juxta Mosellam prope Trevirim... muris et munimentis spoliaverunt et dejecerunt Galli.* Marx a. a. O. V. S. 5. Das erzbischœfliche Schloss zu Pfalzel, welches bei

endlich auch der Hauptschlag, der dem Bestande des Stiftes ein Ende machte : durch Consularbeschluss vom 20. Prairial X (9. Juni 1802) wurden in den durch den Frieden von Luneville an Frankreich abgetretenen Ländertheilen alle geistlichen Corporationen aufgehoben und ihre Güter « unter die Hand der Nation gestellt » . Unter dem 16. Juni 1802 wurde in Trier durch den Präfekten des Saardepartements bestimmt, dass am 26. Juli alle Stiftshäuser von den Mitgliedern des aufgehobenen Stiftes geräumt sein müssten. Schon am folgenden Tage wurden die Stiftshäuser in Pfalzel öffentlich vermiethet; die Stiftskirche wurde geschlossen, nachdem am 8. August das Grab der Adula geöffnet und ihre Gebeine in die Pfarrkirche übertragen worden waren. Die Paramente wurden nach Trier gebracht und die Glocken vom Thurme herunter genommen.

Im Jahre 1811 wurde die Kirche nebst den Stiftshäusern und allem Zubehör zur Versteigerung ausgesetzt und zu sehr geringem Preise zugeschlagen [1]. Die Stiftskirche kam dabei in den Besitz des Herrn von Nell zu Trier; gegenwärtig gehört sie dem Herrn J. P. von Nell zu Trier, der sie als Scheune benutzen lässt, nachdem sie vorher lange Jahre hindurch als Holzmagazin gedient hat.

Urtheile der Kunstforscher

Dürftig wie die geschichtlichen Nachrichten sind auch die Aeusserungen der Kunsthistoriker über die Pfalzeler Stiftskirche. Auf Grund persönlicher Kenntniss des Bauwerkes urtheilt Kugler : « Ein Bau, wie es scheint, aus der Uebergangsperiode mit spätern Umänderungen, halb-runde und halbrund gewölbte Apsis, ein breites Schiff und eine Art niedrigerer Flügel, einem Querschiffe ähnlich. Die Gewölbe frühgermanisch, die Gurte von massig birnenförmigem Profil, ausgehend von Consolen oder von kurzen auf Consolen ruhenden Gurträgern. Moderne Fenster, im Aeussern

dieser Gelegenheit vollstaendig zerstoert wurde, ist nicht wieder aufgebaut, und dadurch verlor Pfalzel seinen Charakter als zeitweilige Residenz der Kurfürsten, die ihm bis dahin immerhin noch einige Bedeutung verliehen hatte. « Nur die Ruinen des Schlosses », sagt Finck, S. 123, « in welchen arme Einwohner ihre niedrigen Wohnungen aufschlugen, und die verfallenen Befestigungswerke erinnern noch daran, dass der Ort ehemals die zeitweilige Residenz maechtiger Fürsten war ».

[1] Marx, Geschichte des Erzstifts Trier, 1864, V. S. 442.

die Spuren kleiner rundbogiger Fenster [1]. » Trägt diese Aeusserung den Stempel einer flüchtigen Reisenotiz deutlich an der Stirn, so gibt die Beschreibung, welche Schmitt der Stiftskirche von Pfalzel gewidmet hat, von einer eingehenderen Untersuchung des Baues Zeugniss. Sie ist zwar auch nur dürftig und verleugnet nicht den laienhaften Standpunkt ihres Verfassers, zeugt aber von aufmerksamerer Betrachtung und schärferer Beobachtung.

« Die ganze Ringmauer der Kirche, » so urtheilt er, « ist ursprünglich; dieselbe ist älter als das 11. oder 12. Jahrhundert. Und da die Normannen im Jahre 882 wohl die Gebäude niederbrannten, die Mauern aber nicht niederreissen konnten, so würde die jetzige Kirche als der Bau der hl. Adula anzusehen, dieselbe somit die älteste mittelalterliche Kirche unseres Landes sein [2]. »

Mit diesem Urtheile hat er einen, allerdings nur bedingten, Widerspruch gefunden bei v. Quast, der den von Kugler angenommenen spätromanischen Ursprung des Gebäudes fallen lässt, aber doch nicht geneigt ist, den Bau noch der Adula, d. h. der Zeit um 700 zuzuschreiben. « Unter der Voraussetzung, dass der Charakter des Mauerwerkes, » so sagt er, « wirklich ein älterer ist als der des Popponischen Baues am Dome, wären wir aber doch geneigter, dieselben einer Erneuerung nach der Zerstörung durch die Normannen (887) zuzuschreiben, welche der Herr Verfasser selbst zugibt, indem er ohne besondere Gründe beizubringen annimmt, die Normannen hätten trotz ihrer Zerstörung die Mauern nicht einreissen können [3]. » Auf die Haltlosigkeit dieses Einwurfes komme ich später zurück und führe hier der Vollständigkeit wegen nur noch an, dass Otte in seiner Geschichte der romanischen Baukunst das Gemäuer der Kirche zu Pfalzel dem 11. Jahrhundert zuweist [4], und diese Angabe sich auch im 1. Bande seines in der

[1] Kugler, Kleine Schriften und Studien zur Kunstgeschichte II. 1854. S. 186 ff.

[2] Schmitt, Die Stiftskirche zu Pfalzel in ihrer ursprünglichen Form. Mittheilungen aus dem Gebiete der kirchlichen Archaeologie und der Geschichte der Diœzese Trier von dem historischen Vereine. 1. Heft, Trier 1856, S. 73-77. Schmitt gibt S. 75 an, dass er « eine ausführliche Zeichnung und Beschreibung der alten Kirche mit ihren Veraenderungen und Anbauten in der spaeteren Zeit » dem Vereine vorgelegt habe. Es ist mir trotz der freundlichen Bemühungen des Herrn Dompropstes Dr. Scheuffgen zu Trier nicht gelungen über den Verbleib dieser Zeichnung und Beschreibung etwas in Erfahrung zu bringen.

[3] von Quast, Correspondenzblatt des Gesammtvereins der deutschen Geschichts- und Alterthumsvereine. 9. Jahrg. 1861, S. 156.

[4] 1874, S. 156.

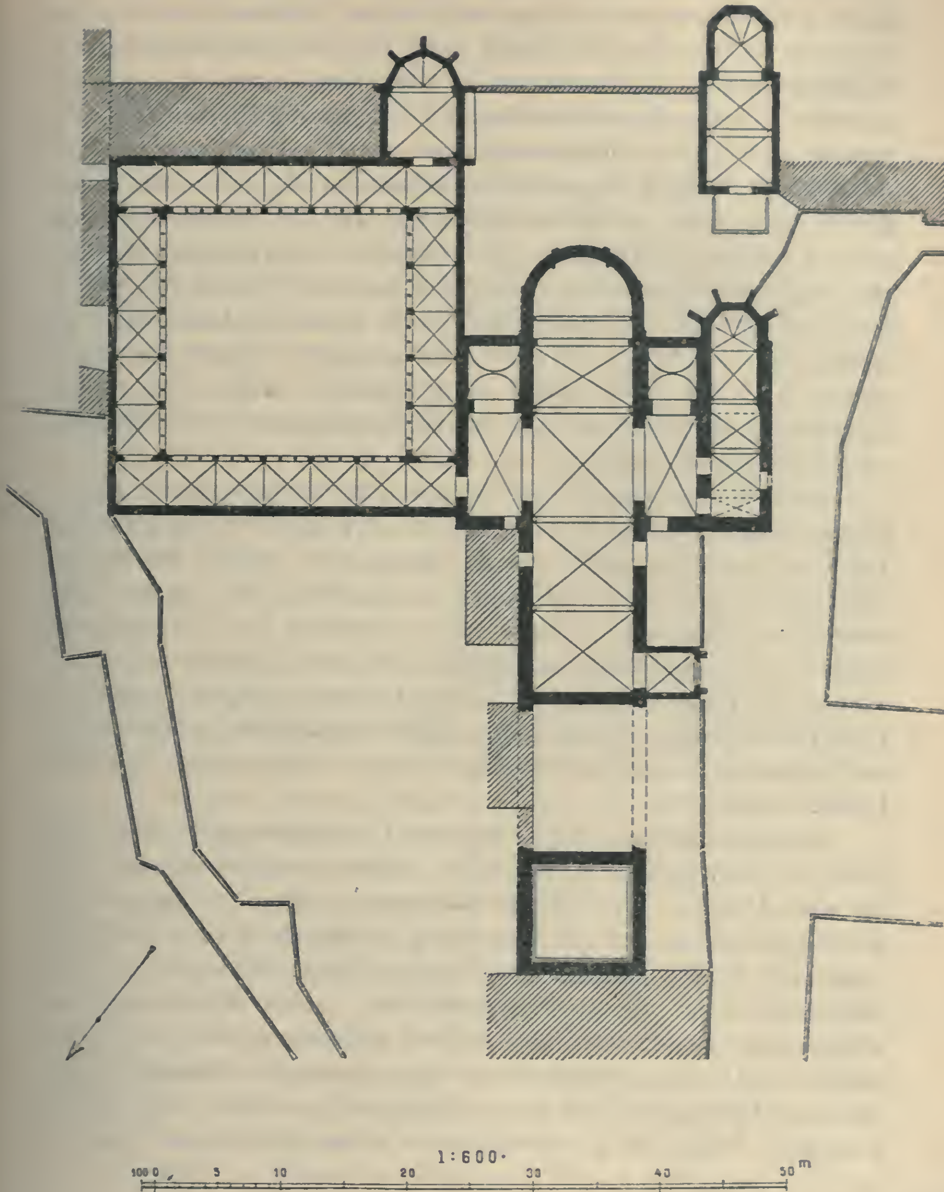


Fig. 18. Lageplan der Stiftskirche mit den angrænzenden Gebæuden.
(Mit Ergænzung der jetzt nicht mehr bestehenden Theile des Kreuzganges.)

5. Auflage gemeinsam mit Wernicke bearbeiteten Handbuches der kirchlichen Kunst-Archäologie noch findet [1], während es im 2. Bd. dagegen heisst, dass die durch ihre Technik bemerkenswerthen Umfangsmauern theilweise bis in die karolingische Zeit hinaufreichen [2]. Finck, der mehrgenannte Verfasser der Pfalzeler Chronik äussert sich endlich folgendermassen : « Die Umfassungsmauern der Stiftskirche B. M. V. zeigen unverkennbare Spuren eines hohen Alters und sind wahrscheinlich noch die ursprünglich von der seligen Adula aufgeführten. Das Gewölbe des Hauptschiffes und der Seitenarme der Kreuzkirche und auch die Wandsäulchen im Chore sammt der Verzierung des Chores auf seiner Aussenseite gehören dem 12. Jahrhundert an ; die jetzigen Fenster des Langhauses und der Seitenhallen wahrscheinlich auch. Die weiten Chorfenster durchbrechen ganz deutlich die romanische Ornamentik und sind desshalb jünger [3] ».

« Selten », so sagt Beissel von den Untersuchungen des Trierer Domes durch Wilmowsky « hat sich ein Forscher in so günstiger Lage befunden : er durfte alle Kalkschichten, welche die Mauern des Domes im Innern und Aeussern bedeckten, herunterschlagen lassen, den Boden innerhalb und ausserhalb des Gebäudes mit Gräben und Schachten durchziehen und den ganzen Bau untersuchen. In Folge dieser gründlichen Untersuchungen fanden sich viele Einzelheiten, welche unbekannte Thatsachen der Geschichte der Anlage unzweifelhaft erkennen liessen, andere aber in neuem Lichte zeigten [4] ».

Dagegen werden wohl wenige Untersuchungen dieser Art unter so schwierigen Umständen geführt werden müssen, wie die von Pfalzel. Der auf dem Lageplan (Fig. 18) dargestellte, den Gegenstand der Untersuchung bildende Baucomplex befindet sich in den Händen verschiedener Besitzer ; allein zur Südseite, an welcher die Strasse vorbeiführt, ist der Zutritt frei, von allen andern Seiten wird er von Gebäulichkeiten, Höfen, Düngergruben und Gärten verschiedener Eigenthümer umklammert, und nur auf Umwegen lässt sich von der einen Seite zur andern gelangen. Sogar das Kirchengebäude selbst gehört zwei verschie-

[1] I. Bd. 1883, S. 41.
[2] II. Bd. 1884, S. 84.
[3] Finck a. a. O. S. 15.
[4] Beissel, a. a. o. I. 1887, S. 91.

denen Besitzern: die südlich an die Kirche sich anlehnende Sakristei hat einen andern Besitzer als die Kirche selbst und nur durch die Sakristei hindurch sind deren Dachböden erreichbar. Noch ungünstiger ist es mit der Zugänglichkeit der einzelnen Gebäudetheile bestellt. Denn während, die Kirche landwirthschaftlichen Zwecken dient und meist mit Stroh und Heu angefüllt ist, benutzt man die Apsis als Aufbewahrungsort der Geräthschaften der Strombau-Verwaltung, so dass bei irgendwie genauen Messungen die grössten Schwierigkeiten zu überwinden sind. Nicht besser steht es mit der Sakristei: das Untergeschoss ist im Wesentlichen als Schmiede eingerichtet, der übrige Raum birgt Acker- und Weinbaugeräthschaften, während das Obergeschoss zur Aufbewahrung von Stroh und Heu dient, womit es meistens vollständig angefüllt ist. Diese Umstände, welche zugleich ein Bild von der jetzigen sicherlich wenig erbaulichen Behandlung eines Gotteshauses geben, das nach dem Dome von Trier das älteste kirchliche Gebäude auf deutschem Boden ist, lassen hinreichend die Schwierigkeiten erkennen, die einer genauen Untersuchung hier entgegenstehen. Was sich durch Geld und gute Worte erreichen liess, habe ich zu erreichen versucht; aber wenn ich auch gerne gestehe, dass der Erfolg mir hinreichend Befriedigung gewährt, so bin ich selbst doch weit davon entfernt, meine Arbeit allseitig als eine abschliessende zu betrachten. Ueber manche Punkte wird sich mit Sicherheit erst dann urtheilen lassen, wenn der zum Theil erst vor einigen Jahren erneuerte Putz entfernt ist und zugleich umfassende Aufgrabungen ausserhalb der Kirche veranstaltet werden können. Diese Hindernisse aber zu beseitigen übersteigt die Kräfte eines Privatmannes. Hoffentlich aber wird entweder die Preussische Staatsregierung oder die Rheinische Provinzialverwaltung, die beide in dieser Hinsicht rege thätig sind, in nicht allzu ferner Zeit dieses altehrwürdige Denkmal im Interesse der Kunst den jetzigen elenden Verhältnissen entziehen und es seiner ursprünglichen Bestimmung wieder zurückführen. Wenn diese Arbeit dazu die Veranlassung gäbe, so würde mir das die meiste Genugthuung gewähren.

Indem ich nunmehr zur Baubeschreibung übergehe, bemerke ich, dass es mir nicht zweckmässig erscheint, hier den üblichen und im Allgemeinen auch richtigen Weg in der Weise einzuschlagen, dass man ein Bauwerk von seinem Entstehen an durch alle Phasen Baubeschreibung

seiner Entwickelung hinab verfolgt: ich möchte den umgekehrten Weg gehen. Denn das Dunkel, welches um das Bauwerk lagert, ist so dicht, und die Spuren der ursprünglichen Anlage sind so verwischt, dass es anders nicht wohl möglich ist, zu einer klaren Erkenntniss desselben zu gelangen. Durch Fixirung und Aussonderung des in den jüngeren Perioden Geschaffenen soll versucht



Fig. 19. Aussenansicht der Kirche im gegenwærtigen Zustande.
(Von Südwest gesehen.)

werden, wenn auch nicht den ursprünglichen Kern, so doch seine Reste herauszuschälen.

Gegenwaertiger Zustand

Der gegenwärtige Zustand der nicht ganz richtig orientirten [1] Kirche wird durch die unter Fig. 19-22 und 24-27 gegebenen Abbildungen veranschaulicht. Figur 19 gibt das Aeussere (von Südwest aus gesehen), Figur 20 das Innere (nach Osten gesehen). Einer Beschreibung des jetzigen Zustandes glaube ich mich um so mehr überheben zu dürfen, als abgesehen von dem Abbruche des Thurmes, der theilweisen Vermauerung der Fenster und einiger

[1] Ihre Haupttaxe weicht, wie Fig. 18 zeigt, nach Süd-Süd-Ost ab. Der Einfachheit halber aber soll bei der Beschreibung die Annahme einer richtigen Orientirung zu Grunde gelegt werden.

andern wenig bedeutsamen Aenderungen eine Umgestaltung der Kirche nicht erfolgt ist, dieselbe sich vielmehr im Wesentlichen in jener Form erhalten hat, die ihr beim Umbau am Schlusse des 17. Jahrhunderts gegeben ist.



Fig. 20. Innere Ansicht im gegenwærtigen Zustande.

Die baulichen Umänderungen dieser Zeit waren zweifellos hervorgerufen durch die Verwüstung, welche Pfalzel 1689 durch die Franzosen erfahren hatte. Indes sind auch sie nicht so tiefgreifend gewesen, dass sie die ursprüngliche Anlage des Baues verwischt hätten. Damals ist das nördliche Eingangsportal (Fig. 19), wie man gleich sieht, entstanden; im Uebrigen hat man sich darauf

Umænderungen im 17. Jahrhundert

beschränkt, der Kirche durch Vergrösserung der Fenster mehr Licht zuzuführen und im Innern ein Gesimsband von Putz in Kapitellhöhe an den Wänden des Langhauses und Chores anzubringen (Fig. 21 und 22). Diese Veränderungen sind laut einer Inschrift am Westgiebel im Jahre 1693 abgeschlossen worden.

Gothische Zeit

Von der Herrschaft des gothischen Styles weist die Kirche selbst keine Spuren auf, aber die an den südlichen Kreuzflügel sich anschliessende Sakristei hat eine gothisch ausgeführte kapellen-



Fig. 21. Ansicht der südlichen Chorwand mit einem Theil der Apside. (Vom nœrdlichen Querarme aus gesehen.)

artige Erweiterung nach Osten hin erfahren, deren Bauzeit durch eine an einer Console angebrachte Jahreszahl auf 1468 festgestellt ist. Dieser Zeit entspricht auch die ganze Ausbildung der Kapelle, die Consolen, die Rippen und die Fischblasenmuster der Fenster [1].

Dem Jahre 1646, also einer der gothischen folgenden, aber noch vor den baulichen Veränderungen des 17. Jahrhunderts liegenden Periode gehört die Meriansche Abbildung von Pfalzel an, welche unter Fig. 23 wiedergegeben ist.

Spætromanische Zeit

Von diesen hier erwähnten Zuthaten und Aenderungen abgesehen, steht die Kirche noch jetzt in einer Gestalt da, die Kugler

[1] Die Kapelle wird, um den Gang der Untersuchung hier nicht zu stœren, spaeter besonders behandelt.

wohl veranlassen konnte, sie auf den äusseren Eindruck hin als einen Bau der Uebergangsperiode zu bezeichnen. An diesem Punkte glaubte ich desshalb mit der eigentlichen Baubeschreibung einsetzen zu müssen.

Wie der Grundriss Fig. 24 und die Schnitte Fig. 25-27 veranschaulichen, ist die Kirche eine einschiffige, kreuzförmige [1]



Fig. 22. Ansicht der südlichen Langhauswand.
(Vom Chore aus gesehen.)

Anlage, mit einem östlichen Querschiff, an dessen Arme sich nach Osten hin noch besondere Räume anschliessen.

Das Langhaus findet jenseits des Querschiffes in einem Chorraume seine Fortsetzung und in einer halbrunden Apsis seinen Abschluss. Die Kirche ist in allen ihren Theilen überwölbt. Als Anhalt für ihre Abmessungen mögen folgende Angaben dienen: innere Länge 34^{m}; lichte Breite des Langhauses $7{,}70^{m}$; lichte Breite der Kreuzarme $4{,}40^{m}$; lichte Höhe im Langhause $12{,}45^{m}$; lichte Höhe im Querschiffe $9{,}80^{m}$.

[1] Nicht kreuzfœrmige *Basilika*, wie es bei Lotz, Kunsttopographie Deutschlands, I S. 500 heisst.

Als Abweichung von der gewöhnlichen Anlage springt beim Betrachten des Grundrisses sofort in die Augen, dass der Kreuzarm das Langhaus an Breite übertrifft und in Folge dessen die Durchschneidungsfläche von Lang- und Querhaus kein Quadrat, sondern ein Rechteck bildet, dessen längere Seite in der Längen-

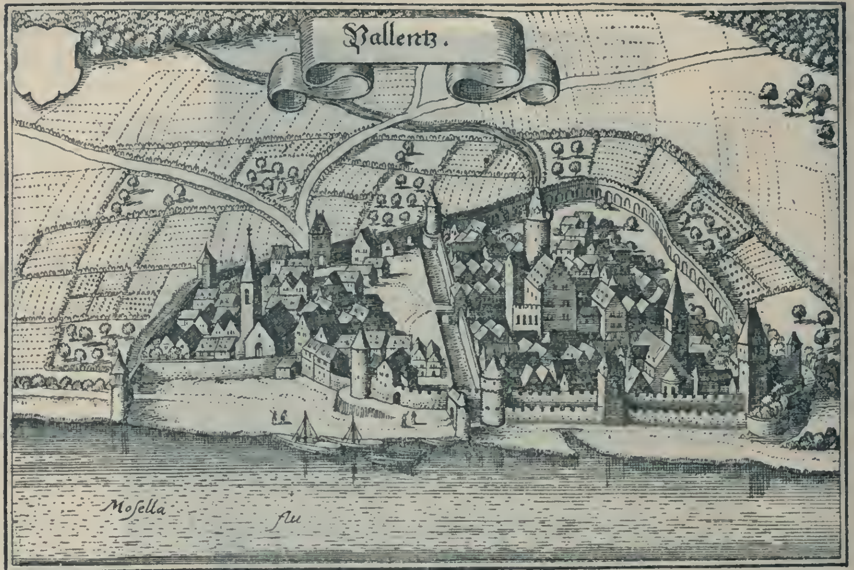


Fig. 23. Ansicht von Pfalzel um 1646 nach Merian.

richtung des Bauwerkes liegt [1]. Dem entsprechend hat auch das überdeckende Kreuzgewölbe seine längere Seite in der Richtung von Osten nach Westen, und das Gleiche ist bei den Gewölben der Kreuzarme der Fall. Die übrigen Gewölbe von Chor und Langhaus sind Oblonge, deren Langseiten sich von Süd nach Nord erstrecken. Die Kreuzgewölbe sind sämmtlich mit schweren, birnstabförmigen Rippen versehen, welche auf Wandkapitellen aufsetzen, die von Säulenstutzen getragen werden; die halbrund

[1] Wie selten eine derartige Anordnung ist, lehrt ein Blick in die reichhaltige Zusammenstellung von Grundrissen bei Dehio-Bezold, Die kirchliche Baukunst des Abendlandes. Ein bekanntes Beispiel dieser Art bietet der Dom von Speyer und ein besonders auffælliges die Stiftskirche von Kaiserswerth. Vgl. Bock, im Organ für christliche Kunst III, 1859 S. 69 ff. Die Stiftskirche zu Kaiserswerth.

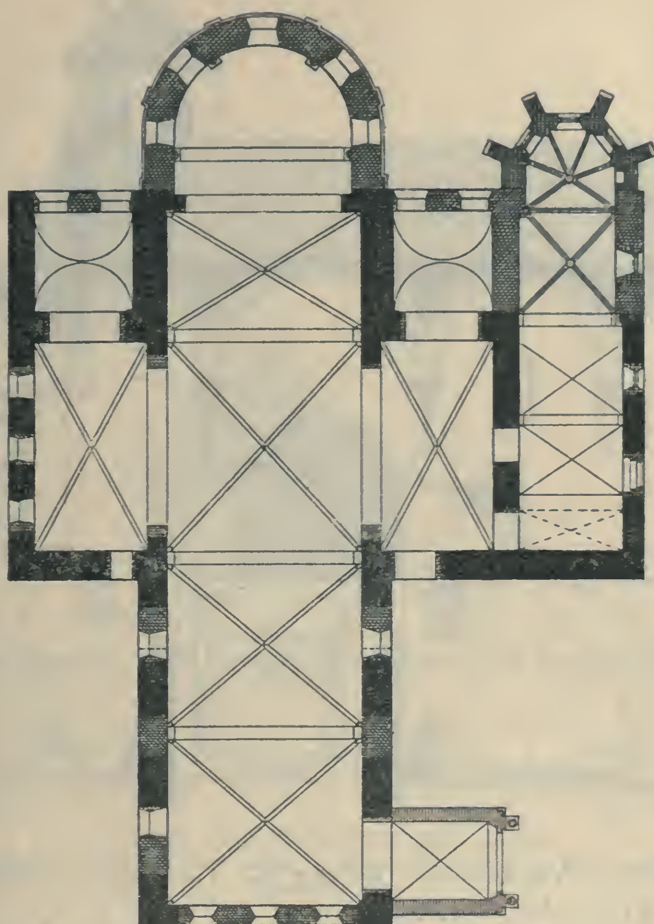


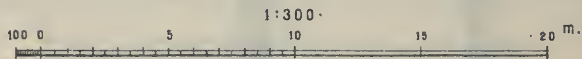
Fig. 24. Grundriss.



Rœmische Zeit — 11. Jahrh. — 13. Jahrh. — 15. Jahrh. — 17. Jahrh.



Fig. 25. Længenschnitt.
(Mit Ergænzung der Fenster- und Thurmanlage des 13. Jahrhunderts.)



vortretenden Wandsäulen, welche die Gurtbogen aufnehmen, ruhen auf Consolen (Fig. 28-31).

Ganz abweichend hiervon ist die Form der übrigen Gewölbe. Die sich östlich den Kreuzarmen vorlegenden Räume sind mit einfachen Tonnengewölben überspannt, die ohne Kämpfergesims aus den Wänden emporsteigen. Ein Tonnengewölbe ist es auch, welches sich östlich an den Bogen der Chorapside anlehnt und sich dann, durch einen Gurtbogen unterbrochen, in einer Halbkuppel fortsetzt, welche die Apsis überdeckt. Diese Halbkuppel zeigt keinerlei Gliederung: die vier Halbsäulen, welche die Apsidenwände theilen und das Gesims tragen, über dem das Gewölbe ansetzt, sind lediglich dekorativer Natur.



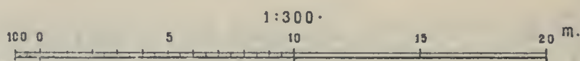
Fig. 26. Querschnitt durch das Langhaus.
(Jetziger Zustand mit Ergænzung der Thurmanlage des 17. Jahrhunderts.)
(Massstab 1:300.)

Die Sitze der Stiftsherren befanden sich in dem zwischen Querschiff und Apside sich erstreckenden Chorraum, der, wie sich aus Fig. 25 und 27 ergibt, über dem Fussboden der Kirche um ca. 80cm erhöht lag und von dieser durch eine Brüstungsmauer geschieden war. Durch eine in der Mitte derselben angebrachte Treppe war die Verbindung zwischen beiden Räumen hergestellt [1]. Diese Erhöhung (wie später dargethan werden soll, ein Werk des 13. Jahr-

[1] Die (künstlerisch werthlosen) Chorstühle sind nach der Profanirung der Stiftskirche in die Pfarrkirche übertragen worden.



Fig. 27. Schnitt durch das Querschiff.
(Jetziger Zustand mit Ergaenzung der Thurmanlage des 17. Jahrhunderts.)



hunderts) ist in neuerer Zeit zur besseren Ausnutzung des Raumes beseitigt worden, so dass der ganze Fussboden jetzt in gleicher Höhe liegt.

Das Aeussere der Kirche ist von grösster Schlichtheit; weder am Lang- noch am Querhause zeigt sich ein verzierendes Glied, Traufbretter vertreten die Stelle des Hauptgesimses. Die Fenster

Wanddienste.

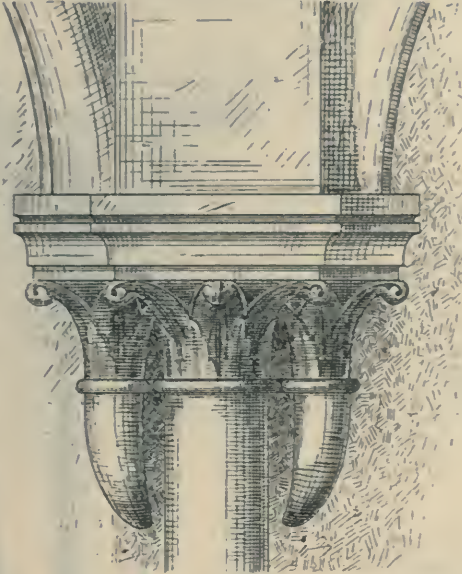


Fig. 28. Kapitelle.



Fig. 29. Console des Mitteldienstes.

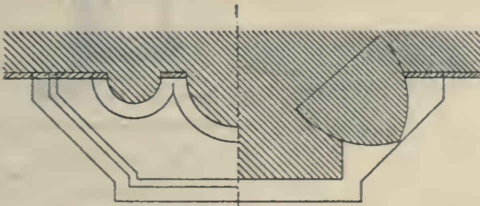
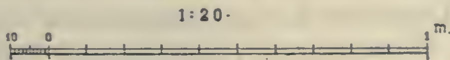


Fig. 30. Schnitt unter den Kapitellen.

Fig. 31. Schnitt über den Kapitellen.



beruhen in der Form, wie sie die Abbildung Fig. 25 zeigt, auf Reconstruktion, da die Anlage der grossen Fensteröffnungen im Jahre 1693 die kleinen romanischen Fenster fast sämmtlich beseitigt

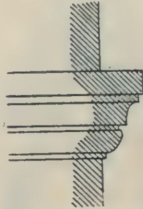


Fig. 32. Kæmpferprofil des Triumphbogens

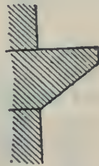
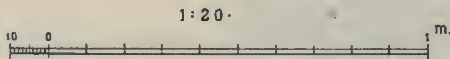


Fig. 33. Kæmpferprofil des Chorgewœlbes.



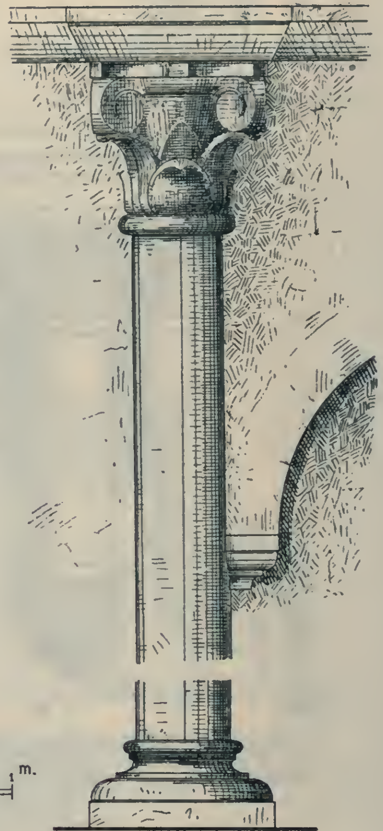


Fig. 34. Kapitell
Fig. 35. Basis der Wandsæulen im Chor.

hat. Im Langhause sind diese damals alle in Wegfall gekommen, gleichwohl kann es aber keinem Zweifel unterliegen, dass die jetzige mit der Gewölbeanlage innig zusammenhängende Fensteranordnung mit den Gewölben des 13. Jahrhunderts zugleich entstanden ist und die Fenster im 17. Jahrhundert lediglich eine Formveränderung nach Höhe und Breite erfahren haben. Nur

die Nordwand des nördlichen Querarmes (Fig. 59) zeigt noch die früheren, jetzt vermauerten Fenster; in der Westwand dieses Armes ist übrigens auch unter dem jetzigen breiteren Fenster das schmalere tiefer nach unten reichende Fenster noch wohl zu erkennen. (Fig. 53.)

Aus der mehr als einfachen Behandlung des Aussenbaues fällt nur die Chorapside heraus, und diese kennzeichnet sich in ihren Formen als das Werk einer früheren Periode. Da auch die

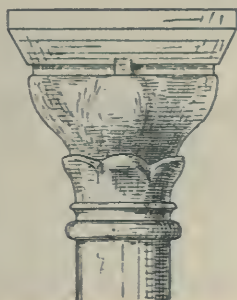


Fig. 36. Kapitell,

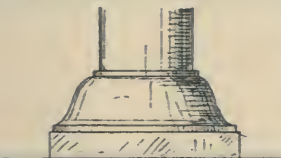


Fig. 37. Basis der Wandsæulen im Chor.
(Massstab 1:20)

Umfassungsmauern einer älteren Zeit angehören, so fallen aus dem gegenwärtigen Baubestande der Kirche nur die jetzt vermauerten Fenster der Nordwand des nördlichen Querschiffes und die Kreuzgewölbe in die Zeit des spätromanischen Styles. Die Formen dieser Gewölbe, der Rippen, der Dienste und deren Consolen und Kapitelle (Fig. 28-31) lassen keinen Zweifel darüber bestehen, dass ihre Entstehung in das 13. Jahrhundert fällt. Auch die oben angezogene Urkunde von 1223, welche die Verwendung gewisser Einkünfte zur Reparatur bestimmt, weist auf diese Zeit. Ausgeschlossen ist dabei freilich nicht, dass die Einwölbung schon vor 1223 stattgefunden hat; dafür spricht sogar der Umstand, dass die Detailformen sich an den unter Johannes († 1202) ausgeführten Gewölben des Domes in Trier wiederfinden. Auch die 1207 erfolgte neue Beisetzung der Stifterin lässt sich am leichtesten mit einer gleichzeitigen baulichen

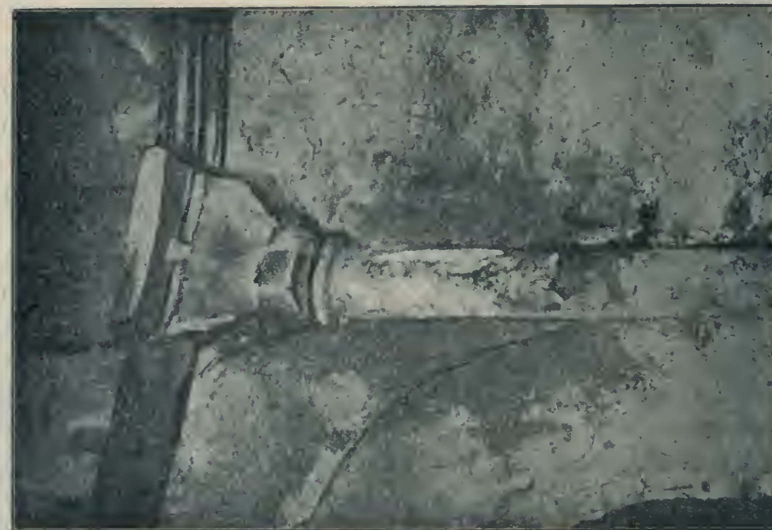


Fig. 38.



Fig. 39.

Wandsæulen im Chor.
(Die beiden mittleren Sæulen.)

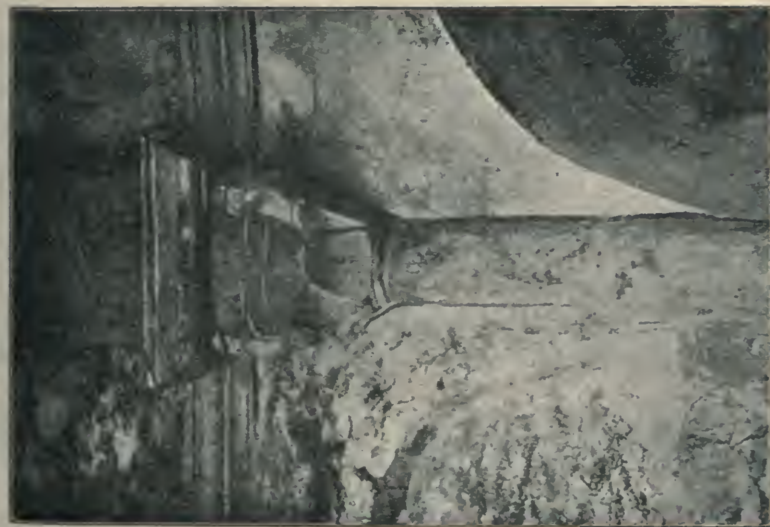


Fig. 40.



Fig. 41.

Wandsæulen im Chor.
(Die beiden seitlichen Sæulen.)

Veränderung der Kirche in Verbindung bringen [1]. Wie dem auch immer sei, dem Beginne des 13. Jahrhunderts gehört der Gewölbebau sicherlich an; eine Ausnahme bildet nur die Halbkuppel der Apside sowie die sich an die Kreuzarme legenden Tonnengewölbe, die einer früheren Zeit, und zwar dem 11. Jahrhundert zugeschrieben werden müssen.

Der West (Haupt-) Theil der Sakristei (vgl. den Grundriss Fig. 24) ist mit Kreuzgewölben [2] überdeckt, die schon Stich zeigen und ausserdem auch durch die Profilirung der Kämpfergesimse bekunden, dass sie der vorgeschritteneren romanischen Kunst angehören. Dieselben dürften deshalb dem Anfange der Restauration zuzutheilen sein, welche durch den Brand des Jahres 1146 veranlasst worden ist. Ich komme darauf später zurück.

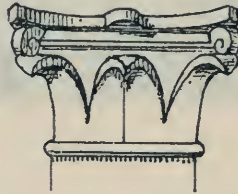


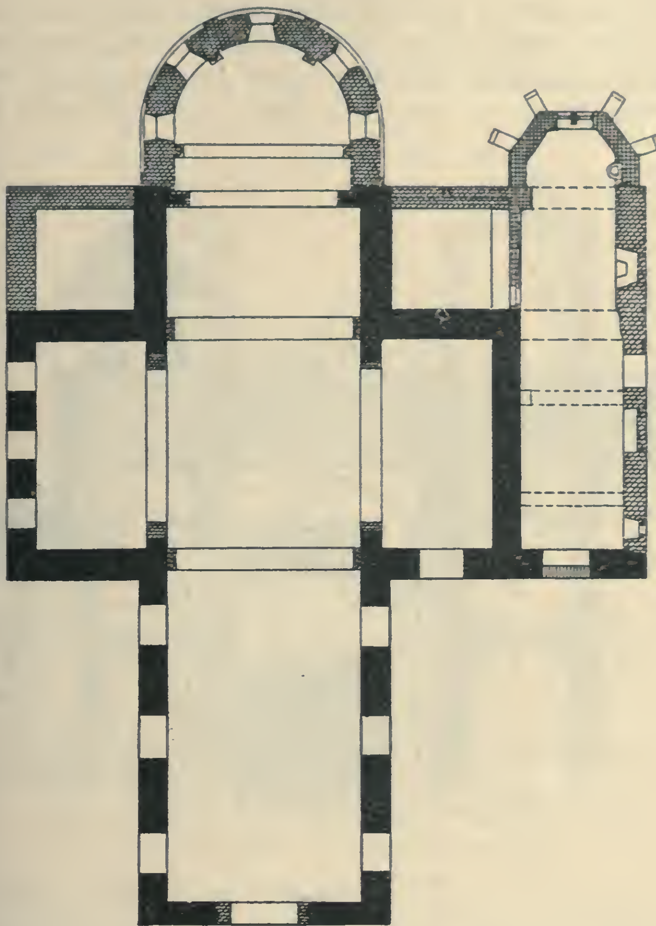
Fig. 42. Pilaster-Kapitell am Westbau des Domes zu Trier.

Frühromanische Periode

Was der frühromanischen Periode von der Kirche angehört, liegt nur zum Theil offen zu Tage, anderes haben Putz, Mauerwerk und die Gewölbe des 13. Jahrhunderts verdeckt. Um mit dem ersteren zu beginnen, so ist vor allem die Chorapside in diese Periode zu verlegen. Ihre schon erwähnte Anordnung machen die den Bau des 13. Jahrhunderts darstellenden Zeichnungen deutlich; die muthmassliche Gestalt der Kirche im 11. Jahrhundert veranschaulichen die Fig. 43-48. Für die Altersbestimmung fallen besonders die Detailformen ins Gewicht, so das unter Fig. 32 abgebildete Kämpferprofil des Triumphbogens und namentlich die

[1] « Ihre Gebeine wurden im Jahre 1207 in der Stiftskirche nahe beim Altare zur Evangelienseite halb ausserhalb der Mauer in einem kunstvoll gearbeiteten hœlzernen Sarge beigesetzt und wurden nach der Suppression des Stiftes am 9. Aug. 1802 in die Pfarrkirche ad St. Martinum übertragen ». Finck a. a. O. S. 102.

[2] Das westliche, durch eine Zwischenmauer abgetrennte, (in der Zeichnung Fig. 24 punktirte) Kreuzgewœlbe ist mit dieser Zwischenmauer vor einigen Jahrzehnten abgebrochen worden.



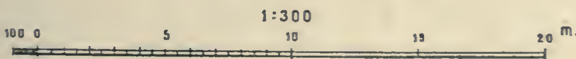


Fig. 43. Grundriss in Fensterhœhe.

Säulenvorlagen mit ihren Kapitellen, welche die Apsidenwandung gliedern. Ersteres besteht aus Platte, Hohlkehle und Rundstab, welche je durch ein Plättchen unterlagert sind. Es ist dies eine Bildung, die bei den Bauten des 11. Jahrhunderts oft vorkommt, später aber verschwindet. Für das 11. Jahrhundert sprechen

ausserdem die unter Fig. 34-41 dargestellten Kapitelle der Wandsäulen, die zwar von den Unbilden der Zeit nicht verschont geblieben sind, aber sich in ihrer Form als eine Reduction der compositen römischen Ordnung noch deutlich genug erkennen lassen. Ein Bauwerk welches ähnliche Kapitellformen aufweist

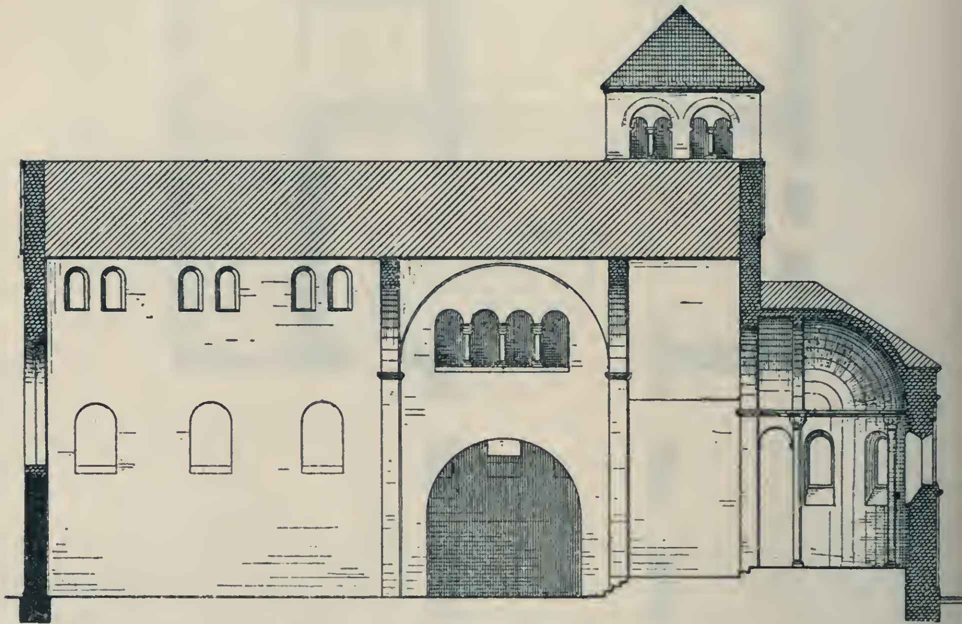


Fig. 44. Længenschnitt. (Massstab 1:300.)

ist die Westfront des Domes zu Trier. Wie schon oben bei Heiligkreuz angeführt, war es Poppo (1019—1047), der dem in seinem Kerne noch aus der römischen Zeit stammenden Gebäude einen westlichen Erweiterungsbau zuzufügen begann, der aber erst unter seinem zweiten Nachfolger Udo († 1077) zu einem gewissen Abschlusse gebracht wurde. An diesem Bau treten Kapitellbildungen auf, welche, wie die unter Fig. 42 mitgetheilte Abbildung [1] zeigt, mit denen der Apsidenwand

[1] Nach Dohme, Geschichte der deutschen Baukunst, 1887 S. 72. Fig. 65. Aehnliches Kapitell bei Schmidt a. a. O. Lief. II Taf. 6, Fig. O. 1.

im Wesentlichen übereinstimmen. Die Basen dieser Wandpfeiler, die in zweifacher Abwechselung — als attische Basen und als umgekehrte Karniese — vorkommen, sind in Figur 35 und 37 dargestellt. Das Profil des Kämpfergesimses der Kuppel zeigt Fig. 33.

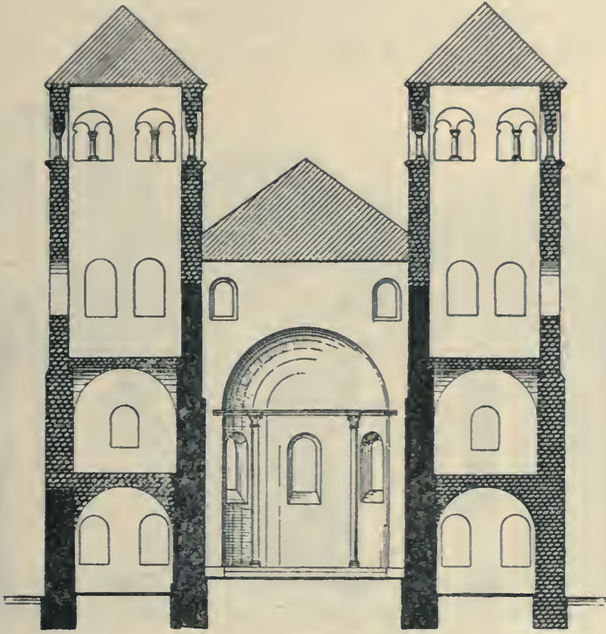


Fig. 45. Schnitt durch das Chorjoch. (Massstab 1:300.)

In der Ausbildung der Apsiden in Trier und Pfalzel mangelt es ebenfalls nicht an Vergleichspunkten (Fig. 48 und 49, 50 und 51). Die Theilung durch Pilaster, die sich in Trier zeigt, findet sich auch in Pfalzel, jedoch mit dem Unterschied, dass die übereinandergestellten Pilaster in Trier in den einzelnen Geschossen selbständig ausgebildet, in Pfalzel aber trotz der Durchführung des Gesimsbandes einheitlich zusammengefasst sind. Die Pilaster entbehren hier des Kapitellabschlusses und gehen ohne Vermittlung in den Rundbogenfries [1] über, der die einzelnen Felder

[1] Der Rundbogenfries in Trier ist weit zierlicher, woraus allerdings nicht unmittelbar gefolgert werden kann, dass die plumpere Bildung des weitgespannten Rundbogenfrieses zu Pfalzel deshalb aelter sein muss.

abschliesst und, übereinstimmend mit Trier, von einem einfachen, bloss aus Platte und Schräge bestehendem Gesimse überlagert wird. Das obere Gesims ist durch spätere rohe Aenderungen zwar meist beseitigt, in den Ecken aber noch zu erkennen.

Die alte Fensteranlage ist in Pfalzel nicht mehr erhalten, wenigstens nicht mehr unverändert. Als eine Aenderung ist es z. B. zweifellos zu erachten, dass die Fenster nicht auf das Gurtgesims aufsetzen, sondern dieses in Folge ihrer Verlängerung nach unten in

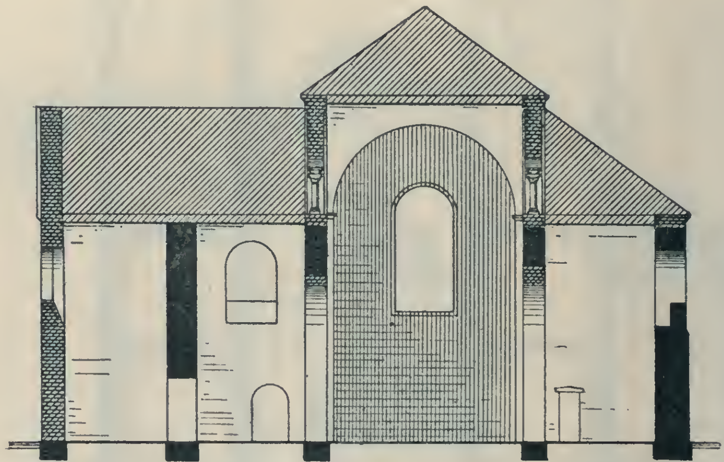


Fig. 46. Schnitt durch das Querschiff (nach Westen gesehen). (Massstab 1:300)

rohester Weise durchbrechen. Ausser der Verlängerung scheinen sie auch gleichzeitig eine Verbreiterung erfahren zu haben, namentlich das mittlere Fenster, welches auch nach oben hin derart erhöht ist, dass es den Rundbogenfries durchbricht. Einen interessanten Vergleich mit Trier bietet folgender Punkt: in Trier zeigen die äussern Pilaster verschieden grosse Abstände untereinander, und nur in den grösseren Compartimenten sind Fenster angebracht. Es ist leicht ersichtlich, dass durch diese Anordnung sowohl im Aeussern wie im Innern eine Symmetrie erreicht wird, welcher jene Zeit noch ein grosses Gewicht beimass. Auf etwas andere Weisse ist das gleiche Resultat in Pfalzel erzielt worden. Wie die Abbildungen zeigen, sind die jetzt vorhandenen Fenster so angeordnet,

dass im Aeussern auf jedes Compartiment ein Fenster kommt, und es ist diess dadurch erreicht worden, dass den Säulen an den innern Wänden eine Stellung gegeben ist, welche es möglich macht, im Innern auf jedes seitliche Compartiment zwei Fenster anzulegen. Dadurch wurde eine gewisse Symmetrie gewonnen, und zwar die einzige, welche sich bei der immerhin auffallenden



Fig. 47. Perspectivische Ansicht der Kirche des 11. Jahrhunderts (von Nordwesten gesehen).

Anordnung, dass die Theilung der Innenwand mit der der Aussenwand nicht übereinstimmt, überhaupt erzielen liess. Aus diesem Grunde wird man in der vorhandenen Fensterordnung unter entsprechender Reduction in der Höhe und Weite wohl die ursprüngliche Anlage erblicken dürfen.

Fin Blick auf den Längenschnitt genügt, um zu erkennen, dass bei der tiefen Lage des den Rundbogenfries abschliessenden Gesimses dieses nicht das Dachgesims gewesen sein kann, sondern dass das Dach, um angemessene Neigungs-Verhältnisse zu erhalten, wesentlich höher angesetzt haben muss. Mit dieser Wahrnehmung fällt zusammen, dass das Mauerwerk sich auch gegenwärtig noch über

die Höhe jenes Gesimses erhebt, um den Dachansatz zu gewinnen. Dieses Mauerwerk muss freilich überall da, wo das Gesims nicht mehr liegt, als das Produkt einer späteren Zeit angesehen werden, und selbst dort, wo es sich noch erhalten hat, werden sich in dem Mauerwerk nur mehr schwache Reste des ursprünglichen Bestandes finden. In der Reconstruction (Fig. 48) ist über dem Gesims ein einfacher Fries angenommen worden, wie sich ein



Fig. 48. Ostansicht der Kirche des 11. Jahrhunderts mit dem Kapellen-Anbau des 15. Jahrhunderts. (Massstab 1:300.)

solcher auch auf der Merian'schen Abbildung (Fig. 23) zeigt. An der Westapsis des Domes von Trier setzt sich, wie Fig. 49 zeigt, über dem die obere Pilasterstellung abschliessenden Gurtgesims das Mauerwerk ebenfalls noch weiter nach oben fort. Dasselbe entbehrt auch dort jeder weitern Auszeichnung, es ist aber, entgegen der unsere Reconstruction von Pfalzel zu Grunde liegenden Annahme, mit Fenstern ausgestattet. In dieser Anordnung haben wir einen Vorläufer der Zwerggallerien vor uns, welche nachmals in



Fig. 49. Westansicht des Domes von Trier.

der rheinisch-romanischen Architektur eine so wichtige Rolle gespielt haben und zu den wirkungsvollsten Façaden-Motiven gehören. Wenn von einer in diesem Punkte mit Trier übereinstimmenden Reconstruction von Pfalzel abgesehen wurde, so liegt der Grund weniger

Details am Aeusseren des Chores.

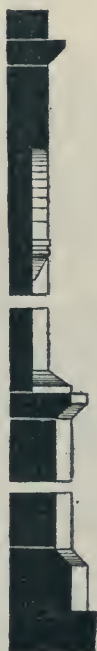
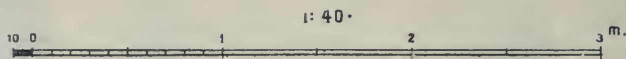


Fig. 50. Schnitt.



Fig. 51. Ansicht.



in dem durch die Merian'sche Abbildung geübten Zwange, als darin, dass es dafür in Pfalzel an jedem noch so leichten Anhalt fehlt, dann aber auch darin, dass die Gallerieen, welche in Trier in der bequemsten Weise von den der Westfaçade vorgelegten Säulengängen erreichbar sind, in Pfalzel nur sehr schwer hätten zugänglich gemacht werden können.

Wenden wir uns nun dem Lang- und Querhaus zu, so ist zunächst der Beweis für die oben aufgestellte Behauptung zu erbringen, dass das jetzt vorhandene, dem Beginn des 13. Jahrhunderts angehörige Gewölbe an Stelle einer bis dahin bestehenden flachen Decke getreten sei. Selbst wenn keine bestimmten Anhaltspunkte vorhanden wären, würde schon die Wahrscheinlichkeit hierfür sprechen, weil kein Grund ersichtlich ist, der hier die Ersetzung eines vorhandenen Gewölbes durch ein neues hätte veranlassen können. Aber abgesehen davon, dass auf dem Dachboden oberhalb der Gewölbe die Wände verputzt sind, hat sich auch noch ein weiterer Umstand feststellen lassen, der nicht nur das Vorhandensein einer dem jetzigen Gewölbe vorangegangenen früheren Gewölbeordnung unmöglich erscheinen lässt, sondern auch für sich selbst ein weitergehendes Interesse in Anspruch nimmt. Es sind dies die in Fig. 52 u. 53 eingezeichneten Arkaden über den Bogenöffnungen der Querarme. Dieselben werden von dem Gewölbe des Langschiffes auf den Ecken, von den tiefer liegenden Gewölben der Seitenarme sogar in ihrer vollen Ausdehnung durchschnitten: daraus ergibt sich, dass der jetzigen Gewölbeanlage eine Flachdecke vorangegangen ist, und zwar muss dieselbe derart angeordnet gewesen sein, dass sie im Langschiff über dieser Arkadenreihe, in den Querarmen unter derselben gelegen war, so dass die Arkaden sich also von dem Langschiff nach dem Dachboden der Querarme hin öffneten (Fig. 46). Für diese Anordnung spricht zunächst der Umstand, dass noch jetzt die Gewölbe der Querarme niedriger liegen als die des Langschiffes; entscheidender ist aber namentlich der Umstand, dass die den Dachräumen zugewandten Seiten der Arkaden, beziehungsweise die Wände, in denen sie sich befinden, eine rohe Ausführung und nicht die geringste Spur eines ehemaligen Verputzes zeigen. Einen Verputz aber hätten sie erhalten müssen, wenn sie von der Kirche aus sichtbar gewesen wären, und derselbe müsste sich bei der bekannten Festigkeit des Trierer Kalkes noch jetzt wenigstens in Resten zeigen, wie dies auch an allen andern, jetzt vom Innern der Kirche aus dem Auge entzogenen Bautheilen der Fall ist. Allein es findet sich davon keine Spur, und es kann nicht zweifelhaft sein, dass jene Flächen durch eine tiefer liegende Decke dem Anblick stets entzogen waren.

Diese Arkaden sind bei dem Gewölbe-Umbau des 13. Jahr-

hunderts so vollständig verdeckt worden, dass der in der Kirche stehende Beschauer gar keine Ahnung von ihrer Existenz gewinnen kann. Und doch stecken sie mit ihren Basen, Säulen und Kapi-

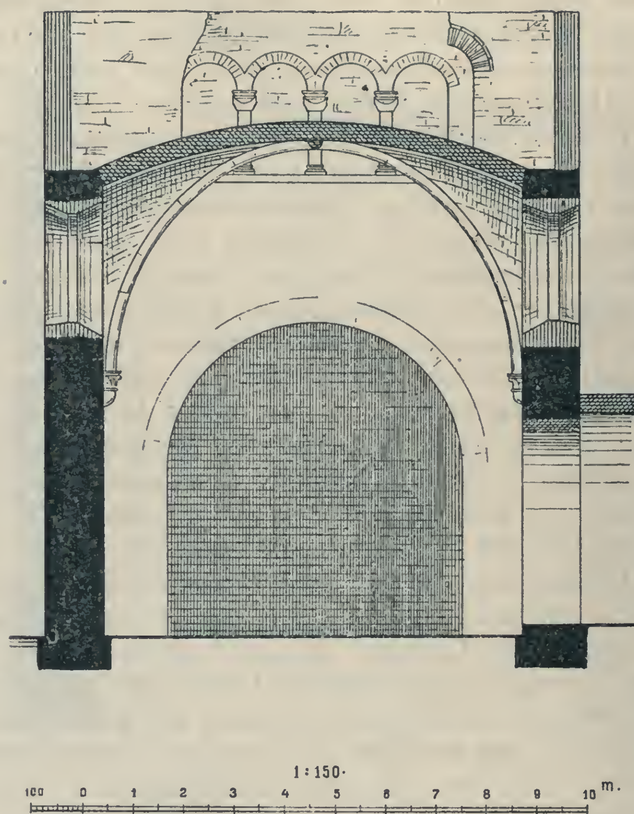


Fig. 52. Schnitt von Ost nach West durch den südlichen Querarm. (Nach Innen gesehen.)

tellen noch vollständig wohlerhalten in den Mauern drin. Im Kirchen-Innern sind sie durch den Verputz vollständig verdeckt, dagegen lassen sie sich auf den Dachböden trotz der Vermauerung und des Durchschneidens der Gewölbe noch gut erkennen. Kapitell und Basis habe ich von dem umgebenden Mauerwerk soweit

freilegen lassen, dass es möglich war, die unter Fig. 54 u. 55 mitgetheilten Detailzeichnungen zu geben [1].

Die Form der Basis ist die übliche attische, und zwar ohne Eckblatt. Eine auffallende und meines Wissens in Deutschland verein-



Fig. 53. Schnitt von Ost nach West durch den nœrdlichen Querarm. (Nach Innen gesehen. Massstab 1:150.)

zelt stehende Bildung zeigen die Kapitelle. Es ist eine Art von Würfelkapitellen, aber sie sind bemerkenswerther Weise nicht aus einer Halbkugel, sondern aus einem abgestumpften Kegel heraus gearbeitet, und es zeigen in Folge dessen die Schilde nicht die Kreislinie sondern die Parabellinie [2]. Auffallend ist auch der sich

[1] Für denjenigen, der die freigelegten Theile in Augenschein zu nehmen wünscht, bemerke ich, dass die Basis in dem Nordarm, das Kapitell auf der Südseite freigelegt worden. Weitere Offenlegungen haben wegen der Schwierigkeit des Arbeitens in dem festen Mauerwerk nicht stattgefunden; ich bemerke aber, dass die andern Kapitelle, soweit die bei der Vermauerung freigebliebenen Flæchen einen Schluss gestatten, die gleiche Form wie das freigelegte Kapitell haben.

[2] Vgl. hierzu Viollet-le-Duc, Dictionnaire raisonné de l'architecture, II. S. 487-490 die Figuren 7, 8 und 9, welche auf dieselbe Grundform (S. 491. Fig. 10) zurückgehen.

oben leicht von der Würfelfläche abhebende Streifen und namentlich der Umstand, dass die Schilde sich an den Ecken nicht berühren, sondern hier ein Stück des Kegels freilassen. Der Uebergang zwischen Schaft und Kapitell ist ganz unvermittelt,

Arkadensæulen.

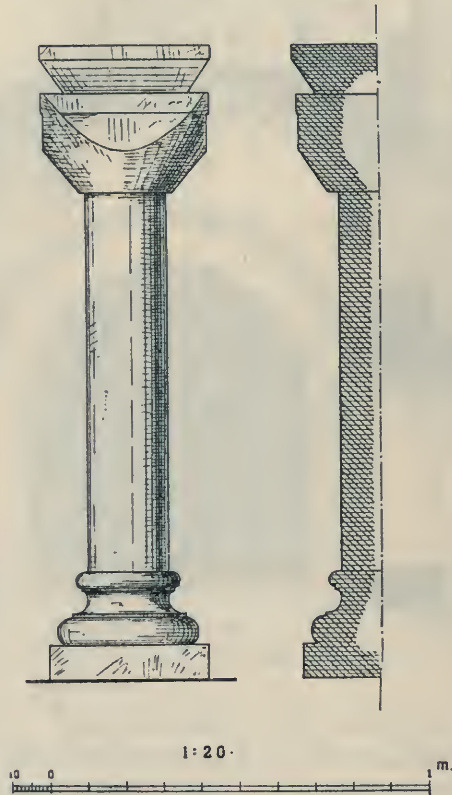


Fig. 54. Ansicht. Fig. 55. Profil.

indem hier der übliche Rundstab fehlt und das Kapitell unmittelbar auf die Säule aufsetzt. Die untere Fläche des Kapitells hat einen Durchmesser von 24cm und greift damit um 2cm über die nur 20cm starke Säule hinaus. Abweichend endlich von den sonst in Deutschland üblichen Formen ist auch das den Aufsatz bildende Kämpferstück. Denn wo dasselbe nicht etwa ganz fehlt,

wie z. B. zu Essen, ist es bei Würfelkapitellen stets derart angeordnet, dass seine Unterfläche, wenn nicht etwas grösser, so doch mindestens ebenso gross ist als die Kapitellfläche, auf die es aufsetzt. Hier besteht dasselbe einfach aus Platte und Schmiege, und zwar in der Anordnung, dass nicht die untere Fläche, sondern die Platte mit den Würfelseiten des Kapitells bündig ist. Diese Kämpferstücke, welche man « als abbreviirte Hindeutung auf den der Säule eigentlich zukommenden Architrav zu erklären pflegt », sind, so sagen Dehio-Bezold, « regelmässige Attribute der oströmischen und ravennatischen Bauten, in Rom und dem übrigen Italien tauchen sie nur sporadisch auf, in Rom an Kirchen, deren Baugeschichte direkt byzantinische Beziehungen aufweist »[1]. Wenn Dehio-Bezold sich zugleich dahin aussprechen, dass die Absicht einer ästhetischen Vermittlung zwischen Säule und Bogen dabei nicht klar zum Ausdruck kommt, dass die Zusammenwirkung schwerfällig und zugleich matt erscheint, so darf man das Gleiche auch von den Pfalzeler Kapitellen sagen. Und doch mag diese Absicht der einzige Grund gewesen sein, der in Pfalzel zu dieser Bildung Anlass gegeben hat; denn der Wunsch, an Säulenhöhe zu sparen, konnte bei den kleinen Abmessungen der Säulen hier ebenso wenig in Betracht kommen, wie der dem Kapitell dadurch gegen das Abdrücken der Ecken zu gebende Schutz, da die einfache Bildung des Kapitells, gegen die geringe Belastung einen solchen Schutz nicht erheischten.

Am Dome von Trier findet sich diese Kämpfer-Bildung nicht: eine Uebertragung von Trier nach Pfalzel ist somit ausgeschlossen. Anderseits liegt es aber nahe, diese fremdartige Bildung zu Poppo in Beziehung zu setzen, der sie auf seinem Pilgerzug nach Jerusalem [2] im Jahre 1032/33 kennen gelernt haben mag. Da man ferner wohl annehmen darf, dass die baulichen Umgestaltungen in Pfalzel, welche mit der durch Poppo erfolgten Umwandlung in ein Männerstift sicher verbunden waren, unter der Einwirkung dieses Bischofs zur Ausführung gelangten, so dürfte es auch nicht willkürlich und unwahrscheinlich erscheinen, wenn man diese Kapitellform in eine Beziehung zu ihm setzt. Dass sie nicht am Trierer Dome zur Anwendung gekommen sind,

[1] Dehio-Bezold a. a. O. S. 122. Abbildungen auf Tafel 32 und 33.

[2] Harttung, Bemerkungen über Erzbischof Poppo von Trier und St. Simeon. Pick's Monatsschrift III 1877. S. 509.

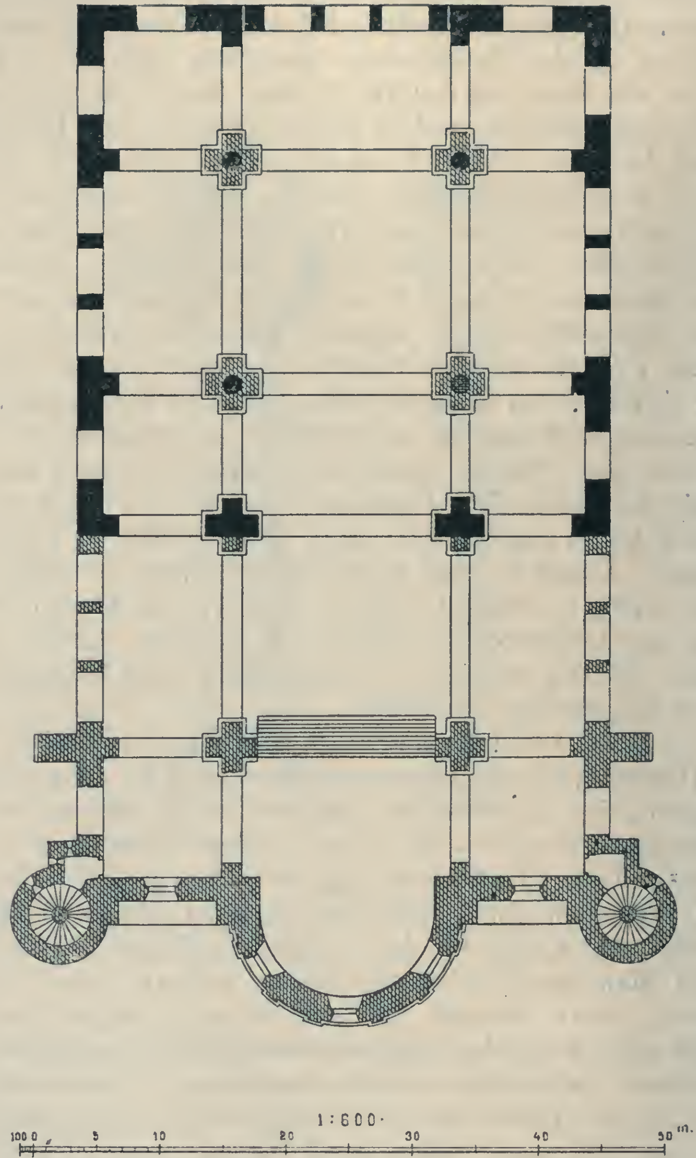


Fig. 56. Grundriss des Domes von Trier.
(Rœmischer Bau mit dem von Erzbischof Poppo begonnenen Erweiterungsbau.)

erklärt sich daraus, dass die obern Domtheile, die allein mit Säulchen versehen sind, erst nach seinem Tode zur Ausführung gelangten [1]. Auf Grund dieser Erwägungen würde man dann zu dem weiteren Schlusse kommen, dass der Umbau der Kirche zu Pfalzel noch zu den Lebzeiten Poppo's begonnen worden ist. Für die Anordnung der Arkaden bietet der Dom von Trier jedenfalls wieder ein interessantes, wenn auch nicht in allen Einzelheiten treffendes Analogon. Wer den Dom nicht aus eigener Anschauung genauer kennt, kann sich nur aus dem Schmidt'schen Werke davon überzeugen, da Wilmowsky die Bauthätigkeit des 11. Jahrhunderts nicht in den Bereich seiner Untersuchung gezogen hat.

Die Verlängerung, welche Poppo dem alten, in Figur 56 schwarz angelegten, Bauwerke gab, schloss sich diesem genau an. « Da nun einmal », bemerkt Schmidt, « die Pfeilerstellungen des römischen Baues erst eng, dann weit und wieder eng abwechselten, so wurde diese Abwechselung in der Art, der Symmetrie wegen, an dem neuen Anbau beibehalten ; es wurde wieder eine weite und zuletzt eine enge Pfeilerstellung angeordnet ». Diese

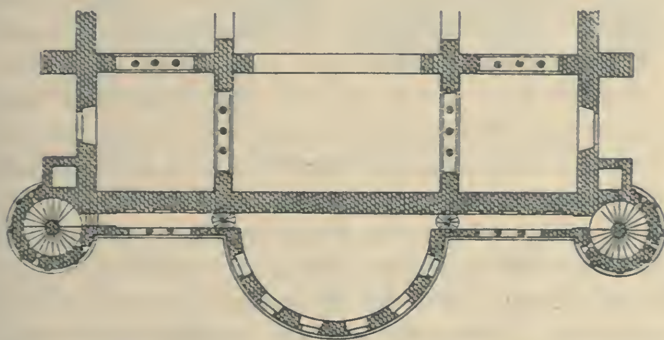


Fig. 57. Grundriss des Domes zu Trier in Arkadenhœhe. Westtheil. (Massstab 1:600.)

[1] Die Kæmpferstücke an den (vielfach, u. a. bei Dohme a. a. O. S. 18 abgebildeten) korinthisirenden Kapitellen in der Justinuskirche zu Hœchst zeigen zwecklich wie æsthetisch eine passende Anordnung. Auch die in Ingelheim (vgl. Strigler im Correspondenzblatt des Gesammtvereins, XXXI Taf. 3 u. 4, und Clemen,

ungleichen Pfeilerabstände bedingten nun bei gleicher Kämpferhöhe naturgemäss eine verschiedene Höhe der Bogenscheitel. Auf den kleineren und dementsprechend niedrigeren Bögen lasteten somit Oberwände von grösserer Höhe als auf den weiter gespannten Bögen. Dasselbe war in den Seitenschiffen der Fall bei den von den Pfeilern nach den Aussenwänden geschlagenen Bögen. Um diese Oberwände zu entlasten und zu beleben, musste man dieselben mit Oeffnungen versehen, welche über den zwei noch vollständig erhaltenen Schwibbögen durch drei Säulen, auf denen kleine Bögen ruhen, von einander getrennt sind. Alle zusammen sind durch einen Mauerbogen, wie es in der byzantinischen Baukunst gebräuchlich, umschlossen [1]. Erhalten sind diese gallerieartigen Oeffnungen nur noch in den beiden westlichen die Seitenschiffe überspannenden Bögen; aus dem umrahmenden Mauerbogen sind sie aber auch nach dem Mittelschiff hin in dem äussersten Westjoche erweisbar. Die in Fig. 57 u. 58 gegebene Reconstruction [2] lässt, wie ich glaube, den Zusammenhang zwischen Trier und Pfalzel nicht verkennen.

Die Langwände der Kirche haben jetzt (vgl. Fig. 25) von der Westwand ab bis zum Bogen der Chorapside keine Pfeilervorlagen mehr; dass aber vor der im 13. Jahrhundert ausgeführten Ueberwölbung solche vorhanden waren, kann keinem Zweifel unterliegen. Es würden solche zur Umrahmung der völlig abweichenden Architektur an den die Querarme scheidenden Wänden selbst dann anzunehmen sein, wenn sich auch keine Reste von ihnen erhalten hätten. Aber Dank der bis zum Querarme reichenden späteren Erhöhung des Chorraumes steht die Sache günstiger. Denn bei der behufs besserer Ausnutzung der Kirche zu Magazinzwecken erfolgten Abtragung dieser Erhöhung sind zu beiden Seiten die alten Mauervorlagen wieder frei gelegt worden: man hatte sie nicht weiter, als es nothwendig schien, beseitigt. Ihre Reste lassen zweierlei erkennen. Einmal sind die Mauervorlagen nicht vereinbar mit der vorhandenen Ueberwölbung, sie müssen daher wenn nicht schon vorher (was unwahrscheinlich ist), so doch jedenfalls dann in Wegfall gekommen sein, als die jetzigen Gewölbe angelegt wurden,

Westdeutsche Zeitschrift, IX Taf. 4) aufgefundenen trapezfœrmigen Aufsætze haben sicherlich korinthischen Kapitellen angehœrt.

[1] Nach Schmidt a. a. O. II. S. 34 und 37.

[2] Nach Schmidt a. a. O. II. Taf. 1, Fig. C und G.

also zu Anfang des 13. Jahrhunderts. Daraus dass man die Stümpfe der beiden östlichen Wandvorlagen belassen hat, ergibt sich weiter, dass auch gleichzeitig die Bodenerhöhung im Chore vorgenommen ist. Für das frühere Vorhandensein der correspondirenden Wandvorlagen im Westen lassen sich gleich sichere Merkmale nicht anführen; weil der Fussboden hier eine Erhöhung nicht

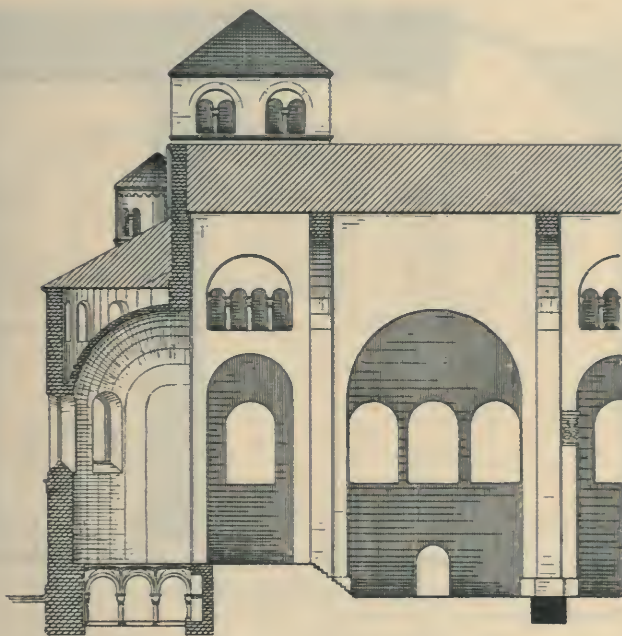


Fig. 58. Schnitt durch den westlichen Erweiterungsbau des Trierer Domes. Reconstruction nach Schmidt unter Berücksichtigung von Wilmowsky. (Massstab 1:600).

erfuhr, haben sie bis unten hin beseitigt werden müssen. Unterhalb des Fussbodens d. h. als Fundamentmauerwerk konnten sie durch Nachgrabungen auch nicht festgestellt werden, weil bei denselben Mauerwerk zu Tage kam, welches mit den Mauern der Langwände in Verband steht und einer Quermauer angehört, die von der einen zur anderen Langwand läuft. Dass die östlichen Mauervorlagen ihre westliche Wiederholung fanden, ist somit nicht völlig sicher, aber doch im höchsten Masse wahrscheinlich. Es spricht dafür ausser dem schon betonten ästhetischen Momente

auch der Umstand, dass das Mauerwerk, soweit es von Putz frei ist, eine etwas unregelmässige, auf Abbruch hindeutende Form zeigt. Zwischen diesen Wandvorlagen sind in der Reconstruction (Fig. 44) Schildbogen ergänzt worden. Es lassen sich dieselben, da sie in ihrem unteren Theile durch die Gewölbe verdeckt, in ihrem oberen Theile durch die Tieferlegung der Mauern in Wegfall

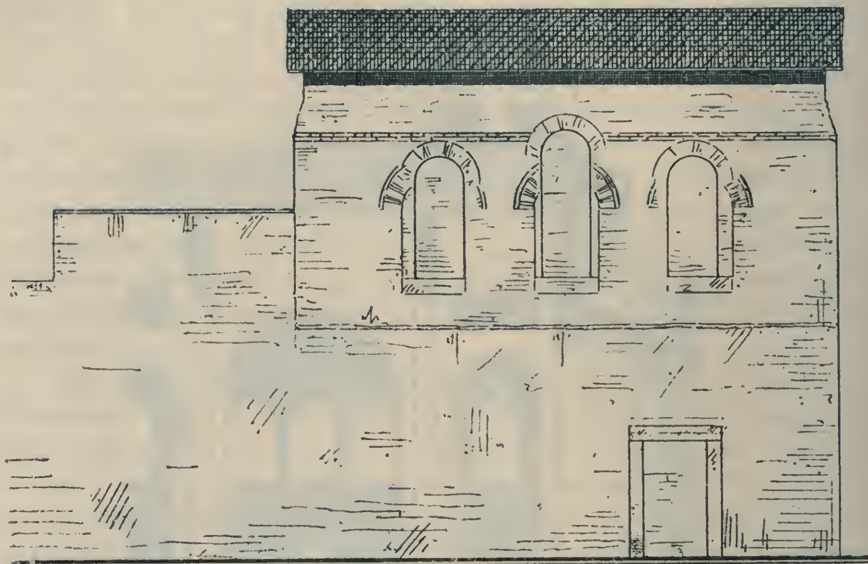
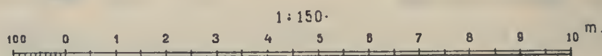


Fig. 59. Nordansicht des nœrdlichen Querarmes.



gekommen sind, freilich aus dem jetzigen Baubestande nicht mehr sicher nachweisen. Die Südwand zeigt indes über dem Gewölbe einen, allerdings nur 2^{cm} vorspringenden, bogenartig verlaufenden Vorsprung, der seine Erklärung nur in dem ehemaligen Vorhandensein solcher Schildbögen findet.

Es wurde schon bemerkt, dass die Fenster in ihrer jetzigen Anordnung mit der Gewölbeanlage zugleich im 13. Jahrhundert entstanden und im 17. nur vergrössert worden sind. Die ebenfalls schon erwähnten die ursprünglichen durchbrechenden und jetzt vermauerten Fenster in der Nordwand des nördlichen Querschiff gehören, wie

ihre sich dem Gewölbe anpassende Anordnung darthut (Fig. 61), dem 13. Jahrhundert an; bei der baulichen Umgestaltung des 11. Jahrhunderts hat man, wie die Fenster des Langhauses zeigen, die frühere Fensteranordnung gelassen [1]. Fenster welche mit



Fig. 60. Schnitt durch die Nordmauer des nœrdlichen Querschiffes.

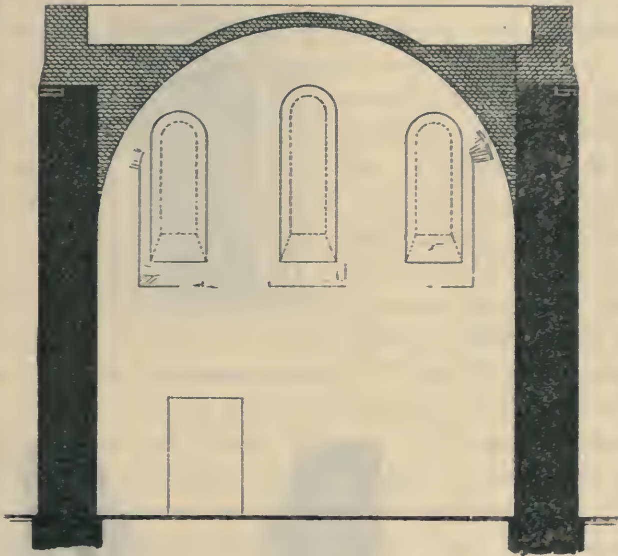


Fig. 61. Schnitt von West nach Ost durch den nœrdlichen Querarm. (Nach Aussen gesehen.) (Massstab 1:150.)

Wahrscheinlichkeit dem 11. Jahrhundert zugesprochen werden können, sind die beiden Fenster, welche sich in der östlichen Giebelwand über und zu Seiten der Apsis befinden. Ein zwingender Beweis sind die Würfelkapitelle der Ecksäulen, welche sie im Aeussern umrahmen, freilich nicht, doch passen sie in das 11. Jahrhundert gut hinein. Sie fügen sich auch, sowohl in der Höhen- wie in der Breitenrichtung, dem Bau des 11. Jahrhunderts so leicht und ungezwungen ein, dass man geneigt wird, sie

[1] Dasselbe ist bekanntlich auch am Dome von Trier der Fall, wo nicht nur am Rœmerbau die alten Fenster belassen, sondern auch den Fenstern am Erweiterungsbau dieselben Abmessungen gegeben worden sind. (Fig. 58.)

diesem zuzuweisen und zwar als innere Fenster. Fig. 45 zeigt, wie sie sich mit der Apsiden- Architectur verbinden [1].

Dem 11. Jahrhundert muss man auch den Ausbau der Compartimente zuweisen, welche die östliche Verlängerung der Querschiffarme bilden; das fordert sowohl die Fensteranlage ihrer

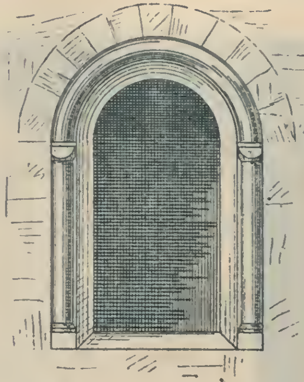


Fig. 62. Aeussere Ansicht.

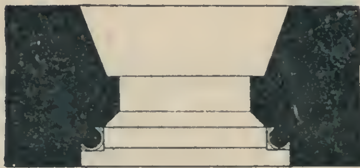
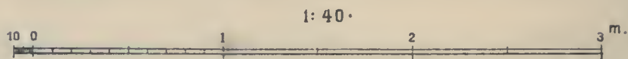


Fig. 63. Grundriss der Fenster im Ostgiebel.



Ostwand wie auch namentlich die schwerfällige Ueberwölbung in Tonnenform. Denn man geht sicherlich nicht fehl, wenn man behauptet, dass die die Gewölbetechnik vollkommen beherrschenden Meister des 13. Jahrhunderts, denen die Kirche die gefällig und leicht wirkenden Gewölbe des Langhauses und der Querarme verdankt, ihre Aufgabe bei der Wölbung der Compartimente in

[1] Ein æhnliches Vorkommen u. a. in Niederlahnstein. Dehio-Bezold a. a. O. Taf. 62, Fig. 2.

anderer, dem Gesammtbau mehr entsprechender Weise gelöst haben würden. Sie hätten sicher nicht Formen gewählt, die namentlich in Anbetracht der Stelle so primitiv erscheinen, dass man fast Bedenken tragen möchte, sie selbst in das 11. Jahrhundert zu verlegen. Aber wir finden diese Gewölbeform auch an solchen Kirchen, die dem Anfange des 12. Jahrhunderts angehören, so im Chore der Kirchen zu Geistingen [1] und Eitorf, besonders häufig auch in den unteren Thurmgeschossen (Eitorf, Geistingen, Oberpleis). Wir sind daher berechtigt die Gewölbe in Pfalzel dem 11. Jahrhundert zuzuschreiben.

Es tritt hier nun die Frage heran, besass die Kirche auch einen Thurm und wo lag derselbe? In der karolingischen und ottonischen Epoche erscheinen zuerst die Thürme an deutschen Kirchen, wie das die Bauten von Aachen (796-804), St. Gallen (830), Korvei (873-885), Werden (876-943), Gernrode (964), Pantaleon in Köln (980) bekunden. Zu Anfang des 11. Jahrhunderts tritt uns in der mit sechs Thürmen ausgestatteten Michaelskirche von Hildesheim (1001-1033) der Thurmbau schon in reicher Entwicklung entgegen. Vier Thürme, zwei im Westen und zwei im Osten, erhoben sich über der Abteikirche in dem Pfalzel benachbarten Echternach (1007-1031) [2]. Der Dom von Trier zeigt in seinem Westbau zwei mächtige Thürme. Man geht deshalb wohl kaum zu weit, wenn man annimmt, dass es zu jener Zeit überhaupt keine Kirche von Bedeutung mehr gegeben habe, die nicht auch einen Thurm besessen. Er war ja nicht mehr ein blosser Schmuck, sondern er war zur Nothwendigkeit geworden, um die damals schon überall eingeführten schwereren Glocken unterzubringen [3]. Dass ein reiches Stift hier manchem Dorfe nachgestanden haben sollte, ist nicht wahrscheinlich. Die Annahme eines Thurmes in Pfalzel hat somit an sich keine Bedenken, gewagter ist es schon über seine Lage und Gestalt Behauptungen aufzustellen. Kein lebender Pfalzeler hat an der Kirche einen Thurm gesehen, aber alle wissen zu erzählen, dass sich bei der Aufhebung des Stiftes ein solcher über dem nördlichen Quer-

[1] Effmann, Die Pfarrkirche in Geistingen. Zeitschrift für christliche Kunst II, 221.
[2] Schmidt, a. a. O. II Lief. Bock, Rheinlands Baudenkmale I. 12.
[3] Schœnermark, Die Altersbestimmung der Glocken, 1889, S. 4 und 5 (Sonderabdruck aus der Zeitschrift für Bauwesen. Jahrg. 1889).

schiffarme erhoben habe; zwei grosse Oeffnungen, welche sich dort im Gewölbe zeigen, werden auf ihn zurückgeführt: sie seien eingebrochen, um die Glocken hindurch zu lassen. Dass die Uhr dort untergebracht war, ist dagegen noch jetzt deutlich sichtbar; ihr über dem Querarmbogen angebrachtes Zifferblatt ist erst vor nicht langer Zeit entfernt worden. Nun zeigt jener Querarm einen Grundriss, dessen langgestreckte Form auf den ersten Blick es nicht gerade wahrscheinlich macht, dass sich auf ihm ein Thurm erhoben habe. Allein der Volksüberlieferung tritt eine Thatsache zur Seite, die sie doch als richtig erweist. Ueber dem Gewölbe und auf dem Gewölbe ruhend zeigt sich nämlich eine in Fig. 53 eingezeichnete, 0,70^{m} starke Mauer, die keine andere Erklärung zulässt, als dass sie die Ostmauer eines Thurmes gewesen ist, der sich hier ehemals erhoben hat. Die Anordnung dieser Mauer ist freilich auch noch keine derartige, dass sie die Anlage eines Thurmes von quadratischer Grundfläche ermöglicht, indes herrscht das Oblongum nicht mehr in einer Weise vor, die als besonders störend bezeichnet werden müsste. Auch der Umstand, dass diese Mauer oben noch deutlich die Spuren des Abbruches zeigt, dürfte für die Thurmanlage sprechen. Ursprünglich ist sie aber keineswegs gewesen, sondern eine spätere Zuthat, was daraus erhellt, dass jene Mauer mit den beiden andern, gegen welche sie lehnt, nicht im Verbande steht. Im 11. Jahrhundert kann ferner ihr Einbau auch deshalb nicht stattgefunden haben, weil sie die jener Zeit angehörende Arkadenarchitectur durchschneidet; sie ist erst möglich geworden, nachdem die Arkaden oben vermauert waren, was, wie oben gezeigt, beim Einbau der Gewölbe im 13. Jahrhundert stattfand. Dass aber bis dahin jeder Thurm gefehlt habe, ist ganz unwahrscheinlich; unwahrscheinlich ist es auch, dass man sich damals durch eine so durchaus unkonstructive Anordnung versündigt haben sollte [1]. Viel näher läge es, die Anlage

[1] Ein Beispiel æhnlicher Construction bietet der Dom zu Trier. « Im Jahre 1717 brannte das Dach des Domes vollstændig ab und von daher stammt auch die vollstændige Umgestaltung seines Aeusseren . . . Zunæchst wurden seine Aussenwænde um die Hœhe der oberen Fensterreihe abgetragen und die Emporen etwa um $^{2}/_{3}$ ihrer Breite eingeschrænkt, wobei man, um eine Stütze für die neuen Aussenwaende der Emporen zu gewinnen, über die Gewœlbe hinweg grosse flache Bœgen gespannt hat, ein kühnes Wagestück deshalb, weil diese Bœgen ihr æusseres Widerlager in den Gurtbœgen der Gewœlbe besassen. Es ist nur der Güte des alten Mauerwerkes und der Vorzüglichkeit des Trierer Mœrtels zu verdanken, dass sich diese That nicht

einer ganz späten Zeit zuzuschreiben, sie etwa nach 1689 zu verlegen, als der Brand zu einer Renovation, und wohl auch zu einer neuen Thurmanlage zwang. Unbekannte Umstände können jedoch auch schon früher zu einem neuen Thurmbau geführt haben. Wenn man auf die Merian'sche Ansicht von Pfalzel Gewicht legt, so könnte man in ihr für diese Meinung eine Stütze finden, denn dieser eine Thurm (Fig. 26 u. 27) zeigt sich dort an einer Stelle, die dem nördlichen Querschiffarm entspricht. Ich weiss aber nicht, ob man angesichts der vielen Fehler des Bildes ihm in diesem Punkte glauben darf, sonst muss man annehmen, dass dieser Thurm bereits 1646 (in diesem Jahre erschien der betr. Band des Werkes) bestanden hat.

Mag man aber auch die Entstehung des Thurmes an dieser Stelle noch so hoch hinaufrücken, dem 11. Jahrhundert kann er jedenfalls nicht zugewiesen werden, und wenn damals eine Thurmanlage geschaffen worden ist — und das müssen wir annehmen — dann ist sie an einer andern Stelle zu suchen.

Ein Blick auf die Abbildungen lehrt, dass ich geneigt bin, dem 11. Jahrhundert zwei Thürme über den oben erwähnten sich östlich an die Querräume anschliessenden Bautheilen zuzuweisen. Die Anbauten sind gegenwärtig mit Pultdächern bedeckt, die nicht ihre Firstlinie sondern ihre Trauflinie an den Chorwänden haben. Es lassen sich noch gewichtigere Gründe anführen als die, welche aus einem Vergleiche mit dem Dome zu Trier gewonnen werden können. Zunächst zeigen jene Compartimente allein eine quadratische Grundform, die für eine Thurmanlage geeignet erscheint. Dazu kommt, dass die Chorwandungen, deren Aussenseiten nach meiner Annahme ehemals die Innenseite der Thürme gebildet haben, stellenweise rauhe, auf Abbruch, und an der Nordseite sogar auf das ehemalige Vorhandensein von Gewölben hindeutende Ansätze aufweisen. Ausserdem zeigt sich auch auf dem Dachboden des südlichen Querarmes die Südwestecke des Thurmes noch in einer scharfen Kante (siehe Fig. 84), die eine andere Deutung nicht zulässt. Namentlich aber weisen auf eine ehemalige Thurmanlage die zwei Maueröffnungen hin, welche sich über

geræcht hat, zumal man in dem Bestreben aus dem Dome eine Kreuzkirche zu machen, durch Entfernung der Gewœlbe im jetzigen Querschiff den Gegendruck aufhob, welchen dort das Gewœlbe auf jene kühnen Bogen auszuüben vermochte ». Rinklacke a. a. O. S. 30.

dem Gewölbe des nördlichen Querschiffarmes in der östlichen Abschlusswand desselben befinden (Fig. 27). Da sie sich nur als Westfenster des ehemaligen Nordthurmes erklären lassen, sind sie in der Reconstruction der Fensteranordnung der Thürme verwendet worden.

Bei dem Zusammenhang zwischen Pfalzel und Trier lag es nahe genug, das was unter und nach Poppo zu Trier in grossem Massstabe auszuführen begonnen war, im kleinen auch in Pfalzel, der neuen Klosterstiftung, ins Werk zu setzen. Der Kirche von Pfalzel ebenfalls jenes eigenartige Gepräge zu geben, welches die Trierer Westfaçade durch das die Apside flankirende Thurmpaar noch jetzt zeigt, lag auch deshalb um so näher, als diese Anlage schon damals in einem anderen Trierer Bauwerke vorgezeichnet war: in der Kirche von St. Maximin. Es ist von Sauerland [1] nachgewiesen, dass der im Jahre 942 vollendete Osttheil dieser Kirche dieselbe Gruppirung besass, welche die Trierer Westfaçade aufweist und wie sie für Pfalzel mit hoher Wahrscheinlichkeit angenommen werden darf. Auch in St. Maximin schloss sich ostwärts an den erhöht liegenden Chorraum die Apside, während er rechts und links durch einen die Seitenschiffe abschliessenden Thurm flankirt wurde, in dem die Seitenaltäre ihren Platz hatten. Beide Thürme waren mit einer oberen Kapelle versehen, welche ebenfalls mit

[1] Sauerland, Bau und Grundriss der Trierer Maximin-Kirche vor 950 Jahren, im Pastor bonus I 1889, 310. Mit Grundrisskizzen. « Der Kirchenbau von Maximin, » so bemerkt Sauerland am Schluss, « dieses mæchtige Monument des Wiederauflebens der Klosterzucht und des neuen politischen und wirthschaftlichen Aufschwunges nach dem langen Elende der normannischen und ungarischen Raubzüge, wurde leicht erklærlicher Weise das Vorbild für manche jüngere Kirchenbauten in der Næhe und in der Ferne. So wird uns durchaus glaubhaft berichtet, dass die unter Erzbischof Egbert, also noch gegen Ende desselben 10. Jahrhunderts neuerbaute Abtei-Kirche von Mettlach nach dem Vorbilde derjenigen von St. Maximin aufgeführt sei. Und auch die uns noch erhaltenen Spuren des unter demselben begonnenen, aber erst unter Abt Bertulf (1023—1050) vollendeten alteren Baues der Eucharius-Basilika weisen deutliche und erhebliche Anklænge an den Plan der Basilika von St. Maximin nach » (S. 320). Es sei hier auch noch der 1121 von dem Trierer Erzbischof Bruno geweihten, spæter mehrfach umgebauten Stiftskirche zu Carden a. d. Mosel erwæhnt, welche in ihrer Ostparthie dieselbe Gestaltung aufweist, wie sie auch die Kirche von Pfalzel in ihren Grundzügen und ihrer Reconstruction zeigt. Vgl. zu Carden Lehfeldt, Die Bau- und Kunst-Denkmæler des Regierungsbezirkes Coblenz. 1886, S. 231. (Bruno war es auch, der am 23 Oct. 1121 das Westchor des Trierer Domes einweihte: « *Dedicata est hujus domus nova pars, quæ est ad occidentem, cum altari s. Nicolai confessoris in eo sito, a domino Brunone venerabili Trevirorum Archiepiscopo.* » Brower-Masen. *Antiquitates et Annales Trev.* II. 17.

Altären ausgestattet waren. Die erwähnten in Pfalzel noch bemerkbaren Gewölbe-Spuren lassen die Annahme zu, dass auch dort eine solche Kapellenanlage im Obergeschoss der Thürme bestand.

Ob aber derjenige, welcher dies alles zuzugeben geneigt ist, auch die Richtigkeit der vorgenommenen Reconstruction in all ihren Einzelheiten anerkennen will, ist eine Frage für sich. Ich habe mich, soweit der Pfalzeler Bau selbst keinen Anhalt mehr bot, an das Vorbild des Trierer Domes gehalten.

Es bleibt noch das Chor zu besprechen übrig, d. h. der zwischen Querhaus und Apside sich erstreckende Theil des Langhauses, und zwar in Bezug auf die Ausbildung seiner Decke und seiner Wände. Wollte man annehmen, dass dieser Raum schon vor der jetzigen Gewölbeanlage mit einem Tonnengewölbe überspannt war, so würde sich dadurch der auffällige, 20^{cm} betragende, etwas oberhalb des Triumphbogenkämpfers liegende Absatz der seitlichen Mauern am leichtesten erklären lassen. (Fig. 44 und 45.) Zu der Annahme eines Gewölbes an dieser Stelle, in dieser Spannweite und in dieser Zeit wird man sich aber nur schwer verstehen können, zumal, wie sich später zeigen wird, jener Mauerabsatz sich auch noch in anderer Weise deuten lässt. Daher halte ich ein urspüngliches Tonnengewölbe nicht für wahrscheinlich und habe auch hier in Uebereinstimmung mit dem Langhause eine flache Decke angenommen.

Ob die Chorwände ehemals von Arkaden durchbrochen waren, welche von den Thurmemporen aus einen Einblick in die Kirche gestatteten, muss dahingestellt bleiben; die grossen, am Schlusse des 17. Jahrhunderts hier angeordneten Fenster haben alle Spuren, welche nach dieser Richtung hin einen Anhalt geben könnten, beseitigt. Auf dem Dachboden zeigen sich allerdings in der Südwand noch Laibungskanten, deren Abstand ($2{,}30^{m}$) merkwürdigerweise mit dem der jetzigen Chorfenster fast genau übereinstimmt. Dass dieselben einer Arkaden-Architectur angehören können, ist zwar nicht unmöglich [1]; sie bieten aber doch keinen genügenden Anhaltspunkt, um daraufhin mit einiger Sicherheit eine Reconstruction gründen zu können; ich habe deshalb vorgezogen, die Chorwände völlig glatt zu lassen. Vielleicht bringt eine spätere Beseitigung des Putzes auch hierüber die jetzt noch fehlende Klarheit.

[1] Als solche würde sie auf eine doppelgeschossige Emporenanlage hinweisen, wie solche sich z. B. im Westbau der Essener Münsterkirche uud in der Michaelskirche zu Hildesheim zeigt.

Für die weitere Begründung meiner Reconstruction der baulichen Veränderungen des 11. Jahrhunderts habe ich im Einzelnen noch manches anzuführen; da es aber tief in die Untersuchung der Reste eingreift, welche der Baumeister jener Zeit von dem älteren Bauwerke beibehalten hat, erachte ich es für zweckmässiger, bei der Besprechung dieser Reste darauf einzugehen.

Der Hauptgrund für die mit dem Bauwerke vorgenommene Umgestaltung liegt sicherlich in dem Wechsel seines Zweckes: hatte es früher den Nonnen und Stiftsdamen gedient, so muste es jetzt Canonikern dienen. Da sich die Klausur auch auf die Theile der Kirche erstreckte, in welchen die Nonnen ihren Gottesdienst abhielten, da zudem der eigentliche Chorraum von weiblichen Personen nicht betreten werden durfte, bot der Westtheil der Kirche für sie eine naturgemässe Stätte. In den ältesten uns erhaltenen Nonnenkirchen (Essen, Gandersheim, Maria im Kapitol zu Köln u. s. w.) finden wir auch überall die Nonnen an dieser Stelle untergebracht, und es erscheint sicher, dass Pfalzel hier keine Ausnahme machte. Als nun aber unter Poppo Canoniker an die Stelle der Nonnen traten, bedurfte es naturgemäss einer Umgestaltung der Einrichtungen: hatte man bis dahin vorzüglich im Westtheile der Kirche des Platzes bedurft und sich im Osttheile d. h. im Chore mit den kleinsten Abmessungen begnügen können, so trat jetzt das Gegentheil ein. Das Chor musste so geräumig werden, dass es ausser dem Hauptaltar auch noch die ganze Stiftsgeistlichkeit aufzunehmen im Stande war. Ich glaube nun aus später darzulegenden Gründen, dass die ursprüngliche Kirche keine Apsis besass; jetzt wurde sie nöthig, da man durch sie allen vorhandenen Bedürfnissen gerecht werden konnte. Und aus ihrem Baue folgten alle anderen Umänderungen, welche der Kirche äusserlich ein neues Gepräge verliehen.

Der Beweis für die Behauptung, dass nach der im 11. Jahrhundert erfolgten Umwandlung des Klosters die Kirche der Adula einem vollständigen Umbau unterzogen worden, ist aus dem Bestande des Baues leicht zu erbringen: es genügt ein Blick auf die unter Fig. 52 und 53 gegebenen Abbildungen, welche die Arkaden zwischen Vierung und Querraum darstellen. Denn sie zeigen nicht nur, wie die Gewölbearchitectur des 13. Jahrhunderts die Arkadenarchitectur des 11. Jahrhunderts durchbrach, sondern auch wie diese wiederum eine andere Architectur durchschnitten hat.

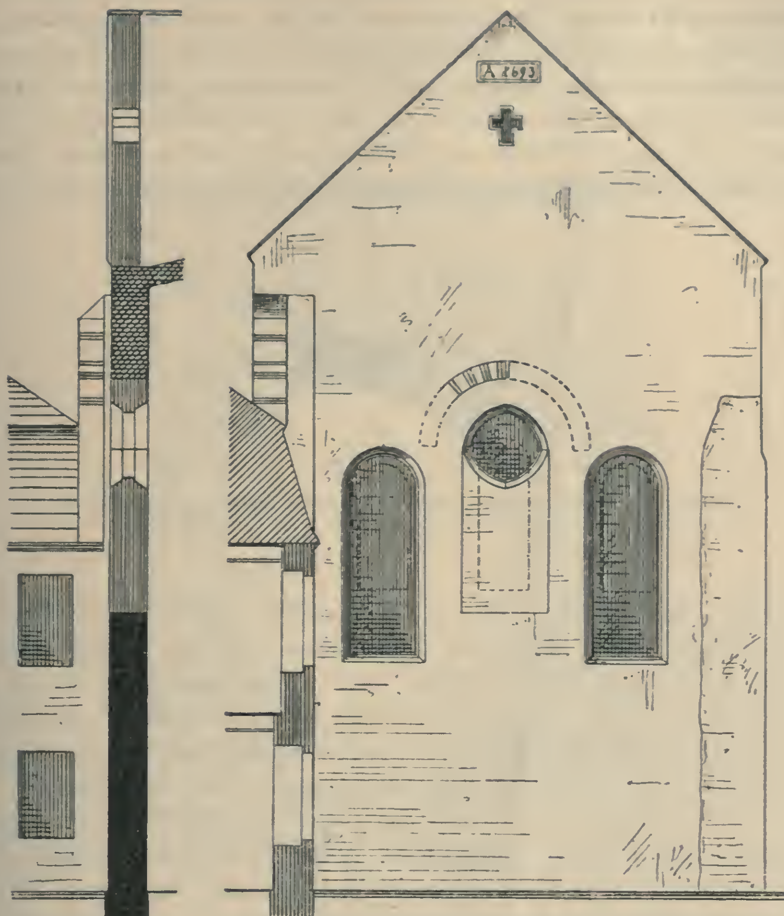
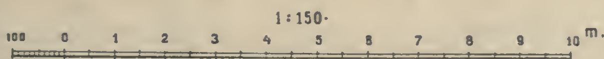


Fig. 64. Schnitt durch die Westmauer.

Fig. 65. Westansicht.



Es sind freilich nur noch wenige Bogenreste, an denen sich dies zeigt, trotzdem aber hat die Thatsache doch eine ausschlaggebende Bedeutung. Um dies klar zu zeigen, ist ein näheres Eingehen auf die an der Kirche auftretende Technik erforderlich.

« In dem aus dem 11. Jahrhundert stammenden Gemäuer des Domes zu Trier und der Kirche zu Pfalzel, welches deshalb kaum von dem römischen zu unterscheiden ist, findet sich auch noch das mit wechselnden Ziegelschichten durchsetzte gemischte Mauerwerk, wie wir dasselbe bereits von dem Clarenthurm, von St. Cæcilien und St. Pantaleon in Köln bemerkt haben », sagt Otte[1], jedenfalls nicht nach eigenem Augenschein. Meine Untersuchungen

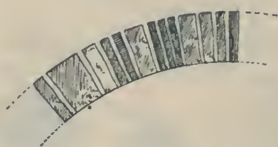


Fig. 66. Detail des grossen Bogens in der Westfaçade. (Massstab 1:50.)

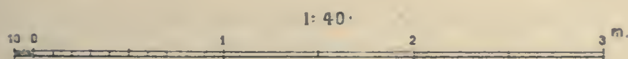
ergeben, dass an den dem 11. Jahrhundert angehörenden Theilen der Kirche von Pfalzel der Ziegelstein eine so untergeordnete Rolle spielt, dass man nur sagen kann : er kommt daran vor ! Eine planmässige Verwendung hat er auch in der bescheidensten Weise nicht gefunden. Im Mauerwerk selbst treten wechselnde Ziegelsteinschichten nirgendwo auf, wohl aber — an den Lisenen der Apside — abwechselnd heller und rother Sandstein. Selbst in den Bögen, in denen sich Ziegelsteine wirklich befinden, scheint ihre Anwendung keine planmässige gewesen zu sein. Am ersten könnte man dies noch für den grossen Fensterbogen in der Westwand zugeben, der auf der Innenseite zwar bloss Bruchsteine, auf der Aussenseite aber auch eine Verwendung von Ziegelsteinen enthält; diese Mischung ist aber, wie Fig. 66 zeigt, ganz willkürlich. Alle anderen Bogen, die von mir untersucht wurden (namentlich die des Rundbogenfrieses der Apside, die Fensterbögen in den Ostwänden der Seitenapsiden und die Bögen der Querschiff-Arkaden) weisen ebenfalls nicht nur eine willkürliche, sondern auch eine viel spärlichere Verwendung von Ziegelsteinen auf. Und was nirgends an den Bautheilen des 11. Jahrhunderts

[1] Otte, Geschichte der romanischen Baukunst in Deutschland. 1874, S. 156.

erscheint, das ist der Deckbogen. Einen solchen weisen aber die beiden Bögen auf, welche bis auf die in den Abbildungen angedeuteten Reste von den Arkaden des 11. Jahrhunderts verdrängt worden sind (Fig. 52 u. 53). Sie zeigen einen regelmässigen



Fig. 67. Fenster im nœrdlichen Querarm. (Aussenseite.)



Wechsel von je zwei Ziegelsteinen mit einem Bruchstein. An den Arkaden-Bögen wie auch an den anderen eben erwähnten Bögen fehlt der Deckstein gänzlich, und in den Bögen selbst tritt der Ziegelstein so vereinzelt auf, dass man annehmen muss, man habe die Steine genommen, wie man sie eben gefunden.

Wir haben somit an diesen Stellen zweierlei Mauerwerk vor uns; das der Bogenreste ist das ältere, wie der durch

die Arkaden verursachte Durchbruch und nicht minder die Technik beweist.

Es muss nun weiter untersucht werden, ob sich an dem Baue noch andere Theile finden, die eine mit diesen Bogenresten übereinstimmende Technik zeigen. Den sichersten Anhalt bietet hier die Aussenseite der nördlichen Querschiff-Mauer.



Fig. 68. Gurtbogentræger inmitten eines alten Fensters der südlichen Langhauswand.

In der Hochmauer zeigen sich dort die drei — jetzt ebenfalls vermauerten — Fensteröffnungen, deren schon in Wort und Zeichnung gedacht ist. Neben diesen Fenstern machen sich aber Spuren dafür bemerkbar, dass hier ehemals anders geformte Fenster bestanden haben. Durch theilweise Entfernung des Putzes gelang es nicht nur die Abmessungen derselben festzustellen, sondern auch über ihre Technik volle Klarheit zu gewinnen. Fig. 59 zeigt ihren jetzigen Bestand. Dieselben haben, wie Fig. 67 darthut, einen Bogen, in dem mit strenger Regelmässigkeit je ein Sandstein von weisser Farbe mit je zwei Ziegelsteinen abwechselt; ausserdem sind sie sämmtlich mit Deckziegeln versehen. Eine theilweise Blosslegung auf der Innenseite hat ergeben, dass die Bogen hier den Steinwechsel nicht zeigen, sondern ganz in Ziegelstein ausgeführt sind und ebenfalls Deckziegel haben.

Eine weitere Verwendung von Ziegel zeigt diese Nordwand noch in einem aus zwei Ziegelschichten gebildeten Horizontalstreifen, dessen Anordnung und Höhenverhältniss zu den Fenstern sich aus Fig. 67 hinlänglich klar ergibt.

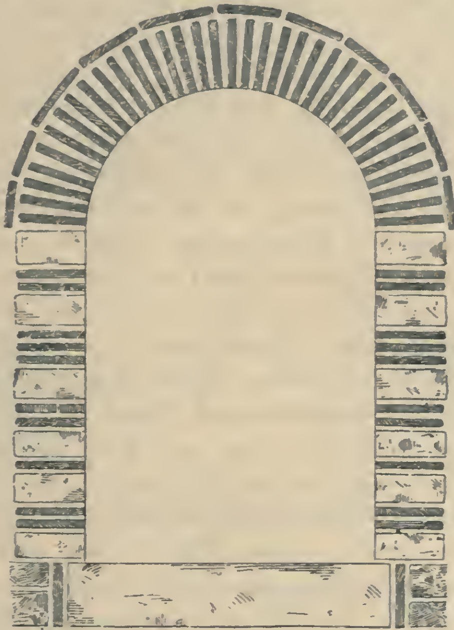
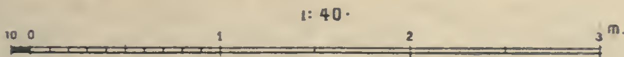


Fig. 69. Fenster im Langhaus. Innenseite.
(Sohlbank ergænzt.)



Es mag hier auch die Stelle sein, darauf hinzuweisen, dass der Absatz, der sich auf der Aussenseite der Langhausmauern zeigt, mit dieser Ziegelsteinschicht auf gleicher Höhe liegt.

Weiter haben noch Ziegelsteinschichten bemerkt werden können an der westlichen strebepfeilerartigen Verlängerung der nördlichen Langhausmauer (Fig. 64 und 65) und in doppelter Schichtung auf dem Dachboden (Fig. 71) an den Ostenden

der beiden Langmauern. Ihre Lage an dieser Stelle ist aus Fig. 79 ersichtlich. Nur hier ist es möglich gewesen, einen Ziegelstein abzulösen und seine Abmessungen festzustellen. Während der römische Ziegelstein an den Bauten, an welchen er in der späteren Zeit Verwendung gefunden hat, vielfach in bruchstückartiger Form auftritt, was darauf hinweist, dass er dem Abbruch älterer Bauten entstammt, fanden sich hier die Ziegelsteine unbeschädigt und ganz vollkantig. Die Steine haben eine Länge von 37,5cm, eine Breite von 29cm und eine Dicke von 3,5cm. Die Mörtelschicht zwischen den beiden Ziegelsteinschichten war 5cm stark. Die Steine zeigten auf der einen Seite eine rauhere Körnung, auf der anderen eine im Halbkreise verlaufende Einkerbung : eine Erscheinung, die in verschiedenen Formen bekanntlich bei römischen Ziegelsteinen vielfach vorkommt [1].

Als Bogenstein tritt der Ziegel sodann besonders klar auf in der südlichen Langhausmauer. Hier liegen die den mittleren Gewölbegurt aufnehmenden Wanddienste mit ihren Kapitellen in der Mitte eines alten Fensters, dessen Bogen wiederum, wie die Innenseite der schon besprochenen Bogen in der Nordwand des nördlichen Querschiffraumes, nur aus Ziegelsteinen gebildet ist und ebenso auch den deckenden Ziegelstein zeigt. (Fig. 68.) Neben diesem in der Mitte des Langhauses liegenden gelang es in derselben Wand nach Westen ein zweites Fenster von gleicher Construction und gleichen Abmessungen festzustellen. Dieses Fenster ist in Fig. 69 in seinen Einzelheiten dargestellt. Nach Osten hin zeigten sich ebenfalls Spuren, die auf eine diesem Westfenster entsprechende Anordnung und damit also auf eine dreifache Fensteranlage hinwiesen. Doch war hier die Untersuchung keine günstige, und das Resultat an und für sich kein zuverlässiges, da das Mauerwerk an dieser Stelle derartigen Veränderungen unterlegen ist, dass jede Sicherheit bei der Untersuchung schwindet [2]. Auf der Aussenseite der Mauer liessen sich über-

[1] Zur Zeit als ich die Pfalzeler Kirche untersuchte, stiess man in dem Pfalzel benachbarten Orte Ehrang beim Bau der Villa Servais auf die Grundmauern einer rœmischen Villenanlage. Die hier gefundenen Ziegelsteine hatten eine verschiedene Grœsse, die den Pfalzeler Steinen am næchsten kommenden waren 30cm lang, 25,5cm breit, 3,5cm dick. Auch hier zeigte sich die gleiche halbkreisfœrmige rillenartige Vertiefung.

[2] Die Aenderungen stehen wohl in Zusammenhang mit einem Küsterhause, welches früher in der Ecke zwischen Langhaus und südlichem Kreuzflügel eingebaut und durch Thüren mit der Kirche in Verbindung gebracht worden war.

haupt hier keine Untersuchungen anstellen, da die ganze Süd-wand erst vor einigen Jahren einen neuen Verputz erhalten hat, welcher nur das mittlere Fenster noch zum Vorschein kommen lässt. Auch die Nordmauer ist innen wie aussen derartig verputzt, dass eine gründliche Untersuchung unmöglich ist. Es konnte aber auch auf eine solche verzichtet werden, da es gelang auf der Aussenseite dieser Wand am Ostende (also in Ergänzung des auf der Südseite nicht sicher nachgewiesenen Fensters) ein Fenster aufzudecken, welches in seinen Abmessungen und in seiner Lage auf das Genaueste mit den beiden Fenstern der Südwand übereinstimmt. Eine weitere Ergänzung zu diesen bot das Fenster der Nordwand, weil bei diesem die Aussenseite, bei jenen aber

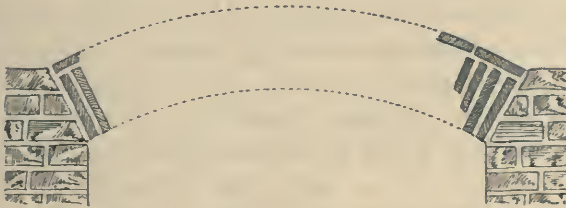


Fig. 70. Thürreste in der nœrdlichen Langhausmauer. (Massstab 1:50.)

die Innenseite sichtbar ist. Auf diese Weise liess sich feststellen, dass auch die Bögen der Langhausfenster übereinstimmend mit denen im nördlichen Querraume innen nur aus Ziegelsteinen bestehen, dass im Aeusseren je zwei Ziegelsteine und ein Bruchstein abwechseln, und dass der Deckziegel inwendig und auswendig bei ihnen auftritt. Auf Grund der dargelegten Thatsachen nehme ich an, dass die Langhauswände beiderseits mit drei Fenstern ausgestattet waren. Auch an der Westmauer des südlichen Querarmes hat sich ein gleichartig gebildetes Fenster (Fig. 26) nachweisen lassen. Im Aeusseren zeigt es dieselbe Mischung von Bruch- und Ziegelstein; ein Aufbrechen des Verputzes im Innern war nicht thunlich, erschien aber auch im Hinblick auf die anderen untersuchten Fenster entbehrlich.

Es ist erwähnt, dass die südliche Langhauswand an ihrem Ostende starke Bauveränderungen zeigt; mit diesen hängt es auch wohl zusammen, dass sich von einer hier ehemals vorhandenen

Thüröffnung nur noch geringe Spuren finden. Es sind — vergl. die Abbildung Fig. 70 — die Reste eines Flachbogens, der sich beiderseits nur in einzelnen Bogensteinen erhalten hat, die aber über die ehemalige Gestaltung ausreichende Klarheit gewähren. Auch hier tritt der Deckziegel auf.

Von besonderem Interesse ist noch ein Bogen, der im Innern der Kirche in der Wand zwischen der Vierung und dem nördlichen Querarme verborgen steckt. Die Bogenöffnung, welche jetzt diese beiden Theile in Verbindung setzt, ist nämlich eine spätere Zuthat: Bogen und Wandungen sind in eine bereits früher bestehende Oeffnung hineingesetzt und heben sich von dem ursprünglichen Bestande in scharfer, trotz des Verputzes noch leicht verfolgbarer Fuge ab. Der kleinere jüngere Bogen besteht aus Bruchsteinen, der ältere zeigt wieder dieselbe regelmässige Verbindung von Bruch- und Ziegelstein, ebenso den Ziegeldeckstein (Fig. 53). Auf der Südseite ist nur der jüngere, kleinere Bruchsteinbogen vorhanden: das Fehlen des grösseren Ziegelsteinbogens an dieser Stelle spricht dagegen, dass der Südarm ursprünglich in der gleichen Weise wie der nördliche Querarm mit der Vierung verbunden gewesen ist; es weist dies vielmehr darauf hin, dass derselbe erst später der Kirche angegliedert worden ist. Der nachträgliche Durchbruch dieses Bogens wird ausserdem auch noch bekundet durch den Umstand, dass das Fundament der hier vordem vorhanden gewesenen Mauer noch jetzt in ihrer ganzen Länge besteht, und zwar in einer Gestaltung der Oberfläche, welche deutlich auf einen Abbruch hinweist. Die Wahrscheinlichkeit spricht dafür, dass dieser in der Umbauperiode des 11. Jahrhunderts erfolgt ist. Man hat, jedenfalls um nicht zu einem zu grossen Ausbruch genöthigt zu sein, die lichte Oeffnung gegenüber der auf der Nordseite um $1{,}4^{m}$ verringert und dann die Bogenöffnung auf der Nordseite durch Einziehen eines Bogen ebenfalls entsprechend verkleinert.

Abgesehen von dem grossen Bogen in der Westfront, dessen Ziegel nur 31^{cm} lang sind, haben die Ziegel in den bisher besprochenen Bögen mit dem am Ostende der Langmauer aufgedeckten Ziegelsteine im Wesentlichen die gleichen Abmessungen. Die Fugenstärke beträgt im Allgemeinen 3^{cm}. Die Bruchsteine, welche in den Bögen mit den Ziegeln abwechseln, sind feinkörnige Sandsteine von $8—10^{cm}$ Stärke; die an den aufgehenden Kanten der Fenster

verwendeten Bruchsteine haben dagegen eine Stärke bis zu 18cm. In dem grossen Bogen der Westfaçade fehlt vollständig die Regelmässigkeit, welche an den andern Bögen in der Abwechselung zwischen Ziegel und Bruchstein beobachtet werden konnte. Die Bruchsteine zeigen nicht mehr allein die weisse Farbe, rothe und weisse Steine sind vielmehr durcheinander verwendet, und was noch wesentlicher ist, die Deckschicht fehlt. Man wird deshalb diesen Bogen aus dem ursprünglichen Baubestand aussondern und einer jüngern Bauperiode, der des 11. Jahrhunderts zutheilen müssen. Unentschieden muss freilich bleiben, welcher Art diese Oeffnung, die im Lichten eine Abmessung von 2 ½m zeigt, gewesen ist. Am Dome von Trier kommen ähnlich weite Fenster vor; möglicherweise hat die Oeffnung hier in Pfalzel aber nicht als Fenster, sondern als Zugang aus westlich vor der Kirche liegenden Räumen auf eine Westempore gedient. Wahrscheinlich ist sie durch eine Fensteranlage des 13. Jahrhunderts in Wegfall gekommen, die wiederum im 17. Jahrhundert, wo man bestrebt war, die kleinen Fenster durch möglichst grosse zu ersetzen, durch die jetzt bestehenden Fenster verdrängt worden ist. Fig. 65 zeigt die verschiedenen Fensteranordnungen.

Der Verputz, den das Gebäude namentlich an den Stellen trägt, die den alten Zustand noch ziemlich vollständig bewahrt haben, lässt den Character des Mauerwerks nur unvollständig erkennen. Wo dieses frei liegt und zugleich frei geblieben ist von späteren baulichen Aenderungen zeigt es in kleinerem Bruchsteinmaterial mit breiten Fugen eine Art Blockverband, ohne dass es indes mit besser ausgeführtem Mauerwerk dieser Art, wie z. B. am Amphitheater zu Trier, in Vergleich gestellt werden könnte. Als Material hat vorwiegend der in der Nähe brechende Kalkstein beobachtet werden können. Der Mörtel zeigt eine gute Mischung von Kalk und ziemlich grobkörnigem Sand, derselbe ist oft mit Kiesel vermischt. Ziegelmehl war nicht darin zu bemerken. Wo sich noch alter Putz zeigte, da bestand derselbe aus drei scharf von einander gesonderten, je 1cm dicken Schichten, von denen die oberste die feinste war. Putz dieser Art konnte namentlich über dem Gewölbe an dem Ostende der nördlichen Langmauer an der Stelle deutlich verfolgt werden, wo sich unter den beschriebenen Ziegelstein-Schichten eine bis auf das Gewölbe herunterlaufende senkrechte Kante zeigte. An der inneren durch die spätere

Zumauerung verdeckten Laibungsfläche sass dieser Putz noch wohlerhalten. Im Uebrigen ist der Putz namentlich im Inneren der Kirche in mehreren Schichten sehr dick aufgetragen : unter der obersten Schicht zeigt sich stellenweise ein farbiger Grund, der aber anscheinend einer jüngeren Zeit angehört. Es ist auch dies freilich ein Punkt, über den nur durch Aufdeckungen Klarheit gewonnen werden kann. Als interessant für die Baugeschichte der Kirche möchte indes folgender Punkt besondere Hervorhebung verdienen. Am Ostende der nördlichen Langmauer befindet sich auf ihrer Aussenseite 1-2^{m} über der Trauflinie des jetzigen Pultdaches ein Stück erhaltenen alten Putzes, welcher sich um die Ecke der Mauer fortsetzt. Vor diesen Verputz ist nun die Apsidenmauer aufgeführt und zwar in so lokerem Zusammenhang, dass man mit einem Stocke ungefähr 1^{m} tief eindringen kann. Man hat sich nicht einmal die Mühe genommen, an der Stelle, wo das neue Mauerwerk an das alte ansetzt, den anhaftenden Putz wegzuhauen und so ein besseres Haften des Mörtels zu gewinnen. In Verbindung damit, dass sich in der Kirche noch jetzt das Fundament der ursprünglichen östlichen Abschlusswand zeigt, gibt diese Wahrnehmung einen weiteren unumstösslichen Beleg für die nachträgliche Zufügung der Apside.

Auf dem Dachboden, dessen Grundriss unter Fig. 71 dargestellt ist, zeigt sich ausser den schwachen Resten des ursprünglichen Putzes ein dünner mit einem Farbenüberzug versehener Putz, der somit der Zeit angehören muss, als die Kirche noch mit der ihr in der Umbauperiode des 11. Jahrhunderts gegebenen flachen Decke dastand. Für die Reconstruction der Hochwandarchitectur war die Ausbeute aber gleichwohl nur gering. Denn vollständig erhalten sind nur die schon besprochenen Fenster der Ostwand, überaus dürftig aber die Reste, welche über die ehemalige Gestaltung der Hochwände Auskunft geben können. Wie schwach die Anhaltspunkte sind, welche auf das ehemalige Bestehen eines Schildbogens hindeuteten, wurde bereits erwähnt. Es wurde auch schon der an dem Ostende der südlichen Langmauer sich zeigenden Laibungen in Verbindung mit dem ehemaligen Bestehen von Thurmarkaden gedacht. Eines geht dagegen aus dem Baubestande mit zweifelloser Sicherheit hervor : die Langmauern haben auf der ganzen Länge von der Westmauer der Kirche an bis zu den Westmauern der Querarme eine nachträgliche Erhöhung

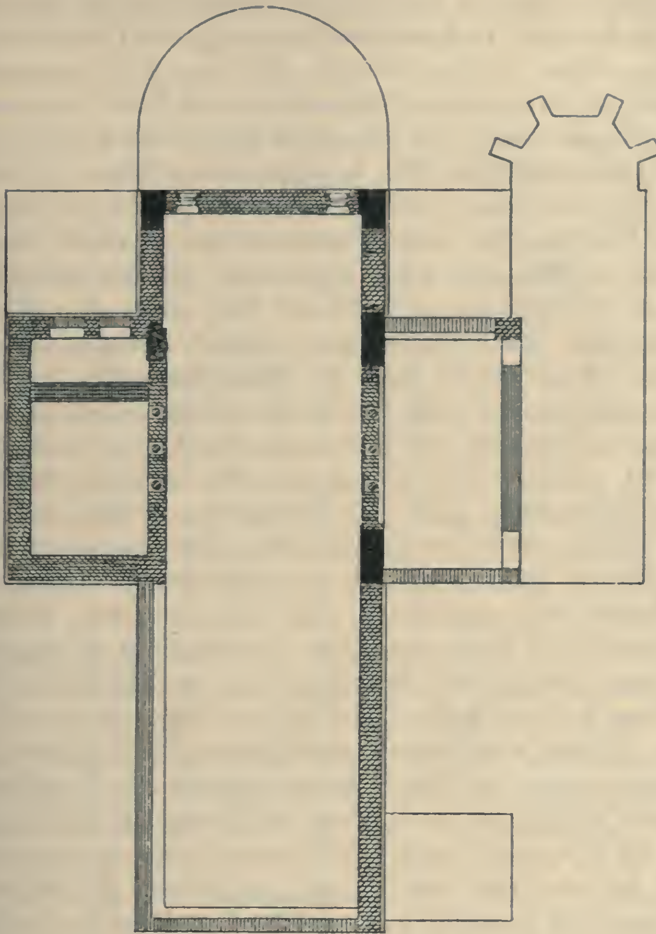
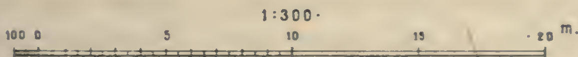


Fig. 71. Grundriss des Dachgeschosses.



erfahren. Denn obgleich der erwähnte Putz an der ganzen Wand entlang durchgeht, zeigt sich an dem Zusammenstoss von Langmauer und Querschiffmauer eine Fuge, die allerdings nur auf der Südseite ganz scharf verläuft, während auf der Nordseite durch die spätere

Anlage des Thurmes eine Verdunkelung dieses Zustandes eingetreten ist. Da nun die Mauern im Erdgeschoss auf ihrer ganzen Länge im strengen Verbande verlaufen und sich keinerlei Unterbrechung zeigt, so folgt daraus, dass in dem ursprünglichen Bauwerke der jetzt von der Vierung und dem Chor eingenommene Raum mehrgeschossig, das jetzige Langhaus der Kirche aber nur eingeschossig aufgeführt war. Erst bei dem Umbau, der im Osten die Apside hinzufügte, wurde das Bauwerk im Westen auf die den jetzigen Bestand noch übersteigende Höhe gebracht. Man wird annehmen dürfen, dass diese Erhöhung mit dem auf der Aussenseite der Südmauer in Höhe von 8,30^m über dem Fussboden sich zeigenden Mauerabsatz begonnen hat [1]. Waren die unteren Fenster bei der früheren Höhe zur Beleuchtung des Innenraumes und zur angemessenen Belebung der Wandflächen ausreichend gewesen, so war dies nicht mehr der Fall, als die Mauern um die Hälfte erhöht waren. Die grosse Mauerfläche zwischen der unteren Fensterreihe und der Flachdecke musste störend und düster wirken. Man würde deshalb selbst dann, wenn es an jedem Anhalt dafür gebräche, aus ästhetischen Gründen eine obere Fensterreihe annehmen dürfen und müssen. Eine solche besass ja auch der Dom von Trier in seiner ihm durch und nach Poppo gegebenen Gestalt. Dass aber auch in Pfalzel eine ähnliche Anordnung bestand, dafür haben sich, wenn auch nur schwache, so doch sichere Anhaltspunkte gefunden. Sie bestehen in zwei Laibungen, welche auf der Südseite oberhalb der Gewölbe haben festgestellt werden können. Dass es Fensteröffnungen gewesen sind, wird bekundet durch den Umstand, dass der gleiche Putz wie an den Langwänden so auch an diesen Laibungen sich zeigt. Die Laibungskanten sind scharf und klar zu erkennen. Sie sind auf etwa 0,5^m sichtbar; sie verlaufen vollkommen gerade, ohne einen Bogenansatz zu zeigen: ihre Bögen sind bei der Tieferlegung der Mauern in Wegfall gekommen. Zur Begründung der in Fig. 44 und 47 von dieser Fensteranordnung gegebenen Reconstruction dienen noch einige Bemerkungen. Hätte für die Reconstruction jeder Anhalt gemangelt, so würde es nahe gelegen haben, für die obere Reihe der Fenster im Wesent-

[1] Der Absatz zeigt sich an der Südecke der Westfaçade (Fig. 65).

lichen dieselben Abmessungen wie für die untere Fensterreihe anzunehmen. Dies wird aber ausgeschlossen durch folgende Erwägungen. Da die Laibungskante ohne Bogenansatz gefunden ist, so würde bei der Annahme einer der unteren gleichen Fensterbreite sich eine ganz bedeutende Höhe des Mauerwerkes ergeben. Dieselbe würde, selbst wenn man annähme, dass über der noch jetzt vorhandenen Kante der Bogen sofort angesetzt hätte, zwischen Bogenkämpfer und Decken-Oberkante c. 1,5 m. betragen haben. Um dieses Mass wären also die Mauern bei der Gewölbeanlage abgetragen worden. An sich schon wenig wahrscheinlich sprechen gegen diese Annahme aber auch gewichtige Gründe. Der unter der Laibungskante wieder durchgehende Putz zeigt, dass die Fenster nicht tiefer heruntergegangen haben können; man würde somit, wenn man nicht eine noch grössere Höhe annehmen will, Fenster von ganz gedrücktem Verhältnisse bekommen. Ausschlaggebend aber ist, dass die Laibungskante nicht über der des unteren Fensters sondern ganz beträchtlich dessen Mitte zugerückt ist: die oberen Fenster würden somit nicht in der Axe der unteren Fenster stehen. Alle diese Momente führen dazu, dass die oberen Fenster in ihrer Gestaltung von den unteren vollständig abweichend gebildet gewesen sein müssen, dass, weil für beide Fensteranlagen die gleiche Axe angenommen werden muss, die obere aus je zwei gekuppelten Fenstern bestanden haben muss.

Die Fenster, welche von Osten her die Nebenchöre — die untersten Geschosse der Thürme, Fig. 48 — erhellen zeigen keinerlei Merkmale, welche auf eine vor das 11. Jahrhundert zurückreichende Entstehung hinwiesen. Aber ich bin doch geneigt, den Nordthurm in seinen Grundlinien einer früheren Zeit zuzuweisen. Es sei zunächst bemerkt, dass die Bogenöffnungen, welche die Nebenchöre mit den Querarmen in Verbindung setzen, nicht ursprünglich zu sein sondern einer späteren Zeit anzugehören scheinen. Es deutet darauf hin die wenig regelmässige Bogenform und ebenso auch die Ausführung. Die Bögen bestehen nämlich aus porösen Tuffsteinen, welche nach den Kämpfern hin allmählig sich derart verdünnen, dass sie dort fast spitz auslaufen: eine Erscheinung, die nur erklärlich wird bei der Annahme, dass man bei dem vorgenommenen Ausbruche sich mit den Wölbsteinen nach der Form desselben richten musste, was bei dem weichen Material auch keine Schwierigkeit machte. Nach einer anderen

Richtung hin weichen Nord- und Südseite nun aber sehr von einander ab. Die Untersuchung hat nämlich ergeben, dass auf der Nordseite Querarm und östlicher Anbau in geschlossenem Verbande stehen, also zeiteinheitlich entstanden sind. Der Nordthurm erhob sich somit auf alten Mauerzügen, die im 11. Jahrhundert, als der Raum zur Aufnahme eines Altares als Nebenchor eingerichtet wurde, durch die Fensteranlage und Wölbung eine Aenderung erfuhren. Auf der Südseite steht dagegen die Südmauer des Anbaues mit der Ostmauer des Querarmes nicht in Verband, sie stossen in stumpfer Fuge gegeneinander: dieser Anbau ist somit hier nachträglich dem ursprünglichen Bau zugefügt. Sowohl die Fenster, wie die Gewölbe weisen in Verbindung mit der Umänderung, welche die Zweckbestimmung der Kirche im 11. Jahrhundert erfuhr, darauf hin, dass diese Zeit die Umgestaltung vornahm: es galt eben für eine grössere Priesterzahl eine grössere Anzahl von Altären zu beschaffen.

Während, wie eben bemerkt, das Nebenchor auf der Südseite mit dem Querschiffflügel nicht im Mauerverbande steht, trifft dies wohl zu bei dem sich südlich vor den Querarm legenden, als Sakristei bezeichneten Bautheil. Die Westmauer des Querarmes und der Sakristei bilden einen einheitlichen Mauerkörper und das gleiche ist der Fall mit der Ostmauer des Querarmes. Dieselbe erstreckt sich weiter bis zur Südmauer der Sakristei und mit dieser steht sie in Verband. Freilich ist dies in dem Erdgeschoss nicht mehr zu erkennen, da der als Sakristei bezeichnete Raum mit der ihr östlich vorgebauten Marienkapelle jetzt einen einzigen ungetheilten Raum bildet, wie dies Fig. 24 zeigt. Aber die Mauer ist im Fundamente noch vorhanden; dieselbe trat zu Tage, als der jetzige Besitzer einen Keller anlegte und ihm hierbei durch die 1,45^{m} dicke Mauer eine Schranke gezogen wurde. Da die Unterkellerung im östlichen Bautheil vorgenommen wurde, hat sich auch hier feststellen lassen, dass die Südmauer des Südchores stumpf gegen die hier aufgedeckte Mauer gegenstösst; aber es ist auch ferner konstatirt worden, dass die Südmauer der Sakristei in ihrem östlichen Theile ebenfalls keinen Verband mit dieser Mauer hat. Im aufgehenden Mauerwerk hat eine Fuge sich nicht nachweisen lassen, da die Wände mit Putz bedeckt sind, auf eine spätere Zuthat deutet hier nur die Verstärkung der Mauer. Nach Angabe des Besitzers ist beim Ausschachten des

Kellers eine im Zuge der östlichen Abschlussmauer des Nebenchores verlaufende Fundamentmauer vorgefunden worden, woraus hervorgeht, dass der als Sakristei bezeichnete Anbau im Osten im Zuge dieser Mauer seinen Abschluss hatte, der dann später beim Anbau der Marienkapelle in Wegfall kam. Von dieser Abschlussmauer zeigt sich im Obergeschoss noch ein in Fig. 84 dargestellter Rest im rohen Abbruch. Er ergibt sich hieraus, dass gleichzeitig mit dem Bau der Thürme auch die Sakristei eine Verlängerung erfahren hat.



Fig. 72. Bogenœffnungen in der Südmauer der Sakristei.
(Massstab 1:40.)

Es fällt hiermit folgende Wahrnehmung zusammen. Der ältere westliche Theil der Sakristei war, wie noch jetzt, so auch in seinem ursprünglichen Zustande oberhalb des jetzigen Gewölbes höhergeführt. In der Westwand zeigen sich nämlich, wie Fig. 26 darthut, Laibungskanten, welche auf ein Fenster von denselben Abmessungen hinweisen, wie sie das nebenliegende in der Westwand des Querschiffs besitzt. Es war aber ursprünglich höher geführt und entbehrt jetzt des überdeckenden Bogens. Mit dem Fenster des Querarmes zeigt die Laibung des Sakristeifensters gleiche Ausführung, denselben Wechsel von Bruch- und Ziegelstein. Auf der Südseite befinden sich, etwas über den Boden hervorragend (vgl. Fig. 72 u. 83) zwei Oeffnungen von 70^{cm} Höhe und 40^{cm} Breite, welche mit einem ganz aus Ziegelsteinen bestehenden Flachbogen überwölbt sind, der Ziegeldeckschicht aber entbehren. Soweit aus dem Aeusseren ersehen werden kann, haben die Ziegelsteine dieselben Abmessungen, welche auch sonst an den Ziegelsteinen (Seite 98) haben festgestellt werden können.

Weitere ältere Reste haben sich in dem aufgehenden Mauerwerk der Südwand nur unvollkommen nachweisen lassen. Einer genauen Untersuchung stand der gute Verputz im Wege. Was sich noch erkennen liess, ist eine jetzt vermauerte Thür, die mit einem flachen, in Ziegelstein hergestellten Bogen gedeckt war, von dem aber nur noch ein ganz geringer Rest erhalten ist: der Grund zur Zerstörung ist wohl in der Anlage des anstossenden gothischen Fensters sowie in der dem romanischen Gewölbe angehörigen Consolen- und Gurtbogenanlage zu suchen, welche gerade auf diese Thür trifft. Eben dieser letztere Punkt ist aber wieder von besonderem Interesse, weil er das Vorhandensein der Thür schon zu der Zeit bekundet, als das Gewölbe noch nicht eingespannnt war. Ausserdem lassen sich im Aeusseren an dem Westende der Mauer noch die Umrisslinien einer rundbogig geschlossenen Oeffnung erkennen, deren Bogen ein unregelmässiges Gemisch von Ziegelsteinen und rothen und weissen Bruchsteinen zeigt, also ähnlich dem grossen Bogen an der Westfront gestaltet ist. Die Laibungskanten scheinen bis auf den Boden herunterzugehen. Im Innern befinden sich im Obergeschoss in der Südmauer zwei nach Aussen hin jetzt mit einer dünnen Mauer verschlossene Oeffnungen, zu denen ehedem vielleicht auch die gegenwärtig zur Dachlucke umgestaltete Oeffnung gehört hat. Sie bieten indes kein weitergehendes Interesse, da sie in Folge der Tieferlegung der Mauer und des Fortfalles der deckenden Bögen keine Handhabe für weitere Muthmassungen gewähren. Das Obergeschoss birgt aber noch einige weitere erwähnenswerthe, auf eine frühere Bauzeit zurückgehende Reste. Hierhin gehört zunächst ein Bogenansatz, der aus der Nordmauer hervorragt. Fig. 84 zeigt seine Anordnung, Fig. 73 seine Gestaltung. Er ist aus römischen Dachziegeln von nicht ganz 3^{cm} Stärke mit über 3^{cm} breiten Fugen aber ohne Dechschicht hergestellt. Rechts neben diesem Bogen hat sich in derselben Mauer eine Doppelschicht von römischen Dachziegeln von 36-38^{cm} Seite vorgefunden, die in ihrer Höhenlage der auf Seite 97 beschriebenen Ziegelschicht am nördlichen Kreuzarm entspricht. Unterhalb des Bogens endlich, und gerade über der Gewölbefläche, zeigen sich zwei kreisrunde Löcher von $6\,^1/_2$ bezw. 3^{cm} Durchmesser, welche 33 bezw. 65^{cm} tief in die Mauer hineingehen. An den Trümmern des Kaiserpalastes in Trier sieht man ähnliche Löcher, welche nur durch

Hereinstecken eines Rundholzes bei der Bauausführung entstanden sein können, und die wohl den Zweck gehabt haben werden, ein besseres Austrocknen des Mauerwerkes zu ermöglichen.

Diese Einzel-Erscheinungen führen zu dem Ergebniss, dass der jetzt als Sakristei bezeichnete Raum in seinem Westtheile schon dem ersten Baubestande angehört, aber in den nachfolgenden



Fig. 73. Bogenansatz an der Nordmauer im Obergeschoss der sog. Sakristei.

Perioden so vielfache Aenderungen und Umbauten erfahren hat, dass sich zu weiteren Schlüssen kein Anhalt bietet.

Es bleibt nun noch zu untersuchen, von welchem Alter und von welcher Art das im 11. Jahrhundert umgebaute Bauwerk gewesen ist, oder um die Frage gleich genauer zu stellen, ob das im 11. Jahrhundert vorhandene und umgeänderte Bauwerk aus der Zeit der Adula bezw. einer dieser nachfolgenden Zeit stammt,

Der Bau der Adula u. sein Zusammenhang mit den ælteren Bautheilen

oder aber ob es aus einer Adula vorhergehenden Zeit herrührt und von dieser zum Zweck einer Kirchenanlage umgestaltet worden ist.

Im Vordergrunde des Interesses steht hier die beschriebene Ziegelarchitectur, von der ich dargethan habe, dass sie einer dem Umbau des 11. Jahrhunderts vorangegangenen Periode angehören muss. Auf das Vorkommen der vorhin beschriebenen Ziegelarchitectur hat zuerst Schmitt in dem oben erwähnten Aufsatze hingewiesen; er hielt dieselbe für so bedeutsam, dass er die betreffenden Mauertheile noch der Zeit der Adula zuzuschreiben sich genöthigt glaubte. v. Quast hat dagegen freilich Einwürfe erhoben; er will, wie schon bemerkt, den Bau in die Zeit nach dem Einfalle der Normannen (882) verlegen, welche die alte Kirche seiner Ansicht nach völlig vernichtet hätten. Nun hat Schmitt allerdings seine Behauptung, dass sich die Zerstörung nicht bis auf das Niederreissen der Mauern erstreckt habe, nicht weiter begründet; das spricht aber um so weniger gegen ihre Richtigkeit, als v. Quast seinen Einwand ebenfalls nicht begründet hat. Ich habe mich bereits an anderer Stelle [1] über die den Normannen aufgebürdeten Zerstörungen ausgelassen und wiederhole hier das Gesagte: « Dass den Normannen mancher Bau zum Opfer gefallen ist, ist ja gewiss. « Viel zu oft aber », sagen mit Recht Dehio-Bezold « werden die Nachrichten der Chronisten über Feuerschäden so genommen, als müssten dieselben jedesmal die Vernichtung des Gebäudes bis auf den Grund bedeuten ». Mit dem gleichen Vorbehalte sind auch die Nachrichten über die Verheerungen der Normannen aufzunehmen; es ist dabei noch zu berücksichtigen, dass eine möglichst dunkele Schilderung der Zerstörung für das Verdienst des Neubaues einen besonders geeigneten Hintergrund abgab. Manche Brandnachricht in den mittelalterlichen Chroniken dürfte dieser menschlichen Schwäche wenn nicht ihren Ursprung, so doch ihr tragisches Aussehen verdanken. Besonders lehrreich in dieser Hinsicht ist eine Nachricht bei Mabillon (Annales III, 317), die dahinlautet, dass die Mönche von Centula, welche vor den Normannen 912 geflüchtet waren, bei der Rückkehr zwar das Kloster zerstört aber doch die Mauern und Altäre der Kirche noch aufrecht stehend vorfanden. Da Centula vom Meere nicht sehr

[1] In meiner Besprechung von Dehio-Bezold, Die kirchliche Baukunst des Abendlandes. Deutsche Bauzeitung 1889, S. 299.

weit entfernt war und völlig im Machtbereiche der Normannen lag, ist diese Thatsache wohl geeignet das Schuldregister der Normannen etwas zu vermindern. » Wie in Centula so braucht nun auch in Pfalzel die Kirche nicht von den Normannen dem Erdboden gleichgemacht worden zu sein. Ja es ist schon an sich unwahrscheinlich, dass die Mordbrenner sich diesem ebenso so mühseligen wie undankbaren Geschäfte gewidmet haben sollten; für Trier speciell beweisen es gerade die ältesten Bauten, dass sie dort wenigstens die Zeit ihres Aufenthaltes damit nicht ausgefüllt haben. Wenn sie nun aber in Trier das Zerstörungswerk lediglich dem Feuer überliessen, weshalb sollten sie sich dann in Pfalzel noch die Mühe gegeben haben, diesem durch Abbruch der Mauern nachzuhelfen? Dafür ist wahrlich kein Grund zu finden! Entschieden dagegen spricht aber, dass sich die Normannen in der Gegend nur vier Tage (Charfreitag bis Ostern) aufhielten; und diese kurze Frist liess sich denn doch sicherlich lohnender durch verlockende Plünderungen ausnutzen als durch den Abbruch ausgebrannter Kirchen.

Der von Quast gegen Schmitt's Ansicht erhobene Einwand scheint mir hiermit ausreichend widerlegt zu sein.

Liegt aber vielleicht ein anderer Grund gegen die Schmitt'sche Ansicht vor? ist es wahrscheinlich, dass ein Bauwerk, welches sich durchaus der alten römischen Technik anschliesst, eher um 900 als um 700 erbaut ist? Ich glaube es nicht, jedenfalls wird der Beweis dafür, dass man um die Zeit von 900 ganz in römischer Weise gebaut habe, noch zu erbringen sein, bevor man dem Einwurfe Quast's ein Gewicht wird beimessen können.

Ein vor- Popponisches Bauwerk muss in eine um so ältere Periode versetzt werden, jemehr sich seine Technik der römischen nähert.

v. Quast gegenüber hat demnach, wie ich meine, Schmitt durchaus recht; allein ich kann auch seiner Ansicht nicht beistimmen, ich will nur behauptet haben, dass er der Wahrheit am nächsten kommt; man wird aber noch einen bedeutenden Schritt über ihn hinausgehen und erklären müssen:

Die Kirche von Pfalzel ist dem Kerne des Bauwerkes nach noch in die Zeit der Römerherrschaft zu verlegen.

Zum Beweise dafür muss ich wieder den Dom von Trier zum Vergleiche herbeiziehen. Dieser zeigt ein dreifaches Mauerwerk:

römisches, fränkisches und popponisches. Letzteres bleibt hier ausser Betracht, weil der Nachweis bereits geliefert ist, dass das zu Pfalzel in Betracht kommende Mauerwerk einer der Bauperiode des 11. Jahrhunderts vorangehenden Epoche angehört. Es bleibt nur die Scheidung der römischen und fränkischen Bauthätigkeit am Trierer Dom übrig.

Die Stürme der Völkerwanderung hatten zwischen 430 und 440 den alten römischen Bau in Trümmer gelegt; Dach und Decke hatten die Flammen verzehrt und von der Gluth waren die mächtigen Granitsäulen gesprungen und mit ihnen die Bogen, die sie trugen, zu Boden gestürzt. Es war ein Trümmerhaufen, den Nicetius als er 527 den Bischofstuhl in Trier bestieg, von seinem Dome vorfand. Nur die Umfassungsmauern, wie alles Römische auf die Ewigkeit berechnet, hatten dem Brande zu trotzen vermocht. Nicetius beschloss den Bau in der alten Gestalt wieder herzustellen. An die Stelle der zerstörten Granitsäulen setzte er neue aus Kalkstein; über den neuen Kapitellen der Säulen und Wandpfeiler stiegen an alter Stelle die neuen Bogen auf und verbanden sich [1] mit den Ueberresten der alten römischen Bogen, welche aus den Umfassungsmauern noch hervorragten.

« Die neuen Bogen bestanden wie die alten aus drei Reihen über einander gestellter Ziegel; die Ziegel hatten dieselbe Grösse und Dicke wie die römischen; der Mörtel zwischen ihnen dieselbe Stärke, und so bemerkt man in der Technik nicht so gleich einen Unterschied. Eines aber liess sie als späteres Werk erkennen : die römischen Bogenreste hatten nämlich den gebräuchlichen Deckziegel, der sich an allen Ueberbleibseln der grossen Thüren und Fenster unseres Gebäudes vorfindet, den fränkischen aber fehlte dieser Deckziegel. Dieses Merkmal liess keinen Zweifel über ihren neueren Ursprung übrig » [2]. Wenn Wilmowsky's Kriterium richtig ist, und das ist im Allgemeinen wenigstens nicht zu bestreiten, dann müssen wir auch in Pfalzel alle jene Bögen an dem Mauerwerk der vor Popponischen Periode für römisch erklären, welche Deckziegel aufweisen. Es ist sehr wenig wahrscheinlich, dass eine Gewohnheit, die zu Trier um 527 ausser Gebrauch war, und dort auch später nicht mehr in Gebrauch gekommen ist, gerade

[1] Vgl. Wilmowsky, Der Dom zu Trier. Rœmische Periode. Taf. XI.
[2] Wilmowsky, wie vor S. 40.

von der Adula wieder aufgegriffen sei. Man könnte das nur annehmen, wenn geradezu zwingende Gründe dafür vorlägen; aber solche fehlen. Nichts hindert uns anzunehmen, dass Adula die Kirche nicht völlig neu geschaffen, sondern ein bereits bestehendes Gebäude zur Kirche eingerichtet habe [1]. Manche Erscheinungen an dem Gebäude fordern geradezu diese Annahme; aber auch die geschichtlichen Nachrichten lassen sie zu.

In dem Eingange führte ich die Stelle an, worin Balderich (der ein Zeitgenosse Alberos (1131-1151), von diesem nach Trier geholt worden ist und um 1160 schreibt) angibt, dass Albero *Palatiolum, Julii Cæsaris castrum,* mit grossen Kosten wiederhergestellt habe [2]. Er bemerkt dabei ausdrücklich, dass der Bau *eo tempore situ et vestutate dirutum et inhabitabile* gewesen sei. Es folgt daraus, dass an der Stelle der erzbischöflichen Burg, welche auf der Südseite der Kirche belegen war und deren Reste sich noch jetzt in weitem Umfange verfolgen lassen, um das Jahr 1132, das ist vor dem Umbaue Alberos, ein Bauwerk stand, welches den damaligen Leuten als die in Verfall gerathene ehemalige Burg (denn das ist anno 1130-50 ein castrum) des Julius Cäsar galt. Bedenkt man, dass zu jener Zeit neben der Porta Nigra und der Basilica die bedeutenden Ruinen der kaiserlichen Pfalz und der Bäder zu Trier noch aufrecht standen, erwägt man weiter, wie riesige Anschauungen man damals von den Römern und ihren Werken, weit über die Wirklichkeit hinaus hatte, so gibt uns dies einen Anhalt, um ermessen zu können, was dass in der Hälfte des 12. Jahrhunderts noch für eine mächtige Ruine sein musste, um als ein solches *castrum Julii Cæsaris* zu erscheinen. Mehr als vier Jahrhundert waren damals verflossen, seit es durch Kauf in den Besitz der Adula übergegangen war und diese *in antiquo palacio* eine Congregation eingerichtet hatte. Aber noch immer war es ein Gebäude, welches von Albero, wenn auch mit grossen Kosten, zur erzbischöflichen Wohnung umgestaltet werden konnte.

[1] Von einem Kirchenbau speciell berichten die Quellen nichts; man vergleiche die betreffenden Stellen: *In villa Palciolum dicta, quam a Pippino concampio adquisivit, monasterium fecit* (S. 41); *in palacio antiquo... congregationem constituit* (S. 41, 42), *Palatiolum, quod nos ... concampsimus et proprio monasterio construximus* (S. 43, Note 7); das sind alles Ausdrücke, die nicht die Annahme eines vœlligen Neubaues sondern nur einer Neueinrichtung fordern.

[2] Seite 41, Note 1.

Aus den angeführten Stellen folgt ein Dreifaches. Das Kloster der Adula befand sich in dem von ihr erworbenen alten Palatium, dieses Palatium war in der Mitte des 12. Jahrhunderts im Besitz der Trierer Erzbischöfe und galt damals als ein *castrum Julii Cæsaris,* also als Römerbau.

Die Besitzveränderung hängt zweifellos zusammen mit der von Poppo vorgenommenen Austreibung der Damen. Einen Beweis dafür, dass um die Mitte des 11. Jahrhunderts der grösste Theil des Dorfes in bischöflichem Besitz war, haben wir in einer Urkunde vom Jahre 1052, worin Erzbischof Eberhard an den Grafen Walram von Arlo mehrere *villas nostras immo ecclesiæ nostræ,* als Precarien überträgt, darunter Palenzela (wohl sicher Pfalzel) *excepta congregatione s. Dei genitricis in eadem villa servienti.* Die Kanoniker hatten somit nicht das ganze Besitzthum des vormaligen Nonnenstiftes bekommen, einen Theil hatte der Erzbischof für sich behalten und dies ist sicherlich derjenige, welcher um die Mitte des 12. Jahrhunderst wieder im Besitze des Trierer Erzbischofes erscheint.

Von jenen Theilen des Palatiums, welche noch um 1132 als mächtige Ruine aufrecht standen und den Grundstock für die spätere erzbischöfliche Residenz gebildet haben, ist nichts erhalten geblieben, was noch mit dem alten Römerbau in Verbindung gebracht werden könnte. Die Bauthätigkeit wie die Zerstörungen der folgenden Jahrhunderte haben hier gründlich aufgeräumt [1]. Wenn

[1] Die weiteren Schicksale der Burg sind in der geschichtlichen Einleitung bereits kurz vermerkt worden. Sie interessiren für den vorliegenden Fall um so weniger, als die Umbauten, wodurch die von Albero wiederhergestellte Burg im 13. Jahrhundert zu einer erzbischœfl. Residenz umgestaltet wurde, mit dem alten Bestand vollstændig aufgeræumt haben. Was damals vielleicht noch erhalten geblieben ist, wird der allgemeinen Zerstœrung des 17. Jahrhunderts und den Massnahmen der folgenden Jahrhunderte zum Opfer gefallen sein. Wenigstens habe ich in den gewaltigen, zum grossen Theil noch erhaltenen Kellern keine noch auf die Frühzeit hinweisenden Reste aufgefunden. Freilich bleibt es immerhin mœglich, dass eine systematische Durchforschung des gegenwærtig dicht bewohnten ehemaligen Burggebietes noch ælteré Theile zu Tage fœrdern würde. So erwæhnt z. B. Schmitt (Die Stiftskirche zu Pfalzel a. a. O. S. 77), dass ein runder Thurm des der Kirche gegenüberstehenden Schlosses ganz in Ziegeln gebaut sei. Es ist mir indes nicht gelungen, diesen Thurm aufzufinden.

Die mittelalterliche Gestaltung der erzbischœflichen Burg ist aus der nach Merian unter Fig. 23 gegebenen Abbildung ersichtlich; es ist dazu zu bemerken, dass die Burg, wie ihre Reste darthun, mehr dem Flusse zu, neben der Kirche gelegen hat.

wir uns dagegen für berechtigt halten dürfen, in der Stiftskirche von Pfalzel noch den Theil des alten Palatiums zu erblicken, den Adula zur Kirche eingerichtet hat und der Dank dieser Einrichtung erhalten geblieben ist, so ist dies eine Annahme, der die Wahrscheinlichkeit in hohem Masse zur Seite steht. Hat Adula einen Theil des von ihr erworbenen Palatiums zur Kirche umgeschaffen — und für diese Annahme spricht Alles — so ist diese Kirche auch bei der Aufhebung des Damenstifts ihres geweihten Characters nicht verlustig gegangen, sondern dem neu errichteten Kanonikerstift übergeben worden. Wie die Porta nigra durch die Kirche, in welche sie von Poppo umgestaltet wurde, erhalten geblieben ist, so hat die Kirche, welche Adula in dem von ihr erworbenen Römerbau einrichtete, hier einen Theil des alten Palatiums durch die Stürme der Jahrhunderte gerettet.

Diese auf die schriftlichen Nachrichten gestützten Erwägungen finden nun aber auch einen festen Rückhalt an dem Bauwerke selbst. Dasselbe zeigt eine Gestaltung, die sich nur dann erklären lässt, wenn man annimmt, dass Adula nicht eine Kirche neu erbaut, sondern eine solche — wie es auch die Ueberlieferung will — in antiquo Palatio — eingerichtet hat. Fig 79 gibt hiervon eine Anschauung.

Zunächst sind es, wie schon hervorgehoben, die grossen Fensteröffnungen und ihre mit Deckziegeln versehenen Bögen, die dabei sogleich ihre Erklärung finden. Dasselbe ist der Fall mit drei Mauern, welche, wie sich aus Fig. 74 ergibt, quer zwischen die Mauern des Langhauses eingespannt sind und mit diesen in geschlossenem Verbande stehen. Wäre das Bauwerk in einer der jetzigen Gestaltung entsprechenden Form von vornherein geplant worden, so würde für diese starken Quermauern jede Erklärung mangeln; sie finden eine solche aber sofort, wenn man sie als Reste ehemaliger Trennungsmauern ansieht, die beseitigt wurden, als es sich darum handelte, in einem bestehenden Gebäude einen für den Gottesdienst erforderlichen grösseren Raum zu schaffen. Was soll man ferner mit den Bögen oben in der nördlichen und südlichen Vierungswand anfangen (Fig. 52 u. 53)? Wären sie von gleichartiger Bildung, so könnte man annehmen, dass sie einem Vierungsthurm angehört hätten, dessen Mauern sich über die anstossenden Dächer so weit erhoben, dass man durch die Fenster eine selbständige Beleuchtung der Vierung erhielt. In diesem Falle aber hätten die

Fenster in den entsprechenden Wänden nach Höhe und Lage mit einander übereinstimmen müssen; dies ist aber nicht der Fall[1] und damit fällt eine solche Annahme in sich zusammen. Eine Lösung der Schwierigkeit scheint sich nur dann zu ergeben, wenn wir annehmen, dass jene Oeffnungen mit dem Erdgeschoss, namentlich also mit dem Vierungsraum, nicht in raumeinheitlicher Verbindung gestanden, sondern einem ehemaligen Obergeschosse angehört haben. Denn zieht sich zwischen dem unteren und oberen Vierungsraum eine Decke hin und ist dadurch die Verbindung zwischen ihnen gelöst, so bereiten die Unregelmässigkeiten in der Anlage jener Oeffnungen keine Schwierigkeiten mehr, weder in Bezug auf ihre seitliche Verschiebung noch auch in Bezug auf ihre Höhenlage: die höher geführte Oeffnung in der Nordwand erklärt sich dann als Fenster, die niedrigere der Südwand als Thür.

Eine besondere Bedeutung in unserer Frage glaube ich endlich einem Fussboden beilegen zu müssen, der sich zwar nur in Bruchstücken erhalten hat, die aber ausreichen, um ein klares Bild von ihm zu gewinnen. Er hat sich ehedem über die Vierung, den Chorraum und den nördlichen Seitenarm erstreckt; nur in letzterem hat sich ein derartiger Rest erhalten, dass die Zusammensetzung des Musters genau bestimmt werden kann. Fig. 75 gibt den Befund und gegenwärtigen Bestand der obersten Estrichschicht, Fig. 76 eine auf den Chorraum beschränkte Reconstruction des Belags, welche lediglich den Zweck hat, die Wirkung des Musters zu veranschaulichen. Dasselbe ist freilich nicht charakteristisch genug, um die Entstehung des Fussbodens in diese oder jene Zeit versetzen zu können. Ein ähnliches begegnet uns z. B. in dem aus dem 12. Jahrhundert stammenden Fussboden der

Legende zu Fig. 74.

Noch bestehendes rœmisches Mauerwerk	Durch Aufgrabung festgestelltes rœmisches Mauerw.	Mauerwerk des 11. Jahrh.	Mauerwerk des 15. Jahrh.	Mauerwerk des 17. Jahrh.

[1] Die Oeffnung in der Nordwand hat von der Vierungsecke einen Abstand von 0,73^{m}, die der Südwand eine solche von 1,33^{m}; der Bogen in der Nordwand liegt mit seinem Kæmpfer um 90^{cm} hœher als der in der Südwand.

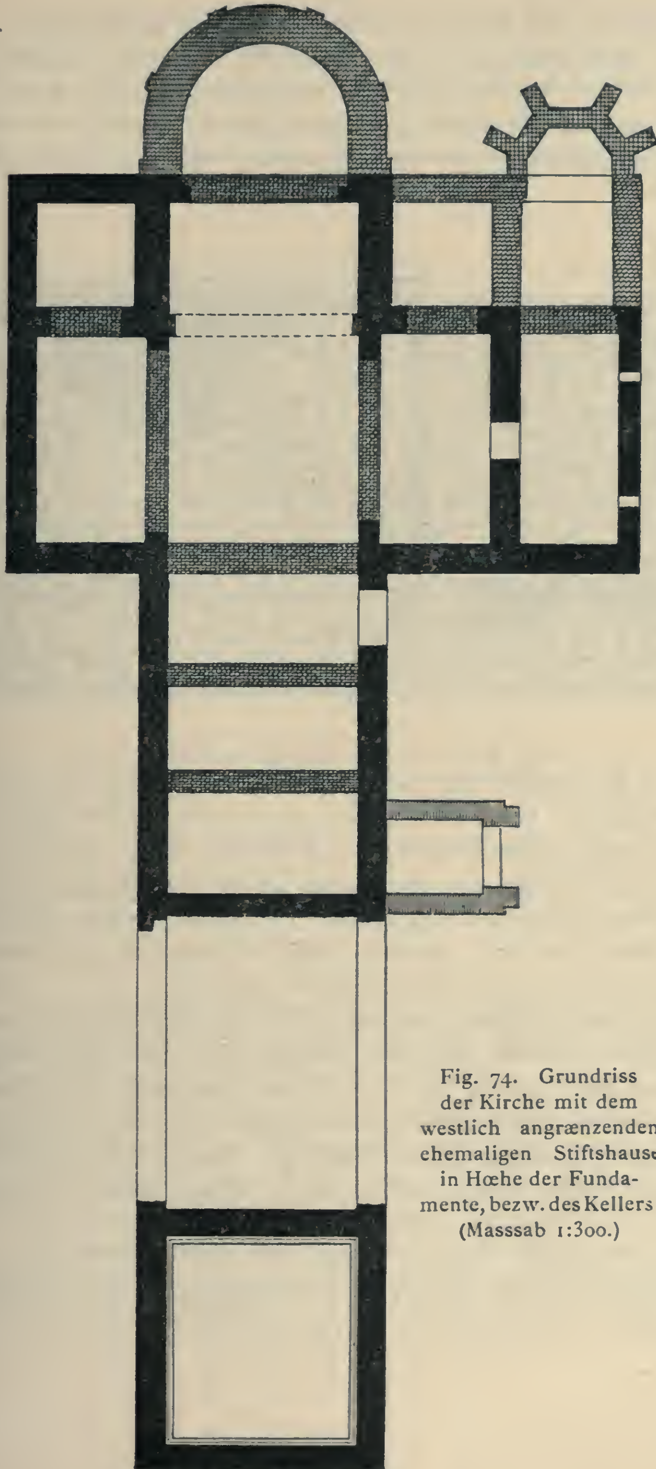


Fig. 74. Grundriss der Kirche mit dem westlich angrænzenden ehemaligen Stiftshause in Hœhe der Fundamente, bezw. des Kellers (Masssab 1:300.)

Severinskirche in Köln [1]; in Mosaik tritt es uns entgegen in der um 1151 angesetzten Kirche zu Benedetto di Polirone bei Mantua [2], aber es findet sich auch ähnlich in dem Fussboden zu Nennig [3]. Die zur Anwendung gebrachten Marmorsorten zeigen nur zwei Farben, Weiss und Schwarz; in den Langwänden der Kirche fanden sich

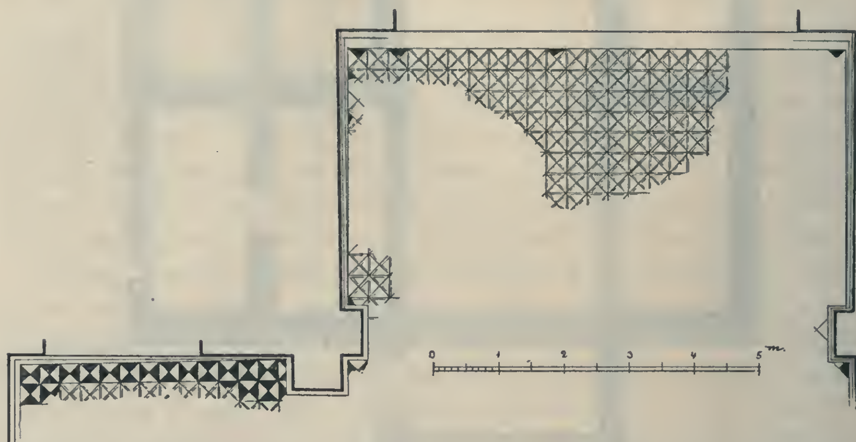


Fig. 75. Marmorfussboden und oberste Estrichschicht im gegenwærtigen Zustande.

aber zum Ausbessern derselben verwendete Stücke von grünlichem und röthlichem Breccienmarmor, die es zwar nicht ganz ausgeschlossen erscheinen lassen, dass diese Sorten zu einer besonderen Musterung verwandt worden sind, indes spricht doch dagegen, dass in dem erhaltenen Streifen im nördlichen Seitenarme einzelne Steine dieser Art mit vorherrschend weissem Grund anstatt der weissen Marmorsteine verwendet worden sind.

Ein Hauptinteresse haftet auch an der Unterlage dieses Marmorfussbodens. Dieselbe besteht aus drei Schichten, die im ganzen eine Stärke von 30^{cm} haben. Die unterste Schicht (vgl. Fig. 77) besteht aus einem Steinschlag von 10^{cm} Stärke; darüber ruhen zwei Gusslagen, von denen die untere 14^{cm}, die obere 6^{cm} stark ist. Beide zeigen ein äusserst festes Gemisch von Kalk,

[1] aus'm Weerth, Der Mosaikboden in St. Gereon zu Kœln, 1873, S. 12.

[2] Ebenda, Taf. V.

[3] Wilmowsky, Die rœmische Villa zu Nennig und ihr Mosaik, 1864. Uebersichtstafel.

Sand und Ziegelbrocken und unterscheiden sich nur dadurch von einander, dass die Ziegelbeimischung der unteren Schicht gröber ist als die der oberen, in welcher die Stücke sehr fein zertheilt erscheinen. Die untere, im grössten Theile der Vierung und des nördlichen Querarmes allein noch erhaltene Schicht hat



Fig. 76. Reconstruction des Fussbodens im Chore.



eine ganz ebene Oberfläche; dieselbe muss schon etwas erhärtet gewesen sein, als die obere Schicht übergedeckt wurde. Auf die obere Schicht wurden dann, als sie sich noch in weichem Zustande befand, die aus Viertelstücken bestehenden, 4-5^{cm} dicken und in ihrer langen Seite 30 $^1/_2{}^{cm}$ messenden Marmorplatten aufgelegt, denn noch jetzt kann man auf der ganzen Fläche, wo der Marmor verschwunden, die Schicht aber erhalten ist, deutlich die Eindrücke der Platten erkennen (vgl. Fig. 75). Die Unterlage des römischen Marmorfussbodens im Trierer Dom hat nach Wilmowsky aus einer leichten Steinstückung und einer ziemlich weichen mit

Gyps gemischten Mörtelmasse bestanden [1]. Unter dem Mosaikfussboden in der Villa zu Fliessem, hat Schmidt eine Unterlage gefunden, « von in Kalkmörtel gestickten Kalksteinen », und der Estrich selbst besteht in seinen untern Theilen aus Kalk mit grobem kiesigem Sande gemischt, während er oben aus einem Gemische von Kalk, feinem Sand und kleinen Ziegelstücken besteht [2]. Ein von Schwedler

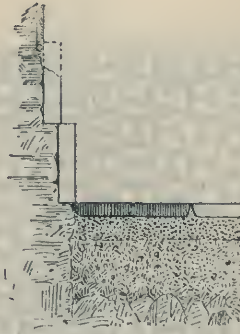
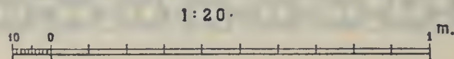


Fig. 77. Schnitt durch den Fussboden und die Wandbekleidung.

1:20·



in Köln aufgefundener und beschriebener römischer Mosaikboden war mit seiner Unterlage etwa 7 Zoll stark; die unterste Lage desselben bestand aus Wackensteinen und Kalkmörtel, als Gussmauerwerk etwa 3 Zoll stark angelegt. Die Abgleichung desselben war mit einem Mörtel aus Kalk und groben Kieseln 2-2 ½ Zoll stark geschehen, worauf dann eine 1 ½-2 Zoll dicke Mörtellage aus Kalk, feinem Sande und Ziegelmehl bestehende folgte, welche oben ganz eben abgeglichen war, und auf welcher die Mosaiksteinchen standen [3]. Die dreifache Schichtung der Unterlage ist also eine in Römerbauten mehr beobachtete Erscheinung.

[1] Wilmowsky, Der Dom zu Trier, S. 26.

[2] Schmidt, a. a. O. IV Lief. Die Jagdvilla zu Fliessem 1843, S. 20.

[3] Schwedler, Archæologischer Bericht über den in der Næhe des Kreuzganges von St. Maria im Kapitol zu Kœln im Frühjahr 1849 aufgefundenen rœmischen Mosaikboden. Rombergs Zeitschrift für praktische Baukunst. 1850, S. 23 ff. Taf. 8.

Wir wissen durch Wilmowsky, dass im Dome von Trier auch die Wände mit Marmorschmuck versehen waren. Ueber einem 15^{m} hohen Sockel von grauem Marmor stiegen die hellen, grün und röthlich geäderten, durch Friese getrennten Felder bis zur Höhe der Fensterbänke empor. Sie waren mit grossen kreisrunden Tafeln von grünem, braunrothem und dunkelgrünem Marmor belebt; die Bekleidung der Pilaster bestand dem Granit der Säulen entsprechend aus hellgrünem Marmor. Die Tafeln standen wegen der Unebenheit der Mauern etwas von denselben ab, der Zwischenraum war mit einer Gypsmasse angefüllt, die Tafeln wurden durch eiserne Hacken festgehalten, deren Spitzen in die Mauern getrieben und deren platte Köpfe in den Rand der Platten eingelassen waren. Diese Befestigungen wurden dem Auge durch weisse oder bunte Marmorstäbe entzogen, welche die Felder und Friese umgaben [1]. Soweit man aus den erhaltenen Resten schliessen kann, hat die Pfalzeler Kirche auch in dieser Beziehung Aehnlichkeit mit dem Dome in Trier, von dem sie freilich in diesem wie in andern Stücken nur einen schwachen Abglanz bildet. Auch hier waren die Wände mit Marmor geschmückt, von dessen unterstem Theile noch jetzt mehrfache Bruchstücke vorhanden sind, die allerdings an keiner Stelle ihre obere Kante bewahrt haben; sie sind überall abgeschlagen worden. Aus dem Absatze kann aber wohl mit einiger Sicherheit gefolgert werden, dass der untere Sockelstreifen in einer Höhe von 21^{cm} endete und dann, um die Marmordicke zurücktretend, ein zweiter Marmorstreifen aufsetzte, der, soweit wenigstens der Putz ein Urtheil darüber gestattet, 43^{cm} über dem Fussboden endete. Die höher befindlichen Theile der Mauer geben in ihrem jetzigen Zustande keinen Aufschluss darüber, ob sie auch mit Marmor, oder, was wohl wahrscheinlich ist, mit Putz bekleidet waren. Der zum Sockel verwendete weisse Marmor stimmt durchweg mit dem weissen des Fussbodens in Farbe und Ton überein. Derselbe, von feinem Korn und schöner rein-weisser Farbe, ist allem Anschein nach lunesischer Marmor [2]. Das schwarze Material erwies

[1] Wilmowsky, Der Dom zu Trier. S. 23.

[2] Gemæss Feststellung einer dem Fussboden entnommenen Probe durch Hrn. Prof. Sturm, der bei seinen Ausgrabungen auf dem Palatin zu Rom das Vorkommen des lunesischen Marmors vielfach zu beobachten Gelegenheit hatte. Die Verwendung dieses Marmors geht zu Rom bis auf den Anfang des 3. Jahrhunderts zurück. Vgl. Sturm, Das kaiserliche Stadium auf dem Palatin. Würzburg 1888, S. 39.

sich als Thonschiefer, der ja auch noch jetzt vielfach an Stelle von schwarzem Marmor verwendet wird.

Dass der Marmorboden sich über Chor, Vierung und nördlichen Querarm erstreckt hat, ist mit Sicherheit zu erkennen. Er reicht im Osten bis zu dem unter dem Triumphbogen liegenden Fundamente der hier durch den Anbau der Chorapside in Wegfall gekommenen Abschlussmauer [1] (Fig. 74). Wenn es nun auch unzweifelhaft fest steht, dass in den der Römerherrschaft folgenden Jahrhunderten Fussböden und Wände noch mit Marmor belegt und verziert wurden [2] und es somit nicht von vornherein ausgeschlossen ist, dass unser Marmorfussboden von Adula angelegt worden, so ist ein römischer Ursprung doch bei weitem wahrscheinlicher. Denn zunächst ist es mehr als zweifelhaft, dass man um 700 noch in einer Technik gearbeitet hat, die in der Solidität nur in den Römerbauten ihres gleichen findet. Es leuchtet ferner ein, dass Adula den Fussboden auch auf andere Theile der Kirche ausgedehnt haben würde, wenn sie ihn angelegt hätte; soweit sich aber Untersuchungen anstellen liessen, haben sich in dem ersten und letzten der drei Compartimente, in welche das Langhaus westlich der Vierung durch die zwischengespannten Mauern getheilt ist (vgl. Grundriss Fig. 74), nur Reste eines einfachen Estrichbodens gefunden, während in dem mittleren Compartimente selbst Spuren eines solchen Bodens nicht bemerkt worden sind. Ist ein hier vorhandener Fussboden auch vielleicht durch den Unterbau einer später eingefügten Nonnenempore zerstört worden, so lässt sich doch für den südlichen Querarm eine einleuchtende ähnliche Erklärung nicht finden. Hätten wir eine von Adula völlig neu geschaffene planeinheitliche Anlage vor uns, so müssten sich hier Reste eines Fussbodens vorfinden. Das ist nun nicht der Fall. An einer Stelle hat sich indes der Rest einer marmornen Sockelplatte gefunden, vielleicht war der Sockel aber erst in späterer Zeit herumgeführt, dafür spricht wenigstens, dass auch in der Apside des nördlichen Querarmes ein solcher erst vor kurzem weggenommener Sockel sich befand, Ausgrabungen da-

[1] Die untere Estrichschicht wird in ihrer freigelegten Flæche in Chor und Vierung seit etwa 20 Jahren als Dreschtenne verwendet; es spricht für ihre Festigkeit, dass sich trotz starken Gebrauches keine Abnutzung bemerklich macht.

[2] So berichtet z. B. Gregor von Tours, II 16, von der Kirche zu Avernum, dass die Wænde am Altare von eingelegter Arbeit und mit vielen Marmorarten geschmückt waren.

selbst aber auch keine Spuren eines Fussbodens ergeben haben. Wahrscheinlich waren diese Räume ebenso wie das Langhaus, wo sich noch Beweise dafür finden, mit gewöhnlichem Sandstein geplattet; bei der Erhöhung des Chores hat man dann vielleicht die oberen Marmorsockel, welche dem Blicke entzogen wurden und unschwer zu entfernen waren, an diesen Stellen wieder verwendet. Es steht zwar auch der Annahme nichts entgegen, dass jener Marmorrest im Südarme gleichalterig mit dem übrigen Marmorfussboden ist, entscheidend bleibt aber immer, dass der Sockel auf der Südseite nicht, wie dies auf der Nordseite der Fall ist, um den Vierungspfeiler herumgeführt ist, dass vielmehr in dem Zuge der Bogenöffnung, die Vierung und Südarm mit einander in Verbindung bringt, sich, wie schon oben erwähnt, eine Mauer zeigt, deren rauhe Oberfläche deutlich auf einen späteren Abbruch hinweist; noch jetzt ragt ihre Oberkante über die Oberfläche des in der Vierung liegenden Estriches hervor. Nicht minder bedeutsam ist es, dass der Estrich der Vierung sich fest bis an diese Mauer erstreckt, dass hingegen auf der Südseite dieser Mauer jede Spur eines Estriches fehlt. Es ergiebt sich hieraus, dass die Fussböden der Vierung und des Südarmes nicht mit einander in Verbindung gestanden haben, sondern beide Theile mit einem besonderen Fussboden belegt waren. Es folgt daraus weiter, dass Vierung und südlicher Querarm ursprünglich durch eine Abschlussmauer von einander getrennt waren.

Für die Anlage des Marmorfussbodens zu einer Adula vorangehenden Zeit spricht dann auch noch folgende Erwägung. In dem Chorjoche musste der Altar seine Stelle gefunden haben, da die Apsis dargelegtermassen eine spätere Zuthat ist. Hätte Adula das Gebäude neu errichtet und selbst den Marmorboden angelegt, so würde sie dabei gewiss auf die Stellung des Altares Rücksicht genommen und das Fussbodenmuster sich an den Altar haben anschmiegen lassen. Das ist aber nicht geschehen; der Estrich zeigt durchaus keine Lücke die auf einen Altar hinwiese, und doch ist die obere Estrichschicht, welche die Abdrücke des Marmorbelags enthält, noch jetzt bis über die Mitte des Chorraumes hinaus erhalten (Fig. 75). Da es nun nicht wohl angeht anzunehmen, der Altar habe noch mehr nach Westen hin gestanden, so bleibt nur die Annahme übrig, dass der Altar über dem bestehenden Marmorboden errichtet wurde.

Die reichliche Verwendung des Marmors in Trier fällt in die Glanzperiode, welche Trier unter den Kaisern Valentinian I. und Gratian als Sitz des Hofes und als Mittelpunkt der Wissenschaft und Künste feierte. « Der Marmor ist herrschend geworden », urtheilt Wilmowsky über diese Zeit, « und Granit, Porphyr mit Serpentin in den grösseren Bauten verschwendet ; überall finden sich die Merkmale grosser Wohlhabenheit und Prachtliebe und eines allgemein gewordenen Luxus ». Es ist die Periode, wo nach Ausonius an dem nahen Ruwerflusse die Marmor-Sägemühlen unaufhörlich rauschten, die Fussböden der Atrien Marmorfeldern glichen [1].

Noch ein Umstand dürfte hier von Interesse sein : in dem südlichen Anbau der sog. Sakristei befindet sich ein Estrich, der in der Ausführung mit der unteren Estrichschicht in der Kirche übereinstimmt. Nun stimmt dieser Estrich wie der in der Kirche befindliche in seiner ganzen Zusammensetzung völlig überein sowohl mit den Estrichböden, die in den Thermen von St. Barbara in so grossem Umfange zu Tage liegen, wie mit den Estrichresten der oben erwähnten jüngst in Ehrang aufgedeckten römischen Villa, und das spricht wieder für römischen Ursprung [2].

Genau im Westen der Kirche, durch einen Garten von derselben getrennt, liegt ein ehemaliges Stiftsgebäude, das zwar in seiner jetzigen Gestalt einer jüngeren Zeit angehört, aber aus zwei Gründen hier doch in die Untersuchung hineingezogen werden muss. Zuerst desshalb, weil es, wie der Grundriss Fig. 74 zeigt, in seinen Aussenwänden genau mit den Langhausmauern der Kirche fluchtet. Es ist noch jetzt zu erkennen, dass die correspon-

[1] Wilmowsky, Der Dom zu Trier, S. 3. (Ausonius Mosella. V. 361.49.) Die Ruwer mündet gegenüber Pfalzel in die Mosel.

[2] Schmitt schliesst seine Beschreibung der Pfalzeler Kirche mit folgendem Satze : « Auf dem Platze » (a. a. O. S. 77), « muss zur rœmischen Zeit oder in der ersten Zeit der Franken ein bedeutendes Gebæude gestanden haben, denn ich sah dort ausser rœmischem Estrich und Dachziegeln auch Platten von weissem Marmor und præchtigem Verde-antico » Marmorstücke in den verschiedensten Farben sollen sich nach Angabe des Besitzers der Sakristei bei Anlage des Lehmbodens vorgefunden haben, aber mit anderem Bauschutt in die Mosel gefahren worden sein. Haben diese Marmorstücke der Sakristei als Fussboden angehœrt, so wære dabei vielleicht an eine Hypokausten-Anlage zu denken, mit der die beiden (S. 107, Fig. 72) erwæhnten Oeffnungen der Südmauer in Verbindnng zu bringen wæren. Klarheit über diesen Punkt wird sich aber nur durch Entfernung des Strassenpflasters und Nachgrabungen unter dem jetzigen Strassendamm gewinnen lassen. Bei einer Untersuchung der über den Estrich aufgebrachten Lehmschicht, die sich allerdings auf eine ganz kleine Flæche beschrænken musste, fanden sich neben einigen Stücken Marmors sehr viele Bruchstücke rœmischer Ziegel.

direnden Mauern dieses Hauses und der Kirche ursprünglich in durchlaufender Verbindung mit einander gestanden haben, denn an allen vier Ecken finden sich deutliche Abbruchspuren; an der Südecke der Kirche sind sie bis zur Höhe jenes schon erwähnten Absatzes in der Langhausmauer wahrzunehmen, und an der Nordseite scheint in der besprochenen Mauervorlage noch ein Rest des hier ehemals vorhanden gewesenen Mauerzuges erhalten zu sein; ja die kämpferartig gestaltete Oberfläche der Vorlage könnte sogar einer früheren Bogenanlage angehören. (Fig. 64, 65, 74.) In dem

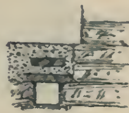
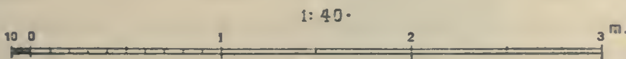


Fig. 78. Kanal in dem westlich vor der Kirche liegenden ehemaligen Stiftshause. Durchschnitt.



Stiftshause selbst lassen sich nur noch an dem jetzigen Kellergeschosse ältere Reste erkennen [1]; die sich in den Wänden noch zeigenden römischen Ziegel sind in ihrer wilden Anordnung freilich nicht hinreichend, um irgend welche Schlüsse zu ziehen. Von Bedeutung ist indes ein sich über den Fussboden des Kellers die Wand entlang ziehender, in Fig 78 dargestellter Kanal, der in innigster Verbindung mit dem Mauerwerke der Wand steht, mit römischen Ziegeln überdeckt ist und einen lichten Querschnitt von 12^{cm} im Quadrat aufweist. Der Mörtel ist ganz derselbe, wie der in den ältesten Theilen der Kirche zur Verwendung gekommene. Der wohl mit einer Heizanlage in Zusammenhang stehende Kanal liegt etwa 1,20^{m} tiefer als der Marmorbelag der Kirche [2].

[1] Es ist indes nicht ausgeschlossen, dass sich auch in dem aufgehenden Mauerwerk noch alte auf die Rœmerzeit zurückgehende Reste erhalten haben, wenn, wie wahrscheinlich, folgende Angabe von Schmitt (a. a. O. S. 77) sich auf diesses Haus bezieht: « In der südlichen Mauer des in der Richtung der Kirche vor derselben stehenden Hauses, welches zum Stifte gehœrte, sieht man auch einen alten Ziegelbogen ». Das Haus ist jetzt vollstændig mit einem guten Verputze versehen, welcher alle Spuren verdeckt und jede weitere Untersuchung verhindert.

[2] Der Keller ist in der Renaissance-Zeit mit vier auf einem Mittelpfeiler aufsetzenden Kreuzgewœlben überdeckt worden. Gegenwærtig ist er durch eine Scheidemauer in zwei (verschiedenen Eigenthümern angehœrige) Theile zerlegt.

Hiermit will ich den Bericht über die Ergebnisse meiner Untersuchung abschliessen. Freilich sind die einzelnen Momente für sich allein nicht ausschlaggebend, weil sie vereinzelt auch in späteren Jahrhunderten vorkommen. Hinsichtlich des Marmorschmuckes erwähnte ich schon der Kirche von Avernum; ein dem Pfalzeler ähnliches Fussbodenmuster kommt sogar in der auf der Nordseite des Trierer Domes belegenen, der Zeit um 1200 angehörigen Kapelle vor. Ebenso treten Bögen, in welchen Bruchsteine mit Ziegelsteinen wechseln und die ausserdem den Deckstein zeigen, auch später vielfach auf. Es sei z. B. erinnert an das Portal in Lorch, für welches ein karolingischer Ursprung mit Wahrscheinlichkeit anzunehmen ist [1], an den dem Ende des 10. Jahrhunderts angehörigen Westbau von St. Pantaleon in Köln und an das Basse-Oeuvre von Beauvais, welches lange für merovingisch gehalten, nunmehr auch dem Ende des 10. Jahrhunderts zugeschrieben wird [2]. Ueberall aber, abgesehen vielleicht von Lorch, zeigen sich Eigenthümlichkeiten, welche mehr oder weniger von den römischen Vorbildern abweichen: in Pfalzel aber schliessen sie sich diesen vollständig an und treten zudem in einer Gesamtheit auf, welche mir doch die Annahme zu erzwingen scheinen, dass der Kern der Pfalzeler Kirche römischen Ursprunges ist.

Weitere Untersuchungen werden wohl manches zu berichtigen und manches zu ergänzen finden; ob aber im Hinblicke auf die Hauptergebnisse der Gewinn dem erforderlichen Aufwande an Geld und Mühe entsprechen wird, mag dahingestellt bleiben. Von den schon Eingangs erwähnten Schwierigkeiten der Lage auch ganz abgesehen: dass eine fünfzehnhundertjährige Kultur über das alte Palatiolum dahingegangen ist, will auch etwas bedeuten!

So fest mir der römische Ursprung der Kirche steht, so haben die Untersuchungs-Ergebnisse es doch nur ermöglicht, von der Umgestaltung eines Theiles des Römerbaues zu einer Kirche in einem Längenschnitt ein Bild zu gewähren. Wie Figur 79 zeigt, sind dabei in dem Langhause und in dem

[1] v. Cohausen, Ein Portal in Lorch am Rhein, ob rœmisch, ob karolingisch? Annalen des Vereins für Nassauische Alterthumskunde und Geschichtsforschung. XII. 1873. Vgl. hierzu Clemen, a. a. O. S. 72.

[2] Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture,* III. S. 250. Fig. 2. Dehio und Bezold, a. a. O. S. 187, Taf. 44. Fig. 3.

nördlichen Querarm die alten Fenster beibehalten worden [1]. Der Bogen in der Vierung entspricht in seiner Abmessung dem in Fig. 53 eingezeichneten grösseren Bogen des nördlichen Querarmes. Die Westwand ist ohne Fenster gedacht, weil sich hier ausweislich

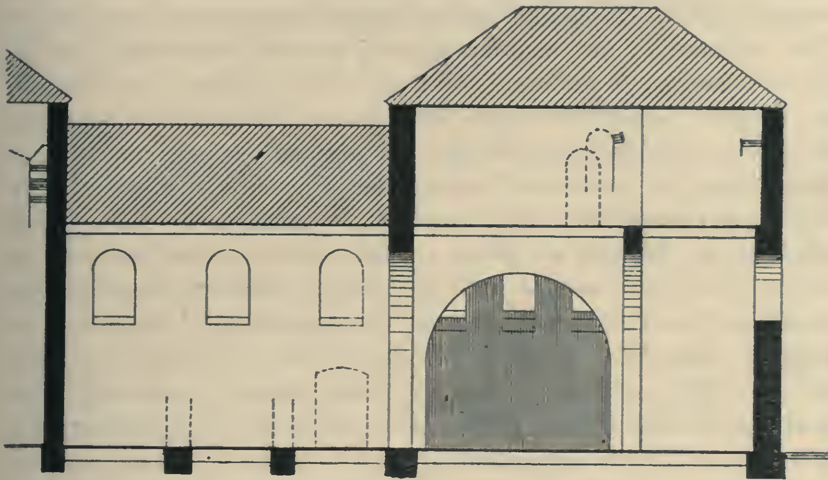
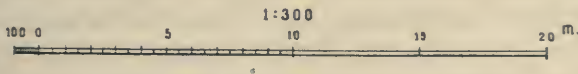


Fig. 79. Længenschnitt durch die Kirche der Adula.



der an den Ecken der Westfaçade vorhandenen Reste ein damals sicher noch bestehender Gebäudetheil vorlegte. Im Langhause sind oberhalb der vorgefundenen Fundamente die (bei der Einrichtung zur Kirche) abgebrochenen aufgehenden Mauern punktirt angedeutet. Die einpunktirte Thüröffnung gibt das Spiegelbild der in der Südwand in Resten (Fig. 70) noch vorhandenen Thür. Die Decke ist in Höhe des (Seite 91) erwähnten an den Chorwänden

[1] Für den Kaiserpalast, die Basilika, den jetzigen Dom nimmt Hettner Glas als Fensterverschluss an, wie er denn eine starke Verwendung des Glases in den nordisch-rœmischen Bauten als Thatsache festgestellt hat. (Hettner, Zur Kultur von Germanien und Gallia Belgica. Westdeutsche Zeitschrift, II, 1883, S. 20.) Es ist deshalb nicht ausgeschlossen, dass auch in Pfalzel die Fenster einen Glasverschluss besessen haben.

befindlichen Mauerabsatzes gelegt und dabei angenommen worden, dass dieselbe sich in dieser Höhenlage über den ganzen Kirchenraum erstreckt habe. In dieser Lage entspricht die Decke auch dem sich an der Aussenseite des nördlichen Querarmes entlang ziehenden Ziegelbande. (Fig. 59.) Da die Langhausmauern in ihrem oberen Theile sich als eine spätere Erhöhung kennzeichnen, ist das Langhausdach gleich oberhalb der Decke angenommen worden. Wie im Chor so muss auch in der Vierung und dem südlichen Querarm ein Obergeschoss angenommen werden, dies bedingen die früher beschriebenen verschiedenartig gestalteten Oeffnungen, welche sich in der Süd- und Nordwand zeigen[1]. Dieselben bekunden durch ihre Höhenlage, dass sie dem Obergeschosse im ursprünglichen Bau als Thür und Fenster angehört haben. Es ist nicht anzunehmen, dass Adula in der Vierung die Decke entfernt und so eine Art Vierungsthurm geschaffen habe, in welchen von der Kirche aus der Einblick möglich war. Bei einem solchen Vierungsthurm hätten die sich gegenüberliegenden Oeffnungen die gleiche Gestaltung erhalten müssen. Man wird desshalb annehmen dürfen, dass bei der Einrichtung des Raumes zur Kirche auch in der Vierung die ursprüngliche Deckenanordnung belassen worden ist, so dass also die ganze Kirche eine auf gleicher Höhe liegende Decke besass. An Stelle der Mauer, welche sich ehedem zwischen Langhaus und Vierung auf der noch jezt vorhandenen mächtigen Fundamentmauer erhob, und welche zur Gewinnung eines einheitlichen grossen Raumes beseitigt bezw. durchbrochen werden musste, ist eine Bogenöffnung angenommen worden, der ein gleicher Bogen an Stelle der östlich vorgefundenen Pfeileransätze entspricht. Da von der östlichen Abschlussmauer nur noch dass Fundament vorhanden ist, so ist diese Mauer in ihrem aufgehenden Theile reconstruirt und zugleich mit einem Fenster ausgestattet worden.

Hat sich die Reconstruction des Adula'schen Baues auch in engen Gränzen bewegen müssen, so erbringt sie doch nicht nur den Beweis, dass in dem von ihr übernommenen Bauwerke recht wohl

[1] Die in Fig. 79 eingezeichnete hœhere Oeffnung befindet sich auf der Nordseite; die niedriger liegende dagegen auf der Südseite und erscheint dieselbe hier als Spiegelbild (vgl. Fig. 52 und 53). Hinsichtlich der auf dem Dachboden am Ostende der Langmauer gefundenen senkrechten Kante mit der Ziegelsteinabdeckung ist wegen Mangels an gesicherten Anhaltspunkten auf eine Reconstruction verzichtet worden.

eine mässig grosse Nonnenkirche sich einrichten liess, sondern auch alle Momente dafür sprechen, dass sie thatsächlich darin eingerichtet worden ist. Es würde ja freilich ein viel grösseres Interesse erregen, wenn, wie dies Schmitt will, in der Pfalzeler Kirche seinen Hauptzügen nach ein Bauwerk erhalten wäre, welches von der Adula, also um 700 ganz neu errichtet wäre; wir würden damit gerade aus einer Periode einen Bau besitzen, aus der nur dürftige Reste auf unsere Zeit gekommen sind. Indes es kann kein Zweifel sein: Baubefund und Baubestand bekunden auf das unzweideutigste, dass es ein vorhandener Bau war, den sie zur Kirche einrichtete. Und dies kann dann nur geschehen sein in dem von ihr erworbenen römischen Palatium. Freilich ist der Umstand, dass hier auf deutschem Boden neben dem Dome von Trier noch ein zweites kirchliches Bauwerk innerhalb eines alten Römerbaues besteht, auch interessant genug.

Rœmischer Bau

Leider ist es nicht möglich, den Spuren des alten Römerbaues in der Kirche von Pfalzel soweit nachzugehen, um aus ihnen ein Bild des ursprünglichen Zustandes sich gestalten zu können. Nur Muthmassungen lassen sich aussprechen. Dass das Palatium von bedeutendem Umfange war, das bezeugen die Ausdrücke, mit denen es noch im 12. Jahrhundert belegt wurde, das bekundet auch der Umstand, dass es, trotzdem ein Theil von ihm abgetrennt und zur Kirche eingerichtet war, noch geräumig genug war, um als erzbischöfliche Residenz zu dienen. Dass der in der Kirche verbaute Theil in seinen östlichen Compartimenten mit einem Obergeschosse versehen war, dafür sprechen die oben entwickelten Gründe; dass derselbe sich ehedem weiter nach Westen fortsetzte, dafür geben die Reste einen Anhalt, welche in dem in der Flucht der Kirche, westlich vor derselben belegenen Hause noch jetzt vorhanden sind; dass sich der Kirche nach Westen hin mehrgeschossige Räume ausschlossen, dafür dürfte in dem an der Nordwestecke der Kirche erhaltenen Mauerpfeiler ein um so gewichtigerer Anhalt erblickt werden können, als es für diesen Pfeiler sonst an jeder Erklärung mangelt. Ist in dem Langhause der Kirche und dem westlich davor belegenen Gebäude ein Theil des Nordflügels des ursprünglichen Bauwerkes zu erblicken, so sind auch für das ehemalige Bestehen eines Ostflügels, noch Merkmale vorhanden. Dass die jetzige Kirche ehedem nach Süden hin mit anderen Bautheilen in Verbindung stand, darauf weisen die unregel-

mässigen auf einen Abbruch hindeutenden Ecken der südlichen Sakristeimauer hin, sowie auch die Oeffnungen, welche sich in dieser Mauer über dem Boden zeigen (Fig. 72 u. 83). Es wäre dafür ferner der Umstand anzuführen, dass die Ostgränze der jenseits der Strasse belegenen Burg in der Fortsetzung der sich in dem Keller der Sakristei noch jetzt zeigenden Mauer liegt. Vergegenwärtigt man sich nun im Hinblick auf diesen Umstand, dass die im Fundamente noch jetzt vorhandene (beim Apsiden-Anbau weggefallene) Ostmauer und in ihrer Verlängerung die Ostmauer des Nordthurmes vor diesem Mauerzug ziemlich genau um so viel nach Osten vorspringt, wie die Nordmauer des nördlichen Querarmes vor die nördliche Langhausmauer vorspringt, so erkennt man hierin eine Gebäudeanlage, bei welcher die Ecken der Flügel mit Ausbauten versehen sind. Diese Eckbauten, gegen welche die Flügel rechtwinklich ansetzen, waren im Erdgeschoss quadratisch gestaltet : wie ein Nachmessen in Fig. 24 zeigt, haben die als Chor und Nordthurm bezeichneten Bautheile von Nord nach Süd in ihren äusseren Mauerlinien die gleichen Abmessungen wie der nördliche Querarm mit demselben Thurme von Ost nach West gemessen. Manche der Eigenthümlichkeiten des Gebäudes finden unter diesem Gesichtspunkte ihre Erklärung. So der Umstand, dass der untere Theil des Nordthurmes mit dem Chor und Querarm in Verband steht, der Südthurm aber nicht, derselbe also ein späterer Anbau ist. Ferner sind auch die senkrechten Kanten, welche sich auf dem Dachboden oberhalb des Chorraumes an den Seitenwänden zeigen, auf eine mit dem Vorspringen dieser Bautheile in Zusammenhang stehende Fensteranlage zurückzuführen. Der Durchbruch der an der Kirche entlang führenden Strasse wird wohl mit dem im 13. Jahrhundert vorgenommenen Umbau der alten Burg zu einem kurfürstlichen Schlosse in Verbindung stehen. Die Gestaltung des ursprünglichen Baues werden wir uns als eine quadratische Anlage zu denken haben, bei welchen ein Innenhof auf allen vier Seiten von Gebäuden umgeben ist. Denn aller Wahrscheinlichkeit nach ist in dem Theil der ehemaligen kurfürstlichen Burg, welcher parallel mit der Längenrichtung der Kirche sich in seinen Hauptlinien ebenfalls noch erhalten hat, der alte Südflügel des Palatiums zu erblicken, dessen Grundmauern bei dem Neubau des kurfürstlichen Schlosses wieder benutzt wurden. Nicht so sicher steht der Abschluss des Westflü-

gels; indes ist auch dieser durch die besonders noch in Thurmausbauten vorhandenen Reste ziemlich festgelegt. Die aus diesen Merkmalen sich ergebenden Anhaltspunkte führen zu dem Schlusse, dass das ehemalige Palatium ein Quadrum von etwa 66^{m} äusserer Seite um einen Hof von etwa 45^{m} Seite darstellte. Der Zugang zu der Burg scheint stets an der Stelle der jetzigen Strasse gelegen zu haben; die sich in Fig. 18 zeigende platzartige Erweiterung derselben führt noch jetzt die Bezeichnung « auf der Burg ». Zu einer Bestimmung der Zeit, in welcher das Palatium erbaut worden ist, fehlt es an einem sicherem Anhalt, da urkundliche Nachrichten hierüber nicht vorhanden und die technischen Merkmale nicht sicher genug sind. Einigen Anhalt gewährt die Verwendung des Marmors als Plattenbelag, die nach Wilmowsky, wie bemerkt, in der Zeit von Valentinian I. und Gratian aufgekommen ist, während Hettner dieselbe schon der constantinischen Zeit zuweist [1]. Man wird somit die Erbauung des Palatiums jedenfalls nicht vor dem 4. Jahrhundert ansetzen können, eine Zeitstellung, der auch die übrigen Erscheinungen, welche der Bau aufweist, nicht wiedersprechen.

Zum Schlusse will ich die Hauptresultate der Untersuchung hier noch kurz zusammenstellen. Bauvorgang

Adula erwarb von Pipin von Heristal ein römisches Bauwerk, in dem sie Kirche und Kloster einrichtete. Dasselbe wurde bei seinem Umbaue im Wesentlichen nicht angetastet; der Baumeister hat sich bei der Einrichtung der Kirche darauf beschränkt, die Wände, welche in dem jetzigen Langhause in ihren Fundamenten noch vorhanden sind, zu beseitigen, um einen Raum zu gewinnen, der für den Nonnenconvent zum Gottesdienste ausreichend war. Ob auch der jetzige südliche Querraum schon anfänglich mit in die Kirche hineingezogen wurde, bleibt dahingestellt.

Neue Baubedürfnisse traten auf, als durch Poppo das Nonnenkloster in ein Kanonikerstift umgewandelt wurde; das dringendste war die Vergrösserung des Chorraumes. Zu diesem Zwecke beseitigte man die Ostmauer bis auf ihre noch jetzt vorhandenen Fundamente und baute dort eine Apside an. Um der Kirche die Kreuzform zu verleihen, erhielt sie durch Wegbruch der trennenden Mauer auch nach Süden einen dem Nordflügel entspre-

[1] Wilmowsky-Hettner. Rœmische Mosaiken, a. a. O. S. VI.

chenden südlichen Querarm. Dieser Durchbruch hatte kleinere Abmessungen als die vorhandene Bogenöffnung auf der Nordseite; um die Uebereinstimmung zwischen beiden zu gewinnen, wurde dann der letztere durch Verringerung der Spannweite und Höhe dem der Südseite gleich gemacht. Das Klösterchen der Adula hatte noch keiner Thürme bedurft, die Glocken ihrer Zeit waren klein und aus Blech geformt. Im 11. Jahrhundert aber waren die Bronzeglocken schon derart verbreitet, dass man ihrer auch in Pfalzel nicht mehr entbehren konnte und in Folge dessen Thürme für ihre Aufnahme nöthig wurden. Trier bot hier für die Lösung der Aufgabe in der Maximin-Kirche ein schönes und zugleich praktisches Vorbild. Man gewann dabei in den Thürmen zugleich Räume für die Aufstellung neuer Altäre, deren Vermehrung durch die vergrösserte Priesterzahl nothwendig geworden war. Apside und Thürme bedingten auch für das Langhaus eine gesteigerte Höhenentwickelung. In Vierung und Chor war sie im alten Baue schon vorhanden; man brauchte nur die Zwischendecke zu entfernen und in den jetzt offengelegten Theilen die vorhandenen Fenster und Thüren zu vermauern. An ihre Stelle setzte man eine Arkaden-Architectur, welche die schwer lastende Hochwand auflöste und belebte. Nun hatte noch der Westtheil der neuen Höhenanlage zu folgen; da er ursprünglich nur einstöckig war, mussten die Wände eine Erhöhung erfahren. Die Kirche erhielt dabei eine Höhe, welche die jetzige noch übertraf. Naturgemäss wurden dabei auch höher liegende Fenster erforderlich.

Die nächste durchgreifende Aenderung in dem so umgestalteten Baue brachte im 13. Jahrhundert die Verdrängung der flachen Decke durch Gewölbe. Ob hierzu der Brandschaden des Jahres 1146 oder das damals am Trierer Dom gelieferte Beispiel den Anlass gegeben hat, muss unentschieden bleiben. Die bedeutendsten Aenderungen, welche diese Massnahme für das Bauwerk zur Folge hatte, waren die Vermauerung der Vierungsarkaden und der sechs alten Langhausfenster, sowie die Anlage von vier neuen, den Gewölbejochen entsprechenden Fenstern. Der nördliche Kreuzarm und die Westfront erhielten dabei eine Gruppe von je drei Fenstern.

Als bei den Stürmen der späteren Jahrhunderte die Ostthürme in Abgang gekommen waren, schuf man dafür einen neuen über dem Nordarm des Querschiffes. Auf die Zerstörung von 1689 folgte die Restauration von 1693 mit dem Baue des Nordportales,

der Vergrösserung der Fenster und dem Stuckgesimse des Inneren. Der Abbruch des neuen Thurmes und die theilweise Vermauerung der Fenster in unserm Jahrhundert schliesst die anderthalb Jahrtausend umfassende Geschichte dieses Bauwerkes ab.

Es ist nicht zu wünschen, dass es ein endgültiger Abschluss ist, und ich hoffe, dass diese Arbeit Veranlassung geben wird, in Erwägung zu ziehen, ob es doch nicht der Mühe werth sei, ein solches Denkmal uralter Kultur würdig wiederherzustellen und der Nachwelt zu sichern. Dank der Solidität seines Baues, würden die Kosten im Vergleiche mit dem, was man sonst in Preussen auch auf viel weniger bedeutsame Unternehmungen löblicher Weise zu verwenden pflegt, nur geringe sein. Und nach dem Dome von Trier besitzt es doch sein ältestes kirchliches Baudenkmal in der Stiftskirche zu Pfalzel.



Nebenbauten

der

Stiftskirche von Pfalzel

Als die Gothik auf deutschem Boden zuerst einsetzte, und zu Trier in der Liebfrauenkirche eines ihrer herrlichsten Denkmale erstand, war man in Pfalzel mit dem Umbau der Stiftskirche eben fertig geworden : mangelnde Mittel und mangelndes Bedürfniss werden gleichmässig dazu beigetragen haben, dass Pfalzel weder aus der frühgothischen Epoche noch aus der Blüthezeit der Gothik ein kirchliches Bauwerk besitzt. Eine um so reichere Thätigkeit hat man dort in der spätgothischen Bauperiode entfaltet. Da die Denkmäler dieser Zeit in engster Beziehung zur Stiftskirche stehen, dürfte ein näheres Eingehen auf dieselben an dieser Stelle keiner besonderen Rechtfertigung bedürfen.

Marienkapelle

Der sich südlich an die Stiftskirche anschliessende, vom Volke als Sakristei bezeichnete Bautheil ist mit der ihm östlich vorgelegten kapellenartigen Erweiterung in Folge seiner innigen Verbindung mit der Kirche bereits in folgenden Abbildungen mit dieser zusammen zur Darstellung gebracht. Es zeigt :

Fig. 24 den unteren Grundriss,
Fig. 43 den oberen Grundriss,
Fig. 48 die äussere Ansicht von Osten,
Fig. 27 die innere Ansicht nach Osten.

Einzeltheile derselben sind bereits gegeben in den Figuren 72 und 73. Eine weitere Ergänzung dieser Darstellungen bilden die Figuren 80-91.

Es sind oben (S. 107 ff.) in Zusammenhang mit der Besprechung der ältesten Theile der Kirche die Gründe entwickelt worden, welche dafür sprechen, dass das in der Längenrichtung mit dem

Kreuzflügel zusammenfallende Compartiment in den Grund- und zum Theil auch in den aufgehenden Mauern der ursprünglichen Bauperiode angehört; dass mit dem Anbau des Südthurmes im 11. Jahrhundert auch dieser Gebäudetheil eine gleich weite Verlängerung nach Osten erfuhr, und dass dieses Bauwerk dann,



Fig. 80. Die Gewœlbe der Sakristei und Marienkapelle.

vielleicht nach dem Brande von 1146, mit dem Gewölbe (Fig 80) versehen worden ist. Die Figuren 81 u. 82 geben das Kämpfergesims des Gurtbogens. Die Wahrscheinlichkeit spricht dafür, dass im Untergeschoss sich die Sakristei befunden, während das Obergeschoss vielleicht als Schatzkammer gedient hat, die früher durch eine in dem westlichen Joche befindliche, jetzt aber nicht mehr weiter nachweisbare Treppe zugänglich war.

Die nächste Veränderung welche der Bau erfuhr, und durch welche er zu einer Marienkapelle umgestaltet wurde, ist durch eine auf der Nordseite an einer Gewölbconsole angebrachte Jahreszahl auf das Jahr 1468 datirt [1]; sie bestand in dem Anbau eines

[1] Um dieselbe Zeit erhielt die Stiftskirche einen Hochaltar von Holz mit reicher Architectur, bemalten und vergoldeten, im Ganzen naturalistisch, im Einzelnen ideal gehaltenen, an Haus Memling heranreichenden Sculpturen, welche die Kreuztragung, Kreuzigung, Kreuzabnahme darstellten. Næheres über diesen in den Besitz von J. Gœrres gekommenen Altar und seine spæteren Schicksale im Deutschen Kunstblatt VII. 1856, S. 25.

Chores, der durch Wegbruch der bisherigen östlichen Abschlussmauer mit dem Sakristeigebäude in Verbindung gesetzt wurde. Der bestehende Bau erlitt dabei, abgesehen von diesem Wegbruch der Ostmauer, nur insofern eine Veränderung, als er in seinem östlichen Joche statt des bisherigen ein mit dem Chore übereinstimmendes Rippengewölbe erhielt und ausserdem auf seiner Südseite mit einer Thür und zwei Fenstern ausgestattet wurde, die auch äusserlich dem Gebäude einen einheitlichen Character zu verleihen bestimmt waren. Wie der Grundriss Fig. 24 zeigt, ist der Choranbau in den fünf Seiten des Achteckes gebildet. Die Gesamtgestaltung

Die Gurtbogenconsolen in der Marienkapelle (Sakristei).

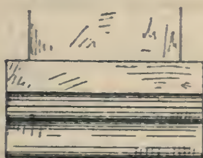
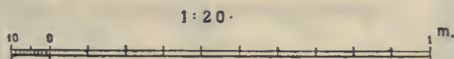


Fig. 81. Vorderansicht.



Fig. 82. Seitenansicht.



geht aus den Abbildungen hervor; auch die ganz in dem Rahmen der spätgothischen Kunst sich haltenden Detailformen bedürfen kaum einer besonderen Beschreibung. Die Kapitelle der Wandsäulen sind mit dem üblichen Laubwerk geschmückt, die Rippen einfach profilirt; reicher ist nur der mit dem Bilde der Muttergottes gezierte Schlussstein des Chorgewölbes. Die Anordnung der Strebepfeiler ist durch die Fig. 85 u. 86 veranschaulicht. Die Fenster zeigen in ihrem oberen, von dem Spitzbogen und einem unteren Flachbogen umrahmten Felde verschiedenes Masswerk in Fischblasenmuster: also durchweg die spätgothische Formgebung; sie sind unter Fig. 87-90 in Grundriss und Ansichten dargestellt. Die grössere Mauerstärke der Sakristei bedingte hier auch breitere Abschrägungen, wodurch die Fenster der Sakristei

(Fig. 89) grösser erscheinen. In der Südwand des Chores zeigt sich noch jetzt die Piscina.

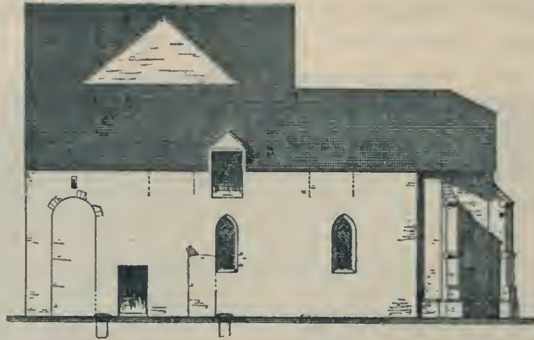


Fig. 83. Südansicht der Sakristei und Marienkapelle.

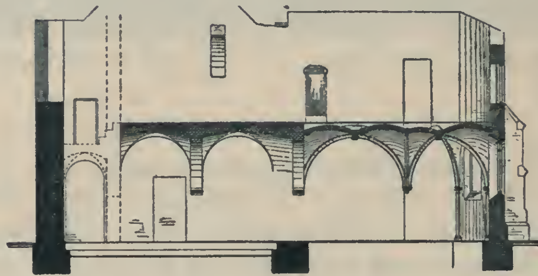
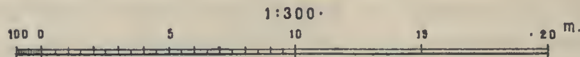


Fig. 84. Længenschnitt derselben.



Während das zu einer Schmiede eingerichtete Erdgeschoss sich in leidlichem Zustande befindet, ist das Obergeschoss durch theilweisen Abbruch in höherem Masse verunstaltet worden [1]. Die

[1] Dieselbe ist von dem jetzigen Besitzer, Schmiedemeister Steinbach, so vorgefunden worden.

doppelgeschossige Aufführung findet ihre Erklärung in dem in der vorhandenen Anlage vorgezeichneten Baubestand; dagegen ist nicht ersichtlich, ob das Obergeschoss ebenfalls gottesdienstlichen Zwecken gedient hat. Eine auch hier in der Südwand befindliche sehr verstümmelte Piscina würde vielleicht dafür angeführt werden

Strebepfeiler der Marienkapelle.



Fig. 85. Ansicht.

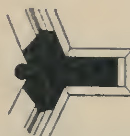


Fig. 86. Grundriss.
(Massstab 1:120)

können, dass hier vordem gleichfalls ein Altar bestanden hat, doch spricht die Fensteranordnung nicht dafür. Während im Unterchor die drei östlichen Chorseiten Fenster besassen, findet sich hier ein Fenster nur auf der Ostseite, und zwar in einer Gestaltung, welche nicht gerade auf eine eigentlich kirchliche Benutzung dieses Raumes hinweist, sondern die Annahme nahelegt, dass das Oberge-schoss zu Nebenzwecken, etwa als Berathungszimmer, Bibliothek-

raum, Archiv, Schatzkammer oder dergl. gedient hat. Dass sich die Schatzkammer hier wenigstens bei der Aufhebung des Stiftes befand, lebt noch jetzt in der Erinnerung des Volkes fort [1].

Fenster der Marienkapelle.

Chorapside



Fig. 87. Ansicht.

Südwand

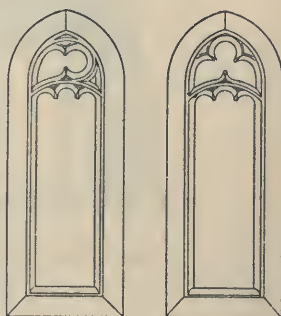


Fig. 89. Ansicht.



Fig. 88. Grundriss.

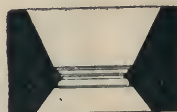
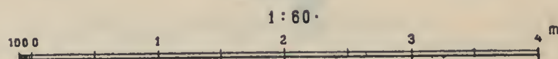


Fig. 90. Grundriss.



Der Oeffnungen, welche sich früher oben in der Südwand befanden und die sich noch jetzt in Resten zeigen, geschah bereits (S. 108). Erwähnung. Mit dem Obergeschoss der Sakristei steht der Dachraum des südlichen Nebenchores durch eine Thür in Verbindung, deren Sturz nachstehend unter Fig. 91 dargestellt ist. Derselbe ist ersichtlich ein Theil einer grösseren Platte und auf rohe Weise

[1] Unter den Schætzen desselben wird mit besonderer Vorliebe eines « goldenen Hirsches » erwæhnt.

seinem jetzigen Zwecke dienstbar gemacht worden. Bei der Geringfügigkeit des erhaltenen Musters lassen sich sichere Muthmassungen über den ursprünglichen Zweck des Steines kaum aufstellen. Am nächsten liegt wohl die Annahme, dass wir hier den Rest der Grabplatte einer der Stiftsdamen vor uns haben [1].



Fig. 91. Thürsturz im Obergeschoss der Sakristei. (Massstab 1:20.)

Martini-Pfarrkirche

Der Marienkapelle an Alter am nächsten stand die im Jahre 1498 unter Erzbischof Johann II. von Baden erbaute [2], aber am 23. September 1771 eingestürzte Martini-Pfarrkirche. Ihre Abbildung auf der unter Fig. 23 mitgetheilten Merian'schen Ansicht ist alles, was von ihr bekannt ist. Die nach dem Einsturz durch den kurfürstlichen Baumeister Leblanc neu erbaute Kirche [3], ein einschiffiger Bau mit Westthurm, entbehrt jedes weiteren Interesses [4].

Nicolai-Pfarrkirche

Bis zur Aufhebung des Stiftes bestand innerhalb des Beringes von Pfalzel noch eine zweite Pfarrkirche, die Nicolaikirche. Zu ihr gehörten ausser einigen ländlichen Distrikten von geringem Umfange innerhalb Pfalzel nur die Stiftshäuser und die wenigen

[1] Vgl. hierzu die dem 9. Jahrhundert zugeschriebenen Grabplatten in der Münsterkirche zu Bonn, aus'm Werth in den Bonner Jahrbüchern XXXII, S. 114 ff. und derselbe in Bonn, Beitræge zu seiner Geschichte und seinen Denkmælern, Festschrift, Bonn 1868. VII. S. 5, ff.

[2] Ausweislich eines in den Fundamenten vorgefundenen Dokuments.

[3] Finck, a. a. O. S. 150.

[4] Sie besitzt ein wohl dem Anfange des 13. Jahrh. angehœriges Prozessionskreuz. Abgebildet bei aus'm Weerth, Kunstdenkmæler des christlichen Mittelalters in den Rheinlanden. III, Taf. LIV. II. Text S. 69.

zwischen ihnen belegenen Privathäuser. Es entspricht dem die geringe Grösse der Kirche, welche gemäss inschriftlicher Datirung im Jahre 1527 von dem Stiftsdechanten von Lutzerath erbaut worden ist[1] und noch jetzt besteht. Sie liegt, wie der Lageplan Fig. 18 dies zeigt, in unmittelbarer Nähe der Stiftskirche,

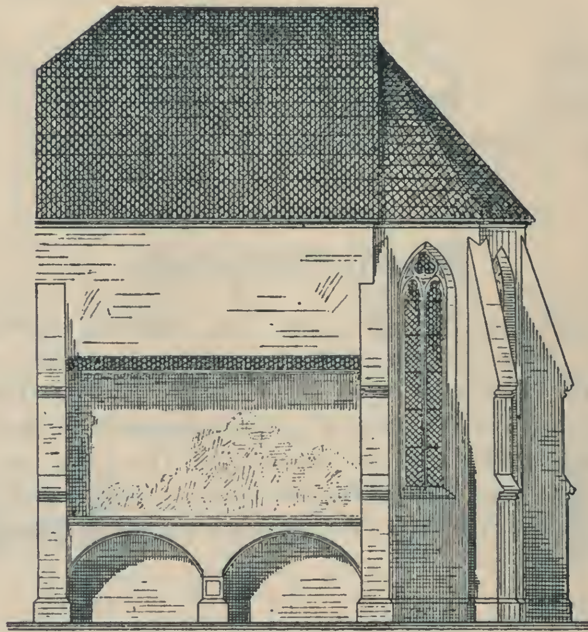


Fig. 92. Südansicht der Petrikapelle.
(Massstab 1:150.)

gerade vor der Marienkapelle. Sie hat nicht Interesse genug, um eine zeichnerische Wiedergabe als angebracht erscheinen zu lassen; der in dem Lageplan eingezeichnete Grundriss dürfte ausreichen[2]. Es sei nur noch bemerkt, dass auch diese Kapelle

[1] Auf dem in der Kapelle befindlichen Grabstein heisst es næmlich : *Repausat hic venerabilis D. Joannes a Lutzerad, Decanus Palatioli, qui sacellum hoc funditus exstruxit binaque in ea per hebdomadem sacra instituit celebrari.*

[2] An der Westfront zeigen sich die Spuren eines vorgelegten Giebeldaches. Dem entsprechend sind in dem Grundrisse die Linien eines Vorbaues angedeutet. Die Kapelle gehœrt gegenwærtig dem Oekonom Streng.

gegenwärtig landwirthschaftlichen Zwecken dient, und dass, um diesen in höherem Masse gerecht werden zu können, die Gewölbe beseitigt worden sind.

Petri-Kapelle

Die Kapelle, welche sich auf dem Lageplan nördlich neben der Nicolaikapelle zeigt und nach Westen hin mit dem Kreuzgange in Verbindung steht, ist die Petrikapelle. « Einfach, aber aus edelgothischer Zeit » sagt von ihr Kugler [1], während Finck angibt, dass sie am Anfange des 16. Jahrhunderts erbaut worden sei [2]. Leider fehlt es an jeder urkundlichen Mittheilung, welche bei diesem Auseinandergehen der Meinungen einen Anhalt gewähren könnte [3].

Finck ist bei seiner Behauptung wahrscheinlich von der Ansicht ausgegangen, dass die Kapelle gleichzeitig mit dem Kreuzgange entstanden sei, während Kugler nach dem äussern allgemeinen Eindruck geurtheilt hat. Es ist deshalb nothwendig, den Baubestand selbst etwas eingehender zu untersuchen. Fig. 92, 93 u. 94 geben das Bild der Kapelle in Grundriss, Schnitt und Ansicht. Einem quadratischen [4] Raum schliesst sich das im halben Achteck gebildete Chor in eigenthümlicher, aber gefälliger Anordnung so an, dass eine Ecke in die Mittellinie fällt. Hierdurch wird die Lichtwirkung von vier vollständigen Fensterseiten gewonnen. Der ganze Aufbau hat nichts an sich, was für eine bestimmte Zeitannahme massgebend sein könnte.

Die Details indes sprechen doch ziemlich deutlich für eine Entstehung in der spätgothischen Periode. Das Masswerk der Thür (Fig. 95 u. 96) und der Fenster (Fig. 97 u. 98) macht

[1] Kugler, a. a. O. S. 225.

[2] Finck, a. a. O. S. 112. Die Quelle, worauf er sich stützt, gibt Finck nicht an.

[3] Unter dem in Trier beruhenden noch ungedruckten Material finden sich, wie mir Sauerland mittheilt, keinerlei Angaben über die Bauzeit der Petrikapelle und des Kreuzganges.

Es ist mir ein wahres Bedürfniss, Herrn Dr. Sauerland auch an dieser Stelle für seine liebenswürdige Unterstützung meinen herzlichsten Dank auszusprechen. Ich benutze zugleich die Gelegenheit um zu bemerken, dass durch den auf dem Gebiete der Trierer Lokalgeschichte rege thætigen Herrn Gymnasiallehrer Rossbach zuerst meine Aufmerksamkeit der Kapelle von Heiligkreuz zugewendet worden ist.

[4] Bei Kugler irrthümlich oblong gezeichnet.

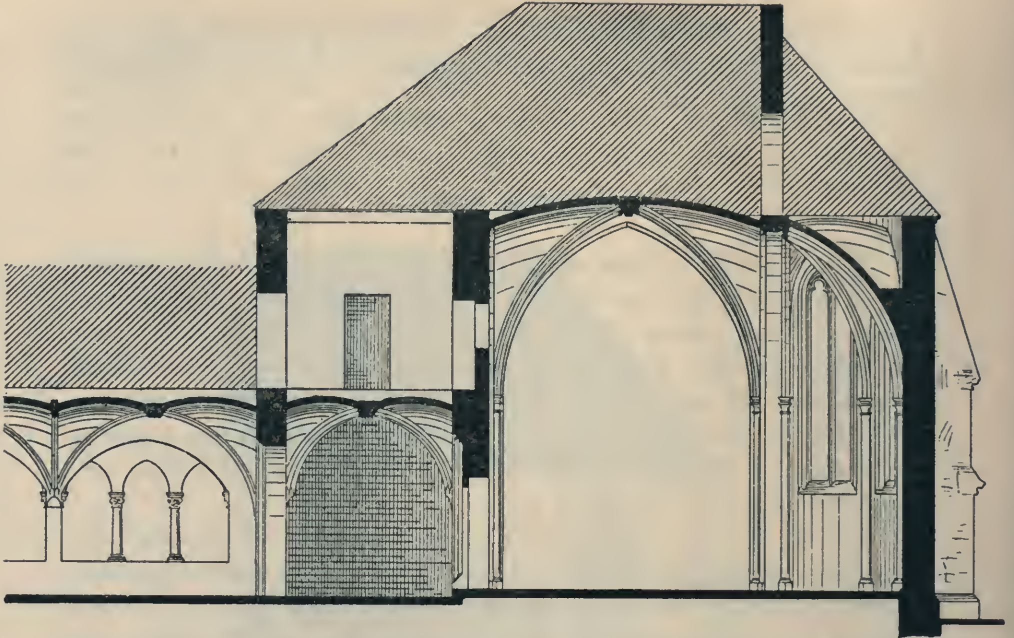


Fig. 93. Længenschnitt

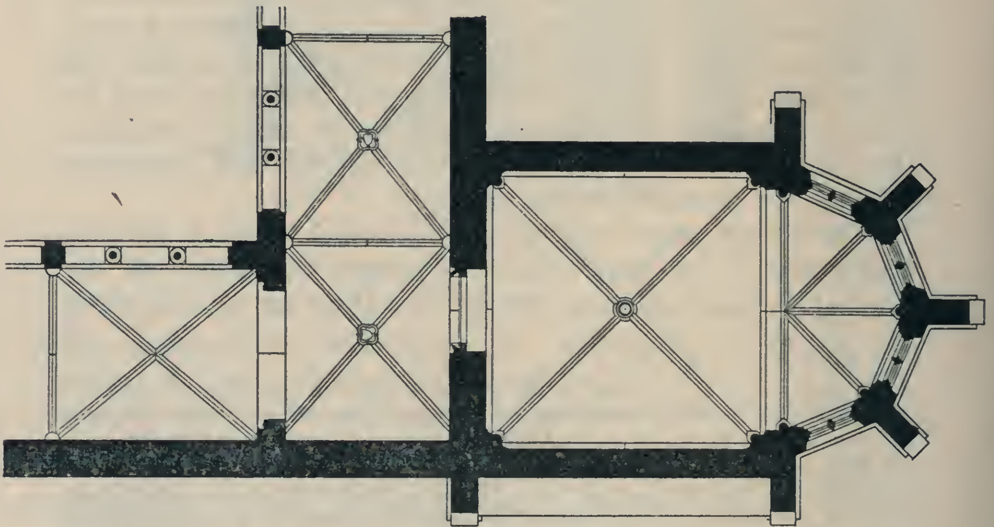
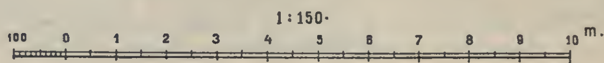


Fig. 94. Grundriss der Petrikapelle.



zwar auf den ersten Blick einen frühgothischen Eindruck, doch ist die gegenseitige Lage der Constructionsmittelpunkte eine zu

Thür der Petrikapelle.

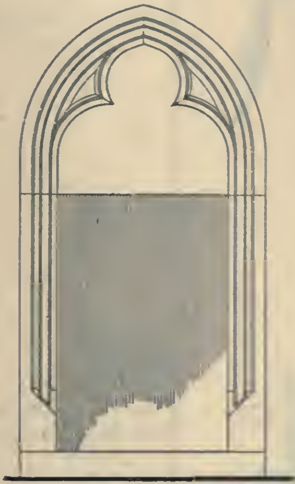


Fig. 95. Ansicht

Fenster der Petrikapelle.



Fig. 97. Innere Ansicht

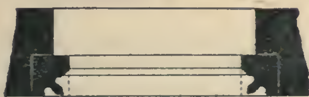
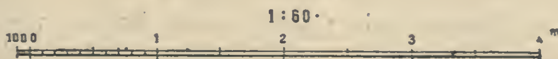


Fig. 96. Grundriss der Thür



Fig. 98. Grundriss der Fenster der Petrikapelle.



systemlose. Hierzu kommt die starck unterschnittene Profilirung des Thürgewändes und beim Fenster die zugeschärfte schwächliche Profilirung des 14/25cm starken Mittelpfostens. In gleicher Weise

zeigt das Profil der Gewölberippen stark unterschnittene Hohlkehlen und scharf zugespitzten birnförmigen Stab. Die Gewölberippen werden von Diensten unterstützt, deren Sockel nach dem Sechseck mit nach aussen gekehrter Spitze gebildet sind. Das Profil derselben besteht aus Schmiege, Plättchen und zugespitztem

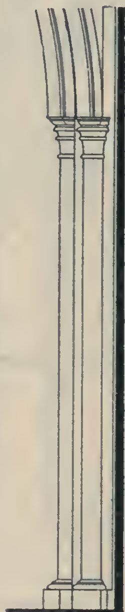


Fig. 99. Wanddienste, Ansicht.



Fig. 100. Wanddienste, Grundriss.



Fig. 101. Schnitt durch die Gewœlberippen.

(Massstab 1:60.)

Rundstab. In gleicher Weise ist die abgeschmiegte, mit einer Einkerbung versehene Abdeckplatte der Kapitelle nach dem Sechseck gebildet. Dieses Detail wiederholt sich auch an den Kapitellen des Kreuzganges. Die Kapitelle zeigen kein Blattwerk; sie sind nach der Kelchform gebildet, mit übergeschlagenem obern Rande, untergelegtem Rundstäbchen und einem kräftig vorspringenden unteren halben Rundstab. Auch diesen haben sie mit den Kapitellen des Kreuzganges gemein. Trotz dieser einfachen Herstellung wirken die Kapitelle in der Zusammenstellung mit den vorspringenden Abdeckplatten sehr günstig. Für die innere Detailirung wäre weiter nur noch zu bemerken, dass die Hohl-

kehlen der Ecken in dem Vierungsraum sich als Schildbögen fortsetzen, ohne durch eine Kapitellgliederung unterbrochen zu sein. Die Gesamt-Innenwirkung ist eine äusserst gefällige, wenn auch die Scheidung der Gewölbe durch den Triumphbogen (man

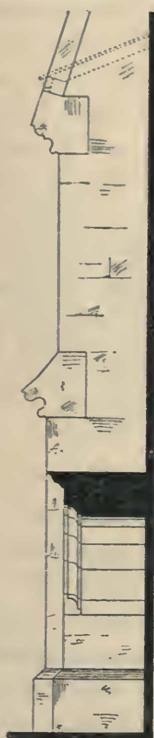


Fig. 102. Seitenansicht eines Strebepfeilers an der Petrikapelle und Durchschnitt des Unterbaues der Oelberg-Gruppe.

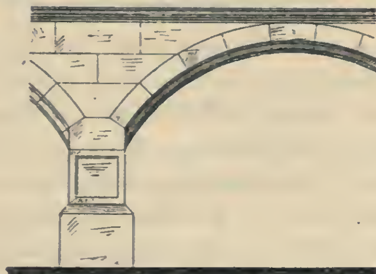


Fig. 103. Ansicht des Unterbaues der Oelberg-Gruppe.

(Massstab 1:60.)

vergleiche Fig. 93 u. 99, 100 u. 101) etwas flau erscheinen mag. Im Aeusseren ist besonders die aussergewöhnliche Grösse der oberen Abschrägung der Strebepfeiler auffällig (Fig. 92 u. 93). Bei den Profilen ist auch die gerade Unterschneidung beim Anschluss an die Schrägen merkwürdig, wodurch sehr spitze Winkel entstehen (Fig. 102). Die beste gothische Zeit würde solche scharfen Kanten abgeschrägt haben. In der Gesamterscheinung wirken

aber die kräftig vorspringenden straffen Strebepfeiler recht günstig. Wenn man daher auf Grund der Details auch nicht anstehen darf, die Kapelle als gleichzeitig mit dem Kreuzgange (wie nachher auszuführen, in den Anfang des 16. Jahrhunderts) zu verlegen, so ist doch ihre ganze Erscheinung eine solche, dass die Reisenotiz Kuglers « einfach, aber aus edelgothischer Zeit » ihre volle Erklärung findet. Eine grosse Bereicherung erfuhr wahrscheinlich schon kurz nach Entstehung der Kapelle das Aeussere durch eine vorgelegte Oelbergsgruppe [1], deren Unterbau sich noch erhalten hat. Schnitt und Ansicht sind im Detail in den Fig. 102 u. 103 gegeben. Der Verlauf eines obern Daches lässt sich noch an dem Strebepfeiler erkennen, weshalb dieses auch in der äussern Ansicht (Fig. 92) ergänzt ist. Die Gruppe selbst ist in Verlust gerathen, nur ein kleines Bruchstück hat sich in der östlichen Ecke erhalten, Fels, Bäume und eine kleine Gruppe (Judaskuss) in mittelalterlicher Auffassung darstellend [2].

Kreuzgang

Von dem Kreuzgange hat sich nur der Ostflügel und auch dieser nur ganz verstümmelt erhalten. Das mit demselben in Verbindung stehende Stiftshaus ist nämlich vor einigen Jahrzehnten in fünf, verschiedenen Besitzern zugehörige Häuser zerlegt und dabei der Kreuzgang grösstentheils zu Wohnräumen eingerichtet worden. Die vorhandenen Anhaltspunkte haben aber ausgereicht, sowohl um die Gesamtanordnung des Grundrisses wie auch seine Einzelgestaltung zur Darstellung bringen zu können. Die erstere ist aus dem Lageplan (Fig. 18), ersichtlich; es ergibt sich daraus, dass der vom Kreuzgange umschlossene Innenraum ein Quadrum von 19^{m} Seite bildete, und sich nach diesem hin jeder Kreuzgangflügel in fünf Arkaden öffnete. Kreuzgang und Petrikapelle standen durch die schon besprochene Thür mit einander in Verbindung. Von der Stiftskirche aus war der Kreuzgang zugänglich

[1] Diese Bezeichnung stützt sich auf die Ueberlieferung.

[2] Die Petrikapelle befindet sich mit dem anstossenden Theile des Kreuzganges im Besitze des Bæckermeisters Schrœder. Die wenig tiefgreifenden Aenderungen welche die Kapelle aufweist, hat sie unter dem vorigen Besitzer erlitten. Der jetzige benutzt sie als Holzschuppen, erhælt sie aber in gutem baulichen Zustande. Sie weist Reste einer farbigen Ausstattung auf.

durch eine in der Nordmauer des nördlichen Querschiffflügels befindliche, jetzt vermauerte Thür (Fig. 59).

In den Figuren 104, 105 u. 106, ist in Grundriss, Durchschnitt und Ansicht eine Arkade des Kreuzganges zur Darstellung gebracht: dieselben können, da es auch über die Erbauungszeit des Kreuzganges vollkommen an urkundlichen Mittheilungen



Fig. 104. Ansicht eines Kreuzgang-Joches.

gebricht, in Verbindung mit einem Wappenschilde in einem Gewölbe-Schlusssteine allein einigen Anhalt gewähren [1]. Letzterer zeigt das Wappen des Richard v. Greiffenklau. Man ist deshalb, da dieser von 1511-1531 als Bischof von Trier regierte, und während dieser Zeit vielfach in Pfalzel residirte, wohl berechtigt die Entstehung des Kreuzganges in seine Zeit zu verlegen, zumal die Ausbildung der Gewölberippen, besonders ihr unvermitteltes Einschneiden in den abgeschrägten Dienststumpf (Fig. 105), für die späte Erbauung spricht [2]. Auch der umrahmende Flachbogen, in

[1] Der Schlussstein befindet sich in dem Kreuzgangsjoche vor der Petrikapelle.

[2] Auf die innigen Beziehungen zwischen Richard von Greiffenklau und Pfalzel weist der Pomp, mit welchem seine Leiche auf dem Wege von Wittlich, dem Sterbeorte, nach Trier in Pfalzel eingeholt wurde. Wie kraftvoll übrigens die Gothik noch im 16. Jahrhundert in diesen Gegenden gelebt hat, beweist besonders das dem Anfang desselben angehœrige Mittelschiffgewœlbe von St. Mathias und dessen gleichzeitig erbauter, von Richard von Greiffenklau eingeweihter Chor. Vgl. Wegeler, Richard von Greiffenklau, 1881. S. 50 und S. 8.



Fig. 105. Querschnitt durch den Kreuzgang.

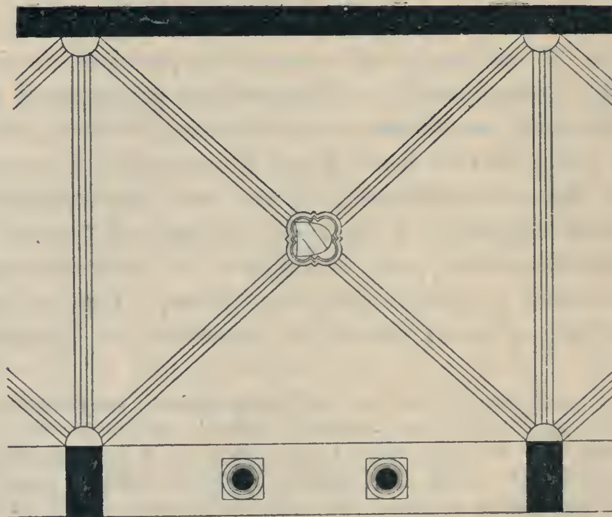


Fig. 106. Grundriss eines Kreuzgangjoches.
(Massstab 1:60.)

welchen die beiden äussern Arkadenbögen ziemlich ungeschickt einschneiden, gehört hierhin. Die in der Zeichnung etwas mager erscheinenden ganz schlichten Trennungspfeiler wirken thatsächlich nicht so dürftig, da ja ihre tiefere Seite in der Perspective mit zur Geltung kommt. Ueberhaupt ist der Bau von einer solchen Eigenartigkeit, dass Kugler nach seinem Reise-Eindruck « die erhaltenen Theile desselben im Uebergangsstyl, doch seltsam roh » bezeichnet[1].



Fig. 107. Arkaden-Sæule des Kreuzganges.

Besondere Beachtung verdienen die zierlichen Säulen (Fig. 107) mit ihrer eigenthümlichen Kapitellbildung. Die Basis bedarf keiner besondern Beschreibung; es sei nur auf die Aehnlichkeit mit dem Sockelprofil der Dienste in der Petrikapelle hingewiesen. Bei den Kapitellen ist characteristisch die Kämpferplatte und der untere Halbrundstab. Die Uebereinstimmung mit den Kapitellen der genannten Dienste ist schon erwähnt worden. Der Kämpferstein hat eine obere Breite von 29 zu 39^{cm}, eine untere von 25 zu 30^{cm}. Dieser oblongen Fläche schliesst sich dass Kelch-Kapitell durch den elliptischen Umfang seines obern Randes an. Das Blattwerk windet sich spiralförmig um den Kelch und hat seine Ausbildung wohl hauptsächlich auf die

[1] Kugler, a. a. O. S. 187.

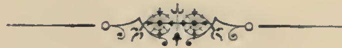
Zeitbestimmung Kuglers eingewirkt. Muss nun auch auf Grund der Untersuchungen dem Archäologen Kugler widersprochen werden, so kann man sich dem Urtheile des feinsinnigen Aesthetikers doch voll und ganz anschliessen. Kreuzgang und Petrikapelle sind wirklich bei so später Entstehung eine auffällige Erscheinung. Der unbekannte Meister hat seine Werke der altehrwürdigen Stiftskirche derartig anzupassen gewusst, dass die ganze Baugruppe eine höchst malerische Wirkung ausübt.



Inhaltsverzeichniss

Verzeichniss der Abbildungen

Bemerkung. — Die zum Vergleiche mitgetheilten Abbildungen sind durch kleineren Druck gekennzeichnet.



INDEX LECTIONUM

Lectiones eodem sermone habebuntur, quo annuntiantur.

Pretium pro lectionibus non exigetur.

ORDO THEOLOGORUM

PROFESSORES

I. De Philosophia in Theologiam propædeutica.

Kennedy : *De Logica; De Ontologia,* lib. I[us] (*scil. de Ente in genere*) per horas quatuor in hebdomada.

Coconnier : *Controverses philosophiques,* per duas horas in hebdomada.

II. De Re Theologica.

Berthier : *De Locis Theologicis,* per horas duas in hebdomada.

Coconnier : *De dogmatica speculativa* (*scil. ex Summa D. Th.,* 1[a] Parte) : *De Deo uno,* per horas quatuor in hebdomada.

Berthier : *De dogmatica positiva, seu De Deo uno,* per horas quatuor in hebdomada.

Boisdron : *De morali speculativa* (*Summa S. Th.* 12[ae]), per horas quatuor in hebdomada.

Præterea : *De morali practica* seu *De casibus conscientiæ,* per horas duas in hebdomada.

Lagrange : *Introductio generalis in Scripturam sacram,* per horas tres in hebdomada.

Præterea : *Expositio in Genesim,* per horas duas in hebdomada.

Lacôme : *Expositio in Evangelium Mathæi,* per horas quatuor in hebdomada.

Gietl : *Jus canonicum, Pars Prima,* per horas quatuor in hebdomada.

Frankenstein : *De Historia Ecclesiastica : a principio usque ad Constantinum magnum,* per horas quatuor in hebdomada.

Præterea : *Theorie der geistlichen Beredsamkeit,* per horas duas in hebdomada.

Kirsch : *Patrologie; Les Pères apostoliques,* per horas tres in hebdomada.

Præterea : *Exercices pratiques : Explication de Minutius Felix : L'Octavius dans ses rapports avec l'Archéologie des Catacombes,* per horas duas in hebdomada.

Præterea : *Archéologie chrétienne,* per horas duas in hebdomada.

N.-B. — De lingua hebraica et arabica, vide *Prælectiones D. Grimme.* De lingua assyriaca et ægyptiaca, vide *Prælectiones D. Hess.*

ORDO JURISCONSULTORUM

PROFESSORES

Clerc : Code civil fribourgeois. Code rural, 1re partie.
Code civil, 2me Livre 6 heures.

Weiss : National-Oeconomie, 4 St.
National-Oeconomische Uebungen, 2 St.

Pedrazzini : Droit public général, 5 heures.

Perrier : Organisation judiciaire fédérale, 2 heures.
Procédure civile fribourgeoise, 1 heure.

Jaccoud : Droit naturel, partie générale, aperçu historique sur le droit naturel à partir de Hugo Grotius, 2 heures.

Bise : Droit international public, 3 heures.

Python : Les Biens ecclésiastiques, 2 heures.

Fietta : Droit civil français, 5 heures.
Conférence, 2 heures.

Rensing : Pandecten (Allgemeiner Teil, 4 St.. Sachen- und Obligationenrecht, 4 St.).
Ausgewæhlte Materien des schweizerischen Obligationenrechts unter Berücksichtigung der entsprechenden Lehren des rœmischen Rechts, 1-2 St.
Seminar-Uebungen aus dem Gebiete des rœmischen Rechts, 1-2 St.

Gottofrey : Institutes du droit romain, 5 heures.

Fervers : Strafrecht, 5 St.
Einführung in das Studium der Rechtswissenchaften, 2 St.

ORDO PHILOSOPHORUM

PROFESSORES

Gremaud : Histoire de la Suisse occidentale, 2 h.

Horner : Pédagogie : Méthodologie générale et spéciale. Projets de réforme de l'enseignement secondaire en Suisse, en France et en Allemagne, 2 heures.

Jaquet : Les lettres sous Constantin : Lactance, 2 heures.
La prédication de Bossuet, 1 heure.

Effmann : Geschichte der mittelalterlichen Baukunst. I. Teil, 3 St.
Bau, Erhaltung und Ausstattung der Kirchen, 2 St.
Ausgewæhlte Kapitel der Kunstgeschichte, 1 St.

Wolff : Geschichte der Philosophie von ihrem Ursprunge bis zum Beginn des Mittelalters, 4 St.
Interpretation philosophischer Schriftsteller aus der neueren Epoche der Philosophie, 1 St.

Steffens : Pæpstliche Diplomatik mit palæographischen Uebungen im Lesen pæpstlicher Urkunden, 2 St.

Reinhardt : Geschichte des Zeitalters der Revolution und des Kaiserreichs, 4 St.

Kritische Uebungen zur Geschichte des Reformationszeitalters, 2 Stunden.

Sturm : Griechische Staats- und Rechtsaltertümer, 4 St.

Im Seminar : Interpretation von Sophocles Aias; Grammatische Uebungen, 2 St.

Jostes : Gotische Grammatik und Erklærung des Ulfilas, 3 St.

Geschichte der deutschen Litteratur von Klopstock bis zu Gœthes Tode, 3 St.

Deutsche Uebungen, 2 St.

Rabiet : Grammaire historique de la langue française : Phonétique, 3 h.

Conférences pratiques : Explication de textes choisis dans la *Chrestomathie* de Bartsch, 3 heures.

Exercices dialectologiques, 1 heure.

Schnürer : Allgemeine Geschichte vom Untergange der Staufer bis zum Ende des Mittelalters, 5 St.

Im Seminar : Lectüre der Berner Chronik des Conrad Justinger, 2 Stunden.

Kallenbach : La religion et la littérature en Pologne au XVIme siècle, 3 h.

Grammaire polonaise (suite), 2 heures.

Cours de grammaire russe, 2 heures.

Weyman : Die Geschichtschreibung der Rœmer, 4 St.

Erklærung ausgewæhlter Elegien des Tibullus, 2 St.

Bédier : Histoire de la littérature française au XIIIme siècle, 2 heures.

Corneille, 2 heures.

Exercices pratiques : Villehardouin, 2 heures.

Streitberg : Vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen mit besonderer Berücksichtigung des Griechischen, Lateinischen und Deutschen. Teil II, Flexionslehre, 3 St.

Altenglische (angelsæchsische) Grammatik mit praktischen Uebungen für Anfænger, 2 St.

Im Seminar: Sprachwissenschaftliche Uebungen im Anschluss an die Lectüre der Inschrift von Gortyn, 1 St.

Fæh : Lectiones non habebit.

PRIVATIM DOCENTES

Dr **Grimme** : Hebræische Grammatik, 3 St.
Elemente der arabischen Sprache, 2 St.
Leben und Lehre Muhammeds, II. Teil, 2 St.

Dr **Büchi** : Schweizergeschichte seit der Glaubenstrennung, 4 St.
Im Seminar : Kritische Uebungen im Anschluss an einen schweizerischen Quellenschriftsteller des 15. Jahrhunderts, 2 St.

Dr **Hess** : Geschichte Aegyptens unter den Pharaonen, 2 St.
Grammaire hiéroglyphique, 2 heures.
Eléments d'épigraphie assyrienne, 2 heures.

Rector Universitatis : **Reinhardt.**

Decanus Ord. Theol. : **Berthier.**

Decanus Ord. Juriscons. : **Fietta.**

Decanus Ord. Philos. : **Sturm.**

Fribourg (Suisse). — Imprimerie et Librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 259, rue de Morat.

INDEX LECTIONUM

QUÆ IN

UNIVERSITATE FRIBURGENSI

PER MENSES ÆSTIVOS ANNI MDCCCXCI

INDE A DIE XV. APRILIS HABEBUNTUR

PRÆMITTITUR:

Apulei de Psyche et Cupidine fabula adnotationibus criticis instructa a Carolo Weyman.



FRIBURGI HELVETIORUM

TYPIS CONSOCIATIONIS SANCTI PAULI

1891

APULEIUS

Amor und Psyche

Mit kritischen Anmerkungen

von

CARL WEYMAN

Vorwort

Mit der Ausarbeitung eines Commentars zu Apuleius Amor und Psyche beschäftigt, war ich genötigt, mir über den zahlreiche Schwierigkeiten enthaltenden Text nach Kräften ein festes Urteil zu bilden, und ich benütze den Auftrag, das Verzeichniss der Vorlesungen für den Sommer 1891 mit einer wissenschaftlichen Beilage auszustatten, um den Text in der Gestaltung vorzulegen, welche sich mir durch wiederholte Lectüre der apuleianischen Schriften und gewissenhafte Verwertung der einschlägigen Literatur ergeben hat. Seit dem Erscheinen der dritten Jahn'schen Ausgabe[1] (Lips. 1883, besorgt von Michaelis; vgl. Koziol, Wochenschr. f. klass. Philol. I [1884] 678; Bintz, philol. Rundschau IV [1884] 854; Sittl, Jahresber. XLIII [1885 II.] 55) haben sich besonders Michael Petschenig (Wiener Stud. IV [1882] 136 ff. und Erwin Rohde (Rhein. Mus. XL [1885] 66 ff.) um die Textkritik verdient gemacht. Auch Friedrich Beyte hat in seinen gediegenen 'quaestiones Appuleianae' (Lips. 1888; vgl. die gehaltreiche Besprechung von Traube, Wochenchr. f. klass. Philol. VI [1889] 490), durch welche wir von dem Phantom des 'codex Victorianus' befreit wurden, einige Stellen glücklich behandelt, während die Coniecturen, mit denen J. J. Cornelissen (Verslagen en Mededeelingen der K. Akademie van Wetenschappen. Letterkunde III, 5 [1888] S. 59-64) den Text

[1] Die Orthographie und Interpunction derselben habe ich im wesentlichen beibehalten.

überschüttet hat, meist so leichtfertiger Art sind, dass ich von der Aufzählung derselben absehen zu dürfen glaubte [1]. Von früheren Arbeiten waren mir besonders die ausführlichen Besprechungen der Eyssenhardt'schen Metamorphosenausgabe von Koziol (Zeitschr. f. d. öst. Gymn. XXI [1870] S. 151-174), H. Müller (Zeitschr. f. d. Gymnasialwesen XXV [1871] S. 43-50) und S(auppe) (Philol. Anz. III [1871] S. 179-184) von Nutzen, weitaus die meiste Förderung aber verdanke ich der weitgehenden Liebenswürdigkeit Ludwig Traubes, der mir nicht nur eine Reihe treffender Emendationen, von denen ich mehrere in den Text gesetzt habe, und wertvoller kritischer Bemerkungen zur Verfügung gestellt hat, sondern mich bei der ganzen Arbeit auf das bereitwilligste mit Rat und That unterstützt hat [2].

Die beiden Laurentiani (68,2 und 29,2) habe ich wie üblich, mit F und φ bezeichnet. Den Citaten aus der Psychefabel sind die Seiten- und Zeilenzahlen meines Textes, den aus den übrigen Büchern der Metamorphosen die der Eyssenhardt'schen Ausgabe beigefügt; Apologie, Florida und die philosophischen Schriften (d. h. 'de deo Socratis' und 'de dogmate Platonis' [3]) werden nur nach Krügers und Goldbachers Seitenzahlen angeführt.

[1] Einige kritische Bemerkungen hat Albert Mosbach seiner wohlgelungenen Uebersetzung (Berl. 1886) beigegeben. Auch die Arbeiten über die Sprache des Apuleius von H. Kretschmann (de latinitate L. Apulei Madaurensis Regim. 1865), H. Becker (studia Apuleiana Berol. 1879), J. Piechotta (curae Apuleianae Vratislav. 1882) und besonders von Koziol (der Stil des L. Apuleius Wien 1872; ein reichhaltiges, aber der Uebersichtlichkeit ermangelndes Buch) waren für die Kritik nicht unergiebig.

[2] Durch seine Vermittelung habe ich auch über zwei Stellen Auskunft von Prof. Dilthey in Goettingen erhalten.

[3] Die Frage, ob die Schrift 'de mundo' von Apuleius herrühre oder nicht, scheint noch nicht entschieden. (Vgl. Teuffel-Schwabe II[5] S. 925.)



APULEI

PSYCHE ET CUPIDO

Met. IV 28 Erant in quadam ciuitate rex et regina; hi tres numero filias forma conspicuas habuere. Sed maiores quidem natu, quamuis gratissima specie, idonee tamen celebrari posse laudibus humanis credebantur; at uero puellae iunioris tam praecipua, tam praeclara pulchritudo — nec exprimi ac ne sufficienter quidem laudari sermonis humani penuria poterat. Multi denique ciuium et aduenae copiosi, quos eximii spectaculi rumor studiosa celebritate congregabat, inaccessae formonsitatis admiratione stupidi et admouentes oribus suis dexteram, primore digito in erectum pollicem residente ut ipsam prorsus deam Venerem uenerabantur religiosis adorationibus. Iamque proximas ciuitates et attiguas regiones fama peruaserat deam, quam caerulum profundum pelagi peperit et ros spumantium fluctuum educauit, iam numinis sui passim tributa uenia in mediis conuersari populi coetibus, uel certe rursum nouo caelestium stillarum germine non maria, sed terras Venerem aliam uirginali flore praeditam pullulasse.

29 Sic immensum procedit in dies opinio, sic insulas iam proxumas et terrae plusculum prouinciasque plurimas fama porrecta peruagatur. Iam multi mortalium longis itineribus atque altissimis maris meatibus ad saeculi specimen gloriosum confluebant. Paphon nemo, Cnidon nemo, ac ne ipsa quidem Cythera ad conspectum deae Veneris nauigabant. Sacra diae praetermeantur, templa deformantur, puluinaria deseruntur, caerimoniae necleguntur, incoronata simulacra et arae uiduae frigido cinere foedatae. Puellae supplicatur et

in humanis uultibus deae tantae numina placantur, et in matutino progressu uirginis uictimis et epulis Veneris absentis numen propitiatur, iamque per plateas commeantem populi frequenter floribus sertis et solutis adprecantur. Haec honorum caelestium ad puellae mortalis cultum immodica translatio uerae Veneris uehementer incendit animos, et impatiens indignationis, capite quassanti fremens altius sic secum disserit :

30 'En rerum naturae prisca parens, en elementorum origo initialis, en orbis totius alma Venus, quae cum mortali puella partiario maiestatis honore tractor et nomen meum caelo conditum terrenis sordibus profanatur! nimirum communi numinis piamento uicariae uenerationis incertum sustinebo et imaginem meam circumferet puella moritura? frustra me pastor ille, cuius iustitiam fidemque magnus comprobauit Iuppiter, ob eximiam speciem tantis praetulit deabus? sed non adeo gaudens ista, quaecumque est, meos honores usurparit : iam faxo huius eam ipsius inlicitae formonsitatis paeniteat'. Et vocat confestim puerum suum pinnatum illum et satis temerarium, qui malis suis moribus contempta disciplina publica, flammis et sagittis armatus per alienas domos nocte discurrens et omnium matrimonia corrumpens impune committit tanta flagitia et nihil prorsus boni facit. Hunc quanquam genuina licentia procacem uerbis quoque insuper stimulat et perducit ad illam ciuitatem et Psychen (hoc enim nomine puella nuncupabatur) coram ostendit, et tota illa perlata de formonsitatis aemulatione fabula gemens ac fremens indignatione :

31 'Per ego te' inquit 'maternae caritatis foedera deprecor, per tuae sagittae dulcia uulnera, per flammae istius mellitas uredines : uindictam tuae parenti, sed plenam tribue et in pulchritudinem contumacem seueriter uindica idque unum et pro omnibus unicum uolens effici : uirgo ista amore fraglantissimo teneatur hominis extremi, quem et dignitatis et patrimonii simul et incolumitatis ipsius fortuna damnauit, tamque infirmi, ut per totum orbem non inueniat miseriae suae comparem'. Sic effata et osculis hiantibus filium diu ac pressule sauiata proximas oras reflui litoris petit, plantisque roseis uibrantium fluctuum summo rore calcato ecce iam profundum maris sudo resedit uertice; et ipsum quod incipit uelle, cetus — statim quasi pridem praeceperit — non moratur marinum obsequium. Adsunt Nerei filiae chorum canentes et Portunus caerulis barbis hispidus et grauis piscoso sinu Salacia et auriga

paruulus delphini Palaemon. Iam passim maria persultantes Tritonum cateruae, hic concha sonaci leniter bucinat, ille serico tegmine flagrantiae solis obsistit inimici, alius sub oculis dominae speculum progerit, currus biiuges alii subnatant. Talis ad Oceanum pergentem Venerem comitatur exercitus.

32 Interea Psyche cum sua sibi perspicua pulchritudine nullum decoris sui fructum percipit. Spectatur ab omnibus, laudatur ab omnibus, nec quisquam, non rex, non regius, nec de plebe saltem, cupiens eius nuptiarum petitor accedit. Mirantur quidem diuinam speciem, sed ut simulacrum fabre politum mirantur omnes. Olim duae maiores sorores, quarum temperatam formonsitatem nulli diffamarant populi, procis regibus desponsae iam beatas nuptias adeptae, sed Psyche uirgo uidua domi residens deflet desertam suam solitudinem, aegra corporis, animi saucia, et quamuis gentibus totis complacitam odit in se suam formonsitatem. Sic infortunatissimae filiae miserrimus pater suspectatis caelestibus odiis et irae superum metuens dei Milesii uetustissimum percontatur oraculum et de tanto numine precibus et uictimis ingratae uirgini petit nuptias et maritum. Sed Apollo quanquam Graecus et Ionicus propter milesiae conditorem sic Latina sorte respondit :

33 Montis in excelsi scopulo, rex, siste puellam
Ornatam mundo funerei thalami.
Nec speres generum mortali stirpe creatum,
Sed saeuum atque ferum uipereumque malum,
Qui pinnis uolitans super aethera cuncta fatigat,
Flammaque et ferro singula debilitat,
Quo tremit ipse Iouis, quo numina terrificantur,
Flumina quem horrescunt et Stygiae tenebrae.

Rex olim beatus adfatu sanctae uaticinationis accepto pigens tristisque retro domum pergit suaeque coniugi praecepta sortis enodat infaustae. Maeretur fletur lamentatur diebus plusculis. Sed dirae sortis iam urguet taeter effectus : iam feralium nuptiarum miserrimae uirgini choragium struitur, iam taedae lumen atrae fuliginis cinere marcescit, et sonus tibiae zygiae mutatur in querulum Ludium modum cantusque laetus hymenaei lugubri finitur ululatu, et puella nuptura deterget lacrimas ipso suo flammeo. Sic adfectae domus triste fatum cuncta etiam ciuitas congemebat, luctuque publico confestim congruens edicitur iustitium.

34 Sed monitis caelestibus parendi necessitas misellam

Psychen ad destinatam poenam efflagitabat. Perfectis igitur feralis thalami cum summo maerore sollemnibus toto prosequente populo uiuum producitur funus, et lacrimosa Psyche comitatur non nuptias sed exsequias suas. Ac dum maesti parentes et tanto malo perciti nefarium facinus perficere cunctantur, ipsa illa filia talibus eos adhortatur uocibus : 'Quid infelicem senectam fletu diutino cruciatis? quid spiritum uestrum, qui magis meus est, crebris heiulatibus fatigatis? quid lacrimis inefficacibus ora mihi ueneranda foedatis? quid laceratis in uestris oculis mea lumina? quid canitiem scinditis? quid pectora, quid ubera sancta tunditis? haece sunt vobis egregiae formonsitatis meae praeclara praemia. Inuidiae nefariae letali plaga percussi sero sentitis. Cum gentes et populi celebrarent nos diuinis honoribus, cum nouam me Venerem ore consono nuncuparent, tunc dolere, tunc flere, tunc me iam quasi peremptam lugere debuistis. Iam sentio, iam uideo solo me nomine Veneris perisse. Ducite me et cui sors addixit scopulo sistite. Festino felices istas nuptias obire, festino generosum illum maritum meum uidere. Quid differo, quid detrecto uenientem, qui deuotis et orbatis exitio natus est'?

35 Sic profata uirgo conticuit ingressuque iam ualido pompae populi prosequentis sese miscuit. Itur ad constitutum scopulum montis ardui, cuius in summo cacumine statutam puellam cuncti deserunt taedasque nuptiales quibus praeluxerant ibidem lacrimis suis extinctas relinquentes deiectis capitibus domuitionem parant. Et miseri quidem parentes eius tanta clade defessi, clausae domus abstrusi tenebris perpetuae nocti sese dedidere. Psychen autem pauentem ac trepidantem et in ipso scopuli uertice deflentem mitis aura molliter spirantis Zephyri, uibratis hinc inde laciniis et reflato sinu sensim leuatam suo tranquillo spiritu uehens paulatim per deuexa rupis excelsae, uallis subditae florentis cespitis gremio leniter delapsam reclinat.

V 1 Psyche teneris et herbosis locis in ipso toro roscidi graminis suaue recubans tanta mentis perturbatione sedata dulce conquieuit. Iamque sufficienti recreata somno placido resurgit animo. Videt lucum proceris et uastis arboribus consitum, uidet fontem uitreo latice perlucidum medio luci meditullio. Prope fontis adlapsum domus regia est, aedificata non humanis manibus sed diuinis artibus. Iam scies ab introitu primo dei cuiuspiam luculentum et amoenum uidere te diuersorium. Nam summa laquearia citro et ebore curiose cauata subeunt aureae columnae, parietes omnes argenteo caelamine

conteguntur, bestiis et id genus pecudibus occurrentibus ob os introeuntium. Mirus prorsum homo, immo semideus uel certe deus, qui magnae artis suptilitate tantum efferauit argentum. Enimuero pauimenta ipsa lapide pretioso caesim deminuto in uaria picturae genera discriminantur. Vehementer iterum ac saepius beatos illos, qui superbe gemmas et monilia calcant! Iam ceterae partes longe lateque dispositae domus sine pretio pretiosae totique parietes solidati massis aureis splendore proprio coruscant, ut diem suum sibi domus faciat licet sole nolente; sic cubicula, sic porticus, sic ipsae balneae fulgurant. Nec setius opes ceterae maiestati domus respondent, ut equidem illud recte uideatur ad conuersationem humanam magno Ioui fabricatum caeleste palatium.

2 Inuitata Psyche talium locorum oblectatione propius accessit et paulo fidentior intra limen sese facit, mox prolectante studio pulcherrimae uisionis rimatur singula et altrinsecus aedium horrea sublimi fabrica perfecta magnisque congesta gazis conspicit. Nec est quicquam quod ibi non est. Sed praeter ceteram tantarum diuitiarum admirationem hoc erat praecipue mirificum, quod nullo uinculo, nullo claustro, nullo custode totius orbis thensaurus ille muniebatur. Haec ei summa cum uoluptate uisenti offert sese uox quaedam corporis sui nuda et ‘quid’ inquit ‘domina, tantis obstupescis opibus? tua sunt haec omnia. Prohinc cubiculo te refer et lectulo lassitudinem refoue et ex arbitrio lauacrum pete. Nos, quarum uoces accipis, tuae famulae, sedulo tibi praeministrabimus, nec corporis curatae tibi regales epulae morabuntur’.

3 Sensit Psyche diuinae prouidentiae beatitudinem monitusque, uoces informes audiens, et prius somno et mox lauacro fatigationem sui diluit, uisoque statim proximo semirutundo suggestu, propter instrumentum cenatorium rata refectui suo commodum, libens accumbit. Et ilico uini nectarei eduliumque uariorum fercula copiosa nullo seruiente sed tantum spiritu quodam impulsa subministrantur. Nec quenquam tamen illa uidere poterat, sed uerba tantum audiebat excidentia et solas uoces famulas habebat. Post opimas dapes quidam introcessit et cantauit inuisus, et alius citharam pulsauit, quae uidebatur nec ipsa. Tunc modulatae multitudinis conferta uox aures eius adfertur, ut, quamuis hominum nemo pareret, chorus tamen esse pateret.

4 Finitis uoluptatibus uespera suadente concedit Psyche cubitum. Iamque prouecta nocte clemens quidam sonus aures eius accedit.

Tunc uirginitati suae pro tanta solitudine metuens et pauet et horrescit et quouis malo plus timet quod ignorat. Iamque aderat ignobilis maritus et torum inscenderat et uxorem sibi Psychen fecerat et ante lucis exortum propere discesserat. Statim uoces cubiculo praestolatae nouam nuptam interfectae uirginitatis curant. Haec diutino tempore sic agebantur. Atque, ut est natura redditum, nouitas per adsiduam consuetudinem delectationem ei commendarat et sonus uocis incertae solitudinis erat solacium. Interea parentes eius indefesso luctu atque maerore consenescebant, latiusque porrecta fama sorores illae maiores cuncta cognorant propereque maestae atque lugubres deserto lare certatim ad parentum suorum conspectum adfatumque perrexerant.

5 Ea nocte ad suam Psychen sic infit maritus (namque praeter oculos et manibus et auribus is nihil non sentiebatur) : 'Psyche dulcissima et cara uxor, exitiabile tibi periculum minatur fortuna saeuior, quod obseruandum pressiore cautela censeo. Sorores iam tuae mortis opinione turbatae tuumque uestigium requirentes scopulum istum protinus aderunt, quarum siquas forte lamentationes acceperis, neque respondeas, immo nec prospicias omnino; ceterum mihi quidem grauissimum dolorem, tibi uero summum creabis exitium'. Adnuit et ex arbitrio mariti se facturam spopondit. Sed eo simul cum nocte dilapso diem totum lacrimis ac plangoribus misella consumit, se nunc maxime prorsus perisse iterans, quae beati carceris custodia septa et humanae conuersationis conloquio uiduata nec sororibus [quidem] suis de se maerentibus opem salutarem ferre ac ne uidere eas quidem omnino posset. Nec lauacro nec cibo nec ulla denique refectione recreata, flens ubertim decessit ad somnum.

6 Nec mora, cum paulo maturius lectum maritus accubans eamque etiam nunc lacrimantem complexus sic expostulat : 'Haecine mihi pollicebare, Psyche mea? quid iam de te tuus maritus expecto? quid spero? et perdia et pernox nec inter amplexus coniugales desinis cruciatum. Age iam nunc ut uoles, et animo tuo damnosa poscenti pareto! tantum memineris meae seriae monitionis, cum coeperis sero paenitere'. Tunc illa precibus et dum se morituram comminatur extorquet a marito cupitis adnuat, ut sorores uideat, luctus mulceat, ora conferat. Sic ille nouae nuptae precibus ueniam tribuit et insuper quibuscumque uellet eas auri uel monilium donare concessit, sed identidem monuit ac saepe terruit, ne quando sororum

pernicioso consilio suasa de forma mariti quaerat, neue se sacrilega curiositate de tanto fortunarum suggestu pessum deiciat nec suum postea contingat amplexum. Gratias egit marito iamque laetior animo : 'sed prius' inquit 'centies moriar quam tuo isto dulcissimo conubio caream. Amo enim et efflictim te, quicumque es, diligo aeque ut meum spiritum nec ipsi Cupidini comparo. Sed istud etiam meis precibus, oro, largire et illi tuo famulo Zephyro praecipe, simili uectura sorores huc mihi sistat'. Et imprimens oscula suasoria et inurguens uerba mulcentia et ingerens membra cogentia haec etiam blanditiis astruit : 'Mi mellite, mi marite, tuae Psychae dulcis anima'. Vi ac potestati Veneri susurrus inuitus succubuit maritus et cuncta se facturum spopondit atque etiam luce proxumante de manibus uxoris euanuit.

7 At illae sorores percontatae scopulum locumque illum, quo fuerat Psyche deserta, festinanter adueniunt ibique difflebant oculos et plangebant ubera, quoad crebris earum heiulatibus saxa cautesque parilem sonum resultarent. Iamque nomine proprio sororem miseram ciebant, quoad sono penetrabili uocis ululabilis per prona delapso amens et trepida Psyche procurrit e domo et : 'quid' inquit 'uos miseris lamentationibus nequiquam affligitis? quam lugetis, adsum. Lugubres uoces desinite et diutinis lacrimis madentes genas siccate tandem, quippe cum iam possitis quam plangebatis amplecti'. Tunc uocatum Zephyrum praecepti maritalis admonet. Nec mora, cum ille parens imperio statim clementissimis flatibus innoxia uectura deportat illas. Iam mutuis amplexibus et festinantibus sauiis sese perfruuntur et illae sedatae lacrimae postliminio redeunt prolectante gaudio. 'Sed et tectum' inquit 'et larem nostrum laetae succedite et afflictas animas cum Psyche uestra recreate'.

8 Sic allocuta summas opes domus aureae uocumque seruientium populosam familiam demonstrat auribus earum lauacroque pulcherrimo et inhumanae mensae lautitiis eas opipare reficit, ut illarum prorsus caelestium diuitiarum copiis afluentibus satiatae iam praecordiis penitus nutrirent inuidiam. Denique altera earum satis scrupulose curioseque percontari non desinit, quis illarum caelestium rerum dominus, quisue uel qualis ipsius sit maritus. Nec tamen Psyche coniugale illud praeceptum ullo pacto temerat uel pectoris arcanis exigit, sed e re nata confingit esse iuuenem quendam et speciosum, commodum lanoso barbitio genas inumbrantem, plerumque rurestribus ac montanis uenatibus occupatum; et nequa sermonis

procedentis labe consilium tacitum proderetur, auro facto gemmosisque monilibus onustas eas statim uocato Zephyro tradit reportandas.

9 Quo protenus perpetrato sorores egregiae domum redeuntes iamque gliscentis inuidiae felle fraglantes multa secum sermonibus mutuis perstrepebant. Sic denique infit altera : 'En orba et saeua et iniqua Fortuna! hocine tibi complacuit ut utroque pari parente prognatae diuersam sortem sustineremus? et nos quidem, quae natu maiores sumus, maritis aduenis ancillae deditae, extorres et lare et ipsa patria degamus, longe parentum uelut exulantes, haec autem nouissima, quam fetu satiante postremus partus effudit, tantis opibus et deo marito potita sit, quae nec uti recte tanta bonorum copia nouit? uidisti, soror, quanta in domo iacent et qualia monilia, quae praenitent uestes, quae splendicant gemmae, quantum praeterea passim calcatur aurum. Quod si maritum etiam tam formonsum tenet ut adfirmat, nulla nunc in orbe toto felicior uiuit; fortassis tamen procedente consuetudine et adfectione roborata deam quoque illam deus maritus efficiet. Sic est hercules, sic se gerebat ferebatque. Iam iam sursum respicit et deam spirat mulier, quae uoces ancillas habet et uentis ipsis imperitat. At ego misera primum patre meo seniorem maritum sortita sum, dein cucurbita caluiorem et quouis puero pusilliorem, cunctam domum seris et catenis obditam custodientem'.

10 Suscipit alia : 'Ego uero maritum articulari etiam morbo complicatum curuatumque ac per hoc rarissimo uenerem meam recolentem sustineo, plerumque detortos et duratos in lapidem digitos eius perfricans, fomentis olidis et pannis sordidis et faetidis cataplasmatibus manus tam delicatas istas adurens, nec uxoris officiosam faciem, sed medicae laboriosam personam sustinens. Et tu quidem, soror, uideris, quam patienti uel potius seruili (dicam enim libere quod sentio) haec perferas animo. Enimuero ego nequeo sustinere ulterius tam beatam fortunam conlapsam indignae. Recordare enim, quam superbe, quam adroganter nobiscum egerit et ipsa iactatione immodicae ostentationis tumentem suum prodiderit animum deque tantis diuitiis exigua nobis inuita proiecerit confestimque praesentia nostra grauata propelli et efflari exsibilarique nos iusserit. Nec sum mulier nec omnino spiro, nisi eam pessum de tantis opibus deiecero. Ac si tibi etiam, ut par est, inacuit nostra contumelia, consilium ualidum requiramus ambae. Iamque ista, quae ferimus, non parentibus nostris ac nec ulli monstremus alii,

immo nec omnino quicquam de eius salute norimus. Sat est, quod ipsae uidimus quae uidisse paenituit, nedum ut genitoribus et omnibus populis tam beatum eius differamus praeconium. Nec sunt enim beati quorum diuitias nemo nouit. Sciet se non ancillas sed sorores habere maiores. Et nunc quidem concedamus ad maritos et lares pauperes nostros sed plane sobrios reuisamus, diuque cogitationibus pressioribus instructae ad superbiam poeniendam firmiores redeamus’.

11 Placet pro bono duabus malis malum consilium, totisque illis tam pretiosis muneribus absconditis comam trahentes et proinde ut merebantur ora lacerantes simulatos redintegrant fletus. Ac sic parentes quoque redulcerato prorsum dolore raptim deterrentes, uesania turgidae domus suas contendunt, dolum scelestum, immo uero parricidium struentes contra sororem insontem. Interea Psychen maritus ille quem nescit rursum suis illis nocturnis sermonibus sic commonet : ‘Videsne, quantum tibi periculum uelitatur Fortuna eminus ? ac, nisi longe firmiter praecaues, mox comminus congredietur. Perfidae lupulae magnis conatibus nefarias insidias tibi comparant, quarum summa est ut te suadeant meos explorare uultus, quos, ut tibi saepe praedixi, non uidebis, si uideris. Ergo igitur si posthac pessimae illae lamiae noxiis animis armatae uenerint (uenient autem, scio), neque omnino sermonem conferas et, si id tolerare pro genuina simplicitate proque animi tui teneritudine non potueris, certe de marito nil quicquam uel audias uel respondeas. Nam et familiam nostram iam propagabimus et hic adhuc infantilis uterus gestat nobis infantem alium, si texeris nostra secreta silentio, diuinum, si profanaueris, mortalem’.

12 Nuntio Psyche laeta florebat et diuinae subolis solacio plaudebat et futuri pignoris gloria gestiebat et materni nominis dignitate gaudebat. Crescentes dies et menses exeuntes anxia numerat et sarcinae nesciae rudimento miratur de breui punctulo tantum incrementulum locupletis uteri. Sed iam pestes illae taeterrimaeque furiae anhelantes uipereum uirus et festinantes impia celeritate nauigabant. Tunc sic iterum momentarius maritus suam Psychen admonet : ‘Dies ultima et casus extremus! En sexus infestus et sanguis inimicus iam sumpsit arma et castra commouit et aciem direxit et classicum personauit. Iam mucrone destricto iugulum tuum nefariae tuae sorores petunt. Heu quantis urguemur cladibus, Psyche dulcissima! Tui nostrique miserere religiosaque continentia domum

maritum teque et istum paruulum nostrum imminentis ruinae infortunio libera. Nec illas scelestas feminas, quas tibi post internecinum odium et calcata sanguinis fœdera sorores appellare non licet, uel uideas uel audias, cum in morem Sirenum scopulo prominentes funestis uocibus saxa personabunt'.

13 Suscipit Psyche singultu lacrimoso sermonem incertans : 'Iam dudum, quod sciam, fidei atque parciloquio meo perpendisti documenta, nec eo setius adprobabitur tibi nunc etiam firmitas animi mei. Tu modo Zephyro nostro rursum praecipe, fungatur obsequio et in uicem denegatae sacrosanctae imaginis tuae redde saltem conspectum sororum. Per istos cinnameos et undique pendulos crines tuos, per teneras et teretis et mei similes genas, per pectus nescio quo calore feruidum, sic in hoc saltem paruulo cognoscam faciem tuam, supplicis anxiae piis precibus erogatus germani complexus indulge fructum et tibi deuotae deuinctaeque Psychae animam gaudio recrea. Nec quicquam amplius in tuo uultu requiro, iam nil officiunt mihi nec ipsae nocturnae tenebrae : teneo te meum lumen'. His uerbis et amplexibus mollibus decantatus maritus lacrimasque ei suis crinibus detergens facturum spopondit et praeuertit statim lumen nascentis diei.

14 Iugum sororium consponsae factionis ne parentibus quidem uisis recta de nauibus scopulum petunt illum praecipiti cum uelocitate nec uenti ferentis oppertae praesentiam licentiosa cum temeritate prosiliunt in altum. Nec immemor Zephyrus regalis edicti, quamuis inuitus, susceptas eas gremio spirantis aurae solo reddidit. At illae incunctatae statim conferto uestigio domum penetrant complexaeque praedam suam sororis nomen ementientes thensaurumque penitus abditae fraudis uultu laeto tegentes sic adulant : 'Psyche, non ita [ut] pridem paruula et ipsa iam mater es! Quantum putas boni nobis in ista geris perula! Quantis gaudiis totam domum nostram hilarabis! O nos beatas, quas infantis aurei nutrimenta laetabunt! Qui si parentum ut oportet pulchritudini responderit, prorsus Cupido nascetur'.

15 Sic adfectione simulata paulatim sororis inuadunt animum. Statimque eas lassitudine uiae sedilibus refotas et balnearum uaporosis fontibus curatas pulcherrimo triclinio mirisque illis et beatis edulibus atque tuccetis oblectat. Iubet citharam loqui : psallitur; tibias agere : sonatur; choros canere : cantatur. Quae cuncta nullo praesente dulcissimis modulis animos audientium

remulcebant. Nec tamen scelestarum feminarum nequitia uel illa mellita cantus dulcedine mollita conquieuit, sed ad destinatam fraudium pedicam sermonem conferentes dissimulanter occipiunt sciscitari, qualis ei maritus et unde natalium, secta cuia proueniret. Tunc illa simplicitate nimia pristini sermonis oblita nouum commentum instruit aitque maritum suum de prouincia proxima, magnis pecuniis negotiantem, iam medium cursum aetatis agere, interspersum rara canitie. Nec in sermone isto tantillum morata rursum opiparis muneribus eas onustas uentoso uehiculo reddidit.

16 Sed dum Zephyri tranquillo spiritu sublimatae domum redeunt, sic secum altercantes : 'Quid, soror, dicimus de tam monstruoso fatuae illius mendacio? Tunc adulescens modo florenti lanugine barbam instruens, nunc aetate media candenti canitie lucidus. Quis ille, quem temporis modici spatium repentina senecta reformauit? nil aliud repperies, mi soror, quam uel mendacia istam pessimam feminam confingere uel formam mariti sui nescire. Quorum utrum uerum est, opibus istis quam primum exterminanda est. Quod si uiri sui faciem ignorat, deo profecto denupsit et deum nobis praegnatione ista gerit. Certe si diuini puelli — quod absit! — haec mater audierit, statim me laqueo nexili suspendam. Ergo interim ad parentes nostros redeamus et exordio sermonis huius quam concolores fallacias adtexamus'.

17 Sic inflammatae, parentibus fastidienter appellatis et nocte turbata uigiliis, perditae matutino scopulum peruolant et inde soliti uenti praesidio uehementer deuolant lacrimisque pressura palpebrarum coactis hoc astu puellam appellant : 'Tu quidem felix et ipsa tanti mali ignorantia beata sedes incuriosa periculi tui, nos autem, quae peruigili cura rebus tuis excubamus, cladibus tuis misere cruciamur. Pro uero namque comperimus nec te, sociae scilicet doloris casusque tui, celare possumus immanem colubrum, multinodis uoluminibus serpentem, ueneno noxio colla sanguinantem hiantemque ingluuie profunda, tecum noctibus latenter adquiescere. Nunc recordare sortis Pythicae, quae te procacis bestiae nuptiis destinatam esse clamauit. Et multi coloni quique circumsecus uenantur et accolae plurimi uiderunt eum uespera redeuntem e pastu proximique fluminis uadis innatantem.

18 Nec diu blandis alimoniarum obsequiis te saginaturum omnes adfirmant, sed cum primum praegnationem tuam plenus maturauerit uterus, opimiore fructu praeditam deuoraturum. Ad haec iam

tua est existimatio, utrum sororibus pro tua cara salute sollicitis adsentiri uelis et declinata morte nobiscum secura periculi uiuere an saeuissimae bestiae sepeliri uisceribus. Quod si te ruris huius uocalis solitudo uel clandestinae ueneris faetidi periculosique concubitus et uenenati serpentis amplexus delectant, certe piae sorores nostrum fecerimus'. Tunc Psyche misella, utpote simplex et animi tenella, rapitur uerborum tam tristium formidine : extra terminum mentis suae posita prorsus omnium mariti monitionum suarumque promissionum memoriam effudit et in profundum calamitatis sese praecipitauit, tremensque et exangui colore lurida, tertiata uerba semhianti uoce substrepens sic ad illas ait :

19 'Vos quidem, carissimae sorores, ut par erat, in officio uestrae pietatis permanetis, uerum et illi qui talia uobis adfirmant non uidentur mihi mendacium fingere. Nec enim unquam uiri mei uidi faciem uel omnino cuiatis sit noui, sed tantum nocturnis subaudiens uocibus maritum incerti status et prorsus lucifugam tolero bestiamque aliquam recte dicentibus uobis merito consentio. Me quippe magnopere semper a suis terret aspectibus malumque grande de uultus curiositate praeminatur. Nunc siquam salutarem opem periclitanti sorori uestrae potestis adferre, iam nunc subsistite; ceterum incuria sequens prioris prouidentiae beneficia corrumpit'. Tunc nanctae iam portis patentibus nudatum sororis animum facinorosae mulieres omissis tectae machinae latibulis, destrictis gladiis fraudium simplicis puellae pauentes cogitationes inuadunt. Sic denique altera :

20 'Quoniam nos originis nexus pro tua incolumitate periculum quidem nullum ante oculos habere compellit, uiam quae sola deducit [iter] ad salutem diu diuque cogitatam monstrabimus tibi. Nouaculam praeacutam, adpulsu etiam palmulae lenientis exasperatam tori qua parte cubare consuesti latenter absconde lucernamque concinnem completam oleo, claro lumine praemicantem subde aliquo claudentis aululae tegmine, omnique isto apparatu tenacissime dissimulato, postquam sulcatos intrahens gressus cubile solitum conscenderit iamque porrectus et exordio somni prementis implicitus altum soporem flare coeperit, toro delapsa nudoque uestigio pensilem gradum pullulatim minuens caecae tenebrae custodia liberata lucerna praeclari tui facinoris oportunitatem de luminis consilio mutuare et ancipiti telo illo audaciter prius dextera sursum elata nisu quam ualido noxii serpentis nodum ceruicis et capitis abscide.

Nec nostrum tibi deerit subsidium, sed cum primum illius morte salutem tibi feceris, anxiae praestolabimus cunctisque istis ocius tecum relatis uotiuis nuptiis hominem te iungemus homini'.

21 Tali uerborum incendio flammata uiscera sororis iam prorsus ardentis. Deserentes ipsam protinus, tanti mali confinium sibi etiam eximie metuentes, flatus alitis impulsu solito porrectae super scopulum ilico pernici se fuga proripiunt statimque conscensis nauibus abeunt. At Psyche relicta sola, nisi quod infestis furiis agitata sola non est, aestu pelagi simile maerendo fluctuat et, quamuis statuto consilio et obstinato animo, iam tamen facinori manus admouens adhuc incerta consilii titubat multisque calamitatis suae distrahitur adfectibus. Festinat, differt; audet, trepidat; diffidit, irascitur; et, quod est ultimum, in eodem corpore odit bestiam, diligit maritum. Vespera tamen iam noctem trahente praecipiti festinatione nefarii sceleris instruit apparatum. Nox aderat et maritus aderat, primusque Veneris proeliis uelitatus altum soporem descenderat.

22 Tunc Psyche et corporis et animi alioquin infirma, fati tamen saeuitia subministrante uiribus roboratur et prolata lucerna et adrepta nouacula sexum audacia mutatur. Sed cum primum luminis oblatione tori secreta claruerunt, uidet omnium ferarum mitissimam dulcissimamque bestiam, ipsum illum Cupidinem formonsum deum formonse cubantem, cuius aspectu lucernae quoque lumen hilaratum increbruit et acuminis sacrilegi nouacula praenitebat. At uero Psyche tanto aspectu deterrita et impos animi, marcido pallore defecta tremensque desedit in imos poplites et ferrum quaerit abscondere, sed in suo pectore. Quod profecto fecisset, nisi ferrum timore tanti flagitii manibus temerariis delapsum euolasset. Iamque lassa, salute defecta, dum saepius diuini uultus intuetur pulchritudinem, recreatur animi. Videt capitis aurei genialem caesariem ambrosia temulentam, ceruices lacteas genasque purpureas pererrantes crinium globos decoriter impeditos, alios antependulos, alios retropendulos, quorum splendore nimio fulgurante iam et ipsum lumen lucernae uaccillabat. Per umeros uolatilis dei pinnae roscidae micanti flore candicant et quamuis alis quiescentibus extimae plumulae tenellae ac delicatae tremule resultantes inquieta lasciuiunt. Ceterum corpus glabellum atque luculentum et quale peperisse Venerem non paeniteret. Ante lectuli pedes iacebat arcus et pharetra et sagittae, magni dei propitia tela.

23 Quae dum insatiabili animo Psyche satis et curiosa rimatur atque pertrectat et mariti sui miratur arma, depromit unam de pharetra sagittam et puncto pollicis extremam aciem periclitabunda trementis etiam nunc articuli nisu fortiore pupugit altius, ut per summam cutem rorauerint paruulae sanguinis rosei guttae. Sic ignara Psyche sponte in Amoris incidit amorem. Tunc magis magisque cupidine fraglans Cupidinis, prona in eum efflictim inhians patulis ac petulantibus sauiis festinanter ingestis de somni mensura metuebat. Sed dum bono tanto percita saucia mente fluctuat, lucerna illa siue perfidia pessima siue inuidia noxia siue quod tale corpus contingere et quasi basiare et ipsa gestiebat, euomuit de summa luminis sui stillam feruentis olei super umerum dei dexterum. Hem, audax et temeraria lucerna et amoris uile ministerium, ipsum ignis totius dominum aduris, cum te scilicet amator aliquis ut diutius cupitis etiam nocte potiretur primus inuenerit. Sic inustus exiluit deus uisaque detectae fidei colluuie protinus ex oculis et manibus infelicissimae coniugis tacitus auolauit.

24 At Psyche statim resurgentis eius crure dextero manibus ambabus adrepto sublimis euectionis adpendix miseranda et per nubilas plagas penduli comitatus extrema consequia tandem fessa delabitur solo. Nec deus amator humi iacentem deserens inuolauit proximam cupressum deque eius alto cacumine sic eam grauiter commotus adfatur : 'Ego quidem, simplicissima Psyche, parentis meae Veneris praeceptorum immemor, quae te miseri extremique hominis deuinctam cupidine infimo matrimonio addici iusserat, ipse potius amator aduolaui tibi. Sed hoc feci leuiter, scio, et praeclarus ille sagittarius ipse me telo meo percussi teque coniugem meam feci, ut bestia scilicet tibi uiderer et ferro caput excideres meum, quod istos amatores tuos oculos gerit! Haec tibi identidem semper cauenda censebam, haec beniuole remonebam. Sed illae quidem consiliatrices egregiae tuae tam perniciosi magisterii dabunt actutum mihi poenas, te uero tantum fuga mea puniuero'. Et cum termino sermonis pinnis in altum se proripuit.

25 Psyche uero humi prostrata et quantum uisu poterat uolatus mariti prospiciens extremis affligebat lamentationibus animum. Sed ubi remigio plumae raptum maritum proceritas spatii fecerat alienum, per proximi fluminis marginem praecipitem sese dedit. Sed mitis fluuius, in honorem dei scilicet qui et ipsas aquas urere consueuit, metuens sibi confestim eam innoxio uolumine super

ripam florentem herbis exposuit. Tunc forte Pan deus rusticus iuxta supercilium amnis sedebat, complexus Echo montanam deam eamque uoculas omnimodas edocens reccinere; proxime ripam uago pastu lasciuiunt comam fluuii tondentes capellae. Hircuosus deus sauciam Psychen atque defectam, utcumque casus eius non inscius, clementer ad se uocatam sic permulcet uerbis lenientibus : 'Puella scitula, sum quidem rusticanus et upilio, sed senectutis prolixae beneficio multis experimentis instructus. Verum si recte coniecto, quod profecto prudentes uiri diuinationem autumant, ab isto titubante et saepius uaccillante uestigio deque nimio pallore corporis et adsiduo suspiritu, immo et ipsis maerentibus oculis tuis, amore nimio laboras. Ergo mihi ausculta nec te rursus praecipitio uel ullo mortis accersito [te] genere perimas. Luctum desine et pone maerorem, precibusque potius Cupidinem deorum maximum percole, et utpote adulescentem delicatum luxuriosumque blandis obsequiis promerere.

26 Sic locuto deo pastore nulloque sermone reddito sed adorato tantum numine salutari Psyche pergit ire. Sed cum aliquam multum uiae laboranti uestigio pererrasset, inscio quodam tramite iam die labente accedit quandam ciuitatem, in qua regnum maritus unius sororis eius optinebat. Qua re cognita Psyche nuntiari praesentiam suam sorori desiderat, mox inducta mutuis amplexibus alternae salutationis expletis percontanti causas aduentus sui sic incipit : 'Meministi consilium uestrum, scilicet quo mihi suasistis ut bestiam, quae mariti mentito nomine mecum quiescebat, prius quam ingluuie uoraci me misellam hauriret ancipiti nouacula perimerem. Set cum primum, ut aeque placuerat, conscio lumine uultus eius aspexi, uideo mirum diuinumque prorsus spectaculum, ipsum illum deae Veneris filium, ipsum inquam Cupidinem leni quiete sopitum. Ac dum tanti boni spectaculo percita et nimia uoluptatis copia turbata fruendi laborarem inopia, casu scilicet pessumo lucerna feruens oleum rebulliuit in eius umerum. Quo dolore statim somno recussus ubi me ferro et igni conspexit armatam, "tu quidem" inquit "ob istud tam dirum facinus confestim toro meo diuorte tibique res tuas habeto, ego uero sororem tuam — et nomen quo tu censeris aiebat — iam mihi confestim farreatis nuptis coniugabo". Et statim Zephyro praecipit, ultra terminos me domus eius efflaret'.

27 Necdum sermonem Psyche finierat, et illa uesanae libidinis et inuidiae noxiae stimulis agitata, e re concinnato mendacio fallens

maritum, quasi de morte parentum aliquid comperisset, statim nauem ascendit et ad illum scopulum protinus pergit et quamuis alio flante uento, caeca spe tamen inhians, 'accipe me' dicens 'Cupido, dignam te coniugem, et tu, Zephyre, suscipe dominam' saltu se maximo praecipitem dedit. Nec tamen ad illum locum uel saltem mortua peruenire potuit. Nam per saxa cautium membris iactatis atque dissipatis et proinde ut merebatur laceratis uisceribus suis alitibus bestiisque obuium ferens pabulum interiit. Nec uindictae sequentis poena tardauit. Nam Psyche rursus errabundo gradu peruenit ad ciuitatem aliam, in qua pari modo soror morabatur alia. Nec setius et ipsa fallacie germanitatis inducta et in sororis sceleratas nuptias aemula festinauit ad scopulum inque simile mortis exitium cecidit.

28 Interim dum Psyche quaestioni Cupidinis intenta populos circumibat, [at] ille uulnere lucernae dolens in ipso thalamo matris iacens ingemebat. Tunc auis peralba illa gauia, quae super fluctus marinos pinnis natat, demergit sese propere ad oceani profundum gremium. Ibi commodum Venerem lauantem natantemque propter adsistens indicat adustum filium eius, graui uulneris dolore maerentem, dubium salutis iacere iamque per cunctorum ora populorum rumoribus conuiciisque uariis omnem Veneris familiam male audire, quod ille quidem montano scortatu, tu uero marino natatu secesseritis ac per hoc non uoluptas ulla, non gratia, non lepos, sed incompta et agrestia et horrida cuncta sint, non nuptiae coniugales, non amicitiae sociales, non liberum caritates, sed enormis eluuies et squalentium foederum insuaue fastidium. Haec illa uerbosa et satis curiosa auis in auribus Veneris fili lacerans existimationem ganniebat. At Venus irata solidum exclamat repente: 'Ergo iam ille bonus filius meus habet amicam aliquam? prome, agedum, quae sola mihi seruis amanter, nomen eius quae puerum ingenuum et inuestem sollicitauit, siue illa de Nympharum populo seu de Horarum numero seu de Musarum choro uel de mearum Gratiarum ministerio'. Nec loquax illa conticuit auis, sed 'nescio' inquit 'domina; puto puellam (si probe memini, Psyches nomine dicitur) efflicte cupere'. Tunc indignata Venus exclamauit uel maxime: 'Psychen ille, meae formae succubam, mei nominis aemulam, si uere diligit, nimirum illud incrementum lenam me putauit, cuius monstratu puellam illam cognosceret'?

29 Haec quiritans properiter emergit e mari suumque protinus

aureum thalamum petit et reperto, sicut audierat, aegroto puero iam inde a foribus quam maxime boans : 'honesta' inquit 'haec et natalibus nostris bonaeque tuae frugi congruentia ? ut primum quidem tuae parentis immo dominae praecepta calcares nec sordidis amoribus inimicam meam cruciares, uerum etiam hoc aetatis puer tuis licentiosis et immaturis iungeres amplexibus, ut ego nurum scilicet tolerarem inimicam ? sed utique praesumis nugo et corruptor et inamabilis te solum generosum nec me iam per aetatem posse concipere. Velim ergo scias multo te meliorem filium alium genituram; immo, ut contumeliam magis sentias, aliquem de meis adoptaturam uernulis eique donaturam istas pinnas et flammas et arcum et ipsas sagittas et omnem meam supellectilem, quam tibi non ad hos usus dederam. Nec enim de patris tui bonis ad instructionem istam quicquam concessum est.

30 Sed male a prima pueritia inductus es et acutas manus habes et maiores tuos irreuerenter pulsasti totiens, et ipsam matrem tuam, me inquam ipsam, parricida, denudas cotidie et percussisti saepius et quasi uiduam utique contemnis, nec uitricum tuum, fortissimum illum maximumque bellatorem, metuis. Quidni ? cui saepius in angorem mei paelicatus puellas propinare consuesti. Sed iam faxo te lusus huius paeniteat et sentias acidas et amaras istas nuptias. — Sed nunc inrisui habita quid agam ? quo me conferam ? quibus modis stelionem istum cohibeam ? petamne auxilium ab inimica mea Sobrietate, quam propter huius ipsius luxuriam offendi saepius ? at rusticae squalentisque feminae conloquium [prorsus adhibenda est] horresco; nec tamen uindictae solacium undeunde spernendum est. Illa mihi prorsus adhibenda est, nec ulla alia, quae castiget asperrime nugonem istum, pharetram explicet, [et] sagittas dearmet, arcum enodet, taedam deflammet, immo et ipsum corpus eius acrioribus remediis coherceat. Tunc iniuriae meae litatum crediderim, cum eius comas, quas istis manibus meis subinde aureo nitore perstrinxi, deraserit, pinnas, quas meo gremio nectarei fontis infeci, praetotonderit'.

31 Sic effata foras sese proripit infesta et stomachata biles Venerias. Sed eam protinus Ceres et Iuno continantur uisamque uultu tumido quaesiere, cur truci supercilio tantam uenustatem micantium oculorum coherceret ? At illa : 'oportune' inquit 'ardenti prorsus isto meo pectori uolentiam scilicet perpetraturae uenitis. Sed totis, oro, uestris uiribus Psychen illam fugitiuam uolaticam mihi requirite.

Nec enim uos utique domus meae famosa fabula et non dicendi filii mei facta latuerunt'. Tunc illae non ignarae, quae gesta sunt, palpare Veneris iram saeuientem sic adortae : 'Quid tale, domina, deliquit tuus filius ut animo peruicaci uoluptates illius impugnes, et quam ille diligit tu quoque perdere gestias? quod autem, oramus, isti crimen, si puellae lepidae libenter adrisit? an ignoras eum masculum et iuuenem esse, uel certe iam quot sit annorum oblita es? an, quod aetatem portat bellule, puer tibi semper uidetur? mater autem tu et praeterea cordata mulier filii tui lusus semper explorabis curiose et in eo luxuriem culpabis et amores reuinces et tuas artes tuasque delicias in formonso filio reprehendes? quis autem te deum, quis hominum patietur, passim cupidines populis disseminantem, cum tuae domus amores amare coherceas et uitiorum muliebrium publicam praecludas officinam'? Sic illae metu sagittarum patrocinio gratioso Cupidini quamuis absenti blandiebantur. Sed Venus indignata ridicule tractari suas iniurias praeuersis illis altrouorsus concito gradu pelago uiam capessit.

VI 1 Interea Psyche uariis iactabatur discursibus, dies noctesque mariti uestigationibus inquieta animo, tanto cupidior iratum licet [si] non uxoris blanditiis lenire, certe seruilibus precibus propitiare. Et prospecto templo quodam in ardui montis uertice 'unde autem' inquit 'scio, an istic meus degat dominus'? et ilico dirigit citatum gradum, quem defectum prorsus adsiduis laboribus spes incitabat et uotum. Iamque nauiter emensis celsioribus iugis puluinaribus sese proximam intulit. Videt spicas frumentarias in aceruo et alias flexiles in corona, et spicas hordei uidet. Erant et falces et operae messoriae mundus omnis, sed cuncta passim iacentia et incuria confusa et ut solet aestu laborantium manibus proiecta. Haec singula Psyche curiose diuidit et discretim remota rite componit, rata scilicet nullius dei fana ac caerimonias neclegere se debere, sed omnium beniuolam misericordiam corrogare.

2 Haec eam sollicite seduloque curantem Ceres alma deprehendit et longum exclamat protinus : 'Ain Psyche miseranda! Totum per orbem Venus anxia disquisitione tuum uestigium furens animi requirit teque ad extremum supplicium expetit et totis numinis sui uiribus ultionem flagitat, tu uero rerum mearum tutelam nunc geris et aliud quicquam cogitas nisi de tua salute'? Tunc Psyche pedes eius aduoluta et uberi fletu rigans deae uestigia humumque uerrens crinibus suis multiiugis precibus editis ueniam postulabat.

'Per ego te frugiferam tuam dexteram istam deprecor, per laetificas messium caerimonias, per tacita secreta cistarum et per famulorum tuorum draconum pinnata curricula et glebae Siculae sulcamina et currum rapacem et terram tenacem et inluminarum Proserpinae nuptiarum demeacula et luminosarum filiae inuentionum remeacula et cetera quae silentio tegit Eleusinis Atticae sacrarium, miserandae Psyches animae, supplicis tuae, subsiste. Inter istam spicarum congeriem patere uel pauculos dies delitescam, quoad deae tantae saeuiens ira spatio temporis mitigetur uel certe meae uires diutino labore fessae quietis interuallo leuentur'.

3 Suscipit Ceres : 'Tuis quidem lacrimosis precibus et commoueor et opitulari cupio, sed cognatae meae, cum qua etiam foedus antiquum amicitiae colo, bonae praeterea feminae, malam gratiam subire nequeo. Decede itaque de istis aedibus protinus et quod a me retenta custoditaque non fueris optimi consule'. Contra spem suam repulsa Psyche et afflicta duplici maestitia, iter retrorsum porrigens inter subsitae conuallis sublucidum lucum prospicit fanum sollerti fabrica structum, nec ullam uel dubiam spei melioris uiam uolens omittere sed adire cuiuscumque dei ueniam, sacratis foribus proximat. Videt dona pretiosa ac lacinias auro litteratas ramis arborum postibusque suffixas, quae cum gratia facti nomen deae cui fuerant dicata testabantur. Tunc genu nixa et manibus aram tepentem amplexa detersis ante lacrimis sic adprecatur :

4 'Magni Iouis germana et coniuga, siue tu Sami, quae sola partu uagituque et alimonia tua gloriatur, tenes uetusta delubra ; siue celsae Carthaginis, quae te uirginem uectura leonis caelo commeantem percolit, beatas sedes frequentas ; siue prope ripas Inachi, qui te iam nuptam Tonantis et reginam dearum memorat, inclitis Argiuorum praesides moenibus ; quam cunctus oriens Zygiam ueneratur et omnis occidens Lucinam appellat : sis meis extremis casibus Iuno Sospita meque in tantis exantlatis laboribus defessam imminentis periculi metu libera. Quod sciam, soles praegnatibus periclitantibus ultro subuenire'. Ad istum modum supplicanti statim sese Iuno cum totius sui numinis augusta dignitate praesentat et protinus : 'quam uellem' inquit 'per fidem, nutum meum precibus tuis accommodare ! Sed contra uoluntatem Veneris, nurus meae, quam filiae semper dilexi loco, praestare me pudor non sinit. Tunc etiam legibus, quae seruos alienos perfugas inuitis dominis uetant suscipi, prohibeor'.

5 Isto quoque fortunae naufragio Psyche perterrita nec indipisci iam maritum uolatilem quiens, tota spe salutis deposita sic ipsa suas cogitationes consuluit: 'Iam quae possunt alia meis aerumnis temptari uel adhiberi subsidia, cui nec dearum quidem quanquam uolentium potuerunt prodesse suffragia? quosum itaque tantis laqueis inclusa uestigium porrigam? quibusque tectis uel etiam tenebris abscondita magnae Veneris ineuitabiles oculos effugiam? quin igitur masculum tandem sumis animum et cassae speculae renuntias fortiter et ultroneam te dominae tuae reddis et uel sera modestia saeuientes impetus eius mitigas? qui scias, an etiam quem diu quaeritas illic in domo matris repperies'? Sic ad dubium obsequium, immo ad certum exitium praeparata principium futurae secum meditabatur obsecrationis.

6 At Venus terrenis remediis inquisitionis abnuens caelum petit. Iubet construi currum, quem ei Vulcanus aurifex suptili fabrica studiose poliuerat et ante thalami rudimentum nuptiale munus obtulerat, limae tenuantis detrimento conspicuum et ipsius auri damno pretiosum. De multis quae circa cubiculum dominae stabulant procedunt quattuor candidae columbae et hilaris incessibus picta colla torquentes iugum gemmeum subeunt susceptaque domina laetae subuolant. Currum deae prosequentes gannitu constrepenti lasciuiunt passeres et ceterae quae dulce cantitant aues melleis modulis suaue resonantes aduentum deae pronuntiant. Cedunt nubes et caelum filiae panditur et summus aether cum gaudio suscipit deam. Nec obuias aquilas uel accipitres rapaces pertimescit magnae Veneris canora familia.

7 Tunc se protinus ad Iouis regias arces dirigit et petitu superbo Mercuri, dei uocalis, operae necessariam usuram postulat. Nec rennuit Iouis caerulum supercilium. Tunc ouans ilico comitante etiam Mercurio Venus caelo demeat eique sollicite serit uerba: 'Frater Arcadi, scis nempe sororem tuam Venerem sine Mercuri praesentia nil unquam fecisse, nec te praeterit utique, quanto iam tempore delitescentem ancillam nequiuerim repperire. Nil ergo superest quam tuo praeconio praemium inuestigationis publicitus edicere. Fac ergo mandatum matures meum et indicia, qui possit agnosci, manifeste designes, ne siquis occultationis inlicitae crimen subierit, ignorantiae se possit excusatione defendere'. Et simul dicens libellum ei porrigit, ubi Psyches nomen continebatur et cetera. Quo facto protinus domum secessit.

8 Nec Mercurius omisit obsequium; nam per omnium ora populorum passim discurrens sic mandatae praedicationis munus exequebatur : 'Siquis a fuga retrahere uel occultam demonstrare poterit fugitiuam regis filiam, Veneris ancillam, nomine Psychen, conueniat retro metas Murtias Mercurium praedicatorem, accepturus indiciuae nomine ab ipsa Venere septem sauia suauia et unum blandientis adpulsu linguae longe mellitum'. Ad hunc modum pronuntiante Mercurio tanti praemii cupido certatim omnium mortalium studium adrexerat. Quae res nunc uel maxime sustulit Psyches omnem cunctationem. Iamque fores ei dominae proximanti occurrit una de famulitione Veneris nomine Consuetudo statimque quantum maxime potuit exclamat : 'Tandem, ancilla nequissima, dominam habere te scire coepisti? an pro cetera morum tuorum temeritate istud quoque nescire te fingis, quantos labores circa tuas inquisitiones sustinuerimus? sed bene, quod meas potissimum manus incidisti et inter Orci cancros iam ipsos haesisti, datura scilicet actutum tantae contumaciae poenas'.

9 Et audaciter in capillos eius immissa manu trahebat eam nequaquam renitentem. Quam ubi primum inductam oblatamque sibi conspexit Venus, laetissimum cachinnum extollit et qualem solent furenter irati, caputque quatiens et ascalpens aurem dexteram : 'Tandem' inquit 'dignata es socrum tuam salutare? an potius maritum, qui tuo uulnere periclitatur, interuisere uenisti? sed esto secura, iam enim excipiam te ut bonam nurum condecet'. Et 'ubi sunt' inquit 'Sollicitudo atque Tristities, ancillae meae'? Quibus intro uocatis torquendam tradidit eam. At illae sequentes erile praeceptum Psychen misellam flagellis afflictam et ceteris tormentis excruciatam iterum dominae conspectui reddunt. Tunc rursus sublato risu Venus : 'et ecce' inquit 'nobis turgidi uentris sui lenocinio commouet miserationem, unde me praeclara subole auiam beatam scilicet faciat. Felix uero ego, quae in ipso aetatis meae flore uocabor auia, et uilis ancillae filius nepos Veneris audiet. Quanquam inepta ego frustra filium dicam. Impares enim nuptiae et praeterea in uilla sine testibus et patre non consentiente factae legitimae non possunt uideri, ac per hoc spurius iste nascetur; si tamen partum omnino perferre te patiemur'.

10 His editis inuolat eam uestemque plurifariam diloricat capilloque discisso et capite conquassato grauiter affligit, et accepto frumento et hordeo et milio et papauere et cicere et lente et faba

commixtisque aceruatim confusis in unum grumulum sic ad illam : ‘Videris enim mihi tam deformis ancilla nullo alio sed tantum sedulo ministerio amatores tuos promereri, iam ergo et ipsa frugem tuam periclitabor. Discerne seminum istorum passiuam congeriem, singulisque granis rite dispositis atque seiugatis ante ipsam uesperam opus expeditum approbato mihi’. Sic assignato tantorum seminum cumulo ipsa cenae nuptiali concessit. Nec Psyche manus admolitur inconditae illi et inextricabili moli, sed immanitate praecepti consternata silens obstupescit. Tunc formicula illa paruula atque ruricula, certa difficultatis tantae laborisque, miserta contubernalis magni dei socrusque saeuitiam execrata, discurrens nauiter conuocat corrogatque cunctam formicarum accolarum classem. ‘Miseremini, terrae omniparentis agiles alumnae, miseremini et Amoris uxori, puellae lepidae, periclitanti prompta uelocitate succurrite’. Ruunt aliae superque aliae sepedum populorum undae summoque studio singulae granatim totum digerunt aceruum separatimque distributis dissitisque generibus e conspectu perniciter abeunt.

11 Sed initio noctis e conuiuio nuptiali uino madens et fragrans balsama Venus remeat totumque reuincta corpus rosis micantibus, uisaque diligentia miri laboris ‘non tuum’ inquit ‘nequissima, nec tuarum manuum istud opus, sed illius, cui tuo, immo et ipsius malo placuisti’. Et frusto cibarii panis ei proiecto cubitum facessit. Interim Cupido solus interioris domus gunaecei [cubiculi] custodia clausus cohercebatur acriter, partim ne petulanti luxurie uulnus grauaret, partim ne cum sua cupita conueniret. Sic ergo distentis et sub uno tecto separatis amatoribus tetra nox exanclata. Sed Aurora commodum inequitante uocatae Psychae Venus infit talia : ‘Videsne illud nemus, quod fluuio praeterluenti ripisque longis attenditur, cuius imi gurgites uicinum fontem despiciunt ? oues ibi nitentis auri decore florentes incustodito pastu uagantur. Inde de coma pretiosi uelleris floccum mihi confestim quoquo modo quaesitum adferas censeo’.

12 Perrexit Psyche uolenter, non obsequium quidem illa functura, sed requiem malorum praecipitio fluuialis rupis habitura. Sed inde de fluuio musicae suauis nutricula, leni crepitu dulcis aurae diuinitus inspirata, sic uaticinatur arundo uiridis : ‘Psyche, tantis aerumnis exercita, neque tua miserrima morte meas sanctas aquas polluas nec uero istud horae contra formidabiles oues feras

aditum, quo de solis fraglantia mutuatae calorem truci rabie solent efferri cornuque acuto et fronte saxea et nonnunquam uenenatis morsibus in exitium saeuire mortalium; sed dum meridies solis sedauerit uaporem et pecua spiritus fluuialis serenitate conquieuerint, poteris sub illa procerissima platano, quae mecum simul unum fluentum bibit, latenter abscondere, et cum primum mitigata furia laxauerint oues animum, percussis frondibus attigui nemoris lanosum aurum repperies, quod passim stirpibus conexis obhaerescit'.

13 Sic arundo simplex et humana Psychen aegerrimam salutem suam docebat. Nec auscultatu non paenitendo diligenter instructa illa cessauit, sed obseruatis omnibus furatrina facili flauentis auri mollitie congestum gremium Veneri reportat. Nec tamen apud dominam saltem secundi laboris periculum secundum testimonium meruit, sed contortis superciliis subridens amarum sic inquit : 'Nec me praeterit huius quoque facti auctor adulterinus. Sed iam nunc ego sedulo periclitabor, an oppido forti animo singularique prudentia sis praedita. Videsne insistentem celsissimae illi rupi montis ardui uerticem, de quo fontis atri fuscae defluunt undae proxumaeque conceptaculo uallis inclusae Stygias inrigant paludes et rauca Cocyti fluenta nutriunt? indidem mihi de summi fontis penita scaturrigine rorem rigentem hauritum ista confestim defers urnula'. Sic aiens crustallo dedolatum uasculum, insuper ei grauiora comminata tradidit.

14 At illa studiose gradum celerans montis extremum petit tumulum, certe uel illic inuentura uitae pessimae finem. Sed cum primum praedicti iugi conterminos locos appulit, uidet rei uastae letalem difficultatem. Namque saxum immani magnitudine procerum et inaccessa salebritate lubricum medis e faucibus lapidis fontes horridos euomebat, qui statim proni foraminis lacunis editi perque procliue delapsi et angusti canalis exarato contecti tramite proxumam conuallem latenter incidebant. Dextra laeuaque cautibus cauatis proserpunt et... longa colla porrecti saeui dracones inconiuae uigiliae luminibus addictis et in perpetuam lucem pupulis excubantibus. Iamque et ipsae semet muniebant uocales aquae. Nam et 'discede' et 'quid facis? uide' et 'quid agis? caue' et 'fuge' et 'peribis' subinde clamant. Sic impossibilitate ipsa mutata in lapidem Psyche quamuis praesenti corpore sensibus tamen aberat, et inextricabilis periculi mole prorsus obruta lacrumarum etiam extremo solacio carebat.

15 Nec Prouidentiae bonae graues oculos innocentis animae latuit aerumna. Nam supremi Iouis regalis ales illa repente pro-

pansis utrimque pinnis affuit rapax aquila memorque ueteris obsequii, quo ductu Cupidinis Ioui pocillatorem Phrygium sustulerat, oportunam ferens opem deique numen in uxoris laboribus percolens alti culminis diales uias deserit, et ob os puellae praeuolans incipit : ‘At tu simplex alioquin et expers rerum talium sperasque te sanctissimi nec minus truculenti fontis uel unam stillam posse furari uel omnino contingere. Diis etiam ipsique Ioui formidabiles aquas istas Stygias uel fando comperisti ? quodque uos deieratis per numina deorum, deos per Stygis maiestatem solere ? sed cedo istam urnulam’. Et protinus adreptum completumque festinat libratisque pinnarum nutantium molibus inter genas saeuientium dentium et trisulca uibramina draconum remigium dextra laeuaque porrigens nolentes aquas et ut abiret innoxius praeminantes excipit, commentus ob iussum Veneris petere eique se praeministrare; quare paulo facilior adeundi fuit copia.

16 Sic acceptam cum gaudio plenam urnulam Psyche Veneri citata rettulit. Nec tamen nutum deae saeuientis uel tunc expiare potuit. Nam sic eam maiora atque peiora flagitia comminans appellat, renidens exitiabile : ‘Iam tu quidem maga uideris quaedam mihi et alta prorsus malefica, quae talibus praeceptis meis obtemperasti nauiter. Sed adhuc istud, mea pupula, ministrare debebis. Sume istam pyxidem’ — et dedit — ‘protinusque ad inferos et ipsius Orci ferales penates te derige et tunc conferens pyxidem Proserpinae : “petit de te Venus” dicito “modicum de tua mittas ei formonsitate uel ad unam saltem dieculam sufficiens. Nam quod habuit, dum filium curat aegrotum, consumpsit atque contriuit omne”. Sed haud immaturius redito, quia me necesse est indidem delitam theatrum deorum frequentare’.

17 Tunc Psyche uel maxime sensit ultimas fortunas suas et uelamento reiecto ad promptum exitium sese compelli manifeste comperit. Quidni ? quae suis pedibus ultro ad tartarum manesque commeare cogeretur. Nec cunctata diutius pergit ad quampiam turrim praealtam indidem sese datura praecipitem ; sic enim rebatur ad inferos recta atque pulcherrime se posse descendere. Sed turris prorumpit in uocem subitam et : ‘quid te’ inquit ‘praecipitem, o misella, quaeris extinguere ? quidque iam nouissimo periculo laborique isto temere succumbis ? nam si spiritus corpore tuo semel fuerit seiugatus, ibis quidem profecto ad imum tartarum, sed inde nullo pacto redire poteris. Mihi ausculta.

18 Lacedaemo Achaiae nobilis ciuitas non longe sita est : huius conterminam, deuiis abditam locis, quaere Taenarum. Inibi spiraculum Ditis et per portas hiantes monstratur iter inuium, cui te limite transmeato simul commiseris, iam canale directo perges ad ipsam Orci regiam. Sed non hactenus uacua debebis per illas tenebras incedere, sed offas polentae mulso concretas ambabus gestare manibus, at in ipso ore duas ferre stipes. Iamque confecta bona parte mortiferae uiae continaberis claudum asinum lignorum gerulum cum agasone simili, qui te rogabit decidentis sarcinae fusticulos aliquos porrigas ei; sed tu nulla uoce deprompta tacita praeterito. Nec mora, cum ad flumen mortuum uenies, cui praefectus Charon protenus expetens portorium, sic ad ripam ulteriorem sutili cumba deducit commeantes. Ergo et inter mortuos auaritia uiuit, nec Charon ille uel Ditis pater, tantus deus, quicquam gratuito facit, set moriens pauper uiaticum debet quaerere, et aes si forte prae manu non fuerit, nemo eum expirare patietur. Huic squalido seni dabis nauli nomine de stipibus quas feres alteram, sic tamen ut ipse sua manu de tuo sumat ore. Nec setius tibi pigrum fluentum transmeanti quidam supernatans senex mortuus putris adtollens manus orabit ut eum intra nauigium trahas; nec tu tamen inlicita adflectare pietate.

19 Transito fluuio modicum te progressam textrices orabunt anus, telam struentes, manus paulisper accommodes; nec id tamen tibi contingere fas est. Nam haec omnia tibi et multa alia de Veneris insidiis orientur, ut uel unam de manibus omittas offulam. Nec putes futile istud polentacium damnum leue. Altera enim perdita, lux haec tibi prorsus denegabitur. Canis namque praegrandis teriugo et satis amplo capite praeditus, immanis et formidabilis, tonantibus oblatrans faucibus, mortuos, quibus iam nil mali potest facere, frustra territando, ante ipsum limen et atra atria Proserpinae semper excubans, seruat uacuam Ditis domum. Hunc offrenatum unius offulae praeda facile praeteribis ad ipsamque protinus Proserpinam introibis, quae te comiter excipiet ac benigne, ut et molliter assidere et prandium opipare suadeat sumere. Sed tu et humi reside et panem sordidum petitum esto, deinde nuntiato, quid adueneris susceptoque quod offeretur rursus remeans canis saeuitiem offula reliqua redime, ac deinde auaro nauitae data quam reseruaueras stipe transitoque eius fluuio recalcans priora uestigia ad istum caelestium siderum redies chorum. Sed inter omnia hoc obseruan-

dum praecipue tibi censeo, ne uelis aperire uel inspicere illam quam feres pyxidem uel omnino .... addictum curiosius thensaurum'.

20 Sic turris illa prospicua uaticinationis munus explicuit. Nec morata Psyche pergit Taenarum sumptisque rite stipibus illis et offulis infernum decurrit meatum, transitoque per silentium asinario debili et amnica stipe uectori data, neclecto supernatantis mortui desiderio et spretis textricum subdolis precibus et offulae cibo sopita canis horrenda rabie domum Proserpinae penetrat. Nec offerentis hospitae sedile delicatum uel cibum beatum amplexa, sed ante pedes eius residens humilis, cibario pane contenta Veneriam pertulit legationem. Statimque secreto repletam conclusamque pyxidem suscipit et offulae sequentis fraude caninis latratibus obseratis residuaque nauitae reddita stipe longe uegetior ab inferis recurrit. Et repetita atque adorata candida ista luce, quanquam festinans obsequium terminare mentem capitur temeraria curiositate et 'ecce' inquit 'inepta ego diuinae formonsitatis gerula, quae nec tantillum quidem indidem mihi delibo, uel sic illi amatori meo formonso placitura' et cum dicto reserat pyxidem.

21 Nec quicquam ibi rerum nec formonsitas ulla, sed infernus somnus ac uere Stygius, qui statim coperculo releuatus inuadit eam crassaque soporis nebula cunctis eius membris perfunditur et in ipso uestigio ipsaque semita conlapsam possidet. Et iacebat immobilis et nihil aliud quam dormiens cadauer. Sed Cupido iam cicatrice solida reualescens nec diutinam suae Psyches absentiam tolerans, per altissimam..... [cubiculi] quo cohibebatur elapsus fenestram refectisque pinnis aliquanta quiete longe uelocius prouolans Psychen accurrit suam, detersoque somno curiose et rursum in pristinam pyxidis sedem recondito Psychen innoxio punctulo sagittae suae suscitat et : 'ecce' inquit 'rursum perieras, misella, simili curiositate. Sed interim quidem tu prouinciam, quae tibi matris meae praecepto mandata est, exequere nauiter, cetera egomet uidero'. His dictis amator leuis in pinnas se dedit, Psyche uero confestim Veneri munus reportat Proserpinae.

22 Interea Cupido amore nimio peresus et aegra facie, matris suae repentinam sobrietatem pertimescens ad armillum redit alisque pernicibus caeli penetrato uertice magno Ioui supplicat suamque causam probat. Tunc Iuppiter prehensa Cupidinis buccula manuque ad os suum relata consauiat atque ad illum : 'licet tu' inquit 'domine

fili, nunquam mihi concessu deum decretum seruaris honorem, sed istud pectus meum, quo leges elementorum et uices siderum disponuntur, conuulneraris adsiduis ictibus crebrisque terrenae libidinis foedaueris casibus contraque leges, et ipsam Iuliam, disciplinamque publicam turpibus adulteriis existimationem famamque meam laeseris, in serpentes, in ignes, in feras, in aues et gregalia pecua serenos uultus meos sordide reformando, at tamen modestiae meae memor, quodque inter istas meas manus creueris, cuncta perficiam, dum tamen scias aemulos tuos cauere ac, siqua nunc in terris puella praepollet pulchritudine, praesentis beneficii uicem per eam mihi repensare te debere'.

23 Sic fatus iubet Mercurium deos omnes ad contionem protinus conuocare, ac siqui coetu caelestium defuisses, in poenam decem milium nummum conuentum iri pronuntiare. Quo metu statim completo caelesti theatro pro sede sublimi sedens procerus Iuppiter sic enuntiat : 'Dei conscripti Musarum albo, adulescentem istum quod manibus meis alumnatus sim, profecto scitis omnes, cuius primae iuuentutis caloratos impetus freno quodam cohercendos existimaui. Sat est cotidianis eum fabulis ob adulteria cunctasque corruptelas infamatum. Tollenda est omnis occasio et luxuria puerilis nuptialibus pedicis alliganda. Puellam elegit et uirginitate priuauit : teneat possideat, amplexus Psychen semper suis amoribus perfruatur'. Et ad Venerem conlata facie 'nec tu' inquit 'filia, quicquam contristere, nec prosapiae tantae tuae statuique de matrimonio mortali metuas. Iam faxo nuptias non impares, sed legitimas et iuri ciuili congruas'. Et ilico per Mercurium adripi Psychen et in caelum perduci iubet et porrecto ambrosiae poculo 'sume' inquit 'Psyche, et immortalis esto, nec unquam digredietur a tuo nexu Cupido, sed istae uobis erunt perpetuae nuptiae'.

24 Nec mora, cum cena nuptialis afluens exhibetur. Accumbebat summum torum maritus, Psychen gremio suo complexus. Sic et cum sua Iunone Iuppiter ac deinde per ordinem toti dei. Tunc poculum nectaris, quod uinum deorum est, Ioui quidem suus pocillator ille rusticus puer, ceteris uero Liber ministrabat. Vulcanus cenam coquebat, Horae rosis et ceteris floribus purpurabant omnia, Gratiae spargebant balsama, Musae uoce canora personabant, Apollo cantauit ad citharam, Venus suaui musicae suppari gressu formonsa saltauit, scaena sibi sic concinnata, ut Musae quidem chorum canerent, tibias inflaret Saturus et Paniscus ad fistulam diceret. Sic rite Psyche conuenit in manum Cupidinis et nascitur illis maturo partu filia, quam Voluptatem nominamus.

Kritische Anmerkungen

IV 28 p. 1,5. Nach 'pulchritudo' habe ich mit Dilthey, de Callimachi Cyd. p. 70 eine Aposiopese angenommen.

P. 1, 10. Nach Traubes Vorschlag habe ich 'uenerabantur' unmittelbar hinter 'Venerem', wo es am leichtesten ausfallen konnte, eingeschoben. Dass der Stilkünstler Apuleius sich das Wortspiel 'Venerem uenerari' (vgl. Plaut. rud. 304 Fl. 'nunc Venerem hanc ueneremur bonam' und Landgraf, act. sem. Erl. II p. 16) nicht hat entgehen lassen, ist ebenso wahrscheinlich, als die Vermutungen von Baehrens (misc. crit. p. 196) 'religiosis adorabant orationibus' und Nebe (de myst. Eleus. temp. et admin. publ. Halle 1886 thes. V.) 'ut i. p. deam eam uenerant r. a.' unwahrscheinlich sind. Vgl. auch flor. p. 31, 20 'uestros etiam deos religiosius ueneror' und für die Verbindung der Begriffe 'ueneratio' und 'adoratio' den bei spaeteren Dichtern haeufigen Hexameterschluss 'ueneratus adorat, adores und dgl.' (Juvenc. I 402; III 355; Prud. c. Symm. I 192; Ven. Fort. V 5, 47) und 'ueneranter adorat, adorant und dgl.' (Sedul. c. p. V 431 [dazu Huemers Ausgabe p. 370]; Drac. Or. trag. 48 [dazu Barwinski, quaest. ad Drac. et Or. trag. pertinentes I. Gotting. 1887 p. 18]; Ven. Fort. v. M. III 314; IV 661 [cod. Laud.]; Walahfr. Str. vita Mammae III 11 [poet. aev. Carol. II p. 279 D.]).

P. 1, 15. 'Stillarum' hat Jahn richtig für das überlieferte 'stellarum' geschrieben. Ueber die Vertauschung der beiden Woerter vgl. z. B. Bonnet, Le Latin de Grégoire de Tours, Par. 1890 p. 113.

29 p. 1, 17. 'fama porrecta'. Ich mache ausdrücklich auf die Parallelstelle V 4 p. 6, 9 aufmerksam, weil in der Wochenschr. f. klass. Philol. IV (1887) 471 leichtfertig, 'prouecta' vermutet wurde. Vgl. auch Aug. civ. d. III 14 p. 115, 12 D² und Dynamius bei De Rossi, Inscript. christ. II 1 p. 71 v. 15 'porrexit fama per orbem'.

P. 1, 22. 'sacra diae praetermeantur'. Ueberliefert ist 'praeferuntur', wofür Hildebrand voellig sinnentsprechend 'praetereuntur' hergestellt hat.

Ich habe im Hinblick auf des Schriftstellers ausgesprochene Vorliebe für gepaarte Flexionsreime (vgl. z. B. Koziol, Stil S. 209 f.) das synonyme 'praetermeantur' (zuerst bei Lucretius, dann in der spaeteren Prosa) vorgezogen. Composita von 'meare' verwendet Apuleius haeufig, so 'commeare' (IV 19 p. 68, 8; VI 4 p. 19, 26; d. d. Pl. p. 76, 3), 'demeare' (VI 7 p. 20, 30; X 31 p. 201, 27), 'permeare' (flor. p. 31, 9), 'remeare' (IV 8 p. 61, 10; VI 19 p. 25, 36; X 31 p. 201, 27) und 'transmeare' (VI 18 p. 25, 4).

P. 1, 23. 'Puluinaria deseruntur'. So mit Rohde (Rhein. Mus. XL [1885] 99) für das handschriftliche 'perferuntur', welches Oudendorp in 'proteruntur', Hildebrand in 'perteruntur' aenderte. Beide Vorschlaege sind sachlich unbefriedigend. Das schwaechere 'deserere' nach dem staerkeren 'deformare' auch bei Lact. inst. VII 16, 13 p. 637, 11 Br.

P. 2, 3. 'Populi frequenter'. Jahn schreibt 'frequentes', was natürlich an und für sich keinem Bedenken unterliegt (vgl. II 13 p. 25, 26), aber überliefert ist, 'frequenter'.

30, p. 2, 9. 'Alma Venus, quae'. Das Relativpronomen, welches Oudendorp streichen wollte, darf nicht fehlen; vgl. XI 5 p. 207, 26; d. d. S. p. 3, 17; Luetjohann, acta Lips. III p. 488.

P. 2, 11. 'Communi numinis piamento'. Die schwierige Stelle würde wesentlich verstaendlicher werden, wenn man mit Traube nach 'communi' den Ausfall von 'cum homine' annaehme.

P. 2, 12. 'Incertum'. Haupt hat geistvoll 'incestum' vermutet, aber die Ueberlieferung gibt einen befriedigenden Sinn.

P. 2, 16. 'Usurparit'. F hat usurpauit, was Oudendorp in 'usurpauerit' (vgl. für das Fut. exact. V 24 p. 14, 32) geaendert hat. Ich habe mit Traube das naeherliegende 'usurparit' vorgezogen, zumal da Apuleius die contrahierten Formen haeufig verwendet; vgl. z. B. I 3 p. 2,27; I 10 p. 6,29; II 25 p. 33,27; IV 32 p. 3, 12.

P. 2, 16. 'Eam'. So mit Jahn für das überlieferte 'etiam'; vgl. V 30 p. 17, 21.

P. 2, 21. 'Quanquam'; vgl. Müller, Zeitschr. f. d. Gymn. XXV (1871) 49 und Petschenig, Wien. Stud. IV (1882) 163.

31 p. 2, 29. 'Seueriter'. Die Richtigkeit dieser von Brant aus Fulgentius für das überlieferte 'reuerenter' gewonnenen Lesart ist nicht zu bezweifeln; vgl. Luetjohann a. a. O. p. 500; Foerster, Hermes XIV 472; Piechotta, curae Apul. p. 40 adn.

P. 2, 30. 'Fraglantissimo'. Vgl. Woelfflin, Archiv. f. Lexicogr. IV (1887) 9; Traube, poet. aev. Carol. III 1 p. 48; Bonnet, Le Lâtin de Grég. de T. p. 175.

P. 2, 34. 'Reflui litoris'. Refluus in der Bedeutung, 'zurückfliessen machend' scheint nicht weiter zu belegen; doch berechtigt dies natürlich keineswegs zu Cornelissens leichtfertiger Aenderung 'reflui liquoris' (a. a. O. p. 59). Auch 'defluus' erscheint III 3 p. 40, 15 in einer sonst nicht nachweisbaren Bedeutung.

P. 2,36. 'Profundum maris sudo resedit uertice'. So mit Koehler für das überlieferte 'profundi'; vgl. Verg. Aen. V 820 f. und Preller, Griech. Mythol. I³ 281 Anm. 6.

P. 2,37. 'Cetus... non moratur marinum obsequium'. 'Cetus' hat Traube scharfsinnig für das handschriftliche (von Jahn in 'ei' geaenderte) 'et' hergestellt. Wir erhalten hiedurch nicht nur die notwendige Angabe der Art und Weise, auf welche Venus über das Meer befoerdert wird ('cetus' ist collectiv zu fassen), sondern sind auch in den Stand gesetzt, 'obsequium' (in der gewoehnlichen Bedeutung), wie es der Sprachgebrauch des Apuleius erheischt, als Accusativus zu fassen; vgl. III 12 p. 46,4 'obs. commodare'; VI 8 p. 21, 1 'non omittere obs'.; VI 12 p. 22, 34 'o. fungi' (vgl. V 13 p. 10, 9); VI 20 p. 26, 16 'o. terminare'; X 3 p. 183,12 'o. sistere'; X 13 p. 189,20 'o. sustinere'; XI 9 p. 210,20 'o. commonstrare'; XI 28 p. 223,29 'o. frequentare'; s. auch X 3 p. 183,10 'nec... moratus imperium'.

32 p. 3,6. 'Perspicua pulchritudine'. An 'perspicuus' (= conspicuus) darf nicht gerüttelt werden; vgl. Bonnet a. a. O. p. 277 n. 7.

P. 3,10. 'Mirantur omnes'. Michaelis vermutet 'homines'; vgl. aber VIII 16 p. 144,22.

P. 3,13. 'Adeptae, sed'. So die Ueberlieferung, deren Richtigkeit Petschenig a. a. O. 147 erweist. Michaelis schreibt 'adeptae sunt'.

P. 3,13. 'Virgo uidua'. Da noch bei Jahn-Michaelis Elmenhorsts Coniectur 'uiro uidua' erwaehnt wird, so sei besonders auf Sen. Ag. 195 L. (vgl. 992; Apul. apol. p. 80,7; 86,21; Cypr. I p. 201,21 H.) hingewiesen.

P. 3,15. 'Sic' wird geschützt z. B. durch I 23 p. 15,5; III 18 p. 49,18; III 21 p. 51,21 u. s. w. Vgl. Koziol, Zeitschr. f. d. oest. Gymn. 1870 S. 157 (gegen Eyssenhardt, der das 'sed' der interpolierten Handschriften aufgenommen) und Becker, stud. Apul. p. 16.

P. 3,17. 'De tanto numine'. Ueberliefert ist nur 'tanto numine', was zu zahlreichen Coniecturen ('tentato', 'adito', 'litato') Anlass gegeben, die alle schon deswegen verfehlt sind, weil sie einen aecht apuleianischen Ausdruck (vgl. II 31 p. 38,4 und 7; IV 29 p. 2,1; VI 18 p. 25, 14 u. oe.) verwischen. Jahns 'litato' verstoesst direct gegen den Sprachgebrauch des Autors; vgl. II 31 p. 38,4; III 8 p. 43,23; III 17 p. 49,16; V 30 p. 17,30; VI 28 p. 114,10; VIII 5 p. 137,9; IX 20 p. 166,27; X 27 p. 198,33. Ich habe mit Stoll durch Einschiebung von 'de' (vgl. VI 16 p. 24, 24; Tert. de bapt. 20 p. 218,12 R; Kalb, comment. Woelffl. p. 333; Cypr. dom. or. 22 p. 283,17; ep. 37,4 p. 579,3; 79 p. 838,16; Cypr. Gall. Hept. Jud. 752) der Stelle aufzuhelfen gesucht.

33 v. 1 des Orakels 'rex siste' mit Luetjohann 'existe' φ.

v. 6 'singula' (scil. membra), wofür Heinsius 'saecula' schreiben wollte, ist nicht anzutasten; vgl. II 24 p. 33,3 'singula demonstrat'; II 26 p. 34,8 'rimabar singula'; apol. p. 54,17 'omniaque membra... debilitet'; bell. Alex. 18,2 'terror... membra debilitat'.

v. 7. 'Quo tremit ipse Iouis'. Jahn hat, um dem in F überlieferten 'quod' gerecht zu werden, das archaische 'quoi' eingesetzt (vgl. Rohde, Rhein. Mus. XXX 269); s. aber Koziol, Z. f. d. oe. G. 1870, 165.

v. 8. 'Flumina quem horrescunt'. Diese schon von Pithoeus vorgeschlagene Aenderung des überl. 'fluminaque' verlangt der Sprachgebrauch; vgl. V 30 p. 17, 25; VII 5 p. 120,19; VIII 8 p. 139,9; Hildebr. zu Arnob. I 35 p. 50 f. und Abel, Orph. p. 250=Lob. Agl. p. 456 'δαίμονες ὃν φρίσσουσι'.[1] — Die sonstigen Aenderungen, welche man in den beiden letzten Versen vorgenommen hat, halte ich für unnoetig. Wir erhalten die Dreiteilung, Himmel, Gewaesser, Unterwelt, die um so passender erscheint, wenn man bedenkt, dass sich das ganze Orakel implicite auf Amor beziehen muss, der seine Macht über die drei Reiche geltend macht; vgl. Ov. met. V 369 ff. und seinen Nachahmer Claud. rapt. Pros. I 222. v. 5 und 6 (pinnae, flamma, ferrum) erhalten durch Apul. met. IV 30 p. 2, 17 und V 30 p. 17, 28, v. 7 (Iouis, numina) durch VI 22 p. 27, 2 und V 31 p. 18, 14, v. 8 (flumina) durch V 25 p. 14, 38 Beleuchtung. Die naemliche Dreiteilung erscheint XI 5 p. 207,26, welche Stelle Rohde (Rhein. Mus. XL, 100) zur Stütze seiner Vermutung 'culmina' (für 'numina'; Sittl, Jahresber. LIX [1889. II.] 86 'lumina') heranzieht.

P. 3,32. 'Urguet'. Vgl. Müller a. a. O. 50.

P. 3,35. 'Ludium modum'. So F; vgl. II 26 p. 34,25 (mustae F); VI 24 p. 27, 39 (Saturus); Fronto p. 135; 209 (Suria); p. 212 (Lusias); p. 227 (sumposium) u. s. w.

34 p. 4,7. 'Heiulatibus'. Vgl. Müller a. a. O. 47.

P. 4,10. 'Haece sunt'. So richtig Michaelis und Beyte, quaest. Appul. p. 55 (haec erunt F).

P. 4,18. 'Qui deuotis et orbatis exitio natus est'. So mit Traube, der mir über die Stelle folgende Belehrung zugehen laesst: Es handelt sich nicht darum, ob 'qui totius orbis exitio natus est' (so die Ausgaben) Sinn gibt, was an und für sich nicht geleugnet werden soll; sondern es handelt sich um die Ueberlieferung und worauf sie mit einiger Wahrscheinlichkeit führt. Das koennte 'qui totius orbis exitio natus est' sein, ist es aber nicht. Die Ueberlieferung besteht nur in der ursprünglichen Lesart von F, die aber an unsrer Stelle sehr verdunkelt ist. Im 12. Jahrhundert las φ in F: 'qd (q mit Querstrich) otios orbis e. n. e'. Nach dem Jahre 1521 verbesserte irgend ein Humanist (f*) in F diese Worte zu dem, was Vulgata wurde: 'qui totius orbis e. n. e'. War das, was φ in F las, von erster Hand, also das, was wir eigentlich F nennen? Nach Vettoris und Wilmanns Collation (vgl. Beyte, quaest. Appul. p. 13) ist dies auszuschliessen. Da beide sich bemühten, wirklich F zu ergründen, und ihr von einander unabhaengiges

[1] Zu v. 7 vgl. auch VI 15 p. 24, 7, zu 7 und 8 Lob. Agl. p. 458 und Comm. apol. 635 D.

Zeugnis von φ abweicht, ist anzunehmen, dass das, was φ las, nicht von F, sondern von der Hand des ersten Correktors (f) war, an dessen Stelle jetzt in F zum Teil die von f* getreten ist[1]. Vettori las — was Beyte a. a.O. nicht genau wiedergibt — : 'qd (q mit Querstrich).. oti... orbi^s. t. ·s (langob.) e. n. e'.; Wilmanns las : 'qd (q mit Querstrich) oti... orbitis'. Das übergeschriebene 's' bei Vettori ist Ueberrest der Lesart von f; wenn (nach Beyte) Wilmanns notiert hat 'd in rasura', so soll das heissen 'd eras'., naemlich von f*. Da der Raum nach 'orbi' von Vettori, der in diesen Dingen sehr pünktlich ist, nicht erfunden sein kann, ferner 'tis' nach Wilmanns richtig sein dürfte, wobei der Punkt in der halben Hoehe des s bei Vettori der scharfe Ansatz des s in langobardischer Schrift[2] ist, wenn es sich mit anderen Buchstaben verbindet : so ergibt sich als Lesart erster Hand (F), soweit sie durch die von f vorgenommene Rasur nicht ganz undeutlich geworden 'qd (q mit Querstrich).. oti... orbi.tis'. Indem ich 'i' in 'orbi' für die erste Haelfte eines getilgten langobardischen 'a' nehme, ergaenze ich die ausradierten Buchstaben zu dem was die Lesart von F gewesen zu sein scheint, bevor f sie aenderte und radierte : 'Qui deuotis et orbatis exitio natus est'. Und dies kann die Hand des Apuleius sein. Er spielt in diesem, wie in allen den umstehenden Capiteln : Amor ist für Psyche der unbekannte Gatte, das Ungeheuer des Orakels; für den Leser aber eben schon erkennbar als Amor. Nach der Situation sind die 'deuoti' die Opfer, die das Ungeheuer fordert, die 'orbati' die Eltern, die es bringen; im Sinne des Schriftstellers und der Leser sind die 'deuoti' die in Liebesglut entflammten, die 'orbati' die 'amoris spe orbati'. Den einen ist das Ungeheuer, den anderen Amor 'exitio natus'. Mit gleichem Spiel nennt sich Psyche spaeter (V 13 p. 10, 15) ihrem Gatten 'tibi deuota' d. h. sowohl die dir geopferte, als die dir ergebene.

35 p. 4,28 'suo'. Vgl. Koziol a. a. O. 157.

V 1 p. 5,1. 'Bestiis et id genus pecudibus'. Die Ueberlieferung hat zu verschiedenen Coniecturen (setigeris I, quod genus, indigenis p.) Anlass gegeben. Ich selbst dachte früher an 'Indigenis pecudibus'. Die Elephanten (vgl. Ov. trist. IV 6, 7; Mart. V 37, 5; Symm. rel. p. 16 M.) dürfen sicher in einen gewissen Gegensatz zu dem 'bestiae' gebracht werden (vgl. Plin. n. h. V 15 'elephantorum ferarumque'; Gaius inst. II 16; Dig. IX, 2, 2, 2), auch wenn sie natürlich haeufig selbst als 'bestiae' bezeichnet werden.

[1] Ich sage, dass die Lesart in φ nur für f gelten muss. Was f sich bei seiner Aenderung dachte, ist nicht abzusehen, und so ist wol das, was es eigentlich wollte, von φ nicht recht verstanden worden. Grund zur Aenderung war, dass 'd' sich mit 'qui' verbunden hatte, und nun der zum Fragesatz gewordene Relativsatz den vorangehenden Fragen parallel zu stehn schien. Vielleicht wollte f darnach corrigieren 'Quid otius orbis exitio natus est'?

[2] Die zugaenglichste mechanische Wiedergabe von F ist in dem wüsten Buche von Hochart, De l'authenticité... de Tacite, Paris 1890.

und zu dem nicht belegten 'Indigena' oder 'Indigenus' bildet das einmal bei Apuleius' Landsmann Augustinus begegnende 'Graecigena' (civ. d. XVIII 18 vol. II p. 280 D²) eine schützende Analogie (vgl. auch Piechotta, cur. Apul. p. 39). Allein die Ueberlieferung laesst sich mit Koziol a. a. O. 157 halten; vgl. auch Archiv f. Lexicogr. I 591; V 390; Apul. met. IX 10 p. 161, 8 'scrupis et huiuscemodi stirpibus' und Cic. off. I 105 'pecudibus reliquisque beluis'.

P. 5, 2. 'Mirus—deus'. Durch Pauws Umstellung wird die wirkungsvolle Steigerung (vgl. Hor. carm. I 12,1; Ov. met. XIV 673; Isocr. Euag. 39; Rohde, Psyche S. 143 Anm. 2) zerstoert.

P. 5, 6. 'Superbe'. Das überlieferte 'super' verstoesst, wie man laengst gesehen, gegen den Sprachgebrauch; vgl. bes. V 9 p. 8, 14 'Quantum.. calcatur aurum'. Ich habe 'superbe' vorgeschlagen, Paul Jürges, Genethliacon Gotting. p. 173 f. 'superbi'. Vgl. Sen. Med. 253 L. 'superbo miserias calcem pede'.

2 p. 5,14. 'Intra limen sese facit'. Ueber diesen früher verkannten Sprachgebrauch (daher die Coniectur 'facessit') vgl. jetzt Thielmann, Das Verbum dare S. 100 und Hartel, Patrist. Stud. IV, 25.

P. 5, 15. 'Rimatur singula'. So F in marg. Die Marginalvarianten in F von erster Hand bedürfen noch einer zusammenhaengenden Untersuchung, welche aber dahin führen dürfte, von Fall zu Fall der an und für sich wahrscheinlicheren Lesart den Vorzug zu geben, in diesem Fall der marginal angemerkten (Traube). Vgl. zu 'r. s'. II 26 p. 34, 8. Als unmittelbare Folge des 'studium uisionis' erwartet man nicht den Begriff der Bewunderung (miratur F), sondern einen auf die Befriedigung des 'studium' hinweisenden Ausdruck; vgl. VIII 6 p. 137, 28 'ciuitas cuncta uacuatur studio uisionis'.

P. 5, 19. 'Thensaurus'. Vgl. Seelmann, Ausspr. S. 287.

3 p. 5, 28. 'Proximo'. Die Ueberlieferung ist nach VII 20 p. 129, 1 'conceptaculum... proximum conspicatus' zu halten.

P. 5, 28. 'Semirutundo'. Vgl. Müller a. a. O. 49 und Schuchardt, Voc. d. Vulg. II 141.

P. 5,29. 'Instrumentum cenatorium'. So mit Beroaldus. Der Versuch Koziols (Stil S. 257), das überlieferte 'cenatorum' zu halten, ist nicht glücklich. Vgl. auch IX 1 p. 155, 13 'adparatus cibarii'.

P. 5,32. 'Verba.. excidentia'. 'excidentia', wofür Heinsius 'accidentia' vermutete (vgl. Liv. XXVII 15,17; XXIX 6,13 [Σ^2 excidisset]; XL 32,2) wird nicht zu aendern sein; vgl. z. B. Liv. XXVI 19,14. Traube dachte an 'excientia'; vgl. VI 27 p. 113, 27 'uocis excitu'.

4 p. 5,39. 'Accedit'. Es wundert mich, dass die Vulgata 'accidit' im Philol. Anz. III 182 einen Verteidiger gefunden hat; vgl. Ter. Hec. 482 und besonders Stat. Theb. XII 362 f. 'uirginis aures accessit sonus'.

P. 6, 3. 'Ignobilis maritus'. Ich halte Petschenigs Coniectur 'igno-

rabilis' (a. a. O. 155 f.) für unnoetig. Gerade das Ineinanderschillern der Begriffe 'unbekannt' (vgl. für diese Bedeutung Lorenz zu Plaut. Pseud. 571, wo jetzt nach dem Ambros. 'ignobilis' gegen 'ignorabilis' der anderen codd. hergestellt ist) und 'von niedriger Herkunft' (vgl. IV 31 p. 2,30; V 24 p. 14, 24) ist hier voellig am Platze.

P 6, 6. 'Ut est natura redditum'. Michaelis, dem Bintz (Philol. Rundschau IV [1884] 855) beistimmt, vermutet 'natura rerum', und es ist nicht zu leugnen, dass ein Genetivus wohl angebracht waere; vgl. IX 24 p. 169, 25 'utque est ingenium uiuacis metalli'. Doch laesst sich zu Gunsten der Ueberlieferung ('redditum'='factum' ist hier freilich etwas auffaellig) flor. p. 12,10 'sic natura comprobatum est' (vgl. Liv. III 68,10; Val. Max. III 8 pr. 'n. comparatum') anführen.

P. 6, 7. 'Nouitas... delectationem ei commendarat'. Traube vermutet 'solitas... in d. ei se (Vettori hat 'eius' stehen lassen) c'., Schroeter, Ad Thucyd. libr. VII quaest. philol. Regim. 1886 (thes.) 'in d. se commutarat'. Ich wollte nicht aendern, glaube aber nicht, dass sich für 'commendare alicui del'. in dem hier geforderten Sinne eine Parallele wird beibringen lassen.

5 p. 6, 14. 'Is nihil non sentiebatur'. Dieser von Traube mir mitgeteilte Herstellungsversuch scheint mir vor allen früheren den Vorzug zu verdienen (his nichil F); vgl. I 18 p. 12, 3 'nihil non et iugulum istum dolui'.

P. 6, 24. 'Septa'. Vgl. Müller a. a. O. 49 f.

P. 6, 25. 'Nec sororibus [quidem] suis'; 'quidem' habe ich mit Michaelis eingeschlossen; vgl. IV 28 p. 1, 5.

6 p. 6, 38. 'Quibuscumque.. auri uel monilium donare'. Ich habe die Ueberlieferung unveraendert gelassen, will aber nicht unterdrücken, dass mir Traubes Coniectur 'donis ornare' (vgl. z. B. Vell. II 121, 3) sehr viel für sich zu haben scheint; vgl. auch Prud. Ap. 631; Ditt. 106.

P. 7, 6. 'Aeque ut meum spiritum'. So mit S(auppe) Philol. Anz. III 182 und Rohde, Rhein. Mus. XL, 100 für das überl. 'atque'; vgl. apol. p. 110, 4 ('aeque ac' ap. p. 21,.1).

P. 7, 8. 'Et imprimens oscula suasoria et inurguens uerba mulcentia et ingerens membra cogentia'. So mit Traube, der mir folgende Begründung mitteilt : « Et impr. o. s. et ingerens u. m. et ingerens membra cogentia. Dieses die Ueberlieferung von F im Context. Am Rand notiert er 'conhibentia' als Variante zu 'cogentia'. 'conhibentia' kann nach der Art dieser Varianten nicht, wie Luetjohann (act. Lips. III p. 461) glaubte, als Emendation von 'cogentia' gelten; die Entscheidung, ob 'cogentia' oder 'conhibentia', resp. das von Haupt daraus gewonnene 'coniventia'[1] richtig sei, steht wie oben (vgl. S. 36) frei, und es laesst sich keine der

[1] Vgl. Bonnet a. a. O. 462.

Lesarten überzeugender als die andere begründen. — Eines der beiden überlieferten ‘ingerens’ muss falsch sein. Gewoehnlich wird aus dem zweiten mit schwerer Aenderung ‘iungens’ gemacht, ich ziehe vor für das erste leichter ‘inurguens’ zu schreiben; vgl. VIII 10 p. 141, 1 ‘pergit linguae sauciantis susurros improbos inurguere’ ».

P. 7, 11. ‘Vi ac potestati Veneri (=ii)[1] susurrus inuitus succubuit maritus’. So nach der schoenen Emendation Rohdes (Rhein. Mus. XXX, 274; ebenda XXXI, 148 will er die Ablative halten, vgl. aber VI 17 p. 24,36; VIII 10 p. 141, 7 ‘promissioni fallaciosae mulieris oppressus subcubuit Thrasyllus’; IX 23 p. 169, 10 ‘eius uoluntati succubuit maritus’; X 2 p. 182, 29; X 5 p. 185, 8; X 10 p. 188, 13; apol. p. 61, 5) für das überlieferte ‘ui ac potestate Veneris usurus’, der Mosbach S. 103 nicht haette widersprechen sollen.

P. 7, 12. ‘Atque etiam luce proxumante’. So die Ueberlieferung, die keiner Aenderung bedarf; vgl. Koziol a. a. O. S. 158.

7 p. 7, 15. ‘Difflebant oculos’. So habe ich für das überlieferte ‘deflebant o’. geschrieben nach I 6 p. 4, 9 ‘diffletis..... oculis’.

P. 7, 20. ‘Affligitis’. So glaubte ich für das überlieferte ‘effligitis’ (‘effligere’ bei Apul. im eigentlichen Sinne III 6 p. 42, 15 ‘effligere lapide’) schreiben zu müssen; vgl. V 25 p. 14, 35 ‘extremis affligebat lamentationibus animum’.

8 p. 7, 32. ‘Copiis afluentibus’; vgl. VI 24 p. 27, 30; Liv. XXIII, 4, 4 (Luchs) ‘afluenti copia’; Dombart, Jahrbb. f. Philol. 1877, 341.

P. 7, 33. ‘Praecordiis penitus’. Die Aenderung in ‘penitis’ ist überflüssig; vgl. I 13 p. 9, 2; VIII 7 p. 138, 25; IX 26 p. 170, 28 ‘mihi penitus (‘penita’ φ) carpebantur praecordia’; X 26 p. 198, 24; apol. p. 42, 2 ‘penitus (Salmasius ‘penitis’) piscium uentribus insuatis’.

P. 8, 1. ‘Sermonis procedentis’. Vgl. zur Bekraeftigung der von F gebotenen Lesart VII 12 p. 124, 15 ‘procedente sermone’.

9 p. 8, 6. ‘Utroque pari parente prognatae’. Nach Bursians Vorgang habe ich die lückenhaft überlieferte Stelle durch Einschiebung von ‘pari’ lesbar zu machen gesucht. Vgl. auch Koziol, Wochenschr. f. kl. Philol. I 679.

P. 8, 13. ‘Splendicant’. Vgl. VII, 8 p. 122, 1; V 22 p. 13, 35 (candicant); flor. p. 4, 13 (‘candidat’ in ‘candicat’ corr. F).

P. 8, 19. ‘Imperitat’. Mit F; vgl. apol. p. 18, 17; d. d. Pl. p. 70, 23; 83, 5; 100, 16; 103, 5.

10 p. 8, 24. ‘Rarissimo uenerem meam recolentem’. Ich sehe keinen Grund, von der Ueberlieferung abzugehen; ‘rarissimo’ gebraucht Apul. auch apol. p. 18, 12 und zu ‘uenus’ (=Liebesverlangen) vgl. II 16 p. 28,2.

P. 9, 4. ‘Non ancillas’. Ohne Grund schiebt Mosbach S. 103 vor ‘non’ ‘nos’ ein.

[1] Rohde schreibt ‘Venerii’.

P. 9, 6. ʿDiuqueʾ. So die vollkommen verstaendliche Ueberlieferung, die man nicht durch Coniecturen (donique, dolique, deinque) haette behelligen sollen; vgl. Koziol, Z. f. d. oe. G. 1870, 158.

11 p. 9, 10. ʿProinde ut merebanturʾ. Der Gedanke ist in diesem Zusammenhange etwas auffaellig, und die Annahme einer Interpolation um so eher berechtigt, als V 27 p. 16, 7 der gleiche Ausdruck (nur im Sing.) voellig motiviert erscheint. Sehr unwahrscheinlich ist Koziols (Wochenschr. f. klass. Philol. I 679) Vermutung ʿmaerebantʾ; vgl. auch X 28 p. 200, 1.

P. 9, 12. ʿDeterrentesʾ. So F; vgl. Koziol, Z. f. d. oe. G. 1870, 158.

12 p. 9, 35. ʿDies ultima et casus extremus! en sexus etcʾ. So habe ich mit Rohde (Rhein. Mus. XL, 100) für die Ueberlieferung ʿc. extr. et sexus etcʾ. geschrieben. Noch ansprechender ist indessen Traubes Vermutung, der nach ʿadmonetʾ den Ausfall von ʿaduenitʾ annimmt und das von Rohde geaenderte ʿetʾ beibehaelt. Wie an anderen Stellen, würde dann auch hier ein deutlicher Anklang an Vergilius (Aen. II 324 ʿuenit summa dies et ineluctabile factumʾ) hervortreten.

P. 10, 4. ʿIn morem Sirenumʾ. So muss doch wohl nach der Lesart von F ʿin moreʾ (Jahn ʿmoreʾ) geschrieben werden; vgl. z. B. Flor. I 43,6; II 7,10 H.; Arnob. VI 25 p. 236, 6. Apuleius gebraucht so haeufig, ʿin modumʾ, z. B. II 26 p. 34, 25 ʿin modum superbi iuuenisʾ; III 2 p. 39, 26 ʿi. m. eorumʾ; III 18 p. 49, 26 ʿi. insani m. Aiacisʾ; III 28 p. 55, 5 ʿi. m. ortiui solisʾ; VIII 15 p. 144, 5 ʿi. m. latronumʾ.

13 p. 10, 15. ʿDeuotae deuinctaequeʾ. So habe ich versuchsweise die Ueberlieferung von F (deuote de...) ergaenzt; vgl. V 24 p. 14, 25; apol. p. 112, 20[1].

14 p. 10,27. ʿSororis nomen ementientesʾ. So nach der Emendation von Christ. Wolf für das überlieferte ʿsorores nomine mentientesʾ; vgl. wegen des Gebrauches von ʿementiriʾ bes. Gell. I 2, 7 ʿdisciplinae nomen ementiriʾ und IX2 lemma, ferner Apul. met. IV 5 p. 59, 2 ʿementita lassitudineʾ (nach Oudendorp; Bursian ʿse mentitaʾ) und apol. p. 25, 14; wegen des transitiven Gebrauches von ʿmentiriʾ V 26 p. 15, 25 ʿmariti mentito nomineʾ (vgl. Ov. met. X 439); VII 21 p. 129, 21 ʿimaginem sauii mentiendoʾ (vgl. Arnob. II 20 p. 64, 23; Cypr. II p. 783, 5); VIII 2 p. 135, 15; VIII 7 p. 138, 11; VIII 11 p. 141, 23; IX 23 p. 168,31; X 2 p. 182, 29; XI 8 p. 210, 3; Hartel, Patr. Stud. III 60.

P. 10, 29. ʿNon ita [ut] pridemʾ. ʿUtʾ habe ich nach Luetjohann eingeschlossen; vgl. apol. p. 82, 14.

15 p. 11, 4. ʿUnde natalium, secta cuia proueniretʾ. So hat Bursian wohl richtig (vgl. indessen X 18 p. 193, 8) interpungiert.

[1] Zur Coniectur von f* ʻdeuotae dicataequeʼ; vgl. Cypr. I p. 317, 12; 342, 15; 356, 3; II p. 699, 26.

16 p. 11, 15. 'Mendacia... confingere'. Diese Vermutung Oudendorps für das überlieferte 'mendacio' wird durch V 19 p. 12, 14 'mendacium fingere' und VIII 28 p. 152, 10 'conficto mendacio' (vgl. auch Fronto p. 212 N.; Maxim. eleg. I 11 bei Baehrens p. l. m. V p. 317) nahezu zur Gewissheit erhoben.

17 p. 11, 23. 'Nocte turbata uigiliis'; so mit Bursian für das überl. 'turbatis'.

P. 11,24. 'Soliti uenti praesidio'. Petschenig will ohne ausreichenden Grund nach V 21 p. 13, 6 'flatus alitis impulsu solito' 'solito' herstellen (a. a. O. 145).

P. 11,25. 'Vehementer deuolant'. 'Vehementer', für welches Michaelis 'clementer', Eyssenhardt 'uehentes' vermutet, bewahrt hier die ursprüngliche Bedeutung der Schnelligkeit (vgl. Zander, versus ital. ant. Lundae 1890 p. 88) und ist vollkommen am Platze.

P. 11, 33. 'Procacis bestiae'. Ueberliefert ist in F 'prorucis' wovon auszugehen ist. Es muss ein Epitheton gefunden werden, welches zugleich auf den verderblichen (und geilen) Drachen und auf Amor passt. Das gewaehlte Wort dürfte diesen Ansprüchen wenigstens einigermassen genügen. Wie stark 'procax' sein kann, zeigt z. B. Verg. Aen. I 536 'procacibus austris' und Sen. Ag. 209 'procacem manum' (von Achilles); als Epitheton Amors aber erscheint es IV 30 p. 2, 21. Was Koziol, Stil 276 Anm. 2 zum Schutze von 'trucis' vorbringt, genügt nicht.

18 p. 11, 39. 'Ad haec iam tua existimatio est'. Gegen Eyssenhardts Coniectur 'esto' hat sich schon der Recensent im philol. Anz. III, 181 unter Berufung auf Plaut. Cas. 292 R. 'optio haec tua est' erklaert; vgl. auch Kretschmann de lat. Apul. p. 28 und Weissenborn zu Liv. IV 20, 8. Zu 'ad haec' (schwerlich 'at haec', obwohl die Plautusstelle auch hiefür angeführt werden koennte) vgl. apol. p. 102, 2 und den analogen Gebrauch von 'πρὸς ταῦτα' (z. B. Soph. Oed. R. 343).

P. 12, 11. 'Semhianti'. Auf diese Form scheint die Schreibung in F 'semianti' [1] (X 28 p. 199, 26 'semiantes' F), zu führen. Vgl. L. Müller d. r. m. p. 260.

19 p. 12, 14. 'Unquam'. Vgl. Petschenig a. a. O. 163.

P. 12, 17. 'Me quippe'. So mit Luetjohann für das unhaltbare 'meque'.

20 p. 12, 28. 'Viam quae sola deducit [iter] ad salutem'. Wenn man von dem überlieferten 'quae' ausgeht, welches Jahn in 'qua' aendern zu müssen glaubte (vgl. Hil. I p. 392, 7 Z. und act. apost. apocr. ed. Lipsius-Bonnet I p. 17, 23), so gelangt man dazu, 'iter' als durch Dittographie hinter 'deducit' verursacht auszuwerfen. Vgl. Liv. XXII 60, 13 'uiam ad salutem ferentem'; Cypr. I 202, 10; Arnob. II 27 p. 70, 18 und dgl.

[1] i über m.

— Stellen wie Juvencus I 680 f. reichen nicht aus, um die Ueberlieferung vollstaendig zu schützen.

P. 12, 33. 'Sulcatos intrahens gressus'. Sehr wahrscheinlich vermutet Rohde (a. a. O. 101) 'ille trahens'; denn auch XI 23 p. 219, 31 'sol intrahebat uesperam' steht 'intrahere' auf sehr schwachen Füssen (Rohde 'intrabat' nach F; Cornelissen 'iam trahebat'; vgl. V 21 p. 13, 14).

P. 12, 35. 'Altum soporem flare'. Cornelissen (Progr. von Deventer 1871 p. 28) aenderte kühn 'suspirium flare', aber 'soporem flare' ist Brachylogie für 'inflata nare soporem resonare', wie der Dichter 'de Jona' 54 (Hartel Cypr. III p. 299 = Peiper Cypr. Gall. Hept. p. 223) von seinem Propheten sagt. Uebrigens schreibt bereits Verg. Aen. IX 326 'proflabat pectore somnum'.

P. 12, 36 'Pullulatim'. Vgl. II 16 p. 27, 24.

P. 12, 37. 'Oportunitatem'. Vgl. Müller a. a. O. 49 und Bonnet a. a. O. 157 n. 3.

P. 12, 39. 'Abscide'. So ist mit Petschenig (a. a. O. 145) für das überl. 'abscinde' zu schreiben; vgl. IV 11 p. 62, 29 und Fürtner, Arch. f. Lexicogr. V (1888) 521.

P. 13, 2. 'Praestolabimus'. So F; vgl. X 20 p. 194, 14 und Piechotta, cur. Apul. p. 51.

P. 13, 2. 'Ocius'. So die interpolierten Handschriften. Eine sichere Besserung des in F überlieferten 'sociis' (Traube denkt an 'lotitiis' als vulgaere Nebenform von 'lautitiis') ist noch nicht geglückt.

21 p. 13, 5. 'Ardentis. Deserentes etc'. So die Ueberlieferung, die keiner Aenderung bedarf; vgl. Cic. Phil. XI 32 'ardentem inflammabitis'; Amm. Marc. XVIII 5, 8 'regem incendebat ardentem'; Verg. Aen. IV 54.

P. 13, 6. 'Porrectae'. Die naheliegende Aenderung 'prouectae' (Bursian) scheint mir nicht gerechtfertigt. Auch VII 7 p. 121, 20 gebraucht Apuleius 'porrigere' im Sinne von 'erheben, aufsteigen lassen'; vgl. Cypr. hab. virg. 22 p. 203, 19.

P. 13, 16. 'Primusque Veneris (=ueneriis) proeliis uelitatus altum soporem descenderat'. Das überlieferte 'primusque' haette Jahn nicht antasten sollen (vgl. Hildebrand zu Arnob. III 22 p. 285 und Koziol, Zeitschr. f. d. oe. G. 1870, 158), ob aber dem Apuleius 'soporem descenderat' = 'in s. d'. zugetraut werden darf, scheint mir mehr als zweifelhaft.

22 p. 13, 20. 'Sexum audacia mutatur'. So mit Jahn für das überlieferte 'mutatu' (Querstrich über 'u').

P. 13, 25. 'praenitebat'. Ich wollte nicht aendern, kann aber nicht leugnen, dass mir die alte Coniectur 'paenitebat' (vgl. zum persoenlichen Gebrauch von 'paenitere' z. B. V 6 p. 6, 35), durch welche die 'nouacula' auch hier in wirkungsvoller, aecht apuleianischer Weise (Koziol, Stil 242) personifiziert würde, sehr bestechend scheint.

P. 13, 34. ‘Vaccillabat’. Vgl. V 25 p. 15, 10; VI 30 p. 115, 29 (‘baccillas’ F); Lachmann ad Lucret. p. 37.

23 p. 14,1. ‘Satis *et curiosa’. Es ist schwer zu erklaeren, wie ‘et’ hier in den Text gedrungen. Vielleicht ist ein Wort wie ‘cupida’ ausgefallen?

P. 14, 16. ‘Detectae fidei’. So die Ueberlieferung, welche Koziol, Zeitschr. f. d. oe. G. 1870, 158 mit Recht gegen Jahns Coniectur ‘defectae’ in Schutz nimmt.

P. 14, 16. ‘Protinus’. So mit Rohde für das überlieferte ‘prorsus’.

24 p. 14,21. ‘Deus amator’; vgl. Stoll, Jahrbb. f. Philol. 1856, 757.

P. 14, 22. ‘Eam’. Dies die Ueberlieferung. Jahns ‘etiam’ muss auf einem Versehen beruhen (nach freundlicher Mitteilung Diltheys).

25 p. 15, 2. ‘Echo montanam’. Man muss auf die wunderschoene Emendation Jahns (F ‘hec homo cana’ mit Strich über dem 2. ‘a’) noch heute ausdrücklich hinweisen, da die Goettin ‘Canna’ der Vulgata noch nicht voellig verschwunden zu sein scheint; vgl. Philol. XLIX, 229.

P. 15, 11. ‘Suspiritu’. So, nicht ‘suspiratu’ lautet nach gütiger Mitteilung Diltheys die Ueberlieferung. ‘suspiratus’ ist nur durch Ov. met. XIV 129 zu belegen und beruht vielleicht auch dort auf Coniectur.

P. 15, 13. ‘Ullo mortis accersito [te] genere perimas’. Ich ziehe es vor, das ‘te’ als unrichtig wiederholt einzuschliessen, statt mit Oudendorp ‘arcessitae’ zu schreiben; vgl. I 16 p. 10, 16 ‘de genere tumultuario mortis’; VIII 12 p. 142, 2 ‘simili mortis genere’; Val. Max. III 2,12.

26 p. 15, 18. ‘Sed cum aliquam multum uiae... pererrasset, inscio quodam tramite etc’. Eine viel behelligte Stelle; vgl. neuerdings Vogel, Archiv f. Lexicogr. II (1885) 608 f. und Mosbach S. 103. Ueberliefert ist ‘sed aliquam multum etc’. Da ‘aliquam multum’ eine aecht apuleianische Wendung ist (vgl. XI 26 p. 222, 1; apol. p. 8, 2; s. auch p. 82, 13) so glaubte ich durch die von Gronovius und Koziol (Z. f. d. oe. G. 1870, 171; sein palaeographisches Argument ist allerdings nicht stichhaltig) vorgeschlagene Einschiebung von ‘cum’[1] die Stelle am einfachsten lesbar zu machen. Zu ‘inscius’ (Vogel ‘inscia’) = ‘ignotus’ vgl. V 12 p. 9, 31 ‘sarcinae nesciae’; VII 25 p. 131, 17 ‘ignaram.. uiam’; apol. p. 18, 13 ‘Platonica... ignara’; wohl auch VIII 13 p. 142, 22 ‘dolore nescio’. Anderes z. B. bei Schoenfeld, de Tac. stud. Sall. p. 24 f.

P. 15, 20. ‘Die labente’. So mit Barth für das überl. ‘delabente’; vgl. Koziol a. a. O. 154 f.

P. 15, 36. ‘Confestim farreatis nuptis’. So hat Koziol in engem Anschluss an das überl. ‘c. arreathis n’. richtig hergestellt (a. a. O. 163). Die Schreibung ‘nuptis’ (so F) = ‘nuptiis’ glaubte ich aufnehmen zu sollen; vgl. Petschenig a. a. O. 161.

[1] Vielleicht verursachte die Schreibung ‘quum’ die Abirrung des Schreibers auf ‘aliquam’.

27 p. 15, 38. 'Et illa etc'. Die Einschiebung von 'et' wird Koziol verdankt; vgl. Becker, stud. Apul. p. 18.

P. 15, 39. 'e re concinnato mendacio'. So hat Jahn treffend das überlieferte 'freconcinnato' verbessert; vgl. Koziol a. a. O. 165 und Petschenig a. a. O. 155.

28 p. 16, 15. '[At] ille'. So mit Petschenig a. a. O. 148 f. und Mosbach S. 103.

P. 16, 16. 'Auis peralba illa gauia'. Gegen H. Müller, der 'auis' streichen wollte, vgl. Traube, Rh. Mus. XL, 154.

P. 16, 26. 'Enormis eluuies'. So richtig Luetjohann für das handschriftl. 'gluuies'; vgl. I 7 p. 4,24 'sordium enormem eluuiem'. Jahns 'colluuies' wird z. B. von Koziol, Stil S. 34 Anm. 2 verteidigt.

P. 16, 35. 'Efflicte cupere'. Ich habe Traubes Vermutung 'efflicte eum perire' (vgl. Plaut. Poen. 1095 R.) nicht aufzunehmen gewagt, erlaube mir aber hier die Frage aufzuwerfen, ob nicht V 31 p. 18,4 'et quam ille diligit tu quoque perdere gestias' durch 'diligit' ein 'perit' oder 'deperit' (vgl. neuerdings Sternbach, anthol. Planud. app. p. 18) verdraengt worden zu sein scheint? Vgl. Cypr. hab. uirg. 9 p. 194, 12.

P. 16, 36. 'Si uere diligit'. Vgl. ausser den von Koch beigebrachten Stellen Cypr. I p. 387, 29.

30 p. 17, 15. 'A prima pueritia'. Die von Michaelis vorgeschlagene Einschiebung von 'a' halte ich für notwendig; vgl. IV 26 p. 72, 14 'primis ab annis'; flor. p. 26, 4 'ab ineunte aeuo'; d. d. Pl. p. 95, 15.

P. 17, 25. 'At rusticae etc'. Bedürfte Jahns Emendation 'at' für das überlieferte 'aut' einer Bestaetigung, so laege eine solche in den berühmten Worten des C. Gracchus bei Cic. de or. III 214 (vgl. die ganze Stelle) 'at fratris sanguine madet (scil. Capitolium)', die, wie Traube erkannt hat, dem Apuleius hier vorschwebten.

P. 17, 25. [Prorsus adhibenda est]. Mit Recht hat Luetjohann diese Worte ausgeschieden, ebenso p. 17, 28 'et'.

P. 17,32. 'Nectarei fontis infeci'. Die Stelle wurde mehrfach beanstandet; vgl. aber Tert. de pud. 14 p. 250, 9 'ne Paulum tantae leuitatis inficeres', wo Reifferscheid mit Unrecht Zweifel aeussert.

31 p. 17, 35. 'Continantur'. So ist, wie Kiessling, coniect. spicil. I p. 4 (Ind. lect. aest. Gryph. 1883) gezeigt hat, für das überlieferte 'continuantur' zu schreiben. Ebenso VI 18 p. 25,8.

P. 17,37. 'Coherceret'. Vgl. Müller a. a. O. 47.

P. 17,38. 'Volentiam'. So nach der Emendation Marklands für das überl. 'uiolentiam'.

P. 18,2. 'Non ignarae'. Ich habe (wie schon frühere) den Ausfall von 'non', nicht, wie Mosbach S. 104, von 'haud' angenommen, da nach den Sammlungen von Planer, de haud et haudquaquam negat. ap. script. Lat. usu (Jena 1886) Apuleius nie 'haud ignarus' (inscius, nescius)

geschrieben hat. Dagegen findet sich 'non ignarus' apol. p. 43,12; d. d. Pl. p. 89,16; 'non inscius' V 25 p. 15,5; 'non nescius' apol. p. 86,23; 105,12.

P. 18,16. 'Altrouorsus'. Die Ueberlieferung führt, worauf mich Traube aufmerksam macht, hier (alte rursus), IX 28 p. 171,28 (alterorsus) und Plaut. Cas. 555 R. auf die nicht contrahierte Form 'altrouorsus'. So ist nach Traube auch I 11 p. 7,25, wo überliefert ist 'in inusum', (mit Strich über dem 1. 'u'), 'iusum uorsum' und umgekehrt I 13 p. 8,18, wo 'succussus sum' überliefert ist, 'succussus susum' herzustellen.

VI 1 p. 18,20. 'Licet [si] non uxoris (= uxoriis) blanditiis lenire, certe etc'. Die von Koziol (Z. f. d. oe. G. 1870, 166) vorgeschlagene Ausscheidung des 'si' (wahrscheinlich Paraphrase zu 'licet',/ wie in der passio apost. Petri et Pauli p. 225,15 L. im cod. Lond. Add. 11880 s. IX 'etsi') ist der kühnen Aenderung Jahns 'mulcere et' bei weiten vorzuziehen; vgl. IX 36 p. 176,19 'licet non rapinis, saltem uerbis temperare noluit; X 2 p. 183,5 'licet non artifici medico, cuiuis tamen docto'; XI 24 p. 221,3 'licet non plene, tamen pro meo modulo'; Tert. de an. 31 p. 351,8 R.

P. 18,22. 'Et ilico dirigit citatum gradum'. Der Einschiebung von 'eo' nach 'ilico' (Stoll) bedarf es nicht; vgl. IX 17 p. 165, 13 und bes. IX 21 p. 167, 14 'rapidum dirigit gressum'.

P. 18,25. 'Sese proximam intulit'. Ich wage nicht, mit Rohde (Rh. Mus. XL, 101) 'proximum' zu schreiben obwohl II 2 p. 18,10 'me nescium forum cupidinis intuli' keine deckende Parallele bildet.

P. 18,30. 'Ac'. Von Hildebrand richtig eingeschoben.

P. 18,30. 'Neclegere'. Vgl. Müller a. a. O. 45.

2 p. 18,33. 'Ain Psyche'. Mit Recht haben S(auppe), Ph. Anz. III 183 f. und Rohde a. a. O. 101 an der Ueberlieferung festgehalten; vgl. III 22 p. 52,4.

P. 19,10. 'Leuentur'. So mit Rohde (a. a. O. 101), der Hor. carm. saec. 63 vergleicht, für das überl. 'leniantur'. Der Schreiber vermengte vielleicht das mittelalterliche 'leuiare = leuare' mit dem classischen 'lenire'.

3 p. 19,14. 'De istis aedibus'. Ich sehe keinen Grund, das überlieferte 'de' zu streichen.

P. 19,17. 'Subsitae conuallis'. Ich kann mich nicht entschliessen, mit Petschenig (a. a. O. 146) nach IV 35 p. 4,29 'subditae' zu corrigieren.

P. 19,19. 'Adire cuiuscumque dei ueniam'. Es verdient speciell hervorgehoben zu werden, dass Cornelissen a. a. O. 63 f. die Ueberlieferung durch Vergleichung von Lucret. V 1229 gegen eventuelle Verdaechtigungen in Schutz nimmt.

4 p. 19,24. 'Quae sola'. Diese Vermutung Traubes wird der Ueberlieferung 'querola' (Koziol, Z. f. d. oe. G. 1870, 158 sucht sie vergeblich zu halten) gerechter, als Jahns 'quae gerula' und Rohdes (a. a. O. 101) 'quae insula' (So auch Mosbach S. 104) und gibt einen voellig ent-

sprechenden Sinn. Denn da Apuleius die Verehrung der Juno als Kind, Jungfrau und Frau drei bestimmten Staedten zuweist (vgl. Min. Fel. 25,9), braucht er nicht zu berücksichtigen, dass ihre Kindheitsgeschichte nicht ausschliesslich in Samos localisiert war. Die strenge Concinnitaet, welche das Gebet zu Juno, wie das zu Ceres beherrscht, verbietet mit Rohde (a. a. O. 101 f.) für 'siue ('seues' F) — praesides' 'siue es — praesidens' zu schreiben.

P. 19,32. 'Praegnatibus'. So F; vgl. Roensch It. u. Vulg. 461.

5 p. 20,4. 'Vel adhiberi'. Die beiden Worte sind bei Jahn mit Unrecht eingeklammert; vgl. VIII 18 p. 146,11 'uulneribus medelas uarias adhibere'.

P. 20,4. 'Nec dearum quidem'. Vgl. Petschenig a. a. O. 161.

P. 20,5. 'Quosum'. Auf diese Schreibung führt die Lesart von F 'quorursum' ('rur' übergeschrieben).

P. 20,10. 'Qui scias'. Rohde (a. a. O. 102) schreibt nach VI 1 p. 18,22 (vgl. Lorenz Plaut. Most. 58) 'scis'; s. aber z. B. Tert. de an. 31 p. 351,11 'unde scias'.

P. 20,11. 'Repperies'. Vgl. Koziol a. a. O. 153.

8 p. 21,6. 'Indiciuae'. So Haupt; 'indiciuie' F.

P. 21,10. 'Ei' So mit Rohde (a. a. O. 102) für das überl. 'eius'. Unwahrscheinlich Petschenig (a. a. O. 156) 'et ius'.

P. 21,11. 'Famulitione'. Mit Unrecht wollte Jahn 'famulitio' aendern; vgl. II 2 p. 18,11; Ott, J. J. CIX, 790.

P. 21,16. 'Haesisti'. So richtig Rohde nach den Spuren von F 'habes isti'.

9 p. 21,21. 'Furenter irati'. So F in marg. (vgl. oben zu V 2 S. 36) Schon Sittl, die Gebaerden der Griech. und Roem. Leipz. 1890 S. 15 Anm. 4 hat sich für die Richtigkeit dieser Lesart ausgesprochen; vgl. Cic. ad Att. VI 1,12 (nicht 16, wie Georges und Sittl angeben).

P. 21,29. 'Et ecce'. So die Ueberlieferung, die keiner Aenderung (Jahn 'set ecce') bedarf; vgl. I 15 p. 9,29 'et heus' VII 27 p. 133,5 'et nunc' (im Redeanfang); IX 33 p. 175,6 ist wohl zu interpungieren : et 'heus' inquit etc.

10 p. 22,5. 'Ante ipsam uesperam'. So mit Floridus und Koch Rhein. Mus. XXX 638 (der VI 25 p. 112,10 und VII 15 p. 126,17 vergleicht) für das überl. 'istam'.

P. 22,10. 'Ruricula'. So F; vgl. Schuchardt, Voc. d. Vulg. II 132.

P. 22,10. 'Certa difficultatis tantae'. Ist in der Lesart von F 'certati', welche zu mehreren Coniecturen Anlass gegeben, etwas der Rest einer ursprünglichen Umstellung 'tantae diff.' zu erkennen? Die Bemerkung Koziols (Stil S. 44 Anm. 2) hat als Lesart von F 'certata' zur Voraussetzung.

11 p. 22,24. 'Interioris domus gunaecei [cubiculi] custodia'. Ueberliefert ist 'i. d. unici cubiculi c'. Dass 'unici' nicht angeht, hat Rohde

(a. a. O. 102) richtig erkannt und dafür 'intimi' vermutet. Dagegen hat Traube mit leichterer Aenderung aus der überlieferten Lesart die vulgaere Form 'guneci = gynaecei' (vgl. über das Wort neuerdings Bonnet, le Latin de G. d. T. p. 213) gewonnen und 'cubiculi' als Glosse ausgeschieden. Für die Richtigkeit dieser scharfsinnigen Herstellung, von der ich persoenlich überzeugt bin, sprechen 1. der Umstand, dass VI 21 p. 26,26 'per altissimam cubiculi... fenestram' in F und φ zwischen 'altissimam' und 'cubiculi' eine Lücke von 5 (6) Buchstaben erscheint, welche es mehr als wahrscheinlich macht, dass auch hier das naemliche Wort durch die naemliche Glosse verdraengt wurde; 2. die Thatsache, dass auch IV 27 p. 73,4 'uisa sum mihi de domo, de thalamo [de cubiculo], de toro denique ipso uiolenter extracta' 'cubiculum' als Glosse in den Text gedrungen ist; 3. die bekannte Stelle des Cornelius Nepos praef. 7 'in interiore parte aedium, quae gynaeconitis appellatur'.

P. 22,26. 'Exanclata'. Auf diese Form weist m. E. die Schreibung von φ 'exanelata'. F hat 'exan*lata'.

P. 22,28. 'Aurora commodum inequitante'. Es wundert mich, dass die jedenfalls beachtenswerte Vermutung von Wernike (zu Tryphiod. p. 189; vgl. Boissonade zu Nik. Eug. II p. 87 f.) 'caelum inequitante' (vgl. III 1 p. 39,3) weder bei Eyssenhardt noch bei Jahn Erwaehnung gefunden hat.

P. 22,29. 'Videsne—despiciunt'. Vgl. über die z. B. von Luetjohann (act. Lips. III p. 482) stark veraenderten Worte die Bemerkungen von Koziol, Zur Kritik und Erklaerung des Apul. Wien 1869 S. 9 f.; zu 'despicere' auch C. F. W. Müller, Jahrbb. f. Philol. CVII (1873) 346 Anm. 6.

P. 22,30. 'Oues — uagantur'. Nur aushilfsweise habe ich Luetjohanns Coniectur 'nitentis auri decore' (überliefert ist 'nitentes auriuecole', woraus die interpolierten Handschriften, denen die Ausgaben folgen, 'nitentes aurique colore' gemacht haben) in den Text gesetzt. Eine sichere Herstellung der Worte ist noch nicht gelungen. Mit Koziol (Stil S. 212 Anm. 1) 'florentes' (='laeti') zu 'incustodito pastu' zu ziehen, scheint mir nicht statthaft; vgl. V 25 p. 15,4; 'uago pastu'; Suet. Caes. 81. Auch 'colore florere' würde des 'Analogon' nicht ermangeln; vgl. d. mund. p. 109,13.

12 p. 22,39. 'Istud horae — quo de solis etc'. So mit Salmasius und Petschenig (a. a. O. 146) für das überl. 'istius orae — quo adesolis' (gewoehnlich aufgeloest 'quoad de solis'); zu 'istud horae' vgl. I 15 p. 10,11 'illud horae' und Ebert, act. sem. Erl. II p. 320.

P. 23,1. 'Rabie solent efferri'. Durch IX 2 p. 156,7 'iumenta efferari iam simili rabie' koennte man sich zu einer leichten Aenderung verleiten lassen; vgl. aber Lact. inst. VI 24,24 p. 576,7.

P. 23,4. 'Pecua'. So mit Petschenig (a. a. O. 146) für das überlieferte 'pecula'. Hildebrand schreibt 'pecuda' gegen den Sprachgebrauch.

13 p. 23,10. 'Nec auscultatu non paenitendo diligenter instructa

illa cessauit’. Dass Jahns Aenderung ‘penitus intento’ für das überl. ‘penitendo’ zu verwerfen ist, leuchtet ein. Ob aber mit Petschenig (a. a. O. 156; ebenso Van der Vliet, Rh. Mus. XLII 145) ‘inpaenitendo’ oder mit Koziol (Z. f. d. oe. G. 1870, 163) ‘non paenitendo’ zu schreiben ist, laesst sich nicht entscheiden. Für jenen spricht XI 28 p. 223,24, für diesen d. d. Pl. p. 91,12. In F steht ‘cilla cessauit’, worin nach Traube vielleicht der Rest eines ehemaligen ‘ancilla’ zu erkennen ist.

P. 23,14. ‘Sic inquit’. Nicht zu beanstanden; vgl. Petschenig a. a. O. 141 und Kalb, Roms Juristen (Leipz. 1890) S. 64.

P. 23,19. ‘Rauca Cocyti fluenta’. So Lipsius; F ‘pauca’; vgl. Verg. Aen. VI 327.

P. 23,21. ‘Defers’. So F; vgl. Petschenig a. a. O. 162; Ott, Jahrbb. f. Philol. CIX 839 f.; C. Becker, de metris in Heptateuchum (Bonn 1889) p. 17.

14 p. 23,29. ‘Exarato tramite’. So mit Petschenig (a. a. O. 157) für das überl. ‘exarto’.

P. 23,31. Nach ‘et’, welches Luetjohann einklammert, ist vermutlich ein Verbum ausgefallen, wie ‘strepunt’ oder ‘stridunt’.

P. 23,33. ‘Semet muniebant’. Mit Unrecht haben Haupt und Jahn die voellig correcte Ueberlieferung beanstandet; vgl. IX 40 p. 179,28; Koziol, Z. f. d. oe. G. 1870, 158; Rohde a. a. O. 102.

15 p. 23,38. ‘Graues oculos’. Bursian, der der Meinung war, ‘graues oculi’ koenne nicht ‘ernste Augen’ bedeuten (auch Ellis zu Avian p. 96 aeusserte Bedenken über die vorliegende Stelle) schlug vor ‘gnauos’ zu schreiben; vgl. aber Plin. n. h. XI 145, wo ‘graues oculi’ keine andere Interpretation, als ‘ernste Augen’ zulaesst.

P. 23,39. ‘Supremi Jouis’. So hat Modius treffend das überl. ‘primi Jouis’ verbessert; vgl. III 23 p. 52,9. (‘Iuppiter supremus’ im Gegensatze zum ‘J. Stygius’ bei Arnob. II 70 p. 104,12).

P. 24,6. ‘Sperasque’. Vgl. Koziol a. a. O. 158. Traube vermutet ‘sperasne’.

P. 24,10. ‘Adreptum completumque festinat’. So habe ich mit minimaler Aenderung für das überl. ‘adreptam completamque’ geschrieben; vgl. d. d. S. 3,8 ‘eamque raptum festinabant’. Jahns Coniectur ‘complexa ungue’ entfernt sich viel zu weit von der Handschrift.

P. 24,11. ‘Molibus’. So stand sicher in F (jetzt ‘mo..bus’; F¹ φ ‘molibus’; Heinsius ‘motibus’); vgl. Flor. p. 2,15 (vom Adler) ‘laeuorsum uel dextrorsum tanta mole corporis labitur’.

P. 24,13. ‘innoxius’. So F; vgl. Koziol, Z. f. d. oe. G. 1870, 158 f. und bes. Amm. XV 5,14 ‘abiit innoxius’; XIX 12,12 ‘innoxius abire permissus est’; XXI 12,20; XXII 3,6; 9,11. Den allerdings auffaelligen Wechsel im Geschlechte des Adlers, den Jahn durch die Aufnahme der Coniectur Oudendorps ‘inde ocius’ und zwei Worte spaeter durch die Aenderung ‘commenta se’ für das überlieferte ‘commentus’ zu beseitigen

suchte, muss der Schriftsteller verantworten. Vgl. übrigens Neue, Formenl. I² 613.

16 p. 24,19. 'Maga... et.. malefica'. Die alte, von Koziol wiederholte Coniectur 'maga' für das überl. 'magna' (vgl. den kritischen Apparat zu Cypr. I p. 29,16 H.; Amm. Marc. I p. 327,31 G. und zur passio Petri et Pauli p. 227,10 L.) ist ohne Zweifel richtig. Beispiele für die Verbindung 'magus et maleficus' bei Roensch, It. und Vulg. 316 f.; Thielmann, Archiv I 78; Woelfflin ebenda III 449 f., aus welchen ersichtlich ist, dass apol. p. 106,17 Bosscha treffend zwischen 'magiae' und 'maleficii' 'et' eingeschoben hat.

P. 24,21. 'Sume—conferens'. So nach der Herstellung von Beyte, quaest. Appul. p. 55 f., der (von der Interpunction abgesehen) nur 'protinusque' für das überlieferte 'protinus usque' schreibt und (wie schon Petschenig a. a. O. 142) 'derige et' aus dem handschriftl. 'deriget' gewinnt. 'conferens' bieten bereits die jüngeren Handschriften (F 'conferes').

17 p. 24,34. 'Pulcherrime'. Jahns Aenderung 'proin celerrime' ist durchaus unbegründet; vgl. z. B. X 1 p. 181,28 und Lorenz zu Plaut. mil. 404.

18 p. 25,3. 'Cui'. So mit Floridus für das überl. 'cuius'.

P. 25,14. 'Charon ille uel Ditis pater'. So mit S(auppe), Philol. Anz. III 183 für das überl. 'Ch. i. ditis ('Ditis' schon Floridus) et p'.

19 p. 25,38. 'Recalcans priora uestigia' So F in marg., im Contexte 'recolens'. Die Richtigkeit der Marginallesart (s. o. S. 36) bestaetigt IX 11 p. 161,20 'mea recalcans uestigia'.

P. 26,2. 'Vel omnino............ addictum curiosius thensaurum'. Traube der früher die Coniectur von Beyte (p. 56 f.) 'uel immo' anerkannt hatte, bemerkt jetzt dazu : Die Coniectur ist falsch, wie alles sonst zu der Stelle vorgebrachte, weil nirgends von der Ueberlieferung ausgegangen wird. 'diuinae formonsitatis' ist ganz spaete Coniectur; was in F stand, war schon als φ abschrieb, nicht mehr ersichtlich, 'addictum' aber, womit in φ fortgefahren wird und was ein Humanist in F zu 'abditum' verbessert hat, jedenfalls ursprünglich. Die 'diuina formonsitas' ist an Stelle des unleserlichen von demselben Humanisten aus VI 16 p. 24,24, und VI 20 p. 26,17 in die Lücke eingesetzt worden, eine Aushilfe, die auch in φ von dessen Correktor übernommen wurde, Apuleius aber, dem hier sicher 'curiosus' neugierig bedeutet (vgl. VI 20 p. 26,16 und VI 21 p. 26,31), mag etwa geschrieben haben 'uel omnino curare iam Veneri addictum curiosius thensaurum'.

20 p. 26,4. 'Turris illa prospicua'. 'prospicuus' kann hier nicht =τηλέσκοπος (Nauck Mélanges Gr.-Rom. V 151) gefasst werden (gegen Georges), sondern muss nach I 21 p. 14,3 und XI 18 p. 216,16 erklaert werden. Die Marginalvariante von F 'propitia' beruht hier wohl auf Coniectur. Stat. Theb. XII 15 wird jetzt 'perspicuae.. turris' gelesen.

P. 26,17. 'Nec tantillum quidem'. Vgl. Petschenig a. a. O. 161.

P. 26,18. 'Vel sic'. Mit Unrecht von Bursian behelligt; vgl. Petschenig a. a. O. 147 f.; Cypr. mort. 16 p. 307,12; ad Dem. 15 p. 362,2; Firm. Mat. 25 p. 118,29 H; epist. de cast. X 11 S. 146 ed. Caspari (Christiania 1890).

21 p. 26,21. 'Coperculo releuatus'. So mit Rohde (a. a. O. 102) für das überl. 'reuelatus; vgl. Arnob. II 77 p. 111,6 und II 78 p. 111,8 R, wo beide male der cod. Par. 'reuelatis' statt des richtigen 'releuatis' bietet; vgl. Cypr. II p. 649,6; 695,5; Hil. tract. in ps. 52 p. 130,17 Z; hist. Ap. 10 p. 12,14 R.

22 p. 27,6. 'In ignes'. Von den beiden zu dieser Stelle vorgebrachten Coniecturen ist die eine (Jahn 'imbres') palaeographisch schwierig, die andere (Rohde 'cygnos') mit der Noetigung zu einer weiteren Aenderung ('feras immanes' für 'in feras, in aues') verbunden. Auch ist der Hauptgrund, der gegen die Richtigkeit der Ueberlieferung geltend gemacht wurde, dass naemlich durch 'ignes' die Reihe der beseelten Wesen auffaellig unterbrochen werde, nicht stichhaltig; vgl. die Aufzaehlung bei Luc. dial. deor. II 1, wo das 'Gold' eine analoge Sonderstellung einnimmt. Dass man die Erwaehnung des Danaeabenteuers ungern vermisst (Dracont. carm. min. II 20 ff. gedenkt des 'aureus imber', wie des 'cycnus'; vgl. Cypr. ad Don. 8 p. 10,19), laesst sich allerdings nicht leugnen.

23 p. 27,25. 'Iuri'. So mit Jahn für das überl. 'iure'.

P. 27,26. 'Adripi'. Vgl. Petschenig a. a. O. 149.

P. 27,27. 'Et porrecto'. 'Et' hat Rohde (a. a. O. 102) unzweifelhaft richtig eingeschoben.

24 p. 27,30. 'Cena n. afluens . Vgl. o. S. 38 und Cypr. laps. 30 p. 259,6.

P. 27,36. 'Voce'. So mit Guilelmius für das überl. 'quoque'.

P. 27,37. 'Suppari gressu'. So nach der schoenen Emendation Scaligers für das überl. 'super ingressa'.

P. 27,39. 'Saturus'. So F; vgl. oben S. 34.



INDEX



INDEX LECTIONUM

Lectiones eodem sermone habebuntur, quo annuntiantur.

Pretium pro lectionibus non exigetur.

ORDO THEOLOGORUM

Philosophia in Theologiam propaedeutica.

Professores

Kennedy : De Ontologia, pars altera, scil. de Ente finito; De Cosmologia. — Per horas 5 in hebdomada.

Scriptura sacra.

Fritsch : Introductio in sacram Scripturam, per horas 2 in hebdomada.
Interpretatio S. Matthaei, per horas 3 in hebdomada.

N.-B. — De lingua hebraica et syriaca, vide Lectiones *D. Grimme*, sub « Ordo philosophorum ».
De lingua assyriaca, vide Lectiones *D. Hess*, sub « Ordo philosophorum ».

Theologia dogmatica speculativa.

Berthier : De locis theologicis, per horas 3 in hebdomada.
Coconnier : De Deo Trino (I[a] parte Summae), per horas 4 in hebdomada.
Berthier : De Incarnatione, per horas 2 in hebdomada.

Theologia dogmatica brevior.

Boisdron : De Deo Trino; De Deo creatore, per horas 3 in hebdomada.

Jus canonicum.

Gietl : De Jure Ecclesiae Fundamentali, per horas 4 in hebdomada.

Theologia moralis.

Professores

Hyvernat: *Theologia moralis speculativa* (ex Sum. I, 2ae) : De passionibus, de virtutibus et vitiis, de peccatis, de legibus, per horas 4 in hebdomada.

Boisdron : *Theologia moralis practica :* De virtutibus, de peccatis, de I° et II° decalogi praecepto, per horas 2 in hebdomada.

Coconnier : De casibus conscientiae, semel in hebdomada.

Eloquentia sacra.

Weiss : Theorie der geistlichen Beredsamkeit, 2 Stunden.

Berthier : Théorie de la prédication, 2 heures.

Historia Ecclesiastica.

Kirsch : Histoire Ecclésiastique, de Constantin le Grand à saint Grégoire le Grand, 3 heures.

Exercices pratiques : La « Inventio sanctae crucis » (Actorum Cyriaci pars I), 1 heure.

Patrologia.

Kirsch : Les auteurs ecclésiastiques, de la fin du IIme siècle au Concile de Nicée, 2 heures.

Exercices pratiques : Lettres choisies de S. Cyprien, 1 heure.

Archaeologia sacra.

Kirsch : Le culte chrétien dans l'antiquité, 2 heures.

N.-B. — De litteratura christiana, vide Lectiones *D. Jaquet*, sub « Ordo philosophorum ».

De arte christiana, vide Lectiones *D. Effmann*, sub « Ordo philosophorum ».

ORDO JURISCONSULTORUM

Professores

Clerc : Code civil fribourgeois, 4 heures.
Droit fédéral des obligations, partie générale, art. 1 à 229, 2 h.

Pedrazzini : Droit public, I[re] partie, 3 heures.
Droit ecclésiastique, I[re] partie: Jus ecclesiasticum publicum, 2 h.

Weiss : National-Oeconomie, II. Theil, 4 Stunden.
Rechtsphilosophie, I. Theil, 2 Stunden.

Jaccoud : Droit naturel : la famille, 2 heures.

Perrier : Droit public suisse, I[re] partie, 2 heures.
Procédure civile, d'après les différentes législations de la Suisse romande, 2 heures.

Favre : Médecine légale, 1 heure.

Fietta : Code civil français, livre III, titres I et II, 4-5 heures.
Eléments de droit civil français, 2-3 heures.

Bise : Droit pénal, d'après les principales législations modernes, 2 h.
Procédure pénale, d'après les principales législations modernes, 2 heures.

Rensing : Institutionen des rœmischen Rechts, 3-4 Stunden.
Pandecten (Familien-u. Erbrecht), 5 Stunden.
Seminar-Uebungen (Examinatorium und Practicum) auf dem Gebiete des rœmischen Rechts, 2 Stunden.
Eventuell :
Das Sachenrecht des schweizerischen Bundesgesetzes über das Obligationenrecht unter besonderer Berücksichtigung des rœmischen Rechts, 1-2 Stunden.

Professores

Fervers : Deutsches Strafprozessrecht, unter besonderer Rücksichtnahme auf die in der Schweiz geltenden Rechte, 4 Stunden.

Vergleichendes schweizerisches Strafrecht, ausgewaehlte Kapitel, 1-2 Stunden.

Gottofrey : Histoire du droit romain et théorie des actions en droit romain, 2 heures.

Pandectes du droit romain, I : Partie générale, 4 heures.

N.-B. — Ueber die Besetzung des Lehrstuhls für deutsche Rechtsgeschichte und deutsches Privat-und Staatsrecht schweben gegenwaertig Verhandlungen.

ORDO PHILOSOPHORUM

Gremaud : Introduction à l'étude de l'histoire, 2 heures.

Horner : Pédagogie : L'enseignement de l'histoire et de la géographie. La pédagogie du cours éducatif de langue maternelle du Père Girard et de l'Emile de Rousseau. — 2 heures.

Jaquet : Littérature chrétienne : Eusèbe de Césarée, 2 heures.

La prédication au XVII[me] siècle, 1 heure.

Effmann : Geschichte der romanischen und gothischen Baukunst, 3 Stunden.

Griechische und rœmische Plastik, 1 Stunde.

Der Altar in seiner historischen Entwickelung, 1 Stunde.

Wolff : Psychologie, 4 Stunden.

Ueber das Dasein Gottes, 1 Stunde.

Steffens : Geschichte der Schrift im Abendlande, 2 Stunden.

Uebungen im Lesen von Schweizer Urkunden, 2 Stunden.

Englische Lectüre : Shakespeare's « Julius Caesar », mit Uebungen im Englisch-Sprechen, 2 Stunden.

Professores

Sturm : Erklaerung ausgewaehlter Abschnitte aus Herodot mit Einleitung über Herodot und seinen Dialekt, 2 Stunden.

Topographie der Stadt Rom im Altertum, 3 Stunden.

Im Seminar : Erklaerung des homerischen Hymnos auf Demeter. Grammatische Uebungen. — 2 Stunden.

Reinhardt : Das Zeitalter der Renaissance, 4 Stunden.

Im Seminar : Uebungen zur Geschichte des XVI. und XVII. Jahrhunderts, 2 Stunden.

Jostes : Die Romantiker, 3 Stunden.

Altsaechsische Grammatik und Erklaerung des Heliands, 3 Stunden.

Germanistische Uebungen, 2 Stunden.

Rabiet : Grammaire historique de la langue française, XII[me] et XIII[me] siècles, 3 heures.

Explication de textes de différentes époques (séminaire), 2 heures.

Exercices dialectologiques, 1 heure.

Schnürer : Das Zeitalter der Kreuzzüge, 4 Stunden.

Im Seminar : Uebungen auf dem Gebiete der mittelalterlichen Verfassungsgeschichte, 2 Stunden.

Kallenbach : La littérature polonaise sous le règne de Sigismond III (1587-1632), 2 heures.

Die polnische Lyrik in der ersten Haelfte des XIX. Jahrhunderts, 3 Stunden.

Conférence pratique : Explication de textes polonais choisis, 2 heures.

Weyman : Erklaerung ausgewaehlter Oden und der ars poetica des Horatius, 4 Stunden.

Im Seminar : Uebungen auf dem Gebiete der antiken Litteraturgeschichte im Anschluss an Quintilian, Buch X. Lateinische Schreib-und Sprechübungen. — 2 Stunden.

Bédier : Histoire de la littérature française sous Louis XV, 2 heures.

La poésie française au XIII[me] siècle (suite), 2 heures.

Exercices pratiques, 2 heures.

Professores

Streitberg : Althochdeutsche Sprache und Litteratur, 3 Stunden.
Vergleichende Grammatik der lateinischen Sprache für Anfaenger, 3 Stunden.
Lektüre des Beowulf, 1 Stunde.

Faeh : Beurlaubt.

Privatim docentes

D[r] **Grimme :** Syrische Grammatik, 3 Stunden.
Geschichte des Korans, 1 Stunde.
Im Seminar : Hebraeische Uebungen, 2 Stunden.

D[r] **Büchi :** Die Schweiz seit dem Umsturze der alten Eidgenossenschaft, 3 Stunden.
Die Verfassung der rœmischen Republik, 2 Stunden.
Im Seminar : Die Quellen zur Sempacher Schlacht, 2 Stunden.

D[r] **Hess :** Grammaire chinoise, 2 heures.
Interprétation de textes hiéroglyphiques et hiératiques, 3 h.
Die Keilinschriften und das alte Testament, 1 Stunde.

Rector Universitatis : **Reinhardt.**
Decanus Ord. Theol. : **Berthier.**
Decanus Ord. Jurisconsultorum : **Fietta.**
Decanus Ord. Philos. : **Sturm.**



Fribourg (Suisse). — Imprimerie et Librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, rue de Morat, 259.

INDEX LECTIONUM

QUÆ IN

UNIVERSITATE FRIBURGENSI

PER MENSES HIEMALES ANNI MDCCCXCI-XCII

INDE A DIE XV. OCTOBRIS HABEBUNTUR

PRÆMITTITUR

Josephi Kallenbach commentatio cui inscribitur :
Les humanistes polonais.



FRIBURGI HELVETIORUM

TYPIS CONSOCIATIONIS SANCTI PAULI

1891

LES HUMANISTES POLONAIS

AVANT-PROPOS

Dans la correspondance des célèbres humanistes Casaubon et Jean Dousa, conservée au département des manuscrits du *British Museum,* j'ai trouvé plusieurs lettres signées de noms illustres dans l'histoire de la littérature polonaise : Jean Zamoyski, Simon Szymonowicz et Jacques Sobieski. Ces lettres, très différentes entre elles par leur date ou leur objet, offrent pourtant un intérêt commun : c'est d'être toutes des lettres d'humanistes, c'est-à-dire d'hommes pénétrés de la passion des belles-lettres et de l'antiquité classique.

Mais la correspondance des humanistes polonais offrirait aujourd'hui par elle-même peu d'intérêt, si elle ne contribuait à faire mieux connaître l'humanisme lui-même. Or l'historien futur de l'humanisme en Pologne trouvera, dans les lettres que nous publions, d'utiles matériaux. Nous avons jugé nécessaire de faire précéder ce petit recueil de lettres latines d'une esquisse rapide de l'évolution de l'humanisme en Pologne. Ce n'est ici qu'un aperçu très sommaire sur un sujet historique qui commence seulement de nos jours à être approfondi en Pologne. Plusieurs humanistes polonais échappent encore à toute recherche, ensevelis qu'ils sont dans de rares manuscrits ou dans des exemplaires uniques. Nous

manquons encore de monographies sur plusieurs humanistes importants. En attendant une histoire complète et exacte de l'humanisme en Pologne, qu'on veuille bien nous pardonner les lacunes de notre esquisse.

Il me reste à acquitter des dettes de reconnaissance. M. Casimir Morawski, professeur à l'Université de Cracovie, a accru mon petit recueil en m'autorisant à publier une lettre inconnue de Casaubon qu'il a trouvée dans les archives des comtes Zamoyski. M. Joseph Bédier, mon cher et honorable collègue, n'a point épargné ses peines pour dépouiller mon français de sa couleur exotique. Je le remercie cordialement de la collaboration dont il a honoré mon travail.

Fribourg (Suisse), 15 juin 1891.



I

Les origines de la Renaissance en Pologne ne nous sont pas encore suffisamment connues. Quelques historiens attribuent aux synodes catholiques, surtout à celui de Bâle, une certaine influence sur le développement des idées nouvelles. La Pologne était en effet représentée à Bâle par de nombreux délégués, qui rapportèrent de leur voyage une provision de manuscrits, les livres de Gerson, de Pierre d'Ailly, de Clemangis, de Cicéron et de Lucain, et les œuvres latines de Pétrarque et de Boccace. C'est pour le Cardinal Zbigniew Oleśnicki qu'Enéas Sylvius (le futur pape Pie II) prépare, en 1450, le plus ancien recueil de ses lettres, si célèbres parmi les humanistes du XVe siècle [1]. Mais la correspondance d'Oleśnicki avec Enéas Sylvius et les rares manuscrits d'auteurs classiques rapportés en Pologne ne sont que des signes avant-coureurs de l'humanisme. C'est seulement vers la fin du XVe siècle qu'on rencontre de véritables humanistes en Pologne. Philippe Buonacorsi, dit *Callimachus* (Callimachus Experiens), élève de Pomponius Laetus, exilé d'Italie en 1468, trouva un asile chez l'archevêque de Léopol, Grégoire de Sanok [2] (Galicie). L'humaniste italien devint plus tard gouverneur des enfants de Casimir IV et, après la mort de ce roi, le conseiller le plus influent du roi Jean-Albert. Callimachus resta en relations avec les plus célèbres humanistes italiens, notamment avec Jean Pic de la Mirandole et Marsile Ficin, et bien qu'il jouât en Pologne un rôle plutôt politique, il contribua néanmoins beaucoup à là propagande des idées nouvelles et à leur action sur la littérature classique en Pologne. Son ami, le premier humaniste polonais, Grégoire de Sanok, inaugura dans sa jeunesse (1433)

[1] Voy. M. *Wiszniewskiego* Historya literatury polskiej, Tom III. W Krakowie, 1841, p. 325; Joseph *Szujski*, Odrodzenie i Reformacya w Polsce (Dziela, Wydanie zbiorowe, serya II, tom. VIII, p. 8; G. *Voigt*, Die Wiederbelebung des klass. Alterthums oder das erste Jahrh. des Humanismus, t. II, p. 33o.

[2] Voigt, II, 333.

l'interprétation de Virgile à l'Université de Cracovie; mais bientôt il abandonna la carrière professorale pour entrer dans les ordres et la diplomatie. Il semble bien d'ailleurs que l'usage d'étudier Virgile à l'Université, inauguré par lui, fut conservé par ses successeurs; car il nous est attesté[1] que, vers le milieu du XV[e] siècle, on expliquait, à la Faculté des Arts de l'Université de Cracovie, Virgile, Ovide, Horace, Stace, Martial, Tibulle et Properce. Pourtant l'étude de l'antiquité classique ne trouva en Pologne, au cours du XV[e] siècle, que des prosélytes rares et isolés. Il était nécessaire que les humanistes polonais reçussent une impulsion du dehors: il était réservé à l'humaniste allemand Conrad Celtes d'accomplir cette tâche. Conrad Celtes vint en Pologne en 1488. Cet humaniste ambulant, type excellent des hommes de son temps[2], après avoir enseigné aux Universités d'Erfurt, de Rostok et de Leipzig, et reçu, à Nuremberg, en 1487, des mains de l'empereur Frédéric III, la couronne poétique, s'inscrivit en 1489 à l'Université de Cracovie pour y étudier l'astronomie et l'arithmétique sous Albert Brudzewski, célèbre professeur. Il y fonda en même temps une société littéraire (sodalitas litteraria Vistulana), se lia avec Callimachus et groupa autour de lui un cercle de jeunes gens, unis par l'amour de l'antiquité. Dans cette société littéraire fondée par Celtes, on s'occupa des langues grecques et hébraïques, du droit romain et canon, des sciences naturelles. Malheureusement nous ne sommes pas bien renseignés sur le but véritable que Celtes se proposait en fondant cette « société littéraire de la Vistule[3]. » Les membres de cette société, cachés sous des pseudonymes, sont, pour la plupart, restés des inconnus pour nous. Deux noms cependant nous sont

[1] *Wiszniewski*, l. c. III, p. 329 : Conclusiones antiquae Maioris Collegii ab 1432 ad 1591 : « Collegiatus dominae Marzkonissae iuxta suam institutionem legat in poesi libros infra videlicet : Boëtium de Consolacione, Alanum de planctu, Valerium Maximum, libros Virgilii, Ovidii, Horatii, Statii, Martialis, Tibulli, Propertii. »

[2] Voy. *Bursian*, Geschichte der classischen Philologie in Deutschland, München und Leipzig, 1883, p. 109 sqq, mais surtout : D[r] Ludwig *Geiger*, Renaissance und Humanismus in Italien und Deutschland, Berlin, 1882, p. 454-462.

[3] Joseph Szujski suppose (Odrodzenie i Reformacya, p. 24) que Celtes avait été appelé par le roi de Pologne et par Callimachus pour réformer l'Université de Cracovie; mais, n'ayant pu réussir, il aurait quitté brusquement la ville de Cracovie en 1490. Cette hypothèse a beaucoup de vraisemblance, mais ce qui étonne c'est le silence complet de Celtes sur cette affaire. Il avait l'habitude de se venger, en cas d'échec, par des mots peu aimables. Ce qu'il fit, par exemple, en quittant l'Université d'Ingolstadt (1497). Voyez *Paulsen*, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Leipzig, 1885, p. 100.

garants du sérieux des études qu'on y poursuivait : ce sont ceux de Callimachus et de Brudzewski.

Conrad Celtes ne demeura pas longtemps en Pologne. En 1490, il partit pour la Hongrie, où il créa une société semblable d'humanistes (Sodalitas Hungarorum, plus tard, Danubiana). Toujours en voyage, il trouve encore le temps d'ouvrir dans cette même année 1490 une « Sodalitas Rhenana. » Mais l'œuvre de Celtes se heurta, à Cracovie, à l'opposition des professeurs de l'Université, et les humanistes polonais, après avoir perdu leur chef, furent impuissants à maintenir et à faire prospérer sa fondation. Mais, à la fin du XV[e] siècle, nous rencontrons à l'Université de Cracovie des hommes remarquables, qui marquent bien la diversité des voies où s'engageait l'humanisme. En 1491, s'inscrivait à l'Université de Cracovie Nicolas Kopernik, que sa traduction de Théophilacte [1] range parmi les humanistes. En 1492, nous y rencontrons, parmi les étudiants de la Faculté des Arts, Henri Bebel, devenu plus tard célèbre en Allemagne comme humaniste. Les humanistes allemands étudiaient volontiers à Cracovie, attirés par le riche patriciat de Cracovie, qui, d'origine allemande, se sentait en communauté d'aspirations avec la jeunesse d'Allemagne. A ce point de vue, le patriciat de Cracovie constituait un bon conducteur pour les idées propagées par Celtes. Les premiers humanistes que nous rencontrons à Cracovie se bornent à développer surtout la bonne latinité par leur enseignement à l'Université et par leurs écrits. Tels sont Laurentius Corvinus [2] (Rabe) et Aesticampianus [3] (Jean Rack de Sommerfeld), plutôt grammairiens qu'humanistes.

L'Université de Cracovie devient, avec les premiers humanistes du commencement du XVI[e] siècle, une académie européenne. En 1500, l'Université de Cracovie compte 508 étudiants, récemment immatriculés, venus des pays les plus divers. L'organisation des Facultés à Cracovie ne différait pas beaucoup de celle des autres Universités d'Europe, par exemple des Universités d'Allemagne.

[1] Theophilacti Simocati epistolæ morales. Cracoviæ, 1504.

[2] Voy. sa biographie par le D[r] G. Bauch, Zeitschrift für Geschichte und Altertum Schlesiens, vol. XVII.

[3] Sommerfeld, qui a commencé sa carrière pédagogique à l'Université de Cracovie, fut d'abord plutôt un professeur scholastique qu'un humaniste. Voyez ses cours professés à Cracovie de 1487-1501 dans le « Liber diligentiarum » cité ci-dessous. Son rôle comme humaniste à l'Université de Leipzig (1507-1511) a été exposé par Paulsen, Geschichte des gelehrten Unterrichts, Leipzig, 1885, p. 57 sqq.

La Faculté des arts était en quelque sorte le vestibule des trois autres Facultés, de théologie, de droit et de médecine [1]. On voit des jeunes gens de quatorze ans entrer à la Faculté des arts ; ils y apprennent la grammaire, les rudiments de la philosophie d'après Aristote ; ils s'exercent à la lecture des auteurs classiques latins. Quand ils ont obtenu le grade de bachelier ès arts, après deux ou trois ans d'études, ils passent aux autres Facultés. Mais ils peuvent aussi rester à la Faculté des arts et devenir, après deux ou trois ans, professeurs à leur tour, comme maîtres ès arts. Cela nous explique pourquoi l'on trouve à la Faculté des arts de Cracovie des professeurs tout jeunes, ayant à peine 20 ans. Comme la Faculté des arts était, par sa nature, le séminaire des nouvelles études classiques, il importait beaucoup que les jeunes maîtres fissent, eux-mêmes, des études plus sérieuses et qu'ils n'obtinssent plus aussi vite le droit d'enseigner les autres. La nécessité d'une réforme des études à l'Université de Cracovie s'imposa dès lors, et il faut remarquer, à l'honneur du haut clergé polonais de l'époque, que ce furent précisément les évêques de Cracovie qui sollicitèrent la réorganisation des hautes études. Nous ne connaissons pas les détails de cette lutte des évêques de Cracovie (1510-1524) contre l'Université, lutte où le Pape Léon X donna d'abord raison à l'Université [2] : mais bientôt, en 1518, reconnaissant la nécessité d'une réforme, il nomma une commission composée de l'archevêque de Gnesen, Laski, des évêques Konarski et Tomicki [3]. Malheureusement cette tentative de réforme des études classiques en Pologne coïncida avec l'apparition première de l'hérésie de Luther. Le clergé fut obligé de tourner ses forces contre l'ennemi de l'Eglise et ce moment privilégié, dont les humanistes polonais auraient pu profiter, passa sans profit réel pour l'Université. Ce fait est d'autant plus regrettable, qu'à part l'opposition des vieux maîtres de l'Université, tout ce qu'il y avait de jeune parmi les professeurs de Cracovie rongeait son frein

[1] Geiger, Renaissance und Humanismus, p. 407.

[2] Voy. Szujski, Odrodzenie i Reformacya l. c. p. 130.

[3] Tomicki, l'évêque de Cracovie (1524-1535), contribua beaucoup à la propagation de l'humanisme en Pologne. Hosius, dans sa biographie de Tomicki (Card. Hosii epistol. t. I, Cracoviæ 1879, p. CLXIII), raconte que cet évêque entretenait plusieurs jeunes gens polonais en Italie. A l'influence de l'humanisme allemand se mêlaient donc les influences italiennes. Pour plus de détails, voir Morawski, A. P. Nidecki, p. 31-36, et Józef Łukaszewicz, Historya Szkól w Koronie i w Wielkiem Księstwie Litewskiem, Poznań, 1849, t. I, p. 65.

et se précipitait vers les idées nouvelles propagées par les humanistes allemands.

Non seulement les évêques de Cracovie se montraient favorables aux humanistes, mais la cour royale elle-même leur donnait son appui. Le roi Sigismond Ier, bon latiniste, protégeait les humanistes, qui, de leur côté, n'oubliaient pas leur royal Mécène. Quand le roi épousa, en 1512, la princesse Zapolya, trois humanistes polonais célébrèrent cet évènement par des poèmes latins. C'étaient Paul de Krosno, Jean de Wiślica et André Krzycki. Ils forment, avec quelques autres, *le premier groupe* des humanistes polonais.

Le premier d'entre eux, le plus âgé, est Paul de Krosno [1], qui, après avoir fait ses études à l'Université de Greifswald, où il fut reçu bachelier, se fixa à Cracovie. Il mérite notre attention comme l'un des plus anciens humanistes polonais. En 1506, il enseigne à l'Université de Cracovie et forme bientôt une école de jeunes humanistes qui propagent le goût des lettres classiques en Pologne. Parmi ses élèves, il faut compter Jean Dantyszek (Dantiscus) Rodolphe Agricola Wasserburgensis, Christophe Suchtenius et Jean de Wiślica, celui de tous qui fut le plus dévoué à son maître. Paul de Krosno, agité comme tous les humanistes, fit de fréquentes excursions à Vienne et en Hongrie. Il édita en 1513, à Vienne, les tragédies de Sénèque (la Troade, Thyeste), et, pendant son séjour à l'Université de Cracovie, il expliqua Virgile, Perse, Claudien, Ovide et Lucain. Il écrivait en même temps plusieurs petits poèmes latins de circonstance, épithalames, panégyriques, etc. Il consacrait volontiers sa poésie aux sujets religieux et il ouvre cette série d'humanistes polonais qui imprimèrent à leurs œuvres l'empreinte profonde du catholicisme.

Le latin facile et parfois élégant de Paul de Krosno mérite les éloges que lui accordent les contemporains, tel que Coxe, humaniste anglais. L'éditeur de Paul de Krosno, M. Kruczkiewicz [2], a démontré qu'il était rempli de la lecture des anciens, notamment de Catulle, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Perse, de Lucain, de Sénèque, de Martial et de Claudien.

[1] Krosno est une ville de Galicie.

[2] Depuis peu, ces premiers humanistes polonais, longtemps ensevelis dans des manuscrits ou des éditions tout à fait rares, commencent à être étudiés, grâce à l'Académie des sciences à Cracovie, qui a entrepris de publier leurs œuvres. On les a réunis dans le « Corpus antiquissimorum poëtarum Poloniæ latinorum usque ad

Forcé de nous borner à un exposé très sommaire, nous n'insistons pas sur ce premier groupe des humanistes polonais : bornons-nous à marquer, d'une part, la pureté morale de l'œuvre de Paul Crosnensis et de Jean de Wiślica ; d'autre part, l'esprit de cour et la sensualité grossière, voire cynique, de Krzycki (Cricius) et de Dantyszek. Cette grossièreté ne les empêcha pas de devenir d'adroits diplomates dans cette cour de Sigismond Ier, que sa seconde femme, Bona Sforza, rendit si brillante. Cette reine, jeune et belle, est comme la personnification de l'influence de l'Italie sur la Pologne.

Bona, qui parlait couramment le latin, s'entourait volontiers d'humanistes, courtisans soumis, flatteurs, avides de plaire et d'obtenir la récompense de leurs adulations. Bien que la reine Bona eût trouvé, à son arrivée, une certaine corruption déjà établie à la cour de Sigismond Ier, c'est elle surtout qui reste responsable, devant la postérité, de la ruine des mœurs en Pologne au XVIe siècle. L'indifférence religieuse s'accroissait encore par ce fait odieux que les hautes dignités ecclésiastiques pouvaient être obtenues pour de l'argent, qui s'en allait tomber dans la caisse de Bona, devenue de plus en plus avide avec l'âge. Insensiblement se préparait dans le pays un état moral qui devait être favorable aux hérésies de Luther et de Calvin.

Mais les humanistes grandissaient en dignité et en importance. Cricius devint, à la fin de sa carrière (en 1535), archevêque de Gnesen, Dantiscus (en 1537), évêque de Varmie. Le dernier poète de ce premier cycle des humanistes polonais fut Clément Janicki (Janicius), protégé par Cricius. Janicki, fils d'un paysan de la Grande-Pologne, se distingua d'abord à l'école de Lubranski, à Posen ; envoyé en Italie, il sut conquérir l'estime et l'amitié des humanistes italiens, principalement celle de Bonamico, professeur à l'Université de Padoue. Dans ses élégies latines, Janicki, qui était de son naturel maladif et frêle, nous rappelle vivement Tibulle et Properce, tandis que, par sa nervosité sentimentale et par sa mélancolie, il ressemble d'une manière étrange aux poètes modernes. Ce premier groupe des humanistes polonais se distingue par une

Joannem Cochanovium. » Deux volumes ont paru jusqu'à présent. L'un est intitulé : « Pauli *Crosnensis* atque Joannis *Visliciensis* carmina, edidit Dr Bronislavus Kruczkiewicz, Crac. 1887. » L'autre a pour titre : « Andreæ *Cricii* carmina, edidit Casimirus Morawski, Crac. 1888. »

certaine communauté du type extérieur : ils se renferment dans l'imitation formelle des anciens, surtout des poètes romains (car ils ne savent presque pas le grec). Par cette imitation, ils acquièrent une dextérité souvent remarquable, comme chez Janicki, à manier la langue latine, et ils excellent à verser dans le vase romain une liqueur nationale (*Vislicicnsis,* Bellum Prutenum ; *Cricius,* Religionis et reipublicæ querimonia).

Cependant la Réforme se propageait en Pologne, d'abord dans les provinces limitrophes des pays allemands, plus tard dans la Petite Pologne et dans la Lithuanie. La Réforme de Luther, qui s'adaptait si mal au génie national polonais, aurait été vite éteinte sans l'intervention d'une grave influence politique : la réorganisation sociale de l'Etat. La noblesse polonaise, enhardie par toute une série de privilèges royaux, marchait obstinément vers son but, qui était de subjuguer complètement les villes et les paysans. Le bourgeois et surtout le paysan polonais, relativement libres encore au XV[e] siècle, ont perdu leur indépendance sociale au cours des premières décades du XVI[e] siècle. Pour saisir la cause de ce changement, il faut remonter au XV[e] siècle. Par la paix de Thorn en 1466, la Pologne reconquit l'embouchure de la Vistule. Cet accès à la mer Baltique développa grandement le commerce des blés et des bois, ces deux sources de la richesse naturelle de la Pologne. La culture des terres, jusqu'alors de médiocre importance et proportionnée aux besoins de gentilhommières, dut s'accroître rapidement pour suffire à l'exportation des grains à l'étranger. Le chevalier polonais se transforma en un agriculteur, dont le grand souci était de pouvoir ensemencer de plus vastes champs et de récolter une plus ample moisson. Il eut besoin de bras nombreux, aussi nombreux que possible, et ne sut pas résister à la tentation d'employer les paysans de son village à la culture des champs. Bientôt le gentilhomme polonais fit sanctionner cet abus par les diètes et la corvée des paysans commença à devenir la plus grande source de richesse d'une seule classe sociale, la noblesse. De si graves transformations économiques entraînèrent après elles des suites remarquables : la noblesse polonaise, qui menait au XV[e] siècle une vie frugale, brusquement enrichie, présenta l'image caractéristique d'une nation qui se transformait rapidement sous la double influence de la Réforme et de l'humanisme. Tandis qu'au XV[e] siècle, les fils des grands seigneurs avaient seuls pu étudier à l'étranger, c'est la

masse des gentilhommes enrichis [1] qui profitent au XVI[e] siècle de leur récente fortune pour envoyer leurs fils aux Universités étrangères [2]. C'est en vain que le roi Sigismond I[er] défendit, en 1534, à la jeunesse polonaise d'étudier au dehors. Il fut obligé de retirer cet ordre en 1543, vu la décadence de l'Université de Cracovie, obstinément attachée à l'ancienne routine. L'insuffisance des traitements, qui obligeait les professeurs à chercher au dehors de l'Université des moyens d'existence, la pauvreté de ces maîtres, qui, de basse extraction pour la plupart, traînaient péniblement une existence misérable et ne pouvaient même compléter leur propre instruction, l'indifférence de la noblesse à l'égard de l'Université de Cracovie, qui lui semblait être une institution bourgeoise [3], voilà les raisons principales qui expliquent comment cette Université, si florissante encore au commencement du XVI[e] siècle, penchait, dès le règne de Sigismond I[er], vers son déclin. L'Etat et le clergé polonais n'y furent pour rien. Le gouvernement avait à lutter contre la prépondérance des diètes, qui disputaient au roi les derniers débris de son pouvoir, bientôt fictif; le clergé catholique était absorbé par ses luttes contre l'hérésie de Luther et de Calvin, luttes d'autant plus difficiles que le clergé trouvait dans son troupeau mainte brebis galeuse. L'horizon politique et religieux s'obscurcit encore davantage sous le fils de Sigismond I[er], sous le dernier des Jagellons, Sigismond-Auguste.

[1] Ce changement brusque des idées et des mœurs en Pologne, sous Sigismond I[er], n'échappa point aux contemporains eux-mêmes. L'historien polonais *Kromer* dit dans l'oraison funèbre du roi Sigismond I[er] (1548) : « Testantur id tantæ *opes* et *facultates* hominum nostrorum, tam *opulenta* cum externis *commercia,* tantus splendor ne dicam luxus, tanta elegantia tum in ædificiis et victu cultuque corporis tum in *sermone* et *moribus,* quanta nunquam ante hunc regem in Polonia fuit. »

[2] Une transformation analogue des conditions sociales s'est opérée en Allemagne dès le XV[e] siècle, mais ce sont les grandes villes, les bourgeois, qui en ont profité. Voir *Janssen,* Geschichte des deutschen Volkes, vol. I. et *Paulsen,* Gesch. d. gel. Unterrichts, p. 125.

[3] Pour prouver son bon vouloir à l'Université de Cracovie et cédant en même temps aux préjugés du siècle, le roi Sigismond I[er] anoblit en 1535 tous les docteurs, maîtres et professeurs de l'Université de Cracovie, en prononçant ces belles paroles : « Satius enim est gestis propriis florere, quam maiorum opinione uti, nec minor nobilitas est ea, quæ propriis virtutibus comparatur. »

II

Malgré toutes ces causes de décadence, l'Université de Cracovie s'empressa d'adapter le vieux système d'éducation aux exigences des humanistes. Nous avons conservé un manuscrit curieux qui nous renseigne sur l'état des études classiques à l'Université de Cracovie vers la fin du XV[e] siècle et le commencement du XVI[e]. Il est intitulé « Liber diligentiarum » ; c'est un registre officiel des cours professés à la Faculté des arts de l'Université. Edité avec des soins infinis par M. Wisłocki, conservateur de la bibliothèque de Jagellon à Cracovie [1], ce livre éclaire puissamment l'histoire de l'humanisme en Pologne. Bien que le « Liber diligentiarum » ne nous indique pas tous les cours de l'Université, ni même tous les cours de la Faculté des lettres, il suffit cependant pour qu'on puisse déterminer, au moins par approximation, quel était l'enseignement supérieur en Pologne au cours du XVI[e] siècle. Aristote, refondu selon le système scolastique, domine encore, comme au XV[e] siècle ; pourtant, les auteurs latins classiques ne sont point rares. Si nous nous en rapportons à l'index établi par M. Wisłocki, nous pouvons dresser la liste suivante des auteurs latins qui furent commentés ou expliqués à la Faculté, de 1487 à 1563. Ce sont, en procédant par ordre décroissant, à commencer par les auteurs les plus expliqués pour finir par ceux qui n'ont été commentés qu'une seule fois pendant cette longue période : Cicéron (à qui furent consacrés cinq cours chaque semestre), Virgile, Horace, Ovide, Térence, Salluste, Valère Maxime, Perse, Lucain, Suétone, Justin, Florus, Plaute, Sénèque, Juvénal, Tite-Live, Quintilien, Stace, Prudence, Pline l'Ancien, Silius Italicus.

Et l'on ne saurait nier que le rang où chacun de ces écrivains se présente dans cette liste, ni que l'importance attribuée à chacun d'eux par rapport aux autres ne fussent établis avec justesse. L'Université s'obstina longtemps à ne pas introduire l'étude régulière du

[1] Liber diligentiarum facultatis artisticæ Universitatis Cracoviensis, Pars I. (1487-1563) editionem curavit D[r] Wladislaus Wisłocki, Cracoviæ. Sumptibus Academiæ Litterarum, 1886.

grec, qui était, du reste, bannie alors de plusieurs Universités de l'Europe [1]. Cependant un cours sur Homère est annoncé pour le semestre d'hiver de 1504, mais il se présente dans une étrange combinaison : « l'arithmétique avec la musique et Homère [2]. » Homère reparaît plusieurs fois encore et tient la première place parmi les auteurs grecs commentés à Cracovie. Une vingtaine de fois nous rencontrons dans les programmes des cours une « leçon grecque » *(græca lectio)*, qui était probablement un cours pratique de grammaire grecque. Outre Homère, nous trouvons dans le *Liber diligentiarum* les auteurs grecs suivants : Démosthène, Hésiode, Euripide, Isocrate, Théocrite, Théognis et Xénophon. Mais pas un cours sur Sophocle et, ce qui étonne encore davantage, pas même une mention de Platon ! Serait-ce son formidable rival Aristote qui l'a banni de Cracovie ? Du reste, le grec ne fut jamais, pas même à la plus brillante époque de l'humanisme polonais, très répandu en Pologne.

Mais le latin, qui régnait souverainement au moyen âge dans les chancelleries royales, épiscopales et seigneuriales, se propagea encore davantage sous le souffle puissant de l'humanisme, en devenant seulement plus classique, plus cicéronien. Toute une série de témoignages authentiques et contemporains nous attestent que le latin était non seulement la base indispensable de l'éducation des nobles, mais qu'il envahit même les études de la bourgeoisie moins opulente. Ici encore notre plus précieux témoin est Kromer, successeur de Hosius à l'évêché de Varmie, l'un des plus distingués humanistes polonais du XVI[e] siècle, qui assista à la grande transformation religieuse et politique de la Pologne. « Tous s'empressent, pauvres et riches, nobles et plébéiens, les bourgeois surtout, d'envoyer leurs fils aux écoles pour qu'ils apprennent le latin dès leur première jeunesse. Plusieurs entretiennent chez eux des précepteurs. Aussi ne trouverait-on pas, même en plein Latium, autant de gens avec qui l'on puisse parler latin. Même les jeunes filles, nobles ou bourgeoises, apprennent à lire et à écrire, soit chez elles, soit dans les couvents, non

[1] Par ordre de l'évêque Tomicki, un humaniste polonais, Georges de Lignica, dit Libanus, ouvrit en 1528 à la Faculté des arts un cours de grec; mais ses collègues jugèrent cette nouveauté dangereuse pour la religion catholique et ils tourmentèrent l'infortuné helléniste tant et si bien qu'il dut quitter sa chaire. « Ab academicis collegis suis, græcæ litteraturæ osoribus variis contumeliis probrisque laceratus atque vexatus est. » Janociana, t. I, p. 166. Voir aussi Wiszniewski, t. VI, p. 180.

[2] Liber dilig. p. 66 : « Mgr Martinus Belsz de Cracovia. Arithmeticam cum musica *et Homerum*. »

seulement la langue nationale, mais aussi le latin [1]. » Cette diffusion du latin s'explique, selon Kromer, par ce fait que les pauvres voyaient dans l'étude du latin le seul moyen d'embrasser la carrière ecclésiastique ou diplomatique [2]. Kromer définit avec une grande finesse d'observation le caractère des études supérieures de son temps, quand il dit : « Quand ils eurent remarqué qu'on appréciait l'étude des langues, de l'éloquence et des humanités, ils s'appliquèrent avec ardeur au travail, mais en y recherchant plutôt le profit public et pratique que la gloire [3]. » Observation profonde qui nous explique nettement pourquoi, parmi tant d'humanistes polonais remarquables par leur éloquence et leur habileté politique, nous trouvons tant d'orateurs, mais si peu de savants et de philologues.

Cette impulsion donnée aux études latines sous Sigismond I[er] produisit sous son fils, Sigismond-Auguste, une foule d'hommes instruits et éloquents. La mode d'étudier à l'étranger provenait, d'une part, du mépris où était tombée l'Université de Cracovie, elle était favorisée, d'autre part, par l'aisance pécuniaire des nobles, dont nous avons expliqué les sources. Le cours rapide du temps, l'inquiétude qui s'emparaît des jeunes âmes en face de la Réforme, le charme de l'inconnu, toutes ces forces entraînaient la jeunesse polonaise et la poussaient vers l'Occident.

Les Universités de Wittenberg, de Leipzig, de Francfort-sur-l'Oder, d'Erfurt, de Heidelberg, de Strasbourg, de Bâle, de Padoue, de Bologne, de Paris, fourmillaient de Polonais au XVI[e] siècle. Ils firent une impression excellente sur les humanistes allemands, italiens et français et contribuèrent beaucoup à propager le bon

[1] « Ad scholas quidem et magistros mittere mares liberos et latinis litteris teneram ætatulam imbuere, omnibus, pauperibus iuxta ac divitibus, nobilitati ac plebi, oppidanæ præsertim, studium est. Multi pædagogos domi alunt. Itaque ne in medio quidem Latio quis reperiat tam multos vulgo, cum quibus latine tamen loqui possit. Puellæ quoque nobiles et urbanæ vel domi vel in monasteriis vernacula, imo et latina lingua legere et scribere discunt. » *Polonia*, sive de situ, populis, moribus... Autore Martino Cromero, Coadiutore et designato episcopo Varmiensi. Coloniæ, 1577, p. 67.

[2] « Bonarum litterarum atque doctrinæ studia accuratius consectantur, imprimis ii, qui his præsidiis ex humilitate sordibusque domesticis emergere cupiunt, aut qui sua vel parentum voluntate ad sacerdotium animum adiciunt. » Ib. p. 70.

[3] « Nunc certe, posteaquam animadversum est in pretio esse linguarum, eloquentiæ humanitatisque studia, cupide ea quoque nostrates amplexi sunt, sed *ad usum civilem et vulgarem* magis, quam ad gloriam. » Ib. p. 71.

renom de la Pologne. Erasme loue magnifiquement la Pologne, comme un pays où fleurissent les lettres, les arts et la piété, et ce concert de louanges des humanistes ne s'interrompt point durant le XVI[e] siècle. Georges Sabinus, Muret, Paul Manuce, de Thou, Sigonius, Joseph Scaliger, Juste Lipse, tous vantent les heureuses dispositions des Polonais pour les langues, leur amour pour les humanités, leur connaissance parfaite du latin. La conscience que l'on avait de ces faits en Pologne même se trahit dans les auteurs polonais du XVI[e] siècle [1]. La prépondérance du latin en était venue au point de menacer l'existence de la littérature nationale. Le célèbre Hosius s'irrite de voir Orzechowski (Orichovius), l'un des plus brillants latinistes du XVI[e] siècle, abandonner vers la fin de sa carrière le latin pour écrire en polonais [2].

Cette foule de jeunes gens qui avaient étudié en Allemagne, en France et en Italie, revenaient au pays natal transformés en humanistes. Or l'humanisme, qui sut, partout et toujours, s'accommoder aux circonstances, pouvait se manifester en Pologne, au milieu du XVI[e] siècle, sous les trois espèces que voici : ou bien l'humaniste polonais offrait ses services à la politique du temps et devenait un orateur brillant, à l'imitation des célèbres orateurs classiques ; il prononçait aux diètes de longs discours passionnés, surtout quand il était sur les bancs de l'opposition hérétique ; ou bien il se dévouait à la cause de l'Eglise catholique, alors gravement menacée par les protestants ; ou encore il s'enfermait chez lui, tout entier à l'étude de l'antiquité classique. Si nous nous rappelons la définition du caractère polonais donnée par Kromer, nous devinerons facilement à laquelle de ces trois classes devaient appartenir

[1] « Quomodo Polonia humanissima non erit ? quæ omni doctrinarum genere est florentissima ? quæ referta doctissimis viris est ? plena litterarum græcarum atque latinarum. Venisses in Poloniam, Juli (le Pape Jules II) ; tibi Polonia non terra barbara, sed ipsa altera visa fuisset Italia, cum Polonos *pro vernaculo sermone* sermonem sonare audires latinum. » Orichovii Panegyricus nuptiarum Tarnovii 1558. Voy. Wiszniewski, t. VI, p. 19.

[2] Orzechowski s'explique indirectement là-dessus dans sa petite brochure intitulée : « Ziemianin » (1565). C'est un dialogue fort intéressant entre un gentilhomme de vieille roche, qui ne sait pas le latin, et son fils, chez qui le latin déborde à chaque instant. Le fils questionne son père sur un livre d'Orzechowski et lui demande si c'est écrit en polonais. — « Oui, c'est en polonais. » — « J'aurais préféré le latin », dit le fils. — « Mais il est bon, riposte le vieux, que nous autres laïques puissions aussi comprendre. Et du reste il ne faut pas que les étrangers sachent ce qui se passe chez nous. » Orzechowski, Ziemianin, édité par M. Żegota Pauli, Cracovie, 1859, p. 16.

la majorité de nos humanistes. En effet ce sont les politiciens qui dominent dans ce *deuxième groupe* d'humanistes polonais, ce sont des hommes comme Modrzewski, André Trzycieski, Przyłuski, Orzechowski (dans la première phase de sa vie, qui est celle d'un prêtre rebelle) : ils forment une petite société, où couvent des ferments politiques, parfois dangereux, et qui préoccupent sans cesse l'opinion publique. Modrzewski domine ce groupe de la hauteur de son grand talent politique, de sa modération, de ses idées sociales vraiment grandes et en avance sur son siècle. C'est le Bodin polonais [1].

Très nombreux aussi sont les humanistes dans le camp catholique. Autour de Hosius, ce grand champion de l'Eglise catholique, se groupent des hommes d'une foi ardente : Martin Kromer, Samuel Maciejowski, des évêques Mécènes, tels que Padniewski et Myszkowski, le poète Grégoire de Sambor, enfin Orzechowski, ce prêtre marié, d'un si grand talent et d'un si médiocre caractère, qui a consacré la fin de sa vie agitée à la défense énergique du catholicisme. Vient enfin la troisième classe des humanistes, peu nombreuse celle-ci, mais qui nous intéresse plus directement. Ce sont de vrais serviteurs de l'humanisme, qui font la sourde oreille au vacarme politique de leur temps et qui se dévouent entièrement aux études classiques. Parmi eux, Simon Maricius, Adalbert Nowopolski, André Patricius Nidecki, Jean Kochanowski, Grzepski, Herbest, Jacques Górski, Luc Górnicki et quelques autres. C'est par excellence le *deuxième groupe* des humanistes polonais. Nous ne pouvons leur consacrer que quelques remarques rapides, d'autant plus que leur rôle demanderait à être défini dans des monographies spéciales qui nous manquent encore [2]. Mais nous essaierons de marquer par quelques considérations générales le caractère éminent de leur œuvre.

Ce qui les distingue avant tout du premier groupe des humanistes, c'est la connaissance du grec et, par suite, une connaissance

[1] St. Tarnowski, Pisarze polityczni XVI wieku. Tom I. W Krakowie, 1886, p. 339-342.

[2] Cette tâche est heureusement commencée par un travail remarquable sur le plus grand philologue polonais du XVI[e] siècle, André Nidecki. Sa vie et son œuvre nous sont racontées par M. Casimir Morawski, professeur à l'Université de Cracovie, dans son ouvrage : « Andrzej Patrycy Nidecki, jegożycie i dziela. Część I. (1522-1572) W Krakowie, 1884. »

plus réelle de l'antiquité classique. Maricius, professeur à l'Université de Cracovie (1539-1550), s'occupa beaucoup de Démosthène, dont il a traduit en latin deux discours (« Sur la paix », — « Sur la liberté des Rhodiens »). Un contemporain de Maricius, son collègue à l'Université, Adalbert Nowopolski (Novicampianus), était en même temps théologien, naturaliste et humaniste. En 1545, il annonce, par exemple, des cours sur la dialectique et la physique d'Aristote, sur l'Iliade et sur Hésiode, sur Démosthène et Euclide [1]. Ces deux vaillants professeurs, Maricius et Nowopolski, ont le mérite d'avoir formé le plus grand philologue polonais du XVI[e] siècle, Nidecki. Né en 1522, après avoir fait ses premières études à Cracovie, il se rendit à Padoue, où il se consacra surtout à l'étude de Cicéron. Deux maîtres-philologues, Robortello et Sigonius, brillaient alors à Padoue. Tous deux s'occupaient fort de Cicéron et des antiquités romaines, et leur élève Nidecki hérita de ces goûts. Sigonius traita vraiment Nidecki comme son égal. Ces deux philologues échangèrent souvent leurs idées, et, quand Sigonius préparait son édition des fragments de Cicéron (Venise, 1559), il envoyait ses épreuves à Nidecki, qui les renvoyait enrichies de ses remarques [2]. En 1559, Nidecki rentra en Pologne avec le grade de docteur en droit. Bientôt il publia le résultat de ses longues recherches, *les fragments poétiques de Cicéron* (1561). Pour la première fois, le monde savant recevait le recueil des œuvres poétiques de Cicéron, et, comme cette édition lui paraissait encore incomplète, Nidecki en combla les lacunes, accrut le nombre des fragments par des recherches nouvelles, et les réédita en 1564. Ce fut un travail énorme qui lui attira les louanges des contemporains. Sigonius et Victorius, de vrais connaisseurs de Cicéron, lui envoyèrent leurs encouragements. Sigonius écrivait à Górnicki, que personne n'oserait reprendre le sujet après Nidecki. Le célèbre Denis Lambin, dans sa grande édition de Cicéron (1566), consacre une mention honorable à Nidecki. Turner, professeur à Ingolstadt, s'étonne qu'un homme ait osé, en Pologne, entreprendre un ouvrage pareil, *sine bibliotheca, sine numismate, sine exemplaribus Ciceronis.* En vrai humaniste, il adresse à Nidecki cette apostrophe emphatique : « Apollo es, non coniectator ! » De nos jours encore, on a rendu un juste

[1] Morawski, A. P. Nidecki, p. 8.
[2] Ibid. p. 78.

hommage aux mérites de Nidecki. Charles Halm, le célèbre éditeur de Cicéron, renvoie les nouveaux éditeurs des fragments de Cicéron « au savant Polonais, Patricius », qu'il loue de sa perspicacité et de son assiduité [1]. Nidecki a composé aussi d'autres dissertations philologiques, telles que son « Dictator », étude sur la dictature chez les Romains ; et ses « Miscellaneæ coniectationes », où il commente des textes de Cicéron, de Tite-Live et de Lactance. Mais ces travaux sont perdus. Il publia encore : « Notæ in duas M. Tullii Ciceronis orationes, Crac. 1583. »

Une amitié sincère liait Nidecki au plus grand des poètes polonais du XVI[e] siècle, Jean Kochanowski. Ils s'étaient connus à Padoue vers l'an 1555 et ils surent vite s'apprécier. « C'est un même amour de l'antiquité qui les a rapprochés, cet amour qui devait porter chez l'un et chez l'autre des fruits si différents. Kochanowski partageait encore les opinions des premiers humanistes, qui admiraient, sans aucune réserve, l'antiquité et qui ont même tâché de la faire revivre. Nidecki inclinait déjà vers cette tendance plus réfléchie, qui voulait que l'étude approfondie du monde classique allumât un nouveau foyer de vie et de civilisation chrétiennes. Au contraire, c'était encore le côté sensuel du monde antique qui parlait à l'âme de Kochanowski : tous ses amours, toutes ses passions trouvaient un écho dans son cœur de poète [2]. » Il composa de nombreuses élégies latines, des épigrammes et des vers lyriques et s'essaya même à une reconstitution de la paraphrase Cicéronienne d'Aratus [3]. C'est par ce travail surtout que Kochanowski prend rang parmi les humanistes, comme un digne disciple de Sigonius. Mais, dans l'histoire de la littérature polonaise, il a un tout autre mérite que celui d'avoir été bon humaniste. Il brille comme une étoile de premier ordre dans notre poésie nationale et c'est dans ses poèmes nationaux qu'il faut chercher son vrai génie poétique [4]. Toute sa poésie est parfumée de fleurs grecques et romaines qui ne se sont point fanées, et il est admirable par ce don unique d'être à la fois Polonais de cœur et humaniste d'esprit.

[1] Morawski, l. c. p. 116. Wiszniewski, VI. 166.

[2] Morawski l. c. p. 60.

[3] M. T. Ciceronis Aratus. Ad Græcum exemplar expensus et locis mancis restitutus per Joannem Cochanovium. Cracoviæ, 1579. La poésie latine de Kochanowski est réimprimée dans le III[e] volume de l'édition jubilaire : « Jana Kochanowskiego dziela wszystkie. » W Warszawie, 1884.

[4] Voyez Mickiewicz, Cours de littérature slave, t. II p. 165-195.

Il nous reste à dire encore quelques mots des autres humanistes polonais du second groupe. Ce sont d'abord deux amis de Kochanowski, Luc Górnicki et Stanislas Grzebski. Górnicki n'a rien écrit en latin, mais, par ses traductions de Sénèque, par le tour de son esprit, il appartient à l'humanisme. L'autre, Grzebski, grandement estimé par Kochanowski, mais méconnu par ses collègues de l'Université, expliqua en 1563 Démosthène, publia et commenta les poèmes de Grégoire de Nazianze (1565), et fit paraître une dissertation numismatique sur le sicle hébreux (1568). Kochanowski lui consacra une belle épitaphe [1]. Deux autres humanistes, Jacques Górski et Benoît Herbest, professeurs à l'Université de Cracovie, ont acquis une certaine célébrité par leur querelle philologique sur la définition de la période grammaticale et oratoire. La polémique était bien subtile et devait rester improductive, mais elle passionnait les deux rivaux, qui firent appel aux plus célèbres latinistes, à Orzechowski et à Kochanowski [2]. Si nous laissons de côté cette polémique stérile, Górski a fort contribué à la propagation de l'humanisme à Cracovie, où il avait encore à lutter contre les préjugés anciens. Herbest, chagriné par le résultat de sa polémique avec Górski, se retira de Cracovie, et entra à Rome dans l'Ordre des Jésuites (1571), où il passa vingt-deux ans, jusqu'à sa mort.

Des hommes comme Maricius et Nowopolski, Górski et Grzebski étaient l'ornement de l'Université de Cracovie et leurs noms seuls sont garants de la vitalité de l'humanisme dans l'ancienne école des Jagellons. Malheureusement une réorganisation complète des études classiques ne put point se produire sous le règne de Sigismond-Auguste. Ce qui manquait alors le plus, c'était la protection constante et la surveillance de l'Etat. Les diètes, uniquement occupées de luttes religieuses et politiques, ne se souciaient guère de l'Université. La dotation matérielle de l'Université était mal administrée et mal proportionnée à l'importance relative des Facultés. La Faculté de médecine et surtout celle des lettres étaient tout à fait pauvres [3]. Les professeurs de cette Faculté,

[1] « Græcum te, an dicam, Grebsi facunde, Latinum,
Ambigo ; sermo ita erat notus uterque tibi.
At tu Sarmata eras, sed cuius ob os sua Graii
Ora obvertebant, Ausoniique sua. »

[2] Wiszniewski, t. VI, p. 150-157.

[3] Lukaszewicz, Historya Szkól etc., t. III, p. 37.

surtout les agrégés et les plus jeunes, qui n'étaient pas pourvus d'une prébende, étaient obligés de chercher des leçons particulières et ne pouvaient pas se vouer entièrement à la science. Le célèbre Grzebski, si admiré par Kochanowski, mourait presque de faim en 1569 [1]. Cet état déplorable de la Faculté des arts, qui était, comme nous l'avons vu, à la fois, le vestibule des autres Facultés et le foyer de l'humanisme à l'Université de Cracovie, nous est attesté par un professeur de cette école, Maricius. Affligé de la décadence de la Faculté des lettres, Maricius publia en 1551 un livre [2] sur l'Université de Cracovie, qui nous donne des détails caractérisques.

Pour payer *quarante* professeurs ordinaires, qui enseignaient dans toutes les écoles de Cracovie, on n'avait que mille florins de Pologne. Cette somme, selon la juste remarque de Maricius, n'aurait pas suffi, en Italie, pour payer un seul professeur. Aussi les professeurs étrangers, qui sont appelés à Cracovie, « plaignent-ils la pauvreté des étudiants, et s'étonnent du vide de nos écoles. » La faute en était aussi aux professeurs, Maricius le reconnaît franchement. Il y en avait qui se souciaient beaucoup plus de leurs titres honorifiques et de l'argent que de la science et du bien des élèves. En admettant, sans choix suffisant, un grand nombre de maîtres aux chaires de l'Université, on abaissait le niveau des cours. Il eût été facile de remédier à ce mal : il fallait restreindre le nombre des maîtres, n'appeler que de bons professeurs et leur donner des traitements en rapport avec leur mérite. C'était le droit et le devoir du gouvernement de s'en occuper. Aussi est-ce directement le roi et son gouvernement que Maricius vise, lorsqu'il parle sans détours, vers la fin de son livre, de « l'incurie des chefs de la république [3]. »

Douze ans après les plaintes de Maricius, de nouveaux reproches rappellent à la nation le triste état des choses. Kochanowski,

[1] Łukaszewicz, Historya Szkół etc., t. I, p. 63.

[2] Simonis Maricii Pilsnensis, de Scholis seu Academiis libri duo. Cracoviæ MDLI.

[3] Maricius s'adresse à son ami Herburt en ces termes : « Nam si ego deteriora edidi, quam volui, et tu minora habes quam sperasti, illud fortasse uterque consequemur, tu hortando, ego scribendo, ut aut tot annis neglectæ Academiæ iam tandem succurratur, aut quivis facile perspiciat, non præceptorum vitio florem nostri Gymnasii defluere, sed *capitum rei publicæ culpa,* qui nescio quomodo omnem propemodum gymnasiorum curam abiecerunt. »

dans son poème polonais « Le Satyre » (1563), où il censure plusieurs des vices de ses compatriotes, leur rappelle aussi leurs devoirs sacrés envers l'Université : « Je ne puis comprendre pourquoi vous préférez envoyer vos fils en Italie ou en Allemagne, alors que vous avez chez vous des écoles où autrefois venaient les étrangers... Mais les maîtres vous paraissent des rustauds ! Bien sûr ils deviendront vite des grimauds, si vous leur prenez encore le peu qu'ils ont... Mais que la dignité ait sa récompense chez vous, et, je vous en réponds, vous rendrez vos écoles égales à leurs Sorbonnes. Enfin, dépensez pour vos enfants chez vous autant qu'à l'étranger, et vous verrez que tout Padoue y accourra [1]. »

Kochanowski parlait avec toute autorité, car il avait longtemps étudié à Padoue et à Paris, où il avait pu admirer Ronsard. Cet avis d'un spectateur impartial aurait dû faire réfléchir la noblesse. Mais, plongée dans les luttes politiques, elle n'en eut pas le loisir. Il était plus facile d'envoyer son fils à l'étranger, que de délibérer sur cette grave et importante question de l'éducation des générations futures. Mais il faut dire aussi que le moment où l'Université de Cracovie sentit le plus profondément le besoin d'une réorganisation complète, coïncida avec l'heure où se posèrent de hautes questions politiques et ecclésiastiques et la plus grave de toutes, à savoir, si la Pologne devait rester catholique ou non. Coïncidence fâcheuse, qui empêcha l'humanisme d'accomplir, en Pologne, la plus belle tâche qu'il eût pu se proposer, la régénération des hautes études. Après Sigismond-Auguste, vint le roi fugitif, Henri de Valois, qui, pendant son court séjour en Pologne, eut de tout autres soucis que celui de l'Université. Son successeur fut le grand roi, Etienne Batory. C'est sous son règne inoubliable qu'avec toute la Pologne l'Université reprit aussi une nouvelle vie. Mais, avant de parler de cette dernière tentative pour ranimer l'Université de Cracovie, il nous faut parler d'abord d'un homme qui fut le bras droit de Batory et qui montra, d'une manière éclatante, de quelle force créatrice l'humanisme était capable, s'il tombait sur un sol fertile.

[1] Kochanowski, Wyd. pomnikowe, t. II, p. 54.

III

En parlant du second groupe des humanistes polonais, nous avons avec intention omis le nom de Jean Zamoyski. Il mérite notre attention toute particulière, même dans cette esquisse rapide ; car c'est le seul humaniste polonais qui ait eu l'audace et la force d'accomplir ce que tout un siècle avait été impuissant à réaliser : il réorganisa l'enseignement classique. Jean Zamoyski, qui est devenu Grand Général et Grand Chancelier de la Couronne, a commencé et a fini sa carrière comme humaniste.

Né en 1541 (selon d'autres en 1542), sa première éducation lui fut donnée à Chełm, où son père était castellan. Tout jeune encore [1], il fut envoyé en France, où il passa quelque temps à la cour du dauphin, plus tard François II. Mais bientôt, fatigué de l'oisiveté de la cour, au grand étonnement des courtisans, il quitta les plaisirs pour les études sérieuses [2]. L'humanisme était alors, à Paris, à son apogée et le jeune Polonais pouvait respirer à pleins poumons l'air de la Renaissance française. Un contemporain, son biographe, nous dit [3] que Jean Zamoyski étudiait à Paris *litteras humaniores apud Leodegarium a Quercu, Petrum Ramum, Adrianum Turnebum*, qu'il apprit le grec sous René Guillon, la philosophie sous Jacques Charpentier, les mathématiques chez Jean de Penna. Rien qu'à entendre ces noms illustres de Pierre La Ramée et de Turnèbe, nous voyons que Zamoyski étudiait au célèbre Collège royal, fondé par Francois Ier. Retenons bien ce fait, sur lequel nous aurons à revenir dans cette biographie de Jean Zamoyski.

[1] R. Heidenstein, De vita Joannis Zamoiscii, 1606. Réimprimée dans les : « Collectanea vitam resque gestas Joannis Zamoyscii illustrantia edidit Ad. Tit. comes de Kościelec Działyński, Posnaniæ, 1861. »

[2] « Se plerisque admirantibus ac retinentibus, ab aula ad scholas, ab otio ad laborem, a purpura ad pallium, a deliciis aulicis ad pulveres scholasticos ultro fugisse, relicta igitur aula Delphini in scholis Lutetiæ se abdidit. » Heidenstein, l. c. p. 7.

[3] Paprocki, Herby éd. Turowski, p. 260 ; et Burski, Oratio funebris, 1606 : « Erat Gallia tum plena doctissimorum virorum, in quibus illa lumina fuerunt : Adrianus Turnebus, Dionysius Lambinus, Jacobus Carpentarius, Petrus a Penna, qui et quanti Deum immortalem viri ! »

Remarquons aussi que, précisément pendant le séjour de Jean Zamoyski au Collège français, le roi Henri II s'occupa de réformer l'Université de Paris. Le 7 janvier 1557, Henri II nomma une commission chargée de procéder à une enquête et de proposer les réformes les plus utiles et les plus urgentes à opérer dans l'Université de Paris [1]. Aussi, dès sa première jeunesse, Zamoyski fut-il frappé à la fois par la splendeur du Collège et par une certaine décadence de la Sorbonne. « Elle a perdu l'influence politique et religieuse qui faisait autrefois sa grandeur... L'Université, endormie dans ses traditions séculaires, se montre d'abord réfractaire à la Renaissance ; elle résiste à l'admiration et à l'enthousiasme qui se manifeste autour d'elle pour les auteurs grecs et latins. Il faut que François Ier institue et organise le Collège royal de France comme un refuge assuré et propice pour des études que l'Université s'obstine à proscrire [2]. » Ce contraste de l'Université et du Collège royal se grava profondément dans la mémoire de Zamoyski, comme nous le verrons plus tard.

Zamoyski resta quatre ans en France et ce fut sur l'ordre de son père, devenu hérétique [3], qu'il se rendit à l'école célèbre de Jean Sturm, à Strasbourg, dans un milieu protestant. Jean Sturm était alors bien connu comme le réformateur de l'enseignement secondaire en France et en Allemagne [4]. Cette réforme consistait en une étude plus rationnelle de l'humanisme. Elle se basait sur la grammaire, suivie de la dialectique et de la rhétorique. Sturm divisa son gymnase en neuf classes, dont sept se rapportaient à l'enseignement secondaire, et les deux dernières, à l'enseignement supérieur. Son gymnase n'était pas encore, au temps du séjour de Zamoyski, une académie au vrai sens du mot, mais c'était une école excellente pour y apprendre le bon latin et l'éloquence pratique. Le but principal de Sturm était de former des hommes d'état éloquents, et il y réussissait à merveille, si l'on en juge par le concours énorme d'étudiants qui lui venaient

[1] L'Université de Paris et les Jésuites (XVIe et XVIIe siècles), par *A. Douarche*, Paris, 1888, p. 22 et suiv.

[2] Douarche, ibidem.

[3] « Revocatus a patre, qui temporum illorum fato diversa religione infectus, in Germania etiam versari illum volebat... » Heidenstein, l. c. p. 8.

[4] Ch. Schmidt, La vie et les travaux de Jean Sturm. Strasbourg, 1855. — Dr L. Kückelhahn, Johannes Sturm, Strassburgs erster Schulrector, Leipzig, 1872. — Paulsen, l. c. p. 194, sqq. — Claude Baduel et la réforme des études au XVIe siècle, par M.-J. Gaufrès, Paris 1880, p. 60.

de tous pays. Français, Italiens, Anglais, Allemands, Polonais, Danois, Hongrois, Bohêmes accouraient chez lui. Le gymnase de Sturm jouissait encore en 1581 de sa pleine renommée : « Le 9 mars 1581, le jeune comte polonais Jean Ostroróg prononça un discours public pour exprimer sa reconnaissance à l'Académie de Strasbourg, où il avait fait ses études; il dit en parlant de Sturm : « C'est l'homme que la France contemple, que l'Italie admire, que l'Angleterre, l'Ecosse, le Danemark, la Hongrie, la Bohême entourent de respect et d'affection ; c'est lui, dis-je, que tant de royaumes réclament, que l'Europe entière se dispute. Demandez aux jeunes gens laborieux des nations étrangères pourquoi ils ont entrepris les fatigues d'un long voyage, auquel jamais ils n'auraient songé? Ils diront que c'est pour voir Sturm et pour suivre ses leçons. Demandez-leur qui les a attirés? C'est Sturm, oui, c'est Sturm, répondront-ils tous. Quel bonheur pour moi d'avoir pu jouir de son aspect! Plus heureux encore d'avoir pu entendre ses paroles [1]. » Dans cette foule énorme d'étudiants qui se pressait au gymnase de Strasbourg, on voyait aussi bien des protestants que des catholiques [2]. Car Sturm s'occupait avant tout d'études classiques, et, loin d'être un théologien protestant fanatique, il était surtout humaniste. Comme l'a très bien dit M. Franck d'Arvert [3] : « Une pédagogie protestante, telle qu'on peut la concevoir, serait celle qui, soit dans l'enseignement, soit dans la direction morale, ferait incessamment appel à l'initiative de l'élève, à son jugement, au sentiment de sa responsabilité personnelle. Or rien de semblable dans l'œuvre de Sturm, qui est celle d'un humaniste. Comme beaucoup d'autres de son temps, il ne croyait pas, en passant à la Réforme, sortir du catholicisme, et, malgré ses déboires, il caressa jusqu'au bout la chimère d'une réconciliation entre les deux fractions de l'Eglise chrétienne. C'est un trait qu'il a de commun avec la plupart des humanistes [4], qui, en adhérant à la Réforme, y apportèrent un grand esprit de modération, de « latitudinarisme » et inclinèrent toujours à vivre en paix avec les savants qui ne parta-

[1] Oratio Joh. comitis ab Ostrorog recitata, cum discessurus Argentina publice Academiæ valediceret. Strasb. 1581. Voyez Schmidt, l. c. p. 217.

[2] Kückelhahn, l. c. p. 33.

[3] *L'Humanisme et la Réforme au XVI et au XVII siècle.* Revue internationale de l'enseignement, publiée par la Société de l'enseignement supérieur. Cinquième année, N° 7. Paris, 1885, p. 6.

[4] Par exemple avec Modrzewski en Pologne.

geaient pas leurs convictions religieuses, mais qui communiaient avec eux dans un même amour des belles-lettres. »

Comme nous l'avons déjà remarqué, Sturm enseignait surtout l'éloquence d'après les modèles classiques grecs et romains. C'est sans doute au gymnase de Sturm [1] que le jeune Zamoyski acquit le goût de l'éloquence et développa ces grandes facultés oratoires qui, plus tard, ont fait de lui un Periclès polonais. C'est chez Sturm aussi qu'il continua ses études de grec, commencées à Paris. Il regrettait souvent plus tard de n'avoir pas plus approfondi la connaissance de cette langue· Cependant, même sous ce rapport, son séjour à Strasbourg ne fut pas sans un certain profit [2].

Il quitta Strasbourg vers l'an 1560, pour couronner son éducation par un séjour sur le sol antique de l'Italie. Padoue attirait alors les humanistes par sa brillante et riche Université, où deux vaillants maîtres, Robortello et Sigonius, enseignaient les humanités. Padoue retentissait de leurs querelles littéraires et personnelles, au moment même où Jean Zamoyski y arrivait. Froissé de l'attitude grossière de Robortello, Zamoyski se rapprocha tout de suite de Sigonius et prit ouvertement parti pour lui. Bientôt il sut s'acquérir la sympathie générale de ses collègues et fut élu recteur de l'Université de Padoue. Il a rendu mémorable son rectorat pour avoir publié les statuts de l'Université : « De constitutionibus univ. gymn. Patavini, Patavii 1564. »

L'influence de Sigonius sur Zamoyski porta bientôt ses fruits. Partageant le goût de Nidecki pour Cicéron, il l'aida dans ses recherches sur les fragments poétiques de l'orateur romain ; en même temps, il étudiait très sérieusement les antiquités romaines. Dès 1563 il termina son œuvre : « De Senatu Romano », qu'il dédia à Myszkowski. Ce travail est si parfait et témoigne d'une érudition telle que, plus tard, on s'est étonné qu'un jeune homme de vingt-deux ans ait pu l'écrire. Mais ce fut seulement après la mort de Zamoyski qu'on osa le soupçonner de s'être approprié le travail de son maître, Sigonius. Comme si Sigonius n'eût pas protesté tout de suite contre ce plagiat infâme ! Ce pieux mensonge, dont la source est peu claire [3], a été refuté, de nos jours,

[1] « Maxime autem *oratoriis exercitationibus* per id tempus se dedit. » Heidenstein, l. c. p. 8. — [2] Ibid.

[3] Thuani Hist. t. V, Coloniæ Allobrogum, 1630. Lib. CXXXIV, p. 1179 D et t. II, Lib. LVII, p. 966 AB.

par les recherches de Bandtkie, de Maciejowski, de Morawski et d'autres [1].

En même temps que Zamoyski travaillait à se faire un nom parmi les humanistes, il ne résista pas à l'influence du milieu catholique où il se trouvait. Il étudiait profondément les Pères de l'Eglise et bientôt il renonça au protestantisme pour rentrer dans le sein de l'Eglise, et resta jusqu'à la fin de sa vie un fervent catholique [2]. Son contact continuel avec des admirateurs de l'antiquité et de l'organisation politique romaine, son séjour sur le sol classique exercèrent sur Jean Zamoyski une influence décisive. Les historiens polonais reconnaissent dans son activité politique une certaine tendance à imiter la constitution romaine. Mais son rôle politique n'est pas de notre compétence. Nous ne considérons en Jean Zamoyski que l'humaniste; encore ne prétendons-nous pas épuiser la matière.

Après son retour en Pologne, Jean Zamoyski se voua entièrement au service public. Il rétablit l'ordre dans les archives de l'Etat, contribua beaucoup à l'élection de Henri de Valois, et fit partie de l'ambassade polonaise envoyée à Paris pour saluer le nouveau roi [3]. Parmi les engagements auxquels Henri de Valois avait souscrit se trouvait celui de restaurer l'Université en appelant des savants du dehors. Cette condition venait, sans aucun doute, de l'initiative de Zamoyski. C'est lui qui, à son retour de l'étranger, s'était aperçu du mauvais état de cette école, jadis si florissante. Mais, simple secrétaire du roi Sigismond-Auguste, il n'avait pas osé demander ouvertement la réorganisation de l'Université. Il avait attendu. Aussitôt que l'occasion se présenta, qu'il se sentit plus fort et plus connu, il mit cette condition au nombre des engagements du nouveau roi. Aussi veilla-t-il à ce que son idée fût mise en pratique. Comme il était encore en France avec l'ambassade

[1] Bandtkie, Otwarcie szkoly nauk prawa i administr. w Warszawie, 1811. — Maciejowski, Piśmiennictwo polskie, Tom II, Warszawa, 1852, p. 116-119. — Morawski, A. P. Nidecki, p. 104.

[2] Heidenstein, l. c. p. 10.

[3] Thuani Hist. Lib. LVI, p. 956 EF, 957. De Thou est rempli d'admiration pour les ambassadeurs polonais : « Ex iis omnibus nullus non Latini sermonis peritus erat; plures Italice et Germanice loquebantur; quidam etiam tam concinne Gallicas voces proferebant, ut ad Sequanam potius aut Ligerim, quam ad Vistulam aut Borysthenem nati viderentur, *pudore* interim *aulicis* litterarum non tantum rudibus, sed... qui interrogati ab hospitibus suis erubescere et *nutu* tantum respondere cogebantur. »

polonaise, il écrivait (octobre 1573) à Paul Manuce, son ami du bon temps de Padoue : « Puisque, durant notre interrègne, on a mis cette condition, que le roi restaurât l'Académie de Cracovie par des forces étrangères, je voudrais prendre des renseignements auprès de toi sur les hommes célèbres d'Italie, qui, à ton avis, pourraient venir à Cracovie [1]. » Malheureusement le nouveau roi ne resta pas assez longtemps pour exécuter la pensée de Zamoyski. Vint le roi Etienne Batory, homme d'action, plein d'idées grandes, et qui savait les faire triompher. Il s'intéressa tout de suite à l'Université de Cracovie. Energique comme il l'était, son premier acte consista à mettre fin aux troubles et aux désordres continuels des étudiants, qui attaquaient impunément les protestants. Le roi interdit sévèrement ces abus. Bientôt il eut l'occasion de prouver sa bonne volonté à l'égard de l'Université.

Au synode de Piotrków (mai 1577), les évêques avaient décrété une subvention annuelle fixe pour l'Université de Cracovie, et priaient le roi d'aider pour sa part la vieille école [2]. Bathory, qui se trouvait alors au camp, près de Dantzick, déclara qu'il avait déjà songé à faire venir des hommes illustres de l'étranger pour ranimer l'Université. Comme on le voit, l'idée de Zamoyski allait se réaliser. Zamoyski, qui était déjà vice-chancelier de la Couronne, garda les relations les plus intimes avec Batory, et l'initiative du vice-chancelier, dans l'affaire de l'Université, trouva un bon accueil auprès du roi [3]. Ce qui prouve encore davantage que l'initiative venait de Zamoyski, c'est la lettre royale datée du 12 juin 1577, où l'on trouve les paroles suivantes : « Nous avons cru qu'il nous convenait de créer à Cracovie un Collège royal, à l'exemple du gymnase royal Cambraisien, fondé à Paris par le roi François Ier [4]. »

C'est l'ancien élève du Collège royal de France qui parle dans cette lettre du roi Batory. C'est Jean Zamoyski, qui croyait que le

[1] Morawski, Kierunki duchowe za Batorego, dans la Revue littéraire « Biblioteka Warszawska », février 1891, p. 300.

[2] Wincenty Zakrzewski, Stefan Batory, Przegląd historyi jego panowania, w Krakowie 1887, p. 88-91.

[3] Heidenstein, l. c. p. 33-4 : « Ut doctissimos quosque homines maximis stipendiis propositis ex Italia accerseret, Regi persuaserat, facilem alioquin ad hanc rem Regem nactus, ut qui non modo cum in Transylvania adhuc esset, aliquot doctos homines acciverat, verum ita etiam a litteris alienus non esset, ut ne inter arma quidem eas desereret. »

[4] Pawiński, Źródła Dziejowe, t. IV, p. 177.

meilleur moyen de rajeunir l'Université de Cracovie était de lui donner une rivale, de créer, à Cracovie, une école d'humanisme, dirigée par les célèbres savants étrangers : Muret, Sigonius, Fulvius Ursinus, Bellarmin, Grégoire de Valence et d'autres. Le plan de Zamoyski était magnifique, mais l'exécution se brisa contre deux obstacles sérieux : l'un provenait des professeurs, l'autre, des soupçons du haut clergé, qui craignait que le nouveau Collège ne devînt tout à fait indépendant de l'Eglise et qu'il ne servît d'asile aux protestants. Quant aux professeurs, plusieurs étaient prêts à partir pour la Pologne, notamment Muret. Mais le Pape Grégoire XIII retint ce dernier, augmenta son traitement et lui défendit de quitter l'Académie de Rome. On retint de même Fulvius Ursinus à Rome et Sigonius à Padoue. Quelques années après, Batory, parlant de ses efforts pour appeler les humanistes italiens, disait au P. Possevino : « Come essi vogliono piu tosto uno scudo in Italia che dieci in Pologna, nessuno si era potuto havere. »

Cependant on aurait pu appeler des hommes, moins célèbres, sans doute, que Muret et Sigonius, mais bons professeurs, si le plan de Zamoyski n'avait soulevé une certaine répugnance dans le parti ecclésiastique. Le cardinal Hosius avertissait du danger l'évêque de Cracovie, Myszkowski, qui était chancelier de l'Université. Le 13 décembre 1577 il lui écrivait « qu'après avoir examiné le Collège de France, il était persuadé que les professeurs du roi qui y enseignaient, étaient indépendants de l'autorité de l'Université de Paris », et en même temps il rappelait au Nonce apostolique, Vincent Lauréo, que du Collège du roi François Ier étaient sortis plusieurs hérétiques. L'évêque Myszkowski partageait complètement l'opinion du grand Cardinal. Certes, ces craintes de Hosius et de Myszkowski étaient imaginaires ou exagérées, si l'on considère les noms des humanistes qu'on voulait appeler, et le catholicisme irréprochable des initiateurs, Zamoyski et Batory. Néanmoins ces appréhensions affaiblirent l'énergie du roi, qui, ne pouvant réaliser l'idée du Collège de Pologne, transporta sa force créatrice en Lithuanie, où il établit, en 1578, l'Académie de Vilno.

Cependant le projet de créer cette nouvelle école et d'y appeler de célèbres professeurs, qu'on espérait encore trouver à l'étranger, réveillait l'Université de Cracovie de cet engourdissement que Maricius constatait encore en 1551. Jacques Górski, élu plusieurs

fois recteur de l'Université, toujours actif à propager l'humanisme, fit adopter ses idées par la Faculté des lettres, qui décréta en 1579 un ordre concernant spécialement les humanités, « Humaniora studia », et adoptant un vaste plan de cours sur les classiques (Lectiones humaniores). On devait lire et commenter dorénavant à la Faculté des lettres de l'Université de Cracovie les auteurs grecs et latins que voici :

Comme auteurs latins : Toutes les œuvres de rhétorique de Cicéron et de Quintilien, des discours choisis de Cicéron, ses épîtres et ses Tusculanes, les œuvres de Tite-Live, Salluste, César, Tacite, les poésies de Virgile et d'Horace, des morceaux choisis d'Ovide, les comédies de Térence et celles de Plaute (« selectiores »), les satires de Perse et de Juvénal.

Comme auteurs grecs : Homère, Hésiode, Euripide, Pindare, Aristophane, Xénophon, Thucydide, Hérodote, Démosthène et Isocrate [1].

Cette décision de la Faculté des lettres de Cracovie semblait annoncer une période nouvelle de l'humanisme et de la renaissance des études. Il n'en fut rien. Les meilleures décisions n'aboutissent à rien, quand les hommes manquent pour les exécuter. Et les hommes manquaient à la Faculté des lettres. C'est ce que Górski lui-même était obligé de constater dans son apologie de l'Université de Cracovie [2], qui d'un côté flétrissait l'ignorance des professeurs et l'insolence des élèves, et d'autre part montrait la gravité des fautes de la société polonaise, qui lésinait sur l'instruction publique chez elle, mais dépensait d'énormes sommes pour les Universités étrangères. Jean Zamoyski fut assurément très chagriné de ce pitoyable état de l'Université, peut-être fut-il même découragé par l'opposition inattendue du haut clergé polonais, mais il n'abandonna pas son idée de régénérer l'enseignement supérieur. Nous le verrons plus loin.

En attendant, il ne demeura pas oisif. Il était, nous l'avons dit, le bras droit du roi Etienne, qui le nomma chancelier de la Couronne et Grand Général de l'armée polonaise. Vinrent les grandes guerres de Batory contre Ivan le Terrible, le grand-duc

[1] Statuta nec non liber promotionum philos. ord. in Univ. stud. Jagellonica ab a. 1402 ad a. 1849 edidit Josephus Muczkowski, Cracoviæ, 1849, p. LXXI-LXXIII.

[2] Apologia Jacobi Gorscii pro academia Cracoviensi, Cracoviæ, 1581.

de Moscou, guerres à jamais mémorables, vraies luttes de la civilisation occidentale contre la perversité byzantine. Le roi Etienne et Jean Zamoyski en sortirent vainqueurs, couverts de gloire. Le roi méditait déjà le vaste projet d'une guerre contre les Turcs qui devait aboutir à tout un remaniement de la carte de l'Europe. Sixte-Quint soutenait ces projets par ses immenses trésors. La nation polonaise, enthousiaste de son roi, était prête à le suivre partout, quand, à l'improviste, la mort frappa ce cœur vaillant et noble. Il mourut le 12 décembre 1586, ce roi étranger, qui « avait épousé la République polonaise, dont le désir unique était de la rendre forte et glorieuse [1]. »

Jean Zamoyski se trouva alors au comble de la puissance. Assez fort pour mettre la couronne royale sur sa propre tête, il préféra la donner à un autre. Il choisit le neveu du dernier Jagellon, le prince royal de Suède, Sigismond. Zamoyski espérait devenir le tuteur naturel de ce jeune prince, qui devait la couronne royale à ses efforts et à sa fameuse victoire sur l'autre prétendant, l'archiduc Maximilien. Mais Sigismond III méconnut les grands mérites de Zamoyski. Des divergences s'élevèrent entre le jeune roi et son chancelier, à la suite desquelles Zamoyski se retira de la cour, pour rentrer dans son Tusculum, la ville de Zamość. C'est alors que reparut en lui l'humaniste. Quand ses différends politiques avec le roi Sigismond III lui eurent ôté l'espoir de toute entreprise plus haute, il se décida à montrer du moins à sa nation comment on devait, même comme simple particulier, servir la cause publique. Il prit la résolution de créer une Académie avec ses propres ressources. Je suppose que cette idée généreuse lui était déjà venue vers l'an 1580, c'est-à-dire en même temps qu'il fondait la ville de Zamość [2]. Mais les charges de la politique, qui n'étaient pas petites sous Batory, les expéditions contre Ivan le Terrible, plus tard la tempête de l'élection qui suivit la mort de Batory retardèrent l'exécution de ce plan hardi. Ce n'est qu'en 1593 que nous trouvons des données précises sur l'organisation de l'Académie de Zamość.

[1] Mickiewicz, Cours de littérature slave, II. p. 226.

[2] Dans le poème latin de Klonowicz (Acernus), intitulé « Roxolania », on trouve le passage suivant :

« Dicite Russorum felicia pascua *Musæ*...
Dicite, quod surgit cœlo arridente Zamoscum,
Dicite, nam *vobis* nascitur illa domus. »

Si, en 1577, Jean Zamoyski concevait le plan d'un Collège de Pologne à l'imitation du Collège de France, c'est qu'il espérait que toute la nation lui donnerait son appui matériel. Instruit par l'expérience, renfermé dans le cercle étroit de sa propre fortune, qui, bien que princière, n'aurait pas suffi à soutenir une Université complète, Zamoyski modéra ses désirs, ne pensa plus ni au Collège royal de France, ni à des célébrités telles que Sigonius ou Muret. Il dut tout naturellement penser à une autre Académie, qu'il avait vue dans sa jeunesse et où il avait vécu en élève très appliqué. Ce gymnase de Sturm, à Strasbourg, dut lui servir de modèle modeste pour son Académie de Zamość. En effet, si nous regardons de près le plan des études de l'Académie de Zamość [1], tracé par Zamoyski, nous sommes frappés de l'analogie qu'il présente avec les principes pédagogiques de Sturm. La division de l'Académie de Zamość en huit classes rappelle beaucoup le système de Strasbourg; l'importance que Zamoyski attribue, dans son Académie, à la grammaire, à la rhétorique et à la dialectique est tout à fait la même qu'au gymnase de Sturm. Le noble but que Sturm se proposait, celui d'élever de futurs citoyens, hommes éloquents et capables de bien servir leur pays, éclate plus clairement encore dans le plan de Zamoyski. Il ne copia pas servilement le plan de Sturm, il le développa, le modifia selon les exigences de l'époque et selon les nécessités spéciales de la Pologne. Le reproche qu'on fait souvent à Sturm d'avoir trop latinisé ses élèves et d'avoir négligé la langue maternelle des étudiants, ne pourrait pas s'appliquer à Zamoyski. Tout son plan d'études tend à un seul but : élever de bons citoyens

[1] « Dans la première classe on apprendra les éléments de l'enseignement moral et, *commençant par le polonais,* les éléments de la grammaire latine et grecque. Dans la deuxième, la morale, la syntaxe et la prosodie des dites langues. Dans la troisième, les rudiments de la *rhétorique;* on enseignera à traduire et à expliquer les auteurs *polonais,* grecs et latins, on étudiera la sphère, l'arithmétique, la géométrie avec des expériences pratiques, et la logique. Dans la quatrième, l'histoire naturelle, la physique et les sciences médicales. Dans la cinquième, l'histoire générale et l'*éloquence.* Le professeur d'*éloquence* est tenu de proposer toujours à ses élèves des sujets qui aient rapport avec la République (polonaise); il devra rechercher les causes des changements dans les gouvernements et il tâchera de les comparer avec l'histoire de notre pays. Dans la sixième, les professeurs de morale enseigneront les devoirs de l'homme et du citoyen. Dans la septième, on expliquera le droit général. Dans la huitième, on enseignera le droit polonais, les statuts, les constitutions, les lois de chancellerie, les différentes catégories de tribunaux et les manières de juger. » Łukaszewicz, Hist. Szkól, t. III, p. 335.

polonais, des hommes instruits et capables de servir leur patrie. L'Académie de Sturm était essentiellement internationale, elle devait former des humanistes éloquents; l'Académie de Zamość était essentiellement polonaise, et, bien qu'il réservât, dans son plan, une place éminente aux lettres classiques, il ne perdit pas de vue ce grand principe : « Non scholæ sed vitæ. » Outre ce plan d'études, une autre affaire, non moins importante, occupait alors Zamoyski, c'était le choix de professeurs pour son Académie. Toute une génération nouvelle d'humanistes polonais pullulait alors en Pologne. La plupart d'entre eux étaient connus du Grand Chancelier comme poètes latins. Mais ce ne sont pas des poètes qu'on cherche pour une Académie. Zamoyski avait besoin d'hommes jeunes, sérieux, bons travailleurs, et en même temps assez modestes pour vouloir venir à Zamość.

Il choisit d'abord un homme de confiance, qu'il chargea de trouver quelques professeurs pour le « gymnase » de Zamość. Cet homme de confiance était le plus grand humaniste polonais de la fin du XVI[e] siècle, le poète déjà célèbre en Europe, Simon Szymonowicz (Simonides), dont nous parlerons plus amplement tout à l'heure. Dans une lettre [1] datée de Zamość, le 12 mars 1593, Zamoyski annonce à Szymonowicz son désir de fonder l'Académie : « Je voudrais fonder une « scholam civilem » d'où sortiraient des hommes qui vivraient pour augmenter la gloire de Dieu, et pourraient servir S. M. le Roi et la République. Je vous prie donc de vouloir bien me recommander des personnes propres à cette tâche. Pour le moment, qu'on en ait cinq pour les disciplines indiquées sur la feuille ci-jointe. Ils auront des logements très convenables dès cette année, et j'ai l'intention de faire sortir de terre un grand Collège. Je prépare aussi des maisons pour loger les enfants qui viendront étudier. »

Quelques mois se passèrent, et le 17 septembre 1593, Szymonowicz était à même d'annoncer au grand Chancelier le résultat de ses recherches. Trois professeurs se déclaraient prêts à partir pour Zamość : c'étaient Jean Ursinus, Laurence Starnigel et

[1] Une correspondance très intéressante entre Zamoyski et Szymonowicz est conservée à la bibliothèque des comtes Zamoyski. Auguste Bielowski, le vénérable éditeur des « Monumenta Poloniæ historica », a publié cette correspondance dans son travail excellent intitulé « Szymon Szymonowic », et imprimé dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Cracovie (Wydzial Filologiczny), t. II, p. 105 et suivantes.

Melchior Stephanides. Szymonowicz attestait, par une lettre à Zamoyski, que c'étaient « des esprits remarquables, appliqués, rassis, versés dans les deux langues latine et grecque [1]. » Szymonowicz parle encore de trois autres candidats, Schoneus, Burski et Fabien Birkowski. « Il y en a beaucoup, ajoute-t-il, mais il ne m'a pas semblé opportun de placer les premiers venus dans ces chaires, car, en patientant, on pourra se procurer de meilleurs maîtres. J'ai la ferme espérance, malgré la rareté des hommes de grand talent, que ce n'est pas le rebut qui remplira le gymnase de Zamość. » Zamoyski établit aussi une imprimerie à Zamość. C'est encore Szymonowicz qui prit le soin de trouver un fondeur de caractères, de règlementer l'orthographe de la future imprimerie, etc. [2]. Après avoir assuré l'existence matérielle de l'Académie par des legs spéciaux, et sa position morale par le consentement du pape Clément VIII, qui la déclara l'égale des autres Universités [3], Zamoyski publia, en 1594, une proclamation à la nation polonaise, dont nous reproduisons en note les plus beaux passages dans le texte original, n'osant pas gâter, par une traduction, les fortes paroles du chancelier humaniste [4].

L'Académie de Zamość avait été inaugurée dès 1594, mais son fondateur, qui la perfectionnait encore et qui l'avait, sans doute, ouverte avec fort peu d'élèves, ne se hâtait pas d'obtenir l'approbation officielle du roi Sigismond III. C'est seulement au milieu de l'année 1600 que Jean Zamoyski rédigea l'acte d'érection de l'Académie de Zamość, qu'il soumit à la sanction royale.

[1] Bielowski, l. c. p. 116.

[2] Ibid. p. 119.

[3] Łukaszewicz, Hist. Szkół, t. III, p. 331.

[4] ... « Ego vero lubens fateor, cum mihi facile persuasissem nihil esse in vita magnopere expetendum, nisi laudem, honestatem, bonum publicum, studiis me totum dedidi. Haec adolescentiam meam alebant, senectutem oblectabant, secundas res in sellis curulibus ornabant, adversis perfugium et solatium praebebant, in bellis conficiendis regebant, in pactis fœderibusque condendis informabant, ... pernoctabant mecum, peregrinabantur, rusticabantur. Quodsi hæc vox studiorum hortatu praeceptisque conformata, quantum vires sinebant, et patriae meae charissimae ampliando nomini, et vobis, concives mei, saluti, et mihi honori fuit. Cur non ego eandem studiorum viam serio calcandam vobis esse moneam ? Si mihi tam dives arca esset, ex qua omnes cives ditare possem, ditarem ! Nunc vero, cum recta liberorum institutio omni auro pretiosior, huius perennem fontem aperio vobis academiam, unde eam filii vestri affatim haurire poterunt.

Ipse modum docendi, ipse instrumentum autorum scientiarumque prolegendarum praescribam, praefiniam. Odi enim eos, qui cum bene sciant infinita esse artium

Sigismond III confirma la fondation de l'Académie de Zamość le 23 septembre 1601 [1].

Zamoyski se voua tout entier à cette œuvre de prédilection. Nous avons conservé là dessus bien des détails curieux, dans une relation du temps, qui est parvenue jusqu'à nous. Au cours d'une mission diplomatique, en 1596, Boniface Vanozzi s'arrêta deux fois à Zamość et voici ce qu'il nous raconte : « Il y a dans cette ville de Zamość une Académie publique où l'on enseigne toutes les sciences et où l'on donne le grade de docteur, sauf pour la théologie ; on y trouve aussi un séminaire pour 50 élèves pauvres. Ils sont entretenus, nourris et vêtus aux frais du Chancelier, qui témoigne en toute cette entreprise d'un esprit vraiment noble et magnifique... On remarque de l'esprit chez les étudiants et ils donnent de grandes espérances de devenir d'excellents sujets. Le Chancelier les visite souvent, les examine lui-même et se présente inopinément à leurs examens. Souvent il leur fait jouer des pièces de théâtre, dont le sujet est tiré le plus souvent de l'histoire romaine. On ne leur donne que la matière, qu'ils développent eux-mêmes en latin, se chargeant d'imaginer l'action et le dialogue... »

curricula, quibus aetas nobilis ingenii magis ludificatur quam informatur, quae non tam fructum solidum, quam vaniloquam afferunt ostentationem, detinent tamen in iis iuventutem : quo praetextu ? Deus iudex et vindex videbit. Annos eius, spem patriae, expectationem generis, sumptus parentum furantur. Quemadmodum providens agricola non quaevis semina terrae inicit, sed quae utilem potius fructum promittunt, quam quae pulchrum, quae agrum fecundant potius, quam exossant : ita circumspectus praeceptor neque iis disciplinis adolescentiam discipulorum curae suae fallere debet, quae plausibile tantum decorum afferant, sed quae vitam potius quam linguam forment ; neque id quod docet ad discentis solum utilitatem derivare tenetur, sed ut patria eius fructibus suos fructus metiatur, eius ornamentis sua ornamenta ad invicem communita laetetur... »

[1] « Approbatio erectionis Universitatis Zamoscensis. » Dans son acte de fondation, soumis au roi Sigismond III, Zamoyski développa encore le plan des études de Zamość. Il établit dix chaires à son Académie, il cite les auteurs grecs et latins, dont il demande l'explication ; entre autres, pour ne nommer que les grecs, il exige qu'on lise les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, les histoires d'Hérodote et de Thucydide. — « Discipuli extremo anno examinabuntur et ingenii exhibebunt specimina, scripta sua tam versu quam soluta oratione proponent, disputabunt, *declamabunt.* Actionum Romanarum et Atticarum formam repraesentabunt, ac maxime *iudiciorum* senatus, *concionum, comitiorum,* convenientesque huic instituto veterum orationes et conciones et contrarias, quae in veteribus libris non extant, a se conceptas memoriter recitabunt. » Le même usage était en vigueur au gymnase de Sturm. Voyez dans Kückelhahn, l. c. p. 126-29, le chapitre intitulé : « Recitationes, conciones, declamationes, disputationes, etc. »

« Le Chancelier a constitué une bibliothèque très bien organisée et très considérable, qui possède surtout des livres grecs et arméniens ; on y trouve aussi de rares et intéressants manuscrits. Ces livres n'étaient pas encore classés ; je les ai vus dans des bahuts. Il y en a beaucoup et ils sont bien reliés [1]. »

L'Académie de Zamość fut vite connue dans toute l'Europe savante. Scaliger en parle en termes élogieux et il paraît que ce grand philologue était en relations avec Jean Zamoyski, qui voulait orner sa bibliothèque d'acquisitions rares : « Il ma escrit, dit Scaliger, que je luy envoyasse mon Lexicon Arabe ; c'est une demande légère [2]. » Mais, bien que légère, cette demande prouve pourtant le grand intérêt de Zamoyski pour les sciences qu'il voulait propager à son Académie. Le Chancelier entretenait aussi un commerce de lettres avec le savant humaniste hollandais, Jean van der Does, seigneur de Nordwyck, plus connu dans l'histoire de l'humanisme sous le nom de Dousa. Il était en même temps poète et philologue et sa grande érudition lui valut le surnom de « Varron hollandais. » En 1575, Jean Dousa fut nommé premier curateur de l'Université de Leyde. Les lettres que nous publions ici jettent quelque lumière sur les relations amicales qui s'établirent entre l'humaniste hollandais et le fondateur de l'Académie de Zamość. Jean Dousa eut quatre fils : Jean, doué d'un grand talent, qui mourut très jeune et dont la mort affligea beaucoup Zamoyski (lettres III et IV) ; Georges, qui fit à Constantinople un voyage dont il a publié le récit, accompagné de diverses inscriptions, recueillies dans cette ville [3] ; Thierry, qui fut pendant quelque temps l'hôte de Zamoyski [4], et François, qui publia les fragments du poète romain Lucilius (Leyde, 1597). Ce sont surtout les frères Georges et Thierry Dousa qui nous intéressent ici, à cause de leur voyage en Pologne, et parce qu'ils furent tous

[1] V. Zbiór Pamiętników Historycznych o dawney Polszcze... przez J. U. Niemcewicza, T. II, Warszawa, 1822, p. 227, 263, 264.

[2] Scaligerana, Thuana, Perroniana, etc., éd. par Des Maizeaux, Amsterdam, 1740, Tome II, p. 624.

[3] Georgii Dousae de itinere suo Constantinopolitano epistola, Lugd. Batavorum, 1590.

[4] On lui doit : Georgii Logothetae Acropolitae Chronicon Constantinopolit., en grec et en latin, à Leyde, 1614. Son frère Georges avait rapporté le manuscrit de cet ouvrage de Constantinople, où il avait acquis les restes de la bibliothèque de Georges Cantacuzène.

deux à Zamość. Georges Dousa, en revenant de Constantinople, visita Jean Zamoyski et, gagné par le grand charme du Chancelier, il lui consacra plus tard, dans sa relation, plusieurs pages éloquentes [1]. Onze ans après, c'est son frère Thierry qui, âgé de 21 ans, vient en Pologne pour prendre part à l'expédition de Livonie, en 1601 (lettre V). L'année suivante il était obligé de quitter la Pologne, et il prit congé de Zamoyski, son grand général, dans une lettre pleine de reconnaissance et d'éloges pour le Chancelier et pour la Pologne [2].

A cette époque, en effet, l'humaniste Zamoyski fut obligé de se transformer plusieurs fois en grand général de l'armée polonaise.

Les expéditions en Valachie et en Livonie l'empêchèrent de se consacrer librement à son Académie et à ses études. Mais, même parmi le bruit des armes, il n'abandonnait pas les livres. En pleine campagne, il s'occupait de saint Augustin et de Donat. Le vieux primat de Pologne, Karnkowski, archevêque de Gnesen, soucieux de l'issue de la guerre, se plaignit que le grand général écrivît des grammaires et perdît la République [3]. Mais bientôt il dut courber la tête devant le génie de Zamoyski victorieux.

Après l'expédition de Livonie, dès qu'il eut un moment de libre, il revint à ses chères études. Il livra ses notes, le fruit de ses recherches, à un professeur de son Académie, Burski, pour que celui-ci rédigeât et complétât ses études sur la dialectique des Stoïciens [4]. Il vivait au milieu des humanistes polonais, parmi ces professeurs qu'il estimait et appréciait. On lui demandait un jour pourquoi il n'avait pas d'acteurs ni de musiciens à sa cour de Zamość. Il fit cette noble réponse : « Les professeurs de

[1] Je n'en citerai ici que quelques mots : « Et hic Heros non semel in discrimen vitae se coniecit, ut suae fidei commissos a luporum rapacitate vindicaret. Optime cognitum habet, quam personam sustineat : ideo omnes eius conatus eo spectant, ut patriae suae inserviat, privata commoda publicis posthabeat. In singulis disciplinis ita excellit, ut totam aetatem in studiis trivisse videatur. Viros *humanioribus litteris* excultos quanta benevolentia prosequatur ex *Hippeo Musis et litterarum studiis* ab eodem exstructo *satis constare arbitror.* » De itin. Constantinop., p. 83 sqq.

[2] « Postquam enim in Poloniam veni, vidi quae pulchra, audivi quae utilia, didici quae ad degendam vitam necessaria, instituta et mores gentis egregiae, fortitudine incomparabilis, usu et natura bellicosae. » Voir la note de la lettre VI.

[3] « Grammaticam scribit, Rempublicam perdit. » Heidenst., p. 135.

[4] « Dialecticam etiam Stoicorum, etsi sub alieno nomine, sua edidit. » Heidenst., ibid.

l'Académie sont mes musiciens et l'imprimerie est ma musique [1]. » Il frappait par son énorme érudition et sa connaissance profonde du latin ; on le nommait « une bibliothèque vivante [2]. » Le déclin de sa vie fut serein et beau. Le renom de général invincible retentissant dans toute la chrétienté, l'estime profonde de ses contemporains, particulièrement des humanistes, qui voyaient en lui, non seulement un Mécène, mais, ce qui vaut mieux, un digne rival, une influence énorme et sans égale sur ses compatriotes, tels furent les fruits de sa vie laborieuse. Dieu lui permit de voir réalisé le grand désir de toute sa vie : la fondation de cette école d'humanisme en Pologne, de cette Académie qu'il aimait à l'égal d'un enfant unique.

L'homme qui avait su mener à son gré trois élections de rois, qui avait remporté des victoires aux quatre coins d'un grand royaume, ce grand politique et ce grand général, se sentait, avant tout, humaniste, et il était heureux quand il prenait non l'épée, mais un livre. C'est pourquoi tous ceux qui, en Pologne, aspiraient alors à de nobles fins, tous ceux dont les pensées s'élevaient vers l'idéal de l'homme et du patriote, s'attachaient à Jean Zamoyski. Ce n'est pas par accident que les plus illustres noms de la poésie et des lettres polonaises au XVIe siècle, sont liés à celui de Jean Zamoyski. Kochanowski, Nidecki, Górnicki, Klonowicz, Szymonowicz, Grochowski, Joachim Bielski, Cieklinski, Zbylitowski, Heidenstein, voilà toute une lignée d'humanistes dont Zamoyski fut le protecteur, l'ami, l'inspirateur. Les cinq mille gentilshommes polonais qui entourèrent son cercueil en 1605, semblaient ne pas dire adieu seulement au grand homme, mais à la gloire même et à la force de la Pologne au XVIe siècle.

[1] « Quaesitus aliquando, quare huius loci atque ordinis homo, quod plerique omnes faciunt, nullos thymelicos et symphoniacos haberet, respondit : Academicos professores suos symphoniacos esse, typographiam vero suam esse musicam. » Oratio funebris in anniv. depositionis Joannis Zamoscii, etc., ab Adamo *Bursio*, Acad. Samosc. Professore, A. D. 1601. Voir Collectanea vitam resq. gestas J. Zamoscii, etc., p. 208.

[2] « Quicquid enim a Graecis vel a Latinis ingeniis egregium et doctrina scientiaque dignum literarum monumentis proditum est, nihil est, quod ille non viderit, legerit, planeque perceperit, sed etiam *tenacissime meminerit*. In quo tantus fuit, ut saepenumero nos ipsos in ruborem daret, qui assidue in libris habitantes nocturna atque diurna manu scripta doctorum versabamus... » Bursius, l. c. p. 195 et 197.

IV

Joseph Scaliger dit, en parlant de Zamoyski : « Il a de braves hommes en son Académie, entre autres un Simon Simonides qui escrit fort bien [1]. » Cet éloge de Scaliger, qui d'ordinaire distribuait plus largement le blâme que la louange, prouve que l'humaniste polonais dont nous allons parler à présent se distinguait avantageusement parmi ses compatriotes. En effet, Simon Simonides, ou, comme il s'appelait de son vrai nom, Simon Szymonowicz, est un des plus grands poètes latins du XVIe siècle et un des grands noms de l'humanisme polonais. Quelle fut donc sa carrière littéraire ?

Il naquit à Lwów [2] en 1558. Son père, qui jouissait d'une honnête aisance, avait fait ses études à l'Université de Cracovie, où il avait pris le grade de maître ès arts. Il donna une excellente éducation à son fils Simon, qui, dès sa première jeunesse, vit dans la maison de son père une société choisie de savants. Agé de 19 ans, il subit les épreuves du baccalauréat à l'Université de Cracovie : dès cette époque, il composait de beaux vers latins. Il fit un panégyrique, « Divus Stanislaus », à la gloire de saint Stanislas, évêque, et son beau talent poétique attira l'attention du professeur Górski et du célèbre prédicateur Sokołowski. On doit supposer que ces deux humanistes étendirent leur protection sur le jeune poète, mais on ignore quelles furent les vicissitudes de l'éducation de Szymonowicz. Un biographe anonyme nous raconte que Szymonowicz passa quelque temps en Italie, puis en France, où l'attira la gloire de Scaliger. Ce biographe prétend même que Szymonowicz fréquenta le célèbre philologue français et qu'il avouait volontiers plus tard devoir tout ce qu'il était à Scaliger [3]. Ces dires du biographe anonyme ne doivent être acceptés que sous réserve. Il serait bien étonnant que Szymonowicz, qui a exprimé en des poèmes latins sa gratitude envers tant de maîtres et de bienfaiteurs, eût oublié de remercier son grand maître Scaliger ! D'autre part, la mention que

[1] Scaligerana etc. édit. Des Maizeaux, t. II. p. 624.

[2] Léopol, Lemberg en Galicie.

[3] Bielowski, l. c. p. 107 : « cuius (Scaligeri) consuetudine immortaliter plane tum oblectatus, postea tantum se debere Scaligero per totam vitam profitebatur, ut quicquid esset, huic divino viro se in acceptis fere debere identidem diceret. »

Scaliger fait de Szymonowicz est si concise (« un Simon Simonides, qui escrit fort bien »), qu'évidemment Scaliger connaissait l'humaniste polonais plutôt par ses écrits qu'en personne [1].

Quoi qu'il en soit, il est sûr que Szymonowicz fit d'excellentes études dans sa jeunesse, et qu'il étudia, non seulement le grec et le latin, mais aussi, selon la mode des humanistes, la jurisprudence et la médecine. Après avoir fini son éducation, il demeura à Lwów, chez son père, où il donna probablement des cours privés. Il fut toujours de complexion frêle et délicate, ce qui nous explique pourquoi il n'embrassa jamais une carrière publique et plus active. En 1583, il publia un petit poème latin : « Flagellum livoris, » où il flétrissait l'ignoble jalousie qui tourmentait les rivaux de Jean Zamoyski. Sans connaître encore personnellement le Chancelier, Szymonowicz admirait déjà ses grandes vertus. Plus tard, alors que la haine des factions politiques empoisonnait l'existence de Zamoyski, Szymonowicz, partisan des nobles desseins du Chancelier, écrivit dans son amertume à son ancien professeur et ami Stanislas Sokołowski : « Si nous avions en Pologne l'usage de l'ostracisme, on exilerait assurément Zamoyski et nous serions perdus ! »

Szymonowicz, qui composait lentement et qui suivait trop consciencieusement le précepte d'Horace : « nonum prematur in annum », publia, seulement en 1587, un drame latin : « Castus Joseph. » Les tentations de Joseph, qui fournirent le sujet de tant de drames au XVI[e] siècle, sont mises en scène par Szymonowicz avec beaucoup d'imagination et une certaine originalité. C'est surtout le caractère de la femme de Putiphar, Jempsar, qui est tracé avec art. Jempsar nous apparaît comme une femme passionnée et malheureuse, frêle et malade, qui excite plutôt notre sympathie que notre mépris. Deux ans après, un nouveau succès de Zamoyski, qui venait de repousser les Tatares de la Russie Rouge, inspira à Szymonowicz un joli poème latin, intitulé Aelinopaean (*αἴλινος παιάν*, chant lugubre). Après quelques autres petits poèmes de circonstance qui suivirent, il faut noter sa paraphrase en vers latins des prophéties de Joël. Il dédia cette paraphrase au Pape Clément VIII,

[1] On a prétendu que Scaliger fit un voyage en Pologne avec Montluc en 1572. Scaliger n'est jamais venu en Pologne. Il se préparait à y accompagner Montluc, quand la Saint-Barthélemy lui fit abandonner son dessein. Voyez : Joseph Justus Scaliger von Jacob Bernays, Berlin 1855, p. 42, 44.

qu'il avait connu personnellement quand ce pape était encore nonce apostolique (Aldobrandini) en Pologne. Ces trois ouvrages poétiques surtout, « Castus Joseph, » « Aelinopaean » et « Joël propheta », rendirent illustre à l'étranger le nom de Szymonowicz, modifié en Simonides. Quand Georges Dousa fit son voyage à Constantinople, il s'arrèta exprès à Léopol pour présenter son hommage à Szymonowicz [1]. Les relations de Szymonowicz avec la famille de Dousa s'établirent probablement après cette visite qu'il reçut de Georges Dousa. Nos lettres (III, V, VIII,) attestent que ces relations étaient bien cordiales et qu'elles ne se bornaient pas à ces phrases banales dont les lettres des humanistes abondent si souvent.

Nous avons dit plus haut que Szymonowicz prit part à la fondation de l'Académie de Zamość. Zamoyski, qui depuis longtemps ne perdait pas de vue notre poète, touché de la belle poésie de Szymonowicz, contribua à le faire anoblir (en 1590) et le traita depuis en ami. On a vu qu'en 1593 Zamoyski avait chargé Szymonowicz de trouver quelques bons professeurs pour la nouvelle Académie de Zamość. Peu après, Szymonowicz l'informa qu'il en avait trouvé trois dont les noms seuls décèlent des humanistes : Ursinus, Starnigelius et Stephanides. Il nomme ensuite Burski et Simon Birkowski. Si nous citons encore Thomas Drezner, nous aurons les noms du *troisième groupe* des humanistes polonais. Szymonowicz brillait parmi eux comme le plus grand poète de l'époque, mais il ne fut jamais professeur à l'Académie de Zamość. Scaliger s'est trompé lorsqu'il a écrit le contraire : ce qui est vrai, c'est que Szymonowicz était le représentant intellectuel de l'Académie de Zamość devant les humanistes étrangers et qu'il contribuait, par cette influence toute morale, à son bon renom. Ursinus et Drezner, tous deux professeurs de Zamość, avaient été ses élèves particuliers, les autres furent choisis par lui ; sa profonde connaissance des lettres grecques et latines nous est garante qu'il ne se trompa point dans son choix. C'est surtout Burski qui réalisa pleinement les espérances de Szymonowicz. Il travaillait consciencieusement à Zamość et plusieurs manuscrits, conservés à la bibliothèque des Comtes Zamoyski, attestent son assiduité. Ce sont des

[1] « Huic urbi plurimum me debere fateor, quod hic cum Simone Simonide hospitium et amicitiam contrahere licuerit. Qui vir quanto orchestrae plausu Parnassi collem institerit e scriptis eius editis, Aelinopaeane videlicet et casto Josepho tum Joëlis paraphrasi satis superque constare arbitror. » G. Dousa, de itinere Const.

cours de philosophie et ses dissertations sur Denys d'Halicarnasse et Thucydide [1]. Le plus grand travail qu'il ait publié est : « Dialectica Ciceronis » (Samosci, 1604), ouvrage extrêmement rare aujourd'hui, qui fut rédigé, comme nous l'avons dit, d'après des notes de Jean Zamoyski [2]. L'autre professeur engagé par Szymonowicz, Jean Ursinus, commença sa carrière par la publication d'une grammaire latine, qu'il édita à Léopol, en 1592. Zamoyski l'envoya ensuite à Padoue, où il apprit la médecine pour pouvoir l'enseigner à Zamość. Il publia en 1610 un traité de médecine intitulé : « De ossibus humanis. »

Mais énumérer tous les travaux scientifiques des professeurs appelés par Szymonowicz à l'Académie de Zamość, serait entrer dans l'histoire de cette Académie, or telle n'est point notre intention. Une monographie sur l'Académie de Zamość serait une œuvre à part, importante, et qui manque encore. Qu'il nous suffise d'indiquer le mérite qu'eut Szymonowicz de choisir des hommes savants et studieux. Comme je l'ai dit, ces professeurs de Zamość forment, si l'on y ajoute quelques poètes latins, le troisième, et disons-le tout de suite, le *dernier groupe* des humanistes polonais. Outre ce groupe rallié par la main énergique de Zamoyski et mené après sa mort par Szymonowicz, on rencontre encore au XVII[e] siècle quelques humanistes, quelques poètes et historiens latins, mais éparpillés et non conduits par une idée maîtresse commune.

Ce troisième groupe d'humanistes polonais offre ce trait particulier de se composer en grande partie de pédagogues. Le second groupe renfermait des poètes et des philologues (Nidecki, Kochanowski); le troisième se distingue aussi par de bons poètes, mais ce sont surtout des pédagogues, dont le meilleur type est justement notre Szymonowicz, qui lui donnent sa marque distinctive.

Par la mort de Jean Zamoyski ce groupe d'humanistes perdait son puissant protecteur, comme l'Académie perdait son bon génie. Mais Szymonowicz, une fois sorti du chagrin profond où la mort de Zamoyski l'avait plongé, ne perdit pas courage, n'abandonna pas l'idée de l'illustre fondateur de l'Académie. Il travaillait avec ardeur à l'éducation de l'héritier du nom et de la fortune du feu chancelier, le jeune Thomas Zamoyski, et, en même temps, préoc-

[1] Voir sur Burski l'article consciencieux de M. T. Świderski, dans l'encyclopédie pédagogique : Encyklopedyja Wychowawcza, T. II, p. 378-384.

[2] V. J. Lipsius, Cent. V. 57.

cupé de l'avenir de l'humanisme en Pologne, il cherchait parmi les jeunes gens qui étudiaient à l'Académie de Zamość les humanistes futurs. Il trouva bientôt un jeune homme qui promettait beaucoup. En 1606 mourait Marc Sobieski, palatin de Lublin, grand ami de Jean Zamoyski, et très estimé par le roi Batory pour son courage incomparable. Au lit de mort, Marc Sobieski confia son fils Jacques à Szymonowicz, suivant en cela l'exemple de Zamoyski, qui nomma aussi Szymonowicz précepteur de son fils unique. Szymonowicz s'attacha bientôt au jeune Sobieski, qui étudiait à l'Académie de Zamość. Mais, comme nous l'avons vu, cette Académie, si elle pouvait donner un fondement solide à l'éducation, n'était pas encore complète et ne pouvait suffire aux talents plus précoces [1]. Aussi Szymonowicz se préoccupa-t-il de bonne heure de savoir où il enverrait Jacques Sobieski quand celui-ci aurait fini ses études à Zamość. Il ne tarda pas à résoudre ce doute. C'était la France qui durant le XVIe siècle et au commencement du XVIIe tenait le premier rang dans l'humanisme. Après le premier enthousiasme des humanistes italiens du XVe siècle, qui, ravis de la beauté formelle de la littérature classique, n'avaient fait qu'*imiter* les auteurs anciens, une période nouvelle s'ouvre en France au XVIe siècle. Des humanistes comme Budé, Turnèbe, Lambin, Joseph Scaliger et d'autres se mettent à étudier la *matière* et le *texte* classique [2]. Après le ravissement sensuel produit par la beauté extérieure, par la forme et l'harmonie du style classique, le temps, plus calme, est venu des analyses profondes du texte et de la richesse réelle de la vie antique, qui était cachée dans les œuvres grecques et latines. L'Italie passa le sceptre de la recherche philologique à la France, comme plus tard la France devait le passer aux Hollandais.

Quand Jacques Sobieski partit pour achever son éducation à l'étranger, Szymonowicz, son tuteur moral, lui indiqua comme maître un humaniste français, qui fut incontestablement le plus grand philologue de son temps : Isaac *Casaubon.* Scaliger vivait encore, mais il était déjà sur le déclin de sa vie et reconnaissait ouvertement la supériorité de Casaubon [3]. Né en 1559, à Genève, presque en même temps que Szymonowicz, Casaubon commença

[1] « Sublimioribus ingeniis alendis satis non sumus. » V. lettre VIII.

[2] Jacob Bernays, Joseph Justus Scaliger, 1855, p. 5-8.

[3] « Casaubonus doctissimus. Ego eius discipulus, gustum habeo rerum sed non doctrinam. C'est le plus grand homme que nous ayons en grec ; je luy cede ; est doctissimus omnium qui hodie vivunt. » Scaligerana, II, 259.

de bonne heure ses travaux philologiques. En 1583, parut son premier ouvrage : « Notae ad Diogenis Laërtii libros » et de ce moment il ne se passa pas une année sans que Casaubon publiât quelque travail philologique. Il commença sa carrière pédagogique en qualité de professeur de l'Université de Montpellier (1596), mais le bruit de son énorme érudition parvint à Henri IV, qui l'appela en 1599 à l'Université de Paris [1]. L'opposition catholique empêcha que Casaubon, huguenot ardent, obtînt une chaire à la Sorbonne. Henri IV, qui l'appréciait beaucoup, le nomma d'abord sous-gardien de sa bibliothèque, ensuite, en 1604, bibliothécaire, avec les appointements annuels de 400 livres. L'activité de Casaubon était extraordinaire. Entre 1590 et 1610 il publia avec de grands commentaires : Aristote, Théophraste, Diogène Laërce, Théocrite, Athénée, Suétone, Perse, les lettres de Pline le Jeune, Dion Chrysostome, et enfin sa célèbre édition de Polybe. Il avait atteint le sommet de sa gloire quand le jeune Sobieski vint le trouver [2]. Et cependant, bien que Henri IV l'aimât et l'estimât beaucoup, qu'il l'employât comme représentant des huguenots dans les disputes religieuses, la position de Casaubon à Paris était difficile, parfois très pénible. Peu d'hommes savaient rendre un juste hommage à la science de Casaubon ; l'Université le détestait et le tout-puissant Sully osa lui dire en face : « Vous coutez trop au roi, Monsieur ; vous avez plus que deux bons capitaines, et *vous ne servez de rien !* »

Casaubon écrivit pendant de longues années un journal où il racontait tous les événements de sa vie paisible. Ce journal s'est conservé [3], et il nous montre le grand philologue au jour le jour, dans ses occupations de philologue, de père de famille et de pédagogue. D'un caractère brave, un peu mélancolique et doux, il consacrait toute sa vie à l'étude. Nous le voyons « tout courbé de l'étude », assis dans sa chambre encombrée d'in-folios tantôt corrigeant les épreuves de ses innombrables éditions d'auteurs

[1] Haag, la France protestante, Paris, 1852, t. III, p. 232.

[2] « Casaubon now stood on the pinnacle of critical renown. His Persius in 1605 and his Polybius in 1609 were testimonies to his continued industry in this province. But with this latter edition the philological labours of C. came to an end. Casaubon was the *last of the great scholars* of the sixteenth century. » *Hallam*, Introduction to the literature of Europe in the 15th, 16th and 17th centuries, Vol. III, Paris, 1839, p. 3, 4.

[3] Ephemerides Isaaci Casauboni cum praefatione et notis edente Johanne *Russell*, 2 vol. Oxonii, 1850.

classiques, tantôt occupé d'une leçon privée. En vrai philologue, il détestait les visites, que ses amis et ses admirateurs ne lui épargnaient pas. Rien de plus fréquent dans son journal que ses plaintes sur l'importunité des visites, qui l'empêchaient de travailler [1]. Sa situation de fortune n'était pas mauvaise. Outre la pension royale et le petit revenu de ses travaux philologiques, il entretenait de temps en temps de riches pensionnaires, des fils de grands seigneurs, comme, par exemple, lord Herbert of Cherbury, les deux fils de Calignon, chancelier de Navarre, et Jean Stanislas Sapieha, fils de Léon Sapieha, chancelier de Lithuanie [2]. Ce dernier séjourna à Paris à peu près en même temps que Jacques Sobieski, qui vint en France dans l'été de 1607 (lettre IX, XV). Grand fut l'étonnement du jeune élève de Szymonowicz, qui, sur la foi de son maître, admirait, sans le connaître, le grand Casaubon, quand il vit pour la première fois ce petit homme maigre, courbé, et pas du tout imposant [3]. De grands yeux noirs révélaient seuls son esprit profond et sa grande bonté de cœur.

Il fut en relations avec Szymonowicz dès l'an 1601; au moins trouvons-nous une lettre de Casaubon à Szymonowicz, datée de 1601, où il parle d'un jeune homme qui lui fut recommandé par Szymonowicz [4]. C'était, selon toute vraisemblance, Thomas Drezner, qui étudiait alors le droit en France [5].

Mais cette recommandation, datée de 1601, prouve à elle seule des relations antérieures. Peut-être, en y regardant de près, trouverait-on que Casaubon exerça son influence sur la production littéraire de Szymonowicz. Une de nos lettres (IX) exprime en ces termes la profonde reconnaissance de Szymonowicz pour Casaubon :

[1] Ephemerides, II, 542 (a. 1607) : « Amici hunc mihi diem eripuerunt. Sed *vetus hoc malum.* » Ibid. « Totum diem fere amici eripuerunt », p. 544. « Ut proximos dies, etiam hunc pene totum amicis surripientibus. O gravem iacturam ! » Voir aussi p. 634.

[2] Voir l'excellente biographie de Casaubon faite par le savant philologue anglais, M. *Pattison,* Isaac Casaubon, London, 1875, p. 262 sqq.

[3] Jacques Sobieski a laissé un mémoire sur ses voyages à l'étranger. Il y parle abondamment de son séjour à Paris et de Henri IV. Il appelle Casaubon : « Cet homme petit par le corps et la taille, mais *prodigieusement grand* par l'esprit et l'érudition. » V. Dwie podróże Jakóba Sobieskiego... wydane z rękopisu przez Edwarda Raczyńskiego, w Poznaniu, 1833, p. 88.

[4] Cette lettre se trouve dans le recueil des lettres de Casaubon : « Isaaci Casauboni epistolae, curante Theodoro Jansonio ab Almeloveen, Roterodami, 1709, t. II, fol. 595, 6.

[5] Bielowski, l. c. p. 134 et la note de la page 160.

« Tu peux juger, au respect et à la vénération de tous les hommes, combien tu es grand dans les lettres et comme tu nous aides par tes œuvres immortelles, même dans ces régions lointaines. » Aussi supposerais-je volontiers que le grand intérêt de Szymonowicz pour Théocrite, qui s'est manifesté par l'imitation polonaise de ses Idylles [1], remonte à l'édition que Casaubon a donnée de Théocrite en 1596. La grande assiduité que Casaubon apportait à ses éditions des auteurs grecs ne doit pas être non plus demeurée sans exercer une certaine influence sur Simonides.

Nous voyons en 1604 (lettre VII) Szymonowicz très occupé d'un auteur grec, Actuarius, médecin et philosophe du Bas-Empire, dont l'œuvre inédite fut envoyée en manuscrit à Szymonowicz par Jean Dousa père. C'est en même temps, je suppose, que Szymonowicz commença l'édition « princeps » de la métaphysique d'Herennius, qui bien qu'inachevée et demeurée à peu près inconnue jusqu'à nos jours, a fini par obtenir la juste reconnaissance de la critique moderne [2]. Mais, si nous ne pouvons mieux préciser l'influence de Casaubon sur Szymonowicz, nous ne saurions méconnaître l'admiration de l'humaniste polonais pour le grand philologue français. De son côté, Casaubon appréciait le grand talent poétique de Szymonowicz. Casaubon ne voyait pas seulement dans ces poèmes de Simonides de froides jongleries de mots latins. Sans doute, l'œuvre de Szymonowicz, écrite dans un latin charmant, ravissait par son harmonie l'ouïe subtile de Casaubon, mais elle parlait aussi, par son fonds sérieux et patriotique, au cœur du philologue patriote. Aussi recevait-il avec joie les amis de Szymonowicz, et, quand Jacques Sobieski entra dans sa chambre et qu'il eut prononcé le nom vénéré de Simon Simonides, il fut reçu par Casaubon avec une bienveillance exquise (lettres IX et X). Quoiqu'il n'aimât pas donner de cours privés et qu'il fût justement

[1] Sielanki Szymona Szymonowicza, wydanie Stanisława Węclewskiego. Chełmno, 1864.

[2] V. Sitzungsberichte der kgl. preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Jahrgang 1889, LI, p. 1167 : « Die angebliche Metaphysik des Herenuios, » von E. Heitz. Anhang : Ueber die in Zamość um d. J. 1604 gedruckte Ausgabe des Herennios. p. 1188 : « Als Herausgeber gebührt Simonides jedenfalls der Vorzug (vor A. Mai), wenn er auch mit der leicht begreiflichen Ungeübtheit seiner Setzer einen vergeblichen Kampf geführt zu haben scheint. » M. Heitz semble avoir ignoré que le vrai nom de Simonides était Szymonowicz, sans quoi il n'aurait pas écrit dans son article (p. 1190) : « Ueber Simon Simonides læsst sich nur wenig ermitteln. »

surchargé de besogne par son édition de Polybe, il ne put résister à la recommandation de Szymonowicz, ni au charme personnel de Jacques Sobieski. Celui-ci apprécia vite l'inestimable profit qu'il pouvait tirer des leçons de Casaubon. Peut-être allait-il un peu trop loin dans son insatiable avidité d'apprendre le plus possible, peut-être tourmentait-il trop son grand précepteur et lui prenait-il trop de temps, car nous trouvons dans le journal de Casaubon quelques plaintes secrètes [1].

Il dit dans son journal : « Mes amis m'ont fait perdre presque toute ma journée. J'ai donc reçu le polonais très mal et vraiment *ἀνεπιστημόνως* : je le regrette. — Plus loin : J'ai consacré à ce noble Polonais presque toute la journée. J'ai donc été très occupé, et je n'ai presque rien fait pour mon travail personnel. J'aurais mieux aimé me dispenser de ce travail avec le Polonais. Mais c'est ainsi qu'il m'est arrivé souvent de m'attirer de moi-même ces corvées. — Ailleurs encore : Le fils du grand Chancelier de Lithuanie est aujourd'hui venu me prier et me supplier de lui accorder quelques-unes de mes heures : il voudrait tirer de moi quelque enseignement qui lui fût utile à son retour dans son pays. J'ai bien malgré moi consenti, mais j'ai consenti pourtant *ἑκὼν ἀέκοντι θυμῷ*... »

Les lettres de Jacques Sobieski à Casaubon que nous publions (XI, XII, XIII) témoignent aussi de la grande assiduité de l'élève. Sobieski étudiait et lisait beaucoup chez lui, et, quand il avait trouvé dans ses lectures un passage difficile et qu'il était empêché d'aller chez Casaubon, il lui écrivait pour lui demander tantôt l'explication du texte grec, tantôt une histoire latine de France, tantôt les discours de Henri IV : car il connaissait person-

[1] Ephemerides, p. 542 : 1607, XVI, Kal. Sept. « Totum diem fere amici eripuerunt. Itaque ad Polonum pessime vereque *ἀνεπιστημόνως* : nollem factum. » IV. Non Sept. « Diem Deo sacram egimus partim inter amicos et apud Polonum hunc Palatinum, partim in litteris scribendis. » Kal. Oct. « Nobili Polono partem maximam diei impendimus. Itaque occupatissimi viximus et nihil egimus rerum nostrarum. Ac de Polono satius fuerit eo labore supersedere. Sed saepe ipsi nobis labores accersimus. » p. 552 : VIII Eid. Nov. Filius magni cancellarii Lithuaniae hodie ad me venit orans, obtestans, ut de succisivis meis horis partem sibi tribuerem : velle a me doceri quae futura sint usui in patriam reverso. Aegre concessi quod petebat, concessi tamen *ἑκὼν ἀέκοντι θυμῷ*. VII Eid. Nov. Ego quidem bona fide inceptum negotium curo : sed, an par voluntas sit responsura, nescio., p. 577 (1608) : Thucydidem Lat. commodavi D. Sapiae Polono, p. 598 : Kal. Mai. Hodie absolvi, quam pridem inceperam in duorum nobilium Polonorum gratiam, Aristotelis Nicomacheorum interpretationem, p. 602 : Presté au Pol. Epist. Cic. et Dionys. Halic.

nellement le roi, dont il appréciait les grandes qualités. Ces lettres d'occasion, écrites par le jeune Sobieski, caractérisent mieux que tout autre renseignement son fonds sérieux et son grand amour des lettres. Nul doute que l'exemple de Casaubon l'animait et l'encourageait dans ses études, qui devaient porter de si beaux fruits [1]. Quant à l'autre Polonais, élève de Casaubon, nous n'avons que très peu de détails sur lui [2]. Son séjour à Paris fut de courte durée (lettres XV et XVII). Comme il habitait chez Casaubon, il ne lui écrivait pas de lettres comme Jacques Sobieski et nous n'avons de lui qu'une seule lettre d'adieux, où il exprime toute sa reconnaissance pour son maître, en lui envoyant en même temps de Louvain un présent. D'autres lettres publiées ici (XIV, XVIII, XIX) démontrent que Casaubon était en relations avec un Polonais, nommé Czołhański, probablement secrétaire du chancelier Léon Sapieha, et avec David Hilchen, humaniste bien connu, éditeur du code Livonien. Hilchen, né en 1554, à Riga, rendit de grands services à sa ville natale, où il fonda une bibliothèque et la première imprimerie. A la suite de querelles politiques, il fut expulsé de Riga par ses concitoyens, et vint en Pologne où il fut reçu hospitalièrement par Zamoyski. Il ne revit pas Riga et mourut à Oryszowo en Pologne, en 1610. La lettre qu'il écrivait à Casaubon est donc une de ses dernières. Il paraît en ressortir que Hilchen connaissait Casaubon depuis longtemps.

L'assassinat de Ravaillac rompit les derniers liens qui rattachaient Casaubon à Paris. La mort funeste d'Henri IV attrista profondément le savant, qui devenait avec l'âge de plus en plus soupçonneux à l'égard de son entourage. Il se croyait menacé en sa qualité de huguenot et partit en octobre 1610 pour l'Angleterre, où Jacques Ier le reçut les bras ouverts. Mais c'en était fait de Casaubon comme philologue. Il dut se plier aux exigences de Jacques Ier et

[1] Jacques Sobieski quitta la France en février 1611. Il est devenu palatin russien et castellan de Cracovie. Il excella dans sa patrie par son grand talent oratoire et laissa des commentaires sur la campagne de Chocim contre les Turcs (en 1621) : « Commentariorum Chotinensis belli libri tres. Auctore Jacobo Sobieski. Opus posthumum. Dantisci, 1646. » Ce mémoire, écrit en latin, contient des pages de maître, qui prouvent que Jacques Sobieski était un styliste de premier ordre. Le fils de Jacques Sobieski fut élu roi de Pologne (Jean III) et sauva Vienne en 1683.

[2] « Joannes Stanislaus Sapieha, Leone tunc cancellario et Dorothea Firleia Castellani Lublin. filia parentibus, subdapifer primo M. D. Lithuaniae, mox marschalcus curiae a Sigismundo III factus... Aetatis suae XLVI. A. D. 1635. » V. Monumenta Sarmatarum... S. Starovolscio collectore, Cracoviae, 1655, fol. 237.

ouvrir une lutte théologique contre les catholiques. Ce fut en Angleterre qu'il reçut encore deux lettres de Pologne, écrites par le nommé Czołhański et par Naborowski, secrétaire du prince Radziwiłł. Ces lettres n'ont rien à faire avec l'humanisme. Elles donnent des détails historiques sur la guerre de la Pologne contre le grand duché de Moscou (1611-1612). Elles semblent indiquer, en même temps, que l'époque bénie de l'humanisme est passée, que l'ère des guerres a commencé pour la Pologne.

* * *

Les noms de Casaubon et de Szymonowicz relient l'histoire de l'humanisme en France à celle de l'humanisme polonais. L'humanisme français, en ne reculant pas devant l'analyse critique et comparative de l'antiquité grecque et romaine, en sarclant le vaste champ des textes classiques, contribua grandement à une meilleure connaissance du monde antique. L'humanisme polonais eut à lutter, dès son apparition en Pologne, contre les conditions spéciales de l'organisation politique du pays. Son grand malheur fut de n'avoir pas trouvé durant tout le XVIe siècle un foyer qui rassemblât tant de beaux talents. Par ce manque d'un grand centre intellectuel, les humanistes restèrent dispersés, et leurs forces éparpillées. La belle et hardie initiative de Jean Zamoyski est venue un peu tard pour réparer le mal; elle n'aurait pu suffire. Car une institution appelée à régénérer toute une nation aurait nécessairement dû naître de l'initiative de l'Etat, aurait dû être soutenue par toute la société.

Certes la Pologne n'a jamais produit tant de beaux génies que pendant le siècle de l'humanisme. Mais c'était sur une tige frêle que s'ouvrait cette fleur de la civilisation occidentale. Faute de sève et de soins, non seulement elle se fana vite et dépérit, mais, ce qui est pis, elle n'a pas laissé de semence productive. Les trois groupes des humanistes de la Pologne indiquent les trois phases que l'humanisme y a parcourues. Tandis que les premiers humanistes polonais se bornent à une simple imitation extérieure et formelle de la poésie latine et ne savent pas encore apprécier le génie grec, les hommes du second groupe, Kochanowski, Nidecki, Zamoyski, embrassent déjà des horizons plus étendus du monde antique et commencent à l'adapter à la vie et à la poésie nationales.

Vint enfin le troisième groupe dont Szymonowicz, son chef, personnifie le mieux les tendances. Il réunissait en sa personne deux qualités, généralement contradictoires : il était poète et philologue. Il voulut en même temps suivre le grand exemple de Kochanowski, poète national, et marcher sur les traces de Casaubon. Il réussit mieux comme poète. Non pas qu'il manquât de l'érudition et de l'assiduité nécessaires pour devenir un bon philologue et un éditeur consciencieux. Mais il se heurta à des obstacles extérieurs. La situation géographique de la Pologne condamnait ses humanistes à une oisiveté forcée; ils ne recevaient l'héritage classique que de deuxième ou de troisième main. Les communications avec les centres de l'humanisme n'étaient point faciles au XVIe siècle, et si enfin, grâce à un humaniste étranger ou à des recherches un peu trop tardives à Constantinople, on obtenait un manuscrit rare et inédit, contre quelles difficultés n'avait-on pas à lutter, dans cette ville de Zamość, perdue dans des vastes plaines de la Pologne, pour mettre au jour une édition soignée ? Il fallait souvent demander les informations nécessaires dans des bibliothèques allemandes ou italiennes, et, en attendant, on perdait des mois et des mois. Il faut vraiment que ces vaillants humanistes de Zamość aient eu une grande ardeur et l'amour sacré des lettres, pour ne pas se décourager, pour pouvoir produire ce qu'ils ont produit, si peu que ce puisse être. C'est avec une profonde reconnaissance que nous nous séparons de ces intrépides pionniers de l'humanisme en Pologne.



LETTRES INÉDITES

DES HUMANISTES

JEAN ZAMOYSKI, CASAUBON, SIMON SZYMONOWICZ

JACQUES SOBIESKI ET AUTRES

I

Joannes Samoscius Regni Poloniae Cancell. et exercitt.
Dux Georgio Dousae S.

Reddita est mihi epistula tua Varsoviae in ipso comitiorum aestu : post comitia etiam plerisque publicis negotiis valde occupatus sum. Paucis igitur tibi rescribo. Laudo ingenium eruditionem tuam, amo probitatem caeterasque virtutes et propterea magni te facio : habeo quoque et ago gratias, quod tectum meum subieris, ius hospitii et amicitiam mecum iunxeris eaque memore animo et constante colas. Si quae erunt in quibus tibi tuisque gratificari possim, manda. Litterae, quas ad me te saepe daturum polliceris, libentissime a me legentur, quas Cracoviam mittes recte Georgio Samoscio Cracoviensi Canonico, agnato meo tradentur : quas Gedanum, Lindano homini mei studioso : utriusque opera certo ad me pervenient. Lindanus quidem tibi admonendus erit, ut eas Marieburgum ad legatum meum transmittat : legatus vero inde ad me perferendas curabit. Nuntiabis identidem quae apud vos vicinosque vestros gerentur, tum quos fructus ingenia vestra feracia et exculta edent. Joannem Dousam patrem tuum nomine meo saluta. Vale. Samoscii die 27 mensis Aprilis Anno 1598.

tui amantissimus
Ioann. Zamoyski.

Harl. 4935, fol. 141.

II

Generoso Domino Georgio Dousae amico charissimo
Lugduni Batavorum.
Generose Domine amice char[me].

Professores mei Samoscienses habent quaedam in manibus, ad quae perficienda opus habent exemplari graeco Sex. Empirici librorum contra artium doctores et Hypotyposeon * Iidem mihi

dixerunt eorum librorum locos a vestris Lugdunensibus Batavis graece citari. Rogo, ut si eos nancisci possit, Gedanum ad Joannem Clinchamerum mittat, ut inde ad legatum meum Marieburgum transmittantur. Quantum pecuniae impenderit in emendos ac transmittendos hos libros, adscribet : ea a legato meo Mariaeburgi reddetur. Generosus Dominus Jo. Felix Herbultus ** ex legatione Turcica reversus est, attulit plerosque Graecos codices, quos in horas exspecto. Ubi accepero, indicem D^ni^ V^rae^ mittam et si qui illi placuerint, communicabo.

Bene valeat D^o^ V^a^. Samoscio die 13 Octobris Anno 1598.

Generosae Dominationis Vestrae
amicus studiosissimus
Ioannes Zamoyski
cancell. Regni cap.

Ibid., fol. 143.

* V. sur Sextus Empiricus : Geschichte der griechischen Litteratur von W. Christ, München, 1890, p. 587.

** V. Wiszniewski, t. VII, 117 sqq.

III

Simon Simonides Iano Dousae Nordouici
S. D.

Tristissimus nuntius allatus est ad nos, Georgium filium tuum uita excessisse : utinam is falsus sit, uel tua, uel litterarum, uel nostra, qui eius studiosissimi fuimus, causa : me sane ita concussit, ut, quamquam acerbissimam occasionem hanc ad te scribendi putarem, planeque ea uti nollem, tamen moerorem animi non aliter leuare potuerim, quam si eum apud te per litteras deponerem, ratus, communicationem hanc doloris solatio etiam tibi futuram. Utcunque cum illo actum est : primum te quaeso, si falso hoc luctu conficimur, ut eum nobis per epistolam demas ; deinde, si iam ita, ut fertur, naturae concessit, te ipsum nimium non afflictes, animumque paternum uel ea ratione sustentes, quod filium eiusmodi habueris, cuius indolem, morum bonitatem, eruditionem supra annos assurgentem, etiam nos, in isto orbe, amplexi atque admirati

sumus. Etsi post Janum illum tuum, quem ex scriptis eius, immortalitate dignissimis, suspicimus, nouum hoc uulnus tibi factum sit : tamen uel tantillum sidera haec terris affulsisse, idque ex una domo, rarae felicitatis instar est, quum insuper non desint alia quae uicem eorum suppleant. Nam de Georgio, quum multa et praeclara pollicitum quereremur, iacturamque magnam rem litterariam illius obitu fecisse iudicaremus, ueniebat in mentem, tam beatam esse fecunditatem domus tuae, ut superstites defunctorum lampada assumere posse, teque auctore iam iam hoc agere, exploratissimum sit. Quare, uir clarissime, postquam et ipse saeculo huic illustrando natus es, et soboles tua, cumulate hoc iam pridem praestiterit, scies non te solum ob tuorum occasum, in luctu esse, sed in partem moeroris uenire tecum, quidquid est hominum elegantiorum : tum cogitabis, quod partitis operis numerus ille prolis tuae in rem communem publicae utilitatis conferre debuerat, id ab istis, qui reliqui sunt, aceruatim expectari. Significandum quoque tibi putaui, heroem nostrum, Joannem Zamoscium, audita morte filii tui, serio doluisse atque peroptasse, ut rumor hic falsus fieret. Bene uale. Zamoscii Nonis Junii. Anno MDC.

Ibid., fol. 149.

IV

Magnifico et excellenti domino Iano Douzae Nordouici.

Magnifice et excellens domine
amice carissime et honorandissime.

Accepi litteras D. V^{ae}. Deplorat maiorem in modum filii sui, iuvenis ad omnem expectati laudem immatura et crudelia fata. Nullus omnino dolor tam iustus. Multam illi optimo iure hominum fama ingenii et doctrinae laudem tribuebat. Idem ego Samoscii, cum ad me divertisset, cognovi. Habet me dominatio vestra socium maeroris sui. Sed nos homines sumus. Humana meminerimus esse nobis humaniter ferenda : multi humandi, inquit ille, liberi, etc. Reddenda est terrae terra, tum * omnibus. Metenda est fruges, sic iubet necessitas. Didericum D. V^{ae} apud me libenter video. Modestiam, ingenium, litteras eius amo. Ad rudem ille quidem Sarmatiam

venit, nihil ad vestram culturam, tamen ut haec quae elegantia delectant, hic desint, duri Martis, acris militiae fortitudinisque documenta fortasse illi suppetent. De Actuario ** misso gratias ago. Si quid est in quo usui possim esse D[i] V[ae] libens ipsius causa faciam. Opto bene valere D[m] V[m]. Datum Zamoscii die 19 m. Junii 1601.

Magnificae Dominationis vestrae amicus
studiosissimus
Ioannes Zamoyski
exercituum generalis capitaneus.

Ibid., fol. 145.
* Corrompu dans le manuscrit.
** V. p. 42.

V

Simon Simonides Iano Dousae a Nordouix.
S. D.

Puto te etiam a me expectare, ut tibi de Diederico, filio tuo, meis verbis significem. Primum hoc habe : et tua causa et ob eius singularem modestiam tam nobis omnibus, qui in aula herois Zamoscii vivimus, quam ipsi heroi esse acceptissimum ; cum nondum linguae nostrae peritiam habeat, inter eos qui a manu herois sunt, assumi non potuit : primis mensibus spectator tantum et mirator aulae fuit ; post reperturum spero heroem, quibus studiis aetatem eius exerceat : plane ego certus sum, nunquam te consilium tuum improbaturum, quod eum inter nostros homines versari volueris. Quamquam enim longe absumus a vestrarum regionum elegantia, tamen nativam indolem ingeniorum et animos nulla servitute pressos, tum Reipublicae formam ad libertatem compositam, est quod amplectatur, atque adeo inveniat, quo domum redeat instructior. Quum Livonicam expeditionem heros aggrederetur, illeque penderet animi, quid se interim fieret, omnino illi auctor fui, ut bello interesset ; familiae tuae splendor mihi suasit, ut hoc illi suaderem : ipsumque heroem admonui, ut eum adesse sibi iuberet. Factum : nisi quod in regione exhaustissima, anni tempore foedissimo, plusculum illum molestiae devoraturum existimo, sed

fortassean tu illum columbulum aut Adoneum esse non vis. Quid hactenus in Livonia gestum sit, credo te ex aliis auctoribus accipere, quum vestri etiam homines illic militent; ego mearum partium esse duxi, ut ad te epistolam mitterem, qua nostri imperatores more patrio clarigarunt. Dices : non novi vos tam superbos; atqui vel inde nostrorum hominum ingenia perlege, ut bella quoque promulgent sine fuco et fallaciis : imo ista sunt apud nos iusta bellorum a maioribus usurpata. En tibi alteram clarigationem in eadem Livonia ante hos centum annos a Joanne Mielecio ad Magistrum Livonicum missam. Fortuna haec est regni huius, cum plerique omnes novicios mores admittant, nos antiquis utimur, atque utinam aetatem utamur. Auditusne tibi motus Moldavicus? qui anno excitatus nunc fato misero Bani Michaelis plane sopitus est. De illa tum victoria gratulatus sum filio herois mei : cuius argutissimam atque elegantissimam indolem tu quoque amares : ut onustior haec epistola ad te iret carmen ipsum * in fasciculum conieci; quandoquidem etiam publice testatus es nostra qualiacumque non prorsus tibi displicere.

Bene vale. Cernencini 20 mensis Novembri. Anno 1601.

Ibid., fol. 151.

* Simonis Simonidae Bendoński... opera omnia, procurante A. M. Durini... Varsaviae, 1772, p. 77-85.

VI

Generoso Domino Diederico Dousae.

Generose domine, amice charissime salutem et officia mea.

Quod D° V^a suis ad me litteris significat se consilium in Galliam proficiscendi coepisse, id ego non possum non probare. Arbitror D^m V^m ea in re, iussis optimi et doctissimi sui parentis obtemperare; cui optime facit quod obsequitur : eique plurimam quaeso meis verbis salutem dicat et officia mea diligenter commendet : sibique persuadeat D^m V^m mihi esse et fore carissimam. Litteras commeatus mitto D^i V^ae.

Bene valeat D. V. Datum in arce Moyza die 11 Febr. 1602.

Ibid., fol. 147.

C'est la réponse de Zamoyski à une lettre de Thierry Dousa, datée de Riga le 7 février 1602, dans laquelle il prend congé du général en chef de l'armée polonaise, Zamoyski.

La lettre de Thierry Dousa nous est connue par une copie abrégée que nous a obligeamment adressée M. le professeur Casimir Morawski.

Voici quelques passages de cette lettre :

« Virtus et fama nominis tui, quam olim ex longinquo venerabar et nunc suspicio, amor quem sperabam et nunc consecutus sum, dubium, utrum in me maius venerationis an libertatis studium excitaverunt.....

Postquam enim in Poloniam veni, vidi quae pulchra, audivi quae utilia, didici quae ad degendam vitam necessaria, instituta et mores gentis egregiæ, fortitudine incomparabilis, usu et natura bellicosae.....

Utilissimum mihi fore existimavi, si in Galliam prius atque inde etiam in Italiam discessero ad linguarum illarum notitiam comparandam, quarum apud nos est usus magnus atque utilitas maxima, non quod haec vestra lingua inutilis sit, sed quod apud nos minus necessaria..... »

VII

Simon Simonides Jano Dousae S. D.

Quod tibi pro libris tuis, quos mihi muneri misisti, sero gratiam habeam, quaeso, ne id aut animo meo ingrato, aut quod tua non tanti faciam, adscribas : bellorum fato factum est, ut ad me serius pervenirent. Nam quando tu illos mittebas, tum heros meus, Joannes Zamoscius, in Livonia bellum gerebat ; eo delati sunt et quamvis heros ipse domum redierit, tamen cum caetera suppellectile bellica libri tui Riga haeserunt et vix nunc domum Zamoscium apportati sunt. Postquam mihi traditi sunt, vellem te, vir clarissime, coram os oculosque meos intueri, quanta voluntate eos exceperim, quam avide eorum lectione me saturarim, quam recordatione amicitiae tuae, quam mihi representabant, gestierim et exilierim. Verum in Jani tui illa illa inchoata praefatione lacrimas non tenui ; o, quantum filium, quam doctissimum et eloquentissimum iuvenem amisisti : audeo affirmare, nihil me hac aetate neque sapientius neque limatius scriptum legisse ; sed ne fletum tuum refricem, rogabo te potius et optabo, quandoquidem tanto ingeniorum proventu deus te cumulavit, ut ea bono publico educes atque aetatem nostram illustres. Me nomini Dousiaco addictissimum in eorum numero habeas, qui nec tuis cedam in familia vestra colenda et amanda. Hoc amplius ; puto te velle scire, quid illo

manuscripto Actuario fiat, quem heroi meo dono Diedericus tuus attulerat. Eum ubi accepit statim mihi negotium datum fuit edendi illius. Arripui laudem tantam cupide et iam mihi eram, ut typographum occuparem : cum ecce reperio non integrum esse exemplar ; in methodi libris posteriores duos de compositione medicamentorum omnes desiderari. Statim mihi curae fuit per Italicas bibliothecas inquirendi, sicubi supplementa haec parari possent. Et in Vaticana et in caeteris frustra fui ; nusquam comparent. Itaque quid facerem, incertus fui. Ederem quicquid hoc a te nacti sumus ? an etiam studium caetera acquirendi non omitterem ? Hoc sequendum et te appellandum putavi, si forte opera tua beneficium hoc solidum habere possimus. Cum enim methodi libros Mathisius* transtulerit, in vestris alicubi bibliothecis exemplar hoc haerere spero. Ruellius**, qui de compositione medicamentorum edidit, ex Bibliotheca Gallicana forsan habuit. Per claritatem nominis tui et auctoritatem facile tu reliquias istas ubi ubi sint erues, quas ubi ad nos transmiseris, illico, uti ante monueras, medicorum tersissimus lucem aspiciet ; beneficiumque tuum bono publico testabitur. Postremo quicquid censueris, effectum dabimus. Bene vale, vir clarissime. Zamoscii Kal. Augusti A. MDCIV.

Ibid., fol. 153.

* L'ouvrage *de methodo medendi* a paru traduit en latin par C. A. Mathis, à Venise, en 1554; le texte grec des deux premiers livres a été publié pour la première fois par Ideler (Berlin, 1842).

** Jean Ruel, médecin français (1479-1537). Ses traductions, aujourd'hui oubliées, lui valurent une grande réputation.

VIII

Clarissimo et doctissimo viro Isaaco Casaubono
domino et amico observandissimo.

Isaace Casaubone, vir clarissime et doctissime. Morte Joannis Zamoscii, Magni Cancellarii, magnam iacturam non solum Respublica Polona, quae post obitum eius perpetuis turbis agitatur, verum etiam res litteraria fecit ; eo animo heros ille erga honestissimas disciplinas fuit, ut cum belli et pacis curae unicum distinerent, tamen iuvandis bonis litteris ita se dabat, ut hoc unum agere vide-

retur. Praecipuum studium in Thoma, filio divinissimae indolis, puero educando collocabat; cuius causa et scholam hic non ignobilem congregavit, et primores ex nobilitate polona iuvenes, qui una instituerentur, collegit. Praeclarum hoc eius institutum, quamquam vix sine illo sustinemus, sed etiamsi utcumque sustinere possimus, tamen sublimioribus ingeniis alendis satis non sumus. Idcirco alacriores iuvenes ego hortari soleo, ut aliunde petant, quod domi non habent. Unde autem uberius petant, quam a vobis? Nomen tuum, doctissime Casaubone, atque eruditio summa, quae in scriptis tuis elucet, multos allicit, teque ego illis, tanquam salutare sidus ostendo. Non quod nescius sim alias nationes tuas esse neque te praeceptoriam manum cuiquam admovere solere: verum ita existimo, tu ubi ubi es, copiam doctissimorum hominum circa te non posse non esse, praesertim in illa luce Academiae, qui operam istam bonae iuventuti impendant. Itaque plerique omnes ex nostris ad vos commigrant. Ego vero nunc vim tibi inferre volo, et pro nostra amicitia unicum iuvenem tibi dedo. Is est qui tibi meas reddit Jacobus Sobiescius, Marci Palatini Lublinensis filius, orbus iam patre, viro fortissimo atque integerrimo, qui moriens iuvenem mihi commendavit. Ego sedulo facio, ne illi usquam desim: quaeso te, dum a me abest, tu illum vicem meam iuva et permitte in parte aliqua amoris et curae apud te esse: non quo molestiae aliquid tibi pariam, sed quod commodo tuo fiat, dicto nonnunquam mone et congressu atque sermone tuo dignare. Moribus modestissimus, ingenio liberalissimo, cupidissimum discendi invenies. De me hoc perpetuo cogitabis: neminem hominem esse, qui te aut magis admiretur, aut frequentius in ore habeat, aut doctrina tua libentius fruatur. Bene vale. Zamoscii tertio Calendas Aprilis. Anno MDCVII°.

Tui observantissimus
Simon Simonides.

Burn. 366, fol. 183ª.

IX

Simon Simonides Isaaco Casaubono S. D.

Nunquam hoc a te auderem contendere, ut tu ex demenso temporis tui aliquid subtraheres, et a communis commodis, quibus nunc prope solus incumbis ad privatam alicuius iuvenis frugem te

sevocares ; esset enim hoc non tantum genium tuum sed publicum bonum defraudare. Nunc religionem erga te meam et sanctitatem otii tui perfregit Jacobus Sobiescius : ex cuius litteris intellexi non solum consilium et affatum, sed operam etiam et vocem ad exornandam indolem eius te illi indulsisse. O, mi Casaubone, nunquam ego tanti facerem vel hunc vel alium iuvenem, ut tibi eius causa minimum negotii facesserem : imo abstraherem et iuberem te hoc agere, quod agis. Quantus enim sis in litteris et quantum nos in istis usque remotis regionibus immortalibus scriptis tuis iuves, ex honore et veneratione omnium erga te hominum conicere potes.

Verum ita de te iudico, incredibili quodam amore excolendi humani generis te efferri ; hinc te tam pronum esse et ad minutias etiam operis descendere atque ex quolibet ligno velle excitare Mercurium *. Macte isto animo. Si te necessitas summa et ruina imminens bonarum litterarum eo provocat, nostrarum regionum eae rationes sunt, ut nisi per primores viros atque eiusmodi iuvenes, qualis iste est Sobiescius sustententur, innata barbaries iam iam nos obruat. Voto, quae vis; at nisi tibi molestum est et hunc et alios nostros pro tuis habe. Immortalitas nominis tui καὶ ἐν Σκυθῶν ἐρημίᾳ floreat. Bene vale. Zamoscii Augusti 26. Anno 1607.

Burn. 366, fol. 185a.
* « Non enim ex omni ligno debet Mercurius exsculpi. » Apuleius, apologia c. 43.

X

Isaacus Casaubonus Simoni Simonidi viro clarissimo S. D.

Quantopere me amares, clarissime Simonida, non poteras illustriore documento probare ac fecisti nuper, cum nobilissimae et praestantissimae spei adolescenti, D. Jacobo Sobiescio, qui novissimas tuas mihi reddidit, in Galliam venienti auctor fuisti, ut meis potissimum consiliis, dum hic futurus est, in studiorum ratione regeretur.

Equidem simulac tui nominis fieri mentionem audivi, prius etiam quam epistolam legerem, nulla interposita mora omnia illi mea studia atque officia πρόφρονι θυμῷ obtuli ; mox quoque tuis lectis quid et quantum tua commendatio ponderis apud me haberet,

luculente significavi. Sed generosissimus adolescens tuorum, ut opinor, praeceptorum memor parum habuit, quod optimos ipsi disciplinarum magistros indicaveram, quorum opera uteretur : nisi ipse quoque pro mea virili τὸ εὐφυέστατον ipsius ingenium suscipiam excolendum. Expugnavit constantiam propositi mei, qui privatim neminem ad hanc diem unquam docui et occupationes meas, quae maximae sunt, vicit tui respectus primum, deinde indoles ipsa et illa ingens discendi cupiditas, quam in nobilissimo adolescente animadvertebam. Cuius causa quid mihi imperaverim, quid quotidie una agamus, malo te ex ipsius litteris καὶ τῶν ἀμφ' αὐτὸν cognoscere, quam meis. Me certe rara virtus huius adolescentis et illa incredibilis in tam illustri fortuna ὁρμὴ πρὸς τὰ μαθήματα ita capit in dies magis magisque, ut quem ex tua commendatione amare primum coepi, nunc merito ipsius mirari satis non queam. Nam apud nos qui eius ordinis sunt, ii longe aliter in simili aetate vitam instituunt. Ceterum dedi huic pusillum libellum magni Scaligeri ad te mittendum, ex cuius praefatione intelliges, quam mala referatur a nonnullis sceleratis hominibus gratia ingentibus illis herois erga rempublicam litterariam meritis et mediocribus laboribus meis.

Volui semel respondendi labore defungi : si respondere est hoc profiteri, me nunquam furiosis canibus esse responsurum. Satis mihi erit, si bonis probavero meum in litteras amorem. Quod si assequi hactenus non potuimus, exprimet fortasse hanc confessionem ab aequis iudicibus Polybius noster, quem ab aliquot mensibus sub prelo habemus. Scis praestantissime Simonida, quanti vetustas illum auctorem fecerit, ad cuius illustrationem nihil a nobis praetermissum in hac mediocritate ingenii, quod desiderari a quoquam posset. Nam et Latinum fecimus ἐς πόδας ἐκ κεφαλῆς et iis commentariis illustravimus, qui τῆς πολιτικῆς καὶ πολεμικῆς τέχνης praxim iuventuti sint ostensuri. Sed opus longum est et a cuius meta procul adhuc absumus. Si dabit Deus finem videre et fuerit certa occasio, mittam exemplar ad te. Vale et me ama. Lut. Par. Kal. Sept. 1607.

Salutat te medullitus vir amplissimus, praeses Thuanus, qui vehementer ea cupit videre, quae vel tu vel alii docti istic edidistis ad ornandam memoriam herois vestri incomparabilis τοῦ μακαρίστου Zamoscii.

Archives des Comtes Zamoyski.

XI

Doctissime vir.

Conqueri saepe soleo de mea Graecae linguae imperitia, quae, ut nunc video, apprime necessaria est viro solide litteras tractanti, sed quia et temporis angustia et graviores in republica nostra occupationes non permittent, ut huic nobilissimo studio operam meam impendam, omnino cogor privari praestantissimo fructu, quem Graeca lingua litteratis affert. In vita Julii explicas differentias inter epulas, viscerationem et prandium; sed quia ibi plura Graeca quam Latina misces *, videor mihi in alieno et peregrino solo versari, itaque pro nostra amicitia peto a te, ut mihi inter hac tria verum discrimen velis assignare.

Tui cultor et admirator
Ja. Sobiescyus Palat.
Lub. mp.

Burn. 366, fol. 191.

* V. C. Suetonii Tranquilli de XII Caesaribus libri VIII. Isaacus Casaubonus recensuit. Excudebat Stephanus Gamonetus, MDCV. Animadversiones, p. 32.

XII

Jacobus Sobiescius Isaaco Casaubono S. D.

Permoleste equidem fero ac nonnumquam mecum stomachor, quod a multo iam tempore non sit mihi data facultas suavissimo tuo conspectu frui. In praestando officio negligentiam culpare non possum : cum enim saepius adire te cogitarem, vel tua absentia, vel meae occupationes mentem alio diverterunt. Quidquid sit, propediem tamen ex studiis meis aliquam horam subripiam, quam lubens tibi dedicabo, dierumque praeteritorum usuram resarciam. Unum est quod nunc a te peto et, si impetro, in magna felicitatis meae parte collocabo. Crebro ex te accepi regem vestrum aliquoties publice perorasse ac ibi characterem dicendi regium expressisse :

has tamen orationes typis mandatas non esse, sed a quibusdam ceu praecipua bibliothecarum ornamenta asservari. Ego cum divinas incomparabilis vestri principis res gestas veneror, velim quoque et dictis debitum praestare honorem ac illius admirare breviloquentiam, quae regum debet esse comes saepius imperantium quam persuadentium ac non in forensibus cancellis tempus agentium, sed ex solio regali iura dantium. Placet plerumque nummus parvae figurae at magni ponderis ; multo certe magis laudatur regia eloquentia, quae paucitate verborum res multas et graves continet atque quadam dicendi maiestate deprimit garrulorum sophistarum redundantes ac spumosas orationes.

Id doctissimi quique observarunt, viros factis magnos rudes esse ad certamina verborum. Hinc rex vester non vulgarem laudem consequitur, quod dicendo non oratorem sed dominum ac regem agit ac ut in omnibus negotiis celeritati, ita studet in dicendo brevitati, dignitati suae competenti. Sed non mearum est partium divinas summi principis laudes recensere, aut de charactere dicendi regio aliquid tibi scribere, quem ceu doctorum hominum lumen Europa veneratur ! Satis mihi a te fiet, si cura ac opera tua nanciscar unicum orationum regiarum exemplar, quod tanquam maximum tuae erga me benevolentiae testimonium multi aestimabo. Vale vir clarissime et me ut soles ama.

Ibid., fol. 192ª — 192ᵇ.

XIII

Doctissime vir,
S. P.

Animus quidem mihi erat te hodie adeundi, sed istud hiemale ac pluviosum tempus continet me intra hospitii limen. Itaque ignosces, si desiderium tibi meum non ore tenus (ut volui et debui) enarro. Primum ac in Galliam veni, summum me cepit studium historiae vestrae cognoscendae, tum ob gentis celebritatem, qua merito gloriamini, tum ob casuum exemplorumque varietatem, quam annales Gallici complectuntur. Hactenus usus [sum] P. Aemilio Veronensi *, qui ibi cessat, ubi amplissimum scribendi

campum praebent illi varia Galliae fata. Ne[que] tamen hanc ob causam ignarus esse omnino vellem posterioris vestrae historiae, quae et [ob] recentem factorum memoriam et ob variam imperii huius fortunam lectorem plur[imum] potest detinere; ideoque diligentissime cognoscenda est, quod oculis subicit intestini [incen]dii calamitatem et bellorum civilium furorem, qui nunc in hac saeculi senectu[te] ubique fere grassatur. Ac adeo huius mali rabies bellicosissimos populos vexat, ut [nos] iuniores legentes sanctam veteris aevi simplicitatem, [lau]datam fidem, veram sinceritatem, praesentisque aetatis malevolentiam, invidiam, ambitionem, fraudem [do]los, conqueri de infortunio nostro cogamur, quod nati simus ad deplorandam huius temporis calamitatem. Tales querelas saepe in animos hominum excitare possunt Hen[rici] 2-i, Caroli 9-i, Henrici 3-ii vitae.

Optarem equidem eas pernoscere, si aliquem fidelem et veritatis amantem historiam nanciscerer. Non me latet Thuanum, virum doctissimum, multa praeclare de his regibus scripsisse et quaedam aulae arcana et secretiora consilia sine odio et gratia posteritati tradidisse; sed rerum orbe toto gestarum descriptio ordinem historiae Gallicae interrumpere videtur. Quare obnixe te oro, ut mihi aliquem Latinum historicum suppedites, qui fideliter et sincere ab initio dominationis Francisci primi usque ad huius regis tempora res Gallicas narret. Hoc si mihi singularis tua humanitas praestiterit, non exiguus inde cumulus ad maxima tua in me merita accedet. Vale.

Observantissimus tui cultor,
Jacobus Sobieski, pal. lub.

Ibid., fol. 193[a].

* Pauli Aemylii Veronensis historici clarissimi, de rebus gestis Francorum libri X. Parisiis, MDXLVIII.

XIV

Clarissime Domine

S. P. Festinanti mihi e Gallia in Poloniam inter caetera itineris impedimenta accidit aliquot diebus in Germania Norimbergae immorari ibidemque non nulli, bono quodam genio meo, Clar[mo] Viro Scipioni Gentili, professori ordinario Academiae

Altorfingensis innotescere. Cumque mihi multus ac varius cum eo ad mensam de viris celeberrimis ac doctissimis Galliae sermo intercessisset, tu ipsa occasione ipsiusmet petitionis non postremus fuisti. Homo tam avidus ac amans nominis tui, ut non desisteret prius sermonem de te perficere, quam breves idque repentinas litteras ad te perscriberet, quarum tantum abest, ut recusarem transmissionem, ut etiam ipse gravis ac necessarius expostulator fuerim. Quocirca acceptis ac adiunctis litteris Ill^{mi} D^{ni} mei prima quaque occasione eas ad te transferendas curavi. Velim itaque, ut hoc praesens ac minimum meum in te studium sit pignus futuri longe maioris ac praestantioris, non enim nescio, quantum humanitati, quantum benevolentiae in me tuae debeam. Non plus; in adventum Cracovia copiosiorem de omnibus materiam subministrabit. Vale et vel sic devinctum redama.

8 Junii, Norimbergae a° 1608.

Filium tuum Joannem unice saluto.

Tuus totus a servitiis
Rhadianus Czołhanski, mp.

Burn. 363, fol. 240, au verso : « A Monsieur, Monsieur Isaac Casaubon maistre de la bibliothece et Conseiller du Roy, demeurant tout devant les Cordeliers en l'Université de Paris. A Paris. »

XV

Clarissimo Domino, D^{no} Isaaco Casaubono Regio Consiliario et archibiblioth., amico plurimum honorando.

Clarissime atque excellentissime Domine et amice colendissime.

Volebam quidem filium meum diutius retinere in Gallia, praesertim in urbe (ubi hactenus vixit) Parisiorum, quae primum pro studiis tenet locum et est alumna doctorum virorum ac speculum morum

*

meum disciplinis ornatum, praeceptis instructum conspiciam. Expressi ad filium in litteris, ut ipse quoque pro sua sorte ostendat

omnem animi sui gratitudinem et obliget se semper memorem fore beneficii accepti, ego vero libenter inserviam commodis suis et si aliqua in re cupit, ut inserviatur sibi, curet, ut sciam; promptissimum et paratissimum cognoscet. His itaque praemissis commendo me diligenter suae gratiae.

Datae Cracoviae 2 Septembris Anno 1608.

Clar[mae] atque Excell[mae] D[nis] Vestrae
promptissimus amicus
Leo Sapieha
Cancellarius Magni Duc. Lithuaniae, Mohilovien.
Capitaneus manu propria.

Burn. 366, fol. 49.

* Le manuscrit est corrompu au milieu du feuillet : six lignes d'écriture manquent.

XVI[a]

Isaacus Casaubonus Leoni * Sapiehae.

Illustrissime, amplissime Domine. Cum mihi litterae illae redditae sunt, quas pro insignita humanitate tua dare ad me es dignatus et vidi nomen illustre amplitudinis tuae, ut erubui. Pudebat me et merito quidem quod commisissem, ut scriptione litterarum prius a te provocarer, quam officio meo essem ipse functus ; quem antevertisse et mea dudum obsequia tibi detulisse, verum erat. Non enim possum negare, eius praestandi datam mihi tum fuisse occasionem, quando generosus dominus, filius tuus, certum isthuc hominem misit. Sed me nimirum ingenita verecundia et pudor quidam subrusticus (sic). Noram fortunae tuae celsitudinem, noram meam tenuitatem. Cur igitur seria tua meis frivolis interpellarem et in publica commoda peccarem ? Haec cogitatio, vir illustrissime, cupientem litteris te affari hactenus inhibuit. Nam alioquin optasse me persaepe, ex quo filii tui familiaritate sum usus, dari mihi aliqua ad tuam praestantiam aditum, scit ille, quem ne intimae quidem mortalium curae fallunt. Postquam enim gnatus tuus, iuvenis ad exemplum probitatis, modestiae atque omnis virtutis natura comparatus, studiorum suorum rationem

nobiscum coepit communicare; quum eius indole mirandum in modum caperer, volui persaepe fortunam tuam tibi gratulari, qui tantae spei adolescentem, haud dubie spem alteram patriae, genuisses. Nihil dabo auribus tuis; sed plane ex animi sententia, quod videor mihi certis indiciis cognovisse, dicem. Nam, aut me omnia fallunt, aut eo ingenio, iis moribus, ea virtute filium habes, ut gaudendi ipse luculentam in eo materiam habeas, amici gratulandi. Equidem illum diem albo notavi lapillo, qui eum mihi conciliavit. Itaque eius caussa et *alterius* nobilissimi praestantissimique adolescentis Poloni, studia mea, vita ipsa mihi chariora lubens intermisi; et ad civilis doctrinae notitiam comparandam ipsorum conatus honestissimos pro mea virili sublevavi. Eius operae nostrae si quis ad filium tuum, ut spero et opto, fructus rediit, feci quod volui. Tibi certe, amplissime domine atque illi, quae vestra est benignitas, potius satisfecero quam ipse mihi. Quod superest Deum Opt. Max. veneror, ut et tibi filium et illi parentem suum incolumes quam diutissime servet vestrisque coeptis propitius semper et favoris sui auram aspiret. Vale, illustrissime Domine et felix vive. Lutetiae Parisiorum, a. d. XV Kalend. Novembr. 1608.

J. Casauboni Epistolae, curante Th. J. ab Almeloveen, Roterodami 1709, fol. 324. Ep. DCXV.

* L'éditeur a imprimé à tort : Joanni Stanislao.

Cette lettre et la suivante sont réimprimées ici parce qu'elles éclairent les autres pièces de cette correspondance.

XVI[b]

Isaacus Casaubonus Joanni Stanislao Sapiehae,
Juveni Nobilissimo.

Etsi gratissima mihi est tuae adversum me benevolentiae significatio, cuius tot simul tam luculenta dedisti testimonia; in summa tamen, quam ea mihi res affert voluptate, hunc ego dolorem ne utiquam sane levem capio, quod tua, generose domine, repentina in patriam reversio omnem mihi in praesens, an et in posterum, facultatem eripit grati animi testandi. Jam primum, quod

mei serves memoriam et humanissime scriptis tuis me lacessas, nisi eo ipso nomine multum me tibi debere sentiam, plane eo sum honore indignus. Tu vero munus insuper addidisti idque excellens. Supra omnia est illustrimi domini parentis tui epistola, auro contra non chara; in qua tuam pariter atque illius humanitatem adverti. Nam quod vir tantus nos scriptione provocare sustinuerit, comitati et caeterae illius virtuti hoc acceptum fero. Sed quod nostra in te merita vir illustrissimus litteris suis praedicat, totum id, generose domine, muneris est tui. Quid enim ipse ad parentem scripseris, epistola parentis arguit. Quo igitur me vertam, aut quam rationem inibo consilii, ut aliquid faciam, quo gratum animum tibi probem? Nempe hoc unum superest, ut qui nihil aliud possim, grata saltem praedicatione et constanti memoria tui et tuorum meritorum, officio meo satisfaciam. Hic ego mihi non deero facileque, uti spero, perficiam, ut te eius iudicii, quod de me fecisti dudum, nunquam poeniteat. Ago vero tibi, nobilissime domine, pro tuo munere (p. 606) grates gratissimas. Erit hoc mihi posthac gratissimum cimelium, ut tui erga me animi pignus certissimum; quod non prius quiescere me patietur, quam ipse vicissim aliquot ἀντίδωρον misero. Sed hoc inter tuum et meum intererit munus, quod pro auro et gemmis, quibus ipse abundas, verba rependemus; quorum aliquam nobis esse copiam, ipse quoque videris existimasse. Quicquid huius erit, minus tamen erit eo affectu et cultu, quem tibi mente et voluntate prolixa exhibeo, quum aliter nequeam. Velim hoc tibi de me certo persuadeas et litteris tuis aliquando nos bees. Ego si semel nactus fuero viam certam litteras in Poloniam curandi, ne inter publicas curas oblivio nostri nominis tuo obrepat forte animo, sedulo cavebo. Hortarer te, nobilissime adolescens, ut in studiis, quae feliciter incepisti, diligenter pergeres, nisi certo scirem freno, freno potius egere te quam calcaribus. Id quoniam mihi est satis superque compertum, non committam, ut diffidere virtuti tuae ac constantiae possim videri. Opto tibi omnia laeta ac fausta. Vale, et me ama. Lutetiae Parisiorum, a. d. XV Kalend. Novemb. 1608.

Casauboni Epistolae l. c. p. 605, 606.

XVII

Domino Isaaco Casaubono regio consiliario et..... *
amico plurimum observando
Lutetiis Parisiorum.

Clarissime Domine.

Quoniam praeter spem et opinionem meam accidit, ut qui Parisios brevi rediturus eram, in Poloniam iter meum iussu Ill^{mi} D^{ni} parentis converterem, nolui committere, quin tibi praesentibus litteris (si quidem coram non datur) valedicerem, gratias quantas maximas possum pro ea sollicitudine et cura, quam in me fideliter erudiendo suscepisti, referem, id a te summopere petens, ut me consueta benevolentia, absentem licet corpore animo certe praesentem, prosequi velis. Me vero, quem semel beneficio doctrinae tuae obligatum reddidisti, paratissimum semper ad omnia grati animi officia tibi exhibenda reperies. Ne in hac peregrinatione mea oblitus tuis videar, mitto tibi ex partibus hisce munusculum, quod rogo grato velis suscipere animo considerans non eius exiguitatem, sed affectus in te mei magnitudinem. Quod reliquum est, Deum Opt. Max. oro, ut te magno rei litterariae commodo quam diutissime salvum et incolumem conservet. Dat. Lovanii die 8 Octobris Anno 1608.

Clarissimae Dominationis Vestrae
addictissimus Am[icus]
Joannes Stanislaus S[apieha]
Slonimen... *

Burn. 366, fol. 51^{a}.
* Corrompu dans le manuscrit.

XVIII

Clarissimo Domino D^{no} Isaaco Casaubono Regio Consil. et Archibibl. D^{no} amico obser^{mo}.

Clarissime Domine.

Rediens ab Illmo D^{no} meo in Belgium ad Ill^{um} Filium suum incidi Norembergae in Claris^{um} D^{num} Scipionem, Doctorem J. U. et amicum Claris^{mae} D^{nis} tuae, cuius litteras ad Clar^{mam} D. per confamulum meum Generosum D^{num} Wigant remitto, etsi longe gratius mihi accidisset, si ipsemet eas Clarissimo D^{no} reddidissem, sed quia nescio quo fato meo evenit, ut citius Belgium Ill^{um} Dominum meum exciperet, quam Lutetia retineret, ideo quoque mihi occasio Clar^{am} D^{nem} videndi et salutandi erepta est. Quocirca his brevibus litterulis meis Clar^{a} D^{io} in recompensam absentiae meae.....* simulque promptissima officia mea ad minima quoque imperata Clar^{mi} D^{ni} exequenda sedulo defero. Cuius gratiae et benevolentiae serio semper commendatus esse cupio.

Lovani, a^{o} 1608 9. 8^{bris}.

Clar^{mae} D. V^{rae}
studiosissimus amicus et promptus servitor
Rhadianus Czołhanski
mp.

Burn. 363, fol. 241^{b}.
* Corrompu dans le manuscrit.

XIX

Magnifico et Clarissimo Domino Isaaco Cassabono, professori regio, Domino et amico honorando.

Vir clarissime, amice honorande, S.

Idem mihi usu venit, quod iis, qui differunt censuum solutionem. Quo enim plures accumulantur, eo difficilior fit solutio.

Nam me quoque ad litteras tuas iampridem acceptas multiplicati quasi aeris alieni in respondendo expunctio conturbat! et ut verum fatear, verbero me ipsum tacito cogitationis convicio, quod non statim responderim. Sed qua es humanitate, ignosces. Non dicam, quae meae occupationes fuerint, quas quidem fuisse toto hoc novennio gravissimas vel sola cum Rigensibus actio declarat. Nolo enim videri confisus potius meis excusationibus, quam tua aequitate, offensionem silentii deprecari. Habe decretum regium, quod mitto, pro censu. Erit quo laeteris et Thuano gratificeris, si sit istius exitus cognoscendi cupidus. Ut temporis ratio tulit (Riga enim a Carolo Sueco premitur) ita latum est. Atque ita propitius Deus in eorum viscera retorsit, qui mihi exitium iniustissimum parabant. Quae mihi causa gravis est, cur Deo vindici gratias agam, qui adversus ingentem improborum consensum multorum bonorum hominum et inter eos tuam quoque de mea innocentia susceptam opinionem confirmavit. Mitto clipeum meum *, quem desiderabas. Mitto etiam Farenbachium ** a me descriptum, ut nisi te alio abstrahant curae et lectiones graviores, legere mea causa haud graveris. Apud nos tumulti sublati sunt. Constante pace publica, non diu regnum carebit accessione (crede mihi) Magni Moschoviae Ducatus. D-no Thuano, qui suis auspiciis mihi favet, defero mea studia. Ea tibi quoque, si usus fueris iis, fideliter et libenter praestabo. Vale. In Orissoviano Samoscii Kal. Jul. 1609.

Vester studiosissimus

David Hilchen

Secret. R[ae] M[tis].

Burn. 364, fol. 263[a].

* « Clypeus innocentiae et veritatis », Zamosciae, 1604.

** Vita Georgii Farensbach, Zamosci 1609.

XX

Clarissimo Domino Isaaco Casaubono, Regio Consiliario et Archibiblioth.

Clarissime et plurimum observand^{me} D^{ne} Doctor.

Singularis humanitas et benevolus in me tuus animus faciunt, ut e longinquis commoditate occasionis litteris meis te compellam. Post reditum Ill^{mi} D^{ni} mei e Galliis non diu nos paterni lares tenuerunt, sed facilis in spem Moschoviae vicinae nobis monarchiae obtentio evocavit detinuitque nos in confinio regni nostri, fortissimi idemque sumptuosissimi propugnaculi, arcis Smolescensis ad fluvium Boristhenem positi autumni et hiemis recentis praeteritae assidua oppugnatio et ut res est haud difficilis ipsa etiam expugnatio, nisi torrida hiems praeter solitum profunditate nivium conatus nostros frustrasset, nam neque pedites copia nivium involuti in[sidias] facere, neque eques extra viam ne latum quidem unguem deviare potuit, duravit haec continua obsidio et.....* aliquot castris nostris adversae tormentis deiectae vereque.....* ximo coeptis nostris benigniorem speramus successum ; etsi non desunt, qui obsidionem arcis huius prorsus inutilem rentur, longe utilius in proposito fore, si Sacra R. M^{tas} metropolim ipsam, urbem Moschoviam exercitu suo circumdaret eamque quibuscunque poterit viribus strenue aestate ineunte oppugnet, rem in propatulo, capta metropoli de more gentis universae monarchiae spontaneam deditionem futuram. Visum esse R. M^{ti} ad terrorem gentis primum propugnaculum esse expugnandum ; itaque dum haec ad institutum peraguntur, Constantinopoli ante duos menses celeriter nuntius aut legatus ordinarius Czauszius ab Imperatore Turcico ad S. Reg^{m} M^{tem} in castra venit remque legationis coram senatoribus in castris praesentibus et duce belli Illmo D^{no} Zołkiewsky exponit. Mirari vehementer Imperatoriam Maiestatem, ambigeretne plus Rex Polonus potentissimus de non ferendo auxilio, si R. M^{tas} ab Imperatore Turcico eguisset, an diffideret fraternitati suae multis ab hinc annis constantissime cum R. M^{te} cultae. Gratulari tamen Imp^{m} M^{m} Regi potentissimo, fratri suo, ex animo felicem in Regnum Moschoviae

ingressum optareque longe felicissimam praepositi sui obtentionem. Caeterum si R. Polon. potiundae universae Moschoviae Supremi Dei iudicio decretum, petere Imp^{m} M^{m} a rege potentissimo restitutionem multarum provinciarum Tartarorum, praecipue Astrachaniae et Cazariae et aliarum sibi vi Imperatorum Moschoviticorum a multis annis ereptarum. Ad haec senatores iussu R. M^{tis} consilio secreto, uti fallax Czauszii legatio erat (lustrandi nam exercitus gratia, non alicuius serii negotii causa peragendi in castra venerat) breviter comiterque responderunt et celerrime e castris dimiserunt. Haec in castris regiis ad Smolenscum. Aestate superiore Livonia tota duce Illmo D^{no} Carolo Chodkievicio recuperata, bis propulso hoste Sueco ad Pernavam et Dinamentum. In visceribus regni Poloniae post turbulentissimos civiles motus altissima Deo propitio pax, in confinibus quidem Transilvaniae et Valachiae Tartariaeque leves quidam in regnum tumultus, qui concordia magnatium, duce Illmo D^{no} Gulski, Palatino Russiae, haud difficulter reprimi possunt aut iam iam sunt repressi. Caeterum quid aestas futura importet, id in consilio deorum. Nos interea humana agere et pati fortiter decet. Et si quid scitu dignum obvenerit opportunitate temporis te id scire faciam. Interea me pristino favori tuo serio commendatum esse cupio. Datum in Moscovia e castris regiis ad Smolenscum, 9 die Martii a^{o} 1610.

Claritatis Tuae
obsequentissimus
Rhadianus Czołhansky, mp.

Burn. 363, fol. 242.
* Corrompu dans le manuscrit.

XXI

Viro clarissimo Isaaco Casaubono, Londinum.

Salve vir, undecumque clarissime.

Post meum Londino discessum luctu hic at squallore omnia plena reperi ex immaturo ac insperato plane obitu Illustrissimae Principis, herae meae ex antiqua Ducum Sluciae familia ultimae.

Hinc variae difficultates, ac plurima illaque ardua negotia; quae exoptatam ad te scribendi occasionem, prout discedens in me receperam, mihi plane praeciderunt. Nunc postquam ex tot molestiis aliquantulum respirare datum, nihil mihi prius duxi, quam praesentibus hisce incomptis licet ac balbutiente calamo et manu arctoo frigore rigente exaratis perpetuam meam erga te observantiam testari; simul de statu rerum in his regionibus brevibus edocere. Is sane, peccatis nostris ita exigentibus, quod non sine dolore scribo, non adeo tranquillus : si-quidem et domi et foris tumultuatur. Rex noster ad Metropolim Moscoviae cum exercitu movit, filium natu maiorem Wladislaum in Mag. Moscoviae Ducem inauguraturus ac simul nostratibus dura ibidem obsidione pressis suppetias laturus. Moscorum interim animi distracti magis exacerbari videntur. Reliquus miles numerosus, qui antea quoque post subactam metropolin ibidem obsidione tenebatur, tum ille quoque, qui Demetriorum signa secutus speciosis promissis in partes regias transivit; sub praetextu non soluti stipendii, quod ingentem summam efficit, Moscovia excedens regia bona omnia coniurato occupavit, iam iamque in praedia ecclesiastica involaturus. Vectigalia regni in usus suos convertit, censum agris imponit neque nobilium possessiones ab omni parte immunes relinquit. Sic propter detestandam paucorum avaritiam, cui consilia Capitolina vel potius Vaticana frigidam suffundunt, peregrinis debitis dum caeco affectu alienis inhiant, misera Respublica onerata, delicta aliorum immerita patria luet. Utinam vero malum consilium in capita consultorum redundet. Quod sane verendum est, nisi res alio inclinent, antequam proxime futura comitia celebrentur. Belli Valachici flamma aliqua ex parte sopita videtur, verum cum perfido hoste minus fida pax. Nec tot in nostram perniciem coniurata sufficiunt mala. Illi, illi inquam (quod ingemiscendum est), quos pacis ac concordiae spiritu duci fas est ac ipsorum ordo requirit, novos cineri doloso supponunt ignes, absente rege, turbulento rerum statu, civitates Prutenicas proscribunt, templa vi repetunt, cuius rei testis Elblinga, nobile in his regionibus Anglorum emporium. Sic praepostero zelo, vel potius praecipiti fastu ducti ac rabiei diabolicae oestro perciti coelum, terram ac maria miscent; irritosque suos ab occasu labores ac technas cernentes Aquilonem tentunt, hinc potissimum secundum prophetam malum prodire rati. Nec suffecit illis externis causis miserum reipublicae corpus oppugnare, nisi quoque medullis ipsis

latente febri laborantibus illud ad extremam phthisin perducant. Deus Opt. Max. naviculam suam in hoc impetuoso mari gubernet, ac diras omnes diaboli ac hostium suorum procellas averruncet. Plura si scire cupis, ex praesentium exhibitore cognosces. Sufficiat nunc me invitum sane male nostra delibasse, ut tibi, vir clarissime, morem gerens tuam consequi possim gratiam : me vero beatum, si (f. 248[a]) hac me beare dignaris. Quod reliquum est, Deum supplicibus votis oro, ut ille sub felici augustissimi regis umbra te salvum ac bonis omnibus florentem perennare patiatur. Regiomonti, 3. Nonas Decembr. Cal. Gr. A. S. 1612.

Virtuti tuae addictissimus
Daniel Naborovius,
Illustr. Ducis Radzivilii a secretis.

Burn. 365, fol. 247[a] — 248[a].



Fribourg (Suisse). — Imprimerie et Librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 259, rue de Morat.

INDEX LECTIONUM

Lectiones eodem sermone habebuntur, quo annuntiantur.

Pretium pro lectionibus non exigetur.

ORDO THEOLOGORUM

Philosophia in Theologiam propaedeutica.

Professores

Kennedy : Introductio in Philosophiam; Logica, scil. de Cognitione intellectiva, de Dialectica, de Critica, de Methodo — bis per hebdomadem : feriis III et V, hora 8-9.

Anthropologia : De composito humano, de facultatibus humanis, de origine, duratione ac fine hominis — quater per hebdomadem : feriis II, IV, VI et sabbato, hora 8-9.

Exercitia practica : *a)* Seminaria, bis per hebdomadem : feriis III et IV; *b)* Disputationes, bis in mense, loco alterutrius ex seminariis.

De Theologia in genere.

Berthier : Encyclopaedia theologica, semel per hebdomadem : feria IV, hora 2-3.

Scriptura sacra.

Fritsch : Introductio specialis in Vetus Testamentum, ter per hebdomadem : feriis II, III, IV, hora 11-12.

Interpretatio Libri Psalmorum, bis per hebdomadem : feria VI et sabbato, hora 11-12.

Berthier : Interpretatio Epistolae ad Romanos, et Epistolarum B. Joannis, bis per hebdomadem : feriis III et VI, hora 2-3.

N.-B. — De lingua hebraica, arabica et syriaca, vide Lectiones *D. Grimme*, sub « Ordo philosophorum ».

De Locis Theologicis.

Boisdron : Theologia fundamentalis, bis per hebdomadem : feria III et sabbato, hora 9-10.

Seminarium aut disputatio, semel per hebdomadem.

Professores

Theologia Dogmatica major.

Coconnier : De Deo creante; de Angelis (Summa Theol. 1ª parte, qq. 44-64), quater per hebdomadem : feriis II, III, IV et VI, hora 9-10.
Seminarium aut Disputatio, semel per hebdomadem.

Hyvernat : De Sacramentis in genere, et de Sacramentis Baptismi, Confirmationis et Eucharistiae (Summa Theol. 3ª parte, qq. 68–83), quater per hebdomadem : feriis II, III, IV et VI, hora 10-11.
Seminarium aut Disputatio, semel per hebdomadem.

Theologia Dogmatica brevior.

Boisdron : De fine ultimo hominis; de gratia — ter per hebdomadem : feriis II, IVet VI, hora 9-10.
Seminarium, semel per hebdomadem.

Theologia moralis.

Berthier : Theologia moralis speculativa : De peccatis; de legibus (Summa Theol. 1ª 2ªᵉ qq. 71-108), ter per hebdomadem : feriis II, IV et VI, hora 8-9.
Theologia moralis practica : De praeceptis decalogi, ter per hebdomadem : feriis III et V, et sabbato, hora 8-9.

N.-B. — De casibus conscientiæ, vide infra « Theologia pastoralis ».

Theologia mystica.

Coconnier : De incipientibus : Explanatio dogmatica juxta D. Thomam, respectu habito ad scripta doctorum Ord. Praed. qui in Italia saec. XIV. de re mystica egerunt — semel per hebdomadem : sabbato, hora 9-10.

Jus canonicum.

Esser : De personis Ecclesiasticis, ter per hebdomadem : feriis II, IV, VI, hora 5-6.
Die kirchenrechtlichen Verhæltnisse in der Schweiz, 1 Stunde wœchentlich : Donnerstag 11-12 Uhr.

Liturgia.

Professores

Esser : De re Liturgica, scil : De liturgia in genere, de diversis liturgiis, de loco liturgico et de altari ; de sacra supellectili, de vestibus liturgicis, bis per hebdomadem : feriis III et V, hora 5-6.

Historia Ecclesiastica.

Mandonnet : Histoire de l'Eglise depuis saint Grégoire le Grand jusqu'à Innocent III, 3 heures par semaine : lundi, mardi et mercredi, de 3 à 4 heures.

Exercices pratiques : Le cardinal Giovanni Dominici et son action pendant le grand schisme, 1 heure par semaine : vendredi, de 3 à 4 heures.

Kirsch : Geschichte der pæpstlichen Verwaltung im XIV. und XV. Jahrhundert, 1 Stunde wœchentlich : Donnerstag 9-10 Uhr.

Patrologia.

Kirsch : Die Blüthezeit der patristischen Litteratur, von Athanasius bis zu Leo I., 2 Stunden wœchentlich : Mittwoch und Samstag 6-7 Uhr.

Im Seminar : Ambrosius, De fide libri V, in einer noch zu bestimmenden Stunde.

Archaeologia christiana.

Kirsch : L'art chrétien dans l'Antiquité, 2 heures par semaine : lundi et samedi de 2 à 3 heures.

Exercices pratiques : Explication d'inscriptions choisies de l'Antiquité chrétienne, 1 heure par semaine.

Theologia pastoralis.

Beck : Pastoraltheologie : Einleitendes, Katechetik, pastorelle Behandlung der Sakramente, 3 Stunden wœchentlich : Montag, Dienstag, Mittwoch und Freitag 4-5 Uhr.

Casus conscientiæ : de praeceptis decalogi, bis per hebdomadem : feria V et sabbato, hora 10-11 (eventuell in deutscher Sprache).

Pædagogisches Praktikum, 1 Stunde wœchentlich : Samstag 3-4 Uhr.

N.-B. — « Littérature chrétienne », voir les cours de M. le Prof. *Jaquet*, « Ordo Philosophorum ».

ORDO JURISCONSULTORUM

Professores

Clerc : Code civil fribourgeois, 4e et 5e livre (Lois sur l'état civil), 4 heures par semaine : lundi, mardi, jeudi et vendredi, de 8 à 9 heures.
Code fédéral des obligations, Contrats spéciaux (art. 229 à 524), 2 heures par semaine : mercredi et samedi de 8 à 9 h.

Pedrazzini : Droit public général, 3 heures par semaine : lundi, mercredi et vendredi de 3 à 4 heures.
Droit public ecclésiastique, 1 heure par semaine : mardi de 2 à 3 heures.

N.-B. — In Bezug auf Kirchenrecht siehe auch die Vorlesungen von P. Esser, Theologische Fakultæt.

Weiss : Rechtsphilosophie, 3 Stunden wœchentlich: Montag, Mittwoch und Freitag 4-5 Uhr.
Lectüre und Besprechung von J. Mœser's « Patriotischen Phantasien » mit besonderer Berücksichtigung der volkswirthschaftlichen Fragen, in zwei noch zu bestimmenden Stunden.

Jaccoud : Droit naturel, IIIe partie : La Société, 1 heure par semaine : lundi de 2 à 3 heures.
Eléments d'économie politique, 1 heure par semaine : vendredi de 2 à 3 heures.

Perrier : Droit public suisse, 4 heures par semaine : mardi et mercredi de 9 à 10 heures, jeudi de 9 à 11 heures.

Favre : Médecine légale, 1 heure par semaine (La matière à traiter et l'heure seront indiquées au commencement du semestre).

Fietta : Code civil français, livre III, titres V, VI, VII, 4 heures par semaine : lundi, vendredi et samedi de 9 à 10 heures, mercredi de 10 à 11 heures.
Eléments de droit civil français, 2 heures par semaine : mardi et vendredi de 10 à 11 heures.

Professores

Bise : Droit des gens, 3 heures par semaine : lundi, jeudi et samedi de 11 heures à midi.

Rensing : Rœmische Rechtsgeschichte, 3 St. wœchentlich : Dienstag 5-7 Uhr und Freitag 6-7 Uhr.

Pandekten, I. Theil, 5 Stunden wœchentlich : Montag und Mittwoch 5-7 Uhr, Freitag 5-6 Uhr.

Seminar-Uebungen (Examinatorium und Praktikum) auf dem Gebiete des rœmischen Rechts, 2 Stunden wœchentlich : Donnerstag 5-7 Uhr.

Fervers : Deutsches Civilprozessrecht, 4 St. wœchentlich : Dienstag und Donnerstag 3-5 Uhr.

Praktische Uebungen auf dem Gebiete des Straf- und Strafprozessrechts, 2 Stunden wœchentlich : Samstag 3-5 Uhr.

Gottofrey : Institutes du droit romain, 2 heures par semaine : mardi de 6 à 7 heures et vendredi de 5 à 6 heures.

Pandectes, IIe partie : Droits réels, droit des obligations, 4 heures par semaine : lundi, mercredi, jeudi et vendredi de 6 à 7 heures.

v. Savigny : Deutsche Rechtsgeschichte, 3 Stunden wœchentlich : Montag und Samstag 10-11, Freitag 11-12 Uhr.

Einleitung in das deutsche Staatsrecht, 2 Stunden wœchentlich : Dienstag und Mittwoch 11-12 Uhr.

N.-B. — « Erklærung des Sachsenspiegels » siehe die Vorlesungen von Prof. *Jostes*, Philosophische Fakultæt.

ORDO PHILOSOPHORUM

Professores

Gremaud : Histoire politico-religieuse des trois évêchés de la Suisse occidentale, 2 heures par semaine. (Les heures seront déterminées à l'ouverture des cours.)

Horner : Pédagogie : La psychologie appliquée à l'éducation, 2 heures par semaine : mardi et vendredi de 6 à 7 heures.

Jaquet : Littérature chrétienne : Saint-Athanase, 2 heures par semaine : lundi et mercredi de 5 à 6 heures.
Le P. Lacordaire, 1 heure par semaine : vendredi de 5 à 6 h.

Effmann : Geschichte der antiken Baukunst, 2 Stunden wœchentlich : Montag und Dienstag 6-7 Uhr.
Geschichte des Holzschnittes und des Kupferstiches, 1 Stunde wœchentlich : Donnerstag 6-7 Uhr.
Ausgewæhlte Kapitel der Kunst- und Kulturgeschichte, 1 Stunde wœchentlich : Freitag 6-7 Uhr.

Wolff : Prinzipien der Erkenntnistheorie, 2 Stunden wœchentlich : Montag und Dienstag 10-11 Uhr.
Kosmologie, 3 Stunden wœchentlich : Mittwoch, Donnerstag und Freitag 10-11 Uhr.

Steffens : Diplomatik, 2 Stunden wœchentlich : Dienstag und Freitag 3-4 Uhr.
Historisch-diplomatische Uebungen, 1 Stunde wœchentlich : Freitag 2-3 Uhr.
Longfellow's « Golden Legend » und Repetition der englischen Grammatik, 2 Stunden wœchentlich : Montag und Mittwoch 3-4 Uhr.

Sturm : Einleitung in die attische Beredsamkeit und Erklærung der Kranzrede des Demosthenes, 3 Stunden wœchentlich : Dienstag, Mittwoch und Freitag 8-9 Uhr.
Griechische Palaeographie, 1 Stunde wœchentlich : Samstag 8-9 Uhr.

Professores

Im Seminar : Lektüre ausgewæhlter Partien aus den griechischen Lyrikern. Grammatische Uebungen und schriftliche Arbeiten. — 2 Stunden wœchentlich : Mittwoch 6-7 Uhr Nachmittags, Donnerstag 8-9 Uhr Vormittags.

Reinhardt : Allgemeine Geschichte im Zeitalter der Glaubenstrennung, 4 Stunden wœchentlich : Montag, Dienstag, Mittwoch und Freitag 5-6 Uhr.
Im Seminar : Uebungen zur Geschichte desselben Zeitalters, 2 Stunden wœchentlich : Donnerstag 9-11 Uhr.

Jostes : Geschichte der deutschen Litteratur bis zur Reformation, 4 Stunden wœchentlich : Montag, Dienstag, Donnerstag und Freitag 11-12 Uhr.
Ausgewæhlte Kapitel aus der neuesten deutschen Litteratur, 1 Stunde wœchentlich : Samstag 11-12 Uhr.
Im Seminar : 1) Besprechung eingereichter Arbeiten, Erklærung des Parcival von Wolfram von Eschenbach, in zwei noch zu bestimmenden Stunden. 2) Erklærung des Sachsenspiegels, in zwei noch zu bestimmenden Stunden.

Rabiet : Grammaire historique du français, 2 heures par semaine : lundi et vendredi de 2 à 3 heures.
Exercices pratiques : Lecture de textes, 3 heures par semaine : mardi, jeudi et vendredi de 10 à 11 heures.
Dialectologie, 1 heure par semaine (L'heure et le sujet seront déterminés à l'ouverture des cours).

Schnürer : Deutsche Geschichte bis zum Interregnum, 4 Stunden wœchentlich : Montag, Dienstag, Mittwoch und Freitag 9-10 Uhr.
Im Seminar : Lektüre von Wipo's « Vita Chuonradi regis », 2 Stunden wœchentlich : Samstag 9-11 Uhr.

Kallenbach : Adam Mickiewicz, l'homme et l'œuvre, 3 heures par semaine : lundi, mardi et mercredi, de 11 heures à midi.
La Chronique de Nestor, 2 heures par semaine : vendredi et samedi de 11 heures à midi.
Syntaxe polonaise, 1 heure par semaine : jeudi de 11 heures à midi.

Professores

Bédier : Histoire de la littérature française pendant la seconde moitié du XVII[e] siècle, 4 heures par semaine : lundi, mardi, mercredi et jeudi de 5 à 6 heures.
Exercices pratiques : Etudes sur la littérature française du moyen-âge, 2 heures par semaine (Les heures seront déterminées à l'ouverture des cours).

Streitberg : Sanskritcursus für Anfænger, 3 Stunden wœchentlich : Montag, Mittwoch und Freitag 6-7 Uhr.
Gotische Grammatik als Einleitung in das Studium der germanischen Grammatik, 3 Stunden wœchentlich : Dienstag und Donnerstag 6-7 Uhr, Samstag 10-11 Uhr.
Sprachwissenschaftliche Uebungen, in einer noch zu bestimmenden Stunde.

Miodonski : Grammatik des Vulgærlateins, 2 Stunden wœchentlich : Dienstag und Donnerstag 3-4 Uhr.
Die Anfænge der lateinisch-christlichen Litteratur in Rom 1 Stunde wœchentlich : Montag 3-4 Uhr.
Im Seminar : Erklærung des Geschichtswerkes des Florus, 1 Stunde wœchentlich : Mittwoch 3-4 Uhr.

Faeh : Beurlaubt.

Privatim docentes

D[r] Grimme : Grammatik der altarabischen Sprache, 3 Stunden wœchentlich : Montag, Mittwoch und Freitag 5-6 Uhr.
Erklærung der syrischen Chrestomathie von P. Zingerle, 2 St. wœchentlich : Dienstag und Donnerstag 11-12 Uhr.
Im Seminar : Hebræische Uebungen (Proverbien), in zwei noch zu bestimmenden Stunden.

D[r] Büchi : Schweizergeschichte seit 1550, 4 Stunden wœchentlich : Montag, Dienstag, Donnerstag und Freitag 4-5 Uhr.
Im Seminar : Die Tradition von der Befreiung der Waldstætte, 2 Stunden wœchentlich : Mittwoch 10-12 Uhr.

Dr Hess : Erklærung ausgewæhlter Kapitel des Todtenbuches, 2 Stunden wœchentlich : Montag und Mittwoch 4-5 Uhr.

Lektüre hieratischer Texte, 2 Stunden wœchentlich : Donnerstag 3-5 Uhr.

Geschichte Aegyptens, 2 Stunden wœchentlich : Dienstag und Freitag 4-5 Uhr.

Physiologie der Sprache, in einer noch zu bestimmenden Stunde.

N.-B. — Le R. P. **Berthier** de la Faculté de Théologie a bien voulu se charger d'un cours sur Dante : Lecture et explication de l'*Inferno*, 1 heure par semaine : samedi de 2 à 3 heures.

Rector Universitatis : **Berthier.**
Decanus Ord. Theol. : **Coconnier.**
Decanus Ord. Juriscons. : **Rensing.**
Decanus Ord. Philos. : **Effmann.**



Fribourg (Suisse). — Imprimerie et Librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, rue de Morat, 259.



